Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

THE LIBRARY

Periodical Collection

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

REVUE ORIENTALE

ET

ALGÉRIENNE

RECUEIL DE DOCUMENTS

SUR

L'HISTOIRE, LA GÉOGRAPHIE, LES RELIGIONS, LES MŒURS, LES COUTUMES, LA LITTÉRATURE, LES ARTS, LES SCIENCES, L'AGRICULTURE, L'INDUSTRIE, LE COMMERCE

DES

DIVERSES CONTRÉES DE L'ORIENT

RÉDIGÉ

PAR DES ORIENTALISTES, DES CONSULS, DES VOYAGEURS ET DES PUBLICISTES.

TOME PREMIER.

PARIS.

GIDE ET J. BAUDRY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5.

1852

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

905
R332

PROLÉGOMÈNES.

A TOUT LECTEUR.

U OF M BINDERY NOV 6 '57
APR 19 '39 ALLEN

Séduits, comme tous les hommes de notre époque, par l'attrait puissant qui pousse l'Occident vers l'Orient, nous entreprenons de fonder un Recueil pour répandre les lumières que chaque soleil apporte des terres primitives de l'humanité.

L'Orient ! ce mot que toute la civilisation européenne répète comme l'expression instinctive d'une tendance, d'un désir, d'un besoin de se rattacher au sein de la mère commune des sociétés ; l'Orient ! vers lequel tous les regards se tournent comme pour y chercher une nouvelle lumière ; — l'Orient est à découvrir ainsi qu'une terre inconnue dont quelques parages seuls ont été vaguement explorés.

Malgré tout ce qui a été décrit, dessiné par les savants et les voyageurs, le monde Asiatique et le monde Africain restent encore à connaître sous toutes les faces qui peuvent préoccuper la curiosité et l'intelligence humaines. La conquête scientifique, littéraire, morale et philosophique de l'Orient a été à peine ébauchée : et cependant c'est une conquête à faire d'une manière sérieuse, pittoresque, vivante et pratique. — La tâche est difficile : nous allons pourtant l'essayer dans la *Revue* à laquelle ces lignes servent de prolégomènes.

La *Revue Orientale et Algérienne*, rédigée par des hommes spéciaux, des orientalistes, des consuls, des voyageurs et des publi-

813491

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

cistes, formera un recueil précieux de documents inédits sur l'histoire, la géographie, les religions, les mœurs, les coutumes, la littérature, les arts, les sciences, l'agriculture, l'industrie, le commerce des diverses contrées de l'Orient, et aussi sur les intérêts des possessions françaises en Afrique et dans l'Inde.

Le domaine de nos investigations est vaste. Nous avons des dogmes religieux à considérer, des théories philosophiques à raisonner, de la littérature à admirer, de l'histoire à élucider, des livres de toutes espèces à traduire, des mœurs et coutumes à rechercher, des arts à apprendre, des industries à importer, — des hommes enfin, des hommes à faire connaître, des hommes à faire aimer.

La *Revue* s'efforcera constamment de donner autant d'attrait que de gravité aux recherches, aux travaux de toutes sortes qu'elle est destinée à contenir. Elle interrogera sous leurs formes diverses le passé, le présent et l'avenir des nombreux pays qui composent le domaine de ses explorations.

La science des livres, la bibliographie, est une annexe indispensable à toute étude sérieuse. Dans nos critiques et nos bulletins bibliographiques nous tiendrons nos lecteurs au courant de toutes les publications nouvelles sur l'Orient, et nous les éclairerons consciencieusement sur leur valeur scientifique, littéraire ou artistique.

Indépendamment de l'importance des questions locales auxquelles elle se rattache et qu'elle doit contribuer à mettre au jour, la connaissance générale de l'Orient est un guide indispensable à la conduite intelligente de la France dans les provinces africaines et dans ses colonies de l'Inde, contrées où domine la même loi religieuse.

La destinée de l'Algérie, particulièrement, est le nœud d'une question du plus grand intérêt, non-seulement pour notre pays, mais pour l'humanité entière; et rien n'est à négliger pour parvenir à une heureuse solution. A l'aide des recherches que nous nous efforcerons toujours de diriger vers un but utile, on sera mieux renseigné sur l'origine et les mœurs des diverses peuplades de l'Algérie, et l'on comprendra dans toute son étendue, dans tous ses détails, l'état agricole et industriel, les mouvements et les besoins de la colonisation sur notre sol d'Afrique. Nous scruterons les principes et le caractère des actes des gouvernements européens dans leurs rapports avec les musulmans soumis à leur domination en Orient, et du parallèle entre leur situation et la nôtre, nous tirerons les inductions et les conclu-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sions qui peuvent s'appliquer à nos exigences dans des cas analogues ou identiques. A l'ethnographie, aux renseignements climatériques, bases de toutes les institutions, nous joindrons des études sur les cultures qu'on pourrait importer dans nos possessions ; nous indiquerons aussi les perfectionnements à introduire dans divers modes d'exploitation, et nous ne négligerons pas les procédés de l'industrie et les éléments du commerce. Enfin nous nous occuperons à mettre en évidence, dans les investigations relatives à l'Orient, les notions qui peuvent servir aux progrès de la civilisation en général, et aux avantages particuliers de la France.

Mais, si dans ces divers examens nous cherchons spécialement tout ce qui peut assurer et accroître la prospérité de l'Algérie, nous offrirons en même temps d'amples satisfactions à d'autres besoins, à d'autres tendances — aux goûts intellectuels et artistiques. Nous nous efforcerons constamment de remplir le programme que nous nous sommes imposé par notre titre et dont le sens se résume en trois mots : — Utilité, instruction, plaisir.

AUX ORIENTALISTES.

La *Revue orientale* ne s'adresse pas seulement aux gens du monde, aux hommes d'État, aux littérateurs, à tous ceux qui aiment à lire et à s'instruire, elle s'adresse aussi aux philologues qui ont fait de l'Orient le sujet de leurs études. Cependant nous n'avons pas voulu hérisser notre texte de lettres orientales inconnues à la plupart des lecteurs, et pour concilier les exigences de l'orthographe avec les conditions de notre Recueil, nous avons dû adopter un système de transcription régulier, immuable, auquel seront ramenés tous les articles de nos collaborateurs.

Les alphabets européens ne renfermant pas les équivalents de tous les sons qui existent dans les idiomes asiatiques, les savants ont

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

adopté divers systèmes de transcription pour représenter en lettres *romaines* les caractères orientaux et indiquer les différentes prononciations des langues sémitiques. Le plus ancien système, qui s'est formé peu à peu par l'usage, n'est qu'une simple routine ; les autres sont des méthodes de permutation plus ou moins rigoureuses et logiques, mais nul n'a été définitivement adopté.

Afin de procéder avec clarté et intelligence, nous avons dû aussi chercher une méthode de transcription pour conserver aux noms d'hommes et de choses l'importance, l'intérêt et la clarté qui leur sont nécessaires, et nous devons rendre compte du mode que nous avons suivi.

« Il est de vérité algébrique, dit W. Jones, qu'un son étranger à une langue ne peut y être figuré que par un signe nouveau et conventionnel. » L'adoption rigoureuse de ce principe présente des difficultés qui ne pourraient être levées que par la fonte de caractères particuliers, et aurait en outre l'inconvénient de forcer le lecteur à de fastidieuses études préparatoires.

Pour éviter cet écueil et aussi pour ne pas accoler fréquemment deux ou trois lettres afin d'exprimer un son étranger simple, nous avons généralement choisi parmi les caractères romains, ceux qui pouvaient sans inconvénient représenter un son homophone des langues orientales, et nous les avons signalés par des points, des apostrophes qui n'enlèvent rien à leur prononciation ordinaire, mais qui rappellent aux philologues la véritable valeur des lettres et leur prononciation originale.

Le système que nous exposons ci-après et que nous avons élaboré avec M. Perron, nous a paru plus simple que tous les autres et moins étrange pour les nombreux lecteurs qui n'ont pas l'habitude des langues orientales. Nous évitons autant que possible le grand nombre de consonnes les unes à la suite des autres, afin de ne pas offrir des noms qui semblent illisibles au premier aspect. La physionomie barbare de ces assemblages de lettres, rebute la plupart des lecteurs qui souvent alors passent les mots sans les lire, ou pensent, en les voyant, qu'il est presque impossible de les caser dans la mémoire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ALPHABET HARMONIQUE

ARABE.	VALEURS.
ا	Â,â. A,a. É,é. I,i. O,o. U,u. Ou,ou.
ب	B, b.
ت	T, t.
ث	Ṭ, ṭ, le Th dur des Anglais.
ج	Dj, dj.
ح	Ḥ, ḥ, fortement aspirée.
خ	Ḳ, ḳ, grasseyement palatal comme le *jotâ* espagnol.
د	D, d.
ذ	Ẓ, ẓ, le Th doux des Anglais.
ر	R, r.
ز	Z. z.
س	S, C, Ç, s, c, ç.
ش	Ch, ch.
ص	Ṡ, Ċ, Ç, ṡ, ċ, ç. } articulés d'une manière emphatique.
ض	Ḍ, d. } articulés d'une manière emphatique.
ط	Ṭ, ṭ. } articulés d'une manière emphatique.
ظ	Ẓ, ẓ. } articulés d'une manière emphatique.
ع	A, E, I, O, Ou, ', ạ, ẹ, ị, ọ, ọu, '.
غ	Ṛ, ṛ, grasseyée à la provençale.
ف	F, f.
ق	Ḳ, ḳ, articulé de la glotte.
ك	K, k.
ل	L. l.
م	M, m.
ن	N, n.
و	W, Aû, Oû, U, Au, Ou, U, w, aû, oû, u, etc.
ى	I, i.
ه	H, h, aspiration douce.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

LANGUE TURKE ET PERSANE.	VALEURS.
پ	P, p.
چ	Tch, tch.
ژ	J, j.
گ	G *dur*, g.
ڭ	N *nazal*, n.

LANGUE COPTE.	VALEURS.
ϣ	Ch, ch.
ϥ	F, f.
ϧ	Ḳ, ḳ.
ϩ	Ḥ, ḥ.
ϫ	Sj, sj.
ϭ	Ṡ, ṡ.
ϯ	Ti, ti.

Nota Bene. — Cette feuille n'a été imprimée qu'à titre de renseignement provisoire; elle sera remplacée par un tableau synoptique plus complet, que la fonte de nouveaux caractères nous empêche de donner dans ce numéro.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Nous devons prévenir les lecteurs qui ne s'occupent pas des langues orientales, que les points placés sous la lettre romaine et le signe ' entre deux lettres ou à la fin d'un mot, ne modifient en rien la prononciation française; mais dans toute circonstance il faut faire sonner toutes les consonnes.

Nous ajouterons encore que l'on doit prononcer :

ay, — comme l'interjection française *aïe;*

aî, — comme *è* dans *succès;*

eî, — comme *ei* dans *soleil*, c'est-à-dire en faisant légèrement sonner l'î;

aû, — comme *au* long, en faisant légèrement sentir l'a;

oû, — comme *ou* long, *oue* dans *boue.*

î, — comme s'il portait un tréma outre l'accent circonflexe.

A l'aide de l'alphabet harmonique que nous avons adopté et que nous suivrons ponctuellement, nous espérons que les orientalistes reconnaîtront facilement la transcription des sons et pourront reproduire l'orthographe du nom dans la langue originale.

Pour la rédaction :

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

REVUE

ORIENTALE.

JANVIER 1852.

RÉCITS ARABES.

Voyages antiques aux sources du Nil. — Données géographiques : les fleuves merveilleux qui, du ciel, viennent sur la terre. — Le célèbre Kâf, et les sept climats. — Voyages de quelques Pharaons aux sources du Nil. — Voyage d'un prophète musulman jusque près du Paradis, afin de découvrir les vraies sources du Nil.

I.

PROÈME.

Si nous étions musulmans, si nous étions capables d'admettre que le Ḳoran est la loi définitive qui doit gouverner les cœurs et les sociétés jusqu'à la fin des siècles, si nous croyions au paradis de Mahomet, si nous pouvions n'espérer pour notre vie future que les Houris toujours vierges, nous commencerions ceci en traçant, comme dit l'Arabe, avec du camphre et du musc, ces mots sacrés :

AU NOM DU DIEU MISÉRICORDIEUX ET CLÉMENT,

préambule général de tout acte, quel qu'il soit, acte de jour, ou acte de nuit, et nous n'entamerions nos Récits qu'après une invocation

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

ou une magnification musulmane à Dieu, et après un vœu en faveur du Prophète arabe. Mais comme nous ne sommes pas musulmans, nous entrons tout de suite en matière.

Nous laisserons nos traditions et récits arabes tels qu'ils sont, dans leur couleur et leur allure. Cela n'empêchera nullement l'œil un peu pénétrant d'en découvrir le sens pour ainsi dire médullaire, d'apercevoir ce que le mythe, le mystique et le merveilleux cachent de réel; cela n'empêchera pas de comprendre que si, par exemple, un Pharaon a mis quarante ans à aller aux sources du Nil qu'il crut ensuite avoir trouvées, c'est que ce voyage est une œuvre ardue et difficile. Mais nous ajouterons, pour ne décourager personne : Que ne peut faire la race hardie de Iapet, *audax Iapeti genus!*

Perrupit Acheronta Herculeus labor.
Nil mortalibus arduum est.

Désormais, les Hercules ne sont plus rares.

II.

FLEUVES TERRESTRES QUI ONT LEUR ORIGINE DANS LE CIEL.

A dit le Prophète de la religion islamique, lorsqu'il a raconté son ravissement dans tous les étages des cieux, lorsqu'il a récité son ascension nocturne :

« J'arrivai au pied de l'arbre immense, le sidrat el-mountéha. Et voilà que les nabḳ ou fruits de cet arbre céleste, étaient comme les grandes cruches de la province de Ḥidjr; et ses feuilles étaient larges comme des oreilles d'éléphant. Quatre fleuves sortaient du tronc de cet arbre majestueux, deux pour l'intérieur, et deux pour l'extérieur. Et je dis à l'ange Gabriel, mon guide :

— » Quels sont ces fleuves?

— » Deux sont pour l'intérieur du paradis. Les deux autres vont sur la terre, ce sont le Nil et l'Euphrate. Le Nil arrose les contrées des Chusites ou descendants de Chus, et l'Euphrate longe la Mésopotamie. »

Ailleurs le Prophète a dit : « Dieu fit descendre du paradis sur la terre, cinq fleuves : le Siḥoûn (l'Indus ou Sindus), fleuve de l'Inde,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

le Djiḥoûn (l'Oxus), fleuve de Balḳ (Bactres), le Tigre et l'Euphrate, fleuves de l'Irâḳ, et le Nil, fleuve de l'Égypte. Ces cinq grands cours d'eau, Dieu les a fait émaner d'une des sources qui jaillissent des degrés inférieurs du paradis, et ils ont été portés en ce monde terrestre sur les deux ailes de l'ange Gabriel, qui les a conduits et déposés dans le sein des montagnes d'où ils s'échappent pour courir sur la terre et servir aux hommes. Et la preuve de cela c'est que Dieu a dit dans son saint Ḳoran : « Nous avons envoyé des cieux une » certaine quantité d'eaux que nous avons fixées sur la terre; et nous » pouvons, à notre gré, les faire disparaître. »

» Généralement, on n'admet pas le Tigre au nombre des fleuves paradisiens Dans le paradis, le Nil est un fleuve de miel, l'Euphrate est un fleuve de vin, le Siḥoûn, un fleuve d'eau, le Djiḥoûn, un fleuve de lait.

» Et quand, aux approches de la fin du monde, les affreux nains Yâdjôdj et Mâdjôdj (Gog et Magog) s'échapperont des espaces immenses où les tient emprisonnés le sedd ou la digue vigoureuse bâtie par Alexandre le prophète bicorne, quand ces nains infecteront notre terre de leurs innombrables hordes, Dieu enverra l'ange Gabriel qui enlèvera de ce monde l'Euphrate tout entier, les sciences humaines tout entières, et la Pierre noire implantée au mur du sanctuaire de la Mekke, et le Maḳâm ou pierre d'appui d'Abraham, voisine du sanctuaire, et le Tâboût ou coffre de Moïse, c'est-à-dire l'arche d'alliance cachée pour jusqu'alors en Syrie, et enfin les quatre autres fleuves issus des sources paradisiennes. A ce moment, l'humanité aura perdu sa religion et perdu les biens de ce monde. L'humanité n'aura plus qu'à se coucher et à mourir. »

Et, avant que vienne cette dernière désolation, voulez-vous savoir comment se succéderont les désastres et les ruines de nombre d'États et de contrées terrestres? Je vais le raconter, c'est-à-dire je vais laisser parler les textes arabes. Mais auparavant, je veux dire en quelques lignes ce que c'est que le sidrat el-mountéha, le sedd, etc., dont nous venons de voir les noms. Beaucoup de gens dans le monde ne sont pas obligés d'avoir ouï ces noms et d'en savoir l'intention.

Le sidrah est le nabḳ (*zizyphus spina Christi, lotus zizyphus, rhamnus lotus*), arbre très-commun en Égypte. Mais le sidrat el-mountéha est le plus grand arbre du paradis ou ciel musulman. Un cavalier au galop n'en traverserait pas l'ombre en cent années.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Chaque feuille porte écrits le nom et la destinée d'un individu, et au moment où une feuille tombe, la vie de celui dont elle a le nom enregistré, s'éteint. La qualification de mountéha, ou terminal, qui est à l'extrémité, a été appliquée au fameux nabḳ des musulmans, parce qu'il est, disent-ils, à la limite des choses connues des hommes et des anges, et qu'il n'est pas permis même aux anges de franchir cette limite. Par conséquent, Dieu seul connaît ce qui est au delà, dans les immensités infinies. Toutefois, Mahomet en a aussi connu une partie; seul des mortels, il a été transporté par delà le sidrat el-mountéha. Dans son ravissement, le Prophète était accompagné de l'ange Gabriel, qui lui servait de *cicérone* au milieu des merveilles des cieux. Mais arrivé au sidrat incommensurable, Mahomet dit à l'ange :

— « Continuons notre route.

— » Il ne m'est pas permis de dépasser ce lieu, » dit l'ange. Et Mahomet fut ravi seul au delà de l'arbre terminal. » Malheureusement le Prophète n'a jamais rien dit de bien précis sur cette partie de son voyage.

Quant aux quatre ou cinq fleuves d'origine paradisienne, il les a très-bien vus, et ses religionnaires ont pris sa parole au pied de la lettre.

Il paraît probable que l'idée d'attribuer à ces fleuves une origine céleste, vient de ce que l'Oxus ou le Djiḥoûn des Arabes n'est pas très-éloigné des Hautes-Alpes du Thian-Chan ou Monts Célestes. Et le Siḥoûn de nos géographes, appelé encore Sir-Daria, a réellement sa source dans ces Monts Célestes. Mahomet aurait-il donc entendu parler de ces monts, et les aurait-ils donnés comme effectivement situés dans le ciel? En aurait-il imposé par un jeu de mots? Ou aurait-il, simplement, accordé droit de cité dans son territoire religieux, à une croyance d'une religion étrangère, du magisme? Il en serait de cela comme de la grande muraille de la Chine. Les islamiens en ont fait leur sedd ou digue élevée par leur prophète bicorne, à une coupure du mont de Ḳâf, afin d'arrêter l'invasion ou le débordement des Gog et Magog.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

III.

YADJÔDJ ET MÂDJÔDJ. — MAḲÂM. — PIERRE NOIRE.

Qu'est-ce donc que ces nains, les Gog et Magog de la Bible? qui les a vus? Un ḳalife les a vus; et ce ḳalife c'est El-Moutéwakkel, fils de Hârôun el-Réchîd, et son troisième successeur. El-Moutéwakkel entreprit tout exprès un voyage, pour aller voir, de ses propres yeux, la digue d'Alexandre le Bicorne.

« Le ḳalife partit avec une troupe de cavaliers... Il arriva à une contrée voisine de la digue ou sedd; il n'y avait plus que trois jours de marche. Mais l'espace qui restait à traverser était désert et sans eau, et les provisions de la troupe étaient presque épuisées. Le ḳalife s'arrêta, et planta ses tentes. Il choisit dans sa suite deux hommes des plus respectables, des plus dignes de confiance, et les envoya reconnaître la fameuse digue, bâtie en pierres énormes, cimentées et liées entre elles par des crampons de fer et par du plomb coulé dans les interstices.

» Les deux hommes parvinrent à leur but, et trouvèrent contre le sedd deux factionnaires chinois; tout près de là était un poste de soldats, également chinois, pour fournir à la garde de cette station et relever les factionnaires.

» La consigne est que, trois fois par jour, les soldats de faction frappent trois coups sur la digue, afin d'avertir les nains que la garde est toujours attentive et en éveil, et qu'ils aient à ne pas s'aviser de percer la digue et de vouloir sortir.

» Les nains entendirent, à l'arrivée des cavaliers du ḳalife, une conversation plus abondante que de coutume. Deux de ces horribles nains eurent la curiosité de grimper et de se jucher sur le mur de la digue, afin de voir ce qu'il y avait de nouveau, ce jour-là. Les deux curieux se laissèrent choir du côté des cavaliers, qui, vite, sautèrent dessus et les empoignèrent. Et voilà que c'étaient deux affreuses, hideuses créatures, d'un empan de haut, et d'un empan de large, comme deux cubes vivants, ayant poil au corps, ayant deux longues et larges oreilles, oreilles épaisses et velues d'un velu serré et dru,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

oreilles dont l'une sert, à ces petits monstres, de coussin ou de matelas, et l'autre de couette-pointe.

» On emporta ces deux monstres, on les fit voir au ḳalife et à ses soldats, et tous en conservèrent bon souvenir dans leur esprit. »

Il est malheureux vraiment qu'on n'ait pu les conserver jusqu'à nos jours; les incrédules n'auraient plus rien à dire! Au moins il y aurait une des histoires du Ḳoran justifiée!

Les deux pauvres nains cubiques, une fois dépaysés, souffrirent mort et martyre du changement d'air, de nourriture, de régime, d'habitudes. Car ce qui, par-dessus tout, les affriole, les mets dont ils se délectent, ce sont des vipères bien venimeuses, des scorpions bien croquants, des crapauds bien onctueux, et autres douceurs *de même farine...* Et les petits malheureux cubes périrent bientôt, tristement.

Voilà un fait historique ou plutôt ethnographique donné sur la foi d'un ḳalife ou vicaire de Mahomet sur la terre.

Quant au Maḳâm, c'est une pierre qui porte l'empreinte du pied d'Abraham, trace nullement apocryphe, puisque tous les musulmans en reconnaissent l'authenticité. Le Maḳâm est simplement une pierre, placée dans l'enceinte sacrée du temple de la Mekke. C'est sur cette pierre qu'Abraham montait lorsqu'il rebâtissait la Ka'bah, sur ses fondements adamiques.

La Pierre noire que tous les pèlerins vont dévotement baiser et qui s'use sous les *basia humida* de leurs pieuses lèvres, est incrustée dans le mur de la Ka'bah ou sanctuaire de la Mekke. Primitivement, cette pierre était un ange; cet ange était chargé de veiller à ce qu'Adam et Ève, dans l'Éden, ne succombassent pas à la tentation, échappassent aux suggessions du Diable déguisé en serpent. L'ange faillit à sa mission, et il fut *lithomorphosé*. Il est pierre et restera pierre jusqu'à la fin des siècles; il a pour consolation les baisers des musulmans et musulmanes. La pierre était d'abord blanche comme du lait; mais par son séjour au milieu des vices des hommes, elle passa au noir de l'encre.

Disons maintenant nos prédictions de désolations. Il est peut-être curieux de voir comment les Arabes prédisent.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

IV.

PROPHÉTIES OU PRÉDICTIONS.

Or, un très-ancien musulman, Ạbd Allah fils d'Ạmr, se sentit l'inspiration prophétique, et dit :

« Le ruine de l'Égypte sera précédée et annoncée par la ruine de Barḳah ou Antâblous (la Pentapole cyrénéenne, ou *Libya Pentapolis*). »

Et ce même prophète de malheurs vaticinait encore sur un ton grave et imposant, plus dévot que modeste :

— « Moi, je sais de science certaine en quelle année on désertera l'Égypte.

— » Et qui donc, dit-on à ce Voyant, nous fera sortir de l'Égypte? Est-ce une puissance ennemie?

— » Ce qui vous chassera de votre Égypte, c'est votre Nil. Un beau jour, ses eaux disparaîtront, s'absorberont dans son lit, et il n'en restera pas une goutte. Alors, des monticules de sables s'amasseront dans sa route, et les quadrupèdes sauvages des déserts lui mangeront ses poissons. »

Et voici la succession des calamités dont quelques-unes sont déjà arrivées, et dont les autres sont réservées à différentes régions du monde. Ces prophéties sont émanées, les premières d'un appelé Ka'b el-Aḥbâr, ami du ḳalife Ọmar, fils d'El-Ḳaṭṭâb; et les secondes, plus détaillées, mais un peu différentes des autres, sont la parole d'un certain Wahb, fils de Mounabbih, dévot enthousiaste du premier siècle de l'islamisme.

« La Mésopotamie, dit Ka'b, peut être tranquille; elle ne sera ruinée qu'après la ruine de l'Arménie. L'Égypte ne se verra ruinée qu'après la ruine de la Mésopotamie. Koûfah ne sera détruite qu'après le Grand Carnage ou bouleversement des nations armées les unes contre les autres et s'entre-déchirant dans les batailles. L'Antechrist n'apparaîtra sur la terre qu'après la prise de Constantinople par les peuples infidèles. »

Singulière annonce que cette prédiction du Grand Carnage, et de l'apparition de l'Antechrist! Paroles singulières, analogues aux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

prophéties des magnifiques prophètes de l'antique Israël qui, jadis, disaient à Jérusalem les calamités qui devaient l'accabler, annonçaient l'abomination de la désolation, un grand désastre, un Grand Carnage! Quelques docteurs de l'islamisme ont assuré que ce Grand Carnage était déjà passé, et que ce fut le massacre qui, à Śiffîn, laissa sur le champ de bataille soixante-dix mille musulmans, tués sans profit, dans la querelle qui avait armé Moâwiah contre le ḳalife Ali.

Mais la généralité des musulmans a prétendu et prétend encore que le Grand Carnage n'aura lieu qu'à l'approche de la fin du monde, que les grandes batailles qui dévoreront alors des nations, seront des signes précurseurs de la terrible catastrophe finale dans laquelle expirera le monde. A ce qu'il paraît, la terre tombera en agonie, entrera en convulsions, et les peuples agités par les souffrances cloniques de leur planète, se convulsionneront aussi, se tordront dans des cris de douleur. Tout le monde sera malade de la maladie de la mort, éprouvera les affres du trépas. Et, de là, les terribles secousses qui pousseront les nations à s'entre-choquer et à s'entre-assassiner, avant le dernier soupir du genre humain.

Prédiction qui fait trembler, que la prédiction musulmane que nous venons d'entendre! Car s'il n'y a plus que la prise de Constantinople qui nous sépare du dernier soupir de notre pauvre terre, « En vérité, je vous le dis, le jour n'est pas loin où vous verrez ces » choses s'accomplir. » Et je me sens presque pris de peur.

Mais les musulmans sont plus rassurés que moi à cet endroit; car pour eux, la prophétie veut dire que jamais, d'ici à l'approche du Jugement dernier, les kouffâr, c'est-à-dire les infidèles, les peuples non musulmans, ne réussiront à s'emparer de Constantinople, protégée de Dieu, et où est le siége sacré du Roi des rois de l'univers, le sultan-vicaire de Mahomet. Moi qui ne suis musulman que de curiosité et nullement de foi, je tremble que la sultanienne Constantinople ne soit prise avant un siècle d'ici. Ce délai peut paraître un délai à courte échéance; mais c'est tout ce que je puis accorder; certaines prévisions m'empêchent de consentir à plus large concession. — La fin du monde va donc venir? — Je n'en sais rien. Mais si nos prédictions musulmanes prophétisaient vrai! Il faut nous dépêcher de vivre. Je n'aimerais pas assister à la fin du monde. Cela fera trop de douleurs et d'éjulations; car enfin l'idée de la mort

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de notre planète ronde me semble quelque chose de bien pathétique. Si on n'était pas mort, après, quels beaux feuilletons il y aurait à faire sur ce grand spectacle!...

Continuons nos prophéties. La seconde parle par la bouche de Wahb, fils de Mounabbih, et dit ceci :

« La Mésopotamie n'aura à craindre les ongles des chevaux et les armées ennemies qui la dévasteront, qu'après que l'Arménie sera ruinée, et l'Arménie, que bouleverseront la foudre et les tremblements de terre, ne sera ruinée qu'après l'Égypte. Mais l'Égypte ne sera ruinée qu'après la désolation de Koûfah; et les malheurs de Koûfah précéderont le Grand Carnage, qui lui-même sera l'annonce de la prise de Constantinople, par un homme de la postérité de Hâchem (bisaïeul du Prophète). Et cet homme sera le Mouhdî, ou dirigeant, sorte de prophète, qui, avant le dernier jour du monde, viendra sur la terre appeler les nations à la foi islamique.

» D'autre part, l'Éthiopie ira ravager l'Espagne, qui aura dévasté la vieille Afrique de Carthage. Et la désolation et la perte de l'Égypte seront amenées et par la disparition de son Nil dont il ne restera que le lit desséché et crevassé, et par des armes qui, de diverses nations conjurées, fondront sur cette terre en peine.

» Et l'Irâk, ou Chaldéo-Babylonie, mourra de faim, mourra par le sabre; et Koûfah sera dévorée par un ennemi caché derrière elle, qui la surprendra, la bloquera, ne lui laissera pas le moyen d'aller boire une goutte d'eau, une seule goutte de l'Euphrate. Mais, d'abord, l'Irâk ruinera Baṣrah la grande. Âïlah sera culbutée par un ennemi qui lui arrivera l'assiéger par terre et par mer. Ray sera écrasée par des hordes descendues des rives de la mer des Ḳazar (mer Caspienne); le Ḳorâçân sera dépeuplé par les Tubet ou Tubétains, qui seront ensuite engloutis par la Chine, que plus tard les Indes engloutiront.

» Et dans la terre arabe, l'Yémen sera envahi et sera réduit à la misère par des hommes de mal et par un souverain de malheur. La Mekke tombera sous la main meurtrière de l'Éthiopie, et Médine expirera d'inanition.

» La terre de Baṣrah et la terre d'Égypte seront peut-être, hélas! bientôt ruinées, peut-être ruinées les premières.

» — Mais qui donc, demanda-t-on à celui qui prophétisait ces phophéties, qui donc viendrait, qui donc oserait venir les assaillir,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

les dévaster ces deux contrées où coulent des sources d'hommes et de richesses?

» — Elles succomberont toutes les deux, vous dis-je; elles succomberont dans des guerres pleines de sang, et par la famine à la face blémie. Oh! il me semble voir, je vois Baśrah comme une autruche accroupie et stupide; je vois, oui, je vois le Nil de l'Égypte absorbé, bu tout entier par son sable desséché et brûlant au soleil.

» Le Mouhdî, son arrivée s'annoncera par l'apparition de grands étendards jaunes qui viendront du Maṛreb, commandés par un guerrier difforme, du sang des Arabes kindides. Et des bataillons immenses, serrés, accourront se ruer, comme un torrent effréné, sur la malheureuse Égypte. Malheur! malheur alors à l'Égypte!..... Et où donc se cachera la Syrie? Hélas! elle n'aura plus pour réduit, pour asile que les entrailles de la terre. L'Égypte tombera la face dans la poussière, quand elle apercevra la pluie de flèches des quatre arcs: de l'arc de l'Espagne, de l'arc de l'Éthiopie, de l'arc des Turks sauvages du Nord, de l'arc des Syro-Macédoniens! Si tu entendais jamais parler de la prise d'Alexandrie, ô ma fille, ton voile fût-il du côté du couchant, garde-toi, garde-toi bien, ma fille, de te retourner de ce côté; fuis bien vite, fuis, cours du côté de l'Orient. »

Que de douleurs, que de calamités prédites pour le compte de cette pauvre Égypte! Que va-t-elle devenir? que deviendra-t-elle? Ces redoutables prophéties, qui ont presque la grandeur, l'enthousiasme du sublime et immense prophète Isaïe, doivent-elles donc être vraies, vérifiées jusqu'au dernier mot! Nous ne pouvons pas, aujourd'hui, saisir cette question trop pleine d'agitations, de prévisions dramatiques, de péripéties émouvantes, de vues toutes hérissées d'inquiétudes; car c'est de la destinée de l'Orient, de sa transformation qu'il s'agit. C'est une épopée à dérouler et dont le tableau final doit être le tableau de l'Orient islamique embrassant l'Occident chrétien, si l'Orient veut son salut, veut continuer à vivre.

Nous, dans ces quelques pages, nous devons simplement partir pour les sources du Nil. C'est là que les légendaires arabes nous ont donné rendez-vous. Mettons-nous en route avec eux; avienne ce que pourra. Est-ce pour ce siècle enfin que l'on doit *revoir* les origines du fleuve qui abreuve l'Égypte? Je l'espère pour ce pays au beau soleil, et à propos duquel un auteur arabe en mauvaise humeur a dit:

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

« Les meilleures femmes qui soient sur la face de la terre, sont les femmes de Baṡrah, excepté cependant les femmes de la tribu de Mahomet, les Ḳoréïchides. Les plus mauvaises femmes qui soient sur la face de la terre, sont les femmes d'Égypte. Quand le diable fut expulsé du ciel et relégué dans ce monde, il mit le pied à Baṡrah; mais il pondit et couva en Égypte. Et l'Égypte est une femme sans amour pour son mari, c'est une femme impure; à cause de cela, le Nil, tous les ans, l'inonde pour la laver et la purifier. Quant aux habitants de l'Égypte, ils forment trois catégories : la première se compose de ceux qui sont hommes, la seconde de ceux qui ressemblent à des hommes, la troisième de ceux qui ne sont pas hommes. Les premiers ce sont les vrais Arabes, les seconds ce sont les appatriés parmi les Arabes, les troisièmes sont ceux qui se sont livrés, sans une résistance sérieuse, à la discrétion des Musulmans; ce sont les Coptes. »

V.

DE LA TERRE.

Maintenant, pour bien faire comprendre par quel endroit le Nil se transmet ici-bas, et pour qu'on puisse avec connaissance de cause réformer la géographie là où elle le réclame, il faut absolument que je parle de la Montagne-Mère, c'est-à-dire du relief apparent ou connu, qui, selon les Arabes, fournit les saillies extérieures de la charpente de notre terre. J'exposerai en même temps la division musulmane de cette terre (division infaillible et vraie, puisque Dieu l'a dit) en sept climats ou zones. Je donnerai même, en passant, la statistique musulmane du monde, en villes, villages, fleuves, etc. Cela n'est pas positivement d'invention arabe, mais cela a sa curiosité. Il y a aussi le côté sérieux; ainsi, on verra qu'il y a, dans cette géographie *à priori*, un analogue de l'idée qui admet la continuité des systèmes de monts dispersés en *sierras* sur les continents et à travers les mers. Chose singulière! la conception arabe sur le djébel Ḳâf, ou mont de Ḳâf, est une rêverie assise sur une réalité.

La majorité des musulmans prétend que la terre est portée sur une des cornes d'un taureau dont la tête est hérissée seulement de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

trois cent soixante cornes d'une égale longueur. Et quand cet Atlas-taureau a la corne fatiguée, il passe la charge sur une autre corne, et de là des tremblements de terre.

Mais voici ce que nous dit Makrîzî, l'historien des hommes et des choses de l'Égypte, depuis les temps les plus anciens, depuis toujours, jusqu'au commencement du IXe siècle de notre ère.

« Selon les uns, la terre est un globe parfait; selon d'autres, elle n'a pas la forme arrondie. Elle est, avec toutes ses montagnes, mers, habitations, avec ses gouffres, au milieu de l'air dont elle est entourée, et toujours à égale distance du ciel, absolument comme le jaune de l'œuf est entouré de la masse albumineuse et de la coquille, qui représente la sphère céleste appelée aussi Atlas, sphère des sphères, sphère générale. Car les *félek* ou sphères sont au nombre de neuf: sept pour les sept planètes, une pour les étoiles fixes, et enfin l'Atlas qui enveloppe cet ensemble. Toutes ces sphères roulent les unes dans les autres (1).

» La masse terrestre, d'après l'opinion de Hichâm, fils de Ḥakam, repose sur une matière dont la propriété est de tendre à s'élever et à se porter en haut, et qui, en raison de cela, empêche la terre de s'incliner, de pencher d'aucun côté. Cette matière, d'ailleurs, n'ayant en elle que la force d'ascension et point du tout la force d'expansion, n'a nullement besoin d'un réceptacle ou récipient qui s'oppose à ce qu'elle puisse se disgréger et se répandre ensuite hors des limites qu'elle occupe. D'autre part, la terre presse de tout son poids sur cette matière et la maintient en place.

» Selon Démocratis (Démocrite), la terre repose sur le centre d'une masse d'eau qui se conserve en quantité toujours et parfaitement égale dans toute son étendue et qui ne peut s'échapper de dessous la masse terrestre; et le félek supérieur ou l'Atlas, qui est la sphère la plus élevée, la sphère extérieure, exerce sur la terre une attraction magnétique constante et uniforme sur tous les points, de manière à l'empêcher de se rapprocher vers cette voûte, d'un côté ou de l'autre.

---

(1) Voyez le *Traité des Instruments astronomiques des Arabes*, composé au XIIIe siècle, par Abu-l-Haçan Aly, de Maroc; traduit par J.-J. Sédillot, et publié par L.-Am. Sédillot. Paris, 1834. — Vol. I, chap. II.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Car le félek supérieur est, par rapport à notre terre, un véritable aimant doué d'une puissante force magnétique, et de plus, par la rapidité extrême de son mouvement, lequel mouvement entraîne les astres, il fait rester la masse terrestre à une distance toujours égale de lui, et cela de la même manière qu'une quantité de sable, dans un vase de verre soumis à une rotation extraordinairement précipitée, se maintient au centre de ce vase.

» L'air, avons-nons dit, enveloppe la terre de toutes parts et exerce sur elle une force d'attraction. Par delà la masse de l'air et le Korat el-zamharîr ou région du froid, sont les neuf félek ou sphères proprement dites. Au delà du neuvième félek qui est la limite de toutes les choses créées, le plein ou le vide existe-t-il? A ce propos, les opinions ont varié et se sont multipliées à l'infini.

» Le globe terrestre nageant sur l'eau, comme nous venons de l'indiquer, est l'image d'un grain de raisin placé sur de l'eau : la moitié du grain émerge, et la moitié est immergée. Le segment émergeant est divisé en deux parties égales par une ligne qui correspondrait juste à la ligne équidiurnale céleste, et tous les pays situés sur cette ligne terrestre sont à zéro de latitude. Les deux pôles sont sur les côtés à distance égale des deux points de chute de la ligne équidiurnale. A mesure qu'on s'éloigne de cette ligne, d'un degré en direction prise du côté du nord, le pôle septentrional, qui commence au Capricorne, s'élève d'un degré, et le pôle sud, qui commence à Canope, s'abaisse d'un degré, et ainsi de suite. L'inverse a lieu pour la direction prise du côté du pôle austral. Et c'est dans ce sens que se comptent les latitudes ou distances de la ligne équidiurnale qui, en réalité, est une division fictive et n'est représentée par rien de sensible sur la terre, pas plus que les démarcations des climats, etc.

» D'après la division de la terre par la ligne équidiurnale qui va de l'est à l'ouest, et par le cercle aqueux qui limite l'hémisphère plongé dans l'eau sur laquelle nage notre monde, il suit que la surface terrestre est divisée en quatre parties ou quatre quarts. Le quart compris depuis les environs sud de l'équateur jusqu'au pôle nord est la seule portion habitée, et cette portion comprend, de l'ouest à l'est, 180 degrés, et du sud au nord, depuis le point d'intersection équatoriale de la ligne méridienne du Ḳoubbet-Arîn jusqu'à la constellation de l'Ourse, 48 degrés, ce qui est le double de la déclinaison du soleil, et au-dessous du point d'intersection équatoriale, c'est-à-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dire au-dessous de la ligne et allant du côté du sud, 16 degrés : = 64 degrés.

» Le Ḳoubbet-Arîn, ou simplement l'Arîn, coupole d'Arîn ou dôme d'Arîn, est le nom du point du passage par lequel les anciens géographes et astronomes de l'Orient conduisaient un méridien de second ordre, c'est-à-dire leur méridien de séparation en deux parties égales de leur monde habité sous le rapport ou dans le sens occidento-oriental; car ils comptaient leur premier degré de longitude à partir de la limite occidentale de leur terre habitée.

» Quant au nord réel et au sud trans-équatorial tout entier, ils sont inhabités, car le soleil ne leur est perpendiculaire qu'une fois par année, et seulement encore lorsqu'il est à son apogée. S'il était plus rapproché des terres septentrionales, elles seraient peuplées, habitables, il les échaufferait et il en annulerait l'inclémence. Pour le sud, le soleil, en y arrivant, est à son périgée, et se trouvant alors trop rapproché des terres, il les rend impraticables et sans vie possible, en les desséchant et les brûlant. »

Il résulte de cet aperçu des Arabes, que *le bout du monde* est à 16 degrés au delà et au-dessous de l'équateur, pour le sud, et à la zone glaciale, pour le nord.

« Le diamètre de la superficie habitée de la terre, d'après un procédé de calcul rectifié qu'indique Maḳrîzî, est de 6,440 milles, ce qui, multiplié par la circonférence, donne en chiffre rond, une superficie de 132,150,000 milles; et la largeur de la partie habitée du quart de la terre, dans lequel se trouvent les hommes, ne forme que le sixième de la totalité de la terre, ce qui est une étendue égale à la distance qu'il y a entre l'Écrevisse et le pôle, c'est-à-dire 56 degrés du cercle céleste divisé en 360 degrés; la limite extrême de ce sixième habité, est à l'île de Tûleh (*ultima Thule*), dans le Bertâcah, au nord, ce qui représente 3,767 milles. Quant à la longueur de la partie habitée, elle n'est que de 4,080 milles.

» Ce quart de notre terre sur laquelle vivent les hommes, est occupé, quoique inégalement, par sept grandes nations ou races : — les Chinois, qui en habitent le sud-est; — les Turks (Turkomans ou Tatârs), qui en habitent le nord; — les Hindous, qui en possèdent le milieu méridional; — les Roûm (ou Roumains, Européens), qui en remplissent le milieu septentrional; — les Noirs et Nègres, qui en peuplent le sud-ouest; — les Berbères, qui dominent dans le nord-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ouest; — les Perses, qui jadis formaient un centre au milieu des six autres nations mères.

» Sur la terre habitée, il y a — sept grandes mers semées d'îles nombreuses; — sept petites mers ou grands lacs, les unes salées, les autres douces; — deux cents chaînes de montagnes; — et deux cent quarante grands fleuves.

» Lorsque Jules César fut devenu maître absolu de l'empire du monde entier, il choisit quatre savants et les chargea d'aller explorer chacun, un quart de la terre habitée, de reconnaître les limites du monde, de compter les mers ainsi que les régions ou grandes contrées. Un des quatre savants fut envoyé dans la direction de l'orient, un autre dans celle de l'occident, le troisième prit du côté du midi, et le quatrième du côté du nord. Il fallut près de trente ans pour parfaire ce grand voyage; la rédaction en fut exécutée en commun. Les quatre savants nommèrent dans la composition de la surface habitée de la terre : — vingt-neuf mers; — soixante-onze îles mères ou grandes îles et presqu'îles; — soixante-trois grandes montagnes ou montagnes mères; — deux cent neuf régions ou grandes contrées; — cinquante-six grands cours d'eaux, fleuves ou rivières. »

VI.

DES SEPT CLIMATS.

« On désigne par climat une étendue ou division terrestre arbitraire, se prolongeant de l'est à l'ouest, et ayant sa largeur dans le sens de la latitude.

» Les climats, au nombre de sept, mais différents entre eux de longueur et de largeur, ne comprennent que la partie de la terre où se trouve l'espèce humaine. Dans le sens de l'ordre de succession des climats, chacun d'eux a ses plus longs jours d'une demi-heure de plus que les plus longs jours du climat précédent.

» Au delà des limites méridionales du premier climat, il n'y a que la mer et pas de terre habitable. Au delà des limites nord du septième climat, on ne connaît pas non plus de terres habitées. A l'extrémité occidentale des terres peuplées, est l'Océan, vaste mer de flots agités, mer de ténèbres, barrière infranchissable. A l'extrémité de l'Orient,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'immenses montagnes forment une autre barrière également insurmontable.

» Chaque planète tient un climat sous son influence. Le climat indien, c'est-à-dire celui dans lequel se trouve l'Inde, est sous l'influence de Saturne; le climat de Bâbel (Perse, Babylonie, etc.), sous celle de Jupiter; celui de la Tartarie, sous celle de Mars; celui des Roûm, sous celle du Soleil; celui de l'Égypte, sous celle de Mercure; celui de la Chine, sous celle de la Lune; et le troisième climat est sous l'influence de Vénus.

» Le PREMIER CLIMAT est celui qui, à son centre, a ses plus longs jours de l'année de treize heures. Son étendue est de 440 milles. Il commence aux dernières limites de la Chine, marche obliquement vers le sud, dans le pays du Sind, passe de la mer sur la presqu'île arabique, dans l'Yémen, traverse la mer de Ḳoulzoum, comprend l'Abyssinie, le Nil, le Donḳolah (Dongolah), se prolonge aux rives occidentales par le haut sud au delà des pays des Berbères ou Azaniens (du rivage est de l'Afrique). En général les habitants de ce climat ont le teint noir, ou plus ou moins rapproché du noir. Dans la partie orientale est la mer qui se continue par delà l'Équateur et qui baigne les Indes et l'Yémen; dans la partie occidentale est le Nil et l'Océan.

» Le DEUXIÈME CLIMAT a une largeur de 400 milles. Il commence à l'Orient, passe par la Chine pour aller aux Indes et au Sind, puis rencontre la Mer-Verte (Bosphore), la mer de Baṡrah, traverse le Nedjd et le Tihâmah, le Baḥreîn, la Mekke, Médine, le Ḥédjâz, la Mer-Rouge, la Haute-Thébaïde, le Nil, Ansina, Açouân (Assouan), le pays des Berbères, et se termine aux limites de l'Occident. Les habitants en sont, pour la plupart, nomades, et mulâtres.

» Le TROISIÈME CLIMAT a 350 milles de largeur. Il part de l'est en passant par le nord de la Chine, les Indes, Chîrâz, l'Irâḳ, Bagdad, Koûfah, traverse la Syrie en comprenant Damas, Tibériade, Jérusalem, la Basse-Égypte jusqu'au Faïioûm, le Barḳah, l'Afrique (carthaginoise), et se termine à l'Océan occidental. Les habitants en sont bronzé-clair.

» Le QUATRIÈME CLIMAT a 300 milles de largeur. Il commence à l'Orient, passe par le Tubet, le Ḳorâçân, par Samarcande, Boukârah, Hérât, Mérou, Niçapoûr, Ispahan, Moussoul, Raḳḳah, traverse la Syrie et embrasse Milet, Alep, Antioche, Ladaḳîeh (Laodicée),

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ṣaïda, les îles de Chypre et de Rhodes, la mer des Roûm (ou Méditerranée) jusqu'auprès de Constantinople; puis il passe dans la *Tangitane* et se termine à l'Océan occidental. Les habitants de ce climat sont bruns.

» C'est dans cette partie du monde que parurent la plupart des prophètes, des sages, des philosophes, des hommes de toutes sciences. Car ce climat est au centre des sept climats, et sous l'influence du soleil. Les climats qui ont le plus de célébrité après le quatrième, sont le troisième et le cinquième. Dans tous les autres, les hommes sont d'une nature inférieure en intelligence, en caractère, en beauté. Les climats les plus peuplés sont le premier et le second. C'est dans une partie du sixième et du septième que se trouvent les Yâdjôdj et Mâdjôdj, les Barr (ou Tatârs du Nord), les Ṣaḳâlibah (Esclavons, Slaves), etc.

» Le CINQUIÈME CLIMAT a une largeur de 250 milles. De l'Orient, il va passer vers les contrées des Yâdjôdj et Mâdjôdj, et au nord du Ḳorâçân, embrasse dans son trajet le Ḳawârzem, l'Aderbidjân, le Sedjestân, traverse le pays des Roûm jusqu'à Rome la Grande, l'Espagne, et finit à l'Océan. La plus grande partie des habitants de ce climat sont blancs.

» Le SIXIÈME CLIMAT a 210 milles de large. Il va, de l'Orient, dans le pays des Turkomans ou Tatârs depuis les Djourdjir et les Touṛourṛour, près des frontières des Ḳazar, puis chez les Lân (Alani?) et les États de Constantinople; enfin il va couper le nord de l'Espagne, pour se terminer à l'Océan occidental. Les habitants de ce climat sont généralement châtains.

» Le SEPTIÈME CLIMAT a, en largeur, 185 milles. De l'Orient il va passer chez les Yâdjôdj et Mâdjôdj, chez les Turkomans ou Tatârs du nord de la mer de Djordjân (Caspienne), chez les Ṣaḳâlibah, et se termine à l'Océan occidental. Les habitants de ce climat sont blonds.

» Dix grandes villes d'Orient, citées comme types particuliers et comme caractères reconnus, avaient leur qualification distinctive pour elles et pour les contrées dont chacune de ces villes était le centre ou la capitale : — Les arts industriels étaient à Baṣrah, l'élégance du langage à Koûfah, l'affabilité à Bagdad, l'impuissance de l'élocution à Ray, la rudesse grossière à Niçapoûr, la beauté des formes à Hérât, la crédulité aux augures et les promesses menteuses

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

à Samarkand, la grandeur d'âme à Balḫ, le commerce au Kaire, et l'avarice à Mérou.

VII.

MONT DE KAF.

Toutes les montagnes sont des ramifications d'une immense montagne mère qui traverse la généralité de la terre habitée, soit sur le sol, soit sous la surface du sol, soit dans le sein des mers, soit sur la surface des mers. Cette montagne fondamentale porte le nom de Djébel Ḳâf, monts de Ḳâf. Elle forme une longue chaîne à intersections ou découpures, et constitue un cercle, c'est-à-dire un système sans commencement, comme toute figure circulaire. Selon d'autres, il y a deux sierras mères, l'une portant le nom de Ḳâf, l'autre portant le nom de Ḳâfoûn. Mais, en réalité, ce n'est qu'un seul et même système orographique : le Ḳâf entoure comme un collier toute la terre habitée; et le Ḳâfoûn n'est qu'un embranchement qui se dirige du côté du Nord.

» Le Ḳâf, dont le nom, d'après la racine verbale arabe ḳâfa (suivre, marcher à la suite) doit signifier *chaîne*, suite de montagnes, commence de l'épaulement ou côté oriental de la célèbre digue des Yâdjôdj et Mâdjôdj, derrière l'idole de Ḳaiâ, que jadis les peuples allaient visiter dans de pieux pèlerinages, et donne une chaîne extérieure qui forme la Porte de la Chine (les *pylæ sinenses*), puis se dirige à l'ouest, sur la Syn-Syn, puis se replie au sud et tourne vers l'est et du côté du Grand Océan ou Mer-Environnante, en envoyant une sierra qui s'avance entre cette mer et le golfe Indien. Ensuite le Ḳâf, au commencement du Grand Océan indien, coupe la ligne équinoxiale vers le 150e degré de longitude, et il avance, à partir du point de réunion de la mer et du golfe, dans le Grand Océan ou Mer des Ténèbres, en allant dans la direction est-sud. Puis, la mer se partage en deux parties séparées par la continuation du Djébel Ḳâf, qui semble alors surgir du sein des flots. La chaîne se continue dans la *division occidentale* (c'est-à-dire à partir du Ḳoubbet-Arîn) jusqu'au 65e de longitude du méridien de l'extrémité du Marreb (ou de l'Ile de Fer). »

Il est un peu difficile de se reconnaître dans ce tracé orographique; mais nous avons suivi et fait cheminer notre Djébel Ḳâf dans l'Océan

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Pacifique, et nous l'avons observé jusqu'au 65e degré de longitude de l'Ile de Fer, c'est-à-dire jusque vers les côtes orientales de l'Afrique, parce que nous en avons besoin pour parler de notre Nil. C'est à 65 degrés de longitude que de la branche océanique du Ḳâf partent les monts de Ḳoumr, qu'en Europe on traduit, à contre-sens, par monts de la Lune. Car on a lu Ḳamar, lune, au lieu de Ḳoumr, que précisent les auteurs arabes. Et de plus, on a placé ces monts, aussi à contre-sens, vers les 7e ou 8e degrés de latitude. Pendant mon séjour en Égypte, j'ai vainement demandé aux voyageurs, habitants de ces contrées presque équatoriales, où étaient ces Monts de la Lune; personne n'a pu m'en donner nouvelle; on en ignore même le nom. On ne connaît que les monts de Ḳoumr, et les écrivains arabes les placent au 11e degré 30′ de latitude *méridionale* ou trans-équatoriale. Notre compatriote et ami M. d'Arnaud, et aussi M. d'Abbadie, sont parvenus jusqu'à environ 4 degrés de latitude nord, et ils n'ont pas atteint les sources du Nil. Si la donnée arabe est vraie ou seulement à peu près vraie, donnée d'ailleurs qui est l'indication de Ptolémée, on est resté, dans les voyages, encore à une quinzaine de degrés des sources du Nil. Et ces sources, les Arabes annoncent qu'elles sortent des monts de Ḳoumr, et que ces monts courent dans une étendue, en longitude, qui tient du 43e degré 30′ du méridien de l'île de Fer, jusqu'à la fin du 61e degré 50′; ce qui donne une chaîne ou sierra de 25 degrés 20′ de longueur. Quel voyageur d'Europe a vu ces contrées de l'intérieur profond de l'Afrique, ces régions laissées en blanc sur nos cartes géographiques?

Il y a une autre singularité dans la détermination orographique arabe, c'est qu'à cette longitude, l'extrémité orientale de la chaîne Ḳoumrique tombe dans l'Océan au-dessus du canal de Mozambique, et finit juste à l'est de l'île de Ménuthias selon Ptolémée, au-dessous du Sinus Barbaricus. C'est la limite du monde des anciens.

« Les monts de Ḳoumr présentent des blocs pierreux d'un aimant particulier, blancs, d'un éclat argenté éblouissant. Cette espèce de pierre est le sindjat el-bâhet, ou la castagnette de l'ébahi, de l'abasourdi. Quiconque les regarde et les fixe, se prend presque subitement d'un rire inextinguible, est attiré et tenu fortement appliqué et collé sur eux, et meurt ainsi attaché et enchaîné par l'aimant.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» De la chaîne Ḳoumrique part la sierra dite d'Aḉîfî, et habitée par une population sauvage. De cette sierra s'avance une autre chaîne tertiaire qui envoie un rameau considérable du côté de l'ouest jusqu'à l'océan occidental. Ce rameau forme les *Monts Sauvages* habités par des bêtes sauvages, armées de cornes, et auxquelles nul ne saurait résister.

» De la chaîne Ḳâfi-Ḳoumrique s'allongent plusieurs autres rameaux qui marchent au nord, vers la ligne équinoxiale, et dont deux forment au Nil une sorte de double conduite. L'un, à l'est, constitue les monts Ḳâḳoûl et se termine à l'Équateur; l'autre, fournit les Monts Ademdîeh, au pied desquels coule le *Nil des Noirs*, appelé aussi le fleuve des Demdem. Cette dernière série de montagnes s'arrête vers le pays des Magâllat de l'Abyssinie, entre les villes de Samṛarah (la Sangara des cartes) et de Hamt.

» De la montagne mère, dont se détache la sierra d'Aḉîfî, s'avance encore, vers le 20° de longitude, un autre embranchement : ce sont les monts Korouskâieh, repaires de bêtes féroces, et s'étendant jusqu'à l'Océan. Une autre branche passe par derrière les Takroûr, près de la ville de Ḳaltaboûra; c'est derrière cette branche que séjournent les Yemyem, tribus anthropophages.

» En Europe, disent nos récits arabes, les monts reparaissent au nord-est de Rome, comme se continuant sur une ligne qui serait le prolongement de la chaîne secondaire des Demdem. Cette série au nord-est de Rome est à peu près vers le 35° de longitude; son origine est vers le 50° de latitude. La chaîne se poursuit vers le Nord, s'interrompt, se replie ensuite à l'ouest du côté de l'océan occidental et au nord de la mer appelée *Mer des Inglich*, se reporte à l'est et, là, prend le nom de Ḳâfoûn, s'allonge derrière la mer Glaciale, se dirige dans le sens est-sud, pour se rapprocher du point de départ du Ḳâf, et former l'épaulement occidental du *sedd*. Ce sedd réunit les deux bouts du Ḳâf, qui laissaient une vaste gorge par où les Yâdjôdj et Mâdjôdj menaçaient sans cesse de se ruer sur le reste de la terre habitée. »

On voit qu'il n'est pas très-aisé de bien suivre le fameux mont de Ḳâf dans sa marche si compliquée. Et cependant j'ai facilité le moyen d'observer le trajet que parcourt la longue traînée de ce système de monts. Car si je vous avais traduit le texte mot à mot, vous vous seriez perdu et moi aussi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Maintenant, la dénomination de Ḳoumr qui, par un hasard de coïncidence homophonique, se trouve être un pluriel d'un mot arabe signifiant blanchâtre, blanc-pâle, est venue du nom d'une grande île océanique. Malgré tout ce qui a été dit là-dessus, je ne puis pas ne pas l'amener des Comores. Je ne saurais me décider à l'amener du cap Comorin. Voici :

Quand la *Mer-Environnante* ou, pour mieux dire, *entourante*, a formé la mer des Indes, probablement le golfe gangétique des anciens, elle fournit une autre surface dont fait partie — la Mer des Zindj, *Avalites sinus* ou Mer de l'Éthiopie intérieure, au-dessous des rivages yéméniques, — et la Mer de Barbarâ, *Barbaricum pelagus*.

« Cette surface offre plusieurs îles, au nombre desquelles l'île de Ḳoumr, appelée aussi île Malâie (malaie), dont la longueur est de quatre mois de route et la largeur de vingt jours au plus. L'île de Ḳoumr est plus ou moins en face, parallèlement, de celle de Sarandîb ou Ceylan et elle renferme un grand nombre de localités populeuses. Telle est Ḳoumrîeh qui a donné son nom à la tourterelle dite Tourterelle Ḳoumrî. L'île de Ḳoumr a des arbres de taille gigantesque, dont la tige troncale atteint jusqu'à soixante coudées de haut, et sur laquelle peuvent se placer et manœuvrer cent soixante rameurs. Autrefois cette île, chargée d'une population exubérante, fut couverte de demeures jusque sur ses rivages. Une multitude immense se groupa, s'entassa auprès du mont de Ḳoumr; et enfin une émigration considérable en partit, passa sur le continent, et vint se répandre sur les environs des monts africains, appelés aujourd'hui du nom que donnèrent les émigrés à leur nouvelle patrie, les monts de Ḳoumr (Coumr), d'où le Nil verse ses premières eaux terrestres sur l'Afrique. »

Ce récit nous offre une donnée géographique et ethnographique curieuse. L'île en question me paraît être l'île de Madagascar, y compris l'archipel qui l'entoure. Ainsi que l'indique notre exposé arabe, Madagascar a une largeur qui n'est guère que le sixième de la longueur. Quatre mois de voyage, pour traverser cette île dans sa plus grande étendue, peut paraître exagéré. Mais cette exagération est moindre qu'elle ne semble au premier coup d'œil. Les distances évaluées par journées de marche, sont, non pas des distances à vol d'oiseau, mais les durées de temps que les terrains accidentés exigent

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pour voyager. De plus, notre arabe entend bien sûrement ici les voyages à dos de chameau, c'est-à-dire des voyages plus longs d'exécution, coupés de haltes qui consomment un bon nombre de jours. Dans un voyage de quatre mois, il n'y a certainement pas trois mois de marche réelle.

D'autre part, notre nom de Ḳoumr a son analogue bien évident dans celui de la grande île *Comore*, qui a fourni l'appellation du groupe des Comores. L'Arabe précise le son Ḳoumr ou Ḳomr; dans le langage, Ḳoumr, Ḳomr, et Ḳomor se confondent; et, dans l'écriture, le tracé est parfaitement similaire, identique. D'ailleurs, la différence vient-elle du mot primitif dont nous avons fait comore, ou bien du mot ḳoumr? C'est ce qui est à voir. Seulement, notre auteur a confondu les récits qu'il a reçus, et il a fait de Ḳoumr ou Ḳomor non une dépendance séparée, mais une dépendance intégrante de la grande île. Nous voyons encore le même fait se renouveler pour l'île de Moạlla ou Moịlla, qui me paraît être la Mohilla des Comores.

Mais le plus piquant du recit arabe, c'est le nom de *Malaie* donné à l'île de Madagascar. Car aucun des ethnographes que je connaisse, ne doute que les Madécasses, à en juger par la conformation physionomique, ne soient d'origine malaie. Il semble positif, d'après la dénomination de *Malaie*, par laquelle notre arabe désigne son île de Ḳoumr, et quand même on refuserait d'admettre que cette île soit celle de Madagascar, que le nom des Malais était connu depuis bien longtemps des Arabes, avant les découvertes importantes des Européens dans l'Océan Indien. Le musulmanisme, au commencement du IXe siècle de l'hégire, époque à laquelle écrivait notre auteur, Maḳrîzî, s'impatronisait depuis déjà plus d'un siècle et demi dans les îles de la Malésie. Selon les Annales d'Achin et de Malakka (Malacca), ce fut en (601 de l'hégire) 1204 de notre ère, jusqu'à 1406, que la religion islamique établit ses dogmes à Achin, à Malakka, à Java, et à Sumatra. 1204 fut aussi l'année de l'établissement de l'inquisition dans les états chrétiens, pour en extirper les hérésies; et, en 1246, par ordre de Louis IX, Marco-Polo voyagea dans l'Inde et en rapporta, dit-on, la boussole.

Quant à l'émigration madécasse sur les terres africaines, elle n'a rien d'inadmissible; car toutes les géographies vantent l'état autrefois florissant et populeux de Madagascar et de toutes les îles de son archipel.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

« Dans l'île de Ḳoumr, il y a trois fleuves — l'un, à l'est, venant de Mouạlla; — l'autre, à l'ouest, sortant des monts Ḳadam Âdam, pied d'Adam, courant vers la ville de Siçâ et passant près de la ville de Ferdâ au sud de laquelle il s'épanouit en un lac qui a, au sud, la ville de Kîmâ, dans une contrée d'anthropophages;—le troisième, est aussi à l'ouest; il s'échappe de l'extrémité brusque d'un mont, et enveloppe la ville de Dahmy dont il fait ainsi une île; ce fleuve va se jeter dans la mer des Indes, à l'est de la ville de Fawârah. »

Ces indications serviront, je pense, aux géographes, à décider la question que nous avons soulevée.

Passons maintenant plus directement au Nil.

PERRON.

(*La suite à un autre numéro.*)

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

AUTHENTICITÉ DU SAINT-SÉPULCRE

A JÉRUSALEM.

De toutes les questions dont l'étude devait avoir pour un ecclésiastique le plus d'attrait à Jérusalem, on comprendra sans peine que c'était celle du Saint-Sépulcre.

Avant de partir pour l'Orient, M. de Saulcy et moi, nous avions pris note spéciale des objections d'un savant anglais, M. Fergusson (1), contre l'authenticité du Saint-Sépulcre, et, j'en fais l'aveu, son système, au premier coup d'œil, m'avait paru si séduisant, que je redoutais à l'avance l'épreuve que j'allais subir si l'étude attentive des lieux me forçait en conscience à le reconnaître pour vrai. C'eût été pour ma foi de chrétien non pas un écueil, mais une souffrance amère, que de venir avouer aux hommes de la science, qu'après un examen attentif des monuments religieux de Jérusalem, j'étais forcé de reconnaître que le monde chrétien se trompait depuis des siècles en vénérant

(1) Voyez *An Essay on the ancient Topography of Jerusalem, with restored plans of the Temple, etc., and plans, sections, and details of the church built by Constantine the Great over the holy sepulchre, now known as the mosque of Omar, and other illustrations*, by James Fergusson. 1 vol. grand in-8°. London, 1847.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

le tombeau du Sauveur dans l'église actuelle du Saint-Sépulcre, pendant que les musulmans le possédaient au centre de la magnifique mosquée d'Omar, élevée sur l'emplacement du Temple. Si telles eussent été toutefois mes convictions, je ne me fusse jamais décidé à les trahir, sachant à merveille que la destinée du christianisme n'est point attachée à la tombe de son divin fondateur, et que, lors même qu'une confusion eût pu avoir lieu sur l'identité de ce tombeau, dans le long cours des siècles et à travers les révolutions successives qui ont bouleversé cette contrée malheureuse, l'hommage rendu par la piété ardente de tant de milliers de pèlerins, ne serait pas moins agréable à Dieu dans un monument supposé que dans le monument véritable.

Je n'ai point eu heureusement à faire cet acte de courage, et il m'est doux de venir appuyer de quelques preuves sérieuses et tirées de l'étude spéciale du Saint-Sépulcre, la croyance générale qu'il est le véritable sépulcre où reposa pendant trois jours l'humanité du Sauveur, après sa mort douloureuse sur le Calvaire.

Pour traiter avec intérêt cette question, je m'étais proposé d'abord, et par principe de loyauté, de citer M. Fergusson lui-même et de le laisser exposer au lecteur son curieux mais étrange système contre l'identité du Saint-Sépulcre. Après le pénible travail d'une ennuyeuse traduction, je me suis convaincu que le public aurait encore plus d'ennui que moi à lire huit à dix longues pages dans lesquelles les assertions sont aussi abondantes que les preuves le sont peu. J'ai trop beau jeu contre mon adversaire pour vouloir tirer parti de l'impression pénible qu'on ressent de son argumentation diffuse; je préfère exposer moi-même son système tel qu'il avait pu un moment me séduire. Le savant anglais n'y perdra pas, et mon mémoire sera plus court.

Le tombeau de Jésus-Christ, selon M. Fergusson, tel que le vénèrent les chrétiens à Jérusalem, n'est qu'un tombeau fabriqué au moyen âge pour attirer les pèlerins. Ce sont les mahométans qui possèdent le véritable. Un rocher énorme s'élève au centre de la mosquée d'Omar. Il a été précieusement respecté au milieu de ce magnifique temple. Un escalier d'un grand nombre de marches vous conduit dans une chambre sépulcrale placée au-dessous de ce rocher. Un tombeau se trouve dans cette chambre. Voilà le véritable sépulcre de Jésus-Christ.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Les preuves de M. Fergusson pour soutenir ce système sont de deux sortes : les unes sont négatives et elles établissent

1° Que le Calvaire ou Golgotha étant, selon lui, au nord du Temple, et l'église actuelle du Saint-Sépulcre étant à l'occident, il faut chercher ailleurs la véritable situation du Saint-Sépulcre.

2° Que les tours Hippicos, Hannaniel, Mariamne et toutes les constructions murales du premier Hérode ayant renfermé dans la ville le terrain où nous plaçons aujourd'hui le Saint-Sépulcre, ce lieu même ne peut pas être le Golgotha, qui d'après le texte précis de l'évangéliste était hors de la ville (1).

Les autres preuves sont positives. Elles tendent à montrer : 1° que le Calvaire est auprès de la mosquée d'Omar ; 2° que cette mosquée est « le temple d'une admirable grandeur » dont parlent Eusèbe et les itinéraires des premiers siècles, bâti par Constantin sur le lieu de la résurrection (2).

Nous allons suivre M. Fergusson dans le développement de son système, et après avoir démontré la faiblesse et l'insuffisance des preuves qu'il apporte pour le soutenir, nous établirons nous-même l'identité du Saint-Sépulcre sur des preuves autrement convaincantes.

J'attache une grande importance à cette discussion. M. Fergusson, qui n'a jamais visité le Saint-Sépulcre, qui ne juge la valeur des monuments que par des dessins toujours trompeurs, malgré leur fidélité, n'est pas toutefois un adversaire isolé, ou un écrivain fantasque qui ait voulu faire quelque bruit en avançant un système destiné à froisser les plus doux sentiments des âmes chrétiennes ; c'est un homme de sang-froid qui fait de cette question une affaire de lutte religieuse, et qui étale pour cela deux cents pages in-4° d'une immense érudition. Il n'est pas l'inventeur du système, mais il le développe et lui donne sa dernière forme. C'est donc toute une école d'écrivains anglais plus ou moins savants qu'il faut voir dans M. Fergusson. A ce titre, son livre, admirable du reste au point de vue de l'exécution typographique et de la finesse des gravures, mérite toute notre attention.

---

(1) Jean, XIX, 20.

(2) Euseb. *Vita Const.*, III, XXIII. *Iter Hierosol. ed. Wesseling*, p. 592.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

I.

Le Golgotha, dit le savant anglais, était placé au nord du Temple; donc l'église actuelle du Saint-Sépulcre qui est à l'occident du mont Moriah, n'a pas été élevée sur le Calvaire. Et voici les preuves.

1° Le témoignage de Joseph est formel pour indiquer que le terrain au nord du Temple n'était pas occupé par des constructions au temps du siége de la ville par les Romains. Ce terrain était vide, hors des remparts de la cité; or la raison pour laquelle ce terrain était vide, c'est tout simplement que c'était « le Golgotha, le grand cimetière des Juifs (1). » La chose se trouve indiquée dans un passage du IVe livre des Rois (chap. XXIII, 6), où il est dit que Josias fit enlever le bois sacré planté dans la maison du Seigneur, « le fit brûler dans la vallée du Cédron, et en fit jeter les cendres sur les sépulcres du vulgaire. »

Donc le terrain placé au nord du temple était un cimetière, et si c'était un cimetière c'était le Golgotha.

2° Le monument du roi Alexandre, d'après Joseph, était au nord de la tour Antonia et de la galerie septentrionale du Temple. Or ce tombeau devait être dans un cimetière; donc c'était le Golgotha.

3° La vue du voisinage du lieu du jugement indique que le Golgotha devait être au nord du Temple. Le gouverneur résidait dans la tour Antonia : c'est le lieu à Jérusalem où la scène de la Passion s'établit le mieux. Or pour l'exécution de la sentence, on n'avait que quelques pas à faire pour sortir de la porte de la ville, « tandis que pour aller à l'église actuelle il aurait fallu traverser les rues de la ville (2). » Donc encore c'était le Golgotha.

4° Athalie fut traînée hors du Temple et mise à mort, lorsqu'elle fut arrivée à la Porte des Chevaux près de la maison du roi (3). Ce lieu est bien proche du Temple. Or ce n'était pas une chose fortuite, mais bien parce que c'était le lieu des exécutions; donc c'était le Golgotha.

---

(1) *Topography of Jerusalem*, p. 78. — (2) *Idem*, p. 79.
(3) Chron., II, XXIII, 14, 15; II, Rois, XI, 16.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

5° Un passage de Jérémie (1) dit que Goatha était auprès de la Porte des Chevaux. Or Goatha, d'apres Krafft, hébraïsant distingué, signifie colline de la mort, ce qui est mieux « de la mort violente, » et Golgotha, comme on sait, signifie « le lieu du crâne : » il y a parfaite identité. Donc le Golgotha se trouve placé près de la Porte des Chevaux; la Porte des Chevaux est au nord; donc le Golgotha est au nord.

Telle est la première partie de l'argumentation du savant anglais, qu'il appelle « la preuve locale, celle qui consiste dans la nécessité de trouver un lieu qui soit parfaitement d'accord avec les incidents mentionnés dans le Nouveau Testament (2). »

Or, en reprenant ces preuves, il est aisé de voir combien peu elles ont de valeur.

1° De ce que le terrain au nord du temple était vide, il est difficile d'en conclure logiquement que c'était un cimetière. Dans une question aussi grave, nous voulons des preuves sérieuses, fortes, convaincantes. Au moins faut-il qu'elles n'établissent pas directement le contraire de ce qu'on cherche à prouver. Or le passage tiré du IVe livre des Rois cité par M. Fergusson dit formellement « que les arbres du bois sacré furent portés dans la vallée du Cédron et jetés sur les sépulcres du vulgaire. » En effet, les sépulcres du vulgaire, le grand cimetière des Juifs, était, comme il l'est encore, dans la vallée du Cédron; mais cette vallée, appelée aussi vallée de Josaphat, est bien nettement au vrai levant du Temple. Et le levant n'étant pas le septentrion, M. Fergusson prouve contre lui-même que le terrain situé au nord du Temple n'était pas, « quoique vide et hors des murailles de la ville, » le cimetière des Juifs.

2° Le tombeau du roi Alexandre était au nord du temple; cela est vrai. Il devait être dans le cimetière. C'est une erreur. Pour quiconque a vu l'immense nécropole qui entoure Jérusalem, il est évident, et cela est confirmé par beaucoup de textes des livres saints, que chaque famille un peu importante avait son tombeau, sa caverne sépulcrale dans le terrain, jardin ou villa qu'elle possédait hors des murs. Le tombeau du roi Alexandre, pas plus que celui des

(1) Jerem., XXXI, 38, 40.
(2) *Topography of Jerusalem*, p. 77.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rois, pas plus que celui d'Hélène et de tant d'autres, n'était pas dans le grand cimetière des Juifs, nettement indiqué par le texte que nous venons de lire, dans la vallée du Cédron, destinée au vulgaire, selon ce même texte, par conséquent distinct des tombeaux des familles riches de Jérusalem.

3° Le lieu des exécutions eût été plus près du lieu du jugement, si on l'eût placé auprès de la tour Antonia où résidait le gouverneur. Je reconnais avec M. Fergusson qu'il n'y avait que quelques pas à faire pour sortir de la ville. Cela prouve une seule chose, que la place des exécutions n'est pas toujours placée auprès du palais de justice. Il faut plaindre un écrivain d'être obligé de recourir à de semblables preuves. Ne sait-il pas que chez tous les peuples civilisés, l'instinct de l'humanité a fait toujours rejeter dans quelque recoin obscur et solitaire le lieu infâme du supplice? Comment peut-il supposer que les Juifs eussent voulu souiller le voisinage du Temple, ce Moriah où résidait, dans le Saint des Saints, la majesté divine, par la présence des cadavres? C'est ignorer complétement les mœurs antiques et particulièrement celles du peuple juif. D'ailleurs, M. Fergusson oublie que dans le tracé des remparts de Jérusalem, à l'occident du Temple, et en face de Golgotha, se voient encore les ruines d'une porte qu'une constante tradition a appelée la *Porte Judiciaire*. Selon les usages antiques, aux époques reculées qui précédèrent de beaucoup le temps où la puissance de vie et de mort fut enlevée aux Juifs, les anciens, les sénateurs s'asseyaient aux portes des villes pour y rendre leurs jugements. La Porte Judiciaire serait alors celle où les criminels étaient jugés, avant que les Romains exerçassent la justice dans le prétoire, et selon l'idée de M. Fergusson, il n'y avait pas de rues à traverser et l'on se trouvait de suite au lieu de l'exécution.

Cette troisième preuve n'a pas plus de force que la deuxième. Elle ne valait même pas la peine d'une réfutation.

4° Athalie fut mise à mort près de la Porte des Chevaux. Donc c'était la place des exécutions. La déduction n'est pas logique. Le but du grand-prêtre qui défendit qu'on l'immolât dans l'intérieur du Temple, était d'empêcher que le lieu saint ne fût souillé par un cadavre. Pour quiconque sait l'histoire de Joas, il est évident qu'on avait hâte de se défaire de cette reine impie, et que peu importait qu'elle fût mise à mort sur le lieu ordinaire des exécutions ou ailleurs. Mais ici M. Fergusson est encore malheureux dans ses citations. Le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

texte qu'il rapporte dit que la Porte des Chevaux était près de la Maison du roi (ou à la Maison du roi). Ce n'est donc pas au nord du Temple, dans ce lieu vide de maisons, qu'il faut placer la Porte des Chevaux, puisque le texte y place la Maison du roi. Il y a là une évidente contradiction.

5° Goatha était près de la Porte des Chevaux. Goatha, c'est le Golgotha; donc le Golgotha était au nord où était la Porte des Chevaux.

Le Goatha de Jérémie peut bien être le Golgotha. Mais il est matériellement faux que Jérémie ait dit que la Porte des Chevaux fût placée au nord, comme il est faux qu'il ait placé Goatha près de cette porte. Le texte du prophète est assez intéressant pour être cité. « Un jour viendra, dit le Seigneur, où l'on bâtira la cité sainte, depuis la tour Hananiel jusqu'à la porte de l'Angle, et le tracé des murailles passera sur la colline de Gareb, renfermera Goatha ou la vallée des cadavres et de la cendre, et tout le terrain où sont les morts jusqu'au torrent du Cédron et à l'angle de la Porte orientale des Chevaux (1). » D'après ce texte, comment M. Fergusson a-t-il pu écrire ces lignes : « Il paraît tout à fait évident que la Porte des Chevaux était au nord (2)? » Jérémie la place formellement au levant; la preuve se trouve donc sans valeur.

Que le lecteur juge maintenant les raisons « locales » sur lesquelles M. Fergusson établit que le Golgotha était au nord du Temple, et comment il a rempli les conditions qu'il s'est imposées lui-même, lorsqu'il a dit qu'il fallait trouver un lieu qui fût parfaitement d'accord avec les incidents marqués dans le Nouveau Testament. Il ne pouvait rien dire sur ce sujet qui ébranlât bien fortement ce qu'il appelle lui-même la croyance générale à la tradition chrétienne, puisqu'il avoue que « les indications tirées du Nouveau Testament sont si faibles, si petites, que rien de positif ne peut s'en conclure directement en faveur d'aucun système (3). » C'est être de bonne composition.

Mon savant adversaire sera sans doute plus heureux dans sa seconde preuve qu'il appelle « historique, » c'est-à-dire « l'examen de l'évidence sur laquelle Constantin a pu affirmer sans erreur où fut le lieu du crucifiement, trois siècles après l'événement. »

---

(1) Jérém., XXXI, 38, 39.

(2) *Topography of Jerusalem*, p. 81. — (3) *Idem*, p. 78.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Embarrassé dès le début de sa preuve, il déclare « qu'il n'est pas aisé de disposer la partie historique de l'argument qui consiste à juger s'il a existé depuis le temps du crucifiement jusqu'à celui de Constantin, un corps de traditions capable d'établir exactement le lieu où le Christ fut crucifié et le sépulcre où il fut déposé (1). » En effet, de crainte de mal réussir, il commence par décliner la discussion des autorités qui établissent la valeur de ces traditions, et qu'il dit avoir été rapportées récemment et avec plus de soin par Châteaubriand dans le second mémoire joint à son *Itinéraire*. Cela est fort commode assurément. Mais dans une question aussi sérieuse, sur un sujet aussi grave, nous, lecteurs français, nous demanderions précisément cette discussion. Elle ne serait pas de trop dans le beau volume de M. Fergusson. Ne serait-ce pas un aveu de l'impossibilité où il se trouve d'en ébranler la puissance?

L'écrivain s'arrête à cette pensée : « quoique les preuves (données par Châteaubriand) paraissent enchaînées, je ne pense pas que personne soit tenu de les accepter si elles conduisent à une conséquence manifestement absurde. » Il arrive alors à la partie essentielle de l'argument que Châteaubriand a négligé, dit-il, « c'est l'époque dans laquelle on place les circonstances de la découverte du Calvaire et du Saint-Sépulcre. »

Or, dit-il, au lieu de preuves historiques capables de gagner toute confiance pour établir l'identité du Calvaire et du Saint-Sépulcre, on a recours à un moine qui invente une légende et vient déclarer qu'un ange lui a apparu et lui a révélé le fait. M. Fergusson s'indigne alors; il n'a pas voulu discuter les preuves de la tradition chrétienne, mais il s'arme de toute son éloquence contre « des miracles inventés par quelque vieille momie, *by any and every old bone* (2). » A l'entendre, les hommes qui eurent ces pensées « auraient dû être bafoués comme des idiots ou lapidés comme des imposteurs. » Eusèbe pour lui est « le dernier des historiens, s'il n'est pas mieux de le placer au rang des premiers fabulistes. »

Je fais grâce au lecteur de ces déclamations contre la superstition du moyen âge et les fourberies de l'Église romaine, qui peuvent être de bon goût en Angleterre, mais qui ne le sont plus chez nous, pour

(1) *Topography of Jerusalem*, p. 81. — (2) *Idem*, p. 82.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

entrer moi-même dans ce point historique de la question que M. Fergusson n'a fait qu'embrouiller.

Tous les écrivains qui ont parlé de l'invention de la vraie croix sous le Calvaire, par conséquent de la connaissance positive que dut avoir sainte Hélène du Saint-Sépulcre pour y bâtir une église, n'ont pas établi le fait sur des apparitions et des révélations miraculeuses.

Saint Paulin, évêque de Nole, sans nier l'instinct qui faisait connaître à Hélène le lieu où étaient les croix, dit que « non-seulement elle apprit des chrétiens les plus graves et les plus savants, mais encore des Juifs les plus instruits qu'elle avait fait venir à Jérusalem, le lieu du crucifiement, et que tous furent unanimes pour la confirmer sur l'identité du lieu. » Voici, du reste, le texte original cité par Quaresmius (1) : « Itaque non solum de christianis doctrinâ et sanctitate viros plenos sed et de Judæis peritissimos, et propriæ qua et miseri gloriantur impietatis indices exquisivit et accitos in Ierosolymam congregavit. Tum omnium unâ de loco testificatione confirmata, jussit illico, urgente sine dubio conceptæ revelationis instinctu, in ipsum locum operam fossionis accingi (2). »

Voilà nettement le lieu du Calvaire trouvé sur l'indication des habitants, sans qu'on ait eu recours à aucune voie surnaturelle. Le soin d'Hélène de s'entourer de chrétiens graves, même de Juifs, prouve bien qu'elle ne s'en rapportait pas aux visions que lui prête Eusèbe : « *Divinis admonita visionibus reperit* (3). »

Saint Ambroise, dans l'oraison funèbre de Théodose, raconte qu'après avoir trouvé les trois croix, Hélène hésita, *incerta hæret ut mulier :* mais l'Esprit saint lui inspire un moyen infaillible ; elle regarde quelle est la croix qui a conservé l'inscription : *Iesus Nazarenus rex Iudæorum*, et elle la découvre. « Hinc collecta est series veritatis, titulo crux patuit salutaris. » Le grand homme n'attribue la découverte de la vraie croix qu'à la présence de l'inscription qui l'accompagne.

Voilà les autorités graves, sérieuses que devait citer M. Fergusson. Nous ne donnons pas plus que lui de valeur aux légendes. Mais à

---

(1) *Elucid. Terr. Sanct.*, II, p. 411.
(2) *Bibl. vet.*, IV, ep. 11.
(3) Euseb., *Chron.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

côté des légendes que j'abandonne au légitime courroux de son anglicanisme, il y a une histoire authentique qu'il faut chercher à ses véritables sources, tout en se servant d'une sage critique pour écarter ce que la crédulité ou l'enthousiasme portent naturellement l'esprit de l'homme à y jeter de merveilleux. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, dans son épître à l'empereur Constance, atteste la découverte des lieux saints comme un fait reconnu unanimement de tout le monde, et il était évêque de Jérusalem lors du voyage d'Hélène et de la construction des magnifiques édifices que sa piété lui fit ériger sur tous les lieux marqués par les pas de l'Homme-Dieu.

II.

M. Fergusson ne manque pas de faire la vieille objection que le Calvaire actuel se trouve au centre de Jérusalem, qu'il n'est donc pas le vrai Golgotha placé hors des remparts de la ville. La réponse est connue. L'enceinte de la Jérusalem primitive était très-étroite, comme celle de toutes les villes fortes de l'antiquité. Cette enceinte formait ce qu'on appelle proprement la ville, quelquefois distincte de la cité de David, quelquefois confondue avec elle. Quand on jette les yeux sur une carte de Jérusalem, quelque imparfaite qu'elle soit, on voit au premier coup d'œil que le mont Sion étant occupé par la citadelle, le mont Moriah par le Temple, l'intervalle qui les sépare, du côté du nord, avait été fermé pour former la ville par un mur qui partant du milieu du rempart septentrional de la citadelle s'avançait vers le nord, et tournant à l'est allait joindre l'angle nord-ouest du Temple. Il y a longtemps que les géographes, et notamment d'Anville, ont démontré cela. Et c'est sur ce vieux rempart d'époque salomonienne qu'il faut placer les tours que Fergusson transporte à dessein au tracé du mur bâti par Agrippa après la mort de Jésus-Christ, pour enfermer les murs qui occupaient le plateau septentrional. Les études de différents voyageurs, celles de M. Schultz, consul de Prusse à Jérusalem, les miennes plus récemment, démontrent ce fait jusqu'à l'évidence par l'inspection même des restes nombreux de cette enceinte primitive. Or le Golgotha était parfaitement hors de cette muraille, assez près, indique l'Évangéliste, pour que les habitants de la ville pussent voir des rem-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

parts l'inscription en gros caractères placée sur la croix du roi des Juifs (1).

Il est inutile de traiter plus longuement ce point.

III.

Voici maintenant la curieuse théorie de M. Fergusson : Le Calvaire est auprès de la mosquée d'Omar, et cette mosquée est l'église chrétienne bâtie par Constantin.

En détruisant la croyance générale sur l'authenticité du Calvaire actuel, M. Fergusson établissait par là même qu'il fallait le chercher ailleurs, et à l'aide de quelques textes, il en fixait la position au nord du Temple. Nous avons vu combien ses preuves étaient faibles. Ce qui est intéressant à noter, c'est qu'il a été obligé de faire un plan topographique de Jérusalem qui pût se plier à sa théorie. Aussi ne tient-il aucun compte de ces notables parties de l'enceinte salomonienne du Temple, qui existent encore avec leurs assises gigantesques au nord-est, auprès de l'antique piscine Bethesda, et avec un incroyable sang-froid il dessine au milieu du mont Moriah un petit monticule sur lequel il a le courage d'écrire en grosses lettres : SION. C'est là qu'il place le Saint-Sépulcre. Contre la porte dorée, le long du rempart, il met trois croix et il fait le Golgotha de ce terrain qui se trouve au dedans de l'enceinte sacrée. Pour que le monticule de Sion, où il veut que soit le Sépulcre, soit au nord du Temple, il place le Temple antique, à qui il donne à peine le quart de surface du véritable emplacement encore parfaitement reconnaissable, à l'extrémité sud-ouest de l'enceinte occupée aujourd'hui par l'Aḳṣa. La forteresse Antonia, dont il reste encore deux bien remarquables fragments, une tour en grosses assises, sous le minaret nord-ouest de la mosquée, et l'arc de l'Ecce Homo, qui faisait partie d'une galerie destinée à faire communiquer de la forteresse à la colline de Bezetha, cette forteresse est mise par M. Fergusson à l'ouest de l'enceinte. Et comme les contradictions ne le gênent pas, il n'oublie pas d'indiquer sous le nom de porte de Sion, la porte qui conserve

(1) Jean, XIX, 20.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

encore ce nom et qui conduit de la Sion habitée par les Arméniens et par les Juifs à la partie déserte et rejetée hors des remparts. Telle est cette bizarre topographie que l'écrivain anglais n'a pas hésité de faire graver avec ce titre : *Plan de Jérusalem*, par Fergusson.

Et d'abord je ne comprends pas pourquoi M. Fergusson veut absolument que la montagne de Sion soit sous la mosquée d'Omar. C'est une hypothèse dont il ne retire aucun avantage pour établir son système. Ce n'est qu'une impossibilité de plus.

Abordons maintenant les preuves qu'il donne. Il les tire de deux sources : 1° la présence d'un caveau sépulcral sous la roche de la mosquée; 2° le style grec de ce même édifice. Il y a là en effet de singulières coïncidences. Pourquoi ce tombeau, si ce n'est pas le tombeau de Jésus-Christ? Pourquoi cette énorme pierre décorée avec tant de soin au milieu de l'immense rotonde, si ce n'est pas la pierre qui recouvre le sépulcre? Pourquoi cette architecture grecque, si ce n'est pas l'église grecque bâtie par Constantin? Les mahométans, qui ont de la vénération pour Jésus-Christ, comme prophète, ont-ils pu laisser entre les mains des infidèles le tombeau de ce prophète, une fois qu'ils ont été maîtres de la ville sainte? Ils leur ont enlevé les tombeaux d'Abraham et des patriarches à Hébron, celui qu'ils attribuent à David sur le mont Sion; celui qu'ils attribuent aussi à Moïse, à Nabi-Mouça, dans lesquels ils ne laissent pénétrer aucun chrétien; pourquoi auraient-ils été moins ardents à s'emparer de celui de Jésus de Nazareth?

Je rends hommage ici à M. Fergusson de ce qu'il y a d'ingénieux dans son système. Quand on ne le regarde qu'à la surface, il peut séduire un moment; et je n'ai pas caché l'impression qu'il avait faite sur moi avant que j'en eusse fait, comme je me le proposai de suite, une longue et sérieuse étude.

Le caveau sépulcral, tel que le donne une magnifique coupe de la mosquée d'Omar dessinée par Arundale, n'a nullement la forme des monuments funèbres que nous trouvons sans nombre autour de Jérusalem. Il n'a pas les deux chambres, l'une qui servait de vestibule où l'on n'enterrait jamais, et l'autre où se trouvaient les cellules sépulcrales. Et nous savons par un passage formel de saint Cyrille que tel était le tombeau de Jésus-Christ. Dans la mosquée, le plafond est la roche brute elle-même avec des aspérités notablement saillantes. Or dans les milliers de tombeaux que l'on peut voir en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Syrie et en Palestine depuis Balbek et Damas jusqu'à Jérusalem, nous ne connaissons pas un seul exemple de plafond qui n'ait pas été dressé au ciseau. Puis le sarcophage que renferme ce caveau est orné d'une ogive trilobée qui m'indique fortement la fin du XIIe siècle, ou au moins le XIIIe.

Quand on n'a pas vu Jérusalem, qu'on ne la connaît que par les livres et les gravures, il y a quelque chose qui séduit dans cette bizarre coïncidence d'une magnifique mosquée musulmane ayant à son centre une roche élevée, un caveau sépulcral et un sarcophage, en même temps qu'on sait que le Saint-Sépulcre des chrétiens ne présente à l'œil qu'une construction moderne où rien ne rappelle un tombeau. La première pensée qui vient à l'esprit est celle-ci : les musulmans n'ont-ils pas le véritable Sépulcre? Cette pensée avait créé le système de M. Fergusson. « Du moment, dit-il, que je vis le plan du Haram, j'arrivai à la conclusion que la mosquée d'Omar et l'Aḳṣa étaient des édifices chrétiens dont les mahométans se sont emparés, comme ils ont fait de Sainte-Sophie à Constantinople et d'autres églises (1). » M. Fergusson, en le supposant de bonne foi, n'a établi son système que sur cette coïncidence, et il faut dire qu'en d'aussi graves matières, dans une question qui intéresse à un si haut degré le monde chrétien, il y a plus que de la légèreté à violenter toutes les traditions, toute l'histoire, en faveur d'une théorie qui ne repose sur aucune preuve.

Nous venons de voir qu'il est impossible *à priori* que le caveau de la mosquée d'Omar soit l'antique chambre sépulcrale creusée par Joseph d'Arimathie. Cette impossibilité est tirée de l'étude des monuments funèbres des anciens, et particulièrement de ceux de Jérusalem. M. Fergusson croit donner une preuve sans réplique de l'identité de la mosquée d'Omar avec l'*Anastasis* de Constantin, en avançant que la mosquée d'Omar est de style grec, et nullement de style arabe. Mais ici il se trompe complétement; et voici ce qui est la source de son erreur. C'est que la plupart des édifices musulmans ont été construits par des architectes grecs qui ont beaucoup conservé des traditions antiques. Ainsi, à la mosquée d'Omar, l'ordre inférieur, c'est-à-dire les colonnes et l'entablement, sont une imitation de l'art

(1) *Topography of Jerusalem*, préf., p. 9.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

grec, imitation si parfaite qu'on serait tenté de croire que les colonnes et les chapitaux ont été empruntés à d'anciens édifices, ce qui du reste est arrivé fréquemment dans les constructions religieuses de l'Orient, soit chrétiennes soit musulmanes. Mais au-dessus de cet ordre inférieur, commence un art de fantaisie, un art moderne dont il n'y a pas de vestiges dans les édifices du temps de Constantin. Une belle gravure qui sert de frontispice au livre de M. Fergusson, présente un intérieur de la mosquée d'Omar, dessiné par Catherwood. Elle paraît faite avec une exactitude scrupuleuse. Ce précieux travail est un document que M. Fergusson ne récusera pas; ainsi que moi il ne connaît la Śaḳrah que par ce beau dessin. Or l'inspection du monument, d'après ce travail, confirme ce que je viens d'avancer. La colonne avec base, fût et chapiteau, est complétement antique; peut-être, je le répète, dérobée à d'autres monuments d'époque antérieure. C'est l'opinion de plusieurs savants voyageurs qui ont pénétré dans la mosquée. L'entablement continu qui fait la fonction d'une poutre, et sur lequel s'élèvent les cintres, est encore une imitation de l'antique; mais il faut s'arrêter là. L'énorme tailloir qui est fait de la moitié inférieure d'un cube pyramidal n'est pas assurément de l'époque de Constantin. Je l'ai retrouvé occupant la même place dans les bazars de Damas, au vestibule de la grande mosquée.

L'entablement de la partie circulaire de la Śaḳrah est formé d'une série d'arceaux à dents de scie, supportés par des colonnettes en fuseau. Or, cette forme est évidemment arabe; tout le reste de l'édifice chargé d'arabesques indique nettement le même style. L'argument de M. Fergusson prouverait seulement, ou qu'il y a dans la Śaḳrah des fragments d'architecture antique, ou que les architectes qui l'ont bâtie ont encore conservé dans quelques parties les traditions de l'art grec. Il y a loin, on le voit, de ce fait isolé à celui que l'écrivain anglais avançait avec tant de hardiesse, que la Śaḳrah était de l'époque constantinienne.

La brillante hypothèse de M. Fergusson résiste peu à un examen sérieux. Et sans me perdre avec lui dans la discussion d'une longue série de textes qu'il cherche à expliquer en sa faveur, je m'en tiens à l'examen même des monuments. Or, de même qu'une étude minutieuse de l'église du Saint-Sépulcre m'a fait retrouver les fragments des constructions successives qu'on y a élevées depuis sainte Hélène, de même l'étude de la mosquée d'Omar, soit de l'intérieur, à l'aide

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

du dessin de Catherwood, soit de l'extérieur, que j'ai examiné de mes yeux avec le plus grand soin, m'a convaincu que la mosquée d'Omar était réellement une construction arabe de la fin du VIIe siècle. Et sur ce point l'examen archéologique est en accord parfait avec tous les historiens.

M. Fergusson, dans son plan, tire un parti très-avantageux de la porte dorée; il en fait le vestibule de la basilique constantinienne. Ici il est encore contredit par l'étude du monument lui-même, dont la base antique est parfaitement liée au vieux rempart d'assises énormes qui sert d'enceinte au temple de Salomon. Tous les voyageurs qui ont visité Jérusalem, et qui ont écrit sur ses monuments, attribuent la porte dorée au moins à Hérode. Je crois qu'ils se trompent, et qu'il faut la rapporter à une époque plus ancienne, et qu'elle fut rebâtie au retour de la captivité, après la destruction du premier temple. Quoi qu'il en soit, M. Fergusson serait seul de son avis pour en placer l'âge au temps de Constantin.

Mais, dira M. Fergusson, si la roche de la Sakrah n'est pas le tombeau de Jésus-Christ, qu'est-ce donc que cette roche si bien conservée par les mahométans? qu'est-ce que ce tombeau placé au-dessous?

Il nous suffirait d'avoir établi, d'après les données de l'archéologie et de l'histoire, que cette roche et ce tombeau ne peuvent être le tombeau de Jésus-Christ, pour ne pas être obligés d'en savoir davantage sur ce point. Cependant il y a de curieux documents qui jettent quelque jour, au moins sur la destination de la fameuse roche.

Saint Jérôme, dans ses commentaires sur Isaïe, nous apprend que la statue équestre d'Adrien avait été placée sur le Saint des Saints, c'est-à-dire le sanctuaire du temple de Salomon. Et le pélerin de Bordeaux nous dit que « près des statues élevées par Adrien, était une roche creusée, que chaque année les Juifs viennent couvrir de parfums; et il ajoute qu'après s'être lamentés auprès d'elle avec des gémissements, et avoir déchiré leurs vêtements, ils se retirent. *Est et non longè à statuis lapis pertusus ad quem veniunt Judæi singulis annis...* » Or, d'après le plan donné par M. Fergusson, la roche de la mosquée est percée d'un large trou circulaire qui a un mètre de diamètre. Cette roche creusée, mentionnée par le pélerin de l'époque constantinienne, est évidemment la roche de la mosquée sous laquelle M. Fergusson place le tombeau de Jésus-Christ. On comprend que les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Juifs, auxquels, dit saint Jérôme, on ne permettait l'entrée à Jérusalem qu'à prix d'argent, vinssent sur l'emplacement même du temple se livrer aux gémissements et à la douleur.

M. Fergusson, qu'aucune objection n'embarrasse jamais, parle bien du *lapis pertusus*, mais il traduit ce mot par le vieux mur de l'enceinte extérieure, où se trouvent des cavités assez grandes, dit-il, pour que les bonnes femmes juives viennent y mettre la tête et pleurer. Nous serons plus précis que lui, et nous lui dirons que le *lapis pertusus* ne peut pas être la muraille extérieure, parce que le pélerin de Bordeaux en désigne particulièrement la place auprès du Saint des Saints, qui était assurément dans l'enceinte. Il n'a pas remarqué que les Juifs ne se rendaient à la roche creusée qu'une fois chaque année, *singulis annis*, pendant que de temps immémorial ils vont toutes les semaines pleurer auprès de la muraille occidentale dont leurs pélerins font fréquemment mention, et qu'ils appellent « l'une des sept choses remarquables à Jérusalem (1). » Un auteur juif décrivant les deux coupoles qui sont dans la Maison Sainte (le temple), dit que la plus grande est la coupole du parvis du temple. Ce lieu, dit-il, est le Saint des Saints. Au milieu on montre la pierre qui a servi de fondement au temple (2).

Le *lapis pertusus* ne peut donc pas être la muraille occidentale, et s'il est évidemment la roche sur laquelle s'éleva plus tard la célèbre mosquée, que répondre au pélerin de Bordeaux, qui, après avoir mentionné la statue d'Adrien placée sur le Saint des Saints, et la roche percée où viennent se lamenter les Juifs, vient nous parler de l'église magnifique récemment élevée par Constantin sur le tombeau de Jésus-Christ? Évidemment cette église était ailleurs.

William (3) rapporte une ancienne tradition parmi les chrétiens à Jérusalem, qui regarde la pierre de la mosquée comme l'emplacement de l'autel d'airain du temple de Salomon. Je puis confirmer cette tradition en citant un monument semblable que j'ai vu au sommet du mont Garizim, auprès du temple des tribus

---

(1) *Les Chemins de Jérusalem*, par Ishak Kelo, en 1833. *Itinéraires de la Terre Sainte*, traduits de l'hébreu par E. Carmoly. Bruxelles, 1847.

(2) Jichus ha-Abot, p. 438. *Itinéraires* de Carmoly.

(3) *Holy city*, t. II, p. 240.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'Israël séparées de Juda. Chaque année les Samaritains de Naplouse vont immoler des victimes auprès de ce temple. L'autel, selon la loi mosaïque, est la roche brute elle-même; c'est un emplacement circulaire sur le rocher. A l'extrémité inférieure est un large trou par lequel le sang des victimes coule dans une caverne profonde creusée au-dessous. La roche célèbre de la mosquée est donc le lieu où s'immolaient les victimes dans le temple. Le large trou servait à l'écoulement du sang, et la caverne dont M. Fergusson veut faire le Saint-Sépulcre, était la fosse où le sang était reçu.

Quant au tombeau de style gothique ou arabe qui se trouve dans cette caverne, il n'y a pas d'écrivain chrétien ou musulman qui en parle. Je conjecture que c'est celui de quelqu'un des grands maîtres de l'ordre des Templiers, qui possédaient la mosquée sous les rois chrétiens de Jérusalem. Je suis d'autant plus fondé à avancer cette opinion, que la porte intérieure par laquelle on y descend, et qui se voit dans le dessin de M. Fergusson, n'est nullement du style du reste du monument. Elle rappelle par les nervures de son cintre aigu, un style ogival de la première époque, tel qu'il a été employé à la façade de l'église du Saint-Sépulcre.

Je ne pense pas qu'il y ait, dans les preuves apportées par M. Fergusson à l'appui de son système, de raisonnements un peu sérieux que je n'aie exposé avec une pleine bonne foi, et auquel je n'aie victorieusement répondu. Voici ce que j'ajouterai.

L'identité du Saint-Sépulcre se tire pour moi du site du monument, des fragments nombreux qui subsistent encore des diverses époques depuis Constantin jusqu'aux temps les plus reculés, de la tradition écrite des chrétiens, des juifs et des musulmans, constamment unanimes sur ce point. La topographie, l'archéologie architectonique et l'histoire se réunissent pour donner à ce fait, non pas seulement une forte probabilité, mais la certitude la plus absolue que la raison humaine puisse atteindre sur les choses matérielles.

L'étude topographique de Jérusalem a été faite dans ces derniers temps avec le plus grand soin. Il y a très-peu de points, même d'une faible importance, sur lesquels tous les voyageurs et tous les écrivains modernes ne soient pas d'accord. Mais ils sont tous d'accord sur le fait qui nous occupe, que le Golgotha ne peut pas se placer où l'indique M. Fergusson, dans l'enceinte du temple, ou, d'après son système, contre la galerie septentrionale de ce même temple. Lors même

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qu'il serait prouvé que l'église du Saint-Sépulcre n'est pas auprès du Golgotha antique, ce n'est pas assurément où M. Fergusson le place qu'il faudrait aller le chercher, mais bien dans les alentours du Saint-Sépulcre actuel, tant cette partie de Jérusalem répond parfaitement à l'idée qu'on se fait sur les lieux, que là, en effet, dans cet angle écarté, hors des remparts de la ville, devait être le lieu des exécutions.

Si le Goatha de Jérémie est le Golgotha, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, la description topographique que donne le prophète s'applique clairement à la partie nord-ouest de l'ancienne Jérusalem. La preuve la plus simple qu'on puisse apporter contre M. Fergusson de l'impossibilité de choisir un autre lieu pour y mettre la scène sanglante de la passion, c'est que lui-même, pour soutenir sa théorie, a été obligé de commettre une grossière erreur, en retrécissant l'enceinte du Temple, pour la reculer dans la plus petite partie du mont Moriah vers le midi, pendant qu'elle s'étend au nord jusqu'à la piscine Bethesda, de construction évidemment salomonienne, ainsi que l'angle nord du Temple qui domine la vallée de Cédron, et touche presque la porte Sitti-Mariam, par laquelle on va au mont des Oliviers.

Il serait fatigant de s'appesantir sur cette preuve, tant elle a d'évidence surtout pour ceux qui ont la connaissance des lieux.

Je pourrais m'étendre avec plus d'intérêt pour le lecteur sur les notables fragments d'architecture qu'une étude attentive montre à l'archéologue, dans l'église du Saint-Sépulcre. On sait qu'il arrive rarement que des monuments détruits le soient d'une manière si complète, qu'un œil exercé n'en rencontre pas quelques débris. C'est ce qui arrive à l'église du Saint-Sépulcre.

Nous avons vu que M. Fergusson place le transport du Saint-Sépulcre dans l'église actuelle, au temps de Charlemagne; or quoique cette église pour la plus grande partie appartienne à l'époque des Croisades, et que le style accuse les dernières années du XIIe siècle, cependant les croisés conservèrent de notables parties de l'église ancienne. C'est ainsi que j'ai pu remarquer dans le mur circulaire de la rotonde qui forme proprement l'église de la Résurrection, l'*Anastasis*, des rangs considérables de l'appareil primitif que j'ai comparés au travail architectonique de l'église constantinienne de Bethléem. Cette rotonde ou église circulaire elle-même, si elle n'est pas dans la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

masse de ses murs, de l'époque de Constantin, doit être rapportée au temps d'Héraclius, c'est-à-dire à la première moitié du VIIe siècle, deux cents ans avant l'époque que M. Fergusson assigne à la fraude des chrétiens. Nous en avons pour preuve les mosaïques nombreuses qui couvraient cette partie évidemment la plus ancienne ainsi que le Calvaire. Or ces mosaïques, d'après les détails de Quaresmius, qui nous en a conservé les inscriptions, paraissent être du même style que celles de l'église de Bethléem dont il subsiste une notable partie, et dont nous avons la date précise, 667. Les voûtes du Calvaire sont encore de cette époque, et j'en ai une preuve matérielle dans une très-belle mosaïque, la seule que les Grecs aient respectée dans leur restauration du Calvaire, après l'incendie de 1808. Elle représente le Sauveur, de grandeur naturelle, les pieds nus, la tête nue et, caractère d'antiquité bien frappant, sans le nimbe qui se trouve à toutes les têtes des mosaïques des Bethléem, et d'où je pourrais tirer logiquement l'assertion d'une époque plus ancienne que le VIIe siècle. Cette mosaïque, la seule que le regard curieux de l'archéologue puisse retrouver dans l'église du Saint-Sépulcre, est maintenant un monument historique d'une grande valeur. Je ne sache pas qu'elle ait été mentionnée par aucun voyageur.

Outre ces mosaïques, d'après l'étude desquelles on peut établir certainement au moins le VIIe siècle, nous avons une notable série de constructions de la même époque. Tels sont les sept arceaux de la Vierge avec leurs colonnes, dont les bases, les chapiteaux accusent nettement le style de Justinien, tel qu'on peut l'étudier à Sainte-Sophie de Constantinople. Quand les Latins, à l'époque des Croisades, construisirent l'église ogivale qu'ils ont adossée à la grande coupole, ils respectèrent les sept arceaux de la Vierge, au risque de produire à l'œil un effet choquant par l'accouplement bizarre des vieilles colonnes grecques avec les piles du monument gothique. Toute cette partie de l'église avec la riche galerie qui est au-dessus, et qui appartient aux Latins, est évidemment de style grec. Il en est de même des colonnes et d'une notable partie de l'église inférieure de l'Invention de la Croix. Les notions les plus vulgaires de l'archéologie suffisent pour assigner une date précise à ces constructions.

Nous avons donc dans ces nombreux fragments de l'architecture antique de l'église du Saint-Sépulcre, des preuves matérielles d'une

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

antériorité évidente de ce monument à l'époque que M. Fergusson assigne à la fraude des chrétiens qu'il suppose avoir eu lieu au IXe siècle, à l'aide de l'ignorance et de la barbarie du moyen âge.

La tradition constante des chrétiens prouve l'identité du Saint-Sépulcre.

Au IVe siècle, par Eusèbe de Césarée, le pélerin de Bordeaux, saint Jérôme, et saint Cyrille évêque de Jérusalem. L'église du Saint-Sépulcre venait d'être construite récemment. Saint Cyrille nous apprend cette curieuse particularité, que dans les travaux somptueux qui furent faits pour décorer le sépulcre, on détruisit la première chambre sépulcrale que les chrétiens ont rétablie plus tard, et qui s'appelle la chapelle de l'Ange. Le pélerin de Bordeaux a vu le Saint-Sépulcre et en même temps la pierre sur laquelle s'élève maintenant la mosquée d'Omar, sur laquelle les Juifs allaient déposer des parfums. Donc, au IVe siècle, cette pierre n'était pas sur le tombeau de Jésus-Christ. Donc le Saint-Sépulcre n'était pas dans l'enceinte du Temple.

Au Ve siècle, Théodoret fait un pèlerinage aux lieux saints et retrouve encore les ruines du Temple. Donc Constantin n'avait pas bâti le Saint-Sépulcre sur ces ruines.

Au VIe siècle, Antonin de Plaisance retrouve les ruines du Temple, et le Saint-Sépulcre se trouvait orné de pierreries, de couronnes d'or, d'une infinité de joyaux de grand prix. Le Temple et le Saint-Sépulcre sont donc encore bien distincts.

Au VIIe siècle, saint Arculfe décrit les lieux saints avec une grande exactitude par la plume d'Adamnanus. Il donne le plan de l'église ronde du Saint-Sépulcre, plan grossier dans lequel les distances ne sont pas gardées exactement, mais qu'il serait matériellement impossible de faire coïncider avec la mosquée octogone d'Omar.

Au VIIIe siècle, saint Guillebaud.

Au IXe siècle, le moine Bernard.

Enfin, au XIe siècle, les Croisades et les innombrables récits des voyageurs et des pèlerins, récits qui, de siècle en siècle, se continuent jusqu'à nous.

Or, dans tous ces écrivains, apparaissent des caractères si frappants d'identité du Saint-Sépulcre qu'il semblerait qu'ils se copient les uns les autres. S'il y a quelques différences, elles tombent sur des détails particuliers observés avec moins de soin.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Voilà une masse de témoignages que M. Fergusson essaye en vain d'expliquer en faveur de son système, et qui, établissant à la fois et l'état de splendeur du Saint-Sépulcre avec son église d'admirable grandeur, et les ruines du Temple qui apparaissent encore au VIIe siècle, sont une preuve irrécusable de la simultanéité du Saint-Sépulcre, bâti sur le Golgotha actuel, et des ruines du Temple, où Omar jeta les fondements de sa mosquée.

La tradition des musulmans n'a pas moins de poids en faveur du Saint-Sépulcre. Ils sont bons juges dans cette question, car reconnaissant Jésus de Nazareth comme un prophète, s'ils se fussent emparés de l'église de Constantin pour la changer en mosquée et y vénérer Jésus, ils ne manqueraient pas de le dire et de reprocher aux chrétiens leur odieuse supercherie. Or ont-ils jamais tenu ce langage? N'ont-ils pas écrit que c'était le ḳalife Ạbd el-Mélik qui avait achevé la construction magnifique, commencée par Omar sur la Saḳrah?

Reste l'opinion des Juifs qui n'ont jamais quitté Jérusalem et la Palestine, attachés à ces ruines saintes qui leur rappellent tant de grandeur passée. Ils connaissent parfaitement le Temple, ils viennent pleurer auprès des débris qui en subsistent encore. Disent-ils que Constantin ait jamais élevé une église au centre de l'enceinte du Temple? Ne distinguent-ils pas le Sépulcre de Jésus du Temple bâti par les musulmans?

« Hélas! à cause de nos péchés, dit un des itinéraires des Juifs, là où était jadis le temple sacré est aujourd'hui un temple profane construit par le roi des Ismaélites (Arabes) (1). »

Benjamin de Tudèle est plus explicite encore :

« Il y a une église, appelée le Temple du Seigneur, placée dans le même endroit que l'ancien Sanctuaire. Ce temple est une très-belle et très-grande voûte, construite par Omar. Il est à présent très-fréquenté par les chrétiens qui n'y ont aucune image ou tableaux, mais qui n'y viennent que pour y faire leur prière (2). »

Et, auparavant (3), il avait dit : « Ce qu'il y a de plus à Jérusa-

---

(1) *Les Chemins de Jérusalem*, Carmoly, p. 236.
(2) Carmoly, *Itinéraire*, page 387. — (3) *Idem*, p. 31.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lem, est un très-grand temple nommé la Sépulture (le Sépulcre) du lieu de la Sépulture de Jésus de Nazareth. »

Il est temps de clore cette discussion avec le savant anglais. Elle a son importance religieuse et historique : à ce double point de vue elle mérite toute l'attention de la science. Je crois avoir jeté quelque jour sur la question. J'ai cherché à le faire avec une modération dont mon adversaire ne m'avait pas donné l'exemple; c'est que la vérité se contente de ses propres forces sans emprunter celles de la personnalité et du mépris. Quelles que soient les ténèbres du moyen âge, s'il faut gémir sur les malheurs de l'humanité dominée par la barbarie, il y aurait quelque justice à reconnaître l'effort admirable de l'Église, pour arracher le monde qu'elle conduisait, et s'arracher elle-même à l'ignorance qui l'enveloppait de toutes parts. Évidemment M. Fergusson n'a eu recours à ces déclamations contre les moines et le moyen âge, que pour rendre plausible son système de la fraude pieuse des chrétiens de Jérusalem, se fabriquant un nouveau sépulcre pour remplacer celui que leur enlevaient les mahométans. Si M. Fergusson avait eu une théorie basée sur de bonnes preuves, il ne fût pas allé s'arrêter à des hypothèses si peu valables, même à ses propres yeux, qu'il ne s'étonne pas, dit-il, « qu'on prenne sa proposition comme quelque chose de si absurde et de si invraisemblable que, sur le simple énoncé d'une pareille hypothèse, on ne jette le livre à terre, et qu'on ne se regarde comme la dupe d'une mystification ou des rêves d'un visionnaire. » Nous sommes trop polis pour jeter le beau livre de M. Fergusson parce qu'il fait honneur à la typographie anglaise. Nous sommes d'accord avec lui pour reconnaître qu'il a écrit une très-ingénieuse mystification.

L'abbé J. H. MICHON.

(Extrait inédit de la *Jérusalem des Croisades*, par M. l'abbé J.-H. Michon).

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

LES WAHHÂBI

ET

LA RÉFORMATION MUSULMANE.

Depuis douze cent soixante-huit ans que le Koran a été révélé par Mahomet aux peuples d'Orient, soixante-douze sectes rivales se sont attribué, à l'exclusion de toutes les autres, l'interprétation du Livre sacré. Si quelques-unes sont mortes d'inanité, d'autres n'ont rien perdu de leur nombre ni de leur activité. L'ancienne division des partisans d'Omar et d'Ali trouble encore parfois le monde musulman, mais il manque aux Sunnites et aux Chiites, les représentants de ce grand schisme, la foi vive et ardente des premiers temps, et leurs débats sont aujourd'hui bien plus politiques que religieux. — « Il faut, pour qu'une secte fasse naître de grands troubles, dit Voltaire, qu'elle attaque les fondements de la secte dominante, qu'elle la traite d'impie, d'ennemie de Dieu et des hommes. » Le protestantisme musulman, le wahhâbisme a tout ce qu'il faut pour remuer de fond en comble les États soumis à la loi de Mahomet, si les guerres religieuses étaient encore possibles aujourd'hui. Bien que cette action de propagande armée ne puisse plus rayonner maintenant que dans un cercle restreint, la nature des lieux où elle est maîtresse peut influer fatalement sur le sort des États musulmans. En s'emparant plusieurs fois, depuis la fin du siècle dernier, de la Mekke et de Médine, en

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

saccageant les deux villes saintes, en interrompant le pèlerinage d'Arafât, les Wahhâbi ont déclaré la guerre à l'islamisme : ils l'ont fait avec toute la barbarie et le fanatisme que comportent à la fois des vengeances à satisfaire et une croyance à établir.

Écrasés par Moḥammed Ali après une guerre de trente ans, les Wahhâbi se relèvent, dit-on, sous la main débile de la Porte, et menacent d'envahir toutes les contrées limitrophes. En de telles circonstances, un coup d'œil rapide sur l'histoire, les mœurs et coutumes de ces sectaires, ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs.

Les tribus arabes connues sous le nom de Wahhâbi, occupent tout le pays du Nedjd, ou l'Arabie centrale, vaste région presque inconnue des Européens avant les guerres de Moḥammed Ali. Tout porte à croire que la principale tribu des Wahhâbi descend directement des *Karmathes*, peuple intrépide et belliqueux, qui, né dans les mêmes déserts et animé du même esprit, se rendit, sous les ḳalifes ạbbassides, le fléau de l'islamisme et la terreur de l'Arabie. Aux descendants des Karmathes, se réunirent, il y a près d'un siècle, diverses tribus qui commencent à figurer dans l'histoire moderne avec l'instigateur du protestantisme musulman, le cheiḳ Abd el-Wahhâb (1) dont ces tribus adoptèrent le nom et propagèrent la réforme.

Vers le commencement du XIIe siècle de l'hégire, en 1110 (1691 de l'ère chrétienne), naquit au village d'El-Oyeïneh ou de Ḥoreymlé dans la province du Nedjd El-Ared le cheiḳ Moḥammed Abd el-Wahhâb, le réformateur de l'islamisme. Il reçut de son père les premières notions du Ḳoran, et fut envoyé à Baṡrah pour y terminer ses études. Après les avoir achevées il s'acquitta du pèlerinage de la Mekke, de celui de Médine, et revint dans son pays natal. Il y menait une existence des plus austères, portant pour tout vêtement un mouchoir sur la tête, une casaque de laine serrée par une ceinture de cuir, et ne se nourrissant que de dattes, de sauterelles et de miel sauvage. Son genre de vie et surtout son éloquence lui ac-

(1) *El-Wahhâb*, c'est-à-dire le Libéral, est une des quatre-vingt-dix-neuf épithètes de Dieu. Abd el-Wahhâb signifie l'esclave du Libéral.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

quirent bientôt une grande réputation de sagesse et de sainteté. « Il réunissait l'audace et la prudence au grand art de persuader ses semblables en prenant avec eux ce ton d'autorité qui subjugue et entraîne les esprits susceptibles d'enthousiasme; art essentiel à tout législateur qui veut réformer sa nation et entraîner les masses. » Frappé des nombreux abus qui s'étaient glissés dans la religion musulmane, il parlait sans cesse de la pureté primitive du dogme, de la nécessité de ramener les croyances à l'adoration de Dieu seul et à l'observance de sa loi, enfin d'extirper les superstitions dont l'intérêt et l'imposture ont chargé l'islamisme. Plusieurs Arabes de sa tribu, convaincus par sa parole, adoptèrent ses principes de réforme, et dès qu'il se vit à la tête d'ardents prosélytes, il commença à prêcher publiquement sa doctrine.

Moḥammed Ạbd el-Wahhâb prétendait descendre en ligne directe du prophète arabe dont il portait le nom. A ce prestige de la naissance, ses prosélytes ajoutèrent une tradition qui s'est conservée jusqu'à nos jours, et qui a eu probablement beaucoup d'influence sur l'imagination des Arabes. On raconte que le père d'Ạbd el-Wahhâb, ayant vu en songe sortir de son corps une flamme qui se répandait au loin dans la campagne et consumait les habitants qu'elle rencontrait sur son passage, s'éveilla tout effrayé de ce songe et en demanda l'explication à quelques cheiḳ. Ceux-ci lui annoncèrent que son fils serait le fondateur d'une nouvelle puissance et soumettrait à ses lois tous les Arabes du désert. Le réformateur sut se prévaloir de cette prédiction et l'accrédita dans l'esprit de ses compatriotes.

La doctrine que prêchait le cheiḳ Ạbd el-Wahhâb avait pour base le texte même du Ḳoran, qu'il commentait d'une manière différente de celle reçue parmi les *mahométans* (1). Il regardait son auteur comme un simple instrument dont Dieu s'était servi pour faire connaître ses volontés aux hommes, ne le considérait pas plus que Moïse ou Jésus-Christ, qui n'avaient été que des intermédiaires entre

(1) Les mots *mahométan* et *musulman* sont ici employés dans une acception différente : le premier s'applique à celui qui admet la mission divine du Prophète et lui rend un certain culte; le deuxième, à celui qui met toute sa confiance en Dieu seul, aux Wahhâbi.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Dieu et sa créature ; en conséquence, il rejetait toutes les pratiques superstitieuses, tous les hommages idolâtres dont Mahomet avait été l'objet. Ramener les hommes à la pureté primitive de la religion enseignée dans le Ḳoran ; ne reconnaître que Dieu, n'attendre que de lui seul tout secours, toute grâce, toute bénédiction : telle était sa doctrine.

Ạbd el-Wahhâb formulait ainsi sa réforme :

1° Prier cinq fois le jour; jeûner pendant le mois de ramadân; faire le pèlerinage de la Mekke; donner en aumônes la centième partie de ses biens ; s'abstenir de liqueurs enivrantes et même de tabac.

2° Empêcher l'usure, prohiber les jeux de hasard et la magie, punir les faux témoins, châtier les hommes entachés du crime de Sodôme, ne point tolérer les prostituées ; enfin, défendre aux croyants de se vêtir d'étoffes de soie.

3° Défendre d'élever des mausolées, abattre ceux qui existent, cette pompe favorisant l'idolâtrie et invitant trop souvent le malheureux à demander l'intercession d'un être en tout semblable à lui.

La plupart de ces préceptes sont des dogmes du Ḳoran, dont les mahométans se sont écartés ; les autres sont de rigoureuses applications du texte (1). Aussi cette hardie tentative de ramener tout un peuple dans la voie de Dieu, n'éprouva d'autre résistance que l'apathie et l'indifférence des hommes, que le réformateur se proposa de punir comme des impies, lorsque le nombre et la force de ses prosélytes le rendrait assez puissant pour oser le faire. L'ambition d'un homme lui donna l'appui qu'il cherchait.

Moḥammed Ibn Souoûd, émîr de Derîeh et d'el-Ḥaçâ, se laissa persuader et devint bientôt le plus zélé partisan de la réforme à laquelle il apporta l'appui de son nom, de ses armes et de ses richesses. Cette conversion eut de nombreux imitateurs : plusieurs tribus adoptèrent les principes d'El-Wahhâb ; d'autres, poussées par des motifs politiques ou des préjugés religieux, résolurent de résister : mais de nombreux prosélytes que les chefs empêchaient de suivre l'impulsion générale, venaient isolément, de toutes parts,

(1) Les ulémas les plus instruits du Kaire ont reconnu l'orthodoxie de la doctrine d'Abd el-Wahhâb sans oser cependant adopter la réforme.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

offrir leurs services au cheik inspiré, qui, se voyant bientôt en mesure d'employer la force pour propager sa doctrine, déclara qu'il était prêt à faire la guerre à toutes les tribus que la vérité ne pouvait convaincre, et que la force seule pourrait tirer du sentier de l'erreur.

Ibn Souoûd, qui avait embrassé les croyances du réformateur, était chef d'une nombreuse tribu. C'était un homme audacieux, entreprenant et habile, qui avait déjà soumis et incorporé dans sa tribu deux peuplades affaiblies par la guerre, qui avait attiré sous ses tentes tous les Arabes vagabonds du désert. Son ambition, limitée jusqu'alors, vit dans la réforme un auxiliaire puissant et un prétexte spécieux à de nouveaux agrandissements. Le réformateur et le guerrier confondirent leurs intérêts, leurs projets respectifs, et parvinrent en se prêtant mutuellement les mains à étendre leur influence, à consolider leur puissance et à propager la doctrine. Les deux chefs se partagèrent le pouvoir : l'un fut déclaré pontife suprême ou Moufti, l'autre Émir, distinctions qui se sont conservées par la suite entre leurs descendants.

Ce fut en 1159 de l'hégire (1754 de J.-C.) qu'Ibn Souoûd entreprit de réunir à ses États toutes les provinces d'alentour. Les hostilités furent poussées avec vigueur; partout ses armes triomphaient et étendaient la doctrine. En peu de temps, il soumit presque toutes les peuplades du Nedjd, et la plupart des excursions qu'il tenta contre les provinces voisines eurent d'heureux résultats. Il mourut en 1765, laissant le pouvoir à son fils Abd el-Azîz que le peuple de Derîeh reconnut unanimement pour chef.

Ce prince, qui ne manquait ni de courage ni d'adresse, s'était déjà signalé dans plusieurs expéditions militaires dont son père lui avait confié le commandement. Il se remit aussitôt en campagne et accrut encore la domination et la puissance des Wahhâbi. Malgré un froid rigoureux qui dessécha toutes les plantations du Nedjd, en 1765, malgré une famine affreuse qui désola la contrée l'année suivante, malgré une terrible épidémie qui la ravagea quelques années plus tard, Abd el-Azîz n'en continua pas moins ses excursions. Aidé de Souoûd, son fils aîné, il étendit sa domination sur tous les pays environnants. Bientôt le vaste désert, compris entre la Mer Rouge et le golfe Persique, à l'exception de l'Yémen, ne se trouva plus peuplé que des sectateurs de la réforme.

Abd el-Azîz, en politique habile, sut profiter de ses conquêtes

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

pour augmenter ses ressourses en hommes et en argent. Les tribus qui lui opposaient quelque résistance étaient dépouillées, et toutes leurs richesses devenaient la proie du vainqueur. Si elles se soumettaient de bonne grâce, il exigeait seulement des nouveaux convertis, la dîme de tous leurs biens. Ce tribut ne se levait pas seulement sur les troupeaux, les denrées, les meubles et le numéraire, il se levait aussi sur les hommes; en sorte que, sur dix Arabes, il y en avait toujours un que le sort obligeait de servir gratuitement dans l'armée d'Ạbd el-Ạzîz. Par cette conduite, il amassa en peu de temps des trésors immenses, et se vit maître d'une formidable armée toujours prête à entrer en campagne. S'il faut ajouter foi aux rapports des Arabes, les forces d'Ạbd el-Ạzîz se montaient de cent à cent-vingt mille hommes, que commandait habituellement son fils Souọûd, *l'épée des épées de Dieu.*

Moḥammed Ibn Ạbd el-Wahhâb sentant sa fin approcher, rassembla les principaux habitants de Derîeh, pour faire assurer à ce jeune prince la succession d'Ạbd el-Ạzîz déjà vieux. Le cheïḳ mourut quelques années après, en 1206 (1787 de J.-C.), à l'âge de quatre-vingt-quinze ans; on lui rendit les derniers devoirs sans pompe et avec toute la simplicité qu'il avait ordonnée. Ḥuceïn, le fils du réformateur lui succéda, avec le titre de Moufti ou chef de la loi; mais il n'exerça aucune influence : pouvoir spirituel et pouvoir temporel avaient été réunis sur une seule tête, celle de l'Émîr.

Cet événement ne ralentit pas le zèle des sectaires. Ils forcèrent différents chefs de tribus à demander la paix ou à se ranger sous leurs lois. Le chérif de la Mekke, qui avait lutté à différentes reprises contre la puissance toujours croissante de ses redoutables voisins, se vit contraint de traiter avec Ạbd el-Ạzîz, et de permettre aux Wahhâbi de faire le pèlerinage. Souọûd, accompagné de quatre mille pèlerins armés, alla remplir ce devoir de piété et exécuter lui-même cette reconnaissance militaire, qu'il devait mettre à profit peu de temps après.

Les villes des environs de Baṡrah, inquiétées sans cesse par les incursions des Wahhâbi, se virent forcés, en 1796, d'implorer la protection du pacha de Bagdad, qui fit marcher contre les sectaires des forces assez considérables. Les troupes du pacha furent repoussées par Souọûd qui, fier de ce nouveau succès, osa se porter l'année suivante dans la province d'El-Ḥrâḳ, située entre Baṡrah et Bag-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dad, qu'il quitta chargé de dépouilles et après avoir exercé d'affreux ravages.

La puissance des Wahhâbi commença enfin à donner de sérieuses inquiétudes à la Porte, dont l'orgueil insouciant avait vu jusqu'alors sans crainte les progrès rapides de leurs armes et de leurs doctrines. Soleïmân Pacha, de Bagdad, reçut l'ordre d'aller les soumettre. Après une marche pénible dans le désert, son armée, composée de Turks et d'Arabes, arriva sur le territoire des Wahhâbi où elle fut constamment harcelée, sans jamais rencontrer l'occasion d'une bataille. Enfin, épuisée de fatigues, accablée de privations, elle dut renoncer à poursuivre la campagne, et pour regagner en paix ses frontières, fut contrainte de traiter avec l'ennemi. — Quelques écrivains, fourvoyés par les bulletins de Constantinople, disent que les Wahhâbi abandonnèrent lâchement le terrain, et qu'Abd el-Azîz fut forcé de prendre la fuite pour se dérober aux représailles des vainqueurs. Mais rien ne prouve la vérité de cette assertion; tout, au contraire, milite en faveur des sectaires.

En effet, l'année suivante, ils traversèrent le pachalik de Bagdad avec 20,000 hommes, commandés par Souoûd, et allèrent s'emparer de Kerbelah, ville située près de l'Euphrate et qui fait un commerce étendu avec la Perse et les pays environnants. Le 20 avril 1801, jour du Ḳourbân beïram, les Wahhâbi y pénétrèrent et n'épargnèrent que les femmes et les enfants. Après avoir pillé, puis démoli la coupole du tombeau de l'imâm Ḥuceîn, fils d'Alî et de Fâtimah, but d'un pèlerinage révéré par les Persans, Souoûd se retira à Derîeh, emmenant avec lui cent chameaux chargés d'un riche butin.

Pour mettre le sceau à sa grandeur, pour porter le dernier coup aux croyances erronées des mahométans, il ne restait plus à Abd el-Azîz qu'à s'emparer de la Mekke, *la cité sainte*, *la maison de Dieu*, puis de Médine où est enterré le prophète. En 1802, il écrivit au chérif qu'il porterait la guerre dans ses foyers, s'il ne consentait à se soumettre et à payer tribut comme les autres chefs de l'Arabie. Sur le refus de Râleb, les Wahhâbi marchèrent sur la ville sainte, qui ne fut sauvée du pillage que par une épidémie survenue dans l'armée de Souoûd, qui lui-même se retira malade.

Peu de temps après, l'ancien chérif de la Mekke, dépossédé par son frère Râleb, s'étant réfugié chez les Wahhâbi, Abd el-Azîz lui accorda aide et protection et lui promit de le réintégrer dans le chérifat,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sous la condition de reconnaître sa suzeraineté. Bientôt 40,000 hommes, réunis sous les ordres de Souoûd, se dirigèrent sur le territoire sacré. Tâïf, petite ville située à 14 lieues de la cité sainte, et qu'on appelle le Jardin de la Mekke, fut prise et pillée. Le chérif Râleb accourut trop tard pour la secourir; il fut battu sous ses murs et contraint de rétrograder avec les débris de ses troupes.

Sur ces entrefaites, l'émîr El-Ḥâdj arrivait avec la caravane sacrée à peu de distance de Tâïf. Rançonné par un détachement wahhâbi qui voulait exiger les droits de passage accoutumés, il refusa de s'y soumettre, battit les sectaires et les força de se retirer et laissant une centaine d'hommes sur le champ de bataille. L'Émir écrivit à Souoûd pour accuser ses gens d'avoir provoqué la lutte et lui demander si cette sanglante rencontre ne serait pas suivie d'hostilités plus sérieuses, si les pèlerins qu'il conduisait pouvaient se rendre sans crainte au pèlerinage d'Arafât. Souoûd lui répondit que la résistance aux Wahhâbi qui voulaient le rançonner était juste, qu'Abd el-Azîz, son père, ne faisait la guerre qu'au chérif Râleb; qu'en conséquence, il lui accordait de séjourner trois jours à la Mekke, s'engageant à veiller lui-même à la sûreté des pèlerins.

Quelques jours après les cérémonies du ḥadjdj, les Wahhâbi se présentèrent devant la Mekke et s'en rendirent maîtres sans éprouver la moindre résistance. Aussi les habitants ne subirent aucune de ces violences qui signalaient ordinairement les victoires des réformateurs : une vingtaine de cheïḳ seulement furent mis à mort pour avoir osé condamner publiquement la doctrine des vainqueurs. Le chérif et le ḳâdi avaient cherché un refuge dans la fuite.

Le premier soin de Souoûd fut de proclamer pour chérif son protégé; ensuite, se conformant aux préceptes de sa loi, il fit abattre tous les mausolées sacrés qui s'élevaient pompeusement au dedans et au dehors de la place, les tombes d'Âminah, de Ḳadîdjah, d'Abou Bekr, d'Omar, etc., puis il fit démolir les boutiques que l'appât d'un gain sordide et l'impiété des Sunnites avaient établi dans le ṭawâf ou enceinte de la Ka'bah, enfin, il fit enlever le riche tissu d'or qui couvrait le tombeau d'Abraham et s'appropria tous les objets de luxe et les effets précieux que renfermait le saint lieu.

Souhoud ne resta à la Mekke que le temps nécessaire pour affermir sa puissance. Il y laissa une garnison et se dirigea sur Djeddah pour en faire le siége. Dépourvus d'artillerie, ignorant les principes de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tactique militaire, ces fiers guerriers, qui n'avaient rencontré jusqu'alors que des villes ouvertes et sans défense, échouèrent devant Djeddah dont les murailles résistèrent à leurs attaques. La peste s'étant mise dans l'armée, déjà rebutée de ses vaines tentatives, Souoûd se vit contraint de lever le siége et de laisser cette clef de la Mekke au pouvoir de ses ennemis. Pour réparer cet échec, il voulut tenter une expédition contre Médine, mais ses troupes démoralisées, y furent battues. Voyant leur vainqueur repoussé de tous côtés, les habitants de la Mekke s'enhardirent, profitèrent de la panique, chassèrent la garnison ennemie et rétablirent le chérif Râleb. Affaibli, abattu par ses revers successifs, Souoûd regagna ses foyers, traînant les débris de sa malheureuse expédition. De nouveaux malheurs l'attendaient sous le toit paternel.

Dans l'impuissance de punir ouvertement la profanation et le pillage du tombeau d'Ḥusseïn, les Persans avaient chargé un fanatique de leur vengeance. Cet homme, qui avait perdu tous ses enfants dans le massacre d'Imâm-Ḥuceïn, vint à Derîeh sous le costume des Wahhâbi dont il professait ostensiblement la réforme, et le 27 de Redjeb 1218 (13 novembre 1803), saisissant une occasion favorable, il assassina Ạbd el-Azîz au moment où, isolé de tous, il récitait ses prières dans la mosquée. Le meurtrier fut saisi et brûlé vif. Le chef des Wahhâbi mourut le soir même, emportant avec lui les regrets de tous ses sujets, qui reconnurent et saluèrent pour chef le valeureux Souoûd.

Ce prince jura de venger la mort de son père, mais les pertes et les échecs que les Wahhâbi venaient d'éprouver l'engagèrent à réparer ses désastres en consolidant sa puissance autour de lui, avant d'entreprendre de nouvelles expéditions.

Tout resta assez calme jusqu'en 1806. A cette époque, les sectaires reparurent brusquement sur le territoire de la Mekke : la ville sainte tomba de nouveau en leur pouvoir. Souoûd, à la tête de 40,000 hommes, se porta en hâte sur Médine et s'en empara. Il entra dans la mosquée El-Nébawy, fit ouvrir le tombeau du Prophète, enleva les richesses qu'il renfermait et les fit vendre à l'enchère. Le produit, qui se monta à 250,000 francs environ, fut distribué aux troupes : Souoûd ne se réserva que des armes et des pierreries. Il laissa une garnison dans Médine pour empêcher le pèlerinage et l'arrivée des caravanes d'Égypte et de Syrie; puis il rentra à la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Mekke, où le chérif qui avait succédé à Ḥâleb le reçut en vainqueur et le combla de présents.

Maîtres du pays à l'époque du pèlerinage, les Wahhâbi massacrent sans pitié une partie des Ḥâdji, soumettent les autres à un impôt énorme, pillent la caravane, brisent le Maḥmel (1) qui renfermait les pieuses offrandes que le sultan envoie chaque année pour être déposées autour de la Ka'bah ou sur le tombeau du prophète. Le pélerinage de la Mekke, que tant de siècles avaient consacré, fut interrompu. Obligés de traverser le désert sans vivres, sans eau, sans escorte, la plupart des mahométans périrent avant de revoir le sol natal.

Après s'être rendus maîtres du territoire sacré et en avoir expulsé tous les Osmanlis sans distinction d'âge ni de sexe, les Wahhâbi, énivrés de leur succès, se dirigèrent vers Zeber, Baśrah et Imâm Ali. Cette dernière ville ne dut son salut qu'à l'imprudence des Wahhâbi, qui, poursuivis par le pacha de Bagdad secondé par diverses tribus arabes, furent contraints de se retirer et de rentrer précipitamment sur leur territoire. Peu de temps après, avec la ténacité qui caractérise ces sectaires, ils se répandirent de nouveau sur les rives de l'Euphrate et promenèrent leurs dévastations depuis Ana et Ḥît, situés à quelques lieues de Bagdad, jusqu'à Deîr, c'est-à-dire à cinq journées de Ḥaleb. Malgré l'épouvante que causaient les Wahhâbi, une nouvelle caravane réunie à Damas se flatta, en cédant à toutes leurs prétentions, d'accomplir le saint pèlerinage : elle fut pillée et contribua à propager encore la terreur de leur nom.

L'audace croissant avec la puissance, Souoûd adressa, au commencement de 1808, une lettre aux cheïk et aux ulémas de Damas, de Ḥaleb et d'autres villes de Syrie, exigeant qu'on reconnût sa doctrine, qu'on lui payât tribut, et menaçant de tout détruire si l'on opposait quelque résistance. Ses menaces ne firent pas l'effet qu'il en attendait : on s'apprêta de tous côtés à se défendre, et Souoûd voyant qu'il ne pouvait compter sur un triomphe facile, se retira en Arabie. La famine, résultat d'une longue sécheresse ; des maladies épidémiques attribuées à la même cause ; puis des divisions intes-

(1) Le mahmel est une espèce de litière d'un riche travail, couverte d'un drap vert ou écarlate magnifiquement brodé et porté sur un chameau superbement caparaçonné, qui marche toujours à la tête du convoi en mémoire de celui qui portait le siége du Prophète dans ses courses apostoliques et militaires.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tines et une véritable révolte causée par les taxes qu'il exigeait l'occupèrent sérieusement dans le Nedjd toute l'année. Affaibli par ses revers, Souoûd ne fit plus aucune tentative importante; mais ses Arabes continuèrent la guerre de partisans en se livrant au pillage des caravanes.

Cependant l'interruption de la plus sainte des cérémonies de l'Islamisme, le vol sacrilége de la mosquée El-Nébawy, la violation du tombeau du Prophète avaient indigné tous les mahométans et ne cessaient de provoquer leurs regrets. De tous les points de l'empire arrivaient au Grand-Seigneur, ce successeur des ḳalifs, des plaintes et des griefs. La Sublime Porte pressait depuis longtemps le pacha d'Égypte de marcher contre les rebelles et de leur faire une guerre d'extermination. Enfin, en 1811, après le massacre des Mamelouks, Moḥammed Ali, paisible possesseur de l'Égypte, et jaloux de témoigner son zèle au sultan, s'occupa des préparatifs d'une expédition contre les Wahhâbi, dont la puissance donnait toujours de vives inquiétudes. Dix-huit bâtiments, portant 6,000 hommes d'infanterie, 12 pièces de canon et 2,000 hommes de cavalerie débarquèrent à Yambo. Le fils de Moḥammed Ali, Toussoûn Pacha, qui commandait cette expédition, commença par s'attacher les Arabes des tribus d'alentour qui font toutes métier de la guerre. A force d'argent, moyen qui ne manque jamais avec ces tribus, il parvint à s'assurer des guides et des moyens de transport. — Après quelques succès d'avant-postes, Toussoûn fut complétement battu dans les défilés de Safra et contraint de se refugier à Yambo, abandonnant ses tentes, ses bagages, ses munitions et plus de 600 morts sur le champ de bataille. Les Wahhâbi croyant que la fuite des Turks était une ruse, n'osèrent point les poursuivre et rentrèrent dans leurs foyers chargés de butin : s'ils avaient su profiter de cette déroute, il ne serait pas échappé un seul homme pour porter en Égypte la nouvelle de ce désastre.

Une seconde expédition vint recompléter les forces de Toussoûn Pacha. Il marcha aussitôt sur Médine où il entra sans beaucoup de difficultés. De là à Tâïf, il eut différents engagements dans lesquels les Wahhâbi et leurs alliés furent constamment battus. Moḥammed Ali, pensant qu'il ne pouvait détruire ces fanatiques que par un vigoureux et subit effort, partit lui-même de Suez avec un grand nombre de troupes, débarqua à Djeddah et se dirigea aussitôt sur la Mekke ou

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

il entra sans peine. Dès son arrivée, il s'occupa des affaires du gouvernement, réintégra le chérif dépossédé Ṛâleb, puis il envoya une portion de ses troupes conquérir les provinces au sud du territoire sacré.

Les armes égyptiennes eurent des succès éclatants dans les plaines, des revers désastreux dans les montagnes : aux environs de Kounfoudah, un corps d'armée fut complétement battu par une tribu sous les ordres de Ṛâliah, femme courageuse et intrépide qui avait sur les Arabes une grande influence. Dans tout le Tihâmah la lutte fut longue et opiniâtre, mais les troupes du pacha, mieux disciplinées et pourvues d'artillerie, finirent par triompher.

Pendant que Moḥammed Ạlî soumettait les provinces du sud, le chef des Wahhâbi, Ạbd Allah Ibn-Souoûd, qui avait succédé à son père, ayant réuni toutes ses forces, marcha sur Ṭâïf, assiégea Toussoun Pacha qui, manquant de vivres, était réduit à la dernière extrémité. Informé de la détresse de son fils, le Grand Pacha partit aussitôt avec le peu de troupes qui restaient disponibles, parvint à faire lever le siége et entra à Ṭâïf. Bientôt après, jugeant sa présence nécessaire en Égypte, il quitta l'Arabie, laissant toutes ses troupes sous le commandement de son fils, qui devait achever la conquête du pays.

Ce succès engagea Toussoun à poursuivre les Wahhâbi et à pénétrer dans l'intérieur. Environné d'ennemis nombreux qui le harcelaient sans cesse en évitant toujours un combat décisif, il allait prendre conseil de la faim et rétrograder, quand il lui vint à l'esprit d'intimider Ạbd Allah par des propositions exorbitantes. Étonné de cette guerre opiniâtre, ignorant la détresse des Osmanlis, qu'il pouvait sans coup férir voir disparaître par la faim, la soif, les maladies, le chef des Wahhâbi accepta la paix que lui fit offrir le pacha, qui profita de l'empressement de l'ennemi pour lui dicter des conditions assez onéreuses. Toussoun rentra aussitôt à la Mekke; puis fatigué de cette guerre, il abandonna le commandement de l'armée à un de ses lieutenants et retourna au Kaire.

A peine délivré de l'armée turke, Ạbd Allah, honteux de sa mystification, fit fortifier les puits et les places les plus importantes; et se croyant en mesure de rompre ouvertement ses engagements, il recommença bientôt les hostilités. Sur ces entrefaites, Moḥammed Ạlî ne voulant point ratifier le traité conclu avec les Wahhâbi, fit partir une nouvelle armée pour l'Arabie sous les ordres de son fils Ibrâhîm Pacha. Dès son arrivée, le nouveau chef fit savoir à Ạbd Allah que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la paix n'était possible qu'à la condition de démolir toutes les fortifications qu'il venait d'élever et de se rendre en personne au Kaire portant les objets précieux enlevés au tombeau du prophète à Medine et dans le temple de la Mekke. Ạbd Allah ne voulut point souscrire à de si dures exigences, et se prépara de nouveau sinon à vaincre, au moins à ne plus céder du terrain que les grains de sable qu'emporte le vent.

L'issue de cette guerre longue et désastreuse fut la conquête du Nedjd et la destruction de Derieh, capitale des Wahhâbi. Cette ville, dans laquelle Ạbd Allah s'était renfermé après l'avoir fortifiée et munie de quatre-vingts pièces de canon, fut prise d'assaut. Vingt mille sectaires furent taillés en pièces. Leur chef fut fait prisonnier et conduit au Kaire, avec son frère et quelques autres personnages. La nouvelle de sa défaite l'y avait précédé et avait été célébrée par des fêtes religieuses et des réjouissances publiques qui durèrent toute une semaine. A son arrivée, Ibn-Souọûd remit au pacha les bijoux pillés dans le tombeau du prophète et dans la Ka'bah, recommanda avec noblesse et fermeté, sa famille à la clémence du vainqueur, puis attendit patiemment les décrets de Dieu. Sur un ordre du sultan il partit pour Constantinople, où il fut sacrifié au fanatisme du peuple. Après avoir été amené devant le Grand Seigneur qui l'accabla d'injures; après avoir été promené pendant trois jours, chargé de chaînes, dans les principales rues de la ville; après avoir enduré les plus cruelles tortures, Ạbd Allah Ibn-Souọûd subit le dernier supplice sur la place de Sainte-Sophie, le 17 décembre 1818, avec un courage qui ne l'abandonna pas un seul instant.

Un Imâm de sa secte qui l'accompagnait et devait partager son sort voulut mourir le dernier, et pendant le supplice d'Ạbd Allah et de son secrétaire, les chants et les prières de l'imâm ne cessèrent pas. Les trois têtes séparées des troncs furent exposées dans une niche à la porte du sérail, au-dessous d'un verset du Ḳoran qui foudroie les impies et le même que l'imâm avait invoqué contre ses meurtriers quelques secondes avant sa mort.

Un an après cet événement, Ibrâhîm, qui avait été nommé pacha de la Mekke, retourna au Kaire désespérant de réduire les tribus arabes et n'ayant conservé de ses conquêtes que Djeddah, la Mekke et Médine, où les troupes égyptiennes tenaient garnison afin de protéger le pèlerinage. Depuis l'expédition d'Ibrâhîm Pacha, les tribus

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

réunies sous le nom de Wahhâbi ont cessé de former une nation, mais ont encore tenté plusieurs fois de recouvrer leur puissance. En 1824, ces courageux sectaires revinrent disputer aux Égyptiens la possession des Saints Lieux. Cette nouvelle guerre dura jusqu'en 1827, époque à laquelle ils furent encore réduits et les principaux chefs conduits en otage au Kaire.

Mais la puissance des Wahhâbi, brisée dans le Derîeh, tendait à se reconstituer ailleurs. Vers les confins du Ḥedjâz et de l'Yémen, existent plusieurs tribus belliqueuses connues sous le nom général de Haçir, chez lesquelles les doctrines des novateurs avaient poussé de profondes racines. Ces tribus menaçaient de répandre le Wahhâbisme et d'essayer encore de reconstituer la nationalité arabe. Moḥammed Ali résolut de s'y opposer et profita de cette circonstance pour tenter de s'emparer de toute la péninsule arabique. Il attaqua presque à la fois le Nedjd, l'Yémen et l'Açîr, mais des revers qui vinrent l'accabler dans cette nouvelle campagne lui firent sentir que les tribus du Ḥedjâz, fières, pauvres et indépendantes, n'étaient pas aussi faciles à vaincre que les Osmanlis et les Grecs : il temporisa. Mais il fut bientôt forcé par le traité que lui imposèrent les puissances européennes, de renoncer à cette conquête et à l'idée de faire de la Mer Rouge un lac égyptien.

Afin de ne pas interrompre fréquemment ce récit, nous avons omis toutes les petites expéditions maritimes entreprises par les Wahhâbi : il est nécessaire d'en dire quelques mots, pour compléter ce tableau historique.

La guerre sainte des réformateurs s'étendait au golfe Persique où ils avaient armé une flottille redoutable et donné l'essor à de nombreux corsaires.

Les Algiwasems, ou plus correctement El-Djiwâcem, habitants des îles de Baḥreîn, de Zebarah et des côtes occidentales, du golfe Persique, s'étaient soumis à Souoûd dès 1802. Ils interceptaient toute la navigation de cette mer, qu'ils sillonnaient en tous sens avec des bâtiments légers non pontés, appelés daw, armés de douze à seize pièces de canon, et portant quelquefois 2 à 300 hommes d'équipage. D'abord ils ne s'attaquèrent qu'aux navires turks et persans, mais bientôt le métier de corsaire dégénérant en celui de pirate, ils ne respectèrent aucun pavillon. Ils osèrent même s'attaquer aux bâtiments de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Compagnie et s'emparèrent de la croisière anglaise *the Sylph* : mais cette arrogance fut punie par de terribles représailles qui mirent pendant quelque temps un terme à ces brigandages.

Malgré les mesures prises par le gouvernement de Bombay, et l'active surveillance de l'imâm de Mascate, un an après le bombardement de Râs el-Ḳeîmeh, en février 1812, ces infatigables corsaires avaient déjà des débris de leurs vaisseaux, su construire d'autres flottilles avec lesquelles ils capturèrent quelques buṛalah et daw de Baśrah et de Kongoun. Bientôt après, ils osèrent même s'emparer de bâtimens marchands naviguant sous le pavillon britannique.

A cette époque, un pirate arabe passait pour le plus terrible écumeur qui ait jamais infesté mer du globe. C'était un arabe Djiwâmicé, nommé Raḥmah Ibn-Djoubeîr, qui, quoique déjà bien connu par ses méfaits, avait su échapper à la vengeance des Anglais. Du reste, il avait toujours respecté leur pavillon ; et s'adressait particulièrement aux navires persans, pour se venger de plusieurs insultes reçues à Bushire. Voici le portrait que le résident anglais en traça dans le journal de Bombay. Son costume aussi simple que celui des Arabes du golfe, consistait en une chemise assez courte, qui certes n'avait pas été lavée depuis le jour qu'il la portait. Un large ạbây enveloppait son corps décharné, et une koûffîeh déchirée et flottante couvrait sa tête. Son corps était sillonné de nombreuses cicatrices qui défiguraient aussi son visage. Une balle l'avait privé d'un œil, mais celui qui restait semblait avoir hérité de tout le feu de celui qui avait disparu. Un coup de tromblon avait déchiré son bras gauche, brisé l'humérus en cent pièces qui, retirées de la plaie, n'avaient plus laissé que des nerfs, des tendons et des muscles qui liaient l'avant-bras à l'épaule (1). Malgré cela, le féroce Rahmah se vantait de manier encore une djenbîeh aussi bien que quiconque, et disait qu'il ne désirait rien que d'avoir des ennemis à pourfendre autant qu'il en pouvait éventrer avec son bras désossé.

Ce hardi pirate s'était formé un équipage d'esclaves volés ou achetés et de tous les bandits échappés au dernier massacre. Le ter-

(1) Voyez sur cette guérison étonnante qu'un chirurgien n'eût obtenue chez nous qu'à l'aide de l'amputation : *An account of a curious case in Arabian surgery*, inséré dans le deuxième volume des *Transactions of the Litterary Society of Bombay*. London, 1819, in-4°.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rible Rahmah exerçait sur ces hommes une autorité sans bornes ; il donnait large part au butin, mais frappait de mort, égorgeait de sang-froid le téméraire récalcitrant. Cet intrépide équipage montait trois ou quatre daw, à la tête desquels Rahmah s'empara un jour d'une grande flottille de bateaux de Baḥreîn, Bushire, Kougoun et de Mascate, qui naviguaient de conserve : tout l'équipage fut égorgé et jeté par-dessus bord.

Il est inutile de nous arrêter à chaque capture : il suffit de dire que, croisant d'une extrémité du golfe à l'autre, aucun bâtiment ne lui échappait. Imperceptible comme un Djinn, rapide comme un éclair, il volait d'une île à l'île voisine, d'une côte à la côte opposée, et semblait être à la fois en tous lieux. Enfin, cette terreur du golfe osa, sur un mauvais daw, attaquer seul un large buṛalah : accablé par le nombre et sur le point d'être pris, il voulut se venger en faisant partager son sort à l'ennemi. Il défonça un baril de poudre, y planta une mèche, et saisissant son jeune fils dans ses bras, il se jeta à la mer. A l'instant les deux vaisseaux accrochés l'un à l'autre sautèrent, lancés dans l'espace au milieu d'un nuage de flammes et de fumée. Rahmah, vingt-cinq ans la terreur de ces parages, que Mascate et la Perse n'avaient pu réduire, trouva son tombeau au fond du golfe.

Cependant les pirateries continuaient toujours. Rahmah n'était plus, mais son âme semblait encore animer ses anciens compagnons. Le gouvernement de Bombay, fatigué de cet état de choses, fit de fortes remontrances au chef des Wahhâbi, qui répondit qu'il ignorait qu'aucun vaisseau anglais eût été insulté, qu'il donnerait de nouveaux ordres pour qu'on les respectât partout, mais qu'il y avait entre les Wahhâbi et les habitants du golfe du sang répandu, qui ne pouvait être vengé que par le sang ; enfin, qu'il devait continuer contre les États mahométans la guerre de réforme qu'il avait entreprise.

Malgré cette promesse, plusieurs bâtiments anglais furent pris par trahison et presque sans coup férir dans les ports de Râs el-Ḳeîmeh et de Charḳah ; enfin des navires de l'Imân, chargés de soufre et de chevaux de remonte pour la Compagnie, furent pillés. Les Djiwâcémi osèrent même, en 1816, attaquer *the Caroline*, frégate de 32 canons, qui ne leur échappa que par miracle, ainsi que le vaisseau américain *the Persian*. Une flottille ravageait les côtes de la Perse et de l'Inde, brûlait les villages, massacrait les habitants et fuyait emportant les richesses et les bestiaux. Enfin la capture de plusieurs na-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vires anglais, dont les équipages avaient été massacrés, amena de nouvelles remontrances et des menaces auxquelles le cheiḳ de Râs el-Ḳeîmeh répondit qu'il ne respectait que les propriétés des croyants. Ce fut alors que les vaisseaux envoyés par la Compagnie brûlèrent tous les daw qu'ils purent atteindre et bombardèrent Râs el-Ḳeîmeh. Peu après, en 1819, ils firent une nouvelle expédition sur El-katif, où ils débarquèrent 3,000 hommes qu'ils offrirent de mettre au besoin à la disposition du fils de Moḥammed Ali. Ibrâhîm Pacha, maître alors de Derîeh, remercia les Anglais de leurs bons offices, mais refusa les secours de ces dangereux alliés. Les nombreuses croisières de la Compagnie prirent, depuis cette époque, de si sévères et constantes mesures qu'on n'entendit plus parler dans le golfe que des rares méfaits de quelques petits pirates sur les barques des tribus voisines (1).

TYPE, MŒURS ET COUTUMES.

Les Wahhâbi, comme les Arabes de la partie centrale et méridionale de la péninsule, ont le teint d'un brun foncé, la taille moyenne, la constitution sèche et vigoureuse, une belle physionomie, des yeux vifs, des gestes pleins d'expression.

Leurs cheveux sont crépus sans être laineux; une partie pend en tresse, l'autre forme un toupet sur le sommet du front. Leurs sens, que rien n'a émoussé, ont toute la puissance de ceux des peuples sauvages; ils ont la vue perçante, l'odorat subtil et l'ouïe extrêmement fine. En se couchant sur le sol, ils entendent à de grandes distances le bruit sourd de la marche d'une caravane ou le chant monotone des chameliers. L'état de guerre et de rapine dans lequel vivent constamment les nomades, les a forcés à s'ingénier pour surprendre ou dépister l'ennemi. Ainsi dans un danger pressant il savent par-

(1) Voyez pour de plus amples détails un curieux ouvrage sorti des presses de Bombay et intitulé : *Some account of the exploits of the Joassamee Pirates, in the Gulf of Persia, from their rise in the year* 1770, *to their suppression in* 1821, by Capitan Mignan attached to the political Resident in Turkish Arabia. — in-8°—Poonah, 1835.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

faitement déguiser leur passage dans le désert : la fiente des animaux est enlevée, la trace de leurs pas effacée, et le regard inquisitif d'un ennemi n'y trouve que les rides du vent sur le sable.

On peut diviser les Wahhâbi en quatre classes, savoir : les gens de guerre (Ṛazou), les laboureurs (Fulḥ), les artisans (Ahl-el-ḥirfeh) et les nomades (Bédawî). Loin d'avoir pour l'agriculture la répugnance des Arabes du désert, ils s'y adonnent au contraire volontiers. Les habitants des villes s'occupent des arts mécaniques; leurs étoffes de laine et de coton, leurs ouvrages de cuir et de sparterie, et même de fer, de cuivre et d'argent ne le cèdent en rien à ceux des autres Arabes.

Les habitations des nomades ou Bédawî ne sont que de misérables tentes nommées beït el-cha'r (logement de poil). Les femmes en occupent ordinairement le fond et sont séparées des hommes par une simple tenture. Chameaux, cheveaux, moutons et chèvres qui composent le bétail de la famille campent autour.

Les maisons des Arabes sédentaires ou Ḥadarî sont généralement en terre et en chaume; dans les villes principales elles sont bâties en briques ou en pierres. Elles n'offrent pour tout ameublement que des vases d'argile ou de faïence, des coffres, des nattes et des tapis, et des serîr, espèce de cadre supporté par quatre pieds, sur lesquels on se couche pour être à l'abri des insectes.

En général les Wahhâbi sont d'une frugalité extrême; ils ne se nourrissent que de dattes, de lait et de pain souvent fait de farine d'orge au lieu de blé; rarement la viande de mouton, les volailles, le riz apparaissent dans leurs repas; le poisson et les sauterelles y figurent plus fréquemment, selon que ces Arabes habitent le désert ou se sont fixés sur les côtes. Comme tous les Orientaux, ils prennent leur repas assis par terre, les jambes croisées, autour d'une peau taillée en rond qui sert de plateau et de table. Bien que l'usage du café et du tabac leur soit interdit par le Réformateur, ils en usent quelquefois. La force de leur tempérament et leur sobriété se font remarquer surtout dans leurs expéditions; ils n'emportent alors avec eux que deux outres pleines l'une d'eau, l'autre de farine, qu'ils chargent sur leurs dromadaires; quand ils sont pressés par la faim, ils délayent un peu de cette farine dans un vase d'eau et l'avalent sans autre préparation, si le temps et les moyens leur manquent pour pétrir des petites boulettes qu'ils font cuire sur la cendre. Accoutumés

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

à toutes espèces de privations, ils peuvent résister à la faim et à la soif pendant des jours entiers.

Le costume des Wahhâbi est très-simple et presque le même que celui des Arabes de toute la péninsule. C'est d'abord une ample chemise de toile jaunâtre qui couvre à peu près tout le corps et par-dessus laquelle ils revêtent une casaque appelée zeboûn qui descend jusqu'à mi-jambe et que les pauvres portent souvent sur la chair même; enfin un ạbâ de laine grossièrement tissé leur sert de manteau le jour et de couverture la nuit. La chemise ou le zeboun sont serrés aux reins par une ceinture de cuir dans laquelle est passé un poignard. Leur tête rasée ou chevelue est couverte d'une koûfûïeh ou mouchoir rayé de vert, de rouge et de jaune, serré par une corde de laine ou un cercle de bois orné de découpures d'étain et de nacre. Dans les expéditions où ils ne veulent pas être reconnus, ils ramènent un des pans du mouchoir sur le visage, de manière à ne laisser en évidence que la ligne des yeux. Leurs pieds n'ont pour toute chaussure qu'une paire de sandales plus ou moins riches. Les émîr et les chefs mettent un peu plus de luxe dans leurs vêtements, mais ils s'interdisent généralement l'or et la soie, qui sont proscrits par le Ḳorân. Leur chemise est brodée, leur koûfieh, de couleur variée, est ornée de longs glands; ils portent en outre sous l'ạbâ un djoubeh de drap de couleur éclatante; leurs sandales, artistement travaillées, sont ornées de dessins en cuir verni de diverses couleurs.

Les femmes portent à peu près le même costume que les hommes. Chemise, casaque et manteau ne diffèrent que par l'ornementation des broderies autour du col. Le mouchoir de tête appelé ṛadfah, plus ample que celui des hommes, leur sert à couvrir la gorge et une partie du visage jusqu'à la hauteur des joues. Une partie de leurs cheveux pend en tresses sur les côtés de la tête, l'autre forme un toupet sur le front. Elles portent pour ornements des bracelets, des pendants d'oreilles, des cercles d'argent aux pieds, et des anneaux d'or au nez. Le réformateur leur a interdit de se tatouer comme les autres bédouines; mais elles peuvent se colorer les mains en jaune orangé avec du ḥenneh et se peindre les paupières en noir avec du koḥl, usages qui paraissent être en Arabie, comme en Égypte, de la plus haute antiquité.

Bien différents des autres sectes qui admettent toutes une foule de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rêveries, sanctifient des hommes ou des choses au gré du caprice de leur fondateur, la réforme offre la rigide simplicité du Ḳoran, dont elle accepte uniquement les préceptes sans tenir compte des traditions de la sounnah, si révérée par les sunnites.

Le dogme fondamental de la croyance des Wahhâbi consiste à rejeter tout autre culte que celui du Créateur. Ils refusent à Mahomet la qualité de prophète, de sorte qu'en adoptant la profession de foi de l'islamisme, ils en retranchent les dernières paroles et la réduisent à celles-ci : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu*. Néanmoins, ils ont conservé la plupart des pratiques religieuses en usage chez les mahométans. Ils sont circoncis comme eux, récitent les mêmes formules de prières, font des génuflexions semblables et le même nombre d'ablutions, ils observent les mêmes abstinences, le même jeûne au mois de Ramadân, enfin ils regardent le pèlerinage de la Mekke, le Ḥâdj ou Mawsim comme une œuvre méritoire et en pratiquent toutes les cérémonies.

Leurs mosquées, dépourvues d'ornements, n'ont jamais ni minarets, ni coupoles ; on n'y voit pas de tombeaux. Un imâm y fait aux heures de la prière lecture de quelques passages du Ḳoran, et chacun s'y acquitte de ses devoirs religieux sans que le nom de Mahomet y soit jamais prononcé. Les Wahhâbi réservent pour eux seuls le titre de musulmans, et emploient pour les sectateurs du prophète, qu'ils ont en horreur, le nom de mouchrikîn, c'est-à-dire qui donnent un compagnon à Dieu. Leur intolérance envers les mahométans est plus grande que celle qu'ils professent envers les juifs et les chrétiens. Le respect pour la mémoire des imâm et des walî est un sacrilége à leurs yeux ; aussi se font-ils un devoir de démolir tous les oratoires que la dévotion des mahométans a élevés à ces saints personnages. Ils enterrent leurs morts sans leur ériger aucun monument, aucun de ces orgueilleux tombeaux qu'ils détruisent partout où ils passent.

Leurs coutumes sont aussi simples que leur culte. Une liberté illimitée amène nécessairement une grande égalité. Néanmoins il règne entre eux des distinctions qui les assujettissent moralement les uns aux autres. Les richesses, le renom, la naissance, établissent toujours des inégalités sociales, même dans le désert, où tout se règle encore d'après les mœurs primordiales. Ils se traitent mutuellement de frères et conservent une familiarité antique même avec leur chef,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tout en exécutant aveuglément ses volontés, mais ils ne donnent jamais leurs filles en mariage qu'à des gens d'une naissance au moins égale à la leur. Chaque tribu ou famille reconnaît pour chef l'homme le plus considéré de la tribu: c'est généralement le fils aîné ou le frère du dernier sayid ou chef.

Les Wahhâbi ont toutes les qualités et les défauts des Arabes: graves, fiers, énergiques et grossiers, leur orgueil est autant dans leurs procédés que dans leurs sentiments. Les lois du sang pour le meurtre et la composition règnent dans toute leur rigueur primitive. Inviolablement attachés aux usages de leur pays, ils condamnent et méprisent ceux des autres peuples et rejettent dédaigneusement tout ce qui est en dehors de la sphère de leurs connaissances.

Comme les Arabes, ils sont en général très-hospitaliers, mais leur intolérance les empêche d'accueillir les mahométans comme les autres étrangers. Selon l'usage éternel du désert, l'hospitalité est considérée comme le droit du souverain, et échoit en son absence au personnage le plus influent. Souoûd était très-jaloux de cette prérogative royale. Il fut, dit-on, sur le point de déshériter son fils aîné Abd Allah, pour avoir donné à dîner à des étrangers et s'être ainsi mis en concurrence avec lui.

Quand les ordres de l'émir ne les appellent point sous les drapeaux, les Wahhâbi s'occupent de leur commerce, de leur profession, et peu font métier de la guerre. Leurs délassements consistent en spectacles bouffons que leur donnent des jongleurs ambulants, ou dans les chants des Râwî qui, conservant dans leur mémoire les traditions historiques du désert, sèment de poésie et d'histoires merveilleuses cette existence monotone.

Les trois grandes époques de la vie, la naissance, le mariage et la mort, se passent chez eux sans cérémonie remarquable. Les mariages se contractent sans pompe ni réjouissance: le mari achète la femme comme dans tous les États musulmans. Le mahr se paye en chameaux et en numéraire; puis un kâtib dresse l'acte qui sanctionne cette union. — Quant aux enterrements, aussitôt que le mort est déposé dans la fosse, l'imâm invite les assistants à déclarer ce qu'ils pensent de la conduite du défunt, et s'il a toujours marché dans la voie droite. Chacun émet son opinion, l'imâm, comme un grand prêtre égyptien, résume l'arrêt des hommes en présence pour ainsi dire de l'arrêt de Dieu, puis le convoi funèbre se retire en silence.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

En temps de guerre, les Wahhâbi portent une ceinture de cuir enjolivée par des ornements d'étain ou d'argent, et à laquelle est attachée la djenbîeh, espèce de poignard recourbé dont ils font un grand usage et qui est devenu dans leurs mains une arme terrible qu'ils lancent, dit-on, fort loin. Ils portent habituellement à cheval une longue lance dont le fer est orné d'une houppe de plumes d'autruche, et la hampe est formée d'un bois souple et dur qu'ils tirent de l'Inde par Bahrein. Quand ils cheminent, ils tiennent cette arme la pointe en l'air; mais quand ils veulent attaquer, ils mettent leur monture au galop, brandissent la lance horizontalement sur leur tête, et, après une longue oscillation la dardent à de très-grandes distances, puis courent sur elle et toujours au galop, la ramassent si elle a manqué le but.

Aussitôt qu'ils ont pris ou qu'ils peuvent acheter des fusils, la difficulté de trouver des pierres les forcent à y substituer des mèches. Dépourvus aussi de plomb qu'ils ont beaucoup de peine à se procurer, les Wahhâbi se servent fréquemment, au lieu de balles, de petits galets ou cailloux ronds qu'ils enveloppent d'une feuille de plomb ou de cuir pour leur faire remplir exactement le calibre du fusil. Les blessures faites par ces projectiles sont toujours très-dangereuses. Comme tous les Arabes, ils aiment à se charger d'un arsenal de poudrières, de sacs à balles et de gibernes, le tout orné d'arabesques d'étain et de cuir vernissé d'un effet très-pittoresque.

Les Wahhâbi combattent généralement à pied et à dromadaire. Ces animaux portent une selle à double bât et sont ordinairement montés par deux hommes qui se tournent le dos; chacun est armé d'un fusil, de javelines et de sa djenbîeh. A l'heure du combat, le second cavalier fait face à l'ennemi et tire, tandis que l'autre charge les armes et guide le dromadaire lorsqu'il faut fuir ou poursuivre. On appelle cet équipage Mardoûfah, et c'est ordinairement par ce terme qu'ils comptent leurs forces militaires: un mardoûfah s'entend toujours pour deux hommes. La sobriété des dromadaires, la rapidité de leur marche les fait préférer aux chevaux pour les expéditions de longue haleine. Ils peuvent rester environ cinq jours sans boire, intervalle que dans le langage du désert on appelle Ḳîms ou quinte. On a vu des chameaux no'mâni supporter trois quintes de soif, c'est-à-dire douze jours, privation à laquelle nul cheval ne ré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sisterait. La rareté des puits et des réservoirs s'oppose à ce que les Wahhâbi emmènent au loin beaucoup de chevaux.

Leur cavalerie est peu nombreuse, ils ne l'exposent jamais et elle ne charge qu'au commencement et à la fin de l'action pour engager le combat et disperser l'ennemi. Leurs selles ornées de plumes d'autruche, de verroteries et de corail, ne sont que de simples coussins assujettis sur les chevaux au moyen de sangles; elles manquent de croupières, et n'ont qu'un petit bourrelet au lieu de ces hauts troussequins qui couvrent généralement les Arabes jusqu'au milieu des reins et les rendent si solides à cheval, qu'ils semblent fixés sur le dos de leurs coursiers. Les étriers, au lieu d'être larges et tranchants, sont souvent formés d'un seul anneau ou tout simplement d'une corde dans laquelle le cavalier passe le gros orteil.

Les émirs et les chefs portent un casque, une longue et large épée à deux tranchants de fabrique indigène ou bien un cimeterre persan, un petit tarse au bras, et à la ceinture, un riche djenbîeh : une masse d'armes pend quelquefois à l'arçon de la selle. Deux vastes boucliers rhomboïdes, attachés de chaque côté sur les flancs du cheval, les défendent des coups de lance et de djenbîeh. Ces légers boucliers, formés de branches de dattier couvertes de feutre, de cuir et de chittes indiennes, donnent à l'équipage de guerre des chefs wahhâbi une tournure fort pittoresque.

Chaque tribu, chaque division a des drapeaux de différentes couleurs. Le privilége de les porter parmi les tribus, lorsqu'il s'agit de faire une levée de troupes, est réservé aux femmes. A la guerre, chaque djémâah a son porte-drapeau, son timbalier, son héraut d'armes et ses moḳaddem ou gens de pied. Dans les marches rapides, ces serviteurs suivent l'armée, en prenant la queue des chameaux par lesquels ils se font traîner. Les cavaliers préludent à l'action en caracolant dans l'arène, en s'envoyant des défis et en se battant corps à corps : la fusillade engage de loin la bataille, et quand la poudre est épuisée, la mêlée commence à l'arme blanche avec un acharnement que les armes à feu ne donnent jamais. Dès que la déroute n'est plus douteuse, la cavalerie charge et se met à la poursuite des fuyards, tandis que les fantassins réunissent le butin et pansent les blessés. Les quatre cinquièmes du butin appartiennent à l'armée, aux veuves et aux orphelins des soldats morts sur le champ de bataille.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Quant aux qualités militaires des Wahhâbi, on doit en prendre une idée dans leur frugalité, leur insensibilité aux fatigues et aux privations. Ils affrontent avec un courage incroyable les dangers et la mort, surtout quand ils combattent pour la foi dans la guerre du Djihâd qui accorde la palme du martyre à ceux qui meurent les armes à la main pour cette sainte cause.

Par tout ce qui précède, on voit qu'il ne manque aux Wahhâbi pour être capables de soumettre toute l'Arabie sous leurs lois, que de joindre à leurs qualités physiques et morales, quelques mesures stratégiques, quelques connaissances de la tactique et de la discipline militaires. Ils en sont encore aux temps héroïques, et c'est avec les terribles ressources des armées organisées à l'européenne, que le pacha d'Égypte, après une guerre de trente ans, a pu réussir à les vaincre dans leur désert où ils avaient tout ce qui peut assurer l'indépendance, un rempart naturel, et la haine de l'étranger.

La persévérance et le courage que ces sectaires ont mis à repousser l'invasion de Moḥammed Ali et les prétentions de la Porte, tiennent plus à leur amour de la liberté qu'à leur zèle pour la religion réformée. Le wahhâbisme qui s'était assujetti par des conquêtes rapides presque toutes les tribus arabes de la Péninsule, semblait destiné à rallier sous une même loi ces peuplades éparses. Mais cette réforme prêchée par la religion du Ḳoran, propagée par le fanatisme, soutenue par l'ambition, entretenue par l'attrait des râziah et l'habitude du pillage, a failli à la sainteté de l'œuvre, en substituant partout des actes de brigandage aux actes de l'apostolat. Si la réforme avait été pour les Wahhâbi, le but véritable, ils eussent essayé la prédication et la persuasion avant de recourir au glaive et à la violence. C'est pour avoir abandonné la voie du prosélytisme que le succès leur a manqué; c'est pour avoir négligé les éléments d'ordre et de justice qui font la stabilité des États, qu'ils n'ont pu réussir à fonder un empire. La terreur de leurs armes a été l'unique cause de leurs succès passagers : la réforme n'a pas su imprimer un caractère aux peuples islamiques qui l'ont vue naître; elle n'a pas su exercer sur leurs destinées une influence décisive, en liant la cause de l'humanité à la cause de Dieu. Mais ces tribus belliqueuses contre lesquelles Moḥammed Ali a guerroyé tant d'années sans pouvoir les soumettre entièrement, n'attendent qu'une voix aussi éloquente que celle d'Abd el-Wahhâb, qu'une main plus habile que celle de Souoûd, pour se

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

réunir encore et revendiquer les droits des fils d'Ismael à la souveraineté de l'Arabie.

Le protestantisme musulman a toute la rigidité du protestantisme chrétien : comme lui, il exclut l'art et les pompes du culte, comme lui aussi, il affranchit l'homme de la superstition, il le conduit à des idées plus rationnelles et plus vraies. Considéré à ce point de vue, le wahabisme est destiné à amener en Orient la même révolution que le luthéranisme a fait en Occident. L'armée wahhâbi anéantie, l'idée se fera jour en dépit des baïonnettes du sultan ; elle fera des enthousiastes, éclairera, subjuguera les esprits, si elle ne peut conquérir un empire. C'est un germe trop fécond pour être détruit par la faucille : comme les plantes du désert, il renaîtra plus vigoureux, et à chaque coupe s'enracinera plus profondément dans le sol, jusqu'à ce qu'il puisse y fleurir.

Le protestantisme musulman a évidemment, comme le protestantisme chrétien, marqué une phase de décomposition dans la croyance islamique. En cherchant à dépouiller l'idée première de sa gangue terrestre, il n'a pas produit une œuvre nouvelle, pas plus que le protestantisme chrétien n'a posé les fondements de l'Église future. La réforme religieuse des Wahhâbi ne s'arrêtera point aux efforts de lutte violente dans laquelle elle a succombé, comme la réforme protestante dans les guerres funestes dont elle fut la cause au XVIe siècle ; mais l'une comme l'autre de ces grandes phases des deux plus puissantes religions qui partagent le monde, servira à une transformation pacifique dont les éléments combinés uniront à l'autorité du dogme l'énergie vitale de la raison humaine.

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LES MEKITARISTES.

NOTICE SUR LE COUVENT DES ARMÉNIENS

A VENISE ET A PARIS.

Le couvent des Arméniens à Venise est situé dans l'île de *San-Lazzaro*, à un quart de lieue environ de la ville. De loin sur la lagune, l'enceinte du couvent avec ses immenses berceaux de vigne, ses bâtiments vermeils dont le soleil double l'éclat, et son campanille construit dans le style oriental des minarets, apparaît comme une oasis dans le désert; et rien n'est plus gai, plus charmant, plus poétique que ce séjour de science et de piété.

La première mention que l'histoire fasse de l'île de San-Lazzaro ne remonte guère qu'au XIIe siècle. Les chroniques nous disent qu'Hubert, abbé de Saint-Hilarion, abandonna ce terrain au signor Leone Paolini, homme d'une grande vertu. En 1182, la république de Venise l'acheta de Paolini et fit de cet ilot désert jusqu'alors, l'asile des lépreux arrivant d'Orient. De là lui vient le nom de Saint-Lazare, du patron des lépreux, auquel tous les établissements sanitaires ont emprunté leur dénomination de lazaret. Plus tard, la lèpre ayant disparu d'Afrique et d'Asie, l'île fut abandonnée et n'offrit plus aux regards que les ruines de l'ancienne chapelle et quelques bouquets d'arbres à l'ombre desquels s'abritait la cabane des pêcheurs.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Cinq siècles après, arrivèrent à Venise au mois de mai 1715, douze moines arméniens qui s'étaient enfuis de Morée en apprenant l'invasion du pays par une armée turque. Leur chef portait le nom de Meḳitar (Consolateur). Né à Sébaste en Arménie, et doué d'une intelligence précoce, il avait reçu, à l'âge de quinze ans, de l'évêque Ananias, l'habit religieux et le diaconat. Ordonné prêtre à vingt ans, et bientôt après décoré du titre de *vartabied*, docteur ecclésiastique, il parcourut l'Asie, prêchant avec zèle et succès, enseignant la théologie, et s'efforçant de réunir dans la grande communion de l'Église romaine, les différentes sectes que l'ignorance des vrais principes et quelques subtilités de mots avaient fait surgir parmi les populations arméniennes. Fatigué par plusieurs années de voyages, il se retira à Constantinople avec trois de ses disciples, méditant les projets d'association qu'il avait formés. Persécuté par le patriarche de la métropole, il fut obligé pour lui échapper de demander asile et protection à l'ambassadeur de France. Dans ce séjour orageux de Stamboul, voyant qu'il ne pouvait plus compter sur le repos si nécessaire aux travaux de sa société naissante, il se décida à partir avec quelques élèves pour la Morée, pays chrétien soumis encore aux lois vénitiennes. Il choisit pour résidence la ville de Modon. Les autorités, tout en considérant ces hommes comme sujets du Sultan, les secoururent avec une générosité digne de la grandeur de Venise.

Le premier soin de Meḳitar fut de soumettre sa communauté à une règle fixe, puis de construire un couvent et une église. Le pape Clément XI avait consacré l'existence du nouvel ordre, sous la règle de Saint-Benoît, et reconnu comme abbé le savant Mékitar.

Après tant de fatigues et de craintes, l'avenir apparaissait heureux et calme; en effet, pendant douze années, l'état le plus prospère avait permis à la communauté de s'accroître en nombre, en science et en richesse, lorsque de nouveau, ces moines furent obligés de fuir précipitamment devant l'invasion turque. Privés de leur couvent qui avait été incendié et pillé, sans abri, sans ressources, ils furent, avec l'aide généreuse de l'amiral Mocenigo et du gouverneur de la Morée Angelo Emo, transportés à Venise sur un navire de l'État.

La République fit à ces moines un accueil hospitalier, et le 8 septembre 1717, Meḳitar obtint du sénat la cession à perpétuité de l'île Saint-Lazare, les lois ne permettant l'établissement de toute congré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

gation nouvelle qu'en dehors de l'enceinte de la ville. Les pauvres Arméniens s'empressèrent alors d'occuper les ruines de cette île et de faire à la hâte les réparations les plus urgentes aux constructions à demi renversées qui s'y trouvaient encore. Soutenu par le pape, Meḳitar fit élever sans délai les demeures de ses moines, compléta les règles de la communauté et se mit en mesure d'atteindre le but moral et politique qu'il se proposait.

Ce but, c'est la régénération du peuple arménien. Pour y parvenir l'association a compris qu'il fallait obéir patiemment au temps et que la précipitation ne produisait que désordre et ruine. Avant de récolter, ne doit-on pas préparer le terrain, l'ensemencer, surveiller la moisson qui grandit, la cueillir ensuite, puis enfin s'en nourrir et en profiter. Aussi les pères arméniens ont-ils fait de leur établissement une maison d'éducation et une imprimerie; dirigeant ainsi à sa source cette force intellectuelle qui change plus vite aujourd'hui la face des empires, que ne le faisaient jadis les hordes guerrières. Les moines de Saint-Lazare font venir d'Orient de jeunes compatriotes qu'ils initient à leur science, qu'ils associent à leur patriotisme, et qu'ils envoient ensuite de tous côtés, pour être les instruments d'une féconde et méritoire propagande. En même temps, sortent de leurs presses pour être répandus dans tout l'Orient, des ouvrages classiques, des journaux et des revues, écrits non-seulement en arménien et en turk, mais encore en arabe, en hébreu, en syriaque et en persan.

Le monastère fut entièrement terminé en 1740, sous Méḳitar de Sébaste, premier abbé, ainsi que l'indique une inscription arménienne et latine, placée à l'entrée de la chapelle. En 1749, le vertueux chef de cette communauté consacrée à la Vierge, expira à l'âge de 74 ans. Son corps fut ensuite déposé au pied du grand autel. A partir de ce moment les moines de Saint-Lazare ont pris le nom de Meḳitaristes, en souvenir du père qui avait donné la vie à leur association.

A Meḳitar succéda comme abbé, Étienne Melchior, de Constantinople; puis, après la mort de ce dernier en 1800, le docteur Acontius Kōver, arménien, né en Transylvanie, de famille noble. Le pape le fit archevêque. Acontius était à la tête du couvent, lorsque Bonaparte, maître de l'Italie, s'empara de Venise. Alors le Consul vainqueur détruisait partout les couvents, et ce fut en faisant valoir avec

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

énergie la différence qui existait entre eux et les autres communautés, que l'abbé parvint à sauver la congrégation de Meḳitar. Digne héritier du fondateur, il gouverna avec une grande sagesse, améliora les institutions et créa une académie arménienne dans la communauté. — En 1824 le docteur Sukias de Somal lui succéda comme archevêque et comme abbé. Agé déjà de 47 ans, lorsqu'il prit la direction du couvent, il mourut en 1846.

Après cet abrégé historique de l'île et du couvent de Saint-Lazare, entrons dans l'intérieur de cette habitation à la fois simple et élégante.

Au moment où l'éperon de la gondole touche l'escalier de marbre que baignent les eaux transparentes de la lagune, la porte du monastère s'ouvre comme par enchantement, et le visiteur s'avance sous l'*atrio* tout garni de fleurs et d'arbustes. Bientôt arrive un Père qui le complimente et lui fait les honneurs de la communauté, avec une grâce, une distinction qui frappe tout d'abord. Un de ceux qui s'acquittent le plus souvent de ces fonctions, est un jeune homme, plein de verve, d'intelligence et d'instruction; son grand œil oriental, à la fois doux et rusé, saisit la pensée avant qu'elle soit exprimée; il sait montrer sans fatigue les détails intéressants de cette heureuse communauté.

Le savant Père Pascal Aucher, auteur d'ouvrages estimés (1), remplissait aussi parfois ces fonctions auprès des étrangers de distinction. C'est un beau vieillard dont la barbe blanche et la physionomie ouverte inspire la vénération. Il fut le professeur d'arménien de Byron et son collaborateur pour une grammaire dont le noble écrivain parle dans ses mémoires.

Les Pères Meḳitaristes de Saint-Lazare sont au nombre d'environ soixante, sous la direction d'un archevêque *in partibus*, leur abbé général, nommé par eux et confirmé par le pape. Le titulaire actuel de ces hautes fonctions est monseigneur George Hurmuz, prélat jeune encore et d'un grand mérite. Il a pour aides sept assistants, un secrétaire et un vicaire.

L'occupation des Pères se partage entre les soins de l'éducation,

(1) Le monde savant est redevable au P. Aucher d'avoir trouvé la version arménienne de la *Chronique* grecque d'Eusèbe, qu'il a traduite en latin et fait imprimer au couvent en 2 volumes in-4°. La traduction latine d'Angelo Maï est loin de valoir celle du savant Meḳitariste.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

les travaux scientifiques, ceux de l'imprimerie et les affaires du couvent. Les produits de leurs presses forment un des principaux revenus de la communauté et servent à couvrir les dépenses intérieures ainsi que les frais d'éducation des vingt-cinq ou trente élèves qui y sont admis comme novices ou séminaristes.

En pénétrant dans cette demeure paisible et solitaire, on traverse un préau entouré d'arcades, où croissent les plus belles fleurs. De larges escaliers aboutissent à des corridors dont la propreté, la blancheur, les nombreuses fenêtres ouvertes sur le paysage éblouissant, donnent l'envie d'échanger sa vie errante et sa destinée de voyageur contre le repos de cette retraite, à l'abri des orages dont on peut voir et entendre les éclats, sans rien perdre de la sérénité qui est le bonheur de l'âme.

La bibliothèque que nous visitâmes d'abord, se divise en deux parties : la salle occidentale, la plus grande, est presque un musée. A côté des armoires où sont placés des livres de science et de littérature, quelques-uns très-rares et très-précieux, comme des Elzévir, des Aldini et autres, on voit un papyrus birman en caractères *pali*, d'une conservation parfaite; un débris de pierre du mont Sinaï où sont gravés des caractères samaritains; puis une fort belle momie d'Égypte envoyée au couvent par l'Arménien Boghos Bey, qui fut premier ministre du pacha Moḥammed Ali. Cette momie, d'après les cartouches peints sur la boîte, paraît être celle d'un haut personnage. Un réseau à mailles de perles de couleur l'enveloppe tout entière. En voyant ce travail antique, on fait tout de suite ici une comparaison qui est un véritable renseignement archéologique: Ces perles qui ont trois mille ans peut-être, semblent sortir de la fabrique de *Murano*, toute voisine de Venise; et dans la ville même, on tresse avec ces petits grains de verre, des filets et des écharpes exactement pareils de forme et de couleur. Venise en se chargeant de transporter en Europe les marchandises de l'Orient, alla surprendre dans leur foyer les secrets industriels de la civilisation orientale, et c'est elle aujourd'hui qui fournit ces objets aux pays qui les avaient inventés.

On trouve rassemblés dans la bibliothèque orientale, quinze cents manuscrits arméniens, la plupart inédits. Quelques-uns sont d'un grand prix; nous citerons entre autres :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

L'*Évangile* ayant appartenu à une reine d'Arménie, nommée Melkè; il a environ mille ans de date.

L'*Histoire fabuleuse d'Alexandre-le-Grand*, manuscrit arménien du XIIIe siècle, orné de curieuses peintures.

Les *quatre Évangiles*, manuscrit in-folio infiniment précieux par ses miniatures et son ancienneté, puisqu'il date du VIIe siècle.

La *Chronique d'Eusèbe*, *Philon* et d'autres encore que nous ne saurions énumérer ici.

N'oublions pas cependant la belle *Bible* arménienne in-quarto, écrite et peinte au XIIe siècle, pour l'usage d'un roi d'Arménie. Rien ne peut donner idée de l'harmonie parfaite des couleurs et de l'incomparable science de touche de ces miniatures, qui montrent à quelle élévation l'art oriental est parvenu. C'est la calligraphie traitée comme aucun artiste en Europe n'a jamais su le faire, lors même que les plus habiles peintres s'en sont mêlés. Dans les dessins de cette Bible, on retrouve le type persépolitain, parfaitement indiqué, et rien n'est plus original que cette écriture arménienne composée de tigres, de renards, de chats, d'oiseaux et de poissons, ainsi qu'on le voit dans les lignes majuscules qui commencent les chapitres. C'est ce même système de calligraphie koufique dont les manuscrits, les vases gravés et les sculptures de la première époque arabe nous offrent si souvent le modèle. Là, non-seulement les animaux, mais encore des personnages qui parfois même composent un tableau, affectent la forme de lettres d'une façon si détournée, qu'on ne songeait guère, il y a peu de temps encore, à chercher sous ce masque des caractères arabes. Au moyen âge aussi nous avons imité ce mode d'écriture ornementée. — La Bible arménienne de Saint-Lazare fut rachetée à Constantinople en 1784 pour 350 piastres (environ 80 francs), et envoyée au couvent qui la conserve précieusement (1).

C'est dans cette salle des manuscrits, sur la table qui en occupe le milieu, que lord Byron prenait ses leçons d'Arménien. Le bon Père Aucher, son professeur, y mettait, j'ai tout lieu de le croire, une bien grande complaisance : et le travail de son illustre collabo-

(1) Les Pères ont bien voulu me permettre d'en copier les pages principales, qui seront incessamment publiées dans le *Miroir de l'Orient*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rateur se réduisit, pour la grammaire anglo-arménienne, à traduire en anglais une des grammaires déjà publiées par les Mekitaristes. Voici en quels termes l'illustre poëte parle de ses relations avec les moines de Saint-Lazare :

« Je vais, pour me divertir, étudier tous les jours la langue armé-
» nienne. Je me suis aperçu que mon esprit avait besoin d'être aiguisé
» sur quelque chose de dur, et j'ai choisi ceci comme la chose la
» plus difficile en fait d'amusement, pour me forcer à l'attention.
» C'est une langue riche cependant et qui récompenserait amplement
» celui qui se serait donné la peine de l'apprendre. J'essaye toutefois
» et je continuerai; mais je ne réponds de rien, ni de mes intentions,
» ni surtout de mes succès. Il y a dans ce monastère des manuscrits
» ainsi que des livres très-curieux; il y a aussi des traductions du
» persan et du syriaque et d'originaux grecs maintenant perdus, in-
» dépendamment des ouvrages des moines qui l'habitent. Il y a
» quatre ans que des Français fondèrent ici une classe pour l'ensei-
» gnement de l'arménien; vingt élèves se sont présentés le lundi
» matin, pleins de confiance et d'une ardeur inébranlable. Ils per-
» sévérèrent avec une constance digne de leur nation et de son esprit
» de conquête universelle..... jusqu'au jeudi soir, où quinze sur
» vingt succombèrent à la vingt-sixième lettre de l'alphabet. Il faut
» dire en leur faveur que c'est le *Waterloo* des alphabets. — Mais il
» est complétement dans le caractère français de se dégoûter de tout
» et de tout abandonner comme ils l'ont fait si lâchement à l'égard
» de leurs souverains..... (1).

Et plus loin :

« Mon genre de vie est de la plus grande régularité. Tous les
» matins je vais dans une gondole balbutier l'arménien avec les
» moines de Saint-Lazare et aider l'un d'eux à corriger l'anglais d'une
» grammaire anglo-arménienne qu'il va publier..... Je vais dire aussi
» brièvement que possible de quelle manière j'ai participé à ce tra-
» vail et les motifs qui m'y déterminèrent. A mon arrivée à Venise, en
» 1816, je m'aperçus, vu l'état de mon esprit, de la nécessité de
» m'appliquer à un genre d'étude qui fût un peu rude; et celui-ci

(1) Nous n'avons pas besoin de rappeler que l'auteur fait allusion à la chute de Napoléon.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» étant le plus difficile que j'aie pu trouver, servira de lime au ser-
» pent.....

» A cette époque, je fus frappé, comme l'ont été sans doute tous les
» voyageurs, de la communauté du couvent de Saint-Lazare qui me
» parut réunir tous les avantages d'une institution monastique sans
» aucun de ses vices.

» L'ordre, la propreté, la douceur, la véritable dévotion, les ta-
» lents et les vertus qu'on trouve chez les frères de cet ordre, sont
» bien capables d'imprimer à l'homme du monde la conviction qu'il
» en existe un autre et un meilleur.

» Ces hommes sont les prêtres d'une nation noble et opprimée
» qui a partagé la proscription et l'esclavage des Juifs et des Grecs.
» Sans être intraitable comme les uns et servile comme les autres, ce
» peuple a amassé des richesses sans usure, et obtenu tous les hon-
» neurs auxquels on peut parvenir dans l'esclavage, sans intrigue.
» Toutefois ils ont fait partie, depuis longtemps, de la « Maison de
» Captivité » qui, depuis peu, a pris une si grande extension. Il serait
» difficile peut-être de trouver dans les annales d'aucune nation,
» moins de crimes que dans celle des Arméniens, dont les vertus
» ont toutes été pacifiques, et dont les vices ont été l'effet de la vio-
» lence. Mais quelle qu'ait pu être leur destinée, et elle a été cruelle,
» quelle qu'elle puisse être à l'avenir, leur pays sera à jamais un des
» plus intéressants du globe, et leur langue n'a besoin peut-être que
» d'être un peu plus connue pour présenter plus d'attrait Si l'on
» explique bien l'Écriture, c'est en Arménie que le paradis fut placé,
» dans cette Arménie qui a payé aussi cher que tous les descendants
» d'Adam, la participation passagère de son sol à la félicité de celui
» qui avait été créé de sa poussière. Ce fut en Arménie que le dé-
» luge s'apaisa d'abord, et que la colombe s'abattit. Mais de la dis-
» parition du paradis lui-même, on peut faire dater le malheur de ce
» pays; car, bien qu'il ait formé un royaume puissant, il n'a presque
» jamais joui de l'indépendance, et les satrapes de la Perse et les
» pachas de la Turquie ont également ravagé la contrée où Dieu avait
» créé l'homme à son image. »

En sortant de la bibliothèque, nous entrâmes dans les salles des classes. Il est intéressant d'y observer aux différents âges de la vie, toutes ces physionomies orientales aussi intelligentes que belles. Ces classes sont au nombre de trois, et situées dans une aile séparée. Dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la première, les enfants depuis leur arrivée jusqu'à l'âge de dix-sept ans, apprennent les principes élémentaires. La seconde classe, où commence le noviciat, n'admet que les jeunes gens qui sortent de la première division, c'est-à-dire ceux qui ont fait preuve de capacité. Là, revêtus de la robe de l'ordre, en qualité de novices, ils poursuivent encore deux années leurs études; le latin, l'italien, le français, la réthorique et les sciences exactes leur sont enseignés. La troisième classe est pour ceux des novices qui, après bien des examens et des épreuves, sont reconnus aptes à devenir prêtres. Ils passent encore six années à continuer leur éducation, apprenant le grec, les langues d'Orient, la philosophie et la théologie. Alors ils sont ordonnés prêtres et prennent le titre de *Père*. A partir de ce moment, chacun d'eux, toujours dans un but commun, développe à sa guise ses facultés spéciales, ce qui ne l'empêche pas de remplir une des fonctions que lui désigne le chef de la communauté Le dernier degré ecclésiastique est celui de *vartabied*, docteur. Ce grade est conféré en grande pompe, après des examens longs et difficiles.

Au rez-de-chaussée, nous trouvons l'imprimerie, vaste établissement toujours en activité; c'est de là que partent pour les verser dans toutes les contrées de l'Asie, de l'Inde et de l'Afrique, les traductions des livres les plus célèbres, grecs, latins, italiens, allemands, français, anglais et orientaux; en un mot, toutes les œuvres saines et morales qui instruisent et perfectionnent l'esprit, au lieu de le corrompre. L'énumération de ces travaux si importants serait impossible, tant la liste en est longue; mentionnons seulement ce curieux volume contenant une prière transcrite en vingt-quatre langues, merveille bibliographique que les étrangers achètent en souvenir de leur visite au couvent.

En traversant le *cortile*, on arrive à la chapelle qui est fort simple, mais d'une tenue irréprochable. Aux deux côtés de la porte se trouve une inscription arménienne et latine rappelant la visite qu'y fit en 1800 le pape Pie VII. Il est fort intéressant pour celui qui ne connaît pas l'Orient, d'assister ici à une cérémonie religieuse. Le jour de l'Assomption de la Vierge, par exemple, est une des fêtes où l'on juge le mieux dans son ensemble la pompe arménienne, car c'est particulièrement au service de la Mère de Dieu que les Mekitaristes sont consacrés, ainsi que l'indique leur devise : ***Fils adoptif de la Vierge, docteur de la pénitence.***

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ce jour-là, l'archevêque, les diacres et les lévites sont revêtus de leurs costumes les plus beaux et célèbrent l'office divin, avec chants, parfums et processions. Les ornements d'étoffes précieuses aux nuances les plus tendres, sont couverts de magnifiques broderies en perles fines, pierreries, or, argent et soie de couleur représentant en relief des fleurs et des fruits d'un travail exquis, et comme les femmes arméniennes sont seules capables d'en exécuter, industrie antique et dont nous retrouvons la trace jusque dans Homère.

Les Meḳitaristes ont conservé, autant qu'il leur a été possible, le rite arménien, et le célèbrent dans leur langue. Quoique le fond de la messe réponde à la messe latine, l'ordre des prières n'en est pas le même. Pendant l'office, les blanches vapeurs du benjoin séparent réellement le chœur et le grand prêtre du reste de l'église qui est plus bas, et font apparaitre comme sur un nuage, le célébrant revêtu de la chape et de la tiare antiques. A certains moments du sacrifice, un rideau ferme le sanctuaire pour cacher aux yeux les mystères sacrés. Des enfants chantent la messe sur un rhythme plein de caractère et d'originalité. Un jeune ténor exécute sur une syllabe une suite de traits en vocalise, nuancés par des quarts de ton que nos oreilles occidentales ne peuvent guère saisir et qui, à dire vrai, sont plus intentionnelles que réelles. Les autres choristes murmurent à la basse, tandis que le ténor continue son trait dans les régions de soprano suraigu. Ces chants nasillards au premier abord, changent bientôt de caractère, dès que l'oreille s'y habitue; alors cette musique mélancolique finit par plaire et reporte la pensée vers l'Orient, ce pays où la poésie n'est pas une fiction comme dans nos climats attristés. Les chants des derviches-tourneurs à Constantinople ou des imâm au Kaire, ont à peu près le même sentiment mélodique et sont, en tout cas, fort religieux.

Chaque jour les habitants de Saint-Lazare vont trois fois à l'église, pour y faire les prières : le matin à cinq heures, puis à midi, et enfin à trois heures. Les musulmans ont choisi les mêmes heures pour se rendre à la mosquée.

A Venise, la petite église *Santa-Croce degli Armeni*, construite par le célèbre architecte vénitien Sansovino, aux frais des Arméniens, est desservie par les Pères Meḳitaristes.

Suivant l'usage des ordres religieux constitués, celui-ci entretient à Rome près le Saint-Siége, un procureur général et son secrétaire.

N'oublions pas, avant de quitter ces lieux, de visiter aussi le jardin

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tout garni d'épais berceaux de vignes qui recouvrent cette île féconde d'un dais pourpré de raisins. Il y a là un coin ombragé par de beaux oliviers, où l'on jouit d'une admirable vue. L'horizon fermé par la chaîne des Alpes juliennes, couverte de neige, s'arrondit en vaste bassin d'azur où flottent quelques îles; c'est Saint-Pierre du Château, Sainte-Hélène, puis, plus à gauche, le Jardin public, et en avant, Venise avec ses clochers, ses dômes et ses palais roses.

Tout en me promenant, je vis passer sous les vignes, un Père à barbe blanche qui jouait d'une flûte sauvage de la façon la plus originale et d'un air si préoccupé, que je demandai au P. Gregorio qui il était et ce qu'il faisait ainsi. C'est le P. Aristace, me répondit-il; il est né comme moi à Constantinople; sa tête s'est exaltée par le travail et la solitude, mais à part cela, sa santé est excellente. Dans sa jeunesse il s'occupait d'histoire et de traductions; maintenant il ne pense qu'à la poésie sous toutes ses formes: peinture, musique et littérature. Il fabrique lui-même ses flûtes avec des branches d'arbre, puis il va dans le jardin et reste là des journées entières à écouter les oiseaux et à les imiter. Il peint avec un sentiment incroyable de la forme et de la couleur; venez, me dit-il, je vous montrerai ses travaux. Nous allâmes lui demander permission, et malgré sa répugnance à faire voir ses œuvres, lorsqu'il sut que je m'occupais de peinture, il donna la clef de sa cellule et nous y montâmes. Là je vis un tas de papiers de toute espèce, pliés et jetés sans soin les uns sur les autres. C'étaient des fleurs, des fruits et des oiseaux peints à l'aquarelle, d'après nature, avec une vérité merveilleuse, mais sur les papiers les plus sales et les plus mauvais, avec des couleurs ternes et communes. Permettez-moi, dis-je au P. Grégoire, de lui offrir du papier et des couleurs! Il n'en veut pas, me répondit-il, et lorsque je lui apporte du bon papier, il le rejette en disant: Pourquoi abîmer ce qui est déjà beau par soi-même? C'est avec les fruits et les fleurs du jardin, dont il extrait le jus, qu'il compose ses couleurs. Parmi ces dessins, je remarquai surtout un verre contenant une grappe de raisin noir qui était un véritable chef-d'œuvre. J'entendis aussi quelques-unes de ses poésies, qui, bien qu'elles perdissent nécessairement à la traduction instantanée qui m'en était faite, respiraient la même naïveté que sa peinture et sa musique, copiées d'après la nature dont, en véritable artiste, il est un continuel observateur.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le couvent de *San-Lazzaro* n'est pas la seule maison d'éducation dirigée par les Meḳitaristes. Ils ont encore cinq colléges arméniens; un à Constantinople qui sert d'école préparatoire aux enfants qu'on envoie à l'âge de onze ans, en France et en Italie. Un à Trébizonde, un autre à Karaçou-Bazar en Crimée, un à Vienne, un à Venise et un autre à Paris.

Vers la fin du XVIIIe siècle, Babik, un des Pères de Saint-Lazare, à la suite d'une discussion avec le supérieur du couvent, se retira à Trieste avec quelques-uns de ses collègues pour y fonder une maison d'éducation. Mais bientôt la conquête de l'Italie par les Français força ces religieux de se refugier à Vienne. L'empereur François leur céda l'ancien couvent des capucins, où ils s'établirent, et leur maison prit en peu de temps une grande extension. Le P. Babik en devint le chef, fonda une imprimerie qui sert, comme celle de Saint-Lazare, au but général de l'association et à pourvoir aux dépenses du couvent. Comme leurs confrères de Venise, les Meḳitaristes de Vienne s'occupent de travaux littéraires sur l'Arménie et publient dans leur langue un journal intitulé *Europa* (l'Europe).

Les deux colléges de Venise et de Paris furent fondés par des dons particuliers. Deux riches Arméniens de Londres et de Madras laissèrent des sommes considérables aux Pères de Saint-Lazare, avec injonction de les faire servir à l'éducation de leurs co-religionnaires. Ce fut alors qu'on créa deux colléges : l'un placé à Venise, primitivement dans le magnifique palais Pesaro, en face du palais de la duchesse de Berry, a été transféré dernièrement dans le palais Zenobio; il porte le nom du donataire Raphaël. Trente élèves environ y reçoivent une éducation complète. L'autre était situé à Padoue, mais des difficultés élevées par le gouvernement autrichien, à l'instigation de M. Moorat, fils du donataire, ont décidé les Pères à transporter à Paris cette maison d'éducation. Comptant sur les ordonnances promulguées en leur faveur, les Arméniens ont acheté rue de Monsieur, au faubourg Saint-Germain, un vaste et bel hôtel, construit jadis pour la duchesse de Bourbon. C'est là où ils ont établi le collége *Moorat* de Padoue. Quarante élèves y sont élevés sous la direction du P. Théodore et de quatre autres Pères, parmi lesquels nous citerons Gabriel Aïvazovsky, le préfet des études. Aussi savant que modeste, le P. Gabriel a étudié scientifiquement les principales langues de l'Orient et de l'Europe, et ses travaux littéraires sont nombreux. Il a pour frère

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

un des plus habiles peintres de marine, qui dirige une des académies de peinture de Saint-Pétersbourg.

Avant de s'installer en France, les PP. Mekitaristes demandèrent l'autorisation du roi, et l'assurance d'une liberté pleine et entière en ce qui regarde l'éducation de leurs jeunes compatriotes. Cette éducation étant toute spéciale et adaptée à la mission qui leur est confiée dès qu'ils sont jugés capables, ils voulaient, en s'établissant en France, rester entièrement indépendants de l'Université. Les ministres des affaires étrangères et de l'instruction publique, MM. Guizot et de Salvandy, accédèrent sans hésiter à leur désir, et l'établissement arménien fut pleinement autorisé, tant par ordonnance royale que par arrêté ministériel. C'était continuer sur le sol français cette protection traditionnelle que notre patrie exerce en Orient au profit des populations chrétiennes; ce fut donc un acte de haute et saine politique.

Après la révolution de février, un arrêté de M. Vaulabelle, approuvé par le général Cavaignac, soumit, sans respect pour les droits acquis, le collége arménien au contrôle de l'Université, comme s'il s'agissait d'un établissement national. Nous ne voulons pas examiner si sous cette mesure ne se cachait pas cette même hostilité qui obligea naguère les Mekitaristes à déserter Padoue. Mais bientôt le gouvernement, mieux informé et mieux inspiré, revint sur une décision qui avait le double tort d'être contraire aux intérêts et aux principes de la France.

Notre pays a proclamé sa généreuse sympathie pour les nationalités qui, par leurs propres efforts et avec une sage lenteur, cherchent à sortir de l'engourdissement et de l'oppression. Eh bien! c'est l'œuvre sainte et sacrée des PP. Mekitaristes de Venise! Oui, pour arriver à ce but de reconstruire pacifiquement une patrie, rien n'est épargné, et ils sont les plus puissants moteurs de ce réveil intellectuel de la nationalité arménienne. Lors donc que les temps seront venus, cette nation sera certainement appelée à jouer un rôle important dans l'ancien empire de Byzance.

C'est de l'île Saint-Lazare que part l'étincelle qui doit ranimer cet ancien foyer de la civilisation; et nous qui avons visité un coin de leur pays, et qui surtout avons vu dans tout l'Orient cette race encore si pure et si active, nous pensons que, le cas échéant, elle serait plus capable que la nation grecque de remplacer la puissance ottomane.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Cette race est fine, belle, intelligente, patiente aussi, et ambitieuse au suprême degré; mais de cette ambition qui s'applique à la patrie, et qui au ressouvenir de sa grandeur passée croit voir déjà sa grandeur future. A Constantinople, les établissements de la banque et les différentes branches des administrations publiques s'appuient sur la science et l'intelligence arméniennes. Les Turcs, comme notre haute noblesse d'autrefois, se trouvent trop grands seigneurs pour s'occuper d'affaires. Ils veulent vivre sans trouble, et ce sont les Arméniens qu'ils chargent de la conduite de leur fortune et de leurs intérêts privés. Les Grecs sont pour cela trop légers et trop brouillons; les Juifs, frappés par un préjugé universel, sont trop vils et trop méprisés.

Le but principal des moines de Saint-Lazare est, comme on le voit, de montrer à leurs frères d'Orient la route qu'ils doivent suivre pour être un jour capables de défendre et de soutenir leur nationalité. Le concours de la France doit d'autant plus leur être assuré, que, dans les élans d'un patriotisme éclairé, ces religieux combattent avec énergie un entraînement trop général en Orient, celui de recourir à la protection toute puissante de la Russie, sans réfléchir que c'est changer de maître et non conquérir l'indépendance. A ce titre seul, toutes nos sympathies doivent leur être acquises.

ADALBERT DE BEAUMONT.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

SOUVENIRS D'ÉGYPTE,

FÊTE CHEZ LES ARABES DE LA TRIBU DES ŠOUÂLEḤ.

Au retour d'une excursion dans le désert de Suez, j'étais venu camper près de la tribu des Šouâleḥ à laquelle appartenaient mes chameliers. Prévenu de mon arrivée, le cheiḳ Aoûdeh, un des principaux chefs de la tribu, me fit inviter à une fête qu'il donnait à l'occasion du mariage de son fils aîné, et de la circoncision de ses deux jeunes garçons. Au jour indiqué, un Arabe vint me chercher et je me rendis avec lui au camp, placé près de la montagne des Juifs, le *Scenæ Veteranorum* de l'Itinéraire d'Antonin.

Au milieu d'une vaste plaine sablonneuse, semée de quelques rares bouquets de palmiers, on avait dressé en demi-cercle d'immenses tentes pour les hommes, et plus loin, à l'écart, les tentes séparées du harem. Tout le monde était déjà rassemblé. Abou Chaïr, le chef de la tribu, vint me prendre et me fit asseoir dans la principale tente où étaient réunis tous les notables des environs: le cheiḳ des Maâzeh, le cheiḳ des Ayâdeh, etc. Après les salemalek d'usage, on remplit ma pipe, on apporta le café et chacun reprit sa conversation; on se remit à écouter les plaisanteries dégoûtantes et les farces indécentes des bouffons et des baladins qu'on avait fait venir de la ville, et qui imitaient dans ce moment les crapuleuses débauches d'un bey avec ses mamelouks. Toute l'assemblée éclatait de rire à la représentation de ces turpitudes.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Abou Chaïr m'annonça des jeux guerriers plus analogues à leurs mœurs que ces déplorables bouffonneries. Bientôt, en effet, on amena les chevaux, on apporta de longues lances dont les Arabes se servaient jadis, et qui aujourd'hui ne sont plus guère en usage en Égypte, que pour ces sortes de jeux. La hampe est formée d'un bois mince, souple et dur, semblable à un long roseau. Quand ils cheminent, ils tiennent cette lance, ornée de houppes, la pointe en l'air; mais quand leurs coursiers sont au galop, ils la brandissent horizontalement sur leur tête, et, après une longue oscillation, la décochent à de très-grandes distances. Cette lance, ainsi jetée, n'est pas perdue pour eux : ils courent sur elle et la ramassent, toujours au galop, avec une adresse incomparable.

Le cheïḳ choisit, à peu de distance du camp, un espace uni où la grève offrait quelque consistance. Six cavaliers armés de longues lances, ornées de plumes d'autruche en guise de pennons, se rangèrent d'un côté : un nombre égal placé à l'opposite détermina la longueur de la lice. Tous les Arabes de la tribu s'étaient placés en ellipse autour de l'arène; les uns assis, les autres debout, formaient une première ligne. D'autres, montés sur leurs chevaux ou huchés sur de hauts dromadaires, formaient une deuxième ellipse au dehors. Un emplacement avait été réservé pour les femmes : celles des chefs s'étaient couvertes des ḳafîân et des bénich d'honneur donnés à leurs époux; près d'elles était rangée la musique, les tamtams, les daraboukkah, les tambourins et les flûtes criardes.

Un vieux cheïḳ, monté sur une superbe jument blanche, donna le signal de la joute. Il lança sa monture à toute bride au milieu de ses adversaires, puis s'arrêtant tout à coup dans leurs rangs, il les défia et repartit avec la même vitesse, agitant sa longue lance autour de lui de manière à parer les coups qu'auraient pu lui porter ceux qui le poursuivaient. Deux cavaliers s'avançèrent à son secours, attaquèrent les deux premiers, et au fur et à mesure que l'un des combattants rentrait, un autre sortait se mettre en lice. L'adresse consistait à jouter avec le fer de la lance, mais à ne toucher qu'avec le bout opposé ou avec la hampe. L'équipage des chevaux, les larges étriers et surtout la selle, dont le troussequin soutenaient le cavalier jusqu'aux reins pendant que le pommeau l'empêchait de tomber en avant, les aidait beaucoup dans ces jeux équestres; néanmoins il leur fallait une grande dextérité; toute leur force, toute

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

leur attention pour manier ces lances énormes dont quelques-unes avaient près de quinze pieds. Cependant plusieurs furent démontés et les longs étriers tranchants dont leurs selles sont armées, rendirent ces jeux un peu meurtriers. Ismaïl El-Adéby, ce cheiḳ, qui ouvrit la joute, et dont j'admirais l'adresse et la vigueur, eut le gras du mollet taillé comme par un coup de sabre et un autre Arabe fut atteint plus dangereusement sur l'os.

Tout se passait avec une courtoisie remarquable; tout se faisait à l'honneur des dames, comme si les lois du bon roi Réné leur eussent été connues. Souvent au milieu d'une course, un cheiḳ galant, comme nos anciens preux, arrêtait court son cheval devant sa dame, et d'un coup de hampe sur la jambe de sa monture la forçait à piaffer et à saluer, puis repartait au galop reprendre sa place dans la lice, où les chevaux secondaient si bien leurs maîtres qu'ils semblaient prendre plaisir à ces jeux guerriers. Les différentes formes que les cavaliers donnaient à leurs vêtements et à leurs milâyeh quadrillés de couleurs éclatantes et variées, comme les plaids écossais, leurs ceintures couvertes de broderies, leurs armes brillantes, l'équipage et la beauté de leurs chevaux, les gestes expressifs et les cris d'admiration des spectateurs, foule brillante et bariolée, les bruits de la musique et les longs cris des femmes, tout cela formait un tableau nouveau qui flattait l'œil et récréait l'imagination, en lui rappelant les vieux temps de la chevalerie.

Après ce tournoi on revint à la tente boire du café et se reposer. Je m'assis près d'Ismaïl el-Adéby, le héros de ces jeux, et je m'entretins avec lui. Ismaïl était un homme dont la physionomie mobile et expressive était bien en rapport avec la vivacité de ses mouvements. Quand il parlait toute sa figure, tout son corps parlait; son front, ses sourcils, ses yeux, ses narines, ses moustaches et sa bouche avaient un mouvement et une forme pour chaque parole.

Par suite d'une vengeance particulière, Ismaïl avait été obligé de vivre plusieurs années éloigné de sa tribu, et il avait passé ce temps chez les Arabes des environs de Bagdad, dans le Ḥedjâz, puis au Sennâr. Sa conversation, embellie de tout ce qu'il avait remarqué dans ses voyages, était très-intéressante. Ismaïl me parla avec enthousiasme de l'expédition française, du *soultân* Bounaberdé, qu'il avait vu quelquefois dans sa jeunesse.

La France est aux yeux des Arabes la nation la plus courageuse,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la plus noble, et notre courte domination a laissé en Égypte des souvenirs de bravoure et d'équité qui vivront encore longtemps.

Ismaïl m'apprit que l'usage du duel existait aussi parmi les Arabes. Cet usage a dû naître à la suite de ces jeux guerriers, mais ne s'est jamais étendu comme chez nous. Lorsque deux Arabes se sont accablés d'injures ou que par un motif quelconque ils ne peuvent vivre l'un avec l'autre, ils prennent des témoins et se battent à outrance, tantôt avec le bâton, tantôt avec le poignard. Lorsque les combattants consentent à s'en remettre à des arbitres, on leur choisit des juges pour conclure la paix; celui qui a tort invite l'autre à sa tente, on tue un mouton et la réconciliation se fait au milieu de la famille. Le duel en usage chez les Bichârieh consiste à montrer le plus de courage, et non à être plus adroit ou plus heureux qu'un autre. Les deux combattants s'assoient en face l'un de l'autre, prennent un couteau, et chacun se fait lui-même des blessures, s'enlève de grands lambeaux de chair. Le plus courageux a raison.

Pendant notre entretien, j'avais vu passer plusieurs chameaux chargés de provisions et les femmes se déranger à plusieurs reprises et aller en cérémonie recevoir de nouvelles compagnes à l'entrée du camp. J'appris que ces chargements étaient des cadeaux que plusieurs invités envoyaient au maître de la fête.

Au tournoi avait succédé d'autres joutes où hommes et chevaux ont l'occasion de se rompre à toutes les manœuvres de la guerre. L'exercice favori est celui que nous connaissons sous le nom de course du djerid. Les javelots dont la plupart des Orientaux se servent en campagne, sont remplacés dans ce combat simulé par une espèce de bâton court, généralement une branche de dattier émoussée à l'une de ses extrémités et appelée djérid.

Les cavaliers se partagent en deux camps séparés dans le milieu par une limite convenue; il prennent tour à tour barres l'un sur l'autre en s'envoyant les djérid, que le cavalier brandit en courant et lance au loin avec une justesse remarquable. Cette lutte, quand elle est bien engagée, est d'un effet très-pittoresque. Ces coursiers pleins d'ardeur qui, arrivés à la barrière fixée, arrêtent court leur galop et pivotent presque sur eux-mêmes; ces bâtons qui volent et se croisent; ces cavaliers qui se penchent sur le cou de leurs chevaux et saisissent souvent au vol le djérid d'un adversaire; d'autres qui plongent pour ramasser leur arme sur le sable; cette poussière, ces

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cris, ces hennissements, ces costumes de toutes couleurs, ces harnais brillants, ces chevaux qui obéissent si bien aux intentions de leur cavalier, voilà le magnifique spectacle que présente le jeu du djérîd, qui, du reste, se termine rarement sans quelques accidents funestes. On a peine à se faire une idée de la force de ces frêles javelots lancés par un bras vigoureux. J'ai vu de ces branches vertes qui laissaient encore transuder la séve du dattier, percer des planches de sapin, et Ḳourchid Pacha, armé de la sorte, transpercer un buffle.

Les jeux de bâton, qui avaient succédé au djérîd, avaient aussi cessé. Bientôt les parents et les amis du cheik apportèrent le dîner, qui consistait en mouton bouilli, en riz et en *foutirs*, qu'on nous servit à nos places et par portions. Après le café et la pipe il y eut un instant de repos, enfin un peu avant l'ạṡr les enfants du cheiḳ, vêtus de ḳaftân neufs, la tête ceinte d'un cachemire et montés sur des chevaux richement caparaçonnés, furent promenés autour du camp, précédés de la musique, des baladins et suivis d'un nombreux cortége composé de toutes les femmes et de tous les gamins de la tribu. Après une longue parade, les deux enfants vinrent s'asseoir au milieu de la tente principale : on apporta devant eux une aiguière remplie d'eau, on étendit sur leurs genoux une serviette brodée, on déroula le châle de leurs turbans, puis un barbier leur lava le front et la procession d'offrandes commença. Abou Chaïr vint y appliquer six petites pièces d'or et leur en mit à chacun une autre dans la bouche. Aussitôt un crieur proclama le nom d'Abou Chaïr, chef de la tribu des Ṡouâleḥ, père de la générosité. Il a donné beaucoup et cela luï reviendra un jour; nous irons aussi à ses fêtes. Les cheiḳ se succédèrent, et selon leurs moyens couvrirent le front des enfants de petites monnaies d'or, de piastres ou de paras que le père, assis près du vase, avait soin de détacher et de jeter dans l'aiguière. Les enfants eux-mêmes remuaient les sourcils afin de les faire tomber pour donner place à un plus grand nombre. L'argent appliqué sur le front était destiné au patron de la fête, et celui qu'on mettait dans la bouche était réservé aux enfants. A chaque tour, les femmes poussaient de longs cris de joie, de bruyants zaṛâṛît (1); le crieur pro-

(1) Cris aigus, ululations qui servent dans les fêtes comme dans les cérémonies funèbres, suivant les modulations de la voix.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

clamait le nom de celui qui donnait en y joignant quelques épithètes et en le priant de donner beaucoup, car cela lui reviendrait un jour. J'eus aussi mon tour, et l'on cria pour l'aga abou tabândjât (c'est-à-dire le père des pistolets, à cause de mes armes à piston qui avaient fait l'admiration de toute la tribu). Je comptai plus de cinq cents personnes qui vinrent ainsi déposer leur offrande. Les vieillards, les enfants les plus pauvres de la tribu, que leur déguenillement et leur nudité semblait devoir exempter de tout sacrifice, s'amusèrent à appliquer des médins, ce qui prolongea cette scène assez avant dans la soirée. Cette longue offrande reçue et comptée, le barbier procéda à la circoncision des enfants, qui ne sortirent plus des tentes du harem après cette cérémonie douloureuse du baptême musulman.

Une fête arabe ne serait pas complète sans danseuses; aussi nous eûmes le divertissement des ṛawâzi qui, avant de commencer leurs danses, vinrent faire une collecte et accabler les personnages les plus apparents de baisers et de caresses fort dégoûtantes. A la lueur incertaine des lampions de fête qui illuminaient toutes les tentes, je m'esquivai abandonnant aux Arabes leurs danseuses trop complaisantes, et n'ayant plus rien à voir qui m'intéressât, je partis au lever de la lune, accompagné de l'Arabe qui m'avait conduit.

P. DU BOULERY.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

DEUX NOUVELLES KACIDEH,

ou

PETITS POÈMES DE CHANFARA.

(Traduction de l'arabe.)

I.

Parmi les orientalistes de profession, ou de goût, Chanfara n'est connu que comme un de ces ribauds, de ces bandits excommuniés de leurs tribus, un de ces intraitables et inattingibles forbans des déserts, de ces gueux qui, un peu par nature et beaucoup par nécessité, étaient sans cesse en courses pillardes dans les sables de l'antique Arabie.

C'est en 1836 que M. Fresnel fit connaître la principale kaçîdeh ou pièce de vers de Chanfara (1). M. Fresnel représente avec un rare bonheur les couleurs poétiques et sauvages de ce poëte arabe, poëte de pur instinct, poëte ne sachant ni lire ni écrire. Mais la kaçîdeh

(1) Voyez *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, par F. Fresnel. Paris, 1836. 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

que traduisit si bien M. Fresnel, ne donne le poëte que sous la forme la plus brutale, ne parle que de vengeance, de souffrance, de résignation âpre et grondante. Les vers du rude poëte, coureur intrépide, dégouttent de bile et de fiel, débordent de colère.

Ceux que nous apportons ici aujourd'hui, montrent notre poëte sous un autre reflet. La souffrance passe, le désert se traverse, le soleil brûlant du midi rentre, comme disent les Arabes, son glaive de feu dans le ténébreux fourreau des ombres de la nuit, le poëte dont les os secs, maigres, reposaient sur le dos raboteux et dur de la pierre, revient à l'abri d'une tente, les vents desséchants tombent, la tête et le cœur de l'homme se calment; et alors la parole se fait douce et simple, elle admire, elle loue, elle admire encore; mais, un moment après, elle rappelle des souvenirs plus irrités, des images plus crispées, des pensées plus indignées, des traits plus menaçants et plus insolents.

Les deux petites ḳaçîdeh suivantes donneront en quelque sorte l'autre face de Chanfara, compléteront le portrait de l'homme tout entier. Lui et trois autres coureurs, poëtes comme lui, comme lui écumeurs des déserts, forment un groupe que nous avons désigné sous le nom de Groupe des poëtes coureurs : c'est, avec ce terrible Chanfara, Solaîk l'infatigable, aux jarrets d'acier, c'est Ạmr, fils de Barrâḳ, au nez haut et fier, à l'œil plein de superbe, c'est Taabbaṭa Charran, insigne roué plein de ruse, vivant avec les vipères et les goules. C'étaient quatre horreurs admirables en quatre hommes, quatre amis, quatre compaings de vols, de rapines et de sang.

Chanfara était de la tribu des Salâmânides. Un soufflet qu'il reçut d'une jeune fille le mit en feu de colère; il déserta la tribu, s'enfonça dans les solitudes, marchant devant lui, marchant au vent, jurant de tuer cent des Salâmânides..... Et il commença la carrière de ses homicides..... En ses jours de repos, quand la colère et la vengeance ne lui gonflaient pas la poitrine, quand ses dents serrées par l'indignation se desserraient, quand son rictus tétanique se détendait, il poétisait au calme, il s'animait de douces images. Il faisait des vers comme ceux des deux petites ḳaçîdeh que voici; il contrastait avec lui-même. Car tout homme a des fibres de bien, comme tout désert a ses oasis; le tigre a au moins le pelage doux et lisse.

Et c'était après avoir vengé le meurtre de son père dans le sang du meurtrier Ḥarâm, que Chanfara dit :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

II.

» Oummou Amr s'est décidée à partir; elle est partie sans avoir dit adieu à ses voisins.

» Oummou Amr s'est emparée de mon cœur, au moment où le cou des chameaux prenant leur marche, alongeait déjà son ombre sur le sable.

» Oummou Amr t'a quitté, pauvre amant, alors que ton cœur se livrait au désir... Dis adieu au bonheur.

» Cette chère petite Oummou Amr ne rend jamais injures pour injures à son mari. Partout où on parle de femmes elle est citée pour sa modestie, pour sa vertu.

» La demeure qu'elle habite, le blâme méchant n'en approche jamais, lorsque tant d'autres sont la proie que déchirent les médisances.

» Ce qui me charme dans cette femme, c'est qu'en marchant elle ne laisse pas glisser son voile et ne tourne pas la tête à droite et à gauche.

» A voir ses yeux attachés à la terre, on dirait qu'elle va cherchant quelque chose qu'elle a laissé tomber en chemin; si jamais Oummou ose vous adresser la parole, soyez sûr que la honte l'aura bientôt réduite au silence (1).

» Oummou Amr! Que ses traits sont fins! qu'elle est brillante et belle! que svelte et gracieuse est sa taille! Oummou Amr est parfaite! Oh! si la beauté rendait l'homme fou, Oummou rendrait fous tous les hommes.

» Un peu après l'heure du sommeil, elle envoie le lait de ses traites du soir à ses voisines, lorsqu'elles en ont reçu trop peu des autres.

» Dans cette longue soirée que nous passâmes chez elle, elle nous environnait, et nous enivrait d'un parfum de basilic, exhalé d'elle comme il s'en exhale du basilic même, à la nuit close, et à la rosée du matin.

» Parfum suave, oh! oui, suave comme celui du basilic luxuriant

---

(1) Six de ces vers sont traduits par M. F. Fresnel.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et frais de la vallée de Ḥiliah, parfum de délice inondant les alentours d'une fragrance incessante.

» Je sortais du vallon qui sépare Machal et El-Ḥichâ; c'était bien loin ! j'avais poussé mes pas à distance, distance immense.

» J'allais sur des parages où je ne connus jamais de contretemps, j'allais ou chercher riche capture, ou rencontrer la mort.

» La mort!... Eh! qu'elle me vienne, je n'en ai souci! ni oncles paternels, ni oncles maternels ne verseront de larmes sur moi.

» J'allais sur une tribu, les Salâmânides, ces gens qui me voyaient jadis, parmi eux, d'un œil bienveillant;... moi, je ne les vois plus que d'un œil oblique et sourcilleux. J'étais là, chez des hommes qui n'avaient ni ma valeur ni ce noble sang qui me coule si chaud dans les veines.

» Taabbaṭa Charran était pour nous ses compagnons d'incursion, comme une mère de famille. Je l'admirais alors distribuant les nourritures et toujours il savait, à propos, les rationner et les diminuer,

» Redoutant la disette pour nous s'il eût été prodigue. Car, sur quelques tribus que nous dirigeassions nos projets, nous avions toujours faim.

» Mère vigoureuse, robuste, il n'avait pas, comme les femmes, de tente plantée pour s'y reposer; pour ses nuits il n'avait pas d'abri, et il n'en désirait pas.

» Mère intrépide, il avait un carquois à trente flèches, et les premiers ennemis qui l'apercevaient, avaient chair de poule et frisson.

» Il allait à l'ennemi jambes demi-nues, se lançant comme l'onagre à grande course se précipite à la suite de son troupeau en fuite.

» Mère audacieuse, aux heures des dangers, il vole, il saisit son glaive coupant, fond sur l'ennemi, emporté par le feu de son courage, et il dégaîne;

» Glaive brillant, blanc comme le sel pur, de fer parfait; glaive à fer acéré, forgé des espèces de fer les plus vantées;

» Vous le verriez revenir du combat comme la queue et la croupe du chameau, sales de poussière, après la mêlée furieuse où il a bu le sang depuis les premiers coups jusqu'aux derniers coups.

» Oui, je payerai ma dette, moi, aux Salâmânides Ibn Moufridj, je leur payerai les outrages qu'ils m'ont versés comme l'eau, les affronts dont ils m'ont abreuvé.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Déjà sur les Béni Ạbd Allah, et sur les Ạûfides, j'ai en partie assouvi la soif de vengeance qui me tourmente, le jour de ce combat où je les ai trouvés devant moi;

» J'ai versé le sang de Ḥaràm portant ses offrandes au temple de Dieu, marchant pieusement la chevelure ointe et parée, au milieu des pèlerins et de leurs invocations.

» Vous, enfants d'Ạbd Allah et d'Ạûf, ramenez-nous nos prisonniers, et je vous rendrai les vôtres; mais, sachez-le bien, si vous refusez cet accord, les mères de vos prisonniers ne verront plus leurs fils.

» Et toi, mon amie, ne pense pas à venir me trouver; je suis si loin! Et puis, si je souffre de mon isolement, je tâcherai de me distraire à courir sur les hautes cimes de Ẓou Djoumeïzah.

» Tu me connais. J'use de douceur et de bonté envers qui veut de ma bonté et de ma douceur; mais, je suis âcre, amer pour l'homme revêche qui se tient amer pour moi.

» Je fuis ceux dont le caractère et les penchants me déplaisent; mais je suis toujours prêt à venir à ceux qui recherchent et veulent mon amitié. »

III.

AUTRE KACÎDEH.

« Les crêtes sourcilleuses des hautes montagnes, les sommets déchirés des rocs, là où ne peut gravir l'homme robuste, au pied léger, à la taille forte et souple comme la hampe flexible,

» Moi, j'y monte; je vais en chercher les sommets perdus, quand les ténèbres noires de la nuit m'enveloppent comme d'une sombre forêt.

» Et là, je dors, le crâne posé sur les os saillants de mes bras, je dors, là, plié et roulé sur moi-même comme un serpent.

» Pour tout attirail, j'ai deux sandales à ventre rouge, toutes raccornies, qui jamais n'ont été recousues;

» Un *bourd* râpé, un *moulâah* en lambeaux (1), qui me couvre par côté, et que je ne répare jamais;

(1) Le bourd est une sorte de manteau, ordinairement à très-larges raies. — Le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Un sabre étincelant, d'un fer limpide de l'Inde, lame à vif tranchant et qui abat admirablement des tronçons de membres;

» Un arc de jaune bois de nab', solide, la sauvegarde de son maître, et gémissant après le départ de la flèche, comme gémit le soupir de l'amoureux;

» Arc précieux, quoique tendu longtemps, il garde sa poignée toujours ferme et élastique, et sa corde, aux deux bouts flottants, sait toujours chasser avec vigueur et lancer mes traits.

» Et le sifflement de la flèche échappée de l'encoche, est le bourdonnement du bourdon qui s'enfuit rôder en quittant son nid.

» ... Elle est partie Oummou à deux pâturages nouveaux, et je tremble que les pâtres ne restent éloignés avec elle jusqu'aux derniers jours de l'été.

» Eh! si tu le savais! ces eaux où tu vas sont entourées de dangers, elles semblent porter en elles les douleurs d'entrailles et des milliers de terreurs.

» J'y suis allé cent fois m'abreuver; mais aussi, j'avais avec moi mon sabre à la forme yamanique; j'avais tout ce qu'il me fallait, ce que j'avais choisi, pour empenner mes flèches, pour les rendre sûres et justes;

» J'y allais uniquement pour attacher ces pennes à mes flèches rouges et souples; et puis je les rangeais comme un tissu régulier et à mailles fines, pour mes braves compagnons.

» C'est encore là que je me mettais à en effiler la pointe osseuse, jusqu'au moment où je me disposais à les encocher, à les lancer, à leur faire sillonner l'air.

» Toujours prêtes alors, mes flèches étaient dans ma main pour le vil avare, redoutables aussi pour l'ami que j'avais chassé de mon cœur, que j'avais vendu.

» Oh! combien de vallées longues, profondes, à gorges serrées, séjour habituel des djinn et des lions,

» Où je me suis enfoncé, seul, après la chute de la rosée du matin, vallées touffues, étouffées d'arbres, vallées où frissonne celui qui y pénètre!

---

moulâah ou milâïeh est une longue pièce de toile bleue rayée, tombant parfois de la tête aux pieds. Les hommes le portent ordinairement en sautoir, croisé sur la poitrine, et allant d'une épaule à l'autre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Mais là où le poltron tremble de se hasarder, moi j'ai plaisir à y passer, justement parce qu'il redoute d'y entrer.

» Quoi ! un homme pensera défendre contre moi, Sa'd, le fils de Mâlek ; il voudra me résister et garder les dépouilles d'Okaïcir que j'ai tué ! Oh ! non, non ; il faut qu'il goûte de mes coups.

» Que de braves à chemises nettes et pures (c'est-à-dire hommes de nom illustre et de courage) j'ai entassés sous les coups de mes flèches, sous mes flèches dont jamais la pointe ne se brise, jamais ne se courbe,

» Sous mes flèches de bois de nab', empennées de plumes d'aigles, lancées rapidement du milieu de mon arc, de la dure saillie de la corde arrondie comme la saillie de la jambe lisse et polie du katâ (1).

» A peine ma main les avait saisies, qu'elles partaient de mon arc redoutable et trouvaient de suite la chair de l'ennemi, à qui je sus toujours les rendre terribles.

» Et soudain mon arc retentissait, dans mes mains, d'un long gémissement, prolongeait un *inn* comme un homme qu'un coup mortel frappe sur le crâne, que les blessures ont criblé. »

PERRON.

---

(1) Le katâ est un oiseau du désert, et est appelé vulgairement *ganga ;* c'est *tétrao alkata.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

SÉMÉIOGRAPHIE HIPPIQUE

DES ARABES.

Dès les temps les plus reculés, les Arabes ont apporté une attention minutieuse aux marques distinctives par lesquelles on peut reconnaître de prime abord les qualités ou les défauts d'un cheval. A une époque assez ancienne, l'histoire fait mention des noms et des nobles qualités de plusieurs chevaux arabes. Quelques années avant la naissance de Mahomet, une contestation au sujet d'un pari sur la vitesse des deux fameux coureurs Dâḥis et Ṛabrâ occasionna une guerre entre les deux tribus d'Ạbs et de Zoubyân, guerre acharnée qui dura quarante ans, pendant lesquels ni juments, ni chamelles n'eurent assez de repos pour perpétuer leur race. On voit par ce seul trait que les amusements du *turf* étaient, pour les bédouins d'autrefois, non-seulement une fête, mais une affaire importante.

Les qualités physiques que les Arabes prisent le plus dans leurs chevaux sont les suivantes : La tête petite, — les oreilles effilées et se touchant presque par leurs extrémités, — le front large, — les yeux proéminents et vifs, — les ganaches larges et maigres, — le museau

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

effilé et nu, — les naseaux ouverts, — le cou long et cintré, — la poitrine large, — la croupe élevée et arrondie, — le ventre peu prononcé, — la queue courte et déliée, — les jambes nerveuses, — les paturons courts et flexibles, — les sabots durs et amples. Du reste, quand les trois principales beautés, celle de la tête, de la croupe et des jambes, se trouvent réunies, ils considèrent le cheval comme parfait; et cependant, ils ne le prendraient pas pour monture ni même pour étalon, s'il avait quelque signe néfaste.

Il y a plusieurs signes naturels que les Arabes regardent les uns comme sinistres pour le cavalier ou le propriétaire, les autres, au contraire, comme favorables et devant porter bonheur. On n'est pas d'accord dans les diverses parties de l'Orient, sur le nombre de ces signes : quelques cavaliers comptent environ vingt signes funestes et portent à soixante et dix le nombre total des signes bons et mauvais; d'autres en comptent beaucoup moins. Toutefois, l'effet que les signes néfastes ont incontestablement sur l'animal, est de déprécier, au premier coup d'œil, sa valeur des deux tiers et quelquefois davantage.

Quelque scepticisme qu'on apporte en pareille matière, il est certain que ces idées doivent naissance à des observations que les Arabes ont dû répéter souvent; et tout superstitieux qu'ils sont, ils ne consentiraient point à diminuer ainsi le prix de leurs chevaux, s'il n'y avait pas un fond de vérité dans ces appréciations dont ils font toujours un mystère.

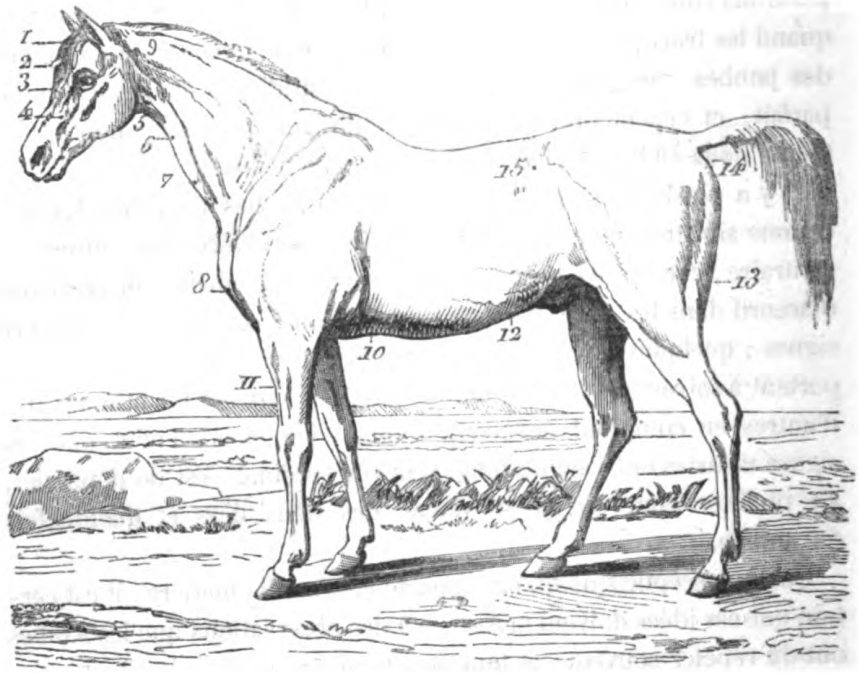
La majeure partie des signes qui servent à reconnaître les qualités ou les défauts d'un cheval sont des *écussons* ou des *épis* situés sur différentes parties du corps. Cette science des signes est basée probablement sur des observations identiques à celles qui ont conduit M. Guenon à découvrir sa méthode pour apprécier les vaches laitières. Ce qui est vrai pour la race bovine, peut l'être également pour la race chevaline.

On appelle *épis* de petites mèches ou touffes de poil à contre-sens qui forment de légères saillies sur la peau. Chaque épi a, chez les Arabes, une valeur et une signification particulière selon la place qu'il occupe, selon la grandeur et la finesse de son poil.

Voici la liste et l'emplacement des épis les plus caractéristiques d'après les renseignements fournis par un cavalier arabe qui avait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

parcouru la Mésopotamie, la Syrie, le Nedjd, c'est-à-dire les pays où se trouvent les plus beaux chevaux de l'Orient.



1. — Appelé Ḳanâdil : ce sont deux épis situés dans le toupet, près des tempes : ils sont rangés parmi les signes favorables.
2. — El-chérîkaîn : deux épis situés au-dessus des yeux : signe favorable.
3. — Ḳabr ou ḳabr maftoûḥ, c'est-à-dire *tombe ouverte* : épi situé au bas du front, considéré comme le plus sinistre des pronostics et généralement bien connu de tous les Arabes.
4. — Nadabât : épis des deux côtés des ganaches. Signes néfastes s'ils se trouvent sur une jument, sans importance sur un étalon.
5. — Ṛanaḳât : épis sous la gorge près de l'auge. Ils sont considérés comme favorables par les uns, comme néfastes par les autres : mon instructeur me disait qu'on n'y attachait aucune importance en Syrie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

6. — Ḥedjâb : épis favorables situés des deux côtés de la trachée.
7. — Chakk el-djeîb : signe néfaste.
8. — Nichân el-ṡidr : favorable.
9. — El-djérâid : épi sous la crinière ; — favorable.
10. — Nichân el-chérîḥah : favorable.
11. — Nichân el-derâ' : insignifiant quand la balzane ne monte pas jusque-là.
12. — Nichân el-sourrah ou sabak : épis situés de chaque côté du nombril ; — favorables.
13. — Bôch-nichân : sur les fesses ; — néfastes. — Les juments qui les portent conçoivent difficilement.
14. — Irmâḥ : épis néfastes.
15. — Djennâbât : épis des flancs. Sans importance si la selle les couvre, mais réputés néfastes si la selle les laisse à découvert.

Dans les notes manuscrites d'un voyage en Orient, par Ibrahîm Manṡoûr efendi (M. Cerfberr), je trouve l'indication de quatre autres signes qui se rapportent à cette catégorie.

Un épi qui s'élève sur le milieu du front, comme un palmier solitaire, est le signe d'une grande fortune : on l'appelle *le chemin du bonheur*.

Un épi à la partie supérieure des jambes de devant d'un cheval pronostique la victoire au cavalier qui le monte : ce signe est appelé *la main de Dieu*.

Les frisures du poil aux hanches sont funestes.

Les chevaux qui ont des épis des deux côtés de la queue sont exécrables : ils font tout mal quand ils n'ont pas d'autres signes qui balancent cette marque funeste (ce sont probablement les épis néfastes appelés irmâḥ, n° 14.)

A cette liste des épis révélateurs des qualités ou des défauts d'un cheval au dire des Arabes, nous joindrons aussi les pronostics que présentent les taches et autres indices.

La jument noire, sans aucun signe, portera malheur au cavalier.

Tout cheval qui a une raie noire sur le dos, depuis le cou jusqu'à la queue, est une monture enviable.

Les taches noires sur les boulets diminuent de moitié la valeur d'un étalon ou d'une poulinière.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le cheval qui a la corne dure est non-seulement propre à de longues courses, mais il est aussi très-patient.

Le coursier rétif a, d'ordinaire, de petits yeux et des naseaux étroits.

Les cavales qui ont le poil fauve au-dessus des paturons sont fécondes.

Garde-toi des marques qui ne sont point placées juste au milieu du front, elles sont néfastes.

Tout coursier qui porte une étoile au front et n'a point de blanc aux pieds te portera malheur.

Les chevaux qui ont une marque noire au palais sont funestes, méchants, enclins à mordre et à se battre.

Le cheval qui a du blanc sur les lèvres et la bouche moyenne court plus vite que le vent.

Un cheval dont le blanc s'arrête sur le nez, rue fréquemment et jette à terre le meilleur cavalier.

Si la lèvre supérieure est blanche en dessous près des gencives, c'est un signe favorable; si elle est noire, c'est un signe néfaste.

Une marque blanche de chaque côté de la poitrine, derrière l'étrier, signifie rapidité, sûreté : on les nomme *les ailes*.

Le cheval qui porte de hautes balzanes est dangereux. Si le blanc monte plus haut du côté droit que du côté gauche, vends-le ou prépare ton linceul.

Vive le cheval qui a une poitrine de lion, une croupe de loup et des jambes de gazelle.

Voilà des assertions qui ouvrent aux explorations de la science un champ nouveau et peut-être plein d'avenir. Nous ne les jugeons pas : nous demandons qu'on les examine, et certes elles sont assez remarquables pour qu'on s'en occupe sérieusement.

A ces renseignements recueillis dans mes voyages en Égypte, il sera facile d'en ajouter d'autres puisés dans les diverses contrées de l'Orient et de former une véritable Séméiographie Hippique. Je les livre à la publicité avec l'espoir qu'ils ne seront pas inutiles et qu'il se trouvera quelqu'un pour continuer ce travail en faisant les expériences nécessaires. Si le principe est vrai, on en profitera; s'il est faux, on aura détruit une erreur et l'on profitera encore.

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

SITUATION DE L'ALGÉRIE

EN 1851.

Le nouveau gouvernement, inauguré par les événements du 2 décembre, a déjà donné à l'Algérie des témoignages éclatants de sa sollicitude et de sa sympathie. Nous aurons occasion, dans le cours de cette *Revue*, d'appeler souvent l'attention de nos lecteurs sur l'importance des mesures prises pour assurer le développement de notre belle colonie. Mais, avant d'entrer dans l'examen détaillé de ces matières, nous croyons utile de présenter un résumé succinct de la situation de l'Algérie, à la fin de novembre 1851, et l'énumération des principaux actes administratifs.

Pendant le printemps, des opérations militaires importantes ont eu lieu dans la partie orientale de la Kabylie, pour débloquer Djidjelli, fortifier l'action de notre autorité sur les populations de ces contrées, donner une sécurité plus grande aux travaux de la colonisation, et étendre nos relations commerciales.

Nos troupes ont rencontré dans ces montagnes, réputées inaccessibles, une résistance opiniâtre. Elles ont livré, en quatre-vingts jours de marche, vingt-six combats, dont plusieurs doivent être comptés parmi les actions de guerre les plus sérieuses. Leur brillante valeur a triomphé de tous les obstacles, et les résultats obtenus ont entièrement répondu à l'attente du pays. Les tribus du cercle de

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Djidjelli ont fait acte de soumission; la vallée de l'Oued-Sâhel a été pacifiée, et on a pu constater un accroissement notable dans le commerce des huiles, principalement alimenté par les Kabyles.

La tâche que la France accomplit en Algérie a deux faces distinctes: ranger d'abord les indigènes sous notre domination, et les faire jouir des bienfaits d'un gouvernement de plus en plus régulier, juste et réparateur; créer ensuite une population coloniale, composée d'éléments européens, l'attacher au sol par des institutions qui lui assurent, autant que possible, les mêmes droits et les mêmes avantages qu'en France; favoriser enfin le développement des intérêts agricoles industriels et commerciaux de nos colons.

C'est à l'armée qu'est dévolue plus spécialement la première partie de cette tâche. Les nombreux et éclatants succès qui couronnent ses efforts pour compléter la conquête du pays, agrandissent chaque jour le théâtre où elle doit exercer sa puissance organisatrice, et propager la civilisation. Les difficultés de toutes sortes dont cette entreprise était hérissée, n'ont lassé ni sa persévérance ni la fécondité de ses facultés créatrices.

On a constaté l'existence en Algérie d'environ douze cents tribus, dont vingt-cinq seulement sont signalées comme insoumises; ce sont les plus pauvres, les plus éloignées de nos centres d'autorité.

Après avoir vaincu les tribus par la force des armes, après leur avoir donné un gouvernement et une administration réguliers, l'armée a appliqué ses efforts à modifier les conditions et les habitudes sociales des Arabes, afin de les fixer au sol, de leur créer des intérêts facilement saisissables, de les arracher à leur funeste imprévoyance de l'avenir, et de les accoutumer à trouver dans les institutions un appui pour lutter contre les calamités qu'ils subissent aujourd'hui, comme des arrêts d'un pouvoir fatal.

Sous l'inspiration des officiers employés au gouvernement des tribus, des édifices et des maisons se sont élevés de toutes parts; on a fait des plantations très-considérables et essayé des cultures nouvelles, on a construit des barrages sur les rivières, bâti des ponts, disposé des caravansérails sur les principales voies de communication pour recueillir et protéger les voyageurs. L'instruction publique a été réorganisée, des soins médicaux ont été offerts à ces populations, que les maladies décimaient sans défense : ils ont été acceptés avec empressement.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

La bienveillance et la justice du gouvernement français commencent à être appréciées par les indigènes ; et, si on ne peut pas espérer encore que les passions hostiles et le fanatisme soient désarmés, du moins voit-on se former déjà parmi les Arabes un parti plus sage, connaissant mieux les vrais intérêts de leur pays, et disposé à seconder nos généreux efforts.

L'œuvre de la colonisation et de l'administration des populations européennes a reçu aussi une grande impulsion. Dans les conditions et les circonstances particulières où se trouve l'Algérie, une société nouvelle est lente à fonder et les progrès ne peuvent répondre à l'impatience de tous les désirs. Le vote de plusieurs lois importantes, spéciales à l'Algérie, a rendu cet enfantement plus facile.

La loi sur la constitution de la propriété du 16 juin 1851 a mis fin aux discordes et aux incertitudes du passé, et fourni une base stable pour les transactions futures. Les intérêts des populations musulmanes ont été garantis sans rien diminuer des chances d'extension des intérêts européens.

La loi du 11 janvier 1851, qui a réglé le régime commercial en Algérie, a ouvert les marchés de la France aux produits de la colonie. Déjà les heureux effets de cette mesure libérale ont pu être constatés ; le commerce des huiles et celui des laines ont pris un grand accroissement, et concourent pour une certaine part à notre approvisionnement.

Enfin la loi du 4 août 1851, qui a fondé une banque d'escompte, de circulation et de dépôt, a été un bienfait pour nos colons. Depuis cinq ans, une crise des plus intenses pesait sur les affaires à Alger ; si on avait laissé les prêts usuraires exploiter et pressurer plus longtemps la colonie, elle n'aurait pas pu recueillir les avantages des nouvelles lois qui venaient de lui être accordées.

La législation, sur les concessions de terre en Algérie, prescrivait des formalités multipliées, et imposait aux concessionnaires des charges trop lourdes et de nature à décourager les entreprises agricoles ; il était urgent d'y apporter des modifications. Un décret, du 26 avril dernier, a introduit dans les clauses des concessions des améliorations essentielles que l'expérience avait hautement indiquées.

Les institutions civiles ont été également développées ; huit commissariats civils ont été créés à Guelma, à Medéâh, à Milianah, à Arzew, à Maskarah, à Orléansville, à Sétif et à Aumale. Six localités

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ont été érigées en communes : le Fondouk, l'Arba, la Rassauta, Boufarik, Douéra et Koléah. Le gouvernement paraît rechercher avec la plus vive sollicitude l'occasion d'étendre les institutions municipales ; mais il ne peut le faire que lorsque les localités offrent les éléments nécessaires pour l'application du régime communal.

Sous l'influence de ces dispositions tutélaires, la population européenne de l'Algérie s'est augmentée de 18,000 âmes ; elle était à la fin de 1851 d'environ 135,000 individus.

On annonce qu'un projet est en ce moment à l'étude pour la création de haras, de dépôts d'étalons, et pour l'amélioration des remontes, dans le double but : de régénérer la race chevaline en Algérie, et d'assurer, dans un avenir rapproché pour la cavalerie d'Afrique, une remonte facile, dont tous nos régiments de cavalerie légère profiteront plus tard. Nos établissements du midi de la France pourront, sans aucun doute, tirer de l'Algérie des reproducteurs remarquables dont ils sont en grande partie dépourvus.

D'autres projets sont élaborés et seront, il y a lieu de l'espérer, prochainement mis à exécution. Il faut citer parmi les plus importants, l'organisation des monts de piété et des caisses d'épargne, un décret sur les mines, etc. D'après la constitution, c'est au sénat qu'il appartiendra de formuler les lois organiques relatives à l'Algérie.

Nous ne terminerons pas ce rapide exposé sans rappeler que les efforts du gouvernement, pour favoriser l'exploitation des richesses minérales et pour introduire des cultures industrielles, ont frappé l'attention publique à l'exposition de Londres. Ce succès semble devoir, comme conséquence immédiate, attirer des capitaux en Algérie, pour la mise en valeur des ressources précieuses de ce pays.

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHRONIQUE.

Wahhâbi. — La plupart des journaux d'Europe ont annoncé que les villes saintes de l'islamisme avaient été subitement saccagées par les Wahhâbi. Cette nouvelle a été démentie par ordre du gouvernement ottoman, que des motifs politiques et religieux faciles à comprendre, ont engagé à celer cette triste nouvelle. Un journal grec, qui se publie à Constantinople, l'avait annoncée avant que la défense du Divan fût connue : les journaux d'Europe l'ont répétée, puis démentie.

Les faits sont malheureusement trop vrais. Les Wahhâbi, chez lesquels il régnait depuis longtemps une grande fermentation, ont tout à coup envahi la Mekke et Médine, massacré la garnison et une partie des habitants, détruit et pillé les mosquées, et emmené un grand nombre de femmes et de jeunes filles. La situation politique de l'Arabie faisait présager depuis longtemps de nouvelles hostilités, mais on ne s'attendait pas à les voir prendre dès le début un caractère aussi grave.

Dès son arrivée à la Mekke, le grand chérif, nouvellement nommé, Ạbd el-Mouttaleb ibn-Ḥaleb, se mit en rapport avec les chefs des tribus qui habitent les contrées du Tihâmah jusqu'à l'Yémen. Tout en lui promettant obéissance ils refusèrent de payer les impôts. La tribu de Ḥarb, qui compte environ 3,000 cavaliers, et occupe les montagnes du Ṣafra, sur la route de la Mekke à Médine, massacra les envoyés du chérif. Depuis plusieurs années, ces Arabes pillent les

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

caravanes et commettent toutes sortes de brigandages. Du reste toute l'Arabie, depuis Aden jusqu'à Bagdad, était dans une agitation menaçante, excitée sans doute par les Wahhâbi qui se préparaient à la guerre qu'ils viennent d'ouvrir d'une façon si cruelle.

La Porte a senti la nécessité de mettre promptement un terme à cet état de choses; elle a donné des ordres sévères au nouveau général en chef de l'armée d'Arabie, qu'elle a investi de tous ses pouvoirs pour réduire les Arabes et rétablir le pèlerinage de la Mekke.

(*Correspondance de la Revue.*)

Mines d'émeraudes. — Une découverte des plus intéressantes vient d'être faite en Égypte. On sait qu'il existe au mont Zabarah, situé près des bords de la mer Rouge, une mine d'émeraudes que le pacha d'Égypte a fait exploiter quelque temps par un Français, M. Cailliaud, et qui a été abandonnée dans les dernières années du règne de Méhémet Alî. Une compagnie anglaise a sollicité et obtenu, depuis peu de temps, l'autorisation de reprendre l'exploitation de cette mine qui, à ce qu'il paraît, offre encore de grandes richesses. En faisant exécuter récemment des travaux importants dans cet endroit, l'ingénieur de la compagnie, M. R. Allan, a découvert à une grande profondeur, les traces d'une galerie qui remonterait à la plus haute antiquité.

Il a fait opérer des déblais considérables; il a trouvé des outils, des ustensiles anciens, et une pierre sur laquelle est gravée une inscription hiéroglyphique. Cette circonstance prouve la vérité de l'opinion émise par Cailliaud et Belzoni, d'après des inductions d'un autre genre, que la mine dont il s'agit a été exploitée dans l'antiquité. Il paraîtrait, d'après l'étude de l'inscription de la pierre qui a été trouvée, que les premiers travaux de la mine de Zabarah remonteraient au règne de Sésostris le Grand, ou Ramsès-Sésostris, qui, selon l'opinion la plus générale, vivait vers l'an 1660 avant Jésus-Christ.

(*Correspondance de la Revue.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Galerie des costumes des janissaires. — Le gouvernement ottoman avait ordonné, il y a quelques mois, que l'on recherchât tous les anciens costumes des Janissaires pour en faire cinquante figures qui pussent servir de monument historique. Cette collection est maintenant complète, et l'on va prochainement exposer à Tchini-Keusk les figures qui représentent les Janissaires avec toutes les transformations que subirent leur costume et leurs armes, depuis la création de cette milice jusqu'à sa destruction; rien ne manquera à cette exposition, qui sera le tableau exact de toutes les particularités qui se rattachaient à cette milice : armes, marmites, étendards, etc. Elle doit ouvrir dans peu de temps, et sera concédée à un spéculateur qui percevra, moyennant une somme payée au trésor, le bénéfice de l'entrée publique, qui sera, dit-on, de dix piastres par personne. (*Journal de Constantinople.*)

Chrétiens. — Cérémonies funèbres. — Depuis l'époque où l'étendard ottoman flotte sur la Bosnie et l'Erzegovine, les cérémonies du culte chrétien étaient célébrées sans pompe, notamment pour l'accompagnement au cimetière des dépouilles mortelles des chrétiens. Mais depuis que le gouvernement impérial a proclamé dans tout l'empire la tolérance religieuse, et a déclaré libre l'exercice du culte, les chrétiens de cette province ont désiré de faire cesser l'ancien état de choses. Ainsi, à la mort d'un chrétien qui eut lieu le 26 octobre dernier à Mostar, les cérémonies funèbres furent faites avec toute la pompe prescrite par le rite, à la demande du vice-consul d'Autriche, et avec l'autorisation d'Ismaïl pacha, gouverneur de l'Erzegovine. Les derniers honneurs ont été rendus au défunt et les prières ont été dites publiquement au milieu d'un grand concours d'habitants de Mostar, parmi lesquels on remarquait le vice-consul autrichien accompagné des employés du consulat et de ses nationaux.

(*J. de Constantinople.*)

Port d'armes prohibé. — Voici le *Memorandum* adressé par le ministre des affaires étrangères aux diverses légations des puissances amies, en date du 26 mouharem, 1268 de l'hégire :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

« L'on entend avec regret depuis quelque temps que certains individus, tant étrangers que sujets à la Sublime Porte, s'étant fait, à Smyrne et dans d'autres provinces de l'empire, une habitude du port des armes, se blessent et s'entre-tuent à la moindre querelle survenue entre eux, sans que la plus active surveillance puisse y mettre obstacle.

» La prohibition de pareils moyens qui aboutissent nécessairement à un acte aussi criminel que l'assassinat, étant exigée par le maintien de la sécurité publique, et par la conservation de la vie humaine, tandis que la tolérance de ces méfaits atteindrait fortement le bon ordre public, la mise en œuvre des mesures les plus rigoureuses et les plus efficaces, et la cessation entière de cet état de choses, sont de la plus urgente nécessité. Il a été donc décidé que dorénavant personne ne devra porter sur soi des armes ni des instruments offensifs ; que tous ceux qui en porteraient, seront arrêtés par les autorités compétentes ; que tout ce qui sera trouvé en argent sur les armes sera restitué à leur propriétaire, et tout ce qui est en fer sera déposé au *khazné* de la police, et que tous ceux qui auront été arrêtés pour contravention à la défense du port des armes, subiront une peine de trois mois à trois ans de travaux forcés, suivant le délit.

» Il est évident que toute assistance, pour la pleine exécution d'une défense aussi utile, sera prêtée de votre part. Ainsi vous êtes prié d'adresser aux consuls de votre Gouvernement les instructions nécessaires à cet effet. » (*J. de Constantinople.*)

Mort du Dr Schultz. — Des lettres de Smyrne donnent la triste nouvelle de la mort prématurée de M. le docteur S. G. Schultz, consul de Prusse à Jérusalem, qui a succombé à la suite d'une longue et douloureuse affection de poitrine. Cet honorable fonctionnaire joignait, à de hautes qualités sociales, le savoir et l'érudition d'un archéologue et d'un orientaliste distingué. On lui doit un superbe *Plan de Jérusalem ancienne et moderne*, auquel il avait consacré plusieurs années de travail.

Victor LANGLOIS.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

BIBLIOGRAPHIE.

VOYAGE AU OUADAY,

PAR LE CHEIK MOHAMMED IBN OMAR EL-TOUNSY,

Traduit de l'arabe par le Dr Perron (1).

Depuis plus d'un demi-siècle la France a les yeux fixés sur cette immense partie du monde oriental qu'on appelle l'Afrique. L'expédition de Bonaparte en 1798, si diversement appréciée dans ses motifs par les historiens et les publicistes, coup de tête ou coup d'œil de génie, fut plus qu'une héroïque reconnaissance de lieux; féconde en résultats, cette prise éphémère de possession ouvrit l'ère des révolutions les plus importantes dans ces immobiles contrées. Ces changements ne se bornèrent pas à l'Égypte, et l'ébranlement communiqué au sol africain par la marche d'une armée européenne persista longtemps après le départ des Français. De 1830 jusqu'à nos jours, la conquête de l'Algérie nous a définitivement ouvert les portes de ce vaste continent.

Dans l'intérêt de la civilisation, dans celui de notre colonie elle-même, notre tâche ne saurait être considérée comme désormais accomplie. Je n'entends point parler ici de nouvelles guerres, mais du développement pacifique des conséquences de notre conquête. Il faut créer, entretenir des rapports multipliés avec tous les pays voisins, et notamment avec ceux du centre de la péninsule.

Mais, ces pays, pour entrer en relations avec eux, pour y acqué-

(1) Un vol. in-8° avec cartes et planches. — Paris, Gide et Baudry, rue des Petits-Augustins, 5.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

rir une utile influence, pour les transformer, il faut, avant tout, les connaître, les connaître sous toutes les faces : configuration, positions géographiques, productions, commerce, mœurs, institutions; il faut être au courant de leurs besoins, de leurs goûts, de leurs aptitudes; et nous ne savons encore rien de tout cela. L'Afrique est une des plus anciennes terres connues; depuis plus de trois siècles les vaisseaux européens en font le tour, et, sauf le bord de ses côtes, cette mystérieuse contrée est presque aussi ignorée qu'aux premiers jours qui suivirent la création.

Le livre dont nous nous occupons aujourd'hui, *le Voyage au Ouadây par le cheik El-Tounsy*, a donc certainement le mérite de l'à-propos et de l'utilité, et ce n'est d'ailleurs pas le seul qu'il possède.

« Mais, d'abord, nous demanderont plusieurs, qu'est-ce que le cheiḳ El-Tounsy; qu'est-ce, au juste, que le Ouadây lui-même?.... » On peut en effet adresser ces questions sans passer pour un ignorant, et nous n'avons pris la plume que dans la prévision d'avoir à y répondre.

Le cheiḳ Moḥammed El-Tounsy, réviseur en chef à l'école de médecine du Kaire, a vécu longtemps daus le Soudan oriental, et M. le docteur Perron, par sa position de directeur de cette même école de médecine du Kaire, mis en relations directes et presque intimes avec ce personnage, nous l'avait déjà fait connaître dès 1845. A cette époque, en effet, remonte une publication que le monde savant n'a point oubliée, — nous voulons parler de la traduction du voyage au Dârfour du cheiḳ El-Tounsy.

Quant au nouvel ouvrage, qui vient si heureusement compléter le premier, c'est encore au docteur Perron que nous en sommes redevables, non-seulement, comme le dit M. Jomard, dans la remarquable préface qui accompagne le livre en question, « parce que M. Perron l'a traduit, mais parce qu'il a décidé le voyageur à oublier un moment ses scrupules religieux et à mettre par écrit ses souvenirs. »

Pour le Ouadây, ou Dâr Ṣeleîḥ, dont, jusqu'à ces derniers temps, on ne connaissait guère que le nom, c'est un pays situé à l'ouest du Dârfour, à l'une des extrémités de cette partie centrale de l'Afrique qu'on appelle le Soudan (en arabe Béled El-Soûdân : pays des nègres) ou Takroûr. Les limites, l'étendue, les situations relatives des villes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de cette contrée ne peuvent être encore indiquées qu'approximativement, et c'est avec beaucoup de peine que, sur les indications recueillies d'El-Tounsy, et arrachées à quelques autres habitants du Ouadây de passage au Kaire, le docteur Perron a pu dresser la carte figurant à la première planche du curieux atlas annexé à l'ouvrage.

L'étendue du Ouadây est, d'après le cheîḳ, de plus de trente journées de marche en longueur, du nord au sud, et de vingt-quatre de l'est à l'ouest. La population peut être évaluée à 5 millions d'individus, dont, pour Ouarah, la capitale, 40,000, — hommes, femmes, enfants et esclaves. L'effectif des forces militaires pourrait s'élever jusqu'à 200,000 hommes.

Inutile de rapporter ici une foule d'autres indications plus ou moins précises, toutes intéressantes, qu'on trouvera dans la préface du savant géographe que j'ai déjà cité en commençant. Il est temps d'ailleurs de laisser la parole au cheîḳ lui-même. — Qui pourrait mieux que lui nous parler de cette terre, vierge encore de nos regards européens ?

Le bon cheîḳ, après avoir religieusement salué « CELUI dont Ma» homet est le Prophète; CELUI qui est unique dans la durée im» muable de son empire et de sa puissance, et qui conduit ses créa» tures comme il lui plaît, etc... » s'exprime ainsi :

« Cette contrée (le royaume du Ouadây) semble être une rose au milieu d'autres fleurs, ou un grand parterre où se promènent des fleuves, tant la Providence y a semé de bienfaits, y a prodigué de libéralités; de toutes parts des eaux pures et limpides, au courant argentin; des jardins où les fleurs s'épanouissent et brillent comme la pupille de l'œil. Sur le bord de ces eaux l'Arâk entrelace ses rameaux en haies épaisses, où le rossignol roucoule ses chants, réjouit le cœur et charme l'âme... Le Ouadây a plus de largeur que le Dârfour, mais il a moins de longueur. Son territoire est d'une nature plus généreuse; il y a en cela la différence d'aujourd'hui à hier, du soleil à la lune, d'un parterre à un désert, du paradis au grand feu. Il y a bien, il est vrai, au Dârfour, quelques lieux dont le sol se rapproche, par ses qualités, de celui du Ouadây; mais la plus grande partie du Dârfour est une terre sablonneuse, altérée ou presque sans eau. Aussi les Fôriens qui habitent ces espèces de déserts sont chétifs, maigres, d'une teinte à nuance jaunâtre; ils ont, pour ainsi dire, toujours soif; ils sont obligés de se rationner strictement pour l'eau, comme s'ils étaient dans un navire égaré sur les mers, qui ne sait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

plus où il est, où est la terre, où est le ciel. Mais, au Ouadây, presque partout abondent des courants d'eaux vives; presque partout des arbres en végétation, toujours retentissant des chants des oiseaux. »

Le Ouadây est séparé du Dârfour par des terres inhabitées couvertes de forêts vierges et qu'il faut deux journées de marche pour traverser. — « Nous rencontrâmes là, dit El-Tounsy, une quantité innombrable de bêtes sauvages, de lièvres, de gazelles, d'éléphants; — les lièvres épouvantés couraient se jeter au milieu même des soldats, se lançaient en aveugles de tous côtés, arrivaient tout fatigués à travers nos gens qui les tuaient presque à leurs pieds... Les dents d'éléphant, ou jaunies par le soleil, ou déjà nuancées au noirâtre, étaient semées de tous côtés; nous en remarquâmes d'énormes, dont une seule eût pu faire la charge d'un bon chameau. Nous en vîmes d'autres fendues en deux ou largement crevassées, et toutes en nombre incalculable. »

Ce beau pays a son histoire; elle n'est pas sans intérêt. A la même époque où l'Égypte voyait s'élever la puissance de l'homme remarquable qui devait dissiper pour elle les premiers nuages de la barbarie, apparaissait au Ouadây le sultan Śaboûn (Ạbd el-Kérîm), descendant, à la sixième génération, de Śeleiḥ ou Śâleḥ, premier sultan de ce pays, où il établit l'islamisme et l'hérédité du pouvoir. Śâboûn a laissé la réputation d'un prince juste, d'un politique habile, d'un vaillant guerrier. Il lia avec Méhémet Ạlî des rapports d'intérêt et d'amitié, expédia des caravanes en Égypte, où il parvint à déposséder le Dârfour de ses anciennes et importantes relations commerciales. Enfin, par la grande énergie qu'il déploya dans la répression des brigandages de quelques tribus, il établit dans tout son empire la sécurité des routes. Il mourut de 1811 à 1815. Le sultan actuel est Moḥammed Chérîf, frère de Śâboûn, qui, naguère, en 1846, dirigea une expédition contre le Bornou.

Une partie plus intéressante du livre d'El-Tounsy, c'est celle où notre auteur, en parsemant son pittoresque récit de mille anecdotes tantôt gaies tantôt tragiques, peint en traits pleins de vivacité les mœurs et les usages des Ouadayens. Le cheik donne une foule de détails sur la condition des femmes, leur coquetterie, leurs parures, sur l'état militaire, sur la population, les races diverses, l'organisation de l'esclavage.

Ce dernier point n'est pas à l'avantage des habitants du Ouadây,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mais il n'est pas le moins curieux. Pour se procurer des esclaves, on fait, à des époques périodiques, de véritables chasses sur le territoire de certaines tribus voisines, comme les Djénâ-Kérah et les Fertît. Au Dârfoûr, ces expéditions sont régulièrement organisées en vertu d'autorisations légales. Le Sultan donne des ṡalâtîeh, véritables permis de chasse, comme ceux que nos amateurs européens se font délivrer pour chasser le lièvre et la perdrix. Les Ouadayens, et notre cheîḳ lui-même, justifient l'esclavage et ses exécrables violences par la raison que les malheureuses populations ainsi pourchassées sont idolâtres, et que le Prophète autorise l'emploi de la force pour amener à conversion les hommes qui n'ont pas encore embrassé la vraie foi. Cet état de choses dure depuis des siècles sans que les nations qui en sont victimes aient jamais songé à opposer la moindre résistance.

« Pendant la durée de l'excursion, dit El-Tounsy, les officiers ou vizirs du sultan (sultan ou chef de la chasse), et, en général, la troupe expéditionnaire, s'occupent de pourvoir à la nourriture de leur maître; et, pour cela, tous cherchent à découvrir les nids ou réserves où les Fertît cachent leurs grains. Se voyant constamment en butte aux chasses des Fôriens et des autres peuples voisins, les Fertît ont imaginé de placer leurs réserves de grains sur les arbres... Ils choisissent, pour établir ces cachettes, les arbres les plus touffus et les plus riches en rameaux, etc... »

Mais ce n'est pas seulement leur grain que ces peuplades-gibier se voient ainsi contraintes de cacher avec tant de soin, elles ont été amenées à chercher pour leurs personnes elles-mêmes de véritables retraites d'animaux sauvages.

« Parmi les peuples idolâtres du Soudan, les uns, avons-nous dit, cachent leurs provisions de grains dans des fosses souterraines, et les autres sur des arbres. Il en est aussi qui établisent leurs habitations sur les arbres les plus robustes et les plus touffus. Le chef de la famille, après avoir adopté l'arbre qui lui convient, monte dessus, débarrasse de branches une partie de la hauteur médiane du branchage de cet arbre, et, avec ces matériaux, il se dispose deux plans, un supérieur au-dessus de sa tête, l'autre inférieur qu'il construit avec les branches les plus fortes, rapprochées et serrées les unes contre les autres; il a eu soin d'abord d'en rendre les tiges plus unies en en élaguant les ramuscules. Ensuite il étale sur le plan inférieur, qui sera l'aire de son gîte, le feuillage qu'il a enlevé de toutes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

les branches coupées de l'arbre. Ce plan terminé, il y construit, avec des cannes de doukn, l'enceinte de sa cabane, à laquelle il donne à peu près la forme conique d'une tente, afin de se garantir plus sûrement de la pluie. Le Fertit et sa femme montent à leur demeure ainsi juchée, et en descendent sans peine; ils s'aident pour cela des saillies et des nodosités qui se trouvent naturellement au tronc de l'arbre... »

La plus grande partie des individus capturés ne peut pas supporter les fatigues et les souffrances du voyage de retour des chasseurs. Ces derniers, sur vingt esclaves, n'en ramènent parfois que deux ou trois. Une fois arrivés, beaucoup d'esclaves meurent encore par suite du changement de climat et de nourriture.

Les Ouadayens ont leur *contrainte par corps*, et la forme en est assez originale. « La plus singulière détention est celle du Ḳaïṭ ou de *la ligne*. Voici comment on y procède : Lorsqu'un créancier a rencontré plusieurs fois son débiteur et lui a demandé son dû, et que le débiteur, tout en reconnaissant sa dette, en remet toujours l'acquittement à un autre temps, le créancier peut, à discrétion, arrêter son homme sur place, le faire asseoir, et alors, de la pointe d'une lance, il trace par terre une *ligne* circulaire autour du débiteur, en lui disant : Par Dieu et son Prophète ! par le Sultan et la mère du Sultan ! par les *téna* appuis de l'État, tu ne sortiras pas de ce cercle que tu ne m'aies payé ta dette. Le débiteur est obligé de rester enclos et assis dans son Ḳaïṭ jusqu'à ce qu'il ait acquitté sa dette. S'il rompt la consigne et que le créancier porte plainte au sultan, on envoie à la poursuite du fugitif; en quelque lieu qu'il soit, on le saisit et on le condamne à des peines très-sévères. »

Puisque toutes les sévérités de la loi et de la jurisprudence n'ont pu jusqu'à présent détruire chez nous le funeste préjugé des combats singuliers, nous ferions peut-être bien, comme terme moyen, d'adopter, relativement au point d'honneur, la coutume du Dârfour. Quand une querelle est à vider entre deux particuliers, on attend au jour de bataille, puis, en face de l'armée qu'il faut combattre, l'un des adversaires provoque l'autre à s'élancer contre l'ennemi commun. Si l'individu ainsi provoqué refuse ou se conduit avec lâcheté, il est déshonoré, perdu; sa femme a droit d'obtenir le divorce, et nulle fille ne voudrait le prendre pour époux. S'il se conduit vaillamment, au contraire, tout est fini; la dette d'honneur est payée; la paix est faite.

Mais, si tout ce que rapporte El-Tounsy, touchant les usages des Ouadayens, est digne d'intérêt, ce qu'il dit du commerce et de l'in-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dustrie du Ouadây est bien plus intéressant encore. Les renseignements qu'il donne sur ce dernier point sont d'une précision parfaite. Ils ne sont plus faits seulement pour satisfaire la curiosité du lecteur, mais ils s'élèvent au plus haut degré d'utilité pratique. Il faut lire, avec l'attention qu'il mérite, tout le chapitre VI de la 2e partie du volume.

On exporte de ces contrées, outre les esclaves, de la gomme, des dents d'éléphants, du tamarin, du ḥabbat-el-ạîn, connu en Égypte sous le nom de chichm (poudre tirée de la graine du *cassia apsus*, employée comme collyre et comme remède pour les ophthalmies), du nabḳ el-karnau (pâte médicamenteuse préparée avec le fruit du *rhamnus*), du tébeldy ou fruits du baobab, des peaux de bœufs, dont on fabrique des mazadeh ou grandes outres plates et carrées, connues en Égypte sous le nom de ray, des plumes d'autruche blanches et noires, etc.

On importe une immense quantité de toutes sortes de verroteries, fort recherchées pour la parure des femmes, et dont la variété infinie des *numéros* est combinée de manière à pouvoir satisfaire les coquettes de toutes les conditions; des bracelets de cuivre, d'ivoire ou de corne; des coraux artificiels; des tarboûch ou calottes rouges tissues; des calicots; des madapolams; des étoffes de soie et coton désignées au Ouadây par le nom de ilâdjeh kaçâouy, et sous celui de gogary au Dârfour; puis, du gros drap rouge qui se vend aux rois pour les harnachements de leurs chevaux. Les ânes d'Égypte sont fort recherchés au Dârfour. Là s'importent encore avec succès le cuivre rouge, mais seulement ce qu'on appelle en Égypte ḳorâdah ou vieux cuivres hors de service; les Fôriens les fondent avec un peu de zinc pour en obtenir un laiton dont on fabrique des brassières; l'étain; le sulfure d'antimoine (le keuḥl ou aṭmed des Arabes); les bois de Sainte-Lucie, de sandal; le café, le savon, les aiguilles, les rasoirs, les selles turques, les étriers à la mamelouk; le papier à écrire, le soufre en colonnes ou en *canon*, des canifs, des encriers, etc.

On peut aussi tirer des profits considérables de la vente des livres de jurisprudence musulmane et du trafic des douros d'Espagne, ou *talari*, que les habitants de l'Égypte et de la Nigritie ont appelé ryâl-abou-medfa' ou *ryâl à canon*, parce qu'ils ont pris pour cette arme de guerre le type des colonnes d'Hercule gravé sur ces monnaies.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Nous consignons ici une observation importante pour ceux qui seraient disposés à tenter quelque entreprise commerciale dans ces contrées. Les selles turques, ainsi que les étoffes *gros feutre* dont on fait les couvertures, sur lesquelles on place la selle, sont défendues aux Ouadayens et réservées pour le sultan seul. Mais ce qu'il faut, surtout, se garder de porter au Ouadây, ce sont des éventails soit en plumes d'autruche, soit même en simple papier coloré. Ils sont interdits aux pauvres ouadayennes par les lois somptuaires, sous peine de mort, et, à ce propos, M. Perron, dans ses notes, raconte ce qui suit : « J'ai eu la vérification directe du fait indiqué dans ce passage, chez le cheik El-Tounsy lui-même. Il eut comme hôte, pendant deux jours, un pèlerin ouadayen qui a épousé une des filles du sultan Chérîf. Le jeune fils du cheik jouait avec un petit éventail en plumes d'autruche. Il le présenta au Ouadayen en lui disant de s'éventer, et soudain notre pèlerin leva les deux mains en repoussant l'éventail, et s'agitant pour éviter d'en recevoir la moindre ventilation. « Non ! s'écria-t-il, non, non ! cela est pour le sultan seul. — Mais tu n'es point au Ouadây. — C'est égal; si l'on venait à le savoir, on me tuerait au retour. — Et qui, d'ici, ira parler de cela au sultan. ? — Qui sait ? » Et le malin enfant du cheik chercha maintes fois à éventer le bon ouadayen, qui avait l'œil braqué du côté de l'éventail, et se tenait en garde, avec une inquiétude étonnante, contre le moindre mouvement de son espiègle ennemi. L'auteur de la note ajoute ce curieux rapprochement : « D'après les découvertes faites dans les ruines de l'ancienne Ninive, à Khorsabâd, près de Moussoul, le chasse-mouche ou éventail et le parasol sont tenus par des eunuques placés auprès des princes, et jamais ces insignes n'accompagnent d'autres personnages que des rois. »

Les articles de commerce que nous avons mentionnés ci-dessus sont tous fournis par l'Égypte, à l'exception du bois de sandal, de l'encens et de quelques autres articles qui viennent du Hedjâz par le Sennâr.

Quelle source de richesse pour nos négociants et pour notre colonie algérienne, si l'on parvenait, ce qui est, sinon facile, du moins très-possible, à détourner l'ancien courant de l'importation aux contrées du Soudan, et si, au lieu de lui laisser suivre la vallée du Nil, on le dirigeait par l'une des nouvelles routes de caravanes par lesquelles le Ouadây et le Bâguirmèh sont mis en communication directe avec la côte septentrionale d'Afrique, routes dont El-Tounsy fait honneur au génie du sultan Sâboûn !

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ne pourrait-on pas faire mieux encore en dirigeant les importations sur le Sénégal, d'où elles circuleraient facilement dans toutes les parties du Soudan. On pourrait, à cet effet, charger des hommes courageux et habiles de nouer des relations, de contracter des alliances offensives et défensives avec diverses tribus du désert, et nos ingénieurs traceraient la route, à la manière arabe, au moyen de monticules et de quelques points de repaire; puis, de distance en distance, ils creuseraient, comme on vient de le faire sur certains points de l'Algérie, des puits artésiens; ce travail, loin d'être inquiété, serait béni par les Arabes, pour qui l'ouverture ou la découverte d'une source est toujours un immense bienfait.

Les nations d'Europe, et la France avant toutes les autres, ont une grande et sainte mission à remplir vis-à-vis des peuples africains. Cette mission a été tracée par M. Perron lui-même, dans son introduction, avec une grande élévation d'idées, et en des termes que je ne puis résister au plaisir de reproduire ici.

« D'immenses intérêts de commerce et de civilisation, dit l'intelligent traducteur d'El-Tounsy, sont à étudier dans le voyage du Soudan..... puis il y a à chercher les moyens d'effacer de dessus la terre ces voies de souffrances et de hontes, par lesquelles on traîne chaque année tant de milliers d'esclaves, c'est-à-dire tant de chair humaine à vendre sur les marchés, ou bien à laisser morte en pâture aux bêtes féroces des déserts..... Que l'on travaille, que l'on réussisse à éveiller le goût de l'industrie, ou au moins d'abord à faire naître des besoins nouveaux dans la Soudanie, et on en exportera des masses d'or, qui se répandront ensuite, sous mille formes différentes, et dans le monde européen, et dans le monde africain. Car, il est bon de le savoir, 12 à 15 millions en or natif sortent annuellement du Soudan pour s'embarquer sur les navires européens qui touchent aux côtes occidentales de l'Afrique; 20 à 30 autres millions, encore en or natif, traversent tous les ans les sables du Sahra pour venir sur les rives septentrionales de la Mauritanie, et s'en aller, de là, par mer, du côté de la Turquie, de la Grèce, de l'Asie Mineure, de la Syrie, et pénétrer jusqu'en Perse et dans les Indes..... Mais, qu'on le sache bien aussi, il faut, avec ces pensées d'industrie, des pensées de bien moral et de civilisation; car l'expérience est là pour témoigner que les seules relations commerciales ne suffisent pas. L'Angleterre en a donné la preuve; elle n'a travaillé sur les côtes d'Afrique qu'à faire du commerce, et les vues exclusives du commerce poussent

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

à l'avidité, par suite à l'égoïsme, à la ruse, à la déloyauté, même aux procédés brutaux. Alors, insensiblement, ces relations s'affaiblissent et, avec le temps, finissent par mourir. « Les Anglais, dit » M. Mac-Queen, n'ont rien fait, dans leurs rapports avec les côtes » de l'Afrique. pour le bien de l'Afrique; rien fait pour chercher à » établir des communications utiles à la civilisation des peuplades, » même les plus développées et les plus intelligentes des bords et du » centre de l'Afrique. » — Que la France profite de cet avis; elle sait, aujourd'hui, rattacher à des calculs d'intérêts matériels des pensées et des vues civilisatrices. Maîtresse de l'Algérie, tenant en respect, sous sa férule, le Maroc bâillonné, elle pourra bientôt songer à l'intérieur du Soudan, songer à y faire passer des hommes capables, qui, à la suite des caravanes, commencent de généreuses et pacifiques explorations. Il ne sera pas dit, nous l'espérons, que la France aura fait la conquête d'Alger pour le seul plaisir de la conquête d'une province, pour avoir un bout de terre de plus, mais pour servir aussi à des vues providentielles, au développement et à la civilisation de l'Afrique, des États de la rive septentrionale d'abord, et ensuite de la Soudanie : œuvre longue sans doute! Mais qu'importe? Gloire à qui la commencera, et à qui saura la parfaire.»

Viennent donc les hommes capables, studieux, intrépides qu'invoque si chaleureusement M. Perron, et dont l'intervention est réclamée tout à la fois pour l'agrandissement de notre puissance et de notre richesse, ainsi que dans l'intérêt de l'humanité et de la civilisation! — Et d'abord, viennent les lecteurs au livre dont nous avons cru devoir entretenir le public! — Ce vœu n'a rien, ce nous semble, de trop hardi;—il ne saurait manquer de s'accomplir. L'ouvrage a tout ce qu'il faut pour le succès :—il est neuf, consciencieux, savant, et, ce qui ne saurait jamais rien gâter, il est amusant!

Maintenant, je dirai, pour finir comme notre vénérable cheik : « Il est temps d'arrêter mon kalam en son vagabondage..... Gloire à l'Éternel, à la majesté souveraine des mondes! — Salut! »

ADOLPHE BREULIER.
Avocat à la Cour d'appel de Paris,
membre de la société asiatique.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Ce, rue Racine, 26.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

ESSAI HISTORIQUE

SUR LES ROIS LUSIGNANS

DE LA PETITE ARMÉNIE.

Grâce aux héroïques péripéties de la grande épopée des Croisades, de nobles familles françaises sont devenues de puissantes familles orientales, et dans ce Recueil, qui embrasse toutes les phases des divers États de l'Orient chrétien et musulman, il n'était pas possible d'oublier un des plus glorieux noms de France, le nom de Lusignan, — cette noble maison qui fit son apparition dans notre histoire nationale dès le xe siècle; dont le château, disaient les légendes populaires, avait été bâti par la fée Mélusine; — cette race féconde qui porta d'abord son écu simplement *burrelé d'argent et d'azur*, en attendant les magnifiques modifications des alliances et des conquêtes, — cette famille enfin dont les descendants conservent encore aujourd'hui trois ou quatre couronnes dans leurs archives.

Tout le monde connaît les Lusignans qui s'assirent sur les trônes de Jérusalem et de Chypre; on connaît moins ce qui a rapport à leur royauté d'Arménie : c'est cette phase de leur histoire que nous allons essayer d'esquisser.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

I.

SITUATION DE LA PETITE ARMÉNIE SOUS LES ROUPÉNIENS.

§ I. *Histoire.*

Vers le milieu du XIe siècle, les débris de l'antique race d'Haïg, chassés de leur patrie par les sultans Seldjoukides et fuyant les persécutions des Musulmans se réfugièrent dans les montagnes de la Cilicie et de la Comagène, sous la conduite de plusieurs de leurs chefs. Ils s'établirent d'abord dans les gorges des montagnes, sur les plateaux les plus élevés, et repoussèrent les Turcs qui tentèrent plusieurs fois de les chasser de leurs positions.

Retranchés dans leurs montagnes inaccessibles, les Arméniens défiaient les Musulmans, qui renouvelaient constamment leurs attaques sans pouvoir réussir à les vaincre. Ils restèrent ainsi plusieurs années occupés à défendre pied à pied leur nouvelle patrie. Leur réputation de bravoure les faisait craindre des émirs du voisinage et leurs troupes s'augmentaient chaque jour d'un nombre considérable d'émigrants, qui, désertant les anciennes provinces de la Grande-Arménie venaient chercher un refuge dans la chaîne du Taurus.

Forts de leur nombre et confiants dans leurs forces, les Arméniens se répandirent bientôt dans les plaines de la Cilicie, s'emparèrent de plusieurs cantons, s'établirent à Tarse, à Lampron, à Ḳésoun et se mirent sous la protection des Comnènes de Constantinople dont la puissance dans ces contrées était depuis longtemps affaiblie (1).

En 1080, Roupène, prince arménien de la race des Pacradouni et allié à Ḳaḳig II, dernier roi de cette famille, résolut de venger la mort de son parent, qu'un gouverneur grec de la Cappadoce avait fait assassiner pour s'emparer de ses États (2) au profit de l'empire de Constantinople. Il contracta aussitôt une alliance avec les chefs

(1) Matthieu d'Édesse, *Hist. d'Arménie*, manuscr. armén. de la Bibl. nationale de Paris, n° 99, ancien fonds, f° 200, v°. — Samuel d'Ani, *Chronogr.* — Tchamitch, *Hist. d'Arménie*, en arménien (*Badmouthioun Hajotz*), t. II, p. 995-1005; t. III, p. 6 à 39. — St-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 387.

(2) Matthieu d'Édesse, *lieu cité*. — Samuel d'Ani, *ouvr. cité*. — Tchamitch, t. II, p. 1002-1006. — St-Martin, t. I, p. 376.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

arméniens de la Cilicie et les engagea à se rendre indépendants des Grecs, qu'il chassa de cette province.

Cette expédition terminée, Roupène alla résider à Pardzerpert, château situé dans le Taurus. Là, ce prince jeta les fondements d'une souveraineté héréditaire et c'est de lui que date la dynastie à laquelle il donna son nom, et qui se maintint en Cilicie depuis le XIe siècle jusqu'à l'avénement de la maison de Lusignan (1).

Les successeurs des Roupène agrandirent peu à peu leur souveraineté, s'allièrent par des mariages aux Croisés qui occupaient alors la Syrie, et parvinrent à tenir les Musulmans à distance de leur territoire. Léon II, à qui sa valeur et les services qu'il avait rendus aux Croisés, méritèrent le titre de roi, augmenta considérablement ses États. Les Arméniens, qui grandissaient chaque jour, inspirèrent une telle confiance aux Tartares que ceux-ci recherchèrent leur alliance et les aidèrent à résister aux forces combinées des sultans d'Iconium, de Mésopotamie et d'Égypte. Malheureusement l'appui des Tartares devait bientôt manquer aux Arméniens de la Cilicie : au commencement du XIVe siècle, les Mongols abandonnèrent le christianisme, se firent musulmans (2) et cessèrent de soutenir les rois Roupéniens, leurs fidèles alliés.

A cette époque, le takavor Léon IV était sur le trône. Se trouvant abandonné à ses propres forces, sur lesquelles il n'osait pas compter, et voyant les hordes nombreuses qui menaçaient son pays, ce prince demanda la paix. Les Mongols refusèrent et profitant des troubles qui agitaient la Cilicie, ils s'emparèrent du pays qui se livra sans résistance et assassinèrent le roi Léon. Le connétable Ochin, seigneur de Gantchoï et oncle du roi, rassembla toutes les troupes qu'il put rallier, chassa de la Cilicie Bilarkou, général mongol et se fit proclamer roi. Son règne, l'un des plus glorieux qui ait illustré l'Arménie au moyen âge, fut tout entier consacré au rétablissement de l'autorité longtemps méconnue par ses barons; toutefois cette administration habile et bien dirigée ne devait pas porter ses fruits, car à sa mort arrivée en 1320, le royaume allait encore se trouver

(1) Tchamitch, t. III, p. 1 et suiv.

(2) Le moine Aiton (Héthum), *Fleur des histoires d'Orient*, édit. de Bergeron, t. II.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

livré aux mains des barons, qui gouvernaient pour son fils en tutelle.

Léon V, était le nom du jeune prince que le roi Ochin avait eu d'une fille du roi Lusignan de Chypre; il fut confié par les grands d'Arménie à la garde du seigneur de Gorigos, qui épousa la veuve du roi défunt. Bientôt les discordes civiles qui avaient marqué si fatalement les règnes d'Héthum II, de Thoros, de Sempat, de Constantin, de Léon IV et d'Ochin, allaient éclater de nouveau; les invasions des Tartares, des Turcomans et des Mamelouks, sollicitées par un État épuisé et sur le penchant de sa ruine, venaient achever de réduire à la dernière extrémité le royaume d'Arménie, déjà tant affaibli. Les barons ciliciens perdaient chaque jour du terrain, leurs troupes diminuées par les guerres et la désertion, ne pouvaient plus combattre, et les princes d'Occident, sourds aux prières du pape qui prêchait une croisade en Arménie, n'envoyaient que des bandes indisciplinées, dont ils étaient heureux de se débarrasser et qui nuisaient plus au pays que les infidèles eux-mêmes. Épuisé par des défaites successives, abandonné par les princes chrétiens, Léon V, résolu à tenter une dernière fois la fortune, envoya une ambassade aux Tartares. Il leur rappelait les anciennes alliances que les Mongols avaient contractées avec les rois ses prédécesseurs et les services que ceux-ci leur avaient rendus. Malgré la différence de religion qui les séparait, Léon obtint des Tartares quelques secours en hommes, en même temps que le roi de France, Philippe de Valois, lui adressait dix mille florins d'or pour rétablir ses forteresses et solder son armée (1). Avec ces faibles ressources, Léon éloigna pendant quelques temps les Égyptiens. Mais les dissensions intestines si fatales pendant les invasions éclatèrent encore. Cette fois, le roi seul devait s'en attribuer la cause : il avait enlevé en 1330, à son oncle Ochin le commandement de l'armée et n'écoutant que les conseils de ses parents latins qu'il avait appelés à sa cour, il fit assassiner les principaux barons de l'Arménie et donna leurs biens aux Latins qui l'avaient secouru (2). Ce fut un mécontentement général dans

(1) *Art de vérifier les dates.* Conf. *Rois d'Arménie, Léon V.* — Mon *Essai sur les monnaies des rois arméniens de la dynastie des Roupène*, p. 30.

(2) Tchamitch, t. III. *Règne de Léon V.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tout le royaume (1335); les familles dépossédées appelèrent les Égyptiens à leur aide. Ceux-ci arrivèrent aussitôt, non pour reconstituer mais pour détruire, et Léon effrayé s'enfuit à leur approche. Tout fut dévasté! Les Égyptiens gorgés de butin, évacuèrent la Cilicie.

Aussitôt leur départ, Léon V quitta ses montagnes et rentra dans son royaume ravagé par les infidèles et décimé par la famine. Il mourut quelques années après, sans laisser d'enfants (1342). Avec lui s'éteignit la race des Roupéniens (1), et il fut le dernier des rois nationaux de l'Arménie.

§ II. *Géographie.*

Nous avons vu dans le précédent chapitre, la série des événements qui amenèrent les Arméniens en Cilicie au XIe siècle, nous allons les suivre maintenant dans leurs conquêtes, assister à leur développement et à l'extension que prit la dynastie Roupénienne dans les plaines de la chaîne du Taurus, en Syrie, dans la petite Arménie proprement dite, en Isaurie et en Cappadoce.

Lors de la première émigration déterminée par les conquêtes des Seldjoukides, en 1072, Abekarib, un des chefs arméniens qui fuyaient le joug des Turcomans, s'empara de Tarse et en fit sa résidence. Un autre chef, Ochin, prit pour sa part la forteresse de Lampron et y établit sa souveraineté, tandis que Vasil, auquel obéissait un troisième corps d'émigrants arméniens, vint se fixer à Kesoun près Marach, et jeta les fondements d'un petit État héréditaire qui subsista jusqu'à 1116, époque à laquelle Baudoin, comte d'Édesse, en fit la conquête sur Vasil, surnommé Dega ou le Voleur, rendu célèbre par ses brigandages.

Quand Roupène eut établi à Pardzerpert, située aux gorges du Taurus, la principauté héréditaire qui devait donner ses derniers rois à l'Arménie, il s'occupa d'agrandir les limites de son gouvernement, s'empara de tous les châteaux d'alentour et mourut, laissant à son successeur Constantin la tâche de s'établir à Vaga, fort très-impor-

(1) Aboulféda, *Annales musulm.*, t. V. — Cantacuzène, *Hist.*, 31, 87. — Tchamitch, t. III, p. 330-338. — St-Martin, t. I, p. 401.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tant aux environs de Tarse (1095). Un autre de ses descendants, Thoros, prit Anazarbe (1107).

Léon, en héritant de la principauté de la Cilicie, chercha à dépouiller les Grecs de tous les châteaux qu'ils avaient encore dans ce pays; et dans ce but, il leur enleva Mopsueste, qui devait lui être ravie à son tour par Bohémond II, prince d'Antioche, avec les villes d'Adana et de Saravantikar. Mais Bohémond ne jouit pas longtemps de sa perfidie, car Léon rentra bientôt dans la possession de ces villes. Au moment où il s'en croyait le paisible possesseur, l'empereur Jean Commène, pour se venger des Ciliciens qui s'étaient rendus maîtres des cités orientales de l'empire, dont il se regardait comme suzerain, envoya contre Léon une armée qui s'empara, non sans peine, de Tarse, d'Anazarbe, du fort de Vaga et du territoire de ces villes.

L'avantage que les Grecs avaient obtenu dans cette campagne, ne fut pas de longue durée; Thoros, qui succéda à Léon, reprit Vaga, Sis, Adana, Anazarbe, etc., et couronna son œuvre en assiégeant Tarse et Mopsueste qu'il prit d'assaut avec les châteaux d'alentour (1143-1145).

Cependant les Grecs ne croyaient pas perdues pour jamais leurs provinces orientales de l'Asie-Mineure, et en 1152, une nouvelle armée, commandée par Andronic, général de l'empereur Constantin Monomaque, traversa le Taurus et marcha contre le prince Roupénien. L'armée grecque fut vaincue; Tarse et Lampron, que gouvernaient des Arméniens sujets et vassaux de l'empire, furent reprises par Thoros qui les réunit au domaine royal.

Thoros, qui comptait sans la médiation des croisés, aurait pu se croire définitivement seul souverain dans la Cilicie, quand Baudoin IV, roi de Jérusalem, s'entremit entre lui et l'empereur pour accorder leur différend. A la suite d'une longue négociation, il fut décidé que Thoros restituerait aux Grecs les villes dont il s'était rendu maître et s'engagerait désormais à ne plus rien tenter contre elles.

Roupène II, fils de Stéphanos, que la parole de Thoros n'avait point engagé, commença par relever les villes et les bourgs, les châteaux et les monastères que les guerres contre les Grecs et les sultans d'Iconium avaient détruits, puis il enleva Tarse à l'empereur et déposséda Héthum, gouverneur de Lampron pour les Grecs. Il agrandit ensuite ses États par ses conquêtes successives dans les terres des Seldjoukides, des Grecs et des Musulmans de Syrie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Léon II étant arrivé au pouvoir, augmenta encore son territoire aux dépens des Grecs et des barons arméniens vassaux de l'empire, conquit le littoral de la Méditerranée, et quand il eut bien assuré les frontières de ses États, il écrivit à l'empereur Frédéric II et au pape pour demander la couronne, attendu, disait-il, qu'il avait assez de terres pour constituer un royaume.

C'est cette royauté que Léon laissa aux mains de sa fille Zabel (Isabelle), et que Roupène, prince d'Antioche, voulait accaparer en établissant son autorité à Tarse et dans d'autres villes de la Cilicie. Malheureusement pour lui, les chances de la guerre lui furent contraires et il s'enfuit sans oser défendre Antioche dont les Arméniens s'emparèrent et qu'ils conservèrent quelque temps. Ḥéthum, qui par son mariage avec Zabel, devint roi d'Arménie, augmenta encore beaucoup le domaine royal qui se composait sous son règne, de toute la Cilicie, de villes de la Syrie, de la petite Arménie, de la Cappadoce et de l'Isaurie. De plus, le takavor était encore suzerain des principautés arméniennes indépendantes des bords de l'Araxe, qui lui avaient prêté foi et hommage au retour de son voyage à l'ourdo du ḳân (1). Mais cette puissance n'était qu'éphémère, car les Égyptiens, irrités de l'alliance que Ḥéthum avait contractée avec les Tartares, arrivèrent en Cilicie, et le roi fut obligé de leur céder toute la partie de ses États située entre le fleuve Djiḥân et la Syrie.

Dès lors L'Arménie fut sans cesse en butte aux ravages des Égyptiens; Léon III fit bien rebâtir les églises, les monastères et fortifier les villes, mais il ne put empêcher ses États d'être entamés, et la citadelle de Romgla, résidence du patriarche, située sur les bords de l'Euphrate, tomba bientôt au pouvoir des infidèles. Enfin sous Léon V, les limites du royaume furent encore considérablement restreintes, et le domaine royal ainsi mutilé et dévasté, devenait l'héritage d'une famille française que les Croisades avaient amenée en Orient.

§ III. *Organisation féodale de l'Arménie.*

Les Croisés, en s'établissant en Syrie, y implantèrent leur système féodal et la législation de l'Occident. Un royaume fut fondé, des fiefs

(1) Le moine Héthum, ch. 23, 24.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et arrière-fiefs furent instituées; un code emprunté aux lois et coutumes diverses de l'Europe, et formulé sur des bases nouvelles et plus larges, vint assurer la conquête et les droits des Croisés. Ce système, introduit par les guerres saintes en Asie, dès le milieu du XIIe siècle, devait y porter ses fruits, en s'étendant aux États chrétiens de l'Orient, dont l'existence n'était point due aux Croisades, mais qui, au milieu de la conquête musulmane, avait pu réussir à conserver leur foi et leur nationalité en luttant continuellement contre les hordes qui menaçaient de les anéantir.

Tels étaient alors les royaumes de Géorgie, d'Agovanie et d'Arménie, cernés de toutes parts par les infidèles.

La Géorgie, sur les confins de l'Asie, était séparée de l'Europe par le Caucase; depuis la conquête macédonienne (1), elle avait vu quatre dynasties de rois se succéder, quand Gouram le Bagratide parvint à y établir sa domination. Les successeurs de ce Gouram avaient abandonné le culte du feu et s'étaient faits chrétiens avec tous leurs sujets (2).

Les rapports que les Géorgiens avaient eus avec les Croisés et surtout avec le pape (3), leur avaient fait une réputation d'orthodoxie que les chroniqueurs Jacques de Vitry (4) et Gauthier de Metz (5) se plurent à constater. La Géorgie était alors divisée en deux royautés issues d'une même souche, mais distinctes, ayant chacune au-dessous d'elles des fiefs héréditaires possédés par des nobles de la première classe où mtawar, et des arrière-fiefs qui se trouvaient entre les mains des nobles de la deuxième classe où aznaour (6).

---

(1) Brosset, *Hist. de la Géorgie*, trad. de Wakhtang, t. I.

(2) Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I.

(3) Raynaldi, *Ann. eccl.*, t. XIII, p. 339.

(4) Liv. 1., ch. 79. « Georgiani nuncupantur, eo quod S. Georgium, quem in » prælliis contra gentem incredulam, advocatum habent et patronum. »

(5) Roman de la *Mappemonde :*

« Celle gent sont boin crestien,
Et ont a nom georgien,
Car saint Georges crient toujours,
En battaille et es estours,
Contre païen, et si l'auroent
Sur tous autres et l'honnourent. »

(6) Conf. ma *Numismatique de la Géorgie au moyen âge*, p. 5 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Les Agovans, improprement appelés Albanais par les Grecs et les Latins, formaient aussi un royaume à part situé au nord-ouest de l'Arménie; cet État, qui se gouvernait d'après ses propres lois, était constitué suivant le système féodal de l'Europe au moyen âge (1). Les détails nous manquent sur l'histoire de ce peuple et les annales du pays sont bien insuffisantes, ainsi qu'on peut en juger par le livre de Moïse Galgandouni (2).

La Cilicie et les possessions qui en dépendaient avaient aussi leur organisation féodale. Ce système qui prit naissance au contact des Occidentaux, venus pour commercer avec l'Orient avant les guerres saintes, se développa et se régularisa à l'époque de la conquête de la Syrie par les Francs. En effet, à l'origine de l'émigration arménienne dans les montagnes du Taurus, les chefs qui se succédèrent dans le gouvernement de la Cilicie, ne prirent point le titre de rois, et ne purent se considérer eux-mêmes que comme vassaux. Mais quand ils eurent reçu des Francs un titre officiel, et que Constantin Ier eut été décoré du marquisat de l'Arménie, alors le gouvernement commença à se régulariser sous l'influence des Latins, et la féodalité se développa insensiblement.

Cependant elle devait encore languir quelque temps sans pouvoir arriver au degré de perfection qu'elle acquit sous ses rois; cela tenait aux guerres que les premiers princes soutinrent contre les Grecs, dont la présence dans les points principaux fortifiés imposait de force aux contrées voisines la suzeraineté de l'empereur de Constantinople. En effet, Léon Ier avait bien pris le titre de roi, mais il ne reçut jamais l'onction royale et n'était point reconnu comme tel, puisqu'il fut toujours en guerre avec l'empereur grec qui se regardait comme le seul maître de la Cilicie.

Un autre fait encore, consigné dans les chroniqueurs, nous apprend que Thoros II, fils de Léon, reçut de l'empereur Manuel Comnène le titre de Pansebastos des provinces méridionales de l'Anatolie; mais ce fut seulement sous le règne de Léon II que la Cilicie prit

---

(1) Tchamitch, t. III, p. 13. — Moïse Galgandouni, *Hist. des Aghovans*, manuscr. — St-Martin, t. I, p. 217. — Eug. Boré, *Mém. d'un Voyageur en Orient*, t. II, p. 48.

(2) Je me propose de donner prochainement un aperçu historique sur les Agovans, où je rectifierai quelques points erronés des Mémoires de M. E. Boré.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rang parmi les royaumes, quand ce prince eut réuni au domaine de la couronne tout le littoral de la Méditerranée, situé au midi de ses possessions.

A cette époque aussi commença la régularisation du gouvernement; les conquêtes de Léon, regardées jusqu'alors comme des incursions par les Grecs, furent solennellement reconnues par l'empereur d'Allemagne et le saint-siége (1).

Les chefs arméniens qui avaient aidé les princes à augmenter leurs États furent installés comme vassaux dans tous les districts nouvellement réunis au domaine de la couronne, à la condition de suivre le monarque à la guerre, de payer les impôts; leurs enfants devenaient de droit leurs héritiers dans la possession du fief. C'est qu'en effet, dès le règne de Léon II, la Cilicie eut des rapports constants avec la Syrie; le royaume des Roupéniens était distinct, il est vrai, des établissements des Croisés, mais il touchait, à l'orient, à la principauté d'Antioche et entretenait avec Chypre des rapports de commerce qui amenèrent bientôt des alliances entre les deux maisons régnantes (2). En outre, Gênes et Venise, qui étaient en relations continuelles avec l'Arménie, avaient établi des comptoirs dans les villes du littoral (3).

La religion des Arméniens était aussi la même que celle des conquérants de la Terre-Sainte, sauf de légères dissidences (4). Et la Cilicie, qui était pour ainsi dire l'avant-garde de la Syrie du côté du nord, séparait les possessions chrétiennes des États musulmans. Ensuite, les Arméniens ayant souvent pris part aux expéditions des Croisés contre les infidèles, les intérêts se trouvaient les mêmes, les rapports devenaient de plus en plus fréquents, et sans y penser, l'Arménie se latinisait peu à peu.

Pour ne point paraître un barbare aux yeux des Croisés, le Takavor devait donc copier l'étiquette des cours de Jérusalem et de Chypre, dont la sienne devenait l'égale; aussi trouvons-nous, dès le règne de Léon II, une cour établie sur le modèle de celles d'Occi-

---

(1) Raynaldi, *Ann. eccl.*, t. XIII, année 1198. — *Recueil des hist. de France*, t. XIX, l. 2.

(2) Mas-Latrie, *Relations commerc. de Chypre avec l'Asie-Mineure au moyen âge.*

(3) Mas-Latrie, *Ib.*

(4) *Coll. des Conciles.* Conf. *Conciles d'Adana, de Sis*, etc. — La Croze, *Hist. du Christ. d'Éthiopie et d'Arménie, ad calcem.* — Tchamitch, t. III.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dent (1), avec ses connétables, ses maréchaux, ses barons, ses chanceliers (2), etc.

A ces hauts dignitaires, les fiefs ne manquaient pas non plus; la famille royale, mieux partagée que les autres, possédait Gorigos qui était un des ports principaux de la Cilicie et le seigneur prenait le titre d'ichran ou de prince (3). Le reste du royaume était divisé entre les autres barons (4); les chartes qui nous sont parvenues ne nous donnent malheureusement pas la liste des titres de noblesse des possesseurs de fiefs et d'arrière-fiefs; elles qualifient les seigneurs du titre général de barons, que les historiens, et particulièrement Tchamitch, ont traduit par celui de princes (5).

On comprend tout ce que renferment de vague ces deux mots; seulement nous pouvons être assurés qu'il y avait, comme en Europe et en Syrie, des nobles de plusieurs classes, ayant chacun un nom particulier répondant aux titres féodaux de ducs, marquis, comtes, barons, chevaliers, etc (6). Le titre de marquis est, au reste, relaté par les historiens quand ils disent que Constantin Ier reçut des Francs le titre de marquis, toutefois ce titre doit être pris ici dans l'acception primitive du mot, c'est-à-dire *Chef de marche*.

Outre les fiefs des barons arméniens, il y avait encore d'autres seigneuries, dépendantes des grands fiefs laïcs ou des fonctions ecclésiastiques et appartenant aux deux grandes classes du clergé arménien. Le clergé régulier, qui était le plus riche, relevait, comme le clergé séculier, des patriarches d'Antioche et de Sis; seulement, les abbayes et les prieurés jouissaient des mêmes priviléges que les monastères de l'Occident et ne payaient d'impôts au fisc qu'en temps d'invasions ou de guerres.

Les Templiers et les Hospitaliers possédaient aussi de grands biens

---

(1) Aboulfaradje. Conf. Reinaud, *Extraits des hist. arabes relatifs aux Croisades*, p. 000.

(2) Paoli, *Codice diplomatico*, t. I, *Chartes d'Arménie*. — *Notices et extraits des mss.*, t. XI. — Sacy et St-Martin, *Décrets des rois d'Arménie en faveur des Génois*.

(3) Tchamitch, t. III. — Vincent de Beauvais et Guill. de Nangis, édit. Bergeron, t. I, p. 154. — Moine Héthum, *Fleur des hist. d'Orient*.

(4) Paoli, *Codice diplomatico*, t. I, *Chartes d'Arménie*.

(5) Tchamitch, t. III.

(6) Aboulfaradje, *lieu cité*, dans les Extraits de M. Reinaud.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et des maisons en Cilicie (1), mais ils étaient exempts d'impôts à la seule charge de défendre le territoire royal contre les invasions musulmanes et de donner aux pèlerins malades un asile dans leurs hôpitaux.

Il est évident que cette organisation féodale et ecclésiastique devait avoir un code écrit, sous la forme de lois ou de coutumes, mais jusqu'à ce jour, rien ne nous est parvenu à ce sujet, que des mentions insuffisantes qui, coordonnées entre elles, me permettront, un jour je l'espère, de compléter les récits des chroniqueurs.

Si les assises de Jérusalem furent la seule législation en usage en Arménie au temps des guerres saintes, le système féodal dut être identiquement le même qu'en Occident; les droits de successions de fiefs durent être aussi réglés d'après les anciennes coutumes, puisque dans l'un des chapitres des assises de la Haute-Cour (2), on déclare, d'après la coutume arménienne, « que celui qui possède un fief » peut le donner à celui de ses héritiers à qui il lui convient. »

Un jour, peut-être, dans quelque réduit obscur d'un couvent d'Arménie ou du Liban, le voyageur sera assez heureux pour découvrir le code des lois arméniennes, ou, comme une conjecture plus vraisemblable permet de le supposer, une version arménienne des assises de Jérusalem; mais pour le moment nous sommes encore réduits à discuter sur des données assez vagues.

VICTOR LANGLOIS.

(*La suite à un autre numéro.*)

---

(1) Tchamitch, t. III. — Paoli, t. I, *Chartes d'Arménie.*

(3) *Assises de Jérusalem*, édit. Beugnot, t. I, ch. 145.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

SITUATION DE LA PERSE

EN 1851.

LE PREMIER MINISTRE MIRZA TAṚI ḲÂN,

ET LES PRINCIPAUX FONCTIONNAIRES DE L'ÉTAT.

La Perse est un pays peu connu, où l'influence russe et anglaise domine alternativement et exclusivement. — Notre éloignement de cette contrée nous a habitués à rester indifférents devant tout ce qui s'y rapporte, et pourtant le commerce d'Europe y exporte annuellement pour cinquante millions de produits. — A certain point de vue, la solution de la question d'Orient est là, au moins autant qu'à Constantinople; et peut-être un jour la France regrettera de s'en être si peu inquiétée.

Depuis 1848, le trône des Kadjar est occupé par un jeune prince ne manquant pas de bonnes intentions, mais complétement dirigé par son premier ministre, l'émir atâbek Mirza Taṛî Ḳân (Taghi Khan), dont la folle vanité et l'ambition ont encore augmenté le désordre et l'anarchie dans lesquels ce malheureux pays se débat depuis tant d'années. C'est ce personnage et quelques autres fonctionnaires de son entourage que nous allons essayer de faire connaître.

Pour donner une idée plus exacte de Mirza Taṛî, nous allons établir une comparaison entre son administration et celle de son

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

prédécesseur. Ce rapprochement élucidera des faits dont l'intérêt n'est pas sans importance.

Les Persans aiment avant tout le luxe, le confortable et un repos sans fin. Le plus grand nombre d'entre eux vit inoccupé, aux dépens de la plus petite et plus pauvre partie de la population ; ceci n'est point un usage récent; il paraît, au contraire, avoir été pratiqué dans ce pays depuis des siècles.

Sous le précédent règne le gouvernement des provinces était accordé au plus offraut et dernier enchérisseur, et l'heureux adjudicataire, peu soucieux sur le choix des moyens, se hâtait de pressurer ses administrés, pour se couvrir de ses avances à l'État, et réaliser le plus tôt possible de gros bénéfices, n'étant jamais sûr de conserver le lendemain les fonctions obtenues la veille. Il y avait un autre côté non moins déplorable dans l'administration de cette époque ; c'est que la plus grande partie des districts de la Perse avaient été érigés en fiefs, ne payant que de faibles redevances au trésor public, et donnés sans discernement à une foule d'intrigants incapables de rendre le plus léger service à l'État. Le nombre des employés, ainsi rétribués, s'élevait à plus du quart de la population. Ils entretenaient pour leur service particulier, sans les payer, une foule de domestiques désœuvrés, ne subsistant qu'en employant les plus coupables moyens. L'administration de ces petits tyranneaux était un véritable pillage : elle consistait à prendre partout où ils trouvaient, suivant les besoins de leurs maîtres, les leurs propres et les exigences de la cour.

Le défunt empereur, Méḥemmed Châh, ne se faisait point illusion sur les résultats de ce triste système ; mais son état maladif le rendait craintif, insouciant du sort de ses sujets, et craignant les perturbations que toute innovation pourrait introduire dans son empire, il laissait gaspiller autour de lui, ne demandant qu'à jouir en paix des douceurs de la royauté, vivant au jour le jour, sans se préoccuper de l'avenir et s'en reposant entièrement du soin de gouverner sur son premier ministre, Ḥâdjì Mirza Arâcì (Aghassi). Celui-ci, mort en août 1847, dans la sainte ville de Kerbelah, n'avait pas la sympathie de ses compatriotes; on s'accordait cependant à lui reconnaître de la fermeté ou plutôt une grande ténacité, un esprit éclairé, une nature généreuse et bienveillante quoique brusque. Malheureusement son langage était trop souvent blessant et même parfois cynique. En ar-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rivant au vizirat, en 1835, il fit de louables efforts pour donner à la Perse plus d'unité gouvernementale et pour introduire un peu de probité dans l'administration. A l'exemple de Louis XI et de Richelieu, il annihila la puissance des grands feudataires et mit à l'écart quelques centaines de princes, fils et petits-fils de l'empereur Feth Ali Châh, qui ruinaient l'État et aspiraient tous, plus ou moins, au souverain pouvoir; il les remplaça, dans le gouvernement des provinces, par des gens moins nobles, mais lui étant entièrement dévoués. Ce premier succès était grand sans doute; cependant il restait incomplet devant l'obstination apportée par ces nouveaux fonctionnaires à continuer le système que voulait déraciner le premier ministre, c'est-à-dire le pillage de leurs administrés. Les efforts d'Hâdji Mirza Arâci, pour les réprimer, restèrent infructueux. Après avoir vainement lutté contre eux jusqu'en 1837, se voyant débordé de toute part et impuissant à faire triompher ses vues honnêtes autrement que par de sanglantes exécutions, il préféra abandonner ses projets réformateurs que d'employer des moyens trop rigoureux et laissa piller ses subordonnés. Mais quand bien repus de richesses, les plaintes arrivaient contre eux des populations soumises à leur juridiction, il les obligeait de revenir à la cour et leur faisait rendre gorge, à son profit, de toutes leurs concussions. Malheureusement il ne songea jamais à indemniser les infortunés dépouillés par ses agents et rejeta brutalement leurs réclamations. Peu à peu il prit goût à ce système prévaricateur et son avidité pour les richesses ne connut bientôt plus de bornes. Disposant d'un pouvoir absolu, il s'en servit surtout pour s'approprier de riches immeubles sans indemniser leurs propriétaires, et se procura ainsi cinq millions de francs de revenu. Ses prédécesseurs avaient quelquefois employés de pareils moyens pour s'enrichir, mais jamais aussi ouvertement que lui; aussi rarement en Perse, la haine fut-elle plus vive contre le pouvoir; jamais ministre n'accumula autant de malédictions sur sa tête; chacun formait des vœux pour sa chute dans l'attente d'un meilleur avenir. Ce fut donc sinon avec joie, du moins le cœur rempli d'espérance qu'on le vit remplacé, en 1848, quand mourut Méhemmed Châh, par Mirza Tari Kân, connu alors pour avoir assisté en qualité de commissaire persan aux conférences d'Erzeroûm.

Ce nouveau ministre s'annonça comme un grand réformateur, et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

faisant abstraction de toute modestie, il promit d'éclipser les travaux de Pierre le Grand. L'emphase de cette déclaration produisit un effet contraire à celui qu'il avait espéré. Bien des personnes voulant le juger à ses œuvres avant de prendre parti pour lui, se refroidirent sensiblement en le voyant si prodigue de promesses. Aujourd'hui l'opinion est arrêtée de toute part et avec connaissance de cause sur son compte. Il gère depuis trois ans les affaires de la Perse avec un pouvoir sans limite; jamais nul ministre n'en posséda de plus étendu et jamais, non plus, nul autre n'en fit un pareil abus. Il a dépassé au centuple les déprédations de son prédécesseur, mais il s'est bien gardé de l'imiter dans sa clémence et sa générosité. On avait bien cru d'abord qu'un acte de grande justice allait signaler son entrée aux affaires, et les propriétaires injustement dépouillés de leurs biens sous le précédent règne, eurent la bonhomie de penser qu'on allait les leur restituer; mais ils avaient trop compté sur les promesses et le désintéressement de Mirza Taṛî Ḳân. — Le premier décret rendu par Nâčer El-Dîn Châh, après son avénement au trône, leur apprit que ces propriétés retirées à Ḥâdjî Mirza Aṛâcî, feraient désormais partie du domaine de la couronne, et seraient administrées par le premier ministre. — Cette mesure étonna, mais comme, en définitive, elle ne froissait que les intérêts des propriétaires injustement dépossédés, les serviteurs et créanciers de l'État s'en occupèrent peu ou point, quand on leur eut assuré que le revenu du domaine confisqué n'entrerait dans le trésor, où déjà plus de vingt millions de francs en espèces étaient déposés, que pour passer dans leurs mains et solder leurs créances. — S'ils eussent alors connu tout ce que contenait le fond de la pensée de Mirza Taṛî, ils n'auraient jamais compté sur une pareille promesse; car elle n'était faite effectivement que pour éviter trop de désaffection et d'embarras en une seule fois. Dès que la sensation produite par le décret impérial fut passée, ces trop confiants créanciers, qu'on aurait pu indemniser sans beaucoup d'efforts, apprirent avec stupéfaction que le premier acte de spoliation de Mirza Taṛî Ḳân allait être suivi d'un autre non moins odieux. Celui qui venait s'annoncer comme un homme bien éclairé, bien plus équitable que Pierre le Grand, venait de décider, dans sa haute justice, qu'ils ne recevraient pas un centime! En un mot, la banqueroute venait d'être décidée!..... Et quelle banqueroute? Celle d'un pays n'ayant aucune dette publique, jouissant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'un revenu de 60 millions de francs et ayant en caisse un actif du double plus fort que son passif! — Aussi la diplomatie étrangère ne tint-elle aucun compte de cette étrange déclaration, et les étrangers créanciers du gouvernement persan, furent indemnisés, à l'exception des Français cependant, ayant le tort, aux yeux du premier ministre, d'être les amis désintéressés de la Perse, de lui avoir rendu plus d'un service, et d'être complétement abandonnés par leur gouvernement. — Mais revenons aux Persans. La banqueroute leur ouvrit les yeux, et comme les prétendues réformes administratives la suivirent de près, tout le monde fut édifié sur leur valeur réelle. Elles consistaient principalement en diverses mesures devant amener une notable augmentation dans le revenu de l'État. — Effectivement, l'impôt fut quintuplé, décuplé même dans certaines localités, et pesa particulièrement sur les agriculteurs, déjà considérablement obérés et pressurés; mais on les laissa crier sans concevoir de sérieuses inquiétudes, car ce n'est pas le mécontentement des travailleurs et des producteurs qu'on redoute en Perse, mais seulement celui des pillards, des voleurs, de cette horde de fainéants vivant de rapines et d'extorsions. — Cependant Tarî Ḳân fit acte d'un certain courage en tarissant, autant qu'il put le faire sans danger pour lui, la source illicite des revenus de ces trop nombreux parasites; mais il devint bientôt évident qu'il agissait ainsi moins dans l'intérêt des opprimés que dans le sien propre; car en diminuant le revenu de quelques milliers de pillards, il se subsistuait à leur place et augmentait le sien. Les contribuables ne trouvèrent donc dans cette mesure aucun allégement aux charges pesant sur eux, étant obligés de payer aujourd'hui à l'État une somme plus forte que celle qu'ils donnaient autrefois à vingt oppresseurs différents avec lesquels ils avaient toujours la ressource de transiger; mais il n'en est plus ainsi, et l'impôt fixé rentre en totalité au trésor du châh. Ce serait certainement une amélioration si le trésor, dont le premier ministre dispose à son gré, subvenait à des dépenses d'utilité publique; si l'on s'en servait pour construire des routes, des réservoirs d'eau, des ponts, des caravansérails dans les gîtes abandonnés, et dont la Perse est aujourd'hui presque totalement dépourvue; mais Mirza Tarî a bien autre chose à faire vraiment, que de songer à de pareils travaux; il a bien assez de ceux qu'il entreprend pour son propre compte, à Téhérân, soit pour se loger avec un luxe royal, soit pour augmenter son revenu, et c'est dans cela seulement que le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Pierre le Grand persan a trouvé des réformes utiles à établir. Les notables de la cour les voyant opérer dans l'intérêt seul du premier ministre, tandis que leurs appointements et leurs bénéfices étaient considérablement diminués, se prononcèrent assez défavorablement contre ce système trop personnel; mal leur en prit, car, sans respect pour leurs anciens services, datant pour la plupart du règne de Feth Ali Châh, ils furent révoqués de leurs fonctions, dépouillés de leurs biens, arrêtés et exilés ou emprisonnés dans des forteresses. Ils durent s'estimer heureux d'en être quittes à si bon compte, car pour la noblesse secondaire et le peuple, Mirza Tarî employa des moyens plus expéditifs. — Pour une bagatelle, pour satisfaire une vieille rancune personnelle, il leur créait des délits imaginaires, et faisait mettre à mort des pauvres diables méritant tout au plus un court emprisonnement : si la plupart d'entre eux avait quelque chose à se reprocher, ce ne pouvait être à coup sûr que d'avoir tenu en public des propos trop vrais. On peut assurer, sans exagération, que pendant les deux premières années du vizirat de Mirza Tarî, le nombre d'exécutions capitales, à Téhérân, a été du double plus élevé que celles ayant eu lieu pendant les quatorze années du ministère de son prédécesseur Hadji Arâcî. — Tant de sang répandu n'a pourtant pas affermi cet homme au pouvoir; il est très-généralement détesté et n'a su s'appuyer sur aucun parti. Le jour où la confiance du châh lui fera défaut, il deviendra un paria, un objet d'horreur pour tout le monde, car il n'a pas même eu l'habileté de s'attirer l'affection des gens qu'il a le plus favorisés; ils le servent pour de l'argent, et l'abandonneront pour qui les payera mieux que lui. Du reste, il suffit de voir le premier ministre pour être édifié sur son compte : son regard farouche et oblique ne peut soutenir celui de son interlocuteur; on voit l'hypocrisie et la fourberie peintes sur tous ses traits, et c'est sans sourciller, sans éprouver la moindre émotion, qu'il nie ses promesses les plus solennelles, et même son propre sceau. (On sait qu'en Orient le cachet ou sceau remplace la signature.)

Mirza Tarî Ḳân n'est arrivé au poste de premier ministre qu'à la faveur de l'inexpérience du jeune châh, qui venait de sortir récemment du palais de son père quand la couronne lui est échue; il serait difficile de se prononcer complétement sur le compte de ce prince, dont la carrière politique commence à peine; toutefois, on peut dire

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dès à présent qu'il n'a aucun vice trop apparent, ni un mérite hors ligne, et il pourrait se faire aimer de son peuple s'il avait un tout autre ministre. Étant entouré de gens vendus à ce dernier, il ne peut savoir un mot de vérité sur ce qui se passe dans l'intérieur de son empire; on ne peut donc le rendre responsable du système inique qui le régit. Tarî lui fait les promesses les plus séduisantes, l'assure que ses réformes ont ramené l'âge d'or en Perse; et comme toute la cour fait chorus autour de lui, il n'a aucune raison pour se défier de ses assertions. Telle est aujourd'hui la situation de l'*Empire bien gardé d'Irân;* bien dupe serait celui qui croirait à sa régénération et aux éloges pompeux que se donne le ministre du châh dans la Gazette de Téhérân.

Bien que Mirza Tarî Ḳân n'ait jamais été qu'un mirza (écrivain, secrétaire) assez médiocre, c'est cependant dans l'organisation de la force publique qu'il a la prétention d'exceller. Pour ne laisser aucun doute sur la bonne opinion qu'il avait de sa capacité militaire, le premier titre dont il s'est gratifié, en arrivant au pouvoir, est celui d'émir nizâm (connétable); et afin de rendre plus éclatante cette satisfaction donnée à sa vanité, il supprima le titre d'émir, dont quelques dignitaires persans avaient été investis sous le précédent règne, et le réserva exclusivement pour lui.—Il lui restait après cela à justifier une si haute présomption par des actes d'une valeur réelle; malheureusement, Tarî n'a su que continuer les tristes errements de son prédécesseur. Au lieu d'aborder les réformes en détail, de couper le mal dans sa racine, il s'est contenté de remanier et d'augmenter les cadres des bataillons d'infanterie, de remplacer les anciens chefs par d'autres, sur le dévouement desquels il croit pouvoir compter, d'ordonner des exercices journaliers ; mais, à ces modifications près, tous les anciens abus continuent à miner l'armée et à en faire une horde de bandits, le fléau des populations, au lieu d'être un élément de la force et de la sécurité publique. — Les soldats n'ont ni discipline, ni respect, ni obéissance pour leurs chefs ; ces derniers n'ont aucun sentiment de leurs droits, de leurs devoirs, de leur dignité, et sont incapables de guider ou de réprimer convenablement leurs subordonnés. L'instruction des troupes est tout à fait nulle ; elles en savent juste assez pour se faire battre à plate couture dans le cas où elles auraient à combattre des Européens ; rien ne peut donner une idée de l'ignorance des officiers : ils se meuvent

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

comme des automates sans se rendre compte du but des évolutions. Sur cent bataillons d'infanterie existant, un tiers seulement est armé de fusils en si mauvais état, qu'il y a du danger à s'en servir ; leur équipement et leur habillement sont aussi délabrés. L'artillerie, fondue sous le précédent règne, compte plus de 1,400 pièces de divers calibres ; la plupart sont mal forées, chambrées et montées sur de lourds et de mauvais affûts. Leur service est fait par un corps de 8,000 canonniers d'une ignorance déplorable, ne connaissant même pas les premiers principes du tir. — La cavalerie est toute irrégulière, et ne peut rendre aucun bon service à l'armée.

On aurait pu facilement améliorer cet état de choses, en formant, à Téhérân, quelques compagnies et quelques escadrons modèles où des officiers et sous-officiers auraient été sérieusement instruits par les Européens au service du châh, et ensuite répartis dans tous les corps de l'armée pour les initier aux manœuvres modernes. Mais, Tarî a adopté un système diamétralement opposé. Son premier acte a été de se priver du concours des officiers français qui pouvaient lui venir puissamment en aide ; ensuite, il a appelé successivement les bataillons dans la capitale, pour leur faire exécuter, sous ses yeux, les trois ou quatre mouvements de parade, à peu près inutiles, qu'on leur a assez mal appris. Puis, il les a congédiés, après deux ou trois mois d'exercice, qu'il eût bien mieux valu leur épargner, afin de ne pas les familiariser avec de mauvais principes, dont on aura des peines infinies à les corriger, s'il arrive jamais qu'on veuille entreprendre de les instruire sérieusement. Mais, le premier ministre ne s'arrête pas à de pareilles considérations ; il croit avoir remédié à tout avec ce qu'il a fait, en multipliant outre mesure les hauts grades dans l'armée, et en les désignant sous une appellation pompeuse, sans s'attacher à la capacité de ceux qu'il en investit ; le plus souvent même, elle est une cause d'exclusion à ses yeux, car il n'aime pas les génies dont le mérite pourrait éclipser le sien, qui se meut dans un cercle si étroit. Il lui faut avant tout des subordonnés humbles, soumis, ayant peu de zèle, lui laissant prendre toute l'initiative des innovations, flattant tous ses actes outre mesure et l'aidant à tromper Nâcer El-Dîn Châh, qu'ils éblouissent avec de grands mots servant à faire ressortir de très-petites choses. Une amélioration est pourtant à signaler au milieu du tohu-bohu gouvernemental. Les soldats tenant garnison dans la capitale sont

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

un peu mieux logés et payés que par le passé. Tarî sait très-bien qu'étant détesté du peuple, il doit à tout prix se ménager l'armée, sans le concours de laquelle il lui serait impossible de se maintenir quarante-huit heures au pouvoir : ceci lui a été positivement démontré par une sédition militaire, qui faillit le renverser en mars 1849. Aussi, depuis ce moment, essaye-t-il de se la rendre favorable en lui octroyant toute espèce de priviléges ; pourtant, il ne l'a rendue ni plus dévouée, ni meilleure, ni plus redoutable ; les deux seules occasions qu'elle ait eues de se montrer le prouvent suffisamment. — En 1850, un quartier de Zinguiân, habité par quatre ou cinq mille sectaires de Bab, se révolta contre le châh ; bien que les deux tiers de la ville fussent au pouvoir d'un corps de dix mille hommes, pourvu d'un nombreux parc d'artillerie, ce n'est qu'au bout d'un an de siége, après avoir reçu de grands renforts et perdu plus de trois mille hommes, que les troupes impériales parvinrent à s'emparer de trente ou quarante mauvaises bicoques où s'étaient enfermés les Babî ; d'un autre côté, jamais la révolte du Ḳorâçân n'eût été comprimée, quoique la plupart des forces du châh eussent été dirigées sur ce point, si la trahison n'eût livré son chef, le Salâr, aux généraux persans. — L'armée a été portée par Mirza Tarî Ḳân à cent trente mille hommes ; elle est non-seulement insuffisante à maintenir le bon ordre dans les provinces, mais elle-même est un obstacle ; car, bon nombre de bataillons sont constamment en révolte ouverte contre leurs chefs, et font la loi aux gouvernements des provinces, ceux-ci ne pouvant compter sur leurs soldats, et d'accord avec le premier ministre, ont sans cesse recours aux expédients pour faire croire au châh qu'il dispose de forces militaires soumises et disciplinées. A l'appui de cette assertion, le fait suivant indiquera jusqu'à quel point on abuse de la crédulité et de la bonne foi du jeune châh.

Le Ḳorâçân et les provinces méridionales de la Perse étaient, il y a deux ans, [illegible] insurrection. Les troupes mal payées, manquant de [illegible] tions, refusaient de marcher contre les rebelles. [illegible] arras de Mirza Tarî, qui voulait à tout prix do[illegible] les preuves matérielles de la vigueur de s[illegible] r arriver à ce but, il s'entendit avec les g[illegible] ces révoltées, et ceux-ci lui envoyèrent, [illegible] uelques charges de têtes de Turkomans ou d[illegible] taient, dès leur arrivée à Téhérân,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

accrochées à un grand mât peint en rouge, situé à l'entrée de la citadelle, comme étant celles de pillards pris les armes à la main : il n'en était rien cependant, c'était simplement les têtes de quelques malheureux villageois ou nomades, complétement soumis à l'autorité, n'ayant par conséquent aucune raison de fuir à l'approche des soldats, qui, faute de mieux, et sous un futile prétexte, les avaient mis à mort, pour s'emparer de leurs dépouilles et fournir au premier ministre une occasion de rehausser son zèle aux yeux du maître.

On pourrait citer cent autres exemples d'une cruauté et d'une infamie semblables; mais hâtons-nous d'ajouter que Nâçer El-Dîn Châh n'autorise nullement cette perversité dont il ne soupçonne probablement pas la possibilité. On raconte même un fait indiquant en lui des sentiments d'une tout autre nature : en nommant Tarî son grand vizir, il lui accorda aussi la main de Malek Zâdèh Ḳânoum, son unique et bien-aimée sœur; c'est ce qui explique comment ce ministre a pu prendre sur le Châh un aussi grand ascendant; mais afin d'assurer plus de durée à son pouvoir, Tarî désirait faire épouser sa propre sœur à Nâçer El-Dîn Châh, avec l'espérance, ouvertement manifestée, que son souverain ferait étouffer les enfants mâles venant à naître d'autres femmes et en dehors de cette union. Cette proposition révolta le jeune prince qui refusa net de contracter un mariage se présentant sous une si cruelle perspective.

Mais revenons à l'armée. En Perse elle s'emploie à toutes fins, et l'un de ses principaux attributs est aujourd'hui de faire la police du royaume, notamment dans les grandes villes, où abondent une foule de bandits connus sous le nom de Loûtis; ils sont ostensiblement réunis en corporation et commettent, même en plein jour, les crimes et les délits les plus infâmes. Encouragés par l'impunité, ils se comptent par milliers et savent se rendre redoutables; il y aurait du danger à les réprimer avec trop de sévérité quand on ne dispose pas de forces supérieures pour les contenir; il arrive même quelquefois que le gouvernement se trouve dans l'obligation d'utiliser leurs services; mais même dans ce cas, ils sont encore la terreur des populations tranquilles et laborieuses. Mirza-Tarî a fait construire de nombreux corps de garde dans la capitale et les chefs-lieux de provinces, servant en même temps de casernes aux troupes. Cette mesure serait certainement excellente si ces troupes pouvaient assurer

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'ordre et la sécurité dans les cités ; mais dès le lever du soleil, elles abandonnent leur logis pour se rendre sur le terrain de manœuvre où l'exercice les retient presque toute la journée. En leur absence les Loûtis viennent occuper les postes vacants et exercent leur industrie tout à leur aise sur les passants. Les soldats sont souvent obligés de parlementer avec eux pour rentrer en possession de leur local, et il résulte forcément une espèce de fraternité de convention entre ces deux corps, qui n'est nullement à l'avantage des habitants. Il y a quelques mois un bataillon tenant garnison à Tauris voulut faire la loi aux Loûtis; mais ceux-ci les attaquèrent pendant la nuit, s'emparèrent de leurs armes, les expulsèrent et restèrent tranquilles possesseurs du corps de garde.

Dans toutes les réformes ou améliorations tentées par Mirza Tarî, les résultats ont été à peu près les mêmes que dans les exemples cités plus haut. Il détruit tous les rouages du gouvernement et ne sait rien réédifier. S'il n'arrive jamais au but, c'est qu'il sacrifie toujours le fond à la forme et surtout parce qu'il nomme aux fonctions publiques des gens incapables et déconsidérés. N'ayant su gagner la sympathie de personne, il ne sait à qui se fier; étant fils du cuisinier Kerbelaï Kourbân, et cuisinier lui-même dans sa jeunesse, ce sont ses amis de cette époque de sa vie en qui il a le plus de confiance et pour lesquels il réserve toutes ses faveurs. Après son frère, pourvu du lucratif emploi de vizir nizâm (ministre de la guerre), il faut placer en première ligne parmi ses favoris : le major général Azîz Kân, le gouverneur général Tirak Ali Kân, un nommé Mirza Ahmed et le trésorier Medhi Kân.

Le vizir Nizâm est physiquement aussi avantagé que son frère Tarî l'est peu ; mais au moral, c'est un monstre de perversité, cent fois pire que le premier ministre, commettant chaque jour des cruautés inouïes, les exactions et les dépradations les plus scandaleuses et vivant dans la plus crapuleuse débauche, il est dans la plus large acception du mot ce que les Persans appellent: Cherab Koûr, Benghi, Tériaki, Betchébaz, ce qui équivaut à tous les vices réputés les plus honteux. C'est dans ses moments d'ivresse, malheureusement fréquents, qu'il a la manie de rendre la justice ; ses arrêts sont habituellement ceux d'un cannibale; les plus petites fautes ne peuvent trouver grâce à ses yeux : avoir de l'argent et ne pas le lui donner est un crime au-dessus de tous les autres. Pendant mon séjour à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Tauris, en mai 1851, je vis deux malheureux serbaz (fantassins) coupables de lui avoir réclamé, en termes les plus humbles, leur solde qu'il avait extorquée, punis de la manière la plus cynique. Le bourreau avait rempli la bouche de l'un d'eux d'excréments humains, la lui avait cousue et le promenait, dans cet état, à travers les bazars, tenant le bout d'une corde dont l'autre extrémité était attachée au nez du soldat, où avait été pratiqué un large trou avec un poignard. — L'autre soldat était garrotté, attaché par chaque jambe à un poteau, les pieds en l'air et écartés, et le même exécuteur lui bourra dans le rectum, avec une baguette en fer, trente-cinq balles de tromblon d'un très-gros calibre ; l'orifice de l'intestin fut ensuite cousu et resta dans cet état pendant trois jours. Le malheureux était mourant quand on le délivra de cet horrible supplice. Une autre fois le vizir Nizâm s'étant emparé de trois Loûtis, fit bouillir l'un dans l'eau d'un bain et força les deux autres à le manger presque en entier, en les affamant pendant plusieurs jours ; enfin il coupe des nez, des oreilles, les mains, les pieds, crève les yeux, fait passer aux verges, comme en Russie, pour les plus petits délits.

Quant aux exactions du vizir Nizâm, elles sont aujourd'hui passées en proverbe, et comme les punitions qu'il inflige sont toujours accompagnées de fortes amendes à son profit, il s'est ainsi procuré en quatre mois (de mai en août 1851) une somme de plus de 100,000 tomân (le tomân vaut 12 fr.). La construction des corps de garde de Tauris a également été pour lui la source d'un gain très-considérable. Les gens allaient chaque jour prévenir les propriétaires des plus riches maisons de la ville qu'elles allaient être démolies pour faire place à l'un de ces locaux. Les propriétaires, sachant bien que leur immeuble ne leur serait pas remboursé, s'empressèrent d'aller offrir une ou plusieurs bourses en cadeau au vizir nizâm, pour les préserver. — Quand celui-ci eut encaissé 20 à 25,000 tomâns de cette manière, il fit construire les postes militaires sur l'emplacement de maisons ruinées, pour lesquelles il ne déboursa pas un centime, quoiqu'il les ait fait figurer sur ses comptes au gouvernement pour d'assez fortes sommes. Dans le même moment où ceci se passait, l'ordre lui arriva, de Téhérân, d'organiser un bataillon d'infanterie parmi les Chaldéens chrétiens de l'Azerbaïdjân; aussitôt il envoya ses agents dans le district de Selmas, où ils sont en très-grand nombre, pour les traquer en bloc et les enré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

gimenter; mais les pauvres diables, peu soucieux de quitter leurs champs, et prévenus à temps, se retirèrent dans des endroits inaccessibles d'où ils parlementèrent avec les préposés de l'autorité.— Le vizir nižâm leur promit solennellement de ne pas enlever un seul homme aux villages qui lui payeraient un rachat de 3, 4 ou 500 tomâns, suivant leur importance. Bien que la somme fût énorme, eu égard à leurs ressources, ils se décidèrent à ce sacrifice, mais quand ils eurent payé, le vizir les surprit par une belle nuit, les enrégimenta, et tout fut dit. Voilà l'homme qui occupe l'une des premières charges de l'empire et dont la puissance est la plus élevée après celle de son frère Mirza Taṛî Ḳân, émir nižâm atâbek a'žam vizîr kébîr.

Le major général Ạzîz Ḳân, principal favori du premier ministre, est un Kurde ignorant et d'une assez mince valeur sous tous les rapports, ne possédant même pas les plus simples et premiers éléments de l'art militaire; grand concussionnaire, perfide à l'excès, joueur, débauché, et ayant eu le talent de se faire une réputation de bravoure, quoiqu'arrivant toujours à la fin de la bataille. J'ai pu juger à fond le personnage pendant quatre mois que nous restâmes ensemble, assiégés dans les jardins de Chirâz, par les insurgés du Fars, après la mort de Méḥemmed Châh, en 1848. Il était alors colonel du 4e bataillon et commandait la place; il donnait la main à toutes les intrigues qui tendaient à diviser notre petite garnison et entretenait des rapports avec les chefs révoltés qui nous assiégeaient. Comme chef d'état-major de la division, je fus en position de déjouer plusieurs complots qu'il tramait pour nous laisser envahir, et il mit le comble à sa trahison, d'abord en traitant de notre capitulation, tandis que le gouverneur général lui avait donné des ordres contraires, ensuite en refusant la coopération de son bataillon pour faire une sortie contre l'ennemi que nous avions toutes les chances de mettre dans une complète déroute. C'est pourtant pour l'*éclatante bravoure et la fidélité* dont il a fait preuve au siége de Chirâz, qu'Ạzîz Ḳân a été nommé grand cordon de l'ordre du Lion et du Soleil et major général de l'armée. Cette insigne faveur étonna généralement et fit murmurer; mais pour un petit nombre de personnes bien renseignées, cette récompense était méritée au point de vue persan; car en agissant comme il l'avait fait à Chirâz, Ạzîz n'avait été que l'instrument de son camarade de bouteille, Mirza Taṛî, qui visait alors au vizirat. Ce dernier ne connaissait parmi les grands seigneurs persans alors haut placés,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qu'un seul d'entre eux, dont l'intelligence, la capacité administrative, la fermeté et la bravoure bien connues pouvaient lui porter ombrage. Ce personnage était le nizâm el-daulet Ḥuceïn Ḳân, major général de l'armée sous Méḥemmed Châh et gouverneur général du Fars.— L'antagonisme entre eux remontait à plus de trente ans, et Ḥuceïn Ḳân s'était, depuis lors, toujours maintenu à un ou plusieurs degrés au-dessus de Mirza Taṛî. Celui-ci ne lui avait jamais pardonné son élévation, et profitant de son éloignement de la cour en 1848, il s'efforça de le perdre dans l'esprit du jeune châh. D'un autre côté, il invita secrètement Aẓîz Ḳân à favoriser les insurgés de tout son pouvoir, afin que Ḥuceïn Ḳân, vaincu par eux, ne pût se relever dans l'esprit de Nâcer El-Dîn Châh.— Voilà un exemple des désastres que peuvent entraîner les mesures prises sous l'inspiration d'une jalousie aveugle telle que celle éprouvée par Mirza Taṛî contre le gouverneur général du Fars.— Dans le moment où il faisait tout pour hâter sa perte, la réussite de cet événement devait inévitablement provoquer la chute du souverain dont il voulait devenir le ministre. — A cette époque, le Ḳorâcan révolté était au pouvoir du Salâr; les provinces de Kermân et de Yezd avaient chassé leurs gouverneurs, celle d'Ispahan n'attendait plus que la prise de Chiraz par les insurgés, pour en faire autant: et ces révoltes n'étaient certainement pas favorables à Nâcer El-Dîn Châh; toutes se fussent liguées contre lui, si Ḥuceïn Ḳân eût été vaincu. Taṛî devenait alors la première victime de ce revirement; mais sa vanité et son ambition parlèrent plus fort que le danger qu'il courait et faisait courir à son souverain, dont heureusement la résistance énergique du Niẓâm ed-dooulet affermit la couronne. Avec 600 hommes valides seulement, il repoussa, pendant quatre mois, les efforts de 22,000 insurgés, les força à une retraite honteuse, après leur avoir fait éprouver une perte de plusieurs milliers d'hommes, et mit ainsi le comble à sa réputation de bravoure déjà si grande. Taṛî, désespéré de ce brillant fait d'armes, ne se tint pas pour battu; il essaya de soulever toute espèce d'inimitiés parmi les troupes et les Chiraziens contre le gouverneur du Fars, espérant le faire tuer dans une sédition. Aẓîz Ḳân fut encore l'intermédiaire zélé de ses perfides manœuvres dans cette circonstance. Cependant elles n'obtinrent pas le résultat espéré, et Taṛî, devenu ministre, s'en dédommagea en tenant Ḥuceïn Ḳân emprisonné pendant deux ans, en confisquant, à son profit, 500,000 to-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mâns de créances sur l'État dont cet infortuné général devait se rembourser sur les impôts du Fars. Ces créances formaient toute sa fortune et provenaient d'avances faites au gouvernement de Méhemmed Châh pour comprimer la naissante révolte du Salâr. Aujourd'hui, Huceïn Ḳân a été rappelé à Téhérân, où il vit modestement et sans emploi, bien que ses talents militaires, ses lumières et ses anciens services lui donnaient des droits incontestables à occuper une des premières charges de l'État. Tarî a pensé que ce n'était pas encore assez d'avoir puni le chef de ses succès contre la révolte et de sa fidélité au châh, sa vengeance a poursuivi jusqu'aux officiers qui avaient fait leur devoir en lui obéissant et en combattant les insurgés. Quelques-uns, tels que le Yaver azîz beg, sont morts, étranglés dans les prisons d'État, accusés de crimes imaginaires; les autres ont été destitués, dégradés et remplacés par les traîtres et les transfuges. Voilà à la faveur de quels événements auxquels il a pris une part si active, Azîz Ḳân est parvenu à remplacer le Nizâm eddooulet dans l'emploi de major général de l'armée persane.

Tchirak Ali Ḳân, deuxième favori de Mirza Tarî Ḳân, était, il n'y a pas plus de trois ans, un des serviteurs les plus infimes de la maison de ce dernier; il remplissait les fonctions de porte-pipe, et en vérité son éducation ne lui permettait guère d'aspirer à une plus haute position. A peine sait-il lire; mais il a le mérite de bien savoir nouer et mener une intrigue, de se prêter aux plus indignes complaisances, et, comme tel, son concours est précieux au premier ministre. Lors de mon départ de la Perse, en mai dernier, il était gouverneur général de la province d'Ispahan et avait décidément pris rang parmi les grands seigneurs persans.

Mirza Aḥmed, troisième favori, appartient à une famille d'uléma de Tauris; c'est un homme avide comme le sont tous les Persans, mais d'une nature assez bienveillante. Comme il est très-assidu près de Mirza Tarî, c'est par son canal que la plupart des solliciteurs s'adressent à ce dernier. Mirza Aḥmed réalise par ce moyen d'assez beaux bénéfices, mais comme en définitive son intervention aboutit toujours à un service rendu, l'opinion publique lui est favorable.

Mehdi Ḳân, quatrième et dernier favori, était ketḳoda (commissaire de police) sous le précédent règne, dans un des quartiers de la ville de Tauris. C'est un homme du caractère le plus méprisable et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

capable des actions les plus noires. Ses fonctions sont celles de trésorier particulier du châh. Comme elles le retiennent une partie de la journée au palais, il est aussi chargé par Tarî de surveiller le langage des personnes admises aux audiences impériales et de les prévenir d'avance sur ce qu'il est bon de dire ou de taire au souverain. Ceci est son travail de jour. Ses soirées sont exclusivement consacrées au premier ministre et à Aziz Ḳân, et c'est au milieu de ce trio aviné que sont débattus et arrêtés chaque nuit les projets réformateurs qui doivent régénérer la Perse.

Tarî a bien encore un favori en sous-ordre qu'il emploie dans les intrigues secondaires; c'est un Arménien smyrniote, persanisé depuis bien des années, nommé Jean David. Cet homme presque inconnu du temps de Méḥemmed Châh passait inaperçu, en raison de sa nullité, au milieu des intrigants subalternes qui pullulent à Téhérân, mais à l'avénement au trône de Nâcer El-Dîn Châh, Mirza Tarî se souvint de certains services, d'une honnêteté assez équivoque, que lui avait rendus le sieur Jean, pendant qu'il était commissaire aux conférences d'Erzeroûm, et il le plaça à la tête d'une police secrète ayant pour mission la surveillance spéciale des légations étrangères et des Européens au service du châh. Le talent d'*observation* dont ce fonctionnaire a fait preuve en diverses circonstances était certainement bien fait pour attirer l'attention d'un chef qui fait tant de cas des serviteurs du caractère de monsieur Jean.

Au point de vue des relations extérieures, Mirza Tarî ne s'est pas montré d'une habileté plus grande que pour le reste. Ce n'est pourtant pas la présomption qui lui manque à cet égard. — A l'entendre parler, les Russes et les Anglais devaient bientôt rabattre de leur arrogance et se repentir de l'espèce d'asservissement dans lequel ils tiennent la Perse depuis plus de vingt ans; mais ses efforts, pour en arriver là, se sont bornés à des finesses, plus ou moins avouables, dont ses adversaires ont profité pour prouver sa mauvaise foi et le courber, encore plus que son prédécesseur, sous leur obéissance. Cependant son éloignement pour les Anglais parut d'abord être moins grand que pour les autres nations. Depuis quelques années ils ont été plus traitables pour les Persans que l'empereur Nicolas, et puis, le colonel Sheil, ministre britannique à Téhérân, est un homme sur lequel il pensait, avec raison, pouvoir compter davantage que sur le prince Dimitri Dolgorouki, envoyé russe. M. Sheil est un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

homme d'une grande loyauté, sortant rarement des limites du droit. S'il s'en est quelquefois écarté pour les choses de peu d'importance, c'est probablement sans intention et purement parce qu'il croyait être dans la bonne voie. Les relations diplomatiques sont faciles avec lui, et il répond à la duplicité persane par une grande franchise et non moins d'énergie, afin d'éviter les complications dont la politique des deux pays est hérissée.— Le prince Dolgorouki, ministre de l'empereur à Téhérân, est d'un caractère tout à fait opposé. C'est le plus triste diplomate que le czar ait envoyé jusqu'à ce jour à la cour du châh. — Il faut pour le poste qu'il occupe une grande souplesse de caractère, une puissante énergie et beaucoup de désintéressement. Ceux qui le connaissent savent combien il est dépourvu de ces qualités. Son avidité surtout dépasse toutes les bornes, il lui sacrifie complétement les intérêts de ses nationaux et de son gouvernement. Les principaux rapports avec les Persans consistent en rentrées d'argent; il n'accorde sa protection, sur les réclamations les plus légitimes, qu'à des gens assez dociles et désintéressés pour lui abandonner une large part de leurs créances; enfin il ne s'occupe qu'à faire une fortune dont il était tout à fait dépourvu en arrivant en Perse, en 1846.

La conduite de Mirza Taṛî était nettement indiquée vis-à-vis de ces deux diplomates : tirer parti des bonnes dispositions et de la bonne volonté de l'un et s'en faire un appui contre la duplicité de l'autre, dont il pouvait en outre calmer les susceptibilités avec quelques cadeaux. Mais telle est la maladresse de cet homme qu'il n'a pas su suivre une marche aussi simple. Il a sottement rusé avec M. Sheil et s'est aliéné le gouvernement britannique en faisant occuper la forteresse d'Hérât par les troupes persanes ; et cette occupation peut amener une nouvelle invasion de l'Afghanistân par les troupes de la compagnie des Indes. Mirza Taṛî a voulu aussi ruser avec M. Dolgorouki, il lui a promis de riches présents avec l'intention bien arrêtée d'avance de ne les jamais donner. Le prince s'est lassé de promesses éphémères et a montré un peu d'humeur; cependant il aurait encore patienté si un fait grave n'était venu en aide à son avidité et lui donner le droit d'insister pour qu'elle fût satisfaite. Une petite île située dans la baie d'Asterabâd, et occupée par une garnison russe, fut envahie et mise au pillage, en mai 1851, par une horde de Turcomans Yamoud, sujets du châh. Les Russes disent que ce fut

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

à l'instigation des Persans, ceux-ci, de leur côté, leur renvoient la responsabilité de cet événement, alléguant qu'ils l'ont provoqué pour avoir un motif d'envahir la Perse. Quoi qu'il en soit, c'était une occasion favorable pour M. Dolgorouki de réclamer les présents promis, aussi n'y manqua-t-il pas, en laissant entrevoir qu'il était disposé à arranger l'affaire d'Asterabâd au profit de sa vénalité; mais Mirza Tarî, non moins tenace que le prince, eut encore la maladresse de promettre et de ne rien tenir et aussi de refuser une réparation suffisante, il s'ensuivit la descente d'un corps de 5000 russes dans cette partie du Nord de la Perse qui limite au S.-E. la mer Caspienne. Ce corps d'armée opère aujourd'hui en remontant l'Attrak, sur les bords duquel campent les tribus turcomanes coupables des massacres et du pillage d'Achouradèh. On ne sait encore si elles ont été punies; mais il paraît plus sûr que l'attitude des Anglais est devenue menaçante sur la rive droite de l'Indus, à Pechawer au Nord et à Chikarpour au Sud. Ils craignent qu'en prolongeant leur mouvement jusqu'au Hérât, les Russes ne viennent jeter garnison dans cette place, pour l'indépendance de laquelle ils ont fait de si grands sacrifices de 1838 à 1842, et leurs craintes sont assez fondées, car du jour où les Russes s'y établiront, la compagnie des Indes peut s'attendre à voir journellement éclater des révoltes dans son empire, jusqu'au jour où elle sera obligée de l'évacuer complétement, elle ne peut donc rester indifférente à la marche des Russes dans la Turcomanie. D'autant plus que le czar garnit la frontière persane de troupes pour faire soutenir au besoin celles qui sont déjà engagées.

Toutes ces complications pouvaient être prévues et évitées par Mirza Tarî, mais au lieu d'en arriver là, ses finesses n'ont abouti qu'à river davantage l'anneau qui le tient dans la dépendance des Russes et des Anglais. Il paraît depuis quelque temps disposé à se jeter dans les bras des premiers dont le voisinage et le mécontentement de l'empereur lui font concevoir de sérieuses inquiétudes.

Les difficultés, datant de plusieurs années, viennent d'entrer dans une nouvelle phase; cependant nous ne croyons pas qu'elles amènent de sitôt la guerre en Asie entre les deux puissants États qui s'en disputent la suprématie, mais si contre nos prévisions l'Afghanistân devenait le théâtre d'une lutte depuis longtemps prévue, nous pouvons prédire le succès non aux plus gros bataillons, mais à ceux qui disposeront des plus grosses sommes pour s'attacher les populations

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

avides de cette lointaine contrée. En un mot c'est une affaire *d'argent* avant tout.

Avant de terminer cette lettre, nous nous bornerons à dire que la position prise par la France vis-à-vis de la Perse, depuis le commencement de ce siècle, n'a jamais été assez forte pour y contre-balancer celle des Russes et des Anglais. Le gouvernement français a-t-il été secondé par les diplomates chargés de le représenter? Le général Gardanne, MM. de Sercey et de Sartiges ont-ils été plus au moins habiles ou plus ou moins malheureux, c'est ce que nous essayerons d'éclaircir dans un prochain article.

L'adjudant général, J. S. FERRIER.

Nous avons cru devoir publier ce document tel qu'il nous a été envoyé ; mais, pour ne rien lui faire perdre de son mérite d'actualité, nous ajouterons quelques lignes à celles de notre collaborateur.

Depuis que cet article a été écrit, la nouvelle de la disgrâce du premier ministre et de son frère est parvenue en Europe. On attribue la destitution et l'éloignement de Tarî Ḳân à l'influence de l'Angleterre, et surtout à la haine que les autres ministres persans nourrissaient contre lui à cause de son arrogance, de son avidité et de ses caprices. Tombé en disgrâce, il avait tenté en s'appuyant sur la protection de la Russie de braver la puissance du châh. Cette folle tentative faillit lui coûter la vie. Il fut exilé de Téhérân et transféré, chargé de chaînes, à Kachân, ville dont le produit des impôts est destiné à pourvoir à sa subsistance et à l'entretien de sa garde. Son fils et le vizir Nizâm, son frère, se sont refugiés à l'hôtel de l'ambassade britannique.

Le successeur de Tarî Ḳân est Mirza Aga Ḳân, ex-intendant des affaires militaires, vieillard chargé de 70 ans et peu propre à remplir des fonctions qui exigent autant d'activité que d'expérience.

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

RESTAURATION

DE

SAINTE-SOPHIE DE CONSTANTINOPLE.

DÉCOUVERTE DES ANCIENNES MOSAÏQUES.

La mosquée impériale d'Agia-Sofia, Sainte-Sophie de Constantinople, vient d'être restaurée par ordre du sultan Abd ul-Medjid. L'architecte, chargé de cette entreprise difficile, a dû, pour réussir, déployer autant de talent diplomatique que de science architecturale.

Le chevalier Gaspard Fossati était grâce à une position toute exceptionnelle, le seul peut-être qui fût capable de mener à bonne fin ce grand travail. Établi depuis longues années à Constantinople, comme architecte de l'empereur de Russie, chargé dejà par le sultan de constructions importantes, il avait l'avantage immense de connaître les ouvriers qu'il employait et de parler leur langue ainsi que celle des Grecs.

Dans son admiration pour ce monument, M. Fossati en étudiait depuis longtemps la structure, en observait les parties minées par le temps, et son désir le plus vif était d'obtenir un jour la glorieuse mission de le restaurer. Déjà, il avait remarqué que les voûtes et la coupole, largement crevassées, donnaient accès à toutes les causes de destruction ; la pluie, le vent, la neige, la chaleur et le froid. A

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

cela venait se joindre l'incurie des softas, ou conservateurs de l'édifice, qui négligeaient même de faire réparer la couverture en plomb et laissaient envahir le monument tout entier, au dedans aussi bien qu'au dehors, par des nuées de pigeons et d'oiseaux de proie. Tout, en un mot, concourait à la ruine prochaine de Sainte-Sophie. Autant la perte de ce grand type de l'art byzantin eût été déplorable pour la civilisation, autant sa conservation est un heureux événement qui honore le règne du fils illustre de Maḥmoûd. Il lui a fallu le ferme désir de conserver à la religion et aux arts ce glorieux édifice, pour vaincre les préjugés qui s'opposaient à ce que des chrétiens fussent chargés de ce travail. C'est ici que l'intelligence de l'architecte eut le plus de difficultés à vaincre et de luttes à soutenir. Il devait d'abord faire comprendre au ministre et au sultan la nécessité immédiate de ce travail, pour prévenir une catastrophe inévitable; puis, vaincre ensuite cette paresse, cette indécision, ce fatalisme du Turc, qui laisse brûler sa maison, en disant : *Dieu le veut!* Mâ châ Allah! enfin, lutter contre le fanatisme religieux du peuple, et surtout des prêtres. Afin de surmonter ce dernier obstacle, le plus grand de tous, le sultan profita du départ des pèlerins pour la Mekke, et sous prétexte d'une mission, y envoya les imâm les plus fanatiques de la mosquée.

Pendant ce temps, MM. Fossati se mirent rapidement à l'œuvre, et, comme les ouvriers et les entrepreneurs trouvaient, dans ces travaux considérables, à faire d'importants bénéfices, ils apaisèrent les plus exaltés, protégeant même les deux chefs chrétiens qui, au milieu de cette foule intolérante, risquaient à chaque instant leur vie. On dut, pour diminuer le nombre des opposants, se servir d'ouvriers, non-seulement inutiles, mais encore nuisibles au travail.

Qu'on ne s'imagine pas que nous exagérons en rien la haine des Turcs pour le *Giaour*. Nulle part, en Orient, le fanatisme n'est aussi ardent qu'à Constantinople; et, dans cette ville, le quartier le plus redoutable est précisément celui de Sainte-Sophie. Depuis les réformes commencées par Sélim, sous l'influence française, et continuées par Maḥmoud et Ạbd ul-Medjîd, les prêtres ont redoublé de zèle et de violence, car ils savent que c'est à leur pouvoir, à leurs richesses, que ces mesures nouvelles s'adressent tout d'abord, et ils ne reculent devant aucuns moyens pour les conserver. Maḥmoud leur avait fait courber la tête, sans oser cependant les écraser,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

comme il fit des janissaires. Après la mort de ce prince, les imâm ont repris tous les usages, tous les signes qu'il leur avait enlevés, leur ancien costume, le turban blanc distinctif et le large kafetan. Ainsi leur pouvoir sur les masses n'a fait que s'accroître par la persécution. Lois, religion, éducation, toute la force morale, en un mot, sinon la force armée, leur appartient comme interprètes du Korân, comme gardiens des textes sacrés, comme juges et exécuteurs des lois : et tant que le gouvernement turc n'aura pas des bataillons assez soumis pour obéir quand même et maîtriser le clergé, il sera entièrement dominé par lui.

D'après cela, on doit comprendre à quel point cette population de derviches et de santons fanatiques, qui passe sa vie à mendier dans les cours et les vestibules de Sainte-Sophie, est dangereuse pour un *infidèle*. C'était donc un danger continuel qu'affrontaient MM. Fossati, et la protection seule du chef suprême a pu les en garantir. Il est juste d'ajouter que, depuis l'achèvement des travaux, le peuple ayant eu le temps de comprendre à qui il était redevable de la conservation de sa mosquée par excellence, en témoigne hautement sa reconnaissance à l'architecte chrétien. La restauration de Sainte-Sophie est devenue un talisman pour lui. Si, par malheur, un jour, m'écrivait-il dernièrement, j'étais réduit à la misère, je n'aurais qu'à me tenir près de la fontaine d'Agia-Sofia, et les Turcs ne me laisseraient manquer ni de pain, ni même des douceurs de la vie.

Mais donnons en abrégé l'histoire et la description de ce monument célèbre pour mieux faire comprendre les travaux de restauration et les cérémonies qui les suivirent.

Constantin le Grand, la vingtième année de son règne, fonda dans la capitale nouvelle, une basilique qu'il dédia à l'*immortelle Sagesse*, Agia-Sofia ou Sainte-Sophie. Constance, fils et successeur de Constantin, termina et agrandit l'édifice, l'an 338 de notre ère.

Un siècle après, les Ariens, furieux de l'injuste exil de leur apôtre, saint Jean Chrysostôme, s'étant révoltés, incendièrent l'église nouvelle que Théodose et Arcadius firent bientôt relever de ses ruines. Enfin pour la quatrième fois, sous le règne de Justinien, la métropole byzantine fut complétement détruite par le feu, à la suite de la terrible sédition de 532 où périrent 30,000 personnes. Alors les Romains dégénérés dépensaient aux jeux du Cirque, en disputes stériles, leur fortune et leur énergie; alors les factions des *bleus* et des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

verts en venaient aux mains pour le plus léger motif, et l'émeute, cette lèpre des empires, préludait à la ruine du pays par la destruction sauvage des objets d'art et des monuments.

La légende raconte qu'un mois après ces désastres, l'empereur Justinien vit pendant son sommeil, un ange rayonnant de célestes splendeurs qui lui ordonna d'élever un nouveau temple à la sagesse de Dieu, lui promettant d'inspirer les architectes, de leur faire trouver sans peine les matériaux les plus précieux, ainsi que l'or nécessaire à une construction digne d'être appelée par excellence, *la Maison du Seigneur*. Il lui assura, en outre, que cette fois l'édifice aurait une longue durée. Voyant dans cette apparition l'ordre même de Dieu, l'empereur fit mettre de suite à l'œuvre les architectes Anthémius de Trolle et Isidore de Milet, à la tête de 10,000 ouvriers.

Les dépouilles précieuses des plus beaux temples d'Asie-Mineure et de Grèce, les colonnes et les statues les plus rares, servirent à l'embellissement de la basilique. On fit venir d'Égypte et d'Asie des porphyres, des albâtres et des marbres pour revêtir les murs, les terrasses et les portiques; enfin, les pierres fines, l'or, l'argent et les cristaux colorés couvrirent les coupoles et le pavé de peintures éclatantes et ineffaçables; et pour accomplir ces travaux gigantesques, pour tailler, polir, élever ces porphyres, ces marbres, et ces bronzes huit années suffirent. Sainte-Sophie éleva vers le ciel sa coupole d'or aussi éclatante que le soleil et fut célébrée comme le monument le plus beau, le plus vaste et le plus riche du monde. Alors, monté sur son char, l'empereur se rendit en grande pompe, le jour de Noël, au temple qu'il venait de consacrer à la sagesse éternelle de Dieu, et ayant mis pied à terre sur le seuil, il courut à l'autel et s'écria : Que soit loué le Dieu puissant qui m'a jugé digne de terminer un semblable ouvrage! O Salomon, tu es vaincu!

L'extrait suivant des *Annales* de Glycas, complétera les recherches que nous avons pu faire sur l'origine de Sainte-Sophie.

Glycas est un Grec de Sicile qui a écrit, pour son fils, une espèce d'histoire universelle commençant à la création et finissant en 1118 à l'avénement de l'empereur Jean Comnène; comme on pourra en juger par le passage suivant, il y a en lui autant du légendaire que de l'historien, ce qui donne un intérêt particulier à ses Annales, parce qu'elles représentent assez naïvement la tradition populaire.

« Or, cher fils, il est bon que tu saches que la grande église de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Dieu, bâtie dans l'origine par Constantin, avec une coupole en bois et tournante, fut reconstruite par l'empereur Justinien, dans cet état de beauté et de grandeur où on la voit maintenant. Il fut poussé à élever cet admirable édifice, parce que, à l'occasion de la sédition d'Hypatius, il avait mis à mort une multitude d'hommes. En effet, il avait d'abord dû fuir devant la faction des Verts qui avaient proclamé Hypatius empereur; mais sa femme Théodora releva son courage : *un trône*, lui disait-elle, *est le plus beau des cercueils*. Le combat s'engagea donc, et à ce qu'on dit, 35,000 hommes furent taillés en pièces par les troupes impériales, sous l'habile commandement de Bélisaire et de Narsès. C'est depuis cette époque, que cette moitié de l'Hippodrome qui est du côté du siége impérial, a commencé à être appelée *la Morte*, parce que c'est là qu'on déposa les cadavres.

» Ainsi donc, pour apaiser Dieu, Justinien entreprit cette œuvre si digne d'admiration ; il expédia partout des lettres impériales par lesquelles il ordonnait de transporter à Constantinople tout ce qui pouvait se trouver de beau dans tout l'univers en pierres, en colonnes ou autres raretés. Les matériaux furent accumulés pendant sept ans, et c'est surtout de Cyzique qu'on les apportait. En outre, s'il y avait dans le voisinage de l'église de Constantin, des maisons ou des édifices, on en faisait l'acquisition au plus juste prix. Il se trouvait une femme, nommée Anne, possédant une maison qu'elle refusait de vendre. L'empereur, en personne, se rendit chez elle; à sa vue, elle lui dit : je donne ma maison gratuitement, en reconnaissance et en souvenir de l'honneur que vous m'avez fait. Cette maison existait à l'emplacement où sont aujourd'hui la sacristie des vases sacrés et la chapelle Saint-Pierre.

» Il y avait aussi une autre maison appartenant à Antiochus Ostarius, qui était évaluée 38 livres d'or, et que son propriétaire refusait de vendre. Ce refus étant très-désagréable à l'empereur, voici comment un fonctionnaire s'y prit avec Antiochus. Il le fit mettre en prison au moment même des courses; notre homme alors de crier que si on lui permettait d'y assister, de son côté il se conformerait aux désirs de l'empereur, car les courses étaient pour lui une passion et il était un des ardents de la faction des bleus. Il obtient ce qu'il demande et le contrat de vente se signa au cirque, au siége même de l'empereur.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Justinien eut encore une bonne idée. Pour que les ouvriers employés à la construction de l'église travaillassent sans plaintes ni murmures, il répandait le soir dans les tranchées de petites pièces de monnaies dont la trouvaille faisait qu'ils partaient contents. Il arriva qu'un samedi les ouvriers s'en allèrent dîner de meilleure heure, en laissant leurs outils à la garde du fils du directeur des travaux. Survient un ange qui, avec indignation, enjoint à ce jeune homme d'aller chercher les ouvriers. Comme il n'obéissait pas, l'ange lui fit ce serment : Je jure, dit-il, par cette Sainte-Sapience qu'on bâtit maintenant, c'est-à-dire par le Verbe, que je ne m'en irai pas d'ici que tu ne sois de retour après leur avoir parlé. Ce fait ayant été rapporté à l'empereur, il exila immédiatement en province le gardien des outils, afin que le divin messager ne pût s'éloigner de l'église.

» Quand les travaux touchaient à leur terme, l'empereur s'inquiétait pour les fonds ; un de ses eunuqnes se présente et demande seulement qu'on lui adjoigne du monde, et qu'il fournira à l'empereur de l'or en suffisance. Il emmène donc quelques personnes avec lui et les conduit dans de superbes édifices sur le pavé desquels il y avait de l'or à profusion. Nos gens revinrent bientôt, rapportant 80 quintaux (1), plus ou moins. Avec ces ressources, on acheva la coupole, construite en lames très-minces, mais non cependant de pourpre, comme quelques-uns le racontent. On fit aussi le pavé en fine mosaïque qui présente tout à fait l'aspect d'une mer. L'empereur avait aussi résolu de revêtir d'or le pavé et même les murailles, il en fut détourné par les calculs des astrologues qui annonçaient qu'à une époque reculée, les empereurs auraient des finances très-embarrassées, et qu'ils pourraient bien dépouiller de sa dorure le pavé et les parois de l'église. En un mot, toutes ces splendides constructions s'élevèrent avec une rare magnificence, car Justinien y consacra une somme égale au revenu actuel de l'Égypte, c'est-à-dire 365 centenarios. Et pour indiquer que le temple de l'ancienne Jérusalem était surpassé par l'édifice de la nouvelle, il plaça sur la citerne qui se nomme l'*Impériale*, une statue de Salomon, le regard tourné vers la

(1) Je n'ai pas le texte grec sous les yeux : il y a dans la traduction latine *centenarios* que je traduis par *quintal ;* cela peut aussi signifier cent mille pièces, et alors ce serait huit millions de pièces, plus ou moins.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

grande église de Dieu, et serrant son menton dans sa main, comme pour indiquer son mécontentement. Eutychius (1) était alors patriarche de Byzance, et ce fut lui qui consacra la cathédrale nouvelle. »

Quelques années après l'achèvement de Sainte-Sophie, un tremblement de terre fit écrouler le dôme et ce fut Isidore le jeune, neveu d'Isidore de Milet, qui le répara.

Bientôt les prêtres, pour satisfaire leur manie d'arrangements trop souvent contraire au sentiment de l'art, firent ajouter diverses constructions qui ôtèrent à l'édifice sa physionomie originelle. Bazile le Macédonien, Romain II, Andronic le Vieux, l'impératrice Anne Cantacuzène et Jean Paléologue, y firent successivement des réparations; enfin, en 1453, Mahomet II l'ayant convertie en mosquée, fit disparaître, sous une légère couche de peinture, les emblèmes chrétiens. Que justice soit rendue à ce *chef de barbares*, comme l'appelaient les peuples d'Occident, qui après un siége de cinquante jours, entrant en vainqueur dans la ville prise d'assaut, sut préserver ce temple de la dévastation de ses soldats, et lui conserva même son nom chrétien de Sainte-Sophie. On remplaça les autels par le Mihrâb, la chaire par le Minbar et le Mafil, mais tout le reste fut respecté. Et le jour même de la prise de la ville, le mouëzzin, placé sur le balcon, appellait les musulmans à la prière, pour glorifier, sous une autre forme, le Dieu qu'on y adorait la veille. Depuis lors, aucune dévastation ne fut commise! Mahomet, qui ne cessa d'encourager parmi ses sujets le progrès des lumières, fit élever dans les cours divers bâtiments surmontés de coupoles, isolés de la mosquée et consacrés à la culture des sciences ou de la philosophie.

Les chrétiens pourraient-ils se vanter d'avoir eu à toutes les époques une tolérance aussi grande, un respect de l'art aussi intelligent. Ont-ils des cathédrales vieilles de quatorze siècles? Et qui donc

---

(1) Eutychius a été patriarche à partir de 552, et le concile de Constantinople s'est tenu en mai 553; il est probable que Justinien ne le réunit qu'après l'achèvement de son temple d'Agia-Sofia, et qu'il voulut même ajouter à l'importance du monument par cette assemblée qui, bien qu'indiquée comme cinquième concile général, n'avait rien d'urgent, n'a statué que sur des choses passées et n'a eu qu'une autorité contestée dans l'Église. Quoi qu'il en soit, cela fixerait à la fin de 552 ou au commencement de 553 l'achèvement du grand temple de Justinien.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

a détruit toutes ces merveilles de l'époque grecque et romaine conservées dans les palais, les temples et les musées de Byzance par les empereurs d'Orient. Les soldats des croisades pourraient nous le dire.

Il serait trop long de raconter ici les accidents qui frappèrent Sainte-Sophie. Tremblements de terre, incendies, révolutions et pardessus tout quinze cents ans d'existence, forcèrent bien des fois à étayer cette coupole d'une si prodigieuse élévation. Sous le règne de Sélim II et d'Amurat III, une dernière secousse rendit nécessaire ces contre-forts extérieurs, ces murs d'appui qui empêchent l'œil de suivre sa courbe élégante. Sainte-Sophie apparaît aux regards comme un corps déformé, alourdi par l'âge, mais dont la taille a gardé cependant un air de majesté.

Pour décrire ce temple tel qu'il est aujourd'hui, les découvertes et les travaux de restauration qui ont été faits, nous suivrons l'indication des planches de l'ouvrage que va publier, à Londres, M. Fossati, sous le titre de : *A series of views of the mosque of Agia Sofia.*

Il est impossible d'expliquer autrement que par un dessin le plan général de Sainte-Sophie, tant il s'y trouve de cours, de petits monuments, de galeries et de vestibules. On pénètre ordinairement dans cette vaste enceinte extérieure par la cour du Chadirvan, autrement dit la cour de la fontaine des ablutions. A droite de cette entrée, on aperçoit le *Jardin des Morts* où se trouvent les tombes impériales, les élégants Turbeh qui renferment les cercueils des sultans Mourad III, Sélim Ier, Mohammed III, Mustafa Ier, et de leurs familles. Les parois des murs de ces Kiosk sont recouvertes de porcelaines d'Asie aussi belles par la pureté des arabesques que par l'éclat des couleurs. Des gazons, des fleurs, des ruisseaux et de grands arbres entourent d'ombre, de parfums et de fraîcheur ces morts vénérés.

A l'angle du mur d'enceinte, sous un platane magnifique, s'élève un petit édifice qui se nomme en turc sébîl; c'est une fontaine élevée, par une pieuse fondation, dans le but de donner gratuitement de l'eau fraîche à tous les passants. En Orient, dans les rues des villes et sur le bord des routes, il y a souvent de ces fontaines léguées par la charité des riches aux pauvres et aux voyageurs, afin de leur épargner les souffrances de la soif, si vive dans ces pays ardents; puis d'obtenir une prière en échange du bienfait.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Les trois arcades qu'on voit encore du côté gauche de la cour, donnent idée de ce que devait être l'ancien portique ainsi entouré. La petite coupole de droite, qui sert aujourd'hui de tombe impériale, couvrait jadis le baptistère. Quant au Chadirvan qui s'élève au milieu de cette enceinte et lui a donné son nom, il est entièrement turc et d'une date assez récente. Les vignes et les cyprès qui croissent au hasard, autour de cette fontaine, donnent à l'ensemble un caractère fort pittoresque.

La porte sous laquelle on passe pour pénétrer dans l'intérieur de la mosquée est en bronze et provient d'un temple de la meilleure époque grecque. Sur cette porte, les monogrammes de Théodora et de Michel sont incrustés en argent. A la voûte de la porte qui fait face à celle-ci, et conduit au porche de la basilique, M. Fossati a retrouvé sous le badigeon, les portraits en mosaïque des empereurs Constantin et Justinien, ses fondateurs.

De là, on arrive au *Nartex* ou porche. Ce corridor, long de 60 mètres et large de 10, a sur son côté droit neuf portes par lesquelles on entre dans la nef et cinq du côté gauche, qui s'ouvrent sur le vestibule ou *Atrium* converti en cour du Médréceh : c'est-à-dire du collége où sont logés les softas et les étudiants. Là, dans le principe, était la grande entrée de Sainte-Sophie, où les Grecs faisaient leurs ablutions. Cette façade de l'Église est aujourd'hui dépouillée des statues et des nombreux ornements qui l'enrichissaient; on voit encore sur les contre-forts qui la soutiennent, la place occupée jadis par les célèbres chevaux corinthiens qui après de longues pérégrinations, décorent maintenant la façade de Saint-Marc à Venise, cette copie superbe mais réduite d'Agia-Sofia.

Les murs intérieurs du Nartex sont plaqués de marbres précieux et la voûte enrichie d'ornements en mosaïque sur fond d'or. Sous la couche épaisse de couleur qui recouvrait les portions hautes, on a trouvé au-dessus de la porte du milieu, un tableau représentant l'empereur Constantin IV, surnommé *Pogonatus*, à genoux devant le Christ que la Vierge et l'archange Gabriel accompagnent. Une petite tribune, placée à gauche dans une embrasure, sert à annoncer l'heure de la prière dans cette partie de la mosquée.

C'est alors, qu'en sortant du Nartex par la grande porte, on a devant soi et dans toute son étendue la nef admirable de Sainte-Sophie. On reste ébloui devant tant de grandeur, et je ne connais pas de mo-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nument au monde dont les proportions soient à la fois aussi vastes et aussi pleines de majesté. C'est bien ainsi qu'on se représente la demeure de la divinité.

Les deux architectes Anthémius et Isidore, avaient en effet consacré toute leur science à exécuter un prodige architectural. Ils posèrent le dôme sur des piliers carrés dont les angles étaient tournés vers le centre de l'église, de telle sorte qu'ils paraissaient être les extrémités des murs ou jambages formant les parois des travées. Par cette disposition les pendentifs de la coupole prenaient leur naissance des angles saillants de ces piliers, comme d'une légère nervure et l'œil étonné cherchait en vain les points d'appui si habilement dissimulés, de ce dôme qui n'a pas moins de 96 pieds de diamètre. Placé à 55 mètres au-dessus du pavé, il semble qu'une force invisible le tient suspendu dans les airs.

Ajoutons pour expliquer cette hardiesse architecturale qui dépasse presque les lois de statique, que les quarante fenêtres ouvertes dans le pourtour de cette coupole, lui donnent une incroyable légèreté. Mais encore, si mince que soit sa construction, comme la *résultante des forces* passait beaucoup trop en dehors de la circonférence immédiate de sa base, et que les appuis recevaient ainsi une pression oblique et continue, on s'aperçut bientôt d'une déviation considérable dans l'aplomb des soutiens, et il fallut en toute hâte étayer extérieurement les murs par des arcs boutants dont la lourdeur et la difformité donnèrent à l'édifice un aspect incompréhensible. On dût encore ajouter au-dessus du point d'appui des arcs, un corps de maçonnerie afin que sa pression perpendiculaire servît de contrepoids à la pression oblique des pendentifs. On obtint de la sorte une forme plus élancée et la possibilité d'assujettir sur ces massifs de maçonnerie les éperons chargés d'arc-bouter le dôme. Le remède était bon pour enrayer le mal, mais non pour le détruire complétement. Aussi ce vice organique joint à toutes les causes de ruine que le temps fait naître, avait depuis quatre siècles détérioré l'édifice à tel point, que le danger pouvait être immédiat. Ce fut donc un problème difficile à résoudre, que de solidifier ce dôme, sans rien ôter à son effet prestigieux et tout en allégeant les contre-forts extérieurs qui cachaient aux regards la base de la coupole. Restaurer avec art est souvent plus difficile que de construire, et la restauration d'un monument comme celui de Sainte-Sophie a dû donner à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

M. Fossati plus de peine et d'inquiétude qu'une complète édification.

Les parties de l'édifice les plus compromises ont été reconstruites; la couverture en plomb réparée, et le dôme dégagé des quatre lourds piliers, qu'une double ceinture en fer cerclée autour de sa base, remplace avantageusement. Treize colonnes des galeries supérieures, déviées de leur aplomb de plus d'un pied par la poussée des arcs latéraux qui soutiennent la coupole, ont été redressées; l'ancienne mosaïque a été partout découverte et nettoyée des enduits qui la cachaient; le Miḥrâb, le Minbar et les Mafil ont été restaurés ainsi que la tribune impériale entièrement rebâtie dans le style byzantin; enfin le mobilier de la mosquée, renouvelé avec grand luxe. Aidés de 800 ouvriers dont les chefs avaient été formés par eux depuis douze ans, MM. Fossati ont consacré deux années à cette restauration; et si, grâce à ces difficultés de tout genre, les travaux n'ont pas été aussi complets qu'ils l'auraient voulu, ils ont été néanmoins d'une utilité incontestable. Les sommes allouées, les nécessités religieuses et bien d'autres causes ne permettaient pas de faire plus, et il était difficile de faire mieux.

Essayons maintenant de donner, autant que possible, une idée des divers aspects de ce vaste sanctuaire.

Le plan intérieur de l'Église a la forme d'un croix byzantine. Sa largeur est de 72 mètres, et sa longueur de 81 mètres 5. La nef est entourée par le *Gynécée* ou galerie des femmes. Cent sept colonnes, dont huit sont en porphyre égyptien et le reste en vert antique, soutiennent ces galeries demi-circulaires; les grands piliers, sur lesquels s'appuie principalement la coupole, sont revêtus des marbres les plus précieux, tels que le jaune et le noir antiques, le saconicum, le synadium, le carytium, le cépolino d'Iphygie, le proconèze e l'albâtre oriental.

Sous les tapis qui recouvrent entièrement le pavé, on trouve de même un dallage de marbres rares. Afin que le Miḥrâb, niche sainte qui remplace l'autel des chrétiens, fût tourné vers la Mekke, condition absolue dans la construction d'une mosquée, il a fallu disposer ces tapis et ces nattes, ainsi que la chaire qui l'avoisine, en ligne oblique, ce qui produit l'effet le plus singulier, et fait croire que la nef a été construite de travers.

A gauche du Miḥrâb, se trouve la tribune impériale; à droite, le manber ou chaire à prêcher, ainsi que le mafil ou petites tribunes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

du haut desquelles les Imâm chantent les prières. Dans les mosaïques des voûtes, des grands arcs et des pendentifs, se voient des figures de prophètes, de docteurs, d'archanges et de chérubins, sur fond d'or. De grandes inscriptions turques, suspendues aux piliers, représentent les noms des quatre premiers kalifes et des douze imâm ; elles sont de la main de Mustafa Izet Éfendi, premier imâm du sultan.

Voici la liste des sujets en mosaïque retrouvés sous la chaux, et qui, pour obéir à la loi du Prophète défendant les images, sont aujourd'hui masqués par de légères feuilles d'or, qu'un coup d'éponge suffirait à enlever.

1. Les empereurs Justinien et Constantin, présentant, l'un la Basilique, l'autre la ville de Byzance à la Vierge (VIIIe siècle). La date s'y trouve.
2. Un tableau représentant le Christ, la Vierge et S. Jean, d'une exécution magnifique et de la première époque.
3. Treize Docteurs et Patriarches de la primitive Église.
4. Constantin IV, Pogonatus, prosterné devant le Christ, entre la Vierge et l'ange Gabriel (du Xe au XIe siècle).
5. L'empereur Jean Comnène Porphyrogénète et l'impératrice Irène de chaque côté de la Vierge (du Xe au XIe siècle).
6. Le Christ ayant à ses côtés l'empereur Constantin XI, Monomaque et l'impératrice Zoé (du Xe au XIe siècle).
7. Alexis Comnène (du Xe au XIe siècle).
8. Jean Paléologue (du XIIIe au XIVe siècle).
9. Alexandre, frère de Léon.
10. Trois Vierges.
11. Un Saint Jean, quatre Apôtres, des Chérubins et des Séraphins.
12. Trois grandes et deux petites figures de Prophètes.
13. Enfin divers emblèmes et inscriptions.

M. Fossati a recueilli, avec un soin minutieux, les dessins de toutes ces mosaïques et des ornements peints ou sculptés, dont la publication sera pour l'art d'un immense intérêt.

Mais continuons notre excursion autour de la nef, afin de l'admirer sous tous les points de vue.

En se plaçant à la porte de l'angle Nord, dans cette nef latérale qui est semblable à celle du Sud, on a devant soi toute la longueur de la mosquée jusqu'à la tribune du sultan. Ce nouvel aspect change complétement le tableau. Les deux colonnes de porphyre placées aux côtés de cette porte, viennent du temple d'Éphèse, et l'urne en marbre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de Proconèze, qu'on voit à droite, fut rapportée de Pergame, où elle servait jadis à faire les ablutions.

C'est en travaillant à cette partie de l'édifice, que l'architecte découvrit sous le badigeon la première mosaïque, ce qui lui fit prendre la détermination de mettre à nu tout le reste des voûtes. Cette première galerie étant restaurée, mais encore voilée par un rideau, M. Fossati, qui savait que le sultan attendait impatiemment le jour où il pourrait examiner les travaux, le fit avertir, un matin, que s'il voulait venir, il jugerait aisément par la portion déjà faite, ce que deviendrait l'ensemble lorsque les réparations seraient complétement finies. Une heure après ce message, le Grand-Seigneur arrivait à la mosquée ; à un signal la toile tomba, et le Padichâh, émerveillé de cette voûte couverte d'or aussi brillant que le premier jour, s'écria, en regardant l'artiste avec inquiétude : « Mais, malheureux, tu m'as ruiné ! » Alors, M. Fossati lui fit comprendre que cet or existait dès le principe, et qu'il avait suffi d'enlever une couche de peinture pour le retrouver dans tout son éclat. Cette explication le mit en belle humeur, et il critiqua vivement ses prédécesseurs d'avoir ainsi caché ces belles dorures et ces ornements ; puis, se tournant avec malice vers ceux de sa suite qu'il savait être les plus fanatiques, et leur montrant les grandes figures en mosaïque des empereurs grecs : « N'est-ce pas, leur dit-il, qu'il n'est pas possible, en ce siècle de progrès, de cacher ces peintures précieuses ; les étrangers nous regarderaient comme des barbares, si nous détruisions ces ouvrages antiques. » Tous se courbèrent et firent semblant d'applaudir ; mais l'artiste, en habile diplomate, représenta à Sa Hautesse l'impossibilité de laisser exposées aux regards du peuple ces images chrétiennes ; comme preuve à l'appui, il lui fit voir une tête dont on venait d'arracher les yeux ; et cependant, les ouvriers seuls étaient entrés dans cette partie de la mosquée ! Il importait donc, dans l'intérêt même de leur conservation, de les cacher. Le sultan ne se le fit pas répéter, et il se retira doublement satisfait de l'homme et de ses travaux.

En se promenant dans ce sanctuaire, on voit surgir de chaque angle, de chaque pilier, de chaque colonne, un point de vue nouveau et toujours plus pittoresque. Ici, de l'extrémité du bras gauche de la croix, c'est à peine si l'œil peut découvrir le côté opposé à travers les colonnades et l'air ambiant qu'illumine par place un rayon de soleil. Les colonnes de ce second plan, enlevées aux temples de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Baalbek, ont 1 mètre 33 centimètres de diamètre. Si, de ce même endroit, on se tourne vers le Porche, on a une variété de voûtes combinée avec le sentiment le plus vif du beau pittoresque. Puis, vers le soir, lorsque le soleil pénètre à travers la grande fenêtre, on voit alors jaillir de ces mosaïques d'or et de pierreries, des flammes de toutes couleurs. De ce côté se trouve la tribune du grand vizir. Parfois Ạbd ul-Medjîd y vient aussi faire sa prière. C'est en face, au contraire, qu'était située l'enceinte réservée aux empereurs grecs; une balustrade de marbre en marque encore la place. Là aussi fut élevé le monument de l'amiral vénitien Dandolo, mort en 1205, une année après la conquête de Constantinople.

On voit, à droite, la porte mystérieuse par laquelle, suivant une légende très-répandue dans la population grecque, disparut le prêtre qui célébrait la messe au moment même où les turcs vainqueurs envahissaient Sainte-Sophie. Ce fut en vain qu'ils poursuivirent le chrétien emportant ses saintes reliques, qu'ils essayèrent d'enfoncer cette porte; par un miracle, le mur s'était subitement reformé derrière lui. Dans les réparations dernières, ce passage a été ouvert et on n'a trouvé qu'une étroite chapelle et un escalier encombré de débris.

Pour mieux juger l'ensemble de la mosquée, pour embrasser le tout dans un seul coup d'œil, c'est à la galerie supérieure qu'il faut monter. On y arrive par une rampe qui commence au côté droit du porche; de là, le spectateur, placé sur la vraie ligne d'horizon, entre la base et le sommet, comprend de suite le plan général et la grandeur de cette architecture, la hardiesse des voûtes, la variété infinie des lignes, aussi bien que la perfection des détails. Il saisit aisément, du haut de ce balcon, les masses principales, sans que rien vienne troubler son attention. La cause en est due principalement à cette coupole qui, jetant la lumière d'en haut par ses quarante fenêtres, laisse régner, dans les parties inférieures de l'édifice, un jour bleu qui voile et harmonise les lointains, distance le regard et agrandit incroyablement l'espace. L'homme apparaît comme une fourmi sous cette coupole immense, véritable type qui résume en lui l'art byzantin tout entier.

Qu'on se figure cette vaste basilique, pendant les saintes nuits du Ramadân, où six mille lampes, suspendues à diverses hauteurs par d'imperceptibles fils de fer, l'illuminent dans toutes ses parties et produisent l'effet le plus fantastique et le plus merveilleux. On dirait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

alors ces myriades de mouches de feu qui voltigent sur les fleurs, pendant les nuits limpides de l'Orient.

Dans ces galeries supérieures, se trouve à droite une chapelle qui sert maintenant aux archives de la mosquée; plus loin, à travers les neuf grandes fenêtres qui éclairent le pourtour, on aperçoit la cour et les bâtiments du Médréceh.

Partout ici des travaux importants et d'une extrême difficulté étaient devenus indispensables. Il s'agissait de redresser les colonnes des quatre demi-cercles, qui fléchissaient, menaçant de laisser sans soutien le poids énorme qu'elles sont chargées de soutenir; puis de réparer les mosaïques des voûtes et des pavés, endommagées par les infiltrations ou par l'affaissement des arcades inférieures.

Enfin le 13 juillet 1849, après deux années d'incessants travaux, la mosquée sainte par excellence fut rendue au culte et inaugurée par le chef de l'État. C'était pour les Turcs, si profondément religieux, un événement d'une importance sans pareille; aussi depuis le lever du soleil, la population entière de Stamboul, Galata et Scutari, affluait vers l'enceinte sacrée. Le sultan, en sa double qualité de chef spirituel et temporel, comme successeur immédiat des ḳalifes, devait y assister avec toute sa cour. A midi sonnant il parut à la grande porte du sérail, Bâbi-houmâyoûn ou porte impériale, qui s'ouvre en face de Sainte-Sophie. En même temps les salves de canon faisaient retentir les rives du Bosphore. Couvert du manteau de grande tenue, dont le collet étincelle de diamants, l'aigrette impériale au front et monté sur un cheval blanc caparaçonné d'or et de perles, il s'avance accompagné du grand vizir Rechid-Pacha; puis viennent le capitan-pacha, le ministre de la guerre et les autres grands dignitaires de l'empire, tous à pied en signe de respect. Les troupes contiennent la foule avide de voir son souverain, tandis que la musique de la garde exécute les airs nationaux.

Près de la petite porte de la mosquée, réservée au sultan, on aperçoit, dans un ạrabah doré, attelé de quatre chevaux, la reine-mère, sultane Validé, entourée de ses femmes; près d'elle, les enfants du sultan, son frère et tout le harem impérial regardent passer le cortége.

A son arrivée sur le seuil de la mosquée, le grand seigneur est reçu par les ulémas et les deux frères Fossati. Honneur extrême! exception sans précédent dans les fastes de la religion mahométane!

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le sultan avait senti que ceux qui venaient de rendre un si éclatant service, ne pouvaient être exclus d'une pareille fête. Aussitôt après l'entrée du souverain, le cheîḳ-ul-islâm (le chef de l'islamisme) et le grand moufti, assistés de tout le haut clergé, procédèrent, suivant les rites de la liturgie mahométane, à la consécration nouvelle du monument. Puis vinrent les prières pour la prospérité de l'État, pour le bonheur du très-grand, très-miséricordieux padichâh Ạbd ul-Medjîd, qui a ordonné, comme l'hommage le plus agréable au Dieu de Mahomet, cet important travail, si heureusement et si promptement terminé. A ces paroles, le jeune sultan, avec ce tact du cœur qui le fait aimer de tous, a fait approcher les deux artistes, et les a remerciés en son nom et au nom de son peuple. « Vous nous rendez, leur a-t-il dit, notre belle mosquée tout autre qu'elle était hier, mais telle qu'elle fut dans le principe. »

La cérémonie terminée, Sa Hautesse se rendit, suivant l'usage, dans des appartements contigus, magnifiquement préparés pour la recevoir. Une surprise l'y attendait. Un Vénitien, décorateur habile, M. Fornari, avait peint sur le mur du fond de l'un des petits jardins attenant au kiosk, deux grandes vues perspectives des villes de la Mekke et de Médine, disposées comme un panorama. L'aspect de ces lieux si chers aux musulmans, fit sur le sultan une impression aussi vive qu'agréable. « Vous me permettez de faire, lui dit-il, le saint pèlerinage, moi qui ne puis, comme chef de l'empire, l'exécuter que par procuration. »

Cette imposante cérémonie s'est terminée le soir par l'illumination des mosquées. Tous ces feux verts, bleus et rouges, entourant les dômes et les minarets, comme des bagues de rubis, d'émeraudes et de saphirs, se mêlent aux étoiles, puis viennent se refléter dans la profondeur des eaux, de telle sorte, que le spectateur émerveillé, ne voit autour de lui qu'un ciel immense et resplendissant.

ADALBERT DE BEAUMONT.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

DOCUMENTS

SUR LE TERRITOIRE ET LES TRIBUS

DES

PROVINCES TUNISIENNES

VOISINES DE L'ALGÉRIE [1].

Il serait difficile de fixer d'une manière exacte la délimitation précise qui sépare les États du bey de Tunis, à l'Ouest, de l'ancienne Régence algérienne. Les tribus qui habitent le pays voisin des limites sont d'autant plus adonnées au pillage et au meurtre qu'elles ont pu trouver, de tout temps, protection dans l'une des régences, pour les brigandages qu'elles commettaient dans l'autre. Le camp d'été du bey de Tunis qui, tous les ans, se rend à Békia et à Kef pour lever les impôts, ne peut presque jamais remplir sa mission sans guerroyer, et de temps à autre la résistance est très-sérieuse.

(1) Dans cet article, et probablement encore dans quelques autres, il nous sera impossible de suivre rigoureurement le système de transcription que nous avons adopté pour la *Revue*, attendu que les noms propres ne nous ont pas été communiqués en caractères arabes, et que l'alphabet harmonique n'avait pas encore été expédié à nos collaborateurs.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le pays, montagneux entre Taberkah et la rivière Medjerdah, près du point où l'Ouâd-el-Serrat s'y jette, n'a pas été exploré jusqu'à présent par les voyageurs européens. Le point le plus septentrional qu'ils aient touché est Kef. Encore, cette forteresse est-elle à quatre ou cinq lieues de la frontière, qui paraît remonter avec l'Ouâd-el-Serrat jusqu'à sa source, dans la montagne dite Djébel Abou el-Ḥanech, habitée par des tribus pour lesquelles le bey de Tunis nomme le kâïd.

La ville ruinée de Heydrah (Ayedrah sur les cartes de l'Algérie) est située près de la limite entre les deux États; de ce point, la frontière se dirige vers le midi, passant entre Tebessah, dans l'Algérie, et Fusânah, sur le territoire de Tunis. Plus loin, vers le S. et le S.-O, la frontière est déterminée par les territoires qu'occupent les tribus qui relèvent de Fériânah et de Kafsah.

Les hautes montagnes de Abou-el-Ḥanech et de Sîdî ibn-Ṛânem déterminent les versants qui, vers l'Est, traversent la régence de Tunis jusqu'à la Sebkah (lac salé) de Sîdî Hanî, près Ḳaïrwaân. Le premier de ces sommets se lie aux montagnes de Kaf-el-Rây, Rouḳdah, Berberou et Kisra, et forme ainsi la ligne de partage entre les versants susmentionnés et ceux qui, en se jetant dans l'Ouâd-el-Siliâna, l'Ouâd-el-Kélek et d'autres rivières, vont joindre Ouâd-el-Medjerdah, à l'Est de la frontière, entre Tunis et Alger. A l'Ouest du mont Abou el-Ḥanech, les versants se dirigent vers l'Ouâd-el-Serrat, comme il est dit plus haut. Cette rivière remonte parallèlement, sous d'autres noms, vers les sommets, près de Ḳhanḳat-el-Lobeybou, et il est à croire que les montagnes de ce défilé, en s'enchaînant avec celles d'Abou-Ṛanem, forment la ligne de partage des eaux, vers l'Ouâd-el-Serrat et de celles vers l'Ouâd-el-Tebessah qui, se dirigeant vers l'E.-S.-E., s'appellent successivement Ouâd-el-Fusânah, Ouâd-el-Ḳaçab et Ouâd-el-Fekkah.

Voici l'itinéraire d'une route suivie de Ḳaṡreïn à Heydrah :

Après cinq heures de marche, on commence à monter le défilé de Lobeybou; et, en arrivant sur le col, on obtient une vue étendue de montagnes au delà de la frontière, dans la province de Constantine. Vers la gauche, on voit le Djébel Aḳdar (la montagne verte) et les sommets couverts de neige des montagnes de Oulâd Ayâyâ; en face, le piton escarpé, au sommet duquel se trouve le village nommé Ḳalaạt el-Senân; et, à la droite, le Djébel Abou-el-Hanech. Deux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

heures et demie de marche de plus mènent à un douâr des Férâchich où on passe la nuit. Le lendemain matin, poursuivant vers Heydrah, on monte un autre défilé comme celui de Lobeybou; et, à la sortie du col, on voit les ruines de Heydrah au pied des collines. On s'y rend en traversant l'Ouâd-el-Heydrah. Près de là habitent les Arabes pillards de Ouafer.

A quelques centaines de mètres de distance de Heydrah, on passe, en faisant route vers l'Est, devant le marabout de Sidî Ibrahîm ibn-Alî. Puis viennent les ruines de Bourdj-el-Aḥmar, l'Ouâd-el-Raceh, qu'on traverse; et, après s'être éloigné de Heydrah de treize milles (de 60 au degré), à travers un pays fertile et cultivé, dominant une vaste plaine vers le nord, on campe de nouveau dans un douar des Ferâchich. Le lendemain matin, après une marche d'une heure et demie vers l'Est, on rencontre les ruines de Talah, situées à l'extrémité nord d'une colline. De ce point, on relève Ḳalaat-el-Senân, au N.-O. 1/4 N., et Djébel Abou-el-Ḥanech, au N.-N.-E.

Les habitants de la régence de Tunis, comme ceux de l'ancienne régence d'Alger, appartiennent à diverses origines. Les Turcs et les Maures habitent les villes et les villages. Toute la population arabe est nomade, ainsi qu'une grande partie des Berbers, anciens habitants du sol. Une autre partie des Berbers, qui porte plus communément le nom de Ḳabâïl, habite des villages et des hameaux au milieu des montagnes. Les Turcs ont beaucoup perdu de leur importance depuis la nouvelle organisation des troupes régulières, par suite de laquelle ils ont été privés de leurs priviléges et assimilés aux troupes indigènes. Les Andalous (Andalos), descendants des anciens Maures d'Espagne, forment une des classes les plus notables de la population maure. A la civilisation, aux mœurs et à l'industrie qui les caractérisaient lors de leur arrivée d'Espagne, on doit la restauration de plusieurs villes et villages détruits par les Arabes envahisseurs du VIIe et du VIIIe siècle, et même la fondation de quelques cités, comme Testour, Soleîmân, Zarwân, etc.

Les habitants des villes et villages sont désignés par le nom générique de *Beldânî* (citadins); les Arabes, dont la majeure partie tirent leur origine des hordes qui ont pris part à la conquête ou qui ont été appelées de l'Égypte et de la Syrie par les ḳalifes de Ḳaîrawân, con-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

servent leur dénomination d'Arab. Quant à ceux qui, dans les temps anciens, avaient accompagné les fondateurs de Carthage, ils se sont successivement mêlés avec les Berbers, avec les Romains, les Vandales et les Grecs byzantins. Il existe des indices à l'aide desquels on parviendra sûrement à l'avenir à les reconnaître séparément. Dès aujourd'hui, il est à remarquer que les anciens Berbers nomades ne veulent pas qu'on les nomme Arabes lors même qu'ils offrent avec ceux-ci une parfaite ressemblance pour les mœurs et pour les coutumes. Ils disent qu'ils sont chaouïa (pasteurs), et se distinguent ainsi de cette partie de leur race qui habite sous des toits.

Ces derniers, connus sous le nom de Ḳabâïl, sont, selon toute apparence, la souche des plus anciens habitants de l'Afrique septentrionale. Ce sont les Numides de Massinissa, de Jugurtha et de Tacfarinas. Dans le xve siècle et même plus tard, on les retrouve dans ces Ousselati, habitants chrétiens de la régence de Tunis, si impitoyablement traqués et exterminés par les beys qu'il en reste à peine de nos jours quelques débris épars.

L'administration est confiée à des gouverneurs militaires (kiḳia) pour les forteresses ou villes fortes comme Kef, la Goulette, Ḳaîrawân, Porto-Farina, etc..., et à des anciens (cheiḳ), pour plusieurs petites villes ou bourgades avec le territoire qui en dépend, comme Testour, Zarwân, etc..., et à des gouverneurs civils ou préfets (ḳâïd) pour les provinces en général. Ces derniers sont les plus nombreux. Ils sont en même temps fermiers des revenus de l'État, c'est-à-dire, qu'ils perçoivent les impôts de leur département et les gardent, moyennant une redevance au bey préalablement fixée. Ces trois classes d'administrateurs ont la juridiction dans leurs départements respectifs : le droit d'appel au tribunal du bey est ouvert à tous.

Les kiḳia sont nommés par le bey; les ḳâïd et les cheiḳ sont proposés au bey par le suffrage de leurs administrés et le bey les confirme ordinairement comme aussi il est de coutume qu'il les révoque sur les plaintes de leurs administrés. Indépendamment des cheiḳ de villes et de villages qui ne dépendent pas d'un ḳâïd, il y en a pour chaque subdivision dont se composent les diverses peuplades d'Arabes nomades.

La province du *Sâhel* est l'une des plus riches de la régence de Tunis. C'est celle qui, proportionnellement à sa superficie, contient le plus grand nombre de villes et de villages. On en porte le nombre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

à 48. Cette province se compose des deux ḳâïderies ou ḳâïdah (départements), de Soûçah et de Menastir.

Le ḳâïdat de Souçah est séparé des cercles de Zarwan et de Ḥammâmah par l'Ouâd el-Ḥammâm Zéribah et l'Ouâd el-Raml; une partie des montagnes au midi de Djébel Sârrah et de Djébel el-Raḥman el-Ṛâzi en dépend. Sa limite passe à l'Ouest d'Erfida Oulâd Saïd jusqu'auprès de Sidi Hâni (marabout situé au Nord de la Sebḳah du même nom), d'où elle tourne à l'Est jusqu'à la mer en enclavant une portion des villages du Sâhel.

La tribu des Oulâd Saïd est la plus considérable dans le ḳâïdat de Soûçah. Elle campe dans les parties Nord et Ouest de ce département.

La tribu des Âmirat occupe la partie du Sâhel comprise entre Souçah, Abou Mirdâs et Mahadïah.

La limite du territoire qu'occupe la tribu des Metelit suit la côte depuis Mahadïah jusqu'à l'embouchure de Ouâd el-Ran: elle parvient, à l'Ouest, jusqu'aux environs de Djébel Kaçâya et se replie ensuite au Nord et à l'Est jusqu'au voisinage du village d'Abou Mirdâs.

Les Souessi sont limitrophes des Metelit : enclavés entre cette tribu et celle des Âmirat, ils habitent les plaines à l'Est de la Sebḳah de Sidi Hani entre Abou Mirdâs et le village de Ledjem.

Les tribus sus-mentionnées sont sous la juridiction du ḳâïd de Menastir.

Les Drid forment la peuplade la plus intéressante et la plus importante de la régence. C'est plus qu'une tribu : elle a pour chef un descendant d'une ancienne famille princière de Tunis qui porte le titre de sultan el-Ḥassânïah et qui jouit d'une grande vénération de la part de tous les Arabes.

Les Drid sont divisés en plusieurs ạrch (familles descendant d'une même souche), ayant le droit de se fixer où ils veulent; ils habitent particulièrement les contrées fertiles de la régence; pendant l'été dans les plaines de Sirs, de Koreïb, de Melita, etc., en hiver, dans les hautes vallées entre Djébel Kamoûdah et Madjoûrah, dans celle au S.-E. de Mekila et plus loin encore vers le midi. Une des grandes tribus des Drid, les Béni Rizḳ, est ordinairement répandue dans la plaine de Sirs et dans celles plus à l'Est et au Nord aux environs de Kef. Les Drid sont exempts de dîmes et autres taxes; mais, en revanche, en temps de guerre, ils sont tous obligés de servir, comme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cavaliers, à leurs propres frais. Une fois l'année, ils sont passés en revue par le bey. Ceux qui habitent les contrées du Nord se présentent à la résidence où l'on passe l'inspection des hommes, des chevaux et des armes; les autres viennent à la rencontre du bey, qui commande le camp d'hiver, et l'accompagnent jusqu'au Djérîd; on les passe en revue pendant la durée de leur service dans le camp.

La peuplade des Djelas est divisée en quatre grands arch :

Les Oulâd Idîer, les Oulâd Sendâcen, les Oulâd Ḳalfîah, Ạḳab-el-Kouâcin. Chacune de ces branches de la tribu des Djelas a son propre ḳâïd.

Cette tribu occupe toute la province de Ḳaïrawân et les montagnes situées à l'Ouest de cette province, depuis Djebibina et les contre-forts, au Sud de Djébel Djoukar, jusqu'au midi de Djébel Sîdî-bin-Naṣr Allah.

Les limites respectives des quatre branches peuvent se déterminer ainsi qu'il suit :

Les Oulâd Idîer occupent la partie nord de la plaine de Ḳaïrawân; vers l'Est, ils sont limitrophes des Oulâd Saïd; vers l'Ouest, ils s'étendent jusqu'aux contre-forts sud des monts Bargou et Serdj.

Les Oulâd Sendâcen occupent la partie ouest de la province, ayant au N. et au N.-E., les Oulâd Idîer; au N -E. et à l'O., ils embrassent les montagnes de Kisra, et ont, pour limite, Koûdiet el-Ḥalfah et Djébel Ạbâïd, qui les sépare des tribus des Oulâd Ayâr et des Medjâri. Dans le Baḥîret Trodja, ils se rencontrent avec les Oulâd Ḳalîfah; leur limite se replie ensuite vers le N.-E., en embrassant les monts Trodja-Kaoufeya, Sefeya, Abou-Dabboûs et Oustatia, connus sous le nom de monts Ousselat. Le village de Kistra se trouve ainsi enclavé dans le territoire occupé par les Oulâd Sendâcen.

Les limites du ḳâïdat de Kisra sont circonscrites par le mont Betôta, au Nord; à l'Est, par le village de Manṣoûrah, qui en dépend; au Midi, par l'Ouâd-el-Maḳlîl, dont elles remontent le cours jusqu'au contre-fort S.-O. de Djébel Kisra, et se replient vers le N.-O., jusqu'à Ouâd-el-Aouzafa, dont elles suivent le cours jusqu'au Djébel Belôta.

Au Nord et à l'Ouest, la tribu d'Ạḳab-el-Kouacin est limitrophe des Oulâd Idîer; elle occupe les collines appelées Ḳarn el-Kouacin, à l'ouest desquelles elle se rencontre avec les Oulâd Sendâcen. Vers l'Est et le Sud, elle embrasse la partie de la plaine comprise entre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Bain Ḳarn et Djébel Keçâya, et revient au Nord, en laissant Derâ'-el-Noûm à l'ouest.

Vers le Nord et l'Est, le ḳâïdat des Oulâd Ḳaalîfah est circonscrit par les limites des Oulâd Sendâcen et de l'Aḳab-el-Kouacin; à l'Ouest, il s'étend dans la vallée, entre les monts Ḥâdjeb el-A'ïoun-el-Mékila; suit l'Ouâd el-Djilmah jusqu'à la ville ruinée du même nom, et se replie vers l'Est, en passant au nord de Djébel Sonda et de Djébel Harchem-el-Artouma, jusqu'à Djébel Keçâya.

Le nom de Ousselati que l'on a appliqué plus haut à des montagnes qui forment la limite du ḳâïdat des Djelas, était le nom même du peuple qui habitait jadis ces montagnes et les contrées voisines qui s'étendaient au delà des monts Trodja, Kisra, Serdj, jusqu'à Bain Ḳarn. La partie centrale de leur domination était les montagnes de Sefeya et d'Abou Dabous et Djéloûlah la ville principale. Les nombreuses ruines des villes qui existent dans ces contrées confirment les rapports des historiens arabes du moyen âge sur l'abondance des productions du sol et sur la richesse des habitants.

Lors de l'invasion des Arabes dans cette partie de l'Afrique et de l'établissement des ḳalifes de Ḳaïrawân, la nature du terrain du pays des Ousselati offrait des difficultés aux conquérants qui les empêchèrent d'abord de l'envahir et de le détruire. Plus tard, ils se contentèrent d'une demi-soumission volontaire, et, chose digne de remarque, ils consentirent à ce que les Ousselati continuassent à exercer le culte du christianisme; dans la suite, le prosélytisme des conquérants amena successivement à leur culte un grand nombre de chrétiens. Dans le xve siècle, la population de la ville de Djéloûlah abjura sa foi et entraîna ainsi plusieurs villes et villages environnants à imiter son exemple. Les guerres intestines que se faisaient presque continuellement les nombreux prétendants à la régence de Tunis et dans lesquelles les Ousselati s'engagèrent avec autant de légèreté que les populations arabes, fournirent des prétextes pour sévir contre eux, et un siècle plus tard, lorsque Ḳaîr Eddîn, frère de Barberousse, s'empara de Tunis au nom du sultan et que les Ousselati embrassèrent le parti du bey détrôné par les Turcs, l'extermination de ces turbulents montagnards fut résolue. Les Djelas, les plus puissants des Arabes nomades de la plaine de Ḳaïrawân furent dotés de tout le pays des Ousselati, à condition de le purger des infidèles, et ils remplirent si bien leur mission que sur les trois cents

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

villages que l'on comptait alors, il ne reste aujourd'hui que ceux de Kisra et de Manšoûrah. Tout ce qui était habitation fut successivement détruit, qu'elle appartînt à des chrétiens ou à des musulmans. La différence consistait en ce qu'on épargnait la vie aux derniers. L'œuvre ne s'accomplit pas pourtant d'un seul coup. Les Ousselati défendirent leur pays avec le courage qui caractérise les montagnards et avec le fanatisme du peuple africain. Il n'y a que cent cinquante ans environ que les dernières abjurations eurent lieu : à cette époque il y avait encore quelques chrétiens habitant des hameaux dans les gorges de Djébel Trodja. A Kisra subsistent encore quelques Ousselati descendant des mêmes familles. Mais ces derniers restes sont si peu importants qu'ils ne peuvent donner d'ombrage ni aux Djelas ni au gouvernement tunisien.

Outre leur amour pour la violence, le pillage et la dévastation, les Djelas ont toujours fait preuve d'une dextérité singulière pour le vol et le brigandage individuels. Ainsi, le pays livré à leurs déprédations est devenu un véritable désert, et la ville de Ḳaïrawân elle-même, malgré son heureuse situation au milieu de vastes plaines, n'offre de nos jours que l'ombre de sa grandeur et de son opulence passées.

Le gouvernement tunisien, sous les successeurs des ḳalifes et depuis sous les beys qui ont exercé le pouvoir après l'établissement dans la régence de la suprématie du Grand-Seigneur, est toujours tombé dans la plus grave erreur, relativement à ses propres intérêts, en se servant des Arabes nomades pour opprimer la population des villes et des villages. C'est ainsi que l'industrie et l'agriculture ont été ruinées et que toutes les habitations ont été dévastées : un long état de paix extérieure pourrait seul permettre à un gouvernement ferme et réparateur de protéger les habitants sédentaires en comprimant avec persévérance la population nomade qui est la véritable plaie du pays.

Les environs de Tunis, quoique mieux garnis de villages et de fermes qu'aucune autre partie de la régence, ont aussi leur population nomade ; elle n'est cependant pas organisée en arch (tribu) ou en *nouâdjah* (branche de tribu) ; mais elle se compose de familles occupant quatre, six, huit tentes, et appartenant à telle ou telle tribu. Ces Arabes sont souvent au service du Bey ou d'un propriétaire quelconque du sol sur lequel ils campent, et qu'ils labourent ; quelque

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fois aussi, ils louent les champs à l'année et les cultivent pour leur compte. Toute la population sur le territoire de Tunis, et appartenant à cette ville, est sous la juridiction du kâïd Dâr el-Pacha ; mais la province de Tunis, appelée Ouatan-el-Sirah, qui comprend tout le promontoire à l'Est du golfe jusqu'à Hammamat, et qui embrasse les montagnes de Tarief, d'Aklim, de Zid, de Sâlem et de Wousi, en revenant par les plaines de Ketta et de Rarabah jusqu'au Nord de Djébel Ahmar, est gouverné par le kâïd de cette province. Le promontoire de Carthage est sous la dépendance du kikia de la Goulette, et le kikia de Porto Farina exerce son autorité jusqu'au village el-Aliâ et dans la plaine de la Medjerdah, jusqu'au pied des collines vers el-Djédidah et près el-Sabella.

De même que les Ousselati sont les descendants des Berbers ou des Carthaginois et des Romains, qui habitaient les montagnes de ce nom, les Oulâd Tarief habitant la montagne ainsi appelée et les montagnes environnantes se disent également descendants des anciens peuples originaires de l'Afrique ; il en est de même des Oulâd Iahiâ, tribu répandue dans le pays depuis Koudiet el-Stabil jusqu'au delà des monts Korret el-Horfah. Les Oulâd Tarief sont, ainsi que les Oulâd Iahia, propriétaires des territoires où ils campent, et dont ils n'ont pas été expulsés comme les Ousselati ; ils sont chaouia (pasteurs) et non pas Arab. Beaucoup d'entre eux habitent des hameaux et des villages dont le reste de la population est maure.

Les Béni Rihah, réunis sous la juridiction d'un seul kâïd, occupent la vallée d'Ouâd Meliânah et la grande plaine appelée Fahs-el-Rihah. Au Sud, ils sont limitrophes des Djelas ; à l'Est, leur territoire touche à celui de l'arrondissement de Zarwân près de Sidi Djémâl Eddîn, passe au Nord de Djébel Mecherkah et se replie vers l'Ouest, entre les monts Rihân et Kachtilon, jusqu'aux bords de l'Ouâd-el-Siliânah, et de là vers le S.-E. entre les collines de Tella el-Siliânah et celles de Tella-el-Fahs.

Les Oulâd Aoûn forment une grande tribu sous la juridiction d'un kâïd, qui tantôt campe avec les cheik de la tribu sur les bords de la Siliânah, tantôt s'établit dans le village de Djama (qui paraît être l'ancienne Zama). Leur territoire embrasse les monts Margon, Tella el-Siliânah, la Râbah Saûdâ (forêt noire), jusque dans la plaine de Melita, les monts Djama, ainsi que les hautes plaines appelées Hamada des Oulâd Aoûn. Sur le mont Sehehid, ils se rencontrent avec

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

les Oulâd Iaia sur le mont Senoubria et plus à l'Ouest avec les Oulâd Ayâr ; sur les monts Belouta, Serdj et Bargou, avec les Djelas, et à l'est de Tella-et-Siliânah, avec les Béni Riḥah.

La tribu des Oulâd-Ayâr compte quatorze *nouâdjah* (branches), dont les unes campent sous des tentes et les autres habitent des villages. Parmi les premières se trouvent les Sekarin, les Meçâhel, les Souecem, les Oulâd-Yoûnès, Oulâd-Tamr et Oulâd-Ḥâraṭî; parmi les dernières se trouvent les Marrâouï, les Oulâd-Saïd, Oulâd-Alî, Oulâd-Aoûrâ et Ahl-Bâs. Le ḳâïd des Oulâd-Ayâr réside à Marraouah. Le territoire de cette tribu est circonscrit par celui des Oulad-Aoun et et des Djelas, depuis le mont Senoubrïa, en remontant l'Ouâd-el-Aouzafa et en passant à l'est des monts Barberou et Djildjil. Il se rencontre avec celui des Arabes Medjari, et suit leur limite le long des montagnes de Charni et de Kaf-el-Rây jusqu'à Koudïet et Chaïr. Vers l'Ouest, les limites des Oulâd-Ayâr embrassent le Djébel-Chefarah, passent à Fedj-el-Ḳouçour et à Djébel-Zanfoûr, puis reviennent vers l'Est par la plaine de Sirs jusque sur les pentes occidentales du Djébel-Mesondj. Les Oulâd-Ayâr font partie des tribus qui descendent des peuples antérieurs aux Arabes musulmans. Les hautes plaines qu'ils habitent offrent un terrain très-propre à la culture, et les montagnes escarpées dont elles sont environnées les ont protégées contre beaucoup de vexations.

Les Oulâd ou Béni-Ouartlan sont divisés en seize *nouâdjah*, gouvernés par un seul ḳâïd. Ils occupent le pays à l'ouest de Koudïet-el-Chaïr et de Fedj-el-Ḳouçoûr jusqu'à la frontière de l'Algérie. Au midi, ils ont pour limite Ḳanḳat-el-Tamr, défilé qui paraît formé par les contre-forts S.-E. de Djebel Abou-el-Ḥanech, près d'un endroit nommé Djert Abou-el-Ḥanech. A l'est ils ont les Oulâd-Ayâr et au N.-O. deux petites tribus, les Ḳamansah et les Béni-Doufân.

Les Ḳamansah et les Béni-Doufân sont réunis sous un seul ḳâïd : ils occupent le Djébel Abou el-Ḥanech au Nord de Ḳanḳat-Tamr, et descendent dans la plaine vers l'Ouâd-el-Serrat.

Les Oulâd-Chern habitent la partie du pays entre Ourka au nord, Kef au sud, et Djébel-Ḳouloûb el-Ṭirân à l'Ouest.

Les Oulâd-Boukouf, dans le voisinage de Ourka, et à l'Est de Ouâd-el-Serrat, paraissent compris dans le ḳâïdat des Oulâd-Chern.

Les Oulâd Abou-Ṛânem, réunis sous la juridiction d'un ḳâïd, touchent à la haute montagne de Selata, s'étendent au Nord vers Ḳalaat-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

el-Senân et Djébel-Kloub-el-Thiran. Vers le Sud, ils occupent la montagne qui a pris le nom de leur saint, Sidi-Bou-Ghanem-el-Djeïd. Cette tribu appartient également aux anciens Berbers.

Les Sramma forment cinq nouadja sous un kaïd. Leur territoire, circonscrit au Nord et à l'Est par le Khankat-Tamr et le mont Selata, s'étend vers l'Ouest et le N.-O. jusqu'à Heydrah, et se joint à Ferâchisch vers le Sud.

Les Ferâchich composent de nombreuses nouâdjah sous la juridiction d'un seul kâïd; ils occupent la montagne et la vallée de Sbeitla, touchent au Djébel-Rakamah et longent vers le S.-O. les pentes nord de Djébel-Sidi-Ali-ibn-Aoûn jusqu'à la frontière à l'Ouest de Ferïanah et vers la plaine de Tebessah, d'où, en inclinant vers le N.-E., ils deviennent limitrophes des Oulâd-Abou-Rânem. Leur territoire embrasse la grande vallée de Kasriîn et celle qui est située entre Djébel-Abou-Rânem, Djébel-Fusana ou Chanbi et Djébel-Semâma, le Kankah (défilé), entre cette dernière montagne et celle de Semata et leur limite vers le Nord; de là, il revient vers Sbeïtla par le col qui se trouve entre la montagne de Mekila et celle de Semâma.

Les Kassara forment aujourd'hui une petite tribu qui campe dans la plaine de Kasriîn, aux environs de ce village dévasté. Ils ont un kaïd à eux seuls; et, comme descendants des anciens habitants de la ville de Scilla (colonia Scillitana), sur les ruines de laquelle leur petit village était placé, ils sont les propriétaires du sol qu'ils habitent. Les empiétements des Arabes Ferâchich, au milieu desquels ils sont enclavés, et les vexations du gouvernement tunisien, les ont forcés d'abandonner leur village et de camper sous des tentes, prêts à se réfugier au milieu des bêtes féroces, dans les gorges du Djébel Noûbah, et à échapper ainsi à la poursuite de leurs persécuteurs.

Les Medjari composent quarante petits nouadja placés sous l'autorité d'un seul kâïd; ils sont limitrophes des Djélas, à Koudiet-el-Halfa et dans la vallée de Ouâd-el-Djelma; des Oulâd Ayâr, dans la plaine de Roûhiah, qu'ils occupent en entier, ainsi que les monts Mekila, Tirouach, Soumata et Roukada. La Kankah, entre Djébel Semâma et Djébel Semata; le col, entre Djébel Mekila et Djébel Semâma, ainsi que l'Ouâd-el-Kankah, et, plus loin, vers l'Orient, le Djert de Djébel Abou-Hanech, les séparent des Ferâchich : dans la plaine de Ramada, ils touchent au territoire des Oulâd Ouartlan

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et près des ruines de Djilma, en amont du torrent de ce nom, à celui des Ḥammâma.

Le territoire de la grande tribu des Ḥammâma touche à celui des Medjari, à Ouâd-el-Djilma, et, plus loin, vers le S.-O., à celui des Fèrâchich. Les montagnes de Raḳamat, de Sîdî Ali-ibn-Aoûn, de Kettâr, de Medjoûra, de Kemoûda, et d'autres plus à l'Est et au Sud, sont occupées par cette tribu, qui reconnaît l'autorité d'un seul ḳâïd. Ce territoire est très-vaste. A l'Ouest, il s'étend au delà de Kafsah et au Sud, jusqu'à l'Ouâd el-Ḳân, et atteint un endroit appelé Aḳḳal-el-Hadjdjâdjî, situé entre Kafsah et Hofta.

Les tribus qui habitent la partie méridionale de la régence sont placées sous la juridiction du ḳâïd El-Arad, qui réside à Ḳâbès.

Les Mohâdebah occupent le littoral entre l'Ouâd-el-Ḳân et l'Ouâd-el-Afrid. Ce dernier torrent débouche dans la mer à vingt-cinq milles (de 60 au degré), au nord de Ḳâbès.

Les Béni-Zîd s'étendent depuis Aḳḳal-el-Ḥadjdjâdjî jusqu'au lac Firaoûn et à Ḥammah de Ḳâbès. L'Ouâd-el-Rîf est dans leur territoire.

Les Ouirrimmah s'étendent depuis Ḳâbès et Djébéliah jusqu'aux Bîbân, défilé à l'Ouest de l'île de Djerbeh, qui forme la limite entre les régences de Tunis et de Tripoli. Dans la partie méridionale de leur territoire se trouve l'antique ville ruinée, appelée aujourd'hui Kafr-el-Medioûnî.

Les Ḥamerma habitent le littoral entre Ḳâbès et Zarat, sur une étendue de vingt-cinq milles.

Les Alaoua occupent le pays au S.-O. de Zarat.

Les Akara sont répandus sur le littoral entre l'île de Djerbeh et El-Bîbân; les Mohâbîn et les Zouïet Mariem ont leur territoire au midi de Djerbeh.

Ces trois tribus sont d'un caractère doux et paisible; elles sont hospitalières et charitables. Les Mohabîn et les Zouïet Mariem ne portent jamais d'armes et ne commettent aucune violence.

Les habitants des parties du désert où le sol est composé de sables mouvants acquièrent une grande dextérité à courir sur ce terrain sans y enfoncer les pieds. Pour porter le corps avec l'aplomb nécessaire, on assure qu'ils se lestent d'un certain poids. Quoi qu'il en soit, un cavalier ne peut les atteindre à la course à travers ces sables.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ils vivent de lait de chameau et de dattes. Ils entassent des fruits dans des jarres, mettent un poids par-dessus, et les laissent fermenter; il en découle une liqueur qu'eux seuls peuvent supporter.

Ils sont très-habiles à flairer l'eau sous les sables. Lorsqu'ils creusent pour en chercher, ils ont grand soin, après en avoir puisé, de recouvrir la source. Le voyageur étranger n'y découvre jamais autre chose que le sable sec et aride.

Depuis quelques années des études très-sérieuses ont été faites sur la régence de Tunis, mais n'ont pas encore été publiées. Il faut citer, en première ligne, une belle carte, dressée par M. Pricot de Sainte-Marie qui, pendant sept ans, a parcouru la régence de Tunis dans tous les sens. Des documents du plus haut intérêt ont été recueillis par cet officier distingué. Le dépôt des cartes et plans du ministère de la guerre s'occupe de la gravure de cette carte. En second lieu, il faut mentionner un voyage descriptif exécuté par M. Pelissier, ancien consul de France à Souza, aujourd'hui à Tripoli de Barbarie. Cet ouvrage doit faire partie de la grande collection de la commission scientifique de l'Algérie.

En l'absence de ces travaux que tant de titres recommandent à l'attention publique, nous avons cru qu'on ne lirait pas sans intérêt les notes qui précèdent. Ce n'est pas un tableau complet, mais un simple canevas, avec les lignes principales seulement. Le voisinage de l'Algérie donne cependant quelque valeur à ces renseignements sommaires. Le nombre considérable de noms de tribus, de localités et de montagnes, qui ne sont que la reproduction des noms les plus connus en Algérie, suffirait, ne fût-ce qu'au point de vue géographique, à justifier cette publication.

EUGÈNE DE NULLY,

Ancien secrétaire interprète de la direction des affaires de l'Algérie au Ministère de la guerre.

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

DE

L'AGRICULTURE ARABE

EN ALGÉRIE.

On a souvent dit que ce qui nous oppose le plus de difficulté en Algérie, c'est la constitution sociale et agricole des Arabes.

La constitution sociale du peuple conquis s'améliore tous les jours, grâce à nos institutions et aux sages efforts du gouvernement.

Quant à la constitution agricole, elle est restée à peu près la même depuis notre occupation, et il faut avouer qu'il n'a été rien tenté de sérieux pour la modifier.

Quelques défauts qui semblent être dans la nature même de l'Arabe, paraissent présenter une infranchissable barrière à tout ce qu'on voudrait essayer pour l'amélioration de son agriculture.

On s'est fort élevé, par exemple, contre son insouciance et sa paresse, qu'on a attribuées à la religion et surtout au dogme de la fatalité : sans chercher à nier l'influence du fatalisme sur le caractère du peuple arabe, nous croyons pouvoir assigner une autre cause aux défauts qu'on lui reproche; il suffit de jeter un coup d'œil sur la manière dont le gouvernaient les Turcs pour s'expliquer le long assoupissement de son intelligence, de ses facultés et l'engourdisse-

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

ment moral qui a laissé les peuples, ses cadets, prendre plusieurs siècles d'avance dans la voie de la civilisation. Les Turcs, on le sait, ont toujours eu pour principe : Diviser pour régner; ils ont ruiné ainsi toute idée de grande nationalité et créé dans le pays une foule de petites nations ennemies les unes des autres, qui ayant fort à faire à s'entre-surveiller et à guerroyer entre elles, ne pouvaient plus leur porter ombrage. — Le pays était entièrement fermé à tout ce qui venait des régions civilisées et les populations de l'intérieur des terres étaient si loin de se douter qu'il pût exister au delà des mers des nations plus éclairées que le peuple qui les dominait, que bien longtemps encore après notre occupation du littoral, elles nous prenaient sincèrement pour des anthropophages et que même encore, dans les tribus éloignées de nos villes, la férocité et les sauvages habitudes qu'on nous prête, défrayent les veillées de la tente et nous font les croquemitaines des femmes et des enfants.

Les exactions continuelles des gouvernants et de leurs agents étaient poussées si loin, que les malheureux qui parvenaient à se procurer quelque argent, étaient obligés de l'enterrer, loin de l'employer à se vêtir convenablement et à améliorer leur bien-être matériel, ce qui eût infailliblement éveillé la rapacité de leurs chefs; ils restaient enveloppés dans leurs guenilles, prenant une nourriture insuffisante, couchaient sur la terre, sous une tente ouverte à tous les vents, et mouraient sans songer qu'il pût exister un meilleur ordre de choses et en prononçant cette parole de résignation : « Dieu l'a voulu, » qui faisait du dogme de la fatalité, non la cause de leur malheur, mais bien une suprême consolation.

Au milieu de ces guerres intestines, isolé comme il l'était des nations civilisées, sans cesse menacé par la rapacité de ses gouvernants, est-il étonnant que le peuple arabe soit resté absolument stationnaire, qu'il ait même reculé jusqu'aux premières bornes de la civilisation et remonté jusqu'à la simplicité et à l'ignorante grossièreté des premiers âges ?

Est-il étonnant, qu'aidé par le climat, il soit devenu paresseux et insouciant? Pouvait-il songer à travailler lorsqu'il savait que le prix de son labeur lui serait inévitablement enlevé par des impôts exagérés, par des amendes sans motifs, par une rapacité toujours en éveil, et qu'il lui serait laissé tout au plus, quel qu'eût été son travail, de quoi vivre misérablement? Le parti le plus sage n'était-il pas alors

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de s'habituer à cette existence de privations que lui faisaient des gouvernants dont il ne pouvaient secouer le joug, et de travailler juste assez pour la soutenir?

En inaugurant l'insouciante paresse qui semble être le plus grand défaut des populations arabes, le gouvernement spoliateur des Turcs a non-seulement entravé les progrès de la civilisation, mais anéanti les connaissances déjà acquises et rejeté bien en arrière les arts mêmes les plus usuels et de première nécessité.

Chez un peuple comme le peuple arabe, qui n'a jamais eu d'autres ressources pour exister que l'agriculture et l'élève des bestiaux, comment s'expliquer l'état d'affaissement et d'incurie où se trouvent ces deux industries mères?

Est-ce le fatalisme? est-ce l'influence du climat qui seuls eussent pu maintenir un peuple agriculteur dans l'ignorance absolue des principes les plus essentiels de la science agricole, que l'expérience seule indique? Non; puisque avant les Turcs et malgré des guerres continuelles, il connaissait, et connaissait bien, plusieurs cultures qu'il ne connaît plus après eux : non, puisqu'en feuilletant l'histoire, nous y voyons que les Maures d'Espagne, qui étaient aussi bons musulmans que les Arabes d'aujourd'hui et soumis, à peu de chose près, aux mêmes influences de climat, ont édifié l'Alhambra et avaient créé les belles campagnes de l'ancienne Andalousie.

Et d'ailleurs, ne voyons-nous pas tous les jours ce qu'un Arabe est capable de faire, sous le soleil le plus ardent, pour gagner une faible rétribution dont la propriété absolue lui est assurée?

C'est donc, nous le répétons, à la manière de gouverner des Turcs, au désordre de leur administration, à l'avidité de leurs agents plus qu'à toute autre cause qu'il faut attribuer l'insouciante paresse du peuple arabe, et, par suite, l'affreuse décadence de son agriculture.

Cette proverbiale fainéantise qui, nous en convenons, semble être la plus forte barrière opposée aux efforts et à la sollicitude du gouvernement de l'Algérie pour améliorer la constitution agricole du peuple conquis, disparaîtra, les causes qui l'ont produite n'existant plus. Les populations arabes prenant confiance dans la stabilité de l'ordre de choses établi, dans l'intégrité et la justice de leurs gouvernants, délivrées peu à peu, à mesure que les circonstances le permettent, de l'administration encore un peu turque des chefs indigènes,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

chercheront à améliorer leur bien-être matériel par un travail dont les produits deviendront leur propriété sûre et incontestée.

Nous croyons donc qu'on peut se dispenser de compter avec cet obstacle que l'intérêt personnel, l'attrait du gain et les besoins toujours plus exigeants que leur créera nécessairement notre voisinage, suffiront pour terrasser, et qu'il faut songer seulement à combattre l'ignorance en agriculture du peuple que la Providence a désigné pour partager un jour les libertés et les destinées de la nation française.

La France, en adoptant le peuple arabe, s'est imposé à la face du monde entier une mission civilisatrice : or, la première leçon de civilisation à donner à un peuple laboureur doit se donner avec une charrue, et l'introduction progressive et intelligente des méthodes si perfectionnées aujourd'hui de notre agriculture doit être inscrite en tête du programme civilisateur.

Deux puissants motifs font de cette question d'instruction agricole une question d'actualité et doivent engager à s'en occuper d'une manière sérieuse et efficace.

Il faut préparer les voies à la colonisation européenne, il faut disposer l'Arabe à devenir un élément de quelque valeur dans la colonie.

Il viendra, nous l'espérons, beaucoup de colons sur le sol à jamais français de l'Algérie ; on a déjà placé et on placera les premiers arrivants sur ce qu'on appelle les Terres du Beylik ; ces terres, dans la province d'Oran, au moins, sont rares, surtout dans l'intérieur ; il faudra donc, à mesure que s'accroîtront les besoins de la colonisation, empiéter sur le territoire des tribus et leur prendre..... leurs meilleures terres probablement, car les centres agricoles ne pourront être posés que sur les cours d'eau ou sur les sources abondantes. Chaque tribu en viendra alors à être réduite aux deux tiers, à la moitié, au quart peut-être de son territoire primitif.

On reculera, autant que possible, devant cette nécessité d'expropriation, mais on sera indubitablement forcé tôt ou tard d'aborder la difficulté, d'invoquer le droit du vainqueur et de trancher dans le vif.

A-t-on songé sérieusement à ce que deviendront les populations arabes, si elles sont encore plongées dans leur ignorance en agriculture ?

Il suffit d'examiner un peu leur manière actuelle de vivre pour se convaincre qu'elles ne pourront exister sur les espaces restreints qu'on leur assignera.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

L'Arabe vit de sa culture et de son troupeau. Son répertoire agricole est très-incomplet; il ne possède que deux espèces de céréales, le blé et l'orge. (Il cultive quelquefois le maïs, mais il ne connaît pas le parti que savent en tirer les Européens, et le cueille à demi-mûr pour le manger grillé.) Quelques melons, quelques pastèques, quelques concombres dégénérés, des figues et parfois des raisins sont à peu près les seuls fruits qu'il connaisse et sont cultivés sur une si petite échelle, qu'on ne peut les compter que comme un très-léger accessoire dans ses ressources.

Le blé et l'orge sont donc les deux grands éléments de sa culture et, par suite, de son existence matérielle; la manière dont il cultive, dont il sait cultiver ces céréales, le palmier et les broussailles qui encombrent les terres, exigent des labours d'une grande étendue pour obtenir des produits en rapport avec la consommation : l'ignorance absolue où il est des engrais, des préparations, des soins continuels que la terre demande pour pouvoir produire constamment et sans interruption, le force à la laisser souvent et longtemps en jachère; il abandonne nécessairement d'immenses espaces parce qu'il les a reconnus impropres à la production, qu'il ne se doute pas que des amendements habilement faits peuvent les rendre aussi fertiles que le meilleur champ de sa tribu, et que d'ailleurs il en a besoin pour faire vivre ses troupeaux.

Le troupeau dont les produits entrent au moins pour moitié dans les ressources alimentaires de l'Arabe, fournit de plus les habillements et les tentes : l'Arabe ne sait pas faire des foins, il ne connaît pas les prairies artificielles, les fourrages verts, etc., etc. L'espace est donc, surtout pendant l'été, une des conditions nécessaires à l'existence de son troupeau, qui doit constamment vivre de ce qu'il trouve aux champs.

Certainement, si l'on parcourt le territoire d'une tribu à l'époque où les récoltes sont encore sur pied, on sera étonné des immenses espaces qui restent incultes, et la première pensée qui viendra à l'esprit sera que cette tribu a dix fois plus de terrain qu'il ne lui en faut. Mais si on veut compter ses troupeaux et voir combien sont secs, courts et peu nombreux les brins d'herbe dont ils doivent se nourrir, on reconnaîtra que ce serait beaucoup la gêner que de lui enlever seulement le dixième de ses terres.

Qu'arrivera-t-il lorsque les besoins de notre colonisation nous for-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ceront à tailler le territoire de chaque tribu en lambeaux dont il nous faudra nécessairement choisir les meilleurs? Toutes les habitudes des populations arabes seront bouleversées, leurs troupeaux forcément restreints, leur misère imminente et inévitable.

Mais, nous dira-t-on, ils prendront par le contact avec la population européenne qu'on mettra chez eux, nos habitudes agricoles, et ils pourront alors vivre très à l'aise sur le terrain qu'on leur aura laissé.

Certainement, si cette instruction agricole pouvait se faire en six mois; mais en admettant qu'ils vinssent tous et tous les jours étudier attentivement les procédés des colons leurs voisins, ils seraient quatre ou cinq ans peut-être avant de pouvoir les appliquer.

Que pourront-ils faire alors? Deviendront-ils les ennemis de leurs gênants voisins, et s'ils n'osent lever le drapeau de l'insurrection et prendre ouvertement les armes, ne chercheront-ils pas à nuire par tous les autres moyens en leur pouvoir?

Sans vouloir préciser, sans chercher même à prévoir ce qui résulterait de cette position, nous croyons qu'elle pourrait créer de graves difficultés si le gouvernement ne prend des mesures pour propager chez les Arabes l'instruction agricole, et les préparer ainsi à se mettre le plus tôt possible au niveau des voisins qu'on leur donnera.

Cet enseignement qui, comme nous l'avons dit déjà, est le premier jalon de la civilisation que la France a pris l'engagement sacré d'apporter au peuple conquis, aurait pour résultat, nous avons essayé de le prouver, le développement de la colonisation européenne.

De plus, il réformerait ce peuple vicié par un long esclavage en améliorant son bien-être matériel et en ruinant peu à peu les idées féodales qui l'asservissent encore; il le disposerait à concourir au grand œuvre de défrichement et de mise en rapport du sol, à construire des villages, à avoir des cultures sédentaires qui éteindraient ses habitudes nomades, fixeraient ses dieux lares, et qui, le forçant à des rapports journaliers avec les populations européennes au milieu desquelles il sera enclavé, l'achemineraient insensiblement vers l'acceptation du mélange des races, ce but constant des conquérants qui n'ont pas eu pour système la destruction du peuple conquis.

Qu'a-t-il été fait jusqu'à ce jour pour l'amélioration de la condition agricole des indigènes? Rien, ou du moins fort peu de chose :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

on a promis (et certes on ne pourrait trouver un plus utile et meilleur encouragement) des remises d'impôt à ceux qui défricheraient leur propriété ; mais il faut qu'ils sachent la défricher et surtout qu'ils soient sûrs de la conserver : on a encore engagé à bâtir des maisons et à former des villages. Dans les localités trop rares encore où la propriété arabe, si singulièrement enchevêtrée souvent, a été refondue et reconstituée sur de nouvelles bases, ces établissements pourront couvrir utilement le pays, donner à leurs propriétaires des goûts sédentaires, d'autant plus que leurs propriétés, distribuées avec ordre, sont, pour ainsi dire, sous leurs mains; la sécurité absolue dans laquelle ils vivront, la certitude de jouir après l'acquittement de leur impôt, sans conteste et sans craindre les spoliations du fruit de leurs travaux, tous les bienfaits enfin d'une administration bien ordonnée, les disposeront au travail; mais combien faudra-t-il de temps pour que, même aidés par le voisinage de nos colonies, ils puissent atteindre à la perfection de nos cultures et jouir des produits si variés qu'elles donnent; et combien de temps auront-ils à souffrir de la perturbation portée dans leurs habitudes agricoles?

Partout où sans constituer la propriété, on a bâti des villages dans le but de fixer les populations, il est évident que les résultats seront moins satisfaisants à cause de la manière incroyable dont sont le plus souvent dispersées les propriétés particulières, et de la nécessité où est l'Arabe de quitter sa maison, quelquefois pour toute la saison des labours et des moissons. L'introduction de nos méthodes agricoles sera nécessairement bien plus retardée et les populations tout à fait prises au dépourvu quand viendra la nécessité de leur enlever du terrain et de leur constituer une propriété restreinte.

Si l'Arabe a besoin d'être instruit en agriculture, il est nécessaire aussi, pour ainsi dire, de lui apprendre à habiter une maison : la maison sera pour lui bien plus incommode que la tente, tant qu'il n'aura pas rompu avec ses habitudes d'insouciance, de paresse et de malpropreté : avec sa tente, c'est-à-dire avec les animaux qui couchent autour, il fume la terre qu'il doit labourer; avec la maison, ou son champ n'a pas d'engrais et le seuil de sa porte est encombré de fumier, ou il abandonne sa maison pour aller habiter sa tente et fumer son champ : pendant l'hiver, il est dans la boue formée par les pluies, le fumier et le piétinement de ses troupeaux, et pendant l'été (nous comptons toujours avec ses habitudes de malpropreté).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

il est dévoré par la vermine, sans pouvoir s'en affranchir par les déménagements. Nous ne voulons citer pour exemple que les habitants d'Ouchdah, qui, nous disait-on dernièrement, ont un pied de fumier dans leurs maisons, et qui, pour dormir en paix, sont obligés de s'envelopper entièrement dans un vaste sac fermé par une coulisse.

L'Arabe sent tous ces inconvénients et d'autres encore que nous ne citerons pas, parce qu'ils nous entraîneraient dans des détails trop minutieux; aussi aime-t-il peu la maison (1). Il la bâtit parce qu'il sait que c'est un moyen de gagner notre bienveillance; mais on en a vu qui, à côté de leur maison terminée, dressaient et habitaient leurs tentes.

Si l'Arabe aime peu la maison, sa femme l'abhorre (2). On comprendra cette aversion pour l'habitation sédentaire, en examinant combien elle contrarie ses habitudes, ses inclinations, ses plaisirs.

L'Arabe sait que sa femme, élevée dans l'idée qu'elle est créée uniquement pour servir aux plaisirs de l'homme, privée de tout sen-

---

(1) Il est évident que nous parlons ici de l'Arabe en général, de l'Arabe qui laboure lui-même et que nous mettons, pour ainsi dire hors de cause, les grands du pays, les gros propriétaires qui ont des kammâs et qui s'occupent fort peu ou pas du tout de leurs cultures : la maison est facilement adoptée par eux quoiqu'ils aient à vaincre encore bien des répugnances.

(2) Nous parlons ici des femmes des douars; car celles des villes, habituées aux maisons depuis longtemps, y tiennent beaucoup et ne se marient avec les Arabes du dehors qu'à la condition de ne pas quitter la ville; il est à remarquer même que celles des tribus qui se marient dans les villes s'habituent tellement à la maison, qu'elles font tout leur possible quand elles sont veuves pour se remarier à un hadri (citadin). — Il est cependant certain que les femmes des tribus qui restent dans les maisons nouvellement bâties s'y habituent difficilement et mettent tout en œuvre pour s'opposer à ces constructions. Un de nos aghas, dans la province d'Oran, a quitté pour aller habiter sa tente une vaste et belle maison, prétextant l'insalubrité du lieu où elle est bâtie; il a cédé en cela aux sollicitations de ses femmes. Un autre est journellement tourmenté par les siennes dans le même but. — Ce qui peut expliquer cette espèce d'anomalie, c'est que dans les villes elles trouvent de grandes compensations à la gêne de la maison; par exemple: le bain maure, des vêtements plus propres et plus élégants, une nourriture plus succulente, et que les hadar auxquels elles sont mariées, s'adonnant au petit commerce ou à l'une des multiples industries que la ville fait vivre, elles sont débarrassées des nombreux et minutieux travaux que la vie des champs entraîne après elle.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

timent de pudeur, n'écoutant, si elle est libre, que ses instincts et ses désirs, a besoin d'être constamment surveillée : aussi, en bâtissant sa maison, il l'entoure, s'il le peut, d'une cour fermée de hautes murailles; sa surveillance est ainsi plus facile et sa jalousie plus reposée.

Du jour où la femme entre dans la maison, elle est, pour ainsi dire, cloîtrée et dit adieu, avec grand regret, aux horizons lointains que les bords relevés de la tente lui laissaient constamment apercevoir, aux troupeaux qu'elle voyait aux champs, aux cavaliers dont les chevaux caracolaient souvent autour du douâr; adieu aux escapades amoureuses dans les nuits obscures; adieu aux fleurs, à la nature, aux bruits du monde, au mouvement, aux plaisirs si sévèrement défendus : elle restera dorénavant sous un toit qui ne voyage pas; le monde qu'elle voyait tous les jours ne se montrera à elle qu'à de rares intervalles, et la jalousie veillera ardemment à l'unique porte de sa prison.

Nous le répétons, la femme du douâr n'aime pas la maison; et comme, malgré son état de servitude, elle a autant et peut-être plus d'influence sur son seigneur et maître que la femme plus libre de notre Europe, dont on exalte tant les pouvoirs, ses répugnances, jointes à celles du mari, retarderont beaucoup et même reculeront indéfiniment sur quelques points, si les habitudes agricoles restent les mêmes, l'adoption volontaire des demeures fixées au sol.

Nous avons la ferme conviction qu'une instruction agricole sérieusement entreprise et poussée avec vigueur, aidée du remaniement et de la reconstitution de la propriété, triompherait de ces difficultés et que l'Arabe, ayant sa propriété ramassée sur une seule place et enceinte d'une seule ligne, sa propriété fumée et défoncée, en rapport constant, fournissant ces produits multipliés qu'il ne connaît même pas de nom, plantée de ces arbres qui donnent ces beaux fruits dont à peine il a une idée, finirait par s'attacher irrévocablement à cet espace limité où serait sa tranquillité, son bien-être, son bonheur, et par sentir la nécessité d'une habitation sédentaire qui d'abord peut-être serait un gourbi, mais qui, l'aisance croissant, et développant le désir du bien-être matériel, la sécurité et la confiance permettant d'embrasser un long avenir de paix, finirait par devenir une maison.

Mais, en l'état actuel, il faut vaincre, pour l'amener à bâtir, sinon une résistance vive, du moins la force d'inertie qu'il oppose avec

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

patience, et si, par impossible, notre autorité venait tout à coup à ne plus peser sur le pays, il abandonnerait sa maison pour aller habiter sa tente chérie.

Heureusement pour lui, nous serons toujours là pour terrasser ses vieux préjugés, et pour peu que nous procédions avec ordre, patience et ménagement, nous en viendrons certainement à développer ses qualités et à l'amener à notre niveau de civilisation.

Telles sont les considérations mûrement pesées qui nous ont déterminé à soumettre à nos chefs immédiats un projet pour la formation, dans les tribus, de fermes-écoles et fermes-modèles, à la fois. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ces idées; il nous a paru suffisant d'appeler l'attention sur la situation générale de l'agriculture chez les Arabes algériens.

L. DE COLOMB,

Officier attaché aux affaires arabes
dans la province d'Oran.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

ÉTAT DU MAROC.

JANVIER 1852.

Depuis que la France, cédant à un merveilleux instinct, s'est emparée de l'Algérie et a planté son drapeau sur cette terre désormais française, nos démêlés avec le Maroc ont pris en quelque sorte un caractère permanent. C'est de ce pays, dernier refuge du fanatisme musulman, que sont parties toutes les agitations qui ont menacé la tranquillité de nos provinces algériennes. C'est le Maroc qui a fourni l'argent, les armes, les munitions à tous les chefs de bande, à tous les illuminés qui ont tour à tour ameuté contre nous les tribus les plus remuantes, les populations les plus hardies et les plus braves.

La France n'a pas épargné à l'empereur du Maroc les rudes et sévères leçons de la force. Mais notre diplomatie, aux prises avec les lenteurs et la profonde habileté du génie musulman, n'a pas toujours soutenu avec bonheur les efforts et les succès de nos armes. Tant de sang versé, tant d'or dépensé, tant de sacrifices généreux ont à peine modifié nos relations avec le grand empire de l'Ouest, et nous nous retrouvons aujourd'hui en face d'une situation qui est, à peu de chose près, ce qu'elle était avant la bataille de l'Isly.

Naguère une flottille française châtiait la ville de Salé. Demain peut-être le châtiment devra être plus énergique et plus décisif encore.

Des nouvelles que nous recevons de la province d'Oran et qu'il nous paraît difficile de révoquer en doute, car publiées déjà par plusieurs journaux quotidiens, elles n'ont reçu aucune contradiction officielle,

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

ces nouvelles s'accordent à présenter une rupture comme imminente. Ce n'est pas, comme on l'a dit à tort, une insurrection qui a éclaté dans le Maroc; mais l'empereur, pressé par la partie la plus belliqueuse et la plus indomptée de ses sujets, est dans une position telle, qu'il ne peut y échapper que par la guerre, quelque répugnance qu'il ait contre elle, car il sait mieux que personne que les chances de la lutte lui sont rarement favorables.

L'agitation à laquelle le Maroc est en proie a un caractère qu'il importe d'étudier, car les événements peuvent d'un jour à l'autre ébranler de nouveau le sol de l'Algérie, et il est bon de s'y préparer.

Cette agitation procède de deux sources distinctes.

Les confréries religieuses connues sous le nom de Ḳouân, et qui ont de si nombreuses relations dans les provinces d'Oran, d'Alger, de Constantine et parmi les populations du Sud, ne négligent aucune occasion de réveiller le fanatisme religieux et d'exciter contre nous les haines les plus aveugles, les colères les plus brutales.

D'un autre côté, la famille Mouley Ismaïl, branche collatérale qui aspire au renversement de l'empereur actuel, excite les Ḳouân, pousse à la guerre sainte, et fait un crime à Mouley Ạbd El-Raḥman de ses relations avec les *Roumi* (chrétiens), des condescendances forcées qu'il a pour eux.

Entraîné par ce double mouvement, et espérant ainsi conserver un pouvoir déjà tant affaibli, l'empereur, malgré le vœu formel des Maures et des négociants qui habitent les principales villes de l'empire, aurait résolu de nous déclarer la guerre. Les projets qu'on lui attribue consisteraient à faire une trouée dans nos provinces de l'Ouest, et, à l'aide de nombreuses colonnes de cavalerie, il menacerait en même temps notre puissance par le Sud.

L'empereur donnerait pour motif apparent de cette rupture le refus très-légitime fait par le gouvernement français de payer les dommages que le récent bombardement de Salé a causés. Cette brillante opération maritime a fait naître parmi les populations nomades, et surtout dans les montagnes du Rif, un mécontentement profond que la famille de Mouley Ismaïl a habilement exploité.

C'est dans l'espoir de détruire le mauvais effet produit par le succès de nos armes et d'effacer l'humiliation qu'il en a éprouvée que Mouley Ạbd El-Raḥman se serait décidé à formuler sa demande de remboursement, qui ne s'élève pas à moins de dix millions de francs. La

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

France, qui cette fois ne se croit pas assez riche pour payer sa gloire, aurait, dit-on, répondu par un refus, et ce refus, ainsi que nous venons de le dire, servirait de prétexte officiel à la guerre. En vain les habitants des villes, effrayés des maux qui en définitive retombent toujours sur eux, ont-ils offert de payer eux-mêmes la somme réclamée par l'empereur, les Ḳouân et les Mouley Ismaïl l'emportent. Ạbd El-Raḥman semble décidé à risquer son dernier enjeu. Quelque répulsion que nous éprouvions pour ces terribles luttes qui arrêtent le mouvement du crédit et des affaires dans le sein de nos possessions algériennes, nous ne pouvons cependant nous empêcher de considérer cette nouvelle folie de l'empereur comme un fait providentiel destiné peut-être à asseoir notre domination sur des bases plus larges et plus solides. Le Maroc est un foyer de résistance que tôt ou tard nous devrons éteindre. Peut-être l'heure est-elle venue.

Quoi qu'il en soit, c'est pour la *Revue Orientale* un devoir d'instruire ses lecteurs de tous les faits relatifs à la situation que nous venons d'indiquer en deux mots.

Il est peu de pays sur lesquels on ait écrit plus de volumes que l'on en n'a publié sur le Maroc, et, il faut bien le dire, il en est peu sur lesquels nous soyons moins éclairés. Indépendamment de ce que nous ont laissé Polybe, Strabon, Mela, Pline, Ptolémée, etc., etc., sur cette contrée mystérieuse, nous possédons 29 ouvrages d'auteurs arabes, 258 ouvrages d'auteurs européens, des cartes, des plans, des vues par milliers; nous possédons en outre l'excellent travail de M. Renou, travail qui fait partie des études de la commission scientifique d'Alger; mais la lumière est loin d'être complète.

C'est surtout par voie d'analogie avec ce que nous savons de nos possessions algériennes, — et nous sommes loin encore de connaître complétement ce magnifique pays, — que nous pouvons soupçonner ce qu'est en réalité le Maroc. On sait, par exemple, que ce vaste empire a une superficie de 5,775 myriamètres carrés, ce qui fait un pays plus grand que la France, dont la superficie n'est que de 5,300 myriamètres. Mais quel est le chiffre de la population qui couvre cette immense étendue? Ici, nous retombons dans les évaluations. Le voyageur Jackson estimait ce chiffre à quinze millions, mais c'est là une exagération puérile, et en tenant compte de ce que nous voyons en Algérie, il n'est pas permis d'évaluer la population du Maroc à plus de six millions d'habitants.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Cette population se divise, comme dans les pays du nord de l'Afrique, en Berbères, Arabes, Maures, Juifs et Nègres, et dans des proportions à peu près identiques. Les Berbères, anciens maîtres du sol, dont ils furent dépossédés par les Arabes, occupent presque exclusivement la zone montagneuse qui traverse le Maroc du S.-O. au N.-E.

Les montagnes du Rif, plus rapprochées de la côte, et qui sont un contre-fort de la grande chaîne centrale, sont habitées par des tribus indomptées dont nous connaissons à peine les noms, et encore ne les avons-nous appris que par les récits de Jean-Léon l'Africain, qui datent de trois siècles.

Ce que nous connaissons le mieux, ce sont les grandes plaines qui forment la seconde zone où se trouvent les principales villes marocaines, telles que Ouchda, Taza, Ouezzan, Meknès, Fez, Maroc, et les villes du littoral de l'Océan.

Tout à fait au Sud se trouve la contrée montagneuse de Gazoula, où se tiennent les grands marchés d'échange pour les tribus du Sud. Tout ce que nous savons de ce mystérieux pays, c'est qu'il possède des vallées et des plaines fertiles, de grands lacs navigables, des forêts magnifiques, des cours d'eau poissonneux. Mais cette contrée, comme la plupart de celles qui forment l'empire du Maroc, n'est soumise que nominalement. Et en voici la preuve : La superficie de l'empire, avons-nous dit, est de 5,775 myriamètres carrés; 2,500 à peine consentent à payer l'impôt, et encore on comprend dans ce chiffre le Rif et plusieurs tribus, comme les Chaouïa, qui ne payent les taxes que lorsqu'elles y sont contraintes par la voie des armes et des razzias. Le reste échappe à toute domination.

Le Maroc se divise, comme notre Algérie, en Tell et Sahara. Le Tell marocain a une longueur d'environ 75 myriamètres; il en a de 30 à 40 de largeur, et sa superficie est de 3,225 myriamètres carrés, ce qui fait une étendue double, ou peu s'en faut, de celle de notre Tell algérien. Le Sahara marocain est d'une étendue à peu près égale à celle du Sahara algérien. Ce puissant élément de richesse agricole est à peine exploité. On cultive autour des villes seulement quelques légumes et quelques fruits. La canne à sucre a été cultivée autrefois dans les provinces de l'Ouest, et cette culture avait complétement réussi. Les forêts sont généralement pourvues d'essences variées qui acquièrent de magnifiques développements.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ce pays doit à la hauteur de ses montagnes et à l'uniformité de la pente générale les cours d'eau les plus considérables que possède le Nord de l'Afrique. Nous citerons le Mlouïa, le Loukkos, l'Ouarra, le Sbou, l'Omm-er-Rbiâ, le Bouragraz qui arrosent les provinces septentrionales, et le Guîr, le Ziz et l'Ouad-Draâ qui pourraient, si l'on savait utiliser leurs cours, féconder les provinces méridionales. Les richesses minérales sont peu connues, mais faut-il s'en étonner quand après vingt-deux ans d'occupation, nous ne connaissons pas encore toutes celles que renferme le sol algérien soumis à notre domination? Quelques mines de cuivre sont grossièrement exploitées, de même que les montagnards du Rif exploitent du minerai de fer près de la rivière Mlouïa; mais ces industries rudimentaires suffisent à indiquer quels trésors la science moderne saurait tirer des flancs de ces montagnes inexplorées.

Quant aux villes principales, Tanger, Fez, Maroc, Tétouan, etc., etc., elles peuvent être l'objet de monographies intéressantes qui trouveront plus tard leur place dans nos colonnes. Nous nous bornons pour aujourd'hui à résumer les détails et les renseignements les plus complets et les plus récents.

Voici cependant deux faits que nous tenons à rappeler.

Avant le XVIe siècle, sous les deux dominations berbères, les royaumes de Fez et de Maroc avaient une existence distincte. Lorsque les Arabes prirent possession de ce pays, les deux royaumes n'en formèrent plus qu'un seul, mais la question des frontières de l'Est a de tout temps été controversée, et à certaines époques la province de Tlemcen et même l'Algérie tout entière dépendirent de l'empereur du Maroc. Ce sont ces souvenirs glorieux que les Ḳouân se plaisent à évoquer au milieu de leurs ardentes et tumultueuses prédications, et dans les projets de guerre que l'on attribue à Mouley Ạbd El-Raḥman, il y a non-seulement une question religieuse, mais aussi un espoir d'agrandissement territorial.

Le second fait porte aussi avec lui son enseignement. La ville de Tanger, fondée par les Berbères, anciens maîtres du pays, après avoir successivement appartenu aux Phéniciens, aux Romains, aux Goths, tomba au pouvoir des Arabes dans les premières années du VIIIe siècle. Ils la gardèrent pendant plus de sept cents ans. En 1471, les Portugais s'en emparèrent et la gardèrent jusqu'en 1662, époque à laquelle la princesse Catherine porta cette ville en dot au roi d'Angleterre. Pen-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dant vingt-deux ans, les Anglais furent maîtres de Tanger; mais fatigués des dépenses excessives que leur occasionnait cette possession, ils l'abandonnèrent après avoir ruiné le môle et rasé les fortifications. On a beaucoup parlé de l'habileté colonisatrice des Anglais et de notre infériorité sous ce rapport. Mais les difficultés contre lesquelles nous luttons en Algérie depuis 1830 sont bien autrement considérables que celles dont l'Angleterre s'effraya à l'époque dont nous parlons, et nous ne sommes pas près cependant d'abandonner l'Algérie.

Il est vrai que l'Angleterre, en abandonnant Tanger, eut l'habileté de s'emparer, peu d'années après, et par les moyens que l'on connaît, de Gibraltar, qui avait tous les avantages et qui ne présentait aucun des inconvénients de la position africaine. On sait quel rôle actif Gibraltar a joué dans tous nos démêlés avec le Maroc; plus que jamais, c'est le moment de s'en souvenir, surtout si, comme on nous le fait craindre, la guerre éclate entre les deux pays. Cette fois, ne l'oublions pas, cette guerre aurait une portée décisive : pour le Maroc elle aurait à la fois un caractère religieux et national; pour nous, elle constituerait l'acte politique le plus important que nous ayons accompli depuis vingt-deux ans sur ce point du globe. La France ne peut et ne doit pas prendre l'initiative d'un pareil acte; mais si une fois elle y est provoquée, elle ne s'arrêtera plus à mi-chemin. Son honneur et son intérêt y sont trop fortement engagés.

D'un autre côté, Abd El-Rhamân ne peut tenir longtemps encore contre les deux influences puissantes et redoutables qui battent en brèche son autorité. Il n'y a qu'un moyen de neutraliser ce double élément d'opposition, c'est la guerre sainte, guerre entreprise au nom du Korân contre les chrétiens dont la présence souille le sol sacré.

Quel que soit le degré de fondement des nouvelles que nous avons rapportées au début de cet article, il est bien évident que dans un temps plus ou moins prochain des événements très-graves appelleront sur l'Algérie et le Maroc l'attention du monde. Nous n'avons pas voulu nous laisser surprendre par eux. Il est inutile d'ajouter que nous tiendrons nos lecteurs au courant de tous les faits qui se produiront.

Louis JOURDAN.

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

DE LA LITTÉRATURE MODERNE

EN GRÈCE.

On sait que la langue grecque moderne a conservé une grande partie des beautés et des richesses de l'ancienne. On est même quelquefois étonné de voir tant de traits de ressemblance, après tant de siècles d'intervalle; et si je ne me trompe, de toutes les langues dérivées, le grec moderne est resté la plus fidèle à sa mère. Pour ne citer qu'un exemple de la différence qui existe ordinairement entre une langue mère et une langue dérivée, voyez la distance qui sépare le sanscrit de l'hindi. Dans cette dernière langue, on aperçoit une pauvreté assez marquée de formes grammaticales; la déclinaison et la conjugaison y ont perdu de leur richesse et l'harmonie même des mots est loin de ressembler à la beauté des sons sanscrits.

Ceci posé, je me demande cependant s'il faut cesser de considérer le grec actuel comme une langue moderne et tâcher de le faire parvenir à la perfection du grec ancien. Il y a en Grèce des hommes distingués qui paraissent incliner à cet avis, et leurs efforts tendent à réformer la langue en faisant disparaître peu à peu les expressions et les formes dues au travail des siècles. Un tel dessein mérite qu'on le soumette à une critique sévère, car il est susceptible d'exercer une influence considérable sur le génie du peuple grec. En effet, n'est-il pas

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

évident que la langue d'un peuple est le produit le plus original et le plus exquis de l'esprit qui l'anime et que celui qui réforme la langue peut modifier et quelquefois même gâter l'esprit de ceux qui la parlent ?

Le meilleur moyen de critiquer le système dont je viens de parler, c'est de faire connaître une autre école littéraire à laquelle est dû un intéressant recueil de poésies et de récits en prose (1), dont le but est indiqué par cette épigraphe de Schiller :

> Ich bin ein Bürger derer welche kommen werden.
>
> Je suis un citoyen de la postérité.

Le grand argument de cette école, c'est que la langue étant l'expression la plus véridique du génie d'un peuple, des individus isolés n'ont pas mission pour détruire l'œuvre des siècles en faisant succéder à un idiome connu de tout le monde, une langue que la postérité ne comprendra qu'avec difficulté. Ceci me rappelle un trait de la Babylonie de Byzantius. Un personnage désigné sous le nom de logiotatos, demande un gâteau (πλακοῦντα) et il ajoute : τὸν καὶ μάκαρες ποθέουσι (que les bienheureux mêmes désirent). Son interlocuteur ne le comprend pas. Un troisième personnage voyant cela, intervient et lui dit : « Je m'en vais te dire ce qu'il veut, il te demande des macaronis (μακαρούνια). J'avoue que le trait est un peu chargé, mais il fait parfaitement comprendre la ridicule prétention de ceux qui voudraient parler le grec ancien au peuple.

A ce raisonnement, la même école ajoute que l'histoire nous devrait ouvrir les yeux sur ce point, en nous montrant le grand mouvement de simplification dans les langues modernes, et par exemple, le pracrit dérivé du sanscrit, l'italien du latin, etc.

Que dirions-nous de celui qui, au quatorzième siècle, eût voulu ramener l'italien au latin ? Nous trouverions son entreprise insensée et nous ne manquerions pas de faire remarquer, avec beaucoup de justesse, qu'il aurait marché contre l'esprit de son temps. Nous n'oublierions même pas de citer l'exemple de Pétrarque qui croyait avoir fait un chef-d'œuvre en composant en latin son poëme de l'*Africa* et

(1) Ἁπλῇ γλῶσσα. Συλλογὴ ποιημάτων καὶ διηγήσεων. Athènes, 1847.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qui, pour nous, ne vit que par ses sonnets écrits en langue vulgaire. Eh bien! ce raisonnement pourrait s'appliquer avec avantage à la tentative que font, depuis quelque temps, les *logiotatoi* en Grèce.

On est frappé, lorsqu'on lit certains ouvrages écrits en grec moderne, de l'absence de mesure qui y règne. Après une phrase bien ampoulée, vient une expression plus simple qui contraste avec la première. Ne vaudrait-il pas mieux écrire simplement la langue moderne et donner ainsi de l'unité au style?

J'approuve complétement ceux qui s'efforçent de bannir de la langue des mots étrangers qui ont leurs équivalents en grec, mais il m'est difficile de donner mon assentiment à tous ces versificateurs qui perdent leur temps à bien tourner une phrase souvent vide de sens, au lieu d'exprimer simplement des idées réellement poétiques.

Il est évident que tout homme de goût préférera le bel hymne (1) à la liberté de M. Solomos à tous ces poëmes dus aux scolastiques. Certes, s'il y a quelque chose qui doive être spontané, naturel, c'est bien la poésie. Or pour faire de la poésie, c'est-à-dire pour peindre ce qu'il y a de plus délicat dans l'âme humaine, ne faut-il pas se servir de la langue que l'on a sucée, pour ainsi parler, avec le lait, et dont on connaît toutes les ressources? Pourquoi donc nos poëtes s'obstinent-ils à faire usage d'un instrument qui n'est pas fait pour eux?

Qu'on me permette encore une réflexion dont l'importance n'échappera à personne. Si l'on jette un coup d'œil sur les littératures en général, on ne tardera pas à s'apercevoir que la langue poétique diffère ordinairement de la prose, par ses mots archaïques et par ses tours plus nobles. Eh bien! le phénomène contraire a lieu pour le grec moderne Il y a dans les poésies populaires de la Grèce et dans celles de M. Solomos, des mots et des expressions d'une grande beauté et qu'un *logiotatos* dédaignerait d'employer comme trop vulgaires.

D'où vient cela, sinon de la tentative anormale que font actuelle-

---

(1) Cet hymne se trouve à la fin du second volume des *Poésies populaires de la Grèce*, éditées par Fauriel. Peut-être, dans un prochain article, nous occuperons-nous de cet hymne à un point de vue particulier.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ment ceux qui voudraient tout ramener au grec ancien. Je souhaite pour mon compte que la lumière se fasse sur ce point et que le mot profond d'Aristote : Τὸ δὲ ψεῦδος οὐκ ἔστι, *le mensonge ne peut pas vivre*, se réalise ici, comme il s'est réalisé pour bien des systèmes faux dont l'histoire a fait depuis longtemps justice.

En m'exprimant d'une manière un peu sévère, peut-être, je suis loin de méconnaître les bonnes intentions des *logiotatoi*, mais je n'ai pu résister au désir de signaler le danger qu'ils courent, en ne voulant pas tenir compte de l'œuvre du temps qui, en fait de langue, doit être prise en sérieuse considération (1).

Pour donner une idée de ce que promet l'école nouvelle dont j'ai parlé, je donne ici la traduction de deux poésies (2) de M. Terzetti, avocat distingué de Zante. L'auteur a gardé l'anonyme ; mais je crois ne point commettre d'indiscrétion en faisant connaître son nom au public.

LA COLLINE D'ÉGINE.

Le matin brille d'une douce clarté ; les rossignols voltigent autour de leurs nids, et les jeunes filles s'en vont au lavoir sur les bords de la rivière.

La brise caresse leurs seins de neige, et les eaux brillent des rayons qui jaillissent de leurs prunelles.

Moi, je montais sur une colline toute couverte de fleurs, que bat l'onde sacrée et écumante de Salamine.

Je portais à la main des couronnes de lis et de myrte, ainsi que du miel doux et pur, et une coupe de vin parfumé.

---

(1) A ceux qui objecteraient que nulle part on ne s'avise d'écrire et de faire passer dans la littérature, la langue parlée par le peuple, je répondrai que ce n'est pas une raison pour se jeter dans l'archaïsme. Il est naturel qu'il y ait une légère différence entre la langue écrite et la langue parlée. Mais ceci ne prouve absolument rien contre ma thèse, car le même phénomène s'observe aussi dans les pays où l'on parle des langues dérivées.

(2) Voyez le Recueil cité, p. 19, 43. — J'engage vivement les amateurs de grec moderne à lire ces poésies dans l'original pour se convaincre de la vérité de mon dire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Je viens offrir des libations à vos mânes, ô héros ! vainqueurs des Perses sur ces rivages.

Quand parut le joyeux matin de ce grand jour, les matelots se penchèrent sur la rame. — La rame trempa dans le sang. — La trompette retentit.

Thémistocle criait, debout sur le vaisseau amiral, et un immense gémissement s'éleva dans l'île de Psyttalie.

Aristide, comme un lion, combattait avec l'épée, — et tous les jeunes guerriers de l'Asie trouvèrent leur tombeau dans l'île.

Je commençais à verser le vin et le lait, en disant la prière sacrée, lorsque soudain le hennissement d'un cheval attira mon attention.

Je vis une jeune fille (1), assise sur un rapide coursier ; la lumière éclatante du soleil frappait sur sa joue.

J'interrompis ma prière et mes libations, et dans ce doux visage, je reconnus une beauté de la terre étrangère.

Comme la blonde jeune fille passait près de la colline, je lui adressai la parole avec empressement.

Tu es belle, lui dis-je, et dans la fleur de la jeunesse ; — plus belle encore est ton âme dans ta blanche poitrine.

Tes doigts de lis, jeune fille, ont brodé d'un fil d'or le drapeau des bataillons grecs.

La pluie des balles a sifflé sur cette noble bannière, mais victorieuse ou vaincue elle sortit toujours du combat avec gloire.

Tu as appauvri le riche trésor de ta dot pour secourir notre nation amie, — la nation antique et orpheline !

Ton coursier a pris le chemin de l'Orient, — astre toi-même, il t'a conduite vers la source de la lumière.

Puis, j'achevai mon sacrifice sur le sommet de la colline, — en mêlant le nom de la jeune fille aux noms des héros.

Ainsi je mêle les fleurs de nos jours avec les fleurs antiques, et le temps qui flétrit tout, leur a laissé leur beauté.

---

(1) La fille de la princesse de Parme qui sacrifia une grande partie de sa dot pour subvenir aux besoins des Grecs, dont la lutte généreuse l'avait remplie d'enthousiasme.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

A GLYCÉRIA.

La trompeuse beauté de ta jeunesse s'est enfuie, — où est le rire de l'amour, où sont les feux de tes regards?

Tu avais des lèvres vermeilles comme la rose et la voix mélodieuse du rossignol, — la rosée et les fleurs semblaient répandues sur ton doux sein.

Maintenant, je puis contempler sans émotion les restes de ta beauté première, et je n'entends plus les battements de mon cœur.

A ta vue, autrefois, je tremblais comme une frêle branche, et mon âme, pour s'échapper, déployait ses ailes comme un oiseau.

Si nous avons ensemble cueilli les doux fruits de l'amour, — qu'y avons-nous gagné et que te reste-t-il maintenant de ta beauté?

Nos embrassements étaient illégitimes et coupables, — je voulus t'arracher au mal, mais tu voulus suivre ton dessein insensé.

Ne me demande pas comment j'ai vécu depuis notre séparation, — moi je ne veux pas savoir non plus ce que tu as fait de ta jeunesse.

Effacez-vous de mon souvenir, lunes au doux éclat, nuits et ombres, soleils éclatants.

O jeunes hommes, ô jeunes filles, n'écoutez pas la voix de la déesse de la beauté, — Des larmes amères sont sœurs de ses sourires.

Ne laissez la douce flamme pénétrer dans votre cœur innocent, — ne donnez vos nuits à l'amour,

Qu'alors qu'autour de la table sainte, avec votre pudique fiancée, vous aurez mené les chœurs sacrés (1), en présence des prêtres du Seigneur,

Et que sur vos têtes ornées de blanches couronnes, il sera tombé autant de bénédictions qu'il y a de fleurs au mois de mai.

Que la douce obscurité de la nuit voile la pudeur de la jeune fille devant le jeune époux: — Des lois de l'amour, la gloire monte vers Dieu.

---

(1) Selon le rit de l'Église grecque, les époux, les amis et le prêtre exécutent une danse autour d'une table dressée en guise d'autel, pendant la célébration du mariage.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Puis les jours succéderont aux jours et la destinée vous apportera dans ses bras un jeune enfant.

Que d'autres chantent sur la lyre les blondes jeunes filles et les charmes énivrants de leur voix et de leurs regards qui énervent les cœurs.

Moi je brûle de plonger dans le secret du temps, pour y voir les actions héroïques que feront les jeunes braves.

Des fils vaillants et beaux, nés de parents pleins d'honneur, délivreront un jour la patrie de l'infidèle Ottoman.

Je vois écumer la vague de la guerre; les enfants manient l'épée; la voix des fusils s'est éteinte, le fer seul tranche dans la mêlée.

Du sang, de la poussière, des larmes, du carnage! — Puis la croix des chrétiens s'élève victorieuse.

Salut! terre où mes yeux virent pour la première fois les rayons du soleil! — salut! arbres et bois! — salut! brise du rivage!

C'est au milieu de vous que mon père et ma mère ont été bénis à l'autel, — et qu'un jour de dimanche, je contemplai la belle création.

C'était l'heure où sur les lèvres du prêtre apparaît dans le temple le sang du Sauveur Jésus.

O sort! je te remercie! — Qu'au moment suprême mon âme soit aussi innocente que le matin du dimanche!

Dieu! donne-moi la grâce de pouvoir, dans ma vieillesse, me mêler aux jeunes gens, avec mes armes, comme au temps de ma jeunesse,

Et de goûter le calice amer de la mort devant les saintes images du temple de Sainte-Sophie!

Que pendant mon agonie les hymnes funèbres des diacres et des prêtres arrivent à mon oreille avide.

Devant le saint autel, les prêtres se tiennent debout comme des statues de marbre; — mais ils respireront de nouveau l'air avec la vie (1).

---

(1) Allusion à la fameuse légende d'après laquelle au moment de l'entrée des Turcs à Sainte-Sophie, le prêtre qui officiait suspendit le sacrifice et disparut dans le sanctuaire. D'après cette tradition, on croit que lorsque les Grecs reprendront Constantinople, le prêtre sortira par la même porte et reprendra la messe à l'endroit où il l'avait laissée. — Voy. ci-dessus, p. 173.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Les yeux en pleurs, ils termineront l'ancienne messe interrompue et leur main bénira ceux qui sont tombés.

O nobles enfants des mères grecques, salut! — si vous rachetez notre belle patrie de l'esclavage,

Et si votre main plante un étendard qui flotte du Danube à la sauvage Afrique.

Que la foi du Christ soit inscrite sur ce drapeau et qu'il soit salué par les astres et par les anges du ciel.

On voit, d'après les poésies qu'on vient de lire que l'école nouvelle mérite d'attirer notre attention. Ces deux poëmes me serviront, j'espère, d'excuse auprès de ceux qui ne seraient point de mon avis sur la nécessité de sortir des allures du passé.

P. L. RIVELLI (DE CORFOU),

Membre de la Société Asiatique.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

MIRAGES DE L'ARABIE

ANTÉISLAMIQUE.

POÉSIE DU DÉSERT.

Qu'était-ce donc que cette Arabie aux temps de la Djâhélîeh, c'est-à-dire aux temps de l'ignorance, aux époques du paganisme, de la gentilité, durant ces siècles qui précédèrent l'apparition de l'islamisme? Que faisait-on dans cette presqu'île dont les deux flancs se baignent l'un aux eaux de la mer Rouge, l'autre aux flots du golfe Persique?

Cette Arabie avait ses déserts et ses rives cultivées, ses monts et ses défilés, ses torrents et ses oasis et ses pâturages que toujours renouvelaient les pluies apportées par le tonnerre et les orages; cette Arabie avait des tentes en cuir et des tentes en tissus de poils de chameau, des tribus errantes, des querelles, des batailles, de vaillants cavaliers aux cataphractes luisants, ou aux vêtements en mailles de fer, des incursions pillardes, des chevaux du plus beau sang et de la plus noble race de la terre; cette Arabie avait des populations et des tribus fières de la liberté des déserts et des grands horizons; elle avait des hommes à la main généreuse, à l'âme hospitalière, des femmes, des femmes aux gracieux sourires, aux courages hardis, aux amours échauffées par un soleil ardent, par une solitude électri-

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

sée; elle avait des poëtes, dont on entendait résonner partout les rimes et les cadences, et dont les paroles légères ou pompeuses jaillissaient en bruits harmonieux dans les airs où ils s'envolaient et où les recueillaient des oreilles amies, des mémoires enthousiasmées. Dans les déserts, comme ailleurs et peut-être mieux qu'ailleurs, la poésie sait éclore riche et parée; un souffle, un rire inspire l'émotion, le rhythme. « Les poëtes sont des oiseaux, tout bruit les fait chanter. »

Il n'est aride vallée,
Ni lande désolée,
Ni lieu rempli d'horreurs,
Où, riche de fantaisie,
La divine poésie
Ne fasse éclore des fleurs.

Nous irons parfois courir ces plaines jaunes ou blanches de sables, marquetées çà et là de pierres noires que le soleil calcine tous les jours, ces plaines ainsi tachetées comme un léopard. Nous mettrons la main dans ces sables qui couvrent les débris de tant de tribus, qui ont vu tant de mouvements, de poésie. Déjà depuis longtemps nous avons abordé l'œuvre; nous avons supporté comme nous l'avons pu, ce soleil brûlant qui enflamme ces espaces de l'Arabie. Malgré la fatigue, malgré la sueur qui couvre le front du voyageur, nous avons cherché, nous avons soutenu notre pénible labeur; et nous avons recueilli de curieux souvenirs, des vers pittoresques, nous avons rencontré un autre monde sous des tombeaux où il est couché depuis tant de siècles.

C'est surtout de la vaste compilation d'Abou l-Faradj d'Ispahan, que nous avons exhumé ces vieux débris des Arabes; c'est dans son Kitâb el-Arânî el-Kébîr, ou Grand Livre des chants, que nous avons étudié ces rimes qui retentirent jadis à travers l'Arabie, qui célébrèrent tant de singularités d'une vie aussi bizarre, la vie des tentes chez les populations nomades qu'un esprit pétillant et vif inspire et fait mouvoir.

Dans cette galerie antique que nous a conservée l'Arânî, que de physionomies pittoresques, de nobles races, de fières familles, d'intrépides batailleurs! que de beaux troupeaux de chamelles, que de belles femmes aux pensées fines et hardies, aux paroles puissantes!

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Et parmi les poëtes même, les plus anciens et les plus mâles, les plus braves et les plus audacieux, qui voudra le croire! ne savaient pas lire. Combien encore n'étaient que de pauvres hères, à l'humeur sanguinaire, répudiés de leurs familles, mis au ban des tribus, excommuniés par tous! Et leur poésie, à ces bardes étranges, est pleine de nerf et d'âme; et l'amour de la bataille, et l'amour des femmes s'expriment avec d'étonnantes et vives couleurs.

Un fâris, c'est-à-dire un cavalier, lisez: chevalier, n'était complet, ne méritait le nom de Fâris el-Fawâris ou chevalier des chevaliers, ou encore de chevalier dînâr, c'est-à-dire chevalier ducat, chevalier d'or, et, comme nous dirions, chevalier accompli, qu'à l'expresse condition d'être poëte. Un coup de lance était bien plus beau, lorsqu'il avait été accompagné de quelque rime; le suprême talent était de vanter en paroles cadencées ses faits et gestes, de mépriser poétiquement ses ennemis vaincus, de menacer dans une colère rhythmée, de faire tressaillir de joie ou de terreur les belles filles, les belles amantes qui écoutaient, et qui admiraient les larges et nobles cicatrices de ceux qu'elles aimaient et à qui elles promettaient leur main et leurs légitimes caresses, après qu'ils auraient encore bien combattu. Des chevaliers, de sauvages batailleurs, pourfendants, pourfendus, sont morts sur un hémistiche.

Souvent une mère, une sœur faisait en quelques rimes animées et fraîches, l'éloge funèbre du héros qui avait glorieusement succombé. Car, là-bas, dans cette presqu'île, les femmes avaient aussi le droit de poésie; et elles n'en étaient ni plus fières, ni moins tendres. Là, les femmes étaient plus hommes sans être moins femmes.

De tout temps, mais bien moins aujourd'hui qu'autrefois, les déserts et les tentes ont été la demeure chérie des vers. Tous ces poëtes qui, dans leurs subites improvisations, dans leur halte après la bataille, dans le jour où ils rapportaient à leur tribu et les chameaux, et les coursiers enlevés, et les prisonniers humiliés, et les charmantes prisonnières, et les lances rompues ou salies de sang, ces poëtes qui confiaient ainsi à leurs vers, sortes de monuments parlés, les souvenirs des choses et des hommes des tribus, qui seuls constituaient, par la poésie, des annales et des chroniques pour la postérité, exhalaient les jets de leur verve au milieu de couronnes d'auditeurs émus dont la mémoire seule se chargeait de conserver ce dépôt précieux, en en fondant des traditions et des légendes. On n'écrivait rien; qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

savait écrire? Un des trois poëtes dont nous allons tout à l'heure donner l'histoire légendaire, sut écrire, et le *raconteur* de cette légende ne manquera pas de nous faire remarquer ce mérite presque inouï chez les hommes des tentes. La tradition gardait tout; les vers étaient l'allusion, étaient l'éloge de l'homme ou du fait; l'histoire s'arrangeait autour de ces vers, la mémoire les conservait et avec elle le récit qui leur servait de développement, marchait et vivait par lui-même. Et puis, des hommes se formèrent qui recueillaient et propageaient ces récits antiques; et être rhapsode, traditionniste, Râwî, fut un métier, un talent, un honneur; des hommes ainsi furent les livres conservateurs de la vie du passé, de la vie de tous ceux qui par quelque circonstance ou quelque singularité que ce fût, avaient laissé dans les tribus, dans une vallée, sur un monticule, près d'un ravin, un souvenir intéressant ou curieux.

Beaucoup de ces traditions anciennes existent; un bien plus grand nombre a péri, surtout depuis les sixième et septième siècles de l'Hégire, époque où déjà le musulman en déchéance commençait à ne plus être religieux, à n'être plus que dévot. Et ce qui reste aujourd'hui de ce vieux passé antéislamique, va se perdre pour jamais si l'Occident ne le sauve. Intelligences de l'Occident, sauvez donc l'Orient, sauvez son passé, son présent et son avenir. Car l'insouciance, l'ignorance des ulémas actuels, dans toute l'Islamie, pousse ou au moins laisse aller tout au naufrage. Ils savent lire et ils ne lisent pas; leur main sait tracer l'écriture, et ils n'écrivent pas.

Et cette antique Arabie a encore presque toute son antique physionomie. Le passé y est encore présent. C'est toujours le dattier à la longue tige qui verdoie, le chameau au long cou qui rumine, c'est toujours l'épervier à l'œil jaune, qui glapit, la gazelle à l'œil noir, qui brame, c'est la sauterelle qui grince, c'est le sable qui brûle et pétille, le mirage qui étincelle, le désert qui meurt de soif. Le Ḳoran lui-même en faisant sa conquête à travers ces choses, n'y a rien changé. Cette contrée, c'est toujours cette belle fille sauvage, à la face voilée, aux yeux noirs d'antilope, aux regards d'amour, reléguée dans les tribus. Détournons un peu son voile, ou glissons l'œil au travers les toiles des tentes, et racontons un peu de ce que nous aurons vu et entendu. Écoutons aussi, pour cela, son preux chevalier, son poëte lui dépeindre ses flèches empennées ou barbelées, son coursier, ses prouesses, ses lances, ses dangers et ses désirs.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Car la poésie arabe a pris tous les caractères, toutes les nuances des passions et des mouvements ou événements de la vie humaine. Elle est gracieuse, riche, pittoresque, nombreuse, sévère, luxueuse, rude, selon le jour, selon le succès, selon le poëte. Elle a ou la simplicité de l'églogue, ou la liberté sans pudeur, ou le ton dédaigneux ou insolent de la satire, ou la véhémence de la menace, ou la tendresse et la coquetterie des douces et voluptueuses amours, ou la gravité et la noblesse de l'épopée. Mais aussi elle n'a jamais de longs poëmes, jamais de longues conceptions dramatiques à la manière homérique ou virgilienne, et, partant, point de peripéties nouées, point de solutions dénouées. Ce ne sont que des *carmina* qui se répétaient, qui se chantaient dans les tentes, ou à la lueur des astres, à la brise fraîche du soir et de la nuit, en entremêlant de récitatifs ces simples psalmodies. Le poëte, de sa bouche facile, jetait ses paroles en cadences rhythmées, qui volaient légères et comme des fleurs effeuillées autour des assistants qui les recueillaient et les gardaient. Là, il n'y a jamais eu de cothurne : on joue, on court, on bondit pieds nus, sans freins, à pleins caprices. Le vers était souvent une simple harmonie de paroles, peu soucieuse du sens ; on faisait des guirlandes, non des tissus serrés ; on ne taillait pas, à grand'peine, une statue en or qu'on habillait de pierreries semées sur une longue chlamyde ; on jetait, à poignées, des paillettes étincelantes, des perles luisantes, des senteurs énivrantes, caressantes.

Mais laissons parler la légende arabe telle qu'elle est ; qu'elle se présente dans sa nature ; elle sera vite comprise dans sa parole, dans son allure, dans son caractère.

Disons d'abord que dans l'ensemble des poëtes arabes dont les légendes et les noms nous sont parvenus, il y a lieu de distinguer plusieurs groupes sous une physionomie générale. Ainsi, les trois poëtes dont nous allons parler, forment ce que nous avons appelé les Martyrs de l'amour. Le martyrologe, disent les livres, fut assez nombreux, mais peu de martyrs ont eu l'honneur de passer à la postérité.

Les trois que nous connaissons pour le moment, sont Ạbd Allah, fils d'El-Ạdjlân, et les deux Mourakkich, Mourakkich l'ancien et Mourakkich le jeune. Tous les trois vécurent peu de temps avant Mahomet, et le dernier d'entre eux mourut trois ou quatre ans après la naissance du Prophète de l'islamisme, c'est-à-dire en 573 ou 574

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de l'ère chrétienne. La légende de Mourakkich le jeune est bien difficile à raconter en français !...

LES POÈTES MOUTEYÉMOUN

OU

MARTYRS DE L'AMOUR.

I.

ABD ALLAH, FILS D'EL-ADJLÂN.

« Ạbd Allah, fils d'El-Ạdjlân, dit l'auteur du Livre des chants, était d'une des plus riches et des plus illustres familles de la tribu yamanique des Nahdides ou Béni-Nahd. Il avait épousé une fille nahdide appelée Hind. Il l'aimait d'un vif amour, et avait mis en elle tout le bonheur de sa vie. Après sept ou huit ans de mariage, il n'avait pas eu d'enfant. Un jour, El-Ạdjlân dit à Ạbd Allah : « Je n'ai que toi de fils, et toi tu es sans enfant; Hind est stérile; il faut la répudier, et épouser une autre femme. » Ạbd Allah refusa de suivre ce conseil. El-Ạdjlân, irrité, jura de ne plus parler à son fils, de ne plus le voir !

» Cependant, quelque temps après, il envoya demander de ses nouvelles. On trouva Ạbd Allah assis près de Hind, joyeux, rayonnant de bonheur. Ạbd Allah avait bu; il était ivre. El-Ạdjlân lui fit dire de venir lui parler. — N'y va pas, mon ami, dit Hind à Ạbd Allah. Certainement ton père te prépare quelque piége; n'y va pas. Il sait que tu es en ivresse, et je suis sûre qu'il a projeté de te faire jurer par serment de me répudier. Reste ici; dors un peu; je t'en supplie, ne va pas chez ton père.

---

(1) Le cure-dent était et est encore, parmi les Arabes, un bâtonnet de bois d'Arak long d'un décimètre environ, du diamètre du petit doigt, fendillé à une extrémité dans le sens de la longueur et de manière à présenter une petite brosse.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Abd Allah résiste, il veut partir. Hind le retient par le vêtement. Lui, la repousse, et la frappe doucement de son cure-dent (1). Hind cède et laisse son mari. Elle avait du safran à la main; une marque jaune en demeura appliquée sur le vêtement d'Abd Allah.

» Abd Allah arrive chez son père. On lui répète les mêmes paroles que déjà lui avait dites El-Adjlân; on le blâme, on le traite d'homme faible et sans courage, sans résolution. El-Adjlân avait fait appeler chez lui quelques hommes graves, vénérables par leur âge, et aussi des jeunes gens; tous assiégèrent Abd Allah de leurs discours, de leurs reproches, de leurs railleries même, traitèrent son amour de folie, l'accusèrent d'extravagance; et on ne cessa de le harceler que lorsqu'il eut prononcé la répudiation de Hind.

» Le lendemain, on rappelle à Abd Allah sa parole de la veille... Hind, avertie de tout ce qui s'était passé, se couvre de son voile, se dérobe ainsi aux regards de son mari, et retourne chez son père (1).

» Abd Allah, resté seul, était inconsolable.

» Hind fut remariée ensuite dans la tribu des Âmirides qui étaient en hostilité avec les Béni Nahd. Ceux-ci marchèrent contre les Âmirides qui, informés de leur approche, se tinrent sur leurs gardes. On se battit; les Âmirides furent mis en déroute, et laissèrent aux Béni Nahd un butin considérable. Au nombre de leurs morts furent plusieurs personnages de distinction; un d'eux, appelé Moâwiah, succomba avec ses sept fils.

» Les Âmirides se disposèrent bientôt à se venger de leur défaite. Hind en informa les Nahdides, ses contribules. Voici comment. Elle proposa à un jeune Âmiride, pauvre et orphelin, quinze chamelles, s'il voulait avertir les Béni Nahd qu'ils allaient être attaqués par les Béni Âmir. Le jeune homme accepte. Hind le fait monter sur une des meilleures chamelles de son mari, et lui donne pour viatique des dattes sèches et un petit vase de lait. Le messager part, précipite sa marche, mais bien avant qu'il arrivât, son lait était bu...

» Presque tous les hommes de la tribu de Nahd étaient absents; ils étaient à la maraude. L'Âmiride descend de sa monture. Il était tellement altéré, qu'il ne put répondre aux questions qu'on lui

(1) Du moment que la répudiation est prononcée, la femme est devenue étrangère à son mari, et ne doit plus rester la figure découverte devant lui.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

adressa. Il indique qu'il a la bouche desséchée. Alors un homme appelé Ḳidâch fait apporter du lait et du beurre; on les mêle, on les chauffe ensemble et on en fait boire à l'étranger, qui dit ensuite : « Hind m'envoie vous prévenir de vous tenir sur vos gardes... » La tribu se rassemble et prend les armes.... Les Âmirides arrivent et trouvent les Béni Nahd à cheval. On se bat; les Âmirides sont encore défaits. Ce fut alors qu'Ạbd-Allah, fils d'El-Ạdjlân, dit ces vers :

« Mes yeux sont de plus en plus fatigués de larmes et épuisés. Quoi! est-ce le souci qui m'accable, ou bien mes yeux sont-ils malades?

» Eh! n'est-ce donc pas la douleur de voir la demeure de Hind disparue, effacée comme les vieux livres yamaniques aux pages jadis émaillées de couleurs?

» En contemplant tous les jours la place de cette demeure, je me rappelle ma chère Hind et ses belles compagnes, jeunes comme elle, à la vertu inattaquable, à la fierté noble et imposante.

» Celle qui pleure la perte de celui qu'elle a vivement aimé, qui, au souvenir de son ami, ne peut interrompre ses soupirs,

» Non, celle-là ne verse pas de plus abondantes larmes que je n'en versai le jour où, dès l'aurore, le chameau de Hind l'emporta, et la déroba à mes regards.

» Mais qui racontera à ma chère Hind comment nous avons traité les Âmirides, après que nous fut arrivé l'envoyé qu'elle nous a expédié?

» Ils nous disaient ces Âmirides, d'un ton d'ironie : Nous aimons à venir vous voir, à venir saluer vos parages, à vous visiter en amis.

» Et nous, nous leur dîmes : Jamais ne fléchiront devant vous les fortes hampes de nos lances si souvent abreuvées dans le sang de nos ennemis...

» Puis soudain nos coursiers hennirent au milieu de l'ennemi, et nos sabres dégouttèrent de sang sous la forêt de leurs lances.

» Et partout les chevaux gémissaient de souffrance sous les coups, et penchaient la tête sous les traits qui les accablaient.

» Les cavaliers ennemis tombèrent abattus, sur la plaine d'Ạkrab, et les hyènes et les vautours les traînèrent au loin pour les dévorer.

» Toi, Abou l-Ḥaddjâdj, annonce à tes Âmirides mes paroles et nos menaces; va, cherche-les tous pour leur en donner nouvelle.

» C'est toi qui as empêché la paix, du jour que tu marchas contre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nous; c'est toi qui, de tes deux mains, ourdis cette trame d'injustice et de mal, et qui la paras de couleurs menteuses.

» Goûtez bien maintenant le fruit amer de cette haine qui vous poussa contre notre tribu, le jour où vous saviez qu'elle était sans défense. »

Cependant l'amour d'Ạbd Allah le consumait, l'épuisait. Ses vers rappelaient sans cesse son bonheur passé; il disait :

« Allez à ma chère Hind, allez lui porter ma pensée; Hind est bien loin de moi, mon âme est anéantie depuis le jour où mon amie a emporté sa tente.

» Hélas! qu'il y a longtemps que j'ai vu Hind faire ses pieuses stations autour de (la statue du dieu) Dawâr! Que j'étais heureux de l'admirer dans la foule en prières!

» Tu brillais alors, ô ma belle Hind, au milieu de tes rivales à la marche coquette, au pas fier et gracieux comme celui du Ḳatâ, et plus gracieux encore :

» Jour de fête, où dès l'aurore tes belles amies se broyant pour leur *miswaf* (1) de suaves parfums, avaient ajusté devant le miroir, leur parure embaumée du musc le plus fin!

» Hind, par pudeur, en suivant la foule, me parlait et du geste et du regard; elle n'osait s'arrêter près de moi aux yeux de la tribu.

» Mais elle me dit : « Éloigne-toi, mon ami; j'ai été frappée par » un jaloux cruel; il m'outragerait encore s'il me voyait avec toi. »

Ạbd Allah, toujours triste, soupirait et appelait Hind. C'est de lui que sont encore ces deux vers passés dans les chants publics :

« Mes longues douleurs m'épuisent; mais le bonheur et la joie me reviennent, quand j'entends parler de Hind, ma jolie gazelle à la noble origine,

---

(1) Le *miswaf* parait être un petit vase où l'on mettait les odeurs et les parfums de toilette.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Au beau visage blanc comme le pur croissant de la lune, beau comme la face de nos statues d'or. »

Abd Allah, vaincu par son amour, résolut de braver tous les dangers pour aller retrouver son amie. Sans rien dire à son père, il part, arrive chez les Âmirides. Il cherche la tente de Hind... Il approche... Il la voit assise près de la flaque d'eau qui était devant la tente. A quelque distance de là, le mari de Hind abreuvait ses chameaux, en éloignant les chameaux étrangers. Hind aperçoit Abd Allah; celui-ci s'élance de sa chamelle... Ils courent dans les bras l'un de l'autre, ils se pressent; leurs larmes coulent, leurs paroles brûlantes et en désordre se confondent; leurs soupirs se mêlent; ils sont ivres d'amour; ils tombent et expirent ensemble. L'époux de Hind accourt.. Ils avaient cessé de vivre.

II.

MOURAKKICH L'ANCIEN.

Mourakkich l'ancien était oncle de Mourakkich le jeune, et tous deux étaient Bekrides ou de la tribu puissante des Béni Bekr. La tribu des Bekrides était, d'origine, sœur d'une autre tribu non moins puissante, celle des Tarlabides ou Béni-Tarleb. Tous habitaient de préférence le Tihâmah. Une immense fraction de la tribu des Tarlabides émigra, alla planter ses tentes dans les déserts à l'est du littoral de la Syrie et embrassa le christianisme.

Les deux Mourakkich étaient des personnages les plus distingués de leur tribu. Leur courage, leur intrépidité, leur prudente habileté, leur infatigable acharnement contre les ennemis de leur tribu leur méritèrent une haute considération.

Voici la légende de Mourakkich l'ancien, telle que la donne l'auteur de l'Arânî. C'est un des plus touchants petits drames de notre répertoire légendaire.

« Mourakkich, encore très-jeune, se prit d'amour pour Asmâ, fille de Aûf, fils de Mâlik, son oncle et un des plus valeureux cavaliers bekrides. Ce fut Aûf qui, par sa vigoureuse contenance, força ses

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

contribules à vaincre les Ṭarlabides à la journée de Ḳidah (ou Ḳiddah).

» Mourakkich demanda à son oncle de lui fiancer Asmâ. Mais Mourakkich était jeune encore, et, surtout, était pauvre. « Je te donnerai ma fille, répondit Aûf, quand tu auras à ton nom quelque éclat, quelque relief, et quand tu auras su t'acquérir une aisance, une fortune convenable. » Il fallut céder.

» Mourakkich se rendit chez un roi d'une autre tribu, et y resta assez longtemps. Le poëte fit des vers à l'éloge du prince et en reçut de magnifiques présents.

» Aûf, dans sa tribu, vivait pauvrement. Un Arabe des Mourâdides ou Béni Mourâd, tribu yamanique, vint demander Asmâ en mariage et offrit un douaire ou don nuptial de cent chameaux. L'accord fut conclu, le mariage fut fait, et le Mourâdide s'en alla avec sa jeune épouse.

» Mourakkich, longtemps après, repartit pour sa tribu. Ses frères informés de son retour prochain, convinrent entre eux de lui dire qu'Asmâ était morte. Ils égorgèrent un bélier, en mangèrent la chair, et enveloppèrent les os dans un suaire, les enterrèrent et dressèrent un tombeau par-dessus.

» Mourakkich arrive; on lui dit qu'Asmâ n'existe plus, et on lui en montre la tombe... Et le poëte allait souvent pleurer sur les restes de son amante. Un jour qu'il était couché à terre, enveloppé tout entier dans son ṭaûb (1), les deux fils d'un de ses frères se mirent à jouer aux osselets (2) à quelques pas de lui. Ils se querellèrent, et l'un d'eux vint à dire : « Cet osselet est à moi, c'est celui que m'a donné mon père quand on a tué et enterré le bélier, et qu'on a dit à Mourakkich, en lui montrant le lieu où on l'avait enfoui : « Voilà où est déposée Asmâ. » Notre poëte était gravement malade. Mais lorsqu'il entend ces paroles, il sort la tête de son ṭaûb, appelle l'enfant, le questionne, et apprend qu'Asmâ n'est pas morte, mais qu'elle est mariée à un Mourâdide.

---

(1) Sorte de vêtement large ou *pallium* qui, au besoin, sert de manteau de nuit.

(2) Il parait qu'à ce jeu on mettait les osselets en ligne, et qu'on lançait un autre osselet ou une petite pierre, dans le but de rompre la ligne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Mourakkich fait venir sa servante. Elle était femme d'un Okalide ou Arabe des Béni Okaîl qui était au service du poëte. Mourakkich ordonne à cette femme d'appeler son mari, et de lui faire seller aussitôt des chameaux pour aller tous les trois ensemble à la recherche du Mourâdide... On part. La maladie du poëte s'aggrave en route; il ne peut bientôt plus supporter la marche du chameau. Ils descendent, et s'abritent dans une caverne à peu de distance de Nédjrân. Ils étaient alors sur le territoire des Mourâdides.

» Mourakkich paraissait presque mourant. Il entend l'Okalide dire à sa femme : « Laisse-le là; il va expirer. Nous risquons ici de périr bientôt de faim et fatigue. Veux-tu me suivre? sinon, je t'abandonne, je pars. » Et la femme pleurait.

» Mourakkich savait écrire : il l'avait appris, ainsi que son frère Harmalah, d'un chrétien de la ville de Hîrah, auquel il avait été confié par son père. Mourakkich ayant entendu les paroles de son serviteur, tira à soi la selle de son chameau, et y traça, sur le dossier, les vers suivants :

« O mes deux compagnons, restez près de moi, ne vous hâtez pas de partir. Me quitter sitôt! ce n'est pas ce que vous m'aviez promis.

» Bientôt la mort va me séparer de vous; pourquoi vous presser ainsi avant qu'elle ne m'arrive?

» Voyageurs étrangers, qui allez visiter la terre bénie de l'Aroûd (1), portez à mes frères Ânas et Harmalah ces paroles :

» Lait de Dieu, pour vous et pour votre père! Ne laissez pas impuni le lâche Okalide; qu'il périsse!

» Ah! qui annoncera à ma tribu que Mourakkich fut pour ses deux serviteurs un importun fardeau,

» Et que, loin des tentes des Doubeïah (2), ils ont abandonné son cadavre en pâture aux lions? »

» L'Okalide part avec sa femme. Ils arrivent à la tribu du poëte, et disent à ses frères qu'il est mort. Mais Harmalah, en examinant la selle de Mourakkich, aperçoit les vers tracés sur le dossier. Il les lit,

(1) On comprend sous le nom d'Aroûd, le territoire sacré de la Mekke et de Médine.

(2) Les Béni Doubeïah étaient une branche de la tribu des Bekrides.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

puis appelle les deux serviteurs, les questionne, les menace, et leur ordonne de lui dire la vérité. Ils lui racontent tout et lui indiquent le lieu où ils ont laissé Mourakkich. Ḥarmalah les fait mettre à mort. Ensuite il part à la recherche de son frère. Il arrive à la caverne; il s'informe partout de ce qu'était devenu Mourakkich. Il apprend que le poëte était demeuré dans la caverne jusqu'à ce qu'un jour il vit venir près de lui des troupeaux, puis un berger.

« Qui es-tu, avait dit le berger au poëte, et que fais-tu là?

— Je suis de la tribu des Béni Ḍoubeïaḥ; et toi, qui es-tu?

— Moi, je suis des Béni Mourâd.

— Pour qui fais-tu paître ces troupeaux?

— Pour Ḳarn el-Ṛazâl (la corne de la Gazelle, c'est-à-dire le soleil levant). »

C'était le mari d'Asmâ. Mourakkich ajoute aussitôt :

« Pourrais-tu voir Asmâ et lui parler?

— Non; jamais je n'approche d'Asmâ. Mais, tous les soirs, une esclave vient au troupeau; je lui trais une chèvre, et l'esclave en emporte le lait à sa maîtresse.

— Alors, prends cet anneau; tu le mettras ce soir dans le lait; si Asmâ le voit, elle le reconnaîtra. Fais-moi ce plaisir, et je te donnerai une récompense comme jamais berger n'en aura eue. »

» L'esclave vient avec un vase. Le berger trait le lait et y dépose l'anneau. L'esclave s'en retourne... Elle présente le lait à Asmâ qui, selon son habitude, en laisse disparaître l'écume, et ensuite le boit. L'anneau vient s'arrêter et toucher aux dents d'Asmâ. Elle le prend, l'examine à la lumière et le reconnaît.

« D'où vient cet anneau, dit-elle à l'esclave?

— Je ne sais pas. »

» Asmâ envoie l'esclave appeler son mari qui était à une montagne des environs de Nédjrân. Ḳarn el-Ṛazâl arrive tout troublé.

« Pourquoi m'as-tu fait appeler? dit-il à Asmâ.

— Fais venir à l'instant le berger qui garde tes troupeaux... »

Quand il est venu :

« Demande-lui, dit Asmâ à son mari, comment il a eu l'anneau que voilà. »

Ḳarn el-Ṛazâl sort et interroge l'esclave, qui lui dit :

« Je l'ai eu d'un étranger que j'ai trouvé à la grotte de Djabân, et il m'a dit : « Mets cet anneau dans le lait que doit boire Asmâ. » — Et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pour cela, il m'a été promis une récompense. Du reste, j'ignore quel est cet homme. Je l'ai laissé presque mort. »

Ḳarn el-Ṛazâl rentre :

« Qu'est-ce que c'est que cet anneau ? dit-il à Asmâ.

— C'est l'anneau de Mourakkich. Va vite, cours le trouver, porte-lui secours. »

Ḳarn el-Ṛazâl saute à cheval, fait monter Asmâ sur un autre coursier, et tous deux se mettent aussitôt en route. Ils arrivent, vers le milieu de la nuit, à la grotte de Djabân... A la vue d'Asmâ, le poëte se ranime ; et, déguisant le nom d'Asmâ sous un nom étranger et sous l'allégorie de jeunes beautés, il adresse à sa cousine de tendres reproches dans ces vers qu'il articule d'une voix faible et tremblante :

« L'image de ma chère Soleïma m'a visité cette nuit ; elle m'a éveillé, et tout dormait autour de moi.

» Je réfléchissais alors à mon malheur, et ma pensée se portait aux lieux éloignés qu'habitent sa famille et la mienne.

» Mais voilà que tout à coup, de loin, mon œil crut voir un feu étincelant, dont la flamme en était jusqu'à El-Arîâ.

» Et alentour étaient de jeunes filles comme d'élégantes antilopes à la gorge blanche, comme de jolies gazelles à la blanche poitrine, accroupies auprès du feu ;

» A leur peau brillante et soyeuse on voyait que les peines de la vie ne les avaient pas atteintes ; heureuses auprès des tentes, elles n'avaient jamais eu à chercher de lointains pâturages.

» Elles allaient, venaient ensemble, d'un pas tranquille et lent, parées de vêtements aux couleurs safranées et de *bourd* brillants (1).

» Elles habitent nos tribus, et moi je suis loin d'elles. Nos promesses et nos serments d'amour, tout est donc perdu !

» Ah ! pourquoi leur suis-je resté fidèle, puisqu'elles ont trompé mes espérances ? Pourquoi suis-je devenu leur victime, leur malheureuse victime, moi qui n'ai jamais pensé à les affliger ?

» Que de fois, avec ces vierges sémillantes, aux joues fines et légères, à la chevelure flottante, au cou ravissant,

---

(1) Le *bourd* est une sorte de vêtement ou manteau yamanite, de différentes couleurs.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Vierges à la bouche humide et distillant une salive enivrante, aux lèvres fraîches et limpides,

» Que de fois, jeune et ardent, j'ai passé, avec elles, des jours de délices ! Que de fois aussi mes nobles chamelles et mes vers sont allés à elles !

» Femmes d'amour et de bonheur ! quand je les eus perdues, mon cœur toujours recherchait leurs traces. »

Et après, le poëte expira ; Asmâ était près de lui... Il fut enseveli sur le territoire des Béni-Mourâd.

Mourakkich l'ancien ne laissa pas seulement des vers érotiques. En voici quelques-uns d'un autre genre et qui furent composés après le succès d'une expédition qu'il dirigea contre les Ṭarlabides, sur les terres du Nédjrân : le poëte et ses compagnons d'armes avaient réduit les Ṭarlabides à demander merci et leur avaient enlevé nombre de chameaux et de prisonniers.

« Il m'était venu nouvelle que ces Âmirides allaient tomber sur nous ; et la nouvelle se vérifia.

» Les Béni el-Radjm marchaient avec eux ; et toute cette foule brillait sous les armes comme l'éclat des astres avant l'aube du jour.

» C'étaient de toutes parts, des chevaux en lesse, bondissant dans l'ombre de la nuit, de superbes alezans à longue taille, à l'étoile au front.

» Et nous voyons tout à coup les scintillations des cimiers sur les têtes des cavaliers.

» Je pars contre eux... Un moment après je revenais déjà ; ils étaient vaincus ; je revenais presque avant d'y avoir pensé.

» Et cependant que de cadavres j'avais taillés de mon sabre, et tous cadavres de nobles seigneurs ! je ne faisais que lancer et ramener mon coursier.

» Combien n'en laissâmes-nous pas à Nédjrân, la face leur ruisselant de sang, le front roulant dans la poussière ! »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

III.

MOURAKKICH LE JEUNE.

« Mourakkich le jeune était neveu de Mourakkich l'ancien, et oncle d'un autre poëte, Tarafah, l'auteur d'un des sept *Poëmes dorés* que l'admiration des Arabes du paganisme avait suspendus au temple de la Mekke, l'éternelle Ka'bah (1). Tarafah, à la verve chaude, à la satire insolente, mourut à la fleur de sa jeunesse. Amr, fils de Hind, roi de Hîrah, dont ce poëte avait été le commensal et qu'il fouetta et déchira de sa satire, l'envoya au gouverneur de la province de Bahreîn. Tarafah ne savait pas lire. Il porta lui-même au gouverneur l'ordre par lequel le roi ordonnait le supplice du poëte. Le gouverneur coupa les pieds et les mains à Tarafah et l'enterra vif.— Mahomet naquit la huitième année du règne de Amr, fils de Hind.

» Mourakkich le jeune avait le sens poétique plus vif, plus pittoresque que Mourakkich l'ancien.

» Mourakkich le jeune devint l'amant de la belle Fâitmah, fille d'El-Mounzir. El-Mounzir gouvernait, à titre de roi, une partie du Bahreîn. Fâtimah avait une suivante appelée Ibnet Idjlân.

» El-Mounzir avait fixé pour séjour à sa fille, un palais à Kâzimah, (lieu situé sur le golfe Persique, à quatre journées d'El-Katîf). Des gardes armés veillaient sans cesse sur la conduite de cette jeune princesse. Chaque soir, à nuit close, ils traînaient à terre, tout autour du palais, une grande pièce d'étoffe, afin d'égaliser et rendre uni le sable qui couvrait la surface du sol. Cela fait, nulle personne autre que Ibnet Idjlân n'avait le droit de sortir du palais ou d'y entrer.

» Or, cette belle suivante se procurait, pour chaque nuit, un des hommes qui avaient soin des flaques d'eau et des abreuvoirs situés aux alentours du palais. Un jour Amr, fils de Djénâb, en parla à Mourakkich, son cousin : « Chaque soir, aux premières ombres de la

---

(1) Les *Poëmes dorés* sont des kacîdeh ou petits poëmes de peu d'étendue. Celui de Tarafah n'a que cent six vers. — On appelle encore les Poëmes dorés, Moallakât, suspendus, c'est-à-dire suspendus jadis à la Ka'bah.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nuit, lui dit-il, cette jeune fille va se choisir un individu qu'elle trouve à son gré et l'emmène passer la nuit avec elle. »

» Mourakkich aimait à soigner attentivement ses chameaux, jamais il ne les quittait un moment. Mais le jour qu'il apprit quelles étaient les prouesses galantes de la belle Ibnet Idjlân, il vint s'asseoir au bord de l'étang le plus voisin du palais de Fâtimah, et il laissa ses chameaux sans les faire boire.

» Notre poëte était beau, bien fait, il portait une magnifique chevelure. Fâtimah l'aperçut; car souvent, tant que durait le jour, elle montait au haut de son palais, et d'un œil curieux, empressé, elle examinait, appréciait les hommes qui passaient assez près pour qu'elle pût les distinguer et les juger.

« Le soir, Mourakkich fut l'élu d'Ibnet Idjân... Il passa la nuit avec elle. Le jour venu, la suivante entra chez sa maîtresse. Et en se déshabillant et changeant de vêtement, elle donna occasion de laisser apercevoir sur certaines places du corps, quelques marques ou rougeurs comme de légères traces de coups de fouet.

— Qu'est-ce que cela? lui dit Fâtimah.

— Ce sont des marques... que... dans son effervescence, m'a faites un jeune homme..., la nuit passée.

— ... Moi..., j'ai vu, hier, vers le soir, un jeune Arabe,... superbe,... assez près du palais... Oncques je n'en ai vu plus beau.

— Oui !... Il était assis au bord de l'eau;... ses chameaux paissaient à quelque distance de là... C'est mon jeune homme, c'est lui... qui ma laissé ces marques que vous avez aperçues tout à l'heure.

— Écoute, ma fille : demain, s'il revient, présente-lui, lorsqu'il sera chez toi, un cure-dent, puis une cassolette avec du feu; dis-lui de se placer au-dessus en la passant sous le bas de ses vêtements, afin de se parfumer. S'il se sert immédiatement du cure-dent, sans en rogner un peu l'extrémité, ou s'il le refuse, c'est un homme sans naissance, sans éducation, sans savoir-vivre. S'il va se placer au-dessus du feu, ou s'il refuse la cassolette, c'est encore un homme de rien. »

» Le lendemain, Ibnet Idjlân introduit chez elle Mourakkich. Elle apporte une cassolette et invite le poëte à s'en approcher. Mourakkich ne se dérange pas. « Apporte-la-moi ici, près de moi » dit-il. Puis, il se parfume la barbe, puis la chevelure. Il avait refusé de placer la cassolette sous ses vêtements. Ensuite il reçoit le cure-dent, en coupe

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

légèrement l'extrémité pénicellée, et se le promène sur les dents.

» Au matin suivant, la jeune fille va trouver Fatimah et lui raconte l'expérience. La princesse, charmée du résultat, et déjà impatiente de voir de près l'étranger si bien élevé : « Amène-le moi, » dit-elle à sa suivante.

» Comme les jours précédents, Ibnet va chercher Mourakkich.

» Les compagnons de voyage de notre poëte étaient partis avec les chameaux, en se répétant entre eux : « De quelle force amoureuse Ibnet Idjlân est attachée à Mourakkich ! »

» Chaque soir, comme déjà nous l'avons indiqué, les gardes étalaient du sable fin autour du palais de Fâtimah, et en égalisaient la surface. Ils avaient l'œil ouvert, et nul ne passait alors que Ibnet Idjlân. Tous les jours, au matin, le roi envoyait des inspecteurs reconnaître les traces des pieds imprimés sur le sable. Ensuite, ils venaient dire au prince : « Nous n'avons trouvé que l'empreinte des pieds d'Ibnet Idjlân. »

» Or donc, pour la nuit fixée par Fâtimah, Ibnet vient trouver Mourakkich, le charge sur son dos, l'y attache et l'y maintient en lui passant sur les reins une longue pièce d'étoffe qu'elle se noue sur le ventre, et elle introduit le poëte auprès de la fille d'El-Mounzir. Le poëte passe la nuit avec la princesse, et il repart, avant le jour, de la même manière qu'il est entré. Les inspecteurs arrivent, examinent les pas marqués sur le sable, et ils vont de suite dire au roi : « Nous n'avons vu que des pas d'Ibnet Idjlân, mais les traces en étaient bien profondément empreintes. » Les choses se continuèrent ainsi pendant quelque temps.

» Amr, fils de Djénâb, savait les expéditions nocturnes de Mourakkich ; mais il ignorait le procédé d'introduction dans le palais... Un jour, Amr dit à Mourakkich :

— Tu n'as pas oublié, je pense, que nous nous sommes juré, comme amis, de ne nous rien cacher de ce que nous ferions, et de ne jamais nous mentir l'un à l'autre.

— C'est vrai, dit Mourakkich, et il raconta ses prouesses amoureuses.

— Eh bien ! reprit Amr, je renonce pour jamais à ton amitié, je ne veux plus jamais t'adresser la parole, si tu ne me fais pas arriver à Fâtimah.

» Et il accompagna ces mots des plus solennels serments.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Mourakkich va au lieu du rendez-vous que lui avait fixé Ibnet Idjlân. Il y place Amr, lui indique tout ce qu'il convient de faire, et s'éloigne... Amr ressemblait étonnamment à Mourakkich, mais il avait le corps plus velu.

» Ibnet Idjlân vient à l'heure habituelle, charge Amr sur son dos, et l'emporte dans le palais. Amr se conforme de point en point à tout ce que lui a recommandé Mourakkich... Il approche de Fâtimah, mais elle s'aperçoit de la fraude... Elle s'échappe, toute indignée, des embrassements de Amr, qui reste stupéfait, tremblant, et elle le repousse vivement d'un coup de pied sur la poitrine. « Que le ciel confonde, s'écrie Fâtimah, le lâche qui a trahi mon secret, ce misérable, ce monstre ! Et elle appela Ibnet Idjlân qui, de suite, transporta le malheureux Amr dehors et loin du palais.

» Amr va retrouver Mourakkich qui, le voyant sitôt de retour, juge que la supercherie a été découverte. Mourakkich s'en mordit les ongles, s'en mangea les extrémités des doigts. Ne pouvant plus espérer de revoir jamais sa Fâtimah bien-aimée, il partit le jour même, regagnant sa tribu. Il n'osa même plus reparaître aux pacages, honteux qu'il était de sa faiblesse pour son ami.

» C'est à la conclusion de cette aventure désespérante, et en retournant à sa tribu que, tout bouleversé, profondément attristé de son malheur, Mourakkich, d'une voix émue, pleine de larmes, entrecoupée de pauses douloureuses, laissa échapper ces vers :

« Adieu ! adieu ! sois heureuse, ô Fâtimah. Non, je ne t'oublierai ni aujourd'hui, ni jamais, tant que toi-même tu te rappelleras nos joies d'amour.

» Naguère encore, malheureux Mourakkich, ta belle Békride, par sa taille élancée comme la branche du Nabk, et les filles des alentours de Nâhoûs, par leur démarche noble et balancée commme celle de l'autruche, t'avaient déjà rendu fou d'amour;

» Le jour surtout où je les quittai, elles m'apparurent dans tout l'éclat de leur beauté, limpides comme l'eau des étangs, et leurs belles dents brillaient humectées par une fraiche salive,

» Qui semblait être une pure rosée versée au milieu d'une magnifique couronne d'arc-en-ciel posée sous des nuages en pluie.

» Et à Zât el-Dâl, elles nous laissent voir, les unes leurs jolies mains

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et leurs bracelets, les autres une joue unie (1) et polie comme une surface d'argent.

» Mon cœur avait oublié pour un temps ces jours des premières amours; maintenant que leur souvenir me revient et bouleverse ma pensée, j'irais, dans mon délire, faire le tour du monde sans m'arrêter.

» Eh quoi! regarde, ami; vois-tu là-bas ces femmes partir à la hâte? ou bien sont-elles assises encore?

» Ou bien songent-elles aux apprêts de la route, maintenant que le jour est déjà avancé, pour aller à travers les sables chercher de nouveaux pâturages?

» Vois, elles sont parées de pierres précieuses, de fragments d'or, de bijoux, de ḳaraz żafâriens (2) rayés de blanc et de noir, et de perles rangées en colliers.

» Elles ont passé les stations et les vallées, et le chamelier, par ses chants, animait la marche des chameaux; elles ont suivi les grands chemins et elles vont descendre à Ḳauw.

» Mais combien Fâṫimah est plus séduisante que toutes ces femmes, par la fraîche blancheur de son teint et par ses noirs cheveux flottant en tresses fines comme des cordes d'arc!

» Avais-je faim, c'est à ma chère petite Fâṫimah que je demandais un repas; avais-je un désir, un besoin, c'est à Fâṫimah toujours que je m'adressais;

» Oui, je trouvais tout en toi!... Et voilà que tout s'est rompu entre nous, par la folle peur de perdre un ami.

» Maintenant, quoique déjà loin de toi, quoique mes chameaux soient fatigués, je les pousse toujours, ô Fâṫimah! et avec eux je m'enfuis.

» O sois heureuse, Fâṫimah! sois heureuse, astre de lumière! notre séparation n'eût jamais dû arriver.

» Sois heureuse!... Mais, sache-le bien, j'ai, pour toujours, besoin de t'aimer; rends-moi, Fâṫimah, rends-moi quelques-unes de tes caresses.

---

(1) L'original porte, *joue aplatie*, car les joues bouffies ou trop saillantes, chez les Arabes, excluent la beauté.

(2) Zafâr était une ville célèbre dans l'Yémen, dès les temps les plus reculés. Il y en eut deux de ce nom. Voy. *Lettres de* M. F. Fresnel. — On appelle karaz, toute espèce de verroterie pour parure.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» O mon amie ! si toutes les femmes étaient dans un pays, et toi seule dans une autre, j'irais à toi, fusses-tu cachée au bout du monde.

» Souvent l'homme abandonne celle qu'il aime, et lui voue alors une injuste colère ; mais moi... ah !... moi, je garderai à jamais mon amour.

» Cruel fils de Djénâb ! nous étions liés par un serment, j'y restai fidèle, et ce fut mon malheur. Mourakkich, n'en accuse que toi-même, et supporte tes regrets et ta souffrance.

» Tu le sais, qui fait bien recueille la louange des hommes ; qui fait mal ne doit espérer que le repentir et le blâme.

» Juge d'après toi-même : souvent de désespoir on se mord et on se coupe les doigts, on se charge de douleurs pour un caprice d'un ami.

» Non, ce n'est pas un songe qui entretient la douleur qui me déchire ; hélas, je veille, et les songes sont les illusions du sommeil.

Mourakkich vécut isolé, triste, accablé de regrets. Le souvenir de Fâtimah, de ses heureuses amours, l'obsédait, le consumait. Sa vie s'affaiblit, il mourut en se rappelant son bonheur passé.

PERRON.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

LA JUSTICE DU KADI,

CONTE ARABE.

Chez tous les peuples, la justice a toujours été le premier des devoirs, la première des vertus. Les Musulmans et les Arabes surtout se font une gloire de l'aimer, de l'admirer, et pourtant c'est dans les pays musulmans qu'elle reçoit le plus d'échecs; c'est à qui garnira le mieux l'escarcelle des k̲âdî ou juges.

Aussi, n'y a-t-il pas d'histoire, plaisanterie, bon mot qui ne soit mis sur le compte de ces pauvres gens. On est allé jusqu'à dire que « sur sept k̲âdî, on ne trouve qu'un honnête homme. » Choqué de cet irrévérencieux apophthegme, je voulus savoir s'il était vrai, et je demandai un jour à Chadlî, k̲âdî de Constantine s'il connaissait ce proverbe, et si le texte en était exact.

Ou n'entre pas chez eux sans graisser le marteau;
Point d'argent point de *juge*....

— Point du tout, me répondit-il; ce texte est faux.

— Quel est donc le vrai? demandai-je.

— Écoute, mon ami. On dit, et je dois déclarer que ce n'est pas à tort, que sur trois k̲âdî, il n'y en a qu'*un de bon*.

— Comment! et c'est toi k̲âdî qui dis cela?

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

— Pourquoi pas? Je suis ḳâḍî, c'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour que je trouve bien ce que mes confrères font mal. Voici ce qui est : sur trois ḳâḍî, il y en a toujours....

— Quelquefois...

— *Toujours* un qui est ignorant, et deux qui sont instruits.

— D'accord.

— Et il va sans dire que l'ignorant, et je veux parler ici de l'ignorance de la loi, juge généralement mal.

— Cela doit être ; mais les deux instruits ?

— Sur les deux instruits, il y en a *toujours* un qui se laisse corrompre.... C'est si beau, c'est si parlant, si séduisant, si endiablant la couleur de l'or ; si le diable n'était pas noir comme le charbon, je dirais que le jaunet c'est le diable, ou comme dit Ḥarîrî : « Je le jure par la Majesté divine qui a créé l'or, n'était la crainte de blasphémer, je dirais : L'or est le Tout-Puissant. » Du reste... Et Chadlî fit alors un geste impossible à décrire, et poussa une exclamation impossible à traduire.

Chadlî est Arabe ; et comme tous les Arabes il adore les contes, comme tous les Arabes il en a toujours de tout prêts dans sa sacoche. J'avais amené mon juge constantinois sur un terrain qu'il aime, sur le terrain ḳâḍî. Et quel sol fut jamais plus fertile en histoires ? Quelle nouvelle arabe n'a pas son prince et son ḳâḍî ? Il y a peut-être autant de contes arabes avec ḳâḍî accompagnés de princes, qu'il y a de grains de sable dans tout le désert du Ṣaḥrâ.

— Or donc, me dit Chadlî, veux-tu que je te raconte une anecdote de ḳâḍî ?

— Tout de suite, répondis-je, tout de suite. On me ferait aller d'un bout de Paris à l'autre et même bien au delà, pour ouïr, en arabe s'entend, un conte arabe.

Mon brave ḳâḍî se passe donc la main sur la barbe, la serre doucement, la caresse légèrement ; et il sourit d'un sourire narquois, sous sa respectable moustache ; puis, d'une petite secousse de tête, faisant pencher son ṭarboûch (1) sur une oreille, il me regarde d'un œil demi-clos, mais ouvertement malin :

---

(1) Espèce de bonnet rouge orné d'une houppe de soie bleue, que portent la plupart des musulmans.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

— Voici mon ḳâdî, voici *mon histoire*, dit-il, en appuyant un pen ferme sur ces deux derniers mots, comme voulant me préciser ceci : « Ce serait mon histoire, si j'avais rencontré la circonstance. » En arabe, il n'est jamais défendu ni déplacé de se vanter.

— Toi, poursuivit Chadlî, en me regardant et en me régalant d'un exorde complimenteur à la manière orientale, toi qui as de si jolies perles dans la coquille de ton intelligence, tu n'ignores pas que les anciens ḳalifes, rois, sultans, avaient presque tous la *manie* de se déguiser et d'aller courir leur capitale incognito, espionner leurs sujets. De ces ḳalifes, les uns voulaient savoir ce que l'on pensait d'eux dans le public, mauvaise curiosité!... les autres, curiosité louable! voulaient voir si l'on exécutait fidèlement leurs ordres et prescriptions, si leurs employés étaient actifs, vigilants, intègres. Enfin, pour en venir à notre anecdote, on raconte qu'un certain roi,... son nom m'est échappé de la mémoire, eut l'envie aussi de savoir, de s'assurer par lui-même comment les ḳâdî s'acquittaient de leurs fonctions, fonctions parfois bien difficiles, et rendaient justice. Il avait eu vent que quelques-uns de ces graves fonctionnaires étaient loin d'avoir une conduite irréprochable et loin d'avoir le tact et l'adresse nécessaires.

— Certes! il en faut de l'adresse, il faut du nez pour flairer les sacripants qui vous abordent.

— Oh! on en a de l'adresse; on s'est fait de la malice avec la malice des autres.

Je souris; car Chadlî est fin et rusé.

— Or donc, continue-t-il, notre prince revêtit sur ses vêtements royaux le modeste habit du plus paisible marchand. Il monta à cheval et partit seul, entièrement seul; personne ne le suivait, ni esclave, ni domestique.

Après avoir cheminé pendant quelque temps, il rencontra un homme estropié, boîteux, presque cul-de-jatte, ne se traînant qu'avec peine. Le roi se prit de pitié, et s'adressant à ce pauvre hère :

— Où vas-tu, mon brave homme?

— A la ville voisine, dit l'infirme d'un ton nasillard.

— Tu as l'air bien fatigué!

— Oh! beaucoup! tu vois; j'ai les mouvements peu dégagés, très-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

peu lestes. Il y a plus d'un danseur de corde plus ingambe que moi.

— Je suis assez disposé à être de ton avis. Dis-moi, veux-tu monter en croupe avec moi? car je vais aussi à la ville.

— Que Dieu te récompense et prolonge tes jours! J'accepte ton offre, et de bon cœur.

L'infirme monta donc en croupe. — Ils cheminèrent de la sorte sous la sauvegarde de Dieu et de son Prophète, devisant de choses et d'autres. Aux portes de la ville, le roi dit à son compagnon de voyage: — Grâce à Dieu! nous voilà arrivés sans encombre! Allons, mon ami, descends. Puisse Dieu ne te conduire que dans le sentier du bonheur et du bien-être!

— Hein?

— Il faut nous séparer.

— Je suis de cet avis.

— Je vais t'aider à descendre.

— Comment! à descendre. Je ne descends pas.

— Mais nous voilà à la ville.

— Je le vois bien, mais je ne descends pas.

— Tu ne descends.....

— Qu'est-ce à dire? En vérité, voilà qui est curieux! Ce cheval est à moi, c'est mon cheval, je suis dessus, j'y reste.

— Comment cela?

— Eh! par Dieu! rien de plus simple! Quand on a un cheval, on le garde; celui-ci est à moi, je le garde.

— Comment, s'il te plaît, ce cheval est-il à toi? Je voudrais bien le savoir.

— Ah! c'est encore très-simple. Moi, je suis infirme, toi, tu es alerte; moi, je suis estropié, toi, tu es solide sur tes deux jambes; moi, je me traîne, toi, tu as le pied leste. Un individu bien fait, bâti comme toi, dégagé comme toi, n'a pas besoin de cheval; donc, ce cheval m'appartient, il n'y a pas lieu à conteste, c'est clair comme l'œil du soleil; ainsi, mon cher, va à tes affaires, et que Dieu te conduise! Bonne chance! J'aimerais mieux mourir que d'oublier un seul moment ta politesse, tes manières distinguées. Vraiment, tu mériterais presque d'être roi!

— Il n'est de force et de puissance qu'en Dieu!!... Par la vie du Prophète, voilà qui est étrange! Voilà qui est merveilleusement parlé! Tu as le front de te moquer ainsi de moi? Tu es un ingrat,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

un fripon, aussi fourbu d'âme que de corps! Tu n'as que du noir dans le cœur, tu n'es qu'un mauvais drôle.

— Allons! allons! ne prenons pas d'humeur, répliqua l'infirme. Le Prophète a dit : « Ne te fâche jamais, la colère, c'est la braise de l'enfer. » Cela fait mal. Et puis, tous tes beaux discours n'aboutiront à rien ici. Trève de cérémonies; allons chez le ḳâdî... Chez le ḳâdî, te dis-je.

Le roi demeura tout stupéfait.

— Chez le ḳâdî! répéta l'infirme.

— Par la vie de ma barbe! se dit le roi en lui-même, voici une excellente occasion pour juger la manière dont les ḳâdî de notre royaume s'acquittent de leurs fonctions. C'est Dieu même qui me ménage cet incident. Au bout du compte, le pis-aller, c'est un cheval qu'il pourra m'en coûter, mais l'occasion vaut bien un cheval.— Allons chez le ḳâdî! dit résolument le roi, en regardant attentivement son fripon.

Et aussitôt de partir et de se diriger vers le Maḥkamah, ou tribunal du ḳâdî.

— Mais, dis-je à Chadlî, ce débile, cet infirme, comme tu l'appelles, ne peut guère marcher.

— Tu oublies qu'il n'était pas descendu de cheval.

— Ah! c'est vrai!

— Or donc, nos deux individus vont chez le ḳâdî; ils entrent... Il y avait procès, comme d'habitude, comme toujours.

— Quand n'y a-t-il pas de procès chez un ḳâdî?

— Un ḳâdî sans procès est un corps sans âme. Il y avait alors, en audience et en appel de procès, un marchand d'huile et un droguiste; puis, un Ṭâleb (1), un boulanger et une femme. Le marchand d'huile était en train de dire :

— Seigneur ḳâdî, j'étais dans ma boutique; je pesais tranquillement une livre d'huile pour une de mes pratiques; la pratique me paye et part. Pendant que j'étais à ranger quelques cruches et ustensiles, voilà que cet homme-ci, ce droguiste que tu vois avec son air goguenard, approche et sans cérémonie, sans cligner de l'œil, fait

(1) Un ṭâleb; des ṭolbâ. Ce sont les étudiants dans les hautes sciences, la jurisprudence, la théologie, etc.; ce sont des sortes de bacheliers.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

main-basse sur quelques drachmes qui étaient sur mon comptoir; mon drôle glisse sans façon mes drachmes dans sa poche, et gagne le large. Je l'appréhende au bras, et lui demande l'argent qu'il vient de me prendre. Mon homme me regarde d'un air étonné; et, me riant en face : ces drachmes sont à moi, mon cher, me dit-il, et...

— Il suffit! Qu'as-tu à répondre à cela? dit le ḳâdî au droguiste.

— Ce marchand d'huile est tout bonnement un menteur, et de première force. Il n'y a que trois mots de vrai dans tout ce qu'il a dit, c'est que ces drachmes sont à moi. Si, comme il le dit, cet argent lui appartient, si je lui ai pris ces drachmes dont il parle, il faut qu'il nous prouve comme quoi je les lui ai prises. Où sont les témoins?

— Par malheur, il n'y avait personne, dit le marchand d'huile.

— Ah! voilà! par malheur! moi, je dis par bonheur!

— Seigneur ḳâdî, il n'y avait alors personne. On n'a pas toujours sous la main des témoins prêts pour les faire assister aux mauvais tours des fripons.

— C'est vrai, dit le droguiste; mais aussi, c'est très-gênant de ne pas pouvoir passer devant une cruche d'huile, sans que le marchand ne vienne vous traiter de voleur, vous accuser de lui avoir pris son argent. A ce train-là, on aurait bientôt fait fortune... Des témoins, mon cher, des témoins!

Les apparences étaient pour le droguiste. Le ḳâdî réfléchit, se retourne, et dit :

— Où sont ces drachmes revendiquées?

— J'ai quelques drachmes dans ma poche, dit le droguiste; les voici, je ne sais si ce mécréant les croit siennes.

— Donne-les moi, dit le ḳâdî.

Le droguiste remit les drachmes.

—Vous reviendrez demain entendre ma décision, dit le ḳâdî. Et les deux plaignants partirent.

Le ḳâdî s'adressant ensuite au ṭâleb, au boulanger et à la femme :

— Et vous, qu'y a-t-il entre vous?

— Seigneur ḳâdî, répondit le ṭâleb, cette femme est ma femme; cet homme, ce boulanger, me l'a enlevée, et il soutient qu'elle est sa femme.

— Est-ce vrai? dit le ḳâdî au boulanger.

— Non, par Dieu, non! seigneur ḳâdî; mensonge et mensonge!

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Cet homme est un imposteur. Cette femme est mon épouse, sans le moindre doute.

Le ḳâḍî d'un léger coup de main relève un peu son turban, fixe les deux réclamants, fait un hum! expressif, puis se met à dire d'une parole lente et compassée :

— L'affaire est délicate, scabreuse. J'ai besoin d'y réfléchir; il faut que je consulte les textes de la loi qui ont rapport à cette question. Laissez cette femme ici et revenez demain connaître la décision.

Puis se retournant vers le roi et l'infirme :

— Et vous, qu'est-ce qui vous amène?

— Seigneur ḳâḍî, répondit le roi; je suis un pauvre homme, qui suit paisiblement la voie du Seigneur. J'ai eu besoin de faire un voyage; je montai mon cheval et je me mis en route, cheminant sous la sauvegarde de Dieu et de son Prophète; que les bénédictions du ciel soient sur lui! Je rencontrai cet infirme, piétinant tant bien que mal, se traînant péniblement; j'eus pitié de lui, et je le pris en croupe. Une fois arrivés à la ville, je lui dis : « Allons, mon ami, nous voici au terme de notre route, descends, va à la garde de Dieu vaquer à tes affaires, moi, je vais aux miennes. » Mais mon homme fait l'étonné et refuse de descendre. Bien plus, il me dit, il me certifie et veut me prouver que mon cheval lui appartient. Ce mendiant-là a l'esprit aussi de travers, aussi mal tourné que le corps, à ce qu'il paraît.

— Qu'as-tu à répondre à cela? dit le ḳâḍî à l'infirme; le fait est-il vrai?

— Par Dieu, non! Seigneur ḳâḍî. Veuille m'écouter, entendre mes raisons. Comment croire à de pareilles prétentions? Considère notre état; examine cet homme et examine-moi. La différence qu'il y a entre nous deux n'est pas difficile à saisir. Vois comme je suis tourné, vois comme il est bâti. Je suis boiteux et impotent; comment pourrais-je voyager à pied? Évidemment, je n'ai pu me mettre en route sans une monture; j'ai acheté un cheval tout ordinaire, et c'est ce cheval que mon homme veut m'attraper. Cet homme, lui, a bon pied, bon œil, il est alerte, et je te certifie qu'il marche très-ferme, très-d'aplomb. De nous deux, ce n'est pas lui qui me semble avoir besoin d'un cheval. Vois, seigneur ḳâḍî; que t'en semble?

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le ḳâdî réfléchit un instant, puis :

— Que l'on fasse entrer, dit-il, le cheval dans mon écurie. Vous deux, revenez demain. Je suis suffisamment éclairé pour le moment.

Et la séance fut levée.

Le lendemain reparurent, à la salle d'audience, le marchand d'huile et le droguiste, le ṭâleb et le boulanger, puis, le roi et l'infirme.

Le ḳâdî arrive, traverse gravement la salle, va s'accroupir plus gravement encore à sa place habituelle. Il promène le regard sur les assistants, et en faisant cette revue calme et tranquille, il semble leur dire d'avance : « Je vous ai jugés. » Il échange quelques mots avec ses assesseurs et conseillers ; on fait faire silence. Puis, le ḳâdî s'adressant au marchand d'huile :

— Tiens, lui dit-il, prends ces drachmes, elles t'appartiennent.

Puis, il ordonne d'administrer une correction corporelle au droguiste, quelque chose comme deux cents coups de kourbâḳ.

Ainsi, sans autres débats, sans un mot, sans une question, la sentence est rendue, et qui plus est, on saisit le droguiste, et, un quart d'heure après, il avait reçu la dose de coups.

Le roi fut stupéfait. Tant de précipitation lui paraissait impardonnable, inconcevable. Décider si vite, d'un seul tour de main! c'était un insigne abus de pouvoir, un déni de justice. — Juger ainsi, condamner, punir, sans entendre de témoins, sans chercher de preuves de culpabilité ! se dit le roi. Mais, c'est inouï... Voilà un ḳâdî que je remettrai dans le bon chemin.

Cependant, le roi se contint ; il voulait voir le jugement pour lui et l'infirme.

— Quant à toi, dit le ḳâdî, en s'adressant au ṭâleb, emmène cette femme, car elle est ton épouse. Puis, la même sentence ordonna de faire lapider le boulanger, comme coupable d'adultère.

Pour le coup, le roi fut indigné ; il faillit s'oublier, et demander violemment au ḳâdî la raison d'une telle conduite. Cependant, il se contint encore, et attendit tout ému la sentence qui le concernait.

Le ḳâdî se tourna tranquillement la face du côté du roi, et lui dit :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

— Toi, mon ami, tu peux reprendre ta monture, car je suis certain que ce cheval t'appartient. Toi, poursuivit le ḳâdî, en s'adressant à l'infirme, tu es un fourbe, un fripon, un menteur, et je te condamne, pour t'apprendre à vivre, à trois mois de prison. Tu auras le temps de réfléchir, de te repentir, de te répéter que la reconnaissance est un devoir.

Le roi demeura confondu ; il voyait que le ḳâdî avait deviné juste. Sa Majesté était déroutée.

— Dieu est grand ! et si ce ḳâdî n'est pas sorcier, peu s'en faut. Où prend-il les preuves ? C'est un esprit supérieur, ou le diable s'en mêle. Il faut que j'éclaircisse ce mystère. Trois causes des plus incertaines, des plus obscures, jugées ainsi en moins de rien, j'avoue que c'est fort.

Les assistants se retirèrent. Le roi attendit. Quand ils furent partis, il s'approcha du ḳâdî, prit un ton de parole simple :

— Dis-moi, car je suis tout émerveillé de ce que je viens de voir ici de ta manière de rendre la justice, de la promptitude avec laquelle tu arrives à éclairer l'obscurité, débrouiller le vrai et mettre la main sur le coupable. Je suis curieux de savoir par quelle adresse, par quelle voie inaperçue, tu as pu te convaincre que les drachmes appartenaient au marchand d'huile, que cette femme était l'épouse du ṭâleb, et enfin que le cheval était ma propriété. Je t'en prie, explique-moi les secrets de ta science.

— Sur ma tête et sur mes yeux ! j'y consens, mon ami, répliqua le ḳâdî, rien n'est plus facile, rien n'est plus simple. C'est là (et le ḳâdî se mit le doigt sur le front), c'est là... qu'est la ressource de l'homme et la source de la pénétration. Bonne tête, bonne bête ; bonne intelligence, bonne science.

— D'accord ! mais...

— Un moment. C'est en ne me pressant pas que j'arrive vite ; c'est en abrégeant les discours que je trouve les chemins les plus courts.

— J'écoute.

— Écoute et profite. Or donc, hier soir, aussitôt que je suis rentré chez moi, j'ai mis les quelques pièces de monnaie dans un verre d'eau, et presque au même instant je vis monter de petits globules d'une substance grasse sur la surface de l'eau. Mon affaire fut ju-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

gée. Je reconnus que les drachmes appartenaient au marchand d'huile (1).

— Admirablement trouvé! s'écrie le prince; que le ciel t'illumine!

— Ensuite, j'ai donné mon encrier à la femme en lui disant d'y mettre de l'eau, parce que l'encre était épaisse. J'examinais attentivement. La femme prend l'encrier, regarde dedans, et voit qu'en effet le fond était boueux. Elle y verse de l'eau, mais doucement, goutte à goutte, puis remue le coton. Je me dis alors : cette femme est au tâleb. La manière attentive et lente avec laquelle elle a versé l'eau, m'a prouvé que si cette femme eût été la femme du boulanger, elle aurait versé de l'eau d'une toute autre façon, un peu de la manière dont on verse dans un pétrin.

— Admirable ! parfait!! dit le roi; voilà le génie dans les choses les plus communes... Mais maintenant...

— Maintenant, à ton tour, n'est-ce pas?

— Certainement.

— C'était la question la plus simple. J'avais bien plus beau jeu.

— Mais ce cheval ne pouvait...

— C'est ton cheval que j'ai consulté, et c'est lui et non pas moi qui vous a jugés.

— Oh! ceci passe la plaisanterie, tu veux te jouer de ma simplicité.

— Je ne plaisante pas et ne dois jamais plaisanter en justice. Notre ministère est plus haut que celui du roi; avec lui nous représentons Dieu sur la terre. Et quand je te dis que c'est au cheval que je dois le jugement que j'ai prononcé, je ne dis que la vérité.

— Mais tu aurais pu nous questionner encore, exiger de nous que nous affirmassions par serment...

— J'exige le moins de serments possible; il y a des gens qui lâchent un serment comme ils avalent une gorgée d'eau.

— Tu crois donc...

— Je ne crois rien; je sais seulement que je ne vous connais pas,

---

(1) En Orient et en Égypte surtout, les marchands d'huile sont d'une étonnante saleté. Tout ce qui les entoure est gras et huileux, et l'argent qui leur passe par les mains, s'en ressent comme le reste.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et que je dois être, dans mes fonctions, de la plus grande réserve et de la plus grande prudence. Trois jours de jeûne expient un parjure de cette espèce, et c'est trop peu pour certains hommes. Du reste, voici comment j'ai consulté le cheval. J'ai recommandé qu'on ne lui donnât rien à manger, à partir d'hier vers le soir; il a frappé du pied pendant la nuit, il a henni deux cents fois peut-être, mais on a suivi mes ordres. Aussi, ce matin, en te voyant paraître, il a poussé le hennissement le plus vigoureux et le plus sonore, et mon jugement est sorti de là. Ce hennissement m'a dit: voilà le maître du cheval et je te l'ai adjugé, et je suis sûr de ne m'être pas trompé. J'ai préféré ce témoignage d'un cheval à celui de deux hommes. Voilà ma manière de chercher à éclaicir les questions et les affaires qui me sont soumises. Je n'ai pas d'autre sorcellerie que la raison et la logique des procédés et des expédients qui ressortent des faits mêmes. »

Le ḳâḍî ne parlait plus que le roi écoutait encore, la bouche demi-béante. Puis, tout à coup et brusquement, il se lève, jette le vêtement qui le déguisait et paraît avec les insignes royaux.

— Mon ami, dit-il au ḳâḍî étonné à son tour, les hommes tels que toi sont précieux. Que le Ciel te conserve! Reçois de moi ce diamant; et sois bien persuadé que tant que je serai roi, tu seras ḳâḍî.

Et le roi donna au ḳâḍî un anneau enrichi d'un diamant du plus haut prix.

Le prince reprit son déguisement, renouvela ses félicitations au sage ḳâḍî et lui dit en le quittant : c'est ainsi que partout les affaires devraient être jugées; voilà la vraie justice du ḳâḍî.

Et le prince partit, et le ḳâḍî remercia Dieu de cette rencontre inattendue.

ALFRED CLERC.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHRONIQUE.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES;

CORRESPONDANCE.

Medjîd Abad. — La Porte vient de prendre une mesure politique et administrative d'une haute importance et qui tend à produire les plus grands résultats dans l'intérieur de la Syrie, tels que l'animation de l'agriculture dans les immenses plaines qu'arrose l'Oronte, et la renaissance d'une contrée riche et féconde, mais qui avait été jusqu'à présent presque abandonnée. C'est la fondation d'une nouvelle ville sur l'emplacement des ruines de l'ancienne *Selamia*, située à l'est de l'Oronte, à six lieues de Ḥamâh. La nouvelle ville a reçu le nom du sultan, le glorieux nom de Medjîd Ạbâd; elle a déjà une population de 6,000 âmes, offrant 1,500 hommes, tous Ismaïliens sous le commandement de l'émîr Ismaïl qui habitait dans la forteresse de Cadmus. Cette mesure, qui a pour principal but de tenir en échec les Arabes Ạnazèh, accoutumés à envahir cette partie de la Syrie, ne tardera pas à encourager l'agriculture, à peupler les bords de l'Oronte et à faire donner à cette belle contrée le surnom de jardin de la Syrie. Le climat y est des plus sains. L'eau de fontaine en est excellente. Le sol est très-propre à la culture. Les habitants possèdent déjà un grand nombre de troupeaux, et plus de quatre cents chevaux. Le gouvernement, qui attache de l'importance à peupler la nouvelle

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

ville, vient de gratifier les habitants de plusieurs années de *mîrî*, outre les subsides considérables qu'il a accordés à l'émîr Ismaïl et aux siens. Toutes les autorités civiles et militaires de la Syrie sont chargées de prêter leur assistance à ce projet conçu et exécuté sous les auspices du gouvernement du sultan Abd-ul-Medjîd.

Les Ismaïliens s'y rendent en foule, non-seulement pour augmenter la population de la nouvelle ville, mais aussi pour peupler tous les villages voisins qui en dépendent. Dès que la nouvelle ville sera plus connue, les autres sectes, attirées par le commerce, ne manqueront pas de s'y rendre. On sait que l'élément ismaïlien, qui excelle dans le métier des armes et qui est capable de tenir en échec les forces des Arabes du désert, pris à part, ne saurait que fonder des colonies militaires, tandis que pour former une ville et une ville de commerce, il faut le concours des divers éléments qui composent la population d'une ville orientale, tels que musulmans, chrétiens, juifs, enfin toutes les nationalités, et surtout ceux qui professent les arts et les métiers, comme ceux qui se distinguent par un esprit spéculatif et commercial. Déjà un grand nombre de colporteurs y vont échanger les marchandises des villes contre les productions du désert qui consistent en beurre, moutons, laine, chevaux, etc. Aussi la ville de Medjîd Abâd est destinée non-seulement à devenir un point de communication avec le désert, mais aussi à approvisionner les tribus nomades en leur insinuant le goût des habitations fixes, et de l'agriculture : ainsi, de pillards qu'ils sont, ils pourront devenir agriculteurs ; et de nomades, se constituer en peuples sédentaires ayant des lois. Ce succès, qui n'est pas impossible à obtenir, influera d'une manière prodigieuse sur le commerce d'outre-mer. Dans ce cas, Tripoli, qui n'est séparé de Medjîd Abâd que par trente lieues de chemin plat, en deviendra le port naturel, et de la même manière que la nouvelle ville servira de centre aux transactions entre les habitants du désert et cette côte, Tripoli deviendra un second Beïroût, un point de transit, un grand entrepôt entre Medjîd Abâd et les pays d'outre-mer. On sait qu'en échange des produits de son industrie, l'Europe ne demande à la Syrie que des productions de son sol : des comestibles, graines oléagineuses, coton, soie, laine. Voilà les principaux articles que chargent les bâtiments de l'Europe dans les ports de Syrie, en échange des manufactures qu'ils apportent. Or, le sol de la Syrie et surtout celui arrosé par l'Oronte, est trop bon pour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

refuser à l'homme les produits dont l'a doué la nature. Il suffit de l'avoir visité pour en apprécier la fécondité.

(*Journal de Constantinople.*)

Sécurité des voyages en Syrie. — Plusieurs journaux affirment qu'un voyage en Syrie est dangereux, et que les personnes qui traversent ou font traverser par leurs bagages ce pays, mettent en péril et leur vie et leurs biens. J'emploie le même intermédiaire pour faire revenir le public d'une opinion aussi fausse.

J'affirme, par expérience, qu'il est moins dangereux de voyager en Syrie qu'en Europe. Les habitants sont tranquilles et ne connaissent ni les révolutions, les voleurs de grand chemin, le choléra, ni la peste. Il est vrai qu'il y a deux ans quelques cas de choléra se sont montrés dans plusieurs villes de la Syrie, mais Jérusalem en a été exempte et à Beiroût, Damas, etc., il n'a pas été aussi terrible qu'en Angleterre.

Il est possible que les bruits d'insécurité répandus dernièrement aient pris naissance dans la nouvelle des troubles de Djébel Nâblous. Mais les troubles n'ont en rien porté préjudice au passage habituel des voyageurs européens. Il y a lieu de croire que les querelles et combats qui ont eu lieu entre les familles d'Ạbd el-Hâdy, de Tokan et de Ferrâr, gouverneurs du Djébel Nâblous, ont été provoqués par le gouvernement turc, afin d'avoir un prétexte pour arrêter les gouverneurs et procéder plus facilement à la conscription.

La lutte avait cessé au Ramadân (juillet 1851) par une trêve conclue entre les partis, pour célébrer la fête, mais Moḥammed Pacha, arriva à Nâblous avec 6 escadrons de cavalerie et 2 bataillons d'infanterie, s'empara des trois membres de la famille Tokan, de trois membres de la famille Ferrâr, et de pareil nombre de la famille Ạbd el-Hâdy qu'il envoya ensemble à Beiroût. Depuis, le Pacha a fait la levée d'hommes à Nâblous et dans les villages environnants, sans trouver de résistance, les habitants craignant qu'une lutte ou une résistance de leur part ne causât la mort de leurs gouverneurs.

Tel est en deux mots l'esquisse des événements survenus dans le district de Djébel Nâblous.

J'habite la Syrie depuis trois ans et demi, et je voyage constamment dans le pays et les principales villes de la Palestine. Je n'ai con-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

naissance que de deux vols de grands chemins commis sur des Européens, tous deux dans des circonstances particulières et pendant les événements de Djébel Nâblous. Le premier vol a eu lieu près du village en ruines de Seiloûn (Shiloh), situé à une heure et demie de la grande route, sur une société de voyageurs anglais qui examinaient les ruines. Quelques paysans leur demandèrent de l'argent, arrachèrent la bourse à l'un des Anglais, sa boussole de poche à un autre et 40 piastres à leur domestique. — Le second vol est plus récent. Un gentleman du Canada voyageait dans le pays sans domestique et sans armes, accompagné seulement d'un muletier, âgé de dix-huit ans. Après s'être reposé dans un champ d'oliviers, près du village de Kabatich, ils se remirent en marche à neuf heures du soir, furent attaqués par trois hommes qui les volèrent, les maltraitèrent et ne leur laissèrent que leurs vêtements et leurs chevaux. — Seiloûn et Kabatich sont tous deux dans le district de Djébel Nâblous.

Les Européens qui habitent la Palestine demeurent pendant l'été, de mai à octobre, sous des tentes plantées dans quelques champs d'oliviers, à trois quarts d'heure de la ville. Les gentlemen qui ont à faire, y laissent les dames et les enfants seuls toute la journée avec autant de sécurité que s'ils étaient dans un jardin anglais entouré de murs. Depuis cinq ou six ans, il en est de même chaque année, et jamais aucun accident, aucune attaque, aucun vol n'a eu lieu.

Un Anglais a loué une terre à une demi-heure de Bethléem, il y a bâti plusieurs chambres et y habite depuis deux ans avec sa famille. Il fait avec les paysans le commerce du bétail et envoie tous les jours deux chariots de légumes à Bethléem et à Jérusalem. La maison de ce fermier anglais et ses terres sont ouvertes à tous venants, et prouvent la sécurité du voisinage.

Les Juifs sont un peuple timide, s'effrayant de la chûte d'une feuille ou d'un souffle du vent, et cependant il en arrive tous les ans de toutes les parties de l'Europe des centaines, avec femmes et enfants. Ils voyagent de Beïroût à Jérusalem, Hebron, Safad ou Tibérias et *vice versâ* en parfaite sécurité, et sans être maltraités ou arrêtés. (*Correspondance anglaise.*)

Trône de Salomon. — Les commissions anglaise et russe de délimitation des provinces turco-persanes sont allées de Kermânchâh à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Seuna, capitale de l'Ardelân, province du Kurdistân persique. Le commissaire russe pensait faire une excursion jusqu'à l'endroit nommé Takt-i-Soleîmân (Trône de Salomon), que le colonel Rawlinson croit être l'Ecbatana d'Atropatène. Cet endroit est une vraie curiosité naturelle sous le rapport de l'archéologie. C'est un monticule formé par les eaux pétrifiantes d'une source, de manière que le centre en est maintenant un étang aussi profond que la hauteur du monticule; sur le plateau de cette éminence se trouve un édifice qui a dû être un temple du feu. A une petite distance on voit un autre monticule de la même hauteur que le premier, ayant un creux au milieu, mais où il ne se trouve point d'eau. Les bords sont à pic, comme un énorme puits. D'après les observations du colonel Rawlinson, il est probable que la source des eaux pétrifiantes a d'abord formé ce dernier monticule; puis, par l'effet d'un tremblement de terre, leur cours ayant été changé, elles ont pu, dans la suite des siècles, former le second, où fut plus tard placée la capitale de l'ancienne Médie. Le monticule à l'étang desséché est maintenant nommé par les gens du pays Zindân-i-Soleîmân (Prison de Salomon).

(*Journal de Constantinople*).

Revue de l'académie des sciences de Constantinople. — Après avoir créé l'Académie des sciences et belles lettres, qui, nous n'en doutons pas, rendra de grands services à l'empire, le Sultan a voulu que cette éminente institution eût un Recueil pour ses travaux et ses annales. Aussi Sa Majesté vient d'ordonner la fondation d'une Revue hebdomadaire dont M. Churchill est l'éditeur. Elle aura pour titre Medjimouati-Févâïd. (*J. de Constantinople.*)

Relique de la Ka'bah. — La mosquée de la Mekke, la maison de Dieu ou Beît Allah comme l'appellent les musulmans, renferme un petit édifice carré, qui forme le sanctuaire du temple et a reçu le nom de Ka'bah à cause de sa forme cubique (1). Les murs extérieurs, sont revêtus de tentures de soie noire ornées d'inscriptions

(1) Cube vient de la racine arabe *ka'b*, carré, d'où *ka'bah*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

brodées en or et en argent. L'objet le plus vénéré de la Ka'bah est la fameuse pierre noire enchassée à l'angle Sud-Ouest de l'édifice qui, au dire des croyants, a été construit par Abraham, auquel l'ange Gabriel apporta la pierre sacrée. Mahomet consacra la vénération qu'elle inspirait déjà aux Arabes de son temps, et ordonna à ses sectateurs de se tourner en priant vers la Ka'bah comme vers le centre du monde.

Après le pillage de la Mekke par les Wahhâbi en 1802, la pierre noire avait été encadrée par un cercle en argent que le sultan Abd el-Medjîd qui prend, comme ses prédécesseurs, le titre de serviteur de deux sublimes Ḥaram de la Mekke et de Jérusalem, a fait remplacer par un cadre d'or orné d'inscriptions et d'arabesques. Le cercle d'argent vient d'être apporté à Constantinople où il a été reçu en grande pompe. Les Uléma le portèrent en procession au Vieux-Sérail où il doit être précieusement conservé dans une salle destinée aux reliques. Le sultan et sa mère assistaient à cette cérémonie qui avait attiré une foule considérable.

(*Constantinople*, 25 *janvier*.)

Les Afghans et les Osmanlis. — Un prince de l'Afghanistân nommé Kandahar est arrivé récemment à Constantinople, pour complimenter le sultan, le reconnaître comme successeur du Prophète, et renouveler l'ancien pacte d'amitié entre les Afghans et les Ottomans. — Cette visite a fait quelque sensation dans la capitale, parce que les Persans, qui sont chiites ou schismatiques, et ne reconnaissent pas le sultan comme chef suprême de la religion, doivent regarder d'un œil jaloux ce rapprochement entre les Afghans et les Osmanlis.

(*Constantinople*, 25 *janvier*.)

Chronique d'Ibn el-Atîr. — L'incendie qui a dévoré, à la fin de janvier, une partie de l'imprimerie de l'Université d'Upsal (Suède) a causé des dommages irréparables. Plusieurs manuscrits anciens et précieux ont été brûlés, et entre autres, celui de la chronique d'Ibn el-Aṯîr, en arabe, dont M. le professeur Thornberg préparait une édition avec traduction latine, notes et commentaires.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le Musanna. — Dans une des dernières séances de l'Académie des Sciences, M. Antoine d'Abbadie a fait déposer sur le bureau du président un paquet d'écorces qu'il a rapporté de son voyage, et qui passent pour guérir radicalement le ténia ou ver solitaire.

Le ténia existe à peu près chez tous les chrétiens d'Abyssinie. Dans ce pays les condamnés à mort ont trois jours de répit, non pas pour se pourvoir en cassation, mais pour expulser leur ver, car on prétend qu'il abandonne promptement le cadavre, et sa vue est regardée comme des plus immondes. Si l'on en croit les indigènes, le ténia s'engendre chez les enfants dès qu'ils commencent à manger de la viande crue, à laquelle on attribue d'ailleurs l'origine de cette mamaladie. En effet, le ténia est rare parmi les peuplades de l'Abyssinie auquelles leur religion ou leurs préjugés défendent l'usage des viandes non cuites.

Le Musanna, c'est le nom du nouveau médicament, est exempt de tous les inconvénients qu'on reproche au kosso ou coussou qui, comme on le sait, n'opère jamais de guérison radicale : le Musanna est l'écorce d'un arbre qui croît près de la mer Rouge, dans les environs de Massawah. La dose est de 60 à 70 grammes pulvérisés avec soin et exhibés dans un véhicule à demi fluide, comme le miel, la bouillie de farine, etc. On prend ce remède deux ou trois heures avant le repas. Bien qu'en Abyssinie l'efficacité du Musanna soit universellement admise, M d'Abbadie ne répond pas qu'il soit infaillible en Europe, et il invite les hommes de l'art à expérimenter sur les échantillons qu'il met à leur disposition.

V. LANGLOIS.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

BIBLIOGRAPHIE.

ALBUM D'ORIENT; COSTUMES, PAYSAGES ET MONUMENTS dessinés d'après nature, par MM. A. de Beaumont — Ch. de Chassiron — Decamps — Maxime Du Camp — Le prince Gagarine — K. Girardet — Hédouin — Marilhat — Mérimée — Montfort — Prisse d'Avennes — Le prince A. Soltikoff — Tesson — H. Vernet, etc.; — lithographiés par MOUILLERON ET E. LEROUX. — 1re *livraison*. — Le volume composé de 24 planches paraîtra en 6 livraisons : la dernière sera accompagnée du texte descriptif. — Paris, chez *Goupil*, *Gihaut*, etc.

L'art moderne — et ce ne sera pas l'une de ses moindres gloires — aura eu sa part dans le grand travail que notre siècle a entrepris pour révéler l'Orient à la France. Pendant que de hardis pionniers l'étudiaient dans son passé et déchiffraient les énigmes de son histoire, pendant que de courageux voyageurs allaient demander à ces nations lointaines les secrets de leur religion et les usages de leur vie civile, des peintres sont venus qui, en reproduisant par le crayon e le pinceau les costumes, les types, les paysages, ont achevé l'œuvre entreprise. Les monuments et les perspectives que la plume ne pouvait décrire, ils nous les ont montrés avec leur couleur et leur lumière. Le tableau et le dessin ont complété le livre.

L'Orient doit beaucoup à nos artistes; mais ils lui doivent bien plus encore. A l'heure où la poésie et l'élément pittoresque semblent se retirer peu à peu de nos mœurs et de nos vêtements si tristement uniformes, lorsque notre civilisation, qui a ses grandeurs et ses misères, paraît vouloir effacer toute nuance, fondre toute diversité entre les races européennes, où donc aller chercher l'élément pittoresque et la poésie, sinon en Orient, sur cette terre qui est restée le pays de toutes les merveilles et de toutes les splendeurs? Aussi, nos peintres

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

ont-ils couru en foule vers ces contrées d'où vient la lumière. Ils y ont trouvé ce qu'ils y cherchaient et bien des richesses auxquelles ils ne songeaient pas, des races dont les académies ont toujours ignoré le galbe admirable, des étoffes dont les tons savamment combinés ont fourni aux coloristes des ressources nouvelles, des motifs d'ornementation d'une élégance imprévue, une architecture surprenante par sa majesté ou par sa grâce, enfin des paysages tour à tour enchantés ou austères.

Ainsi tous ceux que l'Orient a attirés ont largement été payés de leur peine. Les maîtres déjà grands se sont sentis grandir au contact de cette forte nature; ceux qui s'essayaient timidement dans l'art se sont reconnus à cette lumière et, d'enfants se sont faits hommes. Quel est, parmi ceux que nous aimons, celui qui n'a été puiser à cette source et n'en est revenu rajeuni? Eugène Delacroix y a pris les *Femmes d'Alger*, la *Noce dans le Maroc*, le portrait Abd El-Rahman et dix autres toiles qui sont dix chefs-d'œuvre. Decamps doit à l'Orient ce qu'il nous a donné de plus original et de plus coloré. Et Marilhat, dont le paysage regrettera longtemps la mort trop prompte, que serait-il sans l'Égypte où il a tant pris et tant appris? A côté d'eux se placent des noms qui, moins illustres aujourd'hui, le seront peut-être demain. Puis le groupe, si curieux et si varié, des voyageurs qui, sans faire profession d'être artistes, savent pourtant se servir du crayon pour dessiner sur un bout de leur carnet, un costume pittoresque, un paysage ou une ruine d'architecture, précieux souvenirs auxquels il ne manque pour être des œuvres d'art qu'un petit grain de fantaisie, mais qui, peut-être même parce que ce je ne sais quoi en est absent, demeurent plus frappants et plus fidèles. J'allais oublier parmi les peintres de l'Orient le plus grand de tous et le plus exact — le daguerréotype — qui, manié par un photographe habile, nous donne la vérité non-seulement dans les combinaisons des lignes et des aspects, mais aussi dans ces lumières adoucies, dans ces mystérieuses demi-teintes qui sont la poésie de ces terres heureuses.

Il y avait dans l'ensemble des œuvres déjà inspirées par l'Orient et de celles qu'on achève, les éléments d'une publication intéressante et neuve : si quelque chose nous étonne, c'est qu'elle ait tant tardé à se produire. Cet *Album d'Orient*, dont on nous donne aujourd'hui les premières planches, il y a des années que nous l'attendions. Certes, ce ne sont pas les savants mémoires et les relations détaillées

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qui nous manquent, mais il nous a toujours paru, à nous profane, qu'un tableau, quelquefois un simple croquis, en dit plus long sur un pays ou sur une ville que bien des pages éloquentes. Tel est aussi sans doute le sentiment des deux jeunes maîtres de la nouvelle école lithographique, MM. Mouilleron et E. Le Roux, les auteurs de l'*Album d'Orient*. Cette œuvre de longue haleine, que nous attendions, ils viennent de l'entreprendre.

Une première livraison a paru. Elle contient quatre planches dont l'Égypte et l'Algérie ont fait les frais, et qui ont été lithographiées toutes quatre par M. Mouilleron, d'après Marilhat, et MM. Prisse d'Avennes et L. Tesson.

Marilhat nous conduit d'abord au Kaire. Il a peint un *Fakir jouant du nây*, sorte de roseau percé qui constitue le plus simple instrument du monde, sinon le plus harmonieux. Des femmes, le visage caché par un voile qui ne laisse paraître que les yeux, écoutent d'une oreille distraite, la monotone musique du pauvre mendiant. Ce n'est qu'une figure dessinée en courant dans les rues du Kaire, mais le maître s'y retrouve, plein d'accent et plein de couleur.

M. Prisse d'Avennes, à qui Marilhat a lui-même révélé le maniement de l'aquarelle, a reproduit d'après nature, dans les environs de Louqsor, une de ces machines à arroser, connues en Égypte sous le nom de *sâkîeh*. Ce n'est pas autre chose qu'une de ces roues armées de godets ou de pots dont on se sert encore en certaines régions de la France pour faire monter l'eau des citernes, manége élémentaire qu'un pauvre attelage, guidé par un enfant, suffit pour faire mouvoir. — M. Prisse est également l'auteur d'une fine aquarelle qui représente une *Cange descendant le Nil*. L'effet en est charmant, sobre et vrai : le jour baisse; les palmiers et les minarets qui bordent le fleuve profilent sur le ciel leur silhouette élégante; la voile a été repliée, les rames se reposent inutiles, et la cange descend lentement au milieu des vapeurs transparentes du soir.

M. L. Tesson qui est, lui aussi, un aquarelliste des plus adroits et dont les procédés d'exécution rappellent souvent ceux de Decamps, nous fait monter les degrés de la *Rue du Diable*, à Alger. Cette rue, l'une des plus singulières de la ville, est en effet un escalier abrité par une voûte : nos pauvres cités modernes, si bien alignées et si sages, ont des rues plus commodes que la *Rue du Diable*, mais en ont-elles de plus pittoresques?

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Je ne sais s'il est besoin de dire quel accent et quelle vigueur M. Mouilleron a su donner aux quatre planches que nous venons d'indiquer. Il y a eu un temps, et ce temps n'est pas encore bien loin de nous, où la lithographie demeurait timide, pâle, sans couleur : Ce sera l'honneur de M. Mouilleron d'avoir, avec quelques artistes que chacun connaît déjà, renouvelé et rajeuni ce procédé de reproduction. Sous leur crayon viril et ferme, la lithographie prend un éclat dans les lumières, une intensité dans les noirs, qui feraient la joie et la surprise de ses inventeurs, s'ils pouvaient revenir au monde. Il semble que les planches qui sortent de leur mains sont colorées et vigoureuses comme des peintures.

L'*Album d'Orient* nous a montré jusqu'à présent un coin de l'Algérie et de l'Égypte; les livraisons que les éditeurs préparent nous conduiront plus loin encore. Tous les maîtres y auront leur place, et tous les pays. Sans citer de nouveau Marilhat et M. Prisse dont les portefeuilles gardent de si curieuses pages, n'aurons-nous pas les belles épreuves photographiques de M. Maxime du Camp qui a vu l'Orient comme un peintre et comme un poète, et les dessins et les peintures de MM. Karl Girardet et Hédouin ? M. P. Mérimée, qui n'est pas seulement le plus dramatique des conteurs, nous conduira en Grèce, M. le prince Soltikoff en Perse et jusqu'au fond de l'Inde, M. le baron de Chassiron dans les États barbaresques, et M. de Montfort dans les Échelles du Levant : M. A. de Beaumont a dessiné pour l'*Album* les monuments les plus importants de l'Asie-Mineure, et M. le prince Gagarine nous fera connaître les costumes et les types du Caucase Voilà ce que nous promet l'avenir, sans parler de l'imprévu, le grand pourvoyeur des recueils de cette sorte. Ajoutons enfin qu'un texte explicatif, rédigé d'après les renseignements les plus exacts, donnera à l'*Album d'Orient* un attrait de plus.

Quand l'entreprise de MM. Mouilleron et Le Roux sera plus avancée et quand il sera possible de l'apprécier dans son ensemble, la *Revue Orientale* en parlera avec plus de détail et plus de compétence. Sans entrer dans le vif d'une question qui n'est pas tout à fait de notre domaine, nous n'avons voulu aujourd'hui qu'annoncer à tous ceux que ces belles choses intéressent une œuvre qui sera, en même temps qu'un reflet des splendeurs de l'Orient, un éloquent témoignage de la puissance de l'art nouveau.

PAUL MANTZ.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

GRAMMAIRE RAISONNÉE DE LA LANGUE OTTOMANE, suivie d'un appendice contenant l'analyse d'un morceau de composition ottomane où sont démontrées les différentes règles auxquelles les mots sont assujettis, par James W. Redhouse, employé au bureau des interprètes du Divan impérial ottoman, et secrétaire interprète de la commission anglaise de médiation aux conférences d'Erzeroum. — Un vol. gr. in-8°. — Gide et J. Baudry libraires-éditeurs.

Un de nos orientalistes les plus distingués a déjà déclaré dans son compte-rendu, que le livre de M. Redhouse était un chef-d'œuvre de méthode et de précision.

A cet éloge mérité, nous ajouterons seulement deux remarques pour faire apprécier en quoi la nouvelle grammaire l'emporte sur ses aînées.

1° Le chapitre intitulé de l'Euphonie — qui contient l'application à la langue ottomane, des règles d'*harmonisation* particulières aux langues tartaro-finnoises — l'explication de ces règles curieuses et fondamentales manque en effet dans toutes les grammaires antérieures — la découverte en appartient à M. Rœhriq, qui les a pour la première fois posées dans un opuscule intitulé : *Éclaircissements sur quelques particularités des langues tartaro-finnoises*, publié à Paris en 1845 et qui les a définitivement fixées dans un autre écrit de 1847 ayant pour titre : *Researches in philosophical and comparative Philology chiefly with reference to the languages of central Asia*, dont M. L. Dubeux a rendu compte dans le *Journal Asiatique* en 1850.

2° La partie de la syntaxe beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est ordinairement dans les autres grammaires turques. — Ces dernières, en effet, se bornent presque toujours à reproduire les paradigmes des noms, des pronoms et des verbes. — Elles visent uniquement à l'utilité pratique, et s'adressent aux interprètes, aux marchands et aux voyageurs. — Par les développements qu'on vient de signaler celle de M. Redhause doit fixer l'attention des philologues.

A. BREULIER.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

LES ILES IONIENNES

SOUS LE PROTECTORAT ANGLAIS.

. . . . θεοὶ δέλεαιρον ἅπαντες
. . . . νόσφι Ποσειδάωνος.
(HOMÈRE, Od., A., 19-20.)

"Protect us from our protectors."
(*Letter of an Ionian.*)

Dans le courant de janvier dernier, plusieurs organes de la presse française ont annoncé que le gouvernement britannique venait d'accorder aux habitants des Iles Ioniennes, certaines réformes dans les institutions qui les avaient régis depuis l'occupation anglaise jusqu'à ce jour.

Le petit groupe de ces îles, dont les noms réveillent tant de souvenirs glorieux et poétiques, n'avait certes pas besoin de cet incident de publicité pour être jugé digne de fixer l'attention du public; — mais c'est une occasion naturelle, cependant, d'examiner à nouveau quels sont, au juste, les droits de l'Angleterre sur les Sept-Iles; quels sont ceux qu'elle s'est arrogés, et de quelle manière elle en a usé pour la prospérité d'une contrée qui, na-

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

guère encore, comptait parmi nos plus intéressantes possessions.

Tout le monde sait que la République Ionienne se compose d'un groupe de sept îles principales situé dans la Méditerranée, au S.-O. de la Turquie d'Europe, le long des côtes de l'Albanie et de la Grèce. — La surface des Sept-Iles, qui sont Corfou, Céphalonie, Zante, Sainte-Maure, Cérigo, Ithaque et Paxos, peut être évaluée à 3,500 kilomètres carrés environ. Leur population est de 220,000 habitants, et leur revenu actuel de 147,482 livres sterling ou 3,687,060 fr.

La population de ces îles est vive et intelligente. — Cette contrée de si peu d'étendue a donné naissance à un nombre relativement considérable d'hommes distingués dans les sciences, les lettres et la politique. — Nous pouvons citer entre autres : Pieri, membre de l'Académie della Crusca; — le poëte Ugo Foscolo, auteur des *Mémoires de Jacobo Ortis;* — Bondioli, Delladecimo, Carburi, professeurs éminents; — un autre Carburi, grand architecte, qui transporta à Saint-Pétersbourg le rocher de granit sur lequel est assise la statue de Pierre le Grand; — Lusi, général en Prusse et ambassadeur en Angleterre; — Loverdo, général et pair de France; — Corafan, vice-roi de Sicile; — Jerachis, vice-roi de Siam; — Mocenigo, Bulgari, Franzini, ministres d'État en Europe; — Capo d'Istrias, secrétaire d'État en Russie, ministre plenipotentiaire de cette puissance au congrès de Vienne et président de la Grèce; — l'écrivain Mustoxidis, et le poëte Solomos, auteur du fameux hymne grec *à la Liberté*, etc., etc.

L'instruction y est en honneur. — Outre les écoles publiques, il existe à Corfou une fondation créée par une Ionienne, la comtesse Hélène Arméni Mocénigo, qui mourut à Venise, il y a environ douze ans, et laissa par testament à la ville de Corfou, une somme considérable, destinée à subvenir à l'entretien d'un certain nombre de jeunes gens, choisis périodiquement parmi les élèves qui donnent les plus grandes espérances, et qu'on envoie compléter leurs études dans les principales universités d'Allemagne, d'Angleterre ou de Paris. — Il nous a été donné de lier personnellement des relations avec quelques-uns d'entre eux, qui ne laisseront certainement pas stérile pour leur patrie la munificence éclairée de la généreuse testatrice.

Les Iles Ioniennes furent longtemps annexées à l'empire d'Orient. — Corfou, la principale, se donna volontairement aux Vénitiens, par un traité conclu le 20 mai 1386.

En 1797, le célèbre traité de Campo-Formio, qui mit fin à l'exis-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tence de la république de Venise, fit passer sous la domination de la France les Iles Ioniennes, lesquelles formèrent alors les trois départements français d'Ithaque, de Corcyre et de la mer Égée.

En 1799, une flotte turco-russe ayant enlevé ces îles à la France, elles furent d'abord constituées en république vassale et tributaire de la Turquie, puis, en 1802, proclamées indépendantes par le traité d'Amiens, et placées sous la protection de la Russie. Mais, au mois d'août 1807, les Russes évacuèrent la république septinsulaire en vertu du traité de Tilsit, et en mirent de nouveau les Français en possession.

Le général Berthier, nommé gouverneur général, régla l'organisation provisoire des îles par la déclaration suivante, en date du 1er septembre 1807 :

« La république septinsulaire fait partie des États qui dépendent de l'empire français... La liberté des cultes est maintenue, et la religion grecque sera la religion dominante.

» Les tribunaux de justice continueront à prononcer sur les matières criminelles, correctionnelles, civiles et autres comme par le passé. Les lois et autres actes judiciaires seront maintenus dans toute leur vigueur.

» Le sénat continuera d'exercer ses fonctions jusqu'à nouvel ordre. Une députation sénatoriale de cinq membres se réunira tous les lundis et jeudis pour présenter son travail au gouverneur, et lui proposer tout ce qui pourra contribuer à la félicité publique. Le sénat devra faire confirmer tous décrets et délibérations par le gouverneur général, au nom de Sa Majesté l'empereur et roi. Ils n'auront aucune force sans cette approbation.....

» Il y aura près du gouverneur général un conseil privé, qu'il réunira toutes les fois qu'il le jugera convenable. Il sera composé des trois secrétaires d'État et de son excellence le président du sénat....

» Les Albanais qui étaient au service russe sont licenciés et passent provisoirement à celui de la France. Ils seront payés par le gouvernement septinsulaire, et distribués dans les diverses îles... L'état-major des Albanais résidera provisoirement à Corfou. Il sera levé parmi eux une compagnie, qui sera incorporée dans la garde du gouvernement. En outre, deux compagnies de chaque corps d'Albanais seront réunies à chaque régiment français pour faire le service de chasseurs des montagnes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» La présente ordonnance sera notifiée aux membres du sénat, etc. »

Voilà ce que faisait la France en entrant aux Iles Ioniennes de par le droit de la conquête; on verra ce qu'y fit l'Angleterre quand elle s'y introduisit en vertu du simple droit de protection.

Les traités de 1815 enlevèrent bientôt, en effet, les Iles Ioniennes à la France, pour les placer sous le protectorat de l'Angleterre; et c'est ici qu'il importe de bien connaître comment s'opéra ce changement. Examinons donc quel était l'état des Iles Ioniennes avant l'occupation anglaise; quelles étaient les idées du sénat ionien, eu égard à l'indépendance nationale, et quelles, enfin, les intentions des puissances signataires du traité de Paris.

Aussitôt après l'embarquement des troupes françaises, le sénat ionien, composé des mêmes hommes qui avaient été élus par le peuple, sous le protectorat des Russes, avant la dernière occupation des Français, s'assembla à Corfou.

Dans son acte public sous la date du 9-21 mai 1814, le Sénat rappelle l'occupation militaire de la Russie et de la France et continue ainsi : « L'Angleterre a attaqué et occupé quelques-unes des îles, et quoique chaque État ait conservé son gouvernement et ses lois, tandis que la nation continuait à être représentée par le Sénat, néanmoins, la république et la nation étaient forcées de subir les bouleversements inséparables d'un état de guerre. Mais, quelle qu'ait été l'influence accidentelle des événements, le Sénat n'a jamais cessé de regarder ces différentes occupations du territoire comme purement militaires, commandées par les circonstances, et ne différant à aucun égard des mesures provisoires prises simultanément dans les autres parties de l'Europe. Le Sénat fut toujours fermement persuadé que, la guerre une fois terminée, son territoire serait, de même que celui des autres nations, évacué et rendu. » Le Sénat, dans ce mémoire, rappelait aussi à l'empereur de Russie son ancienne promesse « de rendre aux îles leur indépendance dont les hasards de la guerre les avaient privées. »

La réponse faite au Sénat par le comte Capo d'Istrias, ministre plénipotentiaire du czar, est un document historique des plus importants, en ce qu'il fait voir clairement les intentions du personnage qui dressa le traité de Paris, et l'opinion de l'un des souverains qui y furent parties.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

« Si quelque chose, disait Capo d'Istrias, peut adoucir le sort d'un homme qui vit loin de son pays, c'est le bonheur de travailler pour son service et l'espérance de mériter son approbation. Ce sentiment, identifié avec mon existence, m'a soutenu quand je ne pouvais plus être au milieu de vous. Vous avez montré l'appréciation que vous faites de mes sentiments par votre lettre du 9-21 mai 1814, qui place à ma charge l'intérêt de notre pays. L'empereur de Russie, mon généreux maître, a couronné toutes ses autres faveurs, en me permettant de remplir vos souhaits, et aussi, en même temps, d'agir au congrès des alliés comme l'organe de la perpétuelle bienveillance de sa majesté impériale pour notre patrie. Notre patrie a demandé de la justice de ce monarque le rétablissement de son existence politique dont elle a été privée par des événements étrangers au pays. *Le traité de Paris, que je me hâte de vous transmettre, consacre d'une manière solennelle cet acte de justice et de libéralité.* Rendre au peuple ionien sa nationalité et ses lois, c'est exercer envers lui un acte de justice. Lui garantir la jouissance paisible de bienfaits si grands, en plaçant le maintien du progrès de sa régénération politique sous les auspices de la protection britannique, c'est associer sa fortune aux intérêts les plus éminents, et assurer à son bonheur un long avenir (1). »

On voit que le traité de Paris garantissait explicitement l'indépendance des Iles Ioniennes. Il y a plus, le traité avait pour objet d'accorder aux Ioniens une nouvelle constitution basée sur la première, mais avec de plus grands avantages (2).

Voyons donc quelle était la précédente constitution, et comment la Russie avait entendu et pratiqué, pour sa part, l'idée de protection à l'égard de la République Ionienne ; à cela nous comparerons ensuite les institutions créées par l'Angleterre et la conduite de cette dernière puissance.

La constitution de 1803 établissait la foi grecque comme religion nationale ; donnait protection à la religion catholique romaine et accordait tolérance à toutes les autres (art. 4). En conférant le droit de voter à la noblesse, elle exigeait de l'électeur qu'il fût né dans les îles, d'une union légitime, et qu'il appartînt à la religion chrétienne;

(1) Remarques, etc., par le comte Viaro Capo d'Istrias, p. 73, appendice F.
(2) Hansard, 1821, v. 5, p. 1140.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qu'il possédât un revenu annuel, variant de 1,800 ducats dans les plus grandes îles à 225 dans les plus petites; qu'il n'exerçât pas personnellement une profession mécanique, et qu'il ne tînt pas de magasin ouvert; qu'il jouît d'une bonne réputation; qu'il ne fût, ni débiteur de revenus publics, ni banqueroutier frauduleux, ni reconnu coupable de crimes punis de peines infamantes.

Un diplôme, obtenu dans une des principales universités d'Europe, était considéré comme équivalant à la rente annuelle exigée de la noblesse (art. 7.)

La naturalisation et la noblesse pouvaient s'obtenir (art. 12) :

1° Par une résidence de dix ans;

2° Par des services signalés rendus à l'État;

3° Par l'importation de quelque art utile, scientifique ou mécanique;

4° Par quelque grand établissement d'industrie ou de commerce.

De plus, après cinq années de résidence, on pouvait obtenir la naturalisation :

1° Par la possession d'une grande propriété foncière;

2° Par un talent extraordinaire reconnu dans les sciences ou les arts;

3° Par le mariage avec une Ionienne.

La protection russe accordait encore le scrutin secret, la libre élection de l'assemblée législative; réservait les emplois publics de l'État aux Ioniens seulement; instituait une chambre haute composée de soixante-dix sénateurs, choisis par le corps électoral, dans lesquels résidait le pouvoir exécutif de l'État à l'intérieur et à l'extérieur : cette chambre avait aussi le maniement des revenus et des dépenses, suivant le budget fixé par le corps législatif.

Telle était cette constitution que nos armes victorieuses avaient respectée, et dont la pensée du traité de Paris était de développer encore les dispositions libérales. Cette généreuse pensée fut singulièrement trahie par ceux mêmes à qui on avait confié la mission de la réaliser.

Le général Campbell arriva bientôt à Corfou, avec le titre de commissaire des puissances alliées. Il déclara que le gouvernement britannique ne reconnaissait point l'existence d'un peuple ionien indépendant. Sa proclamation, dit l'auteur de l'*Histoire des Iles Ioniennes*, revue par M. Bory de Saint-Vincent, conçue en des termes bien

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

différents de toutes celles que les Anglais avaient publiées jusqu'à ce jour, fit sur les insulaires l'impression la plus terrible. C'est alors que, comparant ce manifeste plein de hauteur, et dicté par l'esprit du despotisme le plus absolu, avec les derniers adieux du général Donzelot, ils reconnurent ce qu'ils avaient perdu et ce qu'ils avaient à craindre... Toutes les lois nationales furent pour ainsi dire abrogées... L'université, l'académie, les presses d'imprimerie et tous les établissements qui peuvent concourir au perfectionnement de l'esprit humain chez un peuple libre, furent abolis. Les citoyens furent soumis à une police sévère faite par des aventuriers étrangers, vil ramas de mercenaires que Campbell avait amenés de la Sicile... Des tribunaux militaires provisoires, qui semblaient présager la formation de cours martiales, condamnaient les citoyens sur un simple soupçon, et les moindres murmures contre tant d'injustices et de perfidies étaient punis comme des crimes capitaux. »

Au général Campbell succéda le général Maitland. — A l'arrivée de ce dernier, les Ioniens eurent un moment d'espoir. — Il fut de courte durée. — Maitland prit le titre de *lord haut commissaire* de la Grande-Bretagne. Ce titre impliquait l'anéantissement de l'indépendance promise aux Ioniens. — L'un des premiers actes du haut commissaire, lors de son installation à Corfou, fut une proclamation dans laquelle il déclara « que la Grande-Bretagne approuvait tous les actes de son prédécesseur, et l'investissait d'un pouvoir égal au sien. »

La manière dont sir Thomas Maitland commença sa carrière constitutionnelle est parfaitement décrite dans un mémoire adressé au marquis de Normanby, le 12 août 1839, par le chevalier Mustoxidis, mémoire qui attira à son auteur une forte réprimande de lord J. Russell, mais qui valut aux Ioniens la plupart des réformes qui leur ont été accordées depuis. Voici un des passages principaux de cet écrit important :

« Malheureusement pour les Iles Ioniennes, soit dit à la honte du nom anglais ! le premier lord haut commissaire choisi pour mettre à exécution le traité, était un homme absolu, à principes arbitraires. C'est en vain que le traité lui disait que les Iles Ioniennes devaient modeler leur organisation intérieure sur les bases de la constitution existante; qu'il n'avait pas autre chose à faire qu'à régler la forme dans laquelle on convoquerait l'assemblée législative, et à diriger ses

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

délibérations, pendant qu'elle s'occuperait de faire une constitution qui devait ensuite être soumise à la ratification du roi; c'est en vain que le traité lui disait aussi que, jusqu'à cette ratification de la nouvelle constitution, l'ancienne devait rester en vigueur sans aucune altération (art. 3, 4, 5). C'est en vain qu'il reconnaît lui-même l'existence d'une constitution précédente, et qu'en vertu de cette constitution il réinstalla lui-même le président du sénat (proclamation du 20 mars 1816), il ne tint aucun compte de tout cela, et il dissout le sénat. Ce corps ne lui eût pas plutôt adressé quelques observations, qu'il le déclara composé de citoyens ineptes et corrompus (proclamation du 22 mai 1816). Une mesure si dure et si inattendue souleva tous les cœurs. Les officiers anglais, placés à la tête de l'administration dans chaque île, interceptèrent tous les moyens légaux de faire parvenir les plaintes des Ioniens jusqu'à la puissance protectrice.

» D'après la loi organique du corps électoral, les électeurs nommaient les quarante membres de l'assemblée législative, et la nouvelle organisation devait, d'après le traité, être basée sur celle qui existait alors. Mais, le général Maitland créa, de son chef, un conseil primaire de onze individus, qu'il désigna comme devant faire nécessairement partie de la future assemblée, et auxquels il donna le droit de nommer leurs vingt-neuf collègues, laissant à l'électeur le misérable privilége de choisir, dans une double liste, un seul nom sur deux qui lui étaient proposés. »

La tyrannie de sir T. Maitland fut telle, qu'il a laissé aux Iles la réputation d'un véritable Tibère, non-seulement pour les exécrables violations de droit qu'il s'y est permises, mais encore pour la vie de débauches qu'il y a menée. Souvent, quand la population n'avait pas vu sir T. Maitland depuis un certain nombre de jours, les gens d'esprit du pays citaient le proverbe :

Una buona ubbriacatura
Quattro lunghi giorni dura.

Il avait à Malte un autre gouvernement, et passait son temps à voyager de cette île à Corfou, en mettant à la charge des îles Ioniennes ses dépenses de voyage dans le vaisseau de son neveu.

Non content, en effet, de priver les Ioniens de leurs libertés, sir Th.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Maitland pilla leurs finances. — Il recevait, dit dans un de ses discours (1), l'honorable M. Hume, membre du parlement anglais, un traitement de 15,000 £.

Dans l'adresse envoyée au conseil primaire, le 3 novembre 1817, par sir T. Maitland, et par laquelle il déclarait que tous ceux qui ne partageaient pas sa manière de voir, devaient s'abstenir de toute discussion, ce paternel gouverneur montre lui-même comment il entendait l'administration des finances ioniennes : « Pour ce qui concerne, dit-il, les finances de ce pays, nous pourrions, si la Grande-Bretagne était disposée à insister sur la lettre du traité, exiger de vous une convention pour le payement de nos troupes et l'entretien de notre garnison, mais vu l'état actuel de ces îles et le désordre de leurs finances, la Protection sera satisfaite, si, en réduisant les dépenses de chaque île aux limites les plus étroites possibles, on verse le surplus dans le trésor public, pour être employé à des travaux utiles et à la *conservation des forteresses.*

Or, sir T. Maitland leva sur le peuple Ionien de 48,500 £. à 87,420 £. d'impôts et dépensa plus de 200,000 £. en fortifications.

Il fit passer à l'assemblée une loi qui fixait à 35,000 £. par an les frais des troupes britanniques en garnison dans les îles, et la Grande-Bretagne, jusque dans ces derniers temps, eut le peu de générosité d'accepter cette offrande arrachée à un peuple en détresse. Nous devons ajouter cependant que la dernière dépêche du comte Grey réduisit cette somme à 25,000 £., par la considération que ce malheureux pays n'en pouvait pas payer davantage.

Sir T. Maitland finit par mourir, à Malte, d'une attaque d'apoplexie.

Ce fut sir Frédéric Adam qui lui succéda dans les fonctions de lord haut commissaire. — L'état des finances ne gagna rien à ce changement. Sir F. Adam les mania avec fort peu d'intelligence, et le rapprochement suivant suffira pour faire apprécier son administration. A la mort de Maitland, il y avait dans le trésor ionien un excédant de 156,250 £., et lorsque sir F. Adam se retira de son gouvernement, on remarqua qu'il avait dépensé ce qu'avait laissé son prédécesseur, aussi bien qu'un surcroît de revenu, en augmentant les dépenses de 68,000 £. par an.

---

(1) Hansard, 14 mai 1822.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

La sévérité de jugement que mérite la conduite de l'Angleterre vis-à-vis du peuple ionien, ne doit cependant pas nous entraîner hors des limites de la justice, et il convient d'ajouter que sir F. Adam s'est attiré à Corfou quelque popularité pour avoir fait construire des aqueducs destinés à approvisionner d'eau la ville, et pour avoir établi de magnifiques routes qui sillonnent en tous sens la campagne. — C'est encore sous le gouvernement de sir F. Adam que le généreux lord Gilford se rendit à Corfou et y fonda une université illustrée par des professeurs éminents, qu'il avait su attirer des divers points du continent et surtout de l'Italie.

Le troisième gouverneur des Iles Ioniennes fut lord Nugent, et l'administration de celui-ci interrompit un instant la longue série de violences et de spoliations exercées envers les îles. — Lord Nugent se montra le constant ami du peuple ionien; il encouragea le commerce et les études, et améliora la situation des finances. Quand il se retira des affaires, non-seulement l'équilibre entre les revenus et les dépenses se trouvait rétabli, mais il laissa un excédant de 126,550 £ à son successeur, sir Howard Douglas.

Malheureusement, l'intelligente économie de lord Nugent ne fut point imitée par sir H. Douglas, qui, non content d'avoir absorbé le reliquat transmis par son prédécesseur, contracta, au nom des États-Unis des Iles Ioniennes, une dette nationale de plus de 150,450 £, dette dont la liquidation aurait, au dire de sir Stuart Mackenzie, nécessité la vente des biens nationaux.

Les Ioniens reprochent encore à sir H. Douglas de les avoir sciemment calomniés dans sa dépêche du 10 avril 1840, qui amena heureusement une énergique réfutation de la part de Mr A. Mustoxidis, dans son écrit intitulé : *Al dispaccio del* 10 aprile 1840, *confutazione*, etc. — (*Malta* : Izzo et Ce, 1841.)

Un sénat complaisant fit pourtant élever à Douglas une pyramide; récompense assurément moins méritée que l'érection de la statue de sir F. Adam, due au ciseau du célèbre sculpteur Prossalendi.

A sir H. Douglas, qui avait gouverné les îles pendant dix ans, succéda sir Stuart Mackenzie. — Ce lord haut commissaire était animé d'excellentes intentions et promettait une ère de félicité aux Sept-Iles; aussi l'Angleterre ne le laissa pas longtemps au peuple ionien. — A peine arrivé à Corfou, sir S. Mackenzie avait su s'attirer la sympathie de tout le monde, à l'exception des fonctionnaires et de quelques

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

membres de l'aristocratie, désignés dans le pays sous le nom de καταχθονιοι (anti-patriotes). — Cette coterie et celle de la bureaucratie, craignant de l'équité d'un tel homme le redressement des abus qu'ils désiraient perpétuer, réussirent par leurs ruses, par leurs faux rapports et toutes sortes d'intrigues à faire rappeler sir S. Mackenzie. Au départ de ce gouverneur et de sa famille, le peuple témoigna la plus vive sympathie pour celui dont on aurait pu dire, si on lui eût donné le temps d'agir : *Pertransit benefaciendo.*

Par bonheur, le nouveau lord haut commissaire envoyé par l'Angleterre pour remplacer le regrettable Mackenzie, fut lord Seaton, homme honorable, dont l'administration fut aussi douce qu'éclairée.

Sir H. Douglas avait souvent fait entendre que de grandes réformes allaient être opérées, mais il s'opposa toujours à leur réalisation. Voici comment M. Mustoxidis s'exprime sur ce point dans son *Promemoria* de 1839 : « Des sociétés agricoles et industrielles, des sociétés anonymes, des banques nationales, des desséchements de marais, toutes choses excellentes ! mais où les trouver, sinon sur le papier. Le code fait mention de maisons de correction et de discipline, de pénitenciers; mais il n'y a aucune de ces maisons dans le pays, et les prisons qui reçoivent les malheureux sans distinction d'âge, de sexe ou de délit, deviennent les écoles de plus grands crimes. On a donné des ordres pour l'établissement de salles d'asile, et cependant les rues sont remplies, les églises et les maisons assiégées d'une foule de pauvres, qui traînent leur misérable existence dans tous les recoins de la cité. »

Lord Seaton a eu la gloire de réaliser quelques-unes des réformes que sir H. Douglas avait illusoirement promises. Il s'intéressa d'abord à l'instruction publique; nous en avons la preuve dans le rapport officiel qu'il fit à ce sujet en 1845. — Voici le texte de ce rapport, qui donne des renseignements utiles à connaître,

« Les établissements d'éducation près le siége du gouvernement sont :

1° L'université, dont le nombre d'étudiants, les séminaristes compris, s'élève à 75.

2° Le séminaire ecclésiastique, pour l'éducation des jeunes gens destinés à la prêtrise et qui suivent les cours de l'université.

3° Un collége inférieur contenant actuellement 94 élèves.

4° Des écoles modèles dans lesquelles, outre le cours d'instruction

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

commune des écoles primaires, on enseigne l'agriculture théorique et pratique.

Dans chaque île existe, d'abord, une école secondaire où l'on enseigne les branches principales des études classiques et des sciences mathématiques. Dans les grandes villes chaque étudiant paye 12 dollars ou 2 £, 12 shillings par an. A Sainte-Maure et dans les trois autres petites îles, 6 dollars ou 1 £, 6 shillings.

On y trouve, en second lieu, une école basée sur l'instruction mutuelle, où les classes pauvres apprennent gratuitement à lire, à écrire et à compter. Dans les écoles centrales les maîtres d'école de village sont entretenus par l'État.

Enfin, il y a dans tous les villages considérables des écoles primaires dont le principe est le même que celui des écoles centrales. Le reste des dépenses est couvert par les parents des élèves. »

Les rapports officiels de lord Seaton, en 1847-48-49, ne sont pas moins intéressants que le précédent. Ils sont relatifs à la culture des terres. En voici les parties principales :

« 1847. — La culture du maïs et du blé a pris une extension beaucoup plus grande qu'il y a quelques années, grâce aux opérations de la bêche, du creusement des fossés, du desséchement des marais, toutes choses autrefois entièrement négligées, et qui promettent pour l'avenir d'immenses avantages.

1848. — Les progrès de l'agriculture mentionnés dans les rapports antérieurs prennent de plus en plus d'extension, surtout dans l'île de Corfou.

1849. — Là où les travaux agricoles, tels que irrigations, etc., ont eu lieu, la salubrité règne. »

Dans le but d'encourager l'agriculture, lord Seaton avait construit, en 1844, une ferme modèle à Castellanus; malheureusement elle n'existe plus depuis 1850, et cela est dû, en grande partie, à l'inintelligence de ceux qui avaient été appelés à la diriger.

Lord Seaton s'est efforcé aussi de mettre la justice à la portée des habitants de la campagne, et de réformer la constitution municipale. Quant au premier point il suffit pour l'apprécier de lire le passage suivant du *Promemoria* de M. Mustoxidis : « Pas même une justice de paix n'a été accordée à ces districts ruraux, de sorte que les paysans, pour le moindre délit, se rendent, des points les plus éloignés de la campagne, à la ville, où ils deviennent le jouet des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

hommes de loi. Ce déplacement nécessite pour eux une grande perte de temps et ne peut que contribuer à la corruption des mœurs et à la décadence de l'agriculture. »

Un autre passage du *Promemoria*, cet arsenal des griefs des Ioniens, fera juger de la nécessité d'une réforme du régime municipal. « Les départements ioniens, dit M. Mustoxidis, ne sont point soumis à un conseil qui leur soit propre, et quoiqu'ils renferment un grand nombre de propriétaires, dont plusieurs sont riches et électeurs, ils ne jouissent cependant pas des priviléges que les communes de la Grèce possédaient sous le despotisme turc, tels que celui d'élire leurs magistrats et d'administrer leurs propres affaires. Ils sont soumis à des officiers imposés par la police, qui dirige ainsi avec une influence absolue les habitants des districts ruraux et exercent, au moment des élections, une prépondérance dangereuse. — Enfin, même la liberté restreinte qui avait été attribuée au corps municipal de chaque île, d'administrer ses propres revenus, lui a été enlevée. Pour les rendre plus dépendants encore ces revenus ont été versés dans le trésor public, et les biens qui les produisent menacés d'une vente immédiate. »

C'est le même lord Seaton qui, dans ses dépêches au ministère anglais, insistait pour obtenir :

1° L'établissement d'une presse libre,

2° Le renvoi au contrôle de l'assemblée législative des dépenses extraordinaires ;

Tout cela a été accordé.

Enfin, c'est aussi sous cet excellent gouverneur qu'eut lieu la réforme de la loi électorale, réforme qui accordait aux Ioniens le scrutin secret et qui abolissait le droit qu'avait le gouverneur de proposer quatre-vingts candidats aux électeurs, qui pouvaient choisir la moitié des noms portés sur la liste.

Avec sir Henry Ward, successeur de lord Seaton et lord haut commissaire actuel, la scène va malheureusement changer.

Membre de la chambre des communes et du parti whig, sir H. Ward fut d'abord accueilli avec joie par la population des îles : on s'attendait à trouver en lui un homme favorable aux idées libérales. L'attente des Ioniens fut singulièrement trompée.

A la suite des événements qui se passèrent en Europe en 1848, une révolution éclata à Céphalonie. Le but apparent de cette insur-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rection était l'annexion des Iles Ioniennes à la Grèce, mais cette idée, belle en elle-même, fut malheureusement exploitée par les *rhisospastes* (radicaux), parti presque entièrement composé de jeunes gens irréfléchis, importants et passionnés pour certaines opinions exaltées. Ce mouvement aurait certainement pu être étouffé sans recourir aux mesures extrêmes et sans sortir de la légalité, si sir H. Ward eût su conserver le sang-froid qui ne doit jamais faire défaut chez un homme appelé au gouvernement des peuples, ou s'il n'eût voulu profiter de ces troubles, en les exagérant, dans une arrière-pensée despotique, pour revenir contre les quelques réformes obtenues dans ces dernières années par les Ioniens.

Cette nation infortunée fut traitée dans cette circonstance avec la dernière rigueur. L'auteur d'un écrit remarquable, intitulé : *The Ionian Islands; what they have lost and suffered*, etc., dans lequel nous avons largement puisé, s'est constitué, en Angleterre même, le défenseur de ses compatriotes opprimés, et a dressé la trop longue liste de leurs griefs contre sir H. Ward.

Il l'accuse notamment :

« D'avoir considéré comme une rébellion générale de toute l'île de Céphalonie ce qui, en réalité, n'était qu'un mouvement local dans un petit canton.

» D'avoir, sans nécessité aucune, et alors que l'état du pays n'inspirait à personne des craintes sérieuses, excédé les pouvoirs dont la constitution investit le lord haut commissaire.

» D'avoir fait fusiller et pendre vingt et un citoyens plus ou moins compromis et d'autres complétement innocents, lorsqu'il n'y avait que deux véritables coupables : Vlacco et Nodaro.

» D'avoir fait fustiger près de trois cents personnes à Céphalonie, dont plusieurs moururent à la suite des coups.

» D'avoir fait brûler des propriétés, déraciner des plantations de vignes, pour punir les personnes suspectes ou coupables.

» D'avoir fait endurer à des citoyens innocents les terreurs de la mort, en simulant une exécution au moyen de tortures, pour les amener à dénoncer des voisins qui avaient caché des armes.

» D'avoir suborné des espions et encouragé des dénonciateurs de prétendues conspirations qui n'existaient que dans l'imagination de leurs inventeurs, et d'avoir refusé de publier le nom du calomnia-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

teur, ou de le punir pour avoir fait un faux rapport, qui avait semé la terreur et l'agitation dans le pays.

» Enfin, d'avoir violé tous les autres droits, détruit toutes les garanties ordinaires des citoyens dans les pays libres et civilisés. »

Ces citations suffisent pour faire apprécier la conduite de sir H. Ward et toute l'étendue des malheurs qu'ont à déplorer les populations ioniennes.

Après avoir parcouru l'histoire de ce pays, il est impossible de ne pas demeurer frappé de la constance de son infortune. A part les quelques années paisibles, écoulées sous les deux sages administrations de Nugent et de Seaton, toute la durée de l'occupation anglaise a été une ère de ruine et de sang pour les Sept-Iles, triste monotonie dont nous allons donner une preuve saisissante, en transcrivant ici une page d'un ouvrage déjà cité (1), écrite en 1823, et qui peut s'appliquer, sans en changer, pour ainsi dire, un mot, aux événements bien postérieurs que nous venons de raconter.

» Je n'entrerai pas, dit l'historien de 1823, dans le détail de toutes les scènes affreuses qui précédèrent et suivirent, à Céphalonie, Zante, Sainte-Maure et Corfou, la révolution de la Grèce; je ne dirai pas que des villages entiers furent ravagées, et leurs habitants passés au fil de l'épée ou suppliciés par la main du bourreau. Tous ces actes barbares, indignes d'un peuple généreux, et que rien ne saurait excuser, remplissent le cadre des années qui viennent de s'écouler.

» En vain les agents anglais ont-ils prétendu que l'intérêt des Ioniens en général rendait nécessaires les supplices et les cruautés dont toutes les îles devinrent le théâtre ; ce n'était pas aux yeux de deux peuples barbares dans leurs vengeances, qu'il fallait, pour ainsi dire, donner l'exemple de la férocité. D'ailleurs, quel était le crime des Ioniens? Grecs de religion, d'origine et de sentiments, pouvaient-ils demeurer insensibles à l'infortune de leurs frères? pouvaient-ils ne point former des vœux pour leurs succès, ne point coopérer à leurs triomphes? Victimes de l'ambition et de la duplicité anglaises, ne leur était-il point permis de désirer eux-mêmes leur propre liberté, qu'on s'obstinait à leur ravir, en dépit des actes les plus solennels? Si l'An-

(1) *Histoire et description des Iles Ioniennes*, par un officier supérieur, etc... p. 320.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

gleterre avait voulu, dès le commencement, mériter la bienveillance des insulaires, il lui eût fallu remplir ses engagements ; elle aima mieux y manquer que d'acquérir des droits éternels à la reconnaissance de tout un peuple ; elle devait donc s'attendre à voir ce même peuple, désabusé d'une manière si terrible, soupirer après l'heure de la délivrance. Mais, l'ambition ne raisonne pas ; elle se joue également et des espérances et du malheur des peuples ; elle se nourrit, pour ainsi dire, de dissimulation et de parjure. Cependant, puisque la politique avait porté la Grande-Bretagne à la perfidie, elle aurait au moins dû racheter un pareil attentat par une espèce de compassion pour les peuples opprimés, et ne pas combler la mesure par des atrocités dont elle sait que l'équitable histoire consacrera l'odieux souvenir, et fera justice un jour. »

Nous avions raison, je pense, et l'identité est complète. — Bien à plaindre est la nation dont les annales donnent lieu à de telles répétitions dans un si court espace de temps !

Nous en avons dit assez, je crois, pour donner une idée de l'état des Iles Ioniennes sous le protectorat britannique. En résumé, sur huit gouverneurs, il n'y en a que deux qui se soient intéressés véritablement au pays.

Sous l'administration anglaise, les dépenses et la dette des Iles ont toujours été s'aggravant. Les nationaux ont été écartés de tous les emplois, remplis par des étrangers incapables et avides, sans autre intérêt dans la république que celui de leur propre fortune. Toutes les libertés ont péri, toutes les lois ont été violées, toutes les garanties supprimées.

En présence d'un pareil état de choses, on ne peut s'empêcher d'y chercher un remède. — L'honorable auteur de l'ouvrage *The Ionian Islands* n'a pas manqué d'étudier sérieusement le moyen de guérir les maux de son pays, et à ce sujet, voici ce qu'il propose :

1° Que le traité de Paris soit observé dans toute sa vérité et sa simplicité ;

2° Que la protection cesse d'intervenir dans les affaires du pays et ne fasse que diriger les Ioniens, et les défendre contre toute agression ;

3° Que la constitution soit élaborée de bonne foi, et loyalement exécutée ;

4° Que la surveillance des Iles Ioniennes soit enlevée au ministère des colonies (attendu qu'elles ne doivent pas être considérées comme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

colonies), et qu'elles soient placées dans le département des affaires étrangères ;

5° Que le sénat, choisi par l'assemblée, avec l'approbation de Sa Majesté britannique, soit responsable vis-à-vis de l'assemblée législative ;

6° Que le parlement se réunisse une fois par année, au lieu d'une fois tous les deux ans. Que toute prorogation ne puisse durer au delà de trois mois, ni être renouvelée après l'expiration de ce délai, avant que le parlement n'aît été réuni de nouveau pendant un mois au moins ;

7° Que le nom de lord haut commissaire, rendu odieux par la conduite de sir H. Ward, soit aboli et remplacé par celui de lieutenant de Sa Majesté ;

8° Que le système de changement continuel de ces fonctionnaires, avec toutes les variations qui en sont la conséquence, soit également abandonné ;

9° Que l'on fasse quelques essais pour donner satisfaction au mécontentement ressenti par toutes les classes de la population ionienne relativement à l'occupation exclusive des fonctions publiques par des Siciliens, des Maltais et d'autres étrangers, et qu'on renonce à l'habitude d'employer ces derniers de préférence aux indigènes ;

10° Que l'article de la constitution qui confère au lord haut commissaire les attributions monstrueuses de la haute police, telles que les visites domiciliaires nocturnes, la confiscation des papiers, l'emprisonnement et le bannissement des citoyens sans enquête préalable et sans responsabilité, soit remplacé par une loi, garantissant à la fois la liberté individuelle et le salut de la société.

Ces réclamations et les plaintes multipliées des populations ioniennes paraissent être enfin parvenues jusqu'à l'oreille du gouvernement anglais, et dernièrement, ainsi que nous l'avons dit au début de cet article, des modifications importantes ont été consenties par la Grande-Bretagne en faveur des Sept-Iles. Elles sont contenues dans un décret portant la date du 22 décembre 1851, et contre-signé par lord Grandville, ministre des affaires étrangères. Voici comment l'un des organes de la presse française, déjà cité, analysait ce document, à la date du 7 janvier dernier :

« Le lord haut commissaire des Iles Ioniennes, après avoir dissous le dernier parlement des îles, vient de publier une proclamation,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

en date du 22 décembre, dans laquelle il dit en substance ce qui suit : « Les réformes introduites il y a deux ans dans la constitution » de 1817 n'ont pas produit les résultats salutaires que l'on se propo- » sait d'obtenir, et, malgré les bonnes intentions du gouvernement » britannique et la sincère coopération de la majorité de la dernière » assemblée, il n'a été fait que fort peu de chose dans l'intérêt du » peuple des îles. » Le lord haut commissaire déclare que S. M. la reine, désirant voir un système constitutionnel régulier établi dans les îles, a jugé convenable de proposer au parlement certaines modifications propres à écarter les obstacles qui se sont jusqu'ici opposés à la pratique du gouvernement constitutionnel. Les modifications que le lord haut commissaire a l'intention de proposer, sont les suivantes :

1° Le Parlement se réunira chaque année au lieu de ne se réunir que tous les deux ans; de cette manière on mettra fin aux dissensions des deux assemblées, dissensions qui résultaient du droit qu'avait le Sénat de publier dans l'intervalle des deux sessions des décrets ayant force de loi ;

2° L'organisation du Sénat sera modifiée de manière à accroître a responsabilité de ses membres et à bien préciser leurs devoirs ;

3° Il sera adjoint au conseil suprême de la justice un cinquième membre, afin que ce corps puisse décider, à la majorité absolue des voix ; jusqu'ici, en cas d'égalité des voix, c'est le lord haut commissaire qui intervenait pour faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre ;

4° Le parlement ionien aura l'initiative d'une loi tendante à mieux régler les pouvoirs du gouvernement des îles ;

5° Le Parlement déterminera les attributions qui devront être substituées aux attributions actuelles de haute police, conformément à l'article 4, section 2, chapitre VIII de la constitution. Le lord haut commissaire promet de demander à Sa Majesté la reine l'abrogation de cet article, pourvu que le parlement adopte les mesures que l'expérience des deux dernières années a démontrées être indispensables ;

« Tels sont, continue le lord haut commissaire, les grands et pacifiques changements qu'une puissante souveraine offre au peuple confié à sa protection, au moment où les droits populaires, obtenus violemment en 1848, disparaissent les uns après les autres dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

toute l'Europe. Le sort du peuple des îles est entre ses mains. Par un sage exercice des pouvoirs que la constitution lui assure, il peut à la fois unir la sécurité à l'intérieur et à l'extérieur, faire fleurir le commerce et l'agriculture, introduire un meilleur système d'éducation, se servir de sa propre langue dans les affaires du pays, et user de la liberté de discussion dans le but d'améliorer la condition sociale de tous les citoyens. » — Le lord haut-commissaire finit sa proclamation en disant que, « quoiqu'il soit investi des pouvoirs nécessaires pour comprimer toute espèce d'insurrection et pour punir le désordre, il ne saurait faire aucun bien au pays sans la coopération franche et loyale du Parlement qui sera l'expression du libre choix du peuple des îles; s'il en était autrement, c'est sur les Ioniens eux-mêmes, et non sur lui, qu'en retomberait la responsabilité. »

Ainsi vient de parler l'Angleterre! Nous nous garderons bien de dire qu'il est trop tard.— Il n'est jamais trop tard pour reconnaître des droits sacrés, contre lesquels il ne saurait y avoir de prescription.

Il y a lieu de penser, sans doute, que le lord haut commissaire et le gouvernement britannique n'ont pas fait ces concessions avec une spontanéité entière et un complet désintéressement. — Ils ont certainement subi la pression énergique de l'opinion des populations ioniennes dont la conscience a été soulevée par les derniers événements dont nous avons rendu compte. — Les protestations, les réclamations devenaient de plus en plus pressantes, la voix des primés trouvait enfin à se faire entendre en Angleterre et jusque s le continent. — Tout récemment encore (voir le *Daily News* et le *Galignani's Messenger* du 6 janvier 1852) la presse anglaise enregistrait une lettre signée par plusieurs victimes des dernières mesures de la *Protection*, et adressée à M. Hume, membre de la Chambre des Communes. — Mais qu'importe! On sait d'ailleurs que l'Angleterre est à coup sûr une puissance libérale, mais plutôt par politique que par sentiment. — Il n'en faut pas moins la respecter pour le bien qu'elle a ainsi fait et peut encore faire au monde, et admirer sans réserves la haute intelligence avec laquelle le gouvernement britannique sait toujours faire à temps les concessions devenues indispensables, suivre et diriger le cours impétueux de la démocratie et de la civilisation, au lieu de chercher à lui opposer une résistance périlleuse et vaine.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Avec ces réformes loyalement réalisées et développées, l'Angleterre peut effacer, en partie, de la mémoire des Ioniens les maux qu'ils ont soufferts et les faire renoncer, pour un temps du moins, à l'idée séduisante d'une réunion à la Grèce, à celle moins sage d'une déclaration d'indépendance absolue. Dans notre pensée, d'ailleurs, l'heure de cette réunion n'a pas sonné : — la jeune monarchie grecque est encore trop faible elle-même pour présenter des garanties réelles à la république ionienne, en cas d'annexion ; et, d'un autre côté, les Sept-Iles constituent une position trop importante dans la Méditerranée, trop convoitée par les divers États européens, pour pouvoir se suffire à elles-mêmes et conserver longtemps ainsi une sérieuse indépendance. Remis progressivement en possession de leurs droits injustement violés et trop longtemps méconnus, les Ioniens peuvent encore, sous une surveillance qui paraît vouloir justifier désormais le titre de *protection*, espérer retrouver, avec une sage liberté, leur dignité, leur richesse et leur félicité passées.

Nous ne voulons pas, cette fois, suspecter les intentions de l'Angleterre. — Il est digne de cette grande nation de faire noblement son devoir en accordant enfin, sans arrière-pensée, réparation et justice aux malheureuses populations des Sept-Iles.

La Grande-Bretagne le fera loyalement, nous le croyons. — Qu'il nous soit permis de dire, cependant, que nous éprouvons quelques craintes pour le succès d'une œuvre qui demande de la concorde, une modération et une confiance réciproques, en voyant sa réalisation confiée aux mains du lord haut commissaire actuel, mains frémissantes encore des coups portés au peuple ionien, et que celui-ci doit malheureusement regarder avec plus de terreur que d'amour.

Adolphe BREULIER,

Avocat à la Cour d'appel de Paris,
membre de la Société Asiatique.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

COMMUNICATIONS

ENTRE

L'ALGÉRIE ET LE SÉNÉGAL

A TRAVERS LE DÉSERT [1].

En 1849, le général Iouçouf écrivait au général Daumas, auteur d'un ouvrage remarquable sur le *Grand Désert :*

« Les grandes tribus des Touârek, auxquelles vous avez consacré » un article si intéressant, sont en contact avec cinq ou six chefs qui

(1) Le Mémoire que nous publions a été soumis aux ministères de la guerre et de la marine, qui ont pensé que ce projet de communication entre l'Algérie et le Sénégal ne s'appliquait pas à des intérêts assez urgents et assez importants en ce moment pour justifier la dépense que son exécution entrainerait. Mais les deux départements ministériels se sont empressés de reconnaître l'utilité de ces études et semblent avoir complétement réservé l'avenir pour le cas où nos relations commerciales avec l'intérieur de l'Afrique prendraient un développement plus considérable. Dans notre pensée, cet avenir se prépare; les récentes et savantes publications faites sur le Sahara algérien ont attiré l'attention publique sur les ressources commerciales de l'Afrique centrale et sur l'importance de l'Algérie, pour l'établissement des moyens de communication avec ces contrées éloignées. A ce point de vue, le travail de M. Prax est un document utile à consulter; si, dans sa forme actuelle, il ne peut être réalisé, il sera certainement un point de départ pour des projets nouveaux qui, lorsque le jour sera venu, recevront une exécution fructueuse. (*Note du Directeur de la Revue.*)

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

» se trouvent à mon camp .... Leurs entretiens, chose remarquable » qui vous frappera comme moi, roulent sur des combats qui ont eu » lieu entre eux et des chrétiens, des Français, sur la rive droite d'un » fleuve semblable au Nil, au delà duquel ils vont enlever les Nègres » qui, pour la plupart, alimentent les marchés de Tiout. Ce fleuve » semblable au Nil, ces chrétiens peuvent-ils être autre chose que le » Sénégal et nos troupes coloniales ? Ne pourrions-nous pas, plus » tard, ce dont j'ai depuis longtemps l'espoir, donner par eux la main » à nos frères du Sénégal, correspondre par terre avec cette colonie ? » Vous savez, du reste, que c'est par cette voie qu'arriva au Sénégal » la nouvelle de la prise du camp de l'empereur du Maroc, à la ba- » taille de l'Isly. »

C'est dans ces lignes, dont la vérité ne pouvait manquer de nous frapper, après notre séjour dans les oasis les plus méridionales de l'Algérie, que nous avons puisé un encouragement pour produire des idées recueillies en quelque sorte sur les lieux mêmes, et dont chaque jour démontre l'utilité. Pour les personnes qui connaissent le désert et les mœurs de ses habitants, le plan que nous allons exposer n'aura rien d'étrange et d'invraisemblable. Il faudra bien que les préjugés géographiques encore si répandus, en ce qui touche l'horreur et l'inaccessibilité du désert, cèdent enfin devant les renseignements authentiques qui affluent de toutes parts, et qui prouvent que la vie, l'activité humaine, le progrès sont possibles même au désert.

DESCRIPTION DE LA ROUTE DE L'ALGÉRIE AU SÉNÉGAL.

Sur la route de l'Algérie au Sénégal, on trouve deux grandes oasis, celle du Touât, au sud de l'Algérie, et celle d'Adrâr, au nord du Sénégal (1).

Le Touât a 100 lieues kilométriques de long sur 25 de largeur moyenne ; il compte 360 villes ou villages ; ses principaux centres de population sont : Timimoun, Aoulef, Insâlah, Agabli, Bouda. — Timimoun est à 215 lieues de Biskra.

Les oasis du Touât sont abondamment pourvues d'eau ; on y cul-

(1) Voir la carte placée à la fin de ce volume.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tive le dattier, le tabac et le henna (*Lawsonia inermis*). Les habitants de cette contrée commercent avec le centre et le nord de l'Afrique, principalement avec Temboktou et le Maroc.

Les Beni-Mzab et les Chamba de l'Algérie vont très-fréquemment au Touât : ils y portent des marchandises provenant de la côte, et prennent en retour les denrées du pays des Noirs.

Situé, comme un lieu d'étape commode, au delà des dernières pentes de l'Atlas, le Touât est un des nœuds principaux de la route qui doit lier le Sénégal à l'Algérie.

Le pays d'Adrâr, dont l'existence nous a été révélée par M. Panet, qui l'a visité dans son voyage du Sénégal à Mogador, a une étendue à peu près égale à celle du Touât ; il est, comme ce dernier, abondamment pourvu d'eau ; il produit du blé, de l'orge et des dattes. Les principales villes sont : Ouadân, Chinguêti, Atar, El-Medok, Osouft. — Chinguêti est à 180 lieues kilométriques de Saint-Louis.

L'Adrâr commerce avec le Sénégal et avec l'intérieur de l'Afrique ; les caravanes de cette oasis qui vont à Saint-Louis y achètent des marchandises européennes et la guinée bleue de l'Inde. Une partie de ces articles pourvoit à la consommation de l'oasis, l'autre est livrée aux caravanes de Tichet, qui donnent en échange des denrées du Soudan, et notamment de la poudre d'or.

Le pays d'Adrâr est soumis à un chef unique appelé Ould-Aïda, qui réside à Ouadân, et avec lequel le gouverneur du Sénégal pourra facilement se mettre en rapport pour le passage, dans les États de ce cheik, des courriers qui auront à parcourir la route du Sénégal à l'Algérie.

Entre les oasis du Touât et d'Adrâr est une ville appelée Bel-Abbas, où pourra se faire l'échange des dépêches apportées par les courriers qui viendront de ces deux oasis. — Bel-Abbas est à 200 lieues de Timimoun, et à 205 lieues de Chinguêti.

La route entière se divise donc en quatre étapes, savoir :

De Biskra à Timimoun.	215	lieues kilom.
De Timimoun à Bel-Abbas.	200	—
De Bel-Abbas à Chinguêti.	205	—
De Chinguêti à Saint-Louis.	180	—
Développement total de la route. .	800	lieues.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Cette route sera parcourue en vingt-sept jours, à raison de 30 lieues par jour. Monté sur son dromadaire, un courrier fera une étape en moins de sept jours; il remettra ses dépêches à un autre courrier qui parcourra l'étape suivante; ainsi de suite, depuis Saint-Louis jusqu'à Biskra. — La correspondance de Saint-Louis avec la France se fera alors d'une manière régulière, au lieu d'employer, à de longs intervalles, la route coûteuse et éventuelle de la mer.

Léon l'Africain dit qu'à l'époque où il était à Temboktou, en 1520, le roi de cette ville envoyait à la frontière méridionale du Maroc des courriers qui faisaient 900 milles, soit 400 lieues kilométriques (1) en huit jours; à ce compte, les dromadaires auraient parcouru 50 lieues par jour; ce qu'on ne peut admettre qu'en supposant des courses de dix-sept heures par jour, avec une vitesse de 3 lieues à l'heure.

Nous avons connu, dans notre dernier voyage en Égypte, un chamelier qui avait acheté un dromadaire appartenant à un chérif de la Mekke, mort au Caire. Ce dromadaire faisait souvent la route de cette dernière ville à Suez, pour la correspondance de ces deux points : il allait et retournait à son point de départ en vingt-quatre heures; il parcourait ainsi un espace de 60 lieues. Il prenait quatre heures de repos à Suez : il franchissait donc en dix heures la distance comprise entre les deux points, et faisait, par conséquent, 3 lieues à l'heure.

On voit, d'après ce qui précède, qu'en prenant pour terme de parcours 30 lieues par jour, nous avons adopté des journées de dix heures : c'est une limite inférieure que nous avons choisie à dessein : afin de tenir compte des retards qu'éprouveront naturellement les courriers dans les différentes contrées qu'ils auront à traverser, au début de l'organisation du service que nous proposons. Plus tard, nos dromadaires pourront faire des journées de dix-sept heures, et franchir, par jour, un espace de 50 lieues : alors, la distance comprise entre Saint-Louis et Biskra sera parcourue en seize jours.

---

(1) Le mille employé par Léon l'Africain est à la lieue commune de France comme 2 1/2 est à un. Les 900 milles valent par conséquent 360 lieues communes, ou 400 lieues kilométriques. Telle est en effet la distance qu'il y a de Temboktou à Noun sur la frontière méridionale du Maroc.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

COURRIERS ARABES.

Dans les différents pays musulmans que nous avons visités, nous avons toujours vu le service de la correspondance fait par des courriers arabes, allant à pied ou montés sur des dromadaires.

A Tunis, les négociants européens établis dans cette ville font partir, pour les besoins de leur correspondance, des courriers qui voyagent à pied moyennant 2 fr. 50 c. par journée de marche de 15 lieues. Le prix et l'espace parcouru que nous indiquons sont les résultantes de plusieurs données que nous avons recueillies en consultant des Arabes employés comme courriers.

Nous avons d'ailleurs nous-même fait partir plusieurs fois des individus du Souf et de Tougourt pour Biskra, point extrême du service des postes dans le sud de l'Algérie : nous ne manquions jamais de trouver, au moment voulu, un Arabe disposé à se mettre en route. Notre courrier muni d'une petite provision d'eau et de dattes, partait aussitôt. Huit jours après, il arrivait de Biskra à son point de départ, au Souf ou à Tougourt. Le prix convenu pour le double trajet, aller et retour, était de 2 douros d'Espagne : la différence en latitude, entre Tougourt et Biskra, de 47 lieues et demie, était franchie en 32 heures de marche.

Les courriers à pied font 15 lieues par journée de 10 heures ; ils font même 20 lieues, lorsqu'on l'exige en promettant une rétribution plus forte. Les hommes qui voyagent ainsi, pour une modique somme, exposent souvent leur vie dans les contrées qu'ils traversent, et qu'infestent les voleurs de grand chemin, ceux que les Arabes appellent des *coupeurs de routes*. Un courrier, à qui nous avions donné la mission d'aller à quelques lieues de Tunis pour recueillir des plantes, nous fit observer, afin de nous engager à être généreux envers lui, qu'il pouvait être attaqué par les voleurs. — Les voleurs, lui répondîmes-nous, perdront leur temps avec toi ; que peuvent-ils te voler ? — Mon vieux burnous. — C'était, en effet, un burnous bien vieux, qui, à notre avis, ne pouvait guère tenter les pillards de la Régence de Tunis.

Pour donner une idée du courage de ces hommes, qui, comme nous venons de le dire, exposent leur vie pour un mince salaire, nous raconterons ici ce qui arriva à un Arabe du Souf, qui fit la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

route de Tunis à Touzer, ville du Djérid, pour le compte d'un Anglais.

Au printemps de l'année 1846, Sidi-Nacer, de Touzer, sollicitait à Tunis les fonctions de cheik de son pays, il fut nommé à cet emploi, après avoir payé au trésor une somme de 170,000 piastres (1), plus 40,000 piastres au garde des sceaux, 4,000 au ministre des finances, 1,000 au Bach-Hamba. Pour satisfaire à toutes ces exigences, le nouveau cheik de Touzer emprunta à Tunis la somme de 45,000 piastres, qu'il s'engagea à restituer six mois après, à la récolte des dattes; il offrait pour garantie une grande propriété couverte de dattiers; il payait pour les intérêts 100 charges (20,000 kilogrammes) de dattes deklа, qui valent à Tunis 120 piastres la charge : c'était donc une somme de 12,000 piastres, ce qui portait le taux de l'intérêt annuel au delà de 50 p. 100.

A l'époque indiquée, le cheik fit parvenir à son créancier les 100 charges de dattes, plus un à-compte de 12,000 piastres en espèces. Il aurait certes restitué intégralement la somme qu'il avait empruntée, si la mort ne l'avait surpris au moment où, à force d'exactions et de rapines, il comptait rentrer dans ses déboursés.

A la nouvelle de la mort de son débiteur, l'Anglais fit partir un courrier pour le Djérid, avec une lettre du bey pour le gouverneur de cette province. Ce courrier se mit en route à la fin de l'automne : il sortit de Tunis à 11 heures, à pied, un bâton à la main, et alla coucher le même jour à Zarwân. Le lendemain, il atteignit le puits appelé Bir-el-Bey. Le troisième jour, à 8 heures du matin, il entrait à Keirawân. Il sortit de cette ville à 11 heures; après le coucher du soleil, il était à Aïn-Hadjeb, source d'eau courante. Le quatrième jour, à la tombée de la nuit, il arriva au puits El-Hafei. Il se reposa pendant deux heures; à minuit, il était aux Batoumât (2). Le cinquième jour, il partit après le lever du soleil; il marchait depuis deux heures, lorsqu'il arriva sur un douar d'Arabes marabouts de la tribu des Hamamma, qui lui demandèrent où il allait. — A Touzer. — Tu seras volé sur la route. — Je n'ai rien. — On prendra tes vê-

(1) Le cours moyen de la piastre de Tunis est de 75 centimes.

(2) Ce lieu est ainsi appelé, parce qu'il y a des térébinthes, arbres que les Arabes nomment bateum, pl. batoumât.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tements. Quel conseil me donnez-vous? — Passe ici la journée; la nuit venue, tu te mettras en route.

Ainsi fit notre courrier : un des cheik du douar le conduisit sous sa tente, et lui offrit des dattes et du lait. Le soir, après le coucher du soleil, on mangea le kouskous; c'était un kouskous fait avec de la farine d'orge, et si mauvais, que l'étranger ne voulut pas en manger, craignant que ce mets grossier ne le rendît malade. Après le repas, le cheik qui lui avait donné l'hospitalité, lui demanda son turban, pour en faire, disait-il, une chemise à son jeune fils. Aḥmed, ainsi s'appelait notre courrier, trouva ces paroles très-inconvenantes; il savait d'ailleurs que, le turban donné, on lui demanderait encore autre chose, et qu'il serait ainsi dépouillé par celui-là même qui lui avait fait peur des voleurs. Il promit toutefois de livrer son turban au moment de son départ. La nuit venue, il sortit de la tente, prétextant qu'il avait quelque chose à faire, et se faisant précéder par un de ses hôtes, afin de ne pas être dévoré par les chiens. La nuit était sombre; Aḥmed fit quelques pas en avant pour se soustraire aux regards de celui qui l'accompagnait; il se retourna, et ne voyant plus son homme, il alla devant lui à grands pas, *tâf*, *tâf*, nous disait-il, pour nous donner une idée de ses enjambées. Lorsqu'il eut ainsi mis une assez grande distance entre lui et le douar, il reprit sa route. Arrivé à Gafsa, à minuit, il alla se coucher dans un bois de dattiers. Le lendemain au matin, il entra en ville, après s'être baigné dans une source d'eau chaude.

Il rencontra à Gafsa deux compatriotes du Souf, qui l'engagèrent à ne pas s'aventurer sur la route de Touzer, attendu qu'il y a un passage où les voleurs s'embusquent pour piller et tuer les voyageurs. Aḥmed, malgré tout ce qu'on put lui dire, partit de Gafsa après le coucher du soleil. Il avait attendu la nuit, afin de ne pas donner l'éveil aux Arabes de la tribu des Ḥamamma qui se trouvaient en ville, et qui auraient pu se mettre à sa poursuite. Il marcha toute la nuit; au point du jour, il était à Foum-ez-Zekâk, l'entrée des défilés; à cet endroit, on voit des mamelons qui bornent l'horizon; on se trouve en présence des Oulâd-Salâma de la tribu des Ḥamamma; c'est là que ces Arabes s'embusquent pour arrêter les voyageurs : Aḥmed y vit une vingtaine de morts enterrés sous des monceaux de pierres. Il avait tant marché depuis son départ de Tunis et si peu dormi, il était si fatigué que, à la vue de ces tombeaux il sentit son

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cœur défaillir. Le danger était devant lui ; s'il continuait sa route, il allait à la rencontre des voleurs ; s'il restait, les voleurs viendraient le trouver sur le théâtre de leurs exploits. Il ne put toutefois s'empêcher de se reposer dans ce lieu maudit.

Après avoir dormi pendant une heure, il se leva et poursuivit son chemin ; à peine avait-il fait quelques pas, qu'il s'aperçut que deux Arabes couraient sur lui ; lui aussi se mit à courir pour s'éloigner ; mais trop fatigué pour gagner du terrain, et se voyant près d'être atteint, il s'arrêta. Il avait un bâton ; les voleurs étaient armés l'un d'un poignard, l'autre d'une massue : on parlementa à distance. — Aḥmed fit observer qu'il n'avait rien ; — les Arabes lui demandèrent ses vêtements. — Aḥmed répondit qu'il était chargé d'une lettre du Bey de Tunis pour le gouverneur du Djerid, qu'il se trouvait placé sous la protection de ces deux personnages, et qu'il arriverait malheur à ceux qui l'empêcheraient de remplir sa mission ; que d'ailleurs des cavaliers du gouvernement, qui étaient partis après lui de Gafsa, allaient passer, et il invitait ses deux adversaires à s'éloigner. — Un des voleurs, pour toute réponse, lui lança une grosse pierre, qui ne l'atteignit point. — Lui, de son côté, en lança une autre ; et le combat allait s'engager, lorsqu'on vit arriver des cavaliers. — « Dieu me délivra ainsi du danger qui me menaçait, nous dit notre Soufi, en nous racontant cette histoire ; car les deux chiens qui aboyaient après moi, et qui auraient fini par me manger, prirent aussitôt la fuite. Il ne devait nullement partir de Gafsa des cavaliers du gouvernement ; ceux qui venaient d'arriver étaient des Arabes marabouts de la tribu des Oulâd-Sidi-Cheiḳ, qui allaient à Touzer. »

Aḥmed arriva dans cette ville deux heures après le lever du soleil : c'était le septième jour depuis son départ de Tunis. Entre le départ et l'arrivée, il s'était écoulé 140 heures, dont 80 de repos et 60 de marche, il avait parcouru 105 lieues kilométriques.

Il présenta la lettre du Bey au gouverneur du Djerid, qui lui fit donner l'hospitalité par le nouveau cheiḳ de Touzer. Quant aux réclamations du créancier, le gouverneur répondit que le neveu, héritier de feu Nacer, n'avait point d'argent ; qu'il fallait attendre jusqu'à la récolte des dattes, à moins que le Bey ne donnât ordre de vendre la propriété engagée.

Aḥmed rentra à Tunis avec une caravane, après 25 jours d'absence et 17 jours de marche, il eut pour salaire 30 francs.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ce récit fait voir avec quelle facilité les Arabes entreprennent, pour une modique somme, des voyages longs et périlleux. Nous devons dire toutefois que dans l'intérieur de l'Afrique les routes sont loin d'être aussi dangereuses, et que d'ailleurs des courriers montés sur des dromadaires peuvent aisément se soustraire à la poursuite d'un ennemi.

C'est avec leurs dromadaires que les Arabes du Souf et les Chamba d'Ouargla vont, au delà des limites de l'Algérie, attaquer les Touârek dans leur désert.

Les Chamba portent la guerre jusqu'aux environs de Rdâmes (Ghdames) : « Ils sont venus une fois, nous disait un Arabe de cette ville, nous voler trente chameaux. Nous montâmes sur nos dromadaires et nous nous mîmes à la poursuite de ces pillards : nous marchions jour et nuit : la nuit, nous éclairions la route avec un fanal, afin de pouvoir suivre leurs traces. Après le quatrième jour, nous vîmes les feux de leur bivouac; ils s'étaient enfin arrêtés, épuisés de fatigue et de sommeil, croyant qu'ils n'étaient point poursuivis, ou qu'on avait perdu leurs traces. Nous mîmes aussitôt pied à terre, et nous nous approchâmes en silence, avec nos armes, prêts à faire feu. Nous trouvâmes les Chamba profondément endormis : nous prîmes d'abord leurs armes pour les mettre à l'écart, après quoi beaucoup d'entre eux passèrent de la vie à la mort sans se réveiller; les autres se sauvèrent. Quant à nous, nous avions retrouvé nos chameaux et fait un riche butin. »

Il arrive tous les ans, en Algérie, des chameaux et des dromadaires de Rdâmes, achetés dans cette ville par des marchands du Souf, et vendus ensuite par ces marchands aux Arabes du Sahara : le prix d'un chameau est de 150 à 200 fr.; un dromadaire vaut le double. La valeur d'un bon dromadaire, en Égypte, varie de 250 à 375 fr.

Nous croyons devoir donner ici les prix qui ont cours, sur différentes routes, pour le transport des marchandises à dos de chameau, afin d'avoir un terme de comparaison qui nous permette de fixer, d'une manière approximative, le prix de la journée de course d'un dromadaire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

NOMS DES LOCALITÉS.	Journées de marche de 10 heures.		Prix de transport.		Prix comparatifs par journée.	
De Tunis à Nefta.	10	»	27 fr.	50 c.	2 fr.	75 c.
De Tunis au Souf.	13	»	48	»	3	70
Du Souf au Tougourt. . . .	2	1/2	7	50	3	»
De Tougourt à Biskra. . . .	5	»	15	»	3	»
De Biskra à Constantine. .	5	1/2	16	75	3	40
De Tripoli à Rdâmes. . . .	10	»	30	»	3	»
Totaux. . .	46	»	156 fr.	75 c.	3 fr.	40 c.

Nous avons vu que le prix de la journée d'un courrier à pied est de 2 fr. 50 c.; il est, pour un chameau chargé de marchandises, de 3 fr. 40 c. Soit 5 fr. pour un dromadaire, et 2 fr. 50 pour l'Arabe qui le fera courir : le prix de la journée d'un courrier monté sur un dromadaire sera de 7 fr. 50 c.

ORGANISATION DU SERVICE DES COURRIERS.

Le gouvernement de l'Algérie aura à sa solde huit courriers arabes, dont quatre résidant à Biskra et quatre à Timimoun, dans le Touât; celui du Sénégal aura, de son côté, quatre courriers à Saint-Louis et quatre autres à Chinguêti, dans l'Adrâr.

Les courriers de Biskra seront des Béni Mzab ou des Chamba; ceux de Timimoun seront des Arabes du Touât ou des Touârek; ceux de Saint-Louis et de Chinguêti appartiendront au pays d'Adrâr.

Les départs de Biskra et de Saint-Louis auront lieu une fois par semaine.

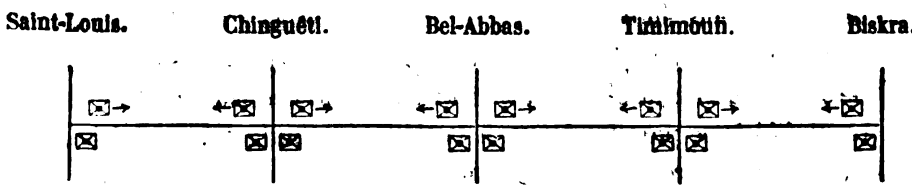
La distance comprise entre Biskra et Timimoun sera parcourue par les courriers de Biskra; ce seront les courriers de Timimoun qui franchiront la distance comprise entre ce point et Bel-Abbas. De même, les courriers de Saint-Louis feront le service entre ce point et Chinguêti, tandis que ceux qui résideront dans cette dernière ville iront jusqu'à Bel-Abbas.

Chaque courrier, après avoir parcouru son étape, se reposera pendant un temps à peu près égal à celui de la course qu'il aura faite; il alternera ainsi son séjour entre les deux stations placées à l'extrémité de la ligne qu'il devra parcourir.

Dans la figure que nous traçons ici, nous indiquons par des rec-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tangles les seize courriers placés sur la ligne depuis Saint-Louis jusqu'à Biskra; ceux qui ont des flèches parcourent l'espace qu'ils doivent franchir en moins de sept jours; pendant tout ce temps, les huit autres se reposent.



Il conviendra, afin que le service ne soit point livré au caprice des courriers qui iront à Bel-Abbas, soit de Timimoun, soit de Chinguêti, d'avoir, dans chacune de ces deux dernières villes, un employé arabe, chef de service, dépendant, l'un du gouvernement de l'Algérie, l'autre de celui du Sénégal.

Ces employés choisiront, dans le lieu de leur résidence, les individus qui leur paraîtront propres à remplir le service de courrier; ils recueilleront de leur bouche des informations sur la géographie et le commerce des contrées qu'ils auront traversées. Ils prendront eux-mêmes des notes dans le lieu de leur résidence, et ils enverront, tous les mois, leur travail, celui de Timimoun à un agent supérieur, résidant à Biskra; celui de Chinguêti, à un autre agent demeurant à Saint-Louis.

Les courriers auront une haute paye de 7 fr. 50 c. par jour, lorsqu'ils seront en course, et de 2 fr. 50 c. seulement pendant les jours de repos; ce qui revient à un salaire journalier de 5 fr., ou à un traitement de 150 fr. par mois.

Il y aura des primes d'encouragement pour les courriers qui franchiront l'espace avec le plus de vitesse, afin que le temps nécessaire à la transmission des dépêches atteigne par la suite sa dernière limite (1). Et pour cela, il sera nécessaire que, dans les stations intermédiaires, c'est-à-dire à Chinguêti, Bel-Abbas et Timimoun, le départ des courriers ait lieu aussitôt après l'arrivée des dépêches;

(1) Si, comme Léon l'Africain l'affirme, on peut atteindre le chiffre de 50 lieues par jour, les dépêches du Sénégal iront à Biskra en 16 jours.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tandis qu'à Biskra et à Saint-Louis, le départ aura lieu périodiquement une fois par semaine, à jour et à heure fixes.

Il est maintenant facile de calculer la dépense qu'entraînera un pareil service.

Le personnel se composera :

De deux agents supérieurs, l'un à Biskra, l'autre à Saint-Louis;

De deux employés arabes, l'un à Timimoun, l'autre à Chinguêti;

De seize courriers arabes ayant chacun un bon dromadaire.

La moitié de ce personnel sera à la charge du budget de l'Algérie, l'autre moitié figurera au budget des colonies.

La dépense annuelle, soit pour la marine, soit pour la guerre, sera de 25,000 fr., savoir :

Un agent supérieur, traitement annuel.	6,000 fr.
Un employé arabe.	3,000
Huit courriers arabes, à 1,800 fr. l'un, ensemble.	14,000
Gratifications.	1,600
Total des dépenses.	25,000

Nous devons parler maintenant de deux objections qu'on pourrait opposer au projet que nous développons dans ce mémoire.

On objectera :

1° Qu'il est difficile de faire parcourir des contrées inconnues à des individus isolés, que des voleurs peuvent arrêter à chaque instant;

2° Qu'on n'a jamais vu, dans le désert, un service de poste établi sur une aussi grande échelle.

Nous avons déjà dit, en parlant du choix des courriers arabes, que ces individus seront pris dans la localité même qu'ils doivent fréquenter : ainsi les Béni-Mzab vont journellement de leur pays dans les principales villes de l'Algérie, et *vice versâ*; de leur pays à Timimoum, la route est encore plus facile pour eux. De même, des Arabes du Touât peuvent se porter jusqu'à Bel-Abbas, et donner, en ce point, la main à des Arabes de l'Adrâr venus de Chinguêti. D'ailleurs, l'Arabe, monté sur un bon dromadaire, n'a rien à craindre, attendu que la rapidité de la course de sa monture le soustrait à tout danger. Ainsi, lorsque les marchands de Rdâmes, qui vont commercer à Temboktou, veulent retourner dans leur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pays, après avoir réalisé une bonne somme en poudre d'or, au lieu d'opérer leur retour avec une caravane, ils préfèrent acheter un bon dromadaire, et partir seuls à grande vitesse.

D'ailleurs, le désert, loin d'être un sol inhospitalier, comme on l'a trop souvent répété, offre aux voyageurs plus de sécurité peut-être que les grandes routes des pays civilisés. Qu'il nous soit permis de rapporter quelques faits à l'appui de l'opinion que nous venons d'émettre.

Léon l'Africain raconte que, dans son voyage à Temboktou, en 1520, la caravane dont il faisait partie rencontra, dans la plaine d'El-Araouân, le cheiḳ des Touâreḳ de cette contrée, à la tête de cinq cents hommes, tous montés sur des chameaux. Le cheiḳ venait percevoir le droit de passage sur ces terres, payé en marchandises, et pouvant s'élever à 10 fr. par charge de chameau.

Ce cheiḳ, ayant invité les marchands de la caravane à se transporter au lieu où il avait dressé ses tentes, pour y recevoir l'hospitalité, fit tuer plusieurs chameaux jeunes et vieux, des moutons et quelques autruches qui avaient été prises en chemin. On servit des ragoûts de viande avec beaucoup d'épices; le pain était fait de millet et de graine de navette; le dessert se composait de dattes et de vases pleins de lait. Les marchands passèrent deux jours sous les tentes du cheiḳ, faisant des repas homériques; le troisième jour, ils quittèrent ce lieu de délices pour rejoindre la caravane qui avait continué sa route; le cheiḳ et sa suite les escortèrent jusqu'au lieu où ils étaient attendus. Léon fait observer que les dépenses faites par le cheiḳ, dans cette circonstance, excédaient de beaucoup, sans comparaison, la valeur des objets qui lui avaient été donnés au passage de la caravane.

Dans l'itinéraire d'une caravane du Saḥara au pays des Nègres, publié en 1848, par M. le général Daumas, on voit quinze Chamba qui, sous la conduite d'un Tarḳ, entreprennent un voyage de Mettili à Ḳachna, dans un but commercial. Le passage de ce remarquable ouvrage que nous allons reproduire, nous montrera, à trois siècles de distance, les Touâreḳ hospitaliers comme au temps de Léon l'Africain.

« Pendant que nous déjeunions, une vingtaine de Touâreḳ, tous montés sur des chameaux et dont l'un portait un fusil, apparurent à l'horizon; ils se dirigeaient vers nous. — C'est Ould-Biska, le chef du Djebel-Hoggar, nous dit notre guide; allons au-devant de lui...

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Nous campâmes à quelque distance du douar d'Ould-Biska. A peine avions-nous terminé notre installation, que nous vîmes arriver, au milieu du cercle tracé par nos bagages, quatre serviteurs de notre hôte, conduisant quatre chameaux gras :

» Voici l'hospitalité du cheiḳ, nous dirent-ils; et chacun d'eux, au même instant, abattit d'un seul coup de sabre au jarret l'animal qu'il tenait en laisse. Les pauvres bêtes, ainsi mutilées, beuglaient douloureusement en cherchant à se relever, et nous nous empressâmes de les saigner au nom de Dieu. Nous les partageâmes entre nous ensuite, et nous en fîmes un excellent repas.

» Le lendemain, nous nous réunîmes pour aller offrir notre présent à Ould-Biska.

» Il nous reçut à la porte de sa tente. Sa femme Faṭouma tenait sur ses genoux un petit enfant de quatre ou cinq ans. Tous les habitants du douar, hommes, femmes, enfants, se pressaient autour de nous.

» Après les compliments, notre guide remit au cheiḳ nos douros (trois douros par marchand), et fit étaler devant lui les étoffes et les vêtements que nous lui offrions; il les reçut de bonne grâce, non sans les avoir attentivement examinés et fait examiner à Faṭouma, qui nous en parut satisfaite.

» L'argent nous revint presque aussitôt, car Ould-Biska l'employa tout entier en emplettes de burnous, de bonnets, de ḥaïk, de toiles de coton, etc. » (1).

La probité des Touâreḳ n'est pas moins remarquable que leur hospitalité; on en jugera par le fait suivant que nous tenons d'un marchand de Ṛdâmes.

Nous partîmes de Ṛât pour le Soudan avec une caravane de cent chameaux. Après quelques jours de marche, le ciel s'obscurcit, la température du jour resta froide comme celle de la nuit; la neige, tombant sans interruption pendant trois jours, nous tint cloués à la même place, saisis de froid.

Plusieurs de nos chameaux périrent; pour continuer notre route,

(1) L'ouvrage que nous venons de citer, et que nous devons aux études pleines d'intérêt du général Daumas sur la géographie et le commerce de l'intérieur de l'Afrique, peut être considéré comme un premier jalon posé sur la route de l'Algérie au Sénégal, ou comme un phare éclairant la nuit du désert.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

il nous fallut laisser une partie de notre chargement à la garde de Dieu. Arrivés à Ahir, nous fîmes partir pour le lieu du sinistre, des Touârek avec un nombre de chameaux suffisant pour prendre les marchandises que nous avions abandonnées. Elles restèrent ainsi dans le désert plus de deux mois, et nous n'avions nulle crainte, car elles étaient là en sûreté aussi bien que dans un magasin.— Voyant notre surprise, celui qui nous racontait cette histoire ajouta : lorsque les Touârek trouvent, sur les routes fréquentées par les caravanes, des marchandises abandonnées, ils n'y touchent point, à moins que ce ne soit pour les couvrir et les préserver de la pluie.

Une particularité non moins remarquable que signale M. Panet, c'est que malgré les hostilités qui divisent les tribus du désert, les marchands sont respectés par le parti ennemi. Ainsi, la caravane dans laquelle ce voyageur avait pris place, et qui se composait de marchands de Chinguêti, avait traversé sans obstacle le Trarza, dont les habitants comptent parmi leurs ennemis les Arabes d'Adrâr.

Il nous reste à parler maintenant de l'objection qui pourrait naître de la longueur de la ligne qu'il s'agit de parcourir, depuis Saint-Louis jusqu'à Biskra.

Nous avons tout d'abord écarté cette objection en divisant la route en quatre sections. Nous savons d'ailleurs qu'au temps de Léon l'Africain, le roi de Temboktou faisait voyager des courriers arabes sur la route qui de cette ville du Soudan aboutit à la frontière méridionale du Maroc : l'espace parcouru était de 400 lieues.

En 1836, nous avons vu nous-même, à la Mekke, un service de courriers arabes montés sur des dromadaires, qui avait été organisé par Méhémed-Alî, entre cette ville et le Kaire, sur une ligne de 375 lieues ; cependant la création de ce service pouvait éprouver des difficultés, à cause de la nature sauvage et guerrière des populations de l'Arabie. C'est par cette voie que nous faisions parvenir de la Mekke au Kaire, les lettres que nous adressions à Paris à notre illustre et savant compatriote Arago.

La distance comprise entre Biskra et Bel-Abbas est de 415 lieues ; la distance de Saint-Louis au même point est de 385 lieues. Ainsi le Sénégal et l'Algérie auront à organiser un service de courriers sur des routes qui ont à peu près la longueur des lignes que nous venons de citer, à savoir : la ligne qui de Temboktou aboutit à la frontière méridionale du Maroc, et celle qui de la Mekke aboutit au Kaire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

RÉSULTATS DE L'ORGANISATION DU SERVICE.

Le service de courriers arabes que nous proposons entre Saint-Louis et Biskra intéresse également le Sénégal et l'Algérie.

Le Sénégal aura avec la métropole une correspondance régulière et à de courts intervalles, pour les besoins du gouvernement et du commerce; il aura des communications suivies avec le pays d'Adrar; il étendra ses relations commerciales vers le centre de l'Afrique.

En donnant par l'Algérie la main au Sénégal, nous ferons connaissance avec toutes les populations intermédiaires, qui, à leur tour, désireuses de commercer avec une nation annonçant depuis vingt ans, sa richesse par l'émission de sommes considérables qui pénètrent jusqu'au Soudan, viendront faire défiler, sous nos yeux, leurs longues caravanes chargées des denrées de l'intérieur de l'Afrique, et prendront en échange les produits variés de notre industrie; elles entreront dans le cercle de nos affaires : l'Algérie portera son activité vers le Sud, le Sénégal marchera vers l'Est; Temboktou sera le point d'intersection.

Nos courriers, sans qu'il soit besoin de les y inviter, avec cette aptitude qui est si remarquable chez les Arabes, feront, pour leur propre compte, un petit commerce avec les points extrêmes de la ligne qu'ils auront à parcourir. Les connaissances pratiques qu'ils acquerront en peu de temps, et qu'ils nous communiqueront, seront pour nos maisons de commerce d'une grande utilité. On pourra de même se servir des Arabes chefs de service, placés à Timimoun et à Chinguêti, pour avoir de bons renseignements, car ceux-là aussi feront du commerce et sauront s'enrichir.

Porté par nos courriers sur tous les points de la ligne jusqu'au Sénégal, le journal arabe qui s'imprime à Alger, donnera une idée de notre puissance et de nos efforts en faveur de la civilisation.— Nous étions à Tougourt, en 1848, lorsque la nouvelle de la prise d'Abd el-Ḳader nous fut annoncée par un numéro de ce journal, qu'on venait de faire parvenir au cheiḳ de Tougourt. Tout le monde s'entretenait de ce grave événement, et chacun répétait la version donnée par la feuille arabe. Si, au contraire, cette nouvelle se fût propagée de proche en proche jusqu'à Tougourt, avec les commentaires et les hyperboles des chroniqueurs arabes, nous aurions eu des versions

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fantastiques comme un conte des *Mille et une nuits*; toutes ces versions se seraient trouvées d'accord sur un seul point, à savoir le ridicule qu'elles n'auraient pas manqué de déverser sur l'armée française. — C'est ainsi que M. Panet, à son passage à Chinguêti, a entendu raconter d'une manière burlesque le bombardement de Mogador par nos braves marins.

La végétation du désert, qu'il nous importe de connaître au point de vue scientifique, fournit aux Arabes une foule de plantes utiles, dont ils connaissent d'ailleurs toutes les propriétés : il y a les simples dont ils font un grand usage, les poisons et les contre-poisons, les plantes tinctoriales, etc. Il nous suffira de donner quelques instructions à nos courriers pour avoir des collections de plantes avec leurs noms arabes et leurs propriétés.

Nous pourrons acquérir aussi, par le même moyen, des notions plus précises sur la géographie de l'intérieur de l'Afrique, sur les tribus arabes et sur les Touârek, sur les mœurs et les usages de ces populations, sur les mouvements qu'elles opèrent, soit pour les exigences de la vie nomade, soit pour les besoins de leur commerce.

Les Arabes qui feront le service de courriers entre Saint-Louis et Biskra feront passer sous nos yeux une foule de produits qui nous sont encore inconnus. Ils nous apporteront, par exemple, des dattes du Touât, qui sont de qualité supérieure, et qui feront peut-être, un jour, l'objet d'un grand commerce. C'est ainsi qu'à Médine, en Arabie, sur la même latitude, on exporte des dattes, soigneusement placées dans des boîtes, pour le Kaire, Damas et Constantinople. Les dattes de Médine, que nous avons goûtées sur les lieux mêmes, sont grosses, charnues et pleines de saveur.

C'est en développant notre commerce avec l'intérieur de l'Afrique; c'est en nous mettant en communication avec les populations de ce vaste continent, et en leur faisant parvenir, avec les articles courants, des échantillons de divers objets d'art, de bijouterie, d'orfévrerie et d'ébénisterie, que nous ferons pénétrer les besoins du luxe jusqu'au pays des Noirs. Un jour peut-être nous verrons arriver en Algérie des gens du roi de Temboktou, qui viendront, montés sur des dromadaires, les mains pleines de poudre d'or, visiter nos magasins pour y faire de riches commandes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

RÉSUMÉ.

Nous proposons la création d'un service de courriers arabes montés sur des dromadaires, entre le Sénégal et l'Algérie, de Saint-Louis à Biskra, sur un parcours de 800 lieues kilométriques, afin que la correspondance du Sénégal avec la France puisse se faire d'une manière régulière, au lieu d'employer, à de longs intervalles, la route coûteuse et éventuelle de la mer.

Sur la ligne que ces courriers auront à parcourir se trouvent situées deux grandes oasis, l'Adrâr et le Touât, comme deux lieux d'étape bien approvisionnés et abondamment pourvus d'eau : ce sont les nœuds principaux de cette ligne.

L'espace compris entre Saint-Louis et Biskra sera parcouru d'abord en vingt-sept jours, et par la suite, lorsqu'on aura pu choisir des courriers montés sur de bons dromadaires, lorsque surtout les populations placées sur la route seront habituées à voir passer nos courriers, et qu'il n'y aura aucune cause de retard, seize jours suffiront pour le transport des dépêches de Saint-Louis à Biskra.

Il y aura quatre courriers à Biskra, quatre à Timimoun, dans le Touât, quatre à Saint-Louis et quatre à Chinguêti, dans l'Adrâr. Les départs de Saint-Louis et de Biskra auront lieu à jour fixe, une fois par semaine.

Il y aura deux employés arabes, chefs de service, placés, l'un à Timimoun, l'autre à Chinguêti et deux agents supérieurs, dont l'un résidera à Biskra et l'autre à Saint-Louis.

La moitié de ce personnel sera à la charge du département de la guerre, l'autre moitié sera portée au budget de la marine et des colonies. Pour chaque département, la dépense annuelle sera de 25,000 francs.

La création de ce service dirigera naturellement les relations du Sénégal et de l'Algérie vers le centre de l'Afrique : nos courriers nous apporteront tous les produits qui pourront nous intéresser, car les Arabes sont doués d'un sens pratique bien remarquable, ce dont nous avons pu nous convaincre toutes les fois que nous nous sommes trouvé en contact avec eux (1); ils nous feront connaître les plantes

(1) En Égypte, un cheik arabe nous a présenté des cendres provenant des va-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

du désert et leurs qualités propres à l'industrie et à la médecine des indigènes; ils seront, en outre, pour nous, des explorateurs qui nous mettront à même de poursuivre efficacement nos études géographiques sur l'intérieur de l'Afrique.

Le commerce de l'Algérie et du Sénégal, avec un pays qui nous sera mieux connu, se fera sur une plus grande échelle; les populations africaines s'enrichiront avec nous, et leurs besoins se développeront. Alors nous ferons entrer dans notre commerce avec le Soudan des articles qui n'ont pas encore droit de cité dans le pays des Noirs, et nous recevrons en échange, outre les denrées que nous avons signalées sur notre carte des routes commerciales de l'Algérie, des produits inconnus qui pourront convenir aux besoins de notre civilisation. C'est ainsi que l'Europe fait aujourd'hui dans l'Inde un grand commerce de *gutta percha* de Singapour, qui, en 1844, était encore un article sans valeur.

PRAX,

Ancien officier de la marine de l'État.

---

rechs de la mer Rouge, très-riches en soude, en nous demandant s'il nous conviendrait d'en importer en France. Ces cendres ont été signalées par Volney dans son ouvrage sur l'Égypte et la Syrie.

A Tougourt, un Arabe nous a montré des cristaux de pyrite de fer, qu'il avait recueillis comme échantillons, afin de savoir s'il pourrait vendre de ce minerai aux Français établis à Constantine.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

OASIS DE BISKRA[1].

Biskra est situé à 34° 98′ de latitude Nord, et à 3° 30′ de longitude Est, à 232 kilomètres S.-O. de Constantine et à 369 S.-E. d'Alger, à l'entrée du grand désert. Vers le N.-O. est une chaîne de montagnes qui sépare Biskra de la plaine d'El-Outaia, et qui, pendant l'hiver, le préserve un peu des vents froids du Nord; vers le S.-E. est une plaine immense qui se perd à l'horizon et dont l'aspect est varié par de nombreuses oasis, auxquelles les Arabes ont donné le nom de Ziban. L'oasis de Biskra renferme une quantité prodigieuse de palmiers qui, vus du col de Sffa, sur la route d'El-Outaia, présentent un coup d'œil magnifique. Outre les palmiers, on remarque encore dans les jardins de cette oasis un assez grand nombre d'arbres fruitiers, tels

(1) Le travail que nous publions est emprunté à une collection de mémoires fournis par les chirurgiens militaires attachés aux bureaux arabes de l'Algérie. Beaucoup de ces documents offraient un plus grand intérêt scientifique que celui que nous soumettons à nos lecteurs; malgré ce que les hommes spéciaux y trouveront d'incomplet, nous l'avons cependant choisi à cause des détails pittoresques qu'il contient sur l'oasis de Biskra, dont il est question dans l'article précédent. Le service de santé organisé auprès des bureaux arabes est à même de recueillir des renseignements intéressants sur la condition physique du peuple arabe. Nous serions heureux si la publication que nous faisons aujourd'hui avait pour résultat de stimuler le zèle des praticiens dévoués qui donnent leurs soins aux indigènes
(*Le Directeur de la Revue.*)

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

que l'abricotier, le figuier, l'olivier, le grenadier, etc. Tous ces arbres sont cultivés avec un soin admirable; comme il règne une grande sécheresse pendant la moitié de l'année, les Arabes ont pratiqué, à 2 kilomètres de l'oasis, du côté du Nord, un canal de dérivation qui passe devant le fort Saint-Germain, et qui distribue l'eau, par un système très-bien entendu d'irrigation, dans toutes les parties de l'oasis. Pendant quelques mois de l'année, la rivière qui alimente ce canal, et qui porte le nom d'Oued-Zeyour, est entièrement à sec au-dessous de la prise d'eau. Les environs de l'oasis, du côté du Sud et du côté de l'Ouest, sont livrés à l'agriculture dans un rayon de 2 kilomètres.

Le froid n'est jamais bien vif à Biskra, et la température ne descend que très-exceptionnellement au-dessous de 6° centigrades au-dessus de zéro. Les chaleurs y sont souvent très-fortes, depuis le 15 mai environ jusqu'au 15 septembre; le thermomètre atteint quelquefois 48°, mais le point ordinaire est 42°. La température est presque aussi suffocante pendant la nuit; aussi la plupart des Arabes couchent sur leurs terrasses pendant l'été; il faut attribuer en partie à cette coutume les ophthalmies endémiques qui sévissent sur les habitants.

Les vents qui règnent le plus souvent à Biskra, sont ceux du S.-E. en été, et du N.-O. en hiver. Il est rare que la girouette quitte ces deux directions; le vent est quelquefois d'une violence excessive; il déracine des palmiers, parmi ceux qui sont les plus élevés. La pluie est assez rare et jamais de longue durée; les orages qui amènent de fortes pluies éclatent surtout aux mois de septembre et d'octobre, mais il ne tombe de rosée dans aucune saison de l'année.

La population indigène du cercle de Biskra peut être divisée d'après les mœurs et les habitudes en deux fractions bien distinctes: les nomades et les Zibaniens. Ceux-ci, qui habitent les villages, quittent rarement leur pays. Ils passent presque tout leur temps à la culture de leurs champs et de leurs jardins. Les autres, au contraire, sont adonnés spécialement à l'élève des troupeaux: à l'époque de la forte chaleur, lorsque le soleil a brûlé toutes les herbes, ils émigrent vers le Tell, emmenant leurs bestiaux avec eux. C'est là qu'ils font l'échange contre du blé et de l'orge de leurs produits, qui consistent surtout en tissus, laine, dattes, plumes et œufs d'autruche, tabac en feuilles, certaines plantes tinctoriales, telles que le henné et la garance, etc. Ils reviennent ordinairement dans la pre-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mière quinzaine de septembre, lorsque la belle saison commence dans les Ziban. Pendant l'hiver et l'automne, c'est-à-dire depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril environ, on jouit dans les oasis d'une température délicieuse; aussi c'est cette saison que les touristes doivent choisir pour venir visiter ce pays.

Le costume des Arabes de cette contrée diffère peu de celui des Arabes des autres parties de l'Algérie. Les hommes ont pour habillement une chemise, un haïk et un burnous; une partie du haïk couvre la tête, elle est retenue par quelques tours d'un lien en laine ou en poil de chameau. Je ne parle, bien entendu, que des Arabes qui ont quelque aisance; car ici, comme partout, on en trouve un grand nombre qui n'ont que de misérables haillons pour se couvrir. Il n'y a guère que les gens très-riches qui connaissent l'usage du seroual ou pantalon. Les femmes ne portent pas en général de chemise, et n'ont qu'une espèce de robe très-ample avec des manches très-larges, qui laissent les bras nus jusqu'au coude; un haïk et un mouchoir sur la tête complétent à peu près leur costume. Une coutume qui est particulière aux femmes de ce pays et qui me paraît très-bizarre, consiste à augmenter le volume de leurs tresses de cheveux avec de la laine non filée. Je n'en ai pas encore vu une seule qui fît exception.

La population de ces contrées est assez laborieuse; les hommes consacrent presque tout leur temps à la culture de leurs champs, ou de leurs jardins, tandis que les femmes, outre les soins du ménage, s'occupent de la fabrication des tissus, tels que haïk, tapis, etc. On ne peut pas accuser d'oisiveté les Arabes des Ziban; aussi sont-ils exempts généralement des maladies qu'engendre ce vice.

Ils font une consommation immodérée du kif, qui n'est autre chose que les extrémités des tiges du chanvre, avec les feuilles, les fleurs et les graines; on cultive beaucoup cette plante dans certaines oasis, et surtout à Tolga et à Bouchagroun. Les Arabes fument le kif, afin de se donner des rêves; d'autres le prennent sous forme de pâte, il reçoit alors le nom de hachich. L'usage de cette plante enivrante est très-pernicieux à la santé. Pour peu que l'on fasse un abus de cette substance, les facultés intellectuelles s'affaiblissent notablement et on finit par tomber dans la démence.

La nourriture des indigènes du cercle de Biskra se compose du mets national appelé kouscousson, de dattes, de lait, de figues, etc. Ils

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mettent dans leurs aliments une grande quantité de felfel ou poivre rouge, souvent dans le but d'exciter leurs sens épuisés. Les épices, lorsqu'on n'en abuse point, favorisent la digestion dans les pays chauds; elles engendrent, au contraire, des irritations des voies digestives, lorsqu'on les emploie avec excès : dans les oasis, on en fait une grande consommation; aussi voit-on paraître tous les jours sur le marché une immense quantité d'épices de toutes sortes.

Le jeûne que les Arabes sont obligés d'observer pendant le ramadan est un véritable supplice dans la saison d'été, pour les pays où il règne, comme dans les Ziban, une température de 45 à 50°. Je connais plusieurs musulmans très-fervents, d'ailleurs, qui ont été obligés, malgré eux, d'interrompre une abstinence qu'ils ne pouvaient plus supporter; j'en ai vu qui étaient dans un état presque voisin du délire. La privation de tout aliment et de tout liquide est surtout funeste pour les individus qui, par leurs fonctions, sont obligés de parler souvent ou de se livrer à des travaux pénibles.

Les Arabes qui habitent les villages sont loin d'être logés conformément aux préceptes hygiéniques. En général, leurs chambres sont obscures, étroites, humides et très-mal aérées. Elles n'ont ordinairement qu'une petite porte d'entrée, sans autre ouverture, pour faciliter le renouvellement de l'air, trop souvent vicié par des émanations de toutes sortes : on sait qu'il n'est pas rare de voir, chez les Arabes les chevaux, les bêtes de somme et les bestiaux remisés pendant la nuit dans l'habitation même de la famille.

Dans les tribus, les Arabes n'enterrent presque jamais les cadavres des animaux qui meurent; ils les laissent même assez près de leurs tentes; c'est une coutume dangereuse pour l'hygiène pendant les grandes chaleurs de l'été, surtout lorsqu'il règne déjà des maladies épidémiques.

Il faut signaler aussi comme un fait des plus fâcheux l'habitude d'enfermer les hommes qui se sont rendus coupables de quelque délit dans les silos. L'air, que les anciens appelaient le *pabulum vitæ*, aussi essentiel à la vie que les aliments, ne peut pas être renouvelé dans ces prisons souterraines. Il n'est pas rare, lorsqu'une semblable détention se prolonge, de voir la santé des prisonniers s'altérer de la manière la plus déplorable. C'est là un des points nombreux où l'intervention de l'administration française est des plus urgente, afin d'améliorer la condition sociale des indigènes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Les maladies endémiques observées le plus fréquemment dans ce pays sont l'ophthalmie et le *bouton de Biskra*, et qui n'est autre chose, je crois, que le bouton d'Alep.

Le bouton de Biskra affecte de préférence les parties qui sont exposées à l'air. Il débute ordinairement par des petites pustules qui sont rassemblées en groupes, ou éparses sur divers points du corps. Le fluide qu'elles contiennent se convertit en croûtes qui affectent différentes formes; leur épaisseur varie, en général, suivant le degré d'inflammation; au pourtour se voit une auréole rougeâtre. Cette affection n'est nullement dangereuse et suscite rarement le développement de phénomènes sympathiques. Les malades ne cessent nullement de vaquer à leurs occupations. Le bouton de Biskra suit ordinairement une marche chronique, et résiste à tous les topiques; le temps seul peut amener la guérison qui n'a pas lieu avant trois ou quatre mois; à la place de cette affection restent, après la guérison, des traces indélébiles, d'une couleur plus ou moins rougeâtre. La cause du bouton de Biskra n'est pas encore bien connue; on pense généralement qu'il est dû à l'excitation très-grande de la peau par suite d'une température très-élevée: en effet, cette affection ne paraît que dans les pays très-chauds.

L'ophthalmie ne se montre pas toujours au même degré; tantôt ce n'est qu'une inflammation de la conjonctive seulement; d'autres fois (et ce sont les cas les plus graves) la cornée transparente se trouve également affectée, et se couvre de nombreuses ulcérations; c'est dans cette dernière circonstance surtout qu'il faut se hâter d'appliquer un remède, si l'on ne veut pas s'exposer à voir le malade perdre la vue d'une manière très-rapide. La solution de nitrate d'argent à la dose de 2 à 3 décigrammes par once d'eau distillée est un remède excellent pour cette affection.

La cause de l'ophthalmie de Biskra n'est pas encore bien connue. Les Européens n'en sont pas plus à l'abri que les indigènes Ceux-ci croient y être moins exposés lorsqu'ils ont teint le bord libre de leurs paupières avec un mélange qu'ils appellent kohl et qui est un composé de sulfure de plomb et de sulfure de manganèse. En effet, on remarque que les femmes qui emploient très-souvent le kohl dans un but de coquetterie, sont plus rarement atteintes d'ophthalmie que les hommes.

Les affections qui se présentent le plus souvent à l'observation du

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

médecin chez les indigènes sont : la diarrhée, la fièvre intermittente et la syphilis : 1° la première de ces affections est très-commune à l'époque des fruits qui sont consommés avant d'avoir atteint un degré de maturité convenable; les melons et les pastèques sont bien souvent la cause de cette maladie. A Biskra, un grand nombre des affections des voies digestives est due à l'eau qui, outre la grande quantité de sels qu'elle contient naturellement, se charge dans les sâkieh (noria) de beaucoup d'impuretés; 2° la fièvre intermittente est assez fréquente chez les indigènes et surtout à Biskra, ce qui peut s'expliquer par cette couche de terre noire qui se trouve au fond de toutes les sâkieh de l'oasis. Les émanations qui s'en dégagent produisent sur l'organisme les mêmes effets que les effluves paludéens.

Il est incontestable que le service de santé, établi auprès des bureaux arabes, a exercé une grande influence dans le cercle, au point de vue de l'hygiène générale et privée. Cependant j'ai trouvé, jusqu'à ce moment, de grandes difficultés pour propager la vaccination chez les indigènes. Les Arabes de cette contrées ont plus prévenus contre la vaccine, que dans quelques autres parties de l'Algérie. Ils croient généralement que c'est un moyen dont nous nous servons pour marquer les enfants afin d'en faire plus tard des soldats ou de les transporter en France. Du reste, l'inoculation de la variole est en usage depuis un temps immémorial dans l'Afrique septentrionale.

Les Arabes ne se soumettent que très-difficilement à l'opération chirurgicale; malgré tous les efforts pour leur faire comprendre qu'il n'y a que ce moyen de les sauver; ils répondent : *Dieu fera ce qu'il voudra.*

Voici, d'après les renseignements que j'ai pu recueillir, les traitements que les médecins arabes de ce pays dirigent contre les affections qui se présentent le plus souvent.

Lorsqu'un médecin indigène doit traiter une fracture d'un membre, il entoure le membre avec des morceaux de burnous ou de haïk usé, qu'il solidifie avec quelque substance résineuse. Par-dessus, il place un appareil qu'on appelle en arabe Djebira et qui se compose d'un certain nombre d'attelles réunies parallèlement par plusieurs liens en laine, et fixées sur une pièce d'étoffe. Lorsqu'il y a en même temps plaie, on a soin de l'oindre préalablement avec de la térébenthine, ou bien, on couvre sa surface avec de la poudre de henné. Il y a

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

quelque chose de rationnel dans cette manière de traiter les fractures; et je dois reconnaître que j'ai vu souvent des fractures qui auraient quelquefois demandé l'amputation chez nos malades, et qui se sont consolidées sans trop de difformité.

Contre la fièvre, les Arabes emploient une racine qu'ils appellent serrina. Sur les ulcères de la peau, ils mettent une poudre qu'ils nomment zendar, et dont le vert-de-gris forme l'élément actif. Quelques Arabes m'ont assuré avoir été guéris par ce moyen. Le vert-de-gris peut parfaitement modifier la nature de la surface de l'ulcère; et les médecins français, n'ont pas d'autre but, lorsqu'ils touchent les aphthes, les chancres, etc., avec le sulfate de cuivre. Le drias ou bounefa, plante de la famille des ombellifères, *Thapsia garganica*, L. (1), est en très-grand honneur dans la thérapeutique arabe; on l'emploie tous les jours contre les rhumatismes, les engorgements des viscères abdominaux, etc., etc. La racine du drias, lorsqu'elle est fraîche, produit à peu près le même effet que l'écorce de garou; c'est, par conséquent, un révulsif. Elle est considérée comme un remède efficace contre la stérilité; les femmes en font quelquefois un grand usage dans leurs aliments. Lorsqu'elle est employée en trop grande quantité, elle occasionne souvent la mort.

Dans les Ziban, il y a une vipère qui n'a guère plus de 35 à 40 centimètres de longueur, et dont la morsure passe pour être mortelle : c'est la vipère *ceraste*, ou vipère cornue. La ligature, les bains de sable et les incisions sont les moyens employés par les Arabes pour combattre l'action du venin. Il existe des scorpions en grande quantité dans les oasis; il y en a jusque dans l'intérieur des maisons, où on les trouve assez souvent sous les meubles, au milieu du linge, dans les habits; j'en ai vu quelquefois, lorsque la garnison occupait encore l'ancienne Kasba, jusque dans les lits des malades. Il y en a de deux espèces. Les uns sont d'un blanc jaunâtre, les autres sont noirs; ceux-ci sont les plus dangereux; ils sont heureusement très-rares. Les Arabes emploient contre la piqûre du scorpion les mêmes

(1) Viviani croit que cette plante est celle dont le suc de la racine était célèbre dans l'antiquité sous le nom de *sylphium*, *sylphion*, et qui avait valu à la Cyrénaïque le nom de *Regio Sylfifera*. Pline rapporte que le sylphium était un objet si précieux que son suc se vendait au poids de l'or, et qu'à Rome, on en déposait au trésor public, où il représentait une valeur numéraire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

moyens qu'ils emploient contre la morsure de vipère. Il est rare que la piqûre de cet insecte soit suivie de la mort. Chez la femme, ainsi que chez les personnes irritables, les accidents sont beaucoup plus graves.

Dans la circonscription du commandement de Biskra, il existe deux sources d'eaux thermales; la première se trouve à environ six kilomètres de l'oasis du côté de l'Ouest; sa température est de 42 à 45° centigrades; elle exhale une forte odeur de soufre, et précipite en noir par les sels de plomb, d'argent et de cuivre. N'ayant pas de réactifs à ma disposition, je n'ai pas pu en faire une analyse complète. Néanmoins, je serais porté à penser que sa composition ne doit pas différer beaucoup de celle des eaux minérales sulfureuses de Baréges. Plusieurs indigènes, atteints de maladies cutanées, de douleurs rhumatismales, en ont éprouvé un grand soulagement. Sur la route d'El-Outaïa, à El-Kantara, il existe une autre source d'eau minérale, qui doit avoir, à peu de chose près, les mêmes propriétés que la précédente. Elle porte le nom d'Hammam Kobrit; ce que j'ai dit de l'une peut être appliqué à l'autre.

Le Dr CAMPMAS.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

RÉCITS ARABES.

SUITE (1).

VIII.

LE SAÏD OU HAUTE-ÉGYPTE. — LA NUBIE. — L'OLWAH. — RÉUNION DU NIL-VERT ET DU NIL-BLANC. — LE MAKARRAH. — CURIOSITÉS DE L'OLWAH.

Maintenant que nos observations ou discussions générales sont terminées, remontons le cours de notre fleuve pharaonien dont la vallée de l'Égypte est la bordure, la frange enrichie d'émeraudes. Ne fût-ce que pour un temps assez bref, il serait bon de prendre un vol et un regard d'aigle, de s'élancer dans les airs et d'aller ainsi contempler le panorama de cette vallée verdoyante s'allongeant au milieu de deux déserts, et buvant son Nil qui la vivifie, lui conserve sa fraîcheur, et lui fait une splendide étole de perles liquides.

Ne pouvant voyager à la manière de l'aigle, ne pouvant planer, nous voguerons, nous pagayerons, s'il le faut, sur notre fleuve, car nous voulons le suivre avec les historiens et les légendaires arabes ; et, tout en laissant notre voile clapoter au vent, nous jetterons les regards sur les rivages, nous amarrerons quelquefois pour causer surtout avec les souvenirs des hautes régions du fleuve, avec les dé-

(1) Voir le numéro de Janvier.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

serts voisins. Nous trouverons de vieux amasements à voir ou à rappeler. Nous irons loin, très-loin, dans les siècles et dans les terres, dans les âges et dans les espaces. Depuis tant de siècles, cette Égypte et ces contrées qui la bordent au midi vivent d'une si étonnante existence !

La Haute-Égypte ou Thébaïde n'a reçu le nom de Saïd que depuis la conquête des Musulmans. Le mot de Saïd, *haut*, *élevé*, indique tout simplement l'état topographique spécial, et les Arabes ont voulu indiquer par là que la surface du sol de la Thébaïde est plus élevée que le reste de l'Égypte.

Dans les temps pharaoniques, le Saïd portait le nom de Phétros, du nom de Phétrusim, fils de Meśraïm ou Miśr. Ce Phétrusim est l'Athotès et le Thot ou Mercure des historiens, et le Ḳibṫîm des chroniqueurs arabes. Quant au mot Thébaïde que nous avons pris de la Θηβαι des Grecs, son origine est l'ancien nom égyptien Tbaki, *la ville*, donné à la première et la plus célèbre des cités des pharaons postdiluviens. La Basse-Égypte, dit le Syncelle, était appelée la Mestrée.

« Meśraïm en mourant partagea l'Égypte ou pays de Miśr à ses quatre fils, et dès lors elle fut divisée en quatre gouvernements. Il assigna à Ḳibṫîm tout l'espace compris depuis l'emplacement de Ḳobṫ ou Ḳoft (Coftos) jusqu'à Aswân. Il donna à Achmoûn l'espace qui s'étend depuis l'emplacement de la ville d'Achmoûn jusqu'à Menf (Memphis). Il fixa pour le lot d'Aṭrîb, tout le Ḥaûf, c'est-à-dire toute la portion de la Mestrée qui, à partir des terres à la hauteur de Menf, est à l'est du Nil. Enfin, il légua à Ŝâ, l'espace qui comprend le pays où fut plus tard la ville de Sâ (Saïs), dans la Mestrée maritime, jusqu'aux confins de Barḳah (la Cyrénaïque). Puis, Meśraïm dit à son frère Fârik̇: « Toi, je te donne les contrées qui vont de Barḳah jusqu'au Ṛarb (Gharb). » Et du nom de Fârik̇, l'espace prit le nom spécial d'Afrîḳîâ, et les descendants de ce Fârik̇ furent appelés Afârik̇ (Africains).

» Meśraïm, après avoir déterminé le lot particulier de ses quatre fils, leur recommanda de construire, chacun dans son gouvernement, une ville qui en serait la capitale; de là les antiques cités de Ḳoftos, d'Achmoûn, d'Atrîb et de Saïs, et chacune donna son nom à la province dont elle fut le chef-lieu, le siége capital du roi. »

Ainsi, dès ces époques primitives, la limite supérieure ou méri-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dionale de l'Égypte, si on en croit les données arabes, était à Aswân. A l'époque de l'islamisme, cette délimitation était la même.

Vers la fin du IXe siècle de l'hégire (fin du XVe siècle de l'ère chrétienne), la dernière place des possessions musulmanes était à l'île de Boûlâḳ (ou Philé). Et cette île qui fait partie du Marîs ou Mérîs, ou Nubie proprement dite ou Nubie inférieure, n'est qu'à un mille de Ḳaṣr, premier bourg de la Nubie à partir d'Aswân, dont il n'est éloigné que de cinq milles.

« Le nom de Méris ou Marîs est la dénomination copte (ou égyptienne μα ρης), mârîs, *ce qui est au midi*. Les Ḳibî, c'est-à-dire Coptes, du Saïd, sont appelés Mérîs, et ceux de la Basse-Égypte Bîmâ. » Encore aujourd'hui, dans toute la moyenne et la basse Égypte, on appelle *mérîcî* le vent du sud.

» Entre Aswân et Ḳaṣr sont les premiers djendel (pierres, roca) ou premières cataractes, passage difficile et que les barques ne peuvent franchir avec quelque sécurité qu'à l'aide des pêcheurs habitués à ces parages dangereux.

» La ville d'Aswân, c'est-à-dire *la Triste*, et son territoire furent habités, lors de la conquête islamique, par des Arabes ḥédjâziens des tribus de Rabîaḥ, des Ḳoréïchides, des Moudarides ou Béni Moudar, et par des Ḳaḥtânides ou Béni Ḳaḥtân, Arabes de l'Yémen. Dans les alentours d'Aswân, sont des carrières de marbre dans lesquelles les anciens Égyptiens taillaient des colonnes et autres objets pour leurs temples, leurs statues, leurs tombeaux. En 845 de l'hégire, Aswân fut ruinée par les guerres, ses murs furent détruits, et elle n'a jamais repris son ancien état.

» Au delà d'Ibrîm, qui est une sorte de place forte, est un autre fort au-dessus duquel est le port d'Adoua, près duquel sont des hypogées curieux. C'est à ce fort que réside le premier gouverneur qui relève du souverain des Nubiens ou Mériciens; ce gouverneur est désigné par la qualification de *Chef des montagnes*.

» A l'extrémité sud de la Nubie ou Mérîs, sont les cataractes de Bakouâ, village sur la rive du Nil. De Ḳaṣr, les barques vont librement jusqu'à ces cataractes; mais pour les dépasser, il faut absolument avoir la permission du Chef des montagnes.

» De Bakouâ à Maks-le-Haut, il y a six journées de voyage à travers les rochers et les écueils. Dans toute la Nubie, le Nil est semé de rochers difficiles à tourner et à passer, et son lit est resserré d'ail-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

leurs par le rapprochement des montagnes riveraines, en telle sorte que parfois l'espace d'un rivage à l'autre n'est guère que de cinquante coudées.

» Les montagnes sont à peine praticables. Il est impossible de voyager à cheval ou à chameau à travers leurs détours étroits et leurs sinuosités étranglées. Ce n'est qu'avec effort et fatigue que le piéton parvient à en franchir les gorges et les défilés. Ces montagnes sont les refuges, les citadelles naturelles des Nubiens, en cas de guerre et d'attaques.

» Le Chef des montagnes ou souverain de ces parages, a son dépôt d'armes à Maḳs le-Haut (Maḳs el-Ạlâ). Le préposé auquel est confiée la garde de cette espèce d'arsenal, en défend l'abord avec la rigidité la plus inflexible, la plus exclusive. L'Ạẓîm, le souverain lui-même, lorsqu'il vient à cet arsenal, n'y est reçu qu'après les formalités voulues d'inspection, et cela afin d'avoir toujours motif plausible d'examiner et de reconnaître scrupuleusement tout individu qui approche, fût-ce le fils de l'Ạẓîm, ou le vizir, etc.

» Il n'est permis à qui que ce soit, dit Maḳrîzî, d'introduire, en Nubie, des derhem et des dînâr (c'est-à-dire des monnaies d'argent ou drachmes, et des monnaies ou deniers d'or). Ces monnaies ne servent, en Nubie, à aucune transaction, à aucun trafic. Rien ne se fait, en ce sens, que par voie d'échanges en nature, et les principaux objets qui ont cours alors, sont les esclaves, le bétail, des cordes, du fer, des grains. Il faut une permission expresse du Souverain pour voyager avec des monnaies; et tout individu trouvé en contravention, est puni de mort, quel qu'il soit. Ces habitudes de vie isolée, cette sorte de séquestration des Nubiens, dans leur pays, dans leurs montagnes, ont été cause que l'histoire de la Nubie ou *Meriçie* est restée presque inconnue. »

Maḳrîzî, qui nous donne ces détails, vivait en Égypte, au commencement du IXe siècle de l'hégire (XVe siècle de notre ère). — Ce n'est guère que depuis Moḥammed Ạlî que les relations commerciales et les guerres ont porté dans la Nubie des monnaies, y ont introduit des coutumes et des habitudes nouvelles, ont rompu les barrières que les princes nubiens croyaient devoir opposer jadis à l'importation et à l'usage de l'or et de l'argent dans leurs États, aux pensées d'ambition qui en sont la suite, à ce qu'on appelle en philosophie sociale surannée, le luxe et les folies du luxe. Ce n'est

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qu'à compter de notre époque que les monnaies d'Égypte franchirent les cataractes d'Aswân et établirent de nouveaux modes d'échange, de trafics, de commerce. Jusqu'alors les richesses en or que possédaient les riches personnages de la Nubie, n'étaient qu'une représentation de gloriole; c'était au poids de la poudre d'or, et aussi de petits anneaux d'or en forme de chaînons, que le Nubien rivalisait d'importance et de relief avec ses concitoyens. Et cette richesse, disons-nous, était une simple valeur de représentation, de vanité, et non un moyen de commerce et de luxe.

« De Maḳs-le-Haut, jusqu'à Niçâwî qui est le dernier bourg de la Nubie proprement dite, continue Maḳrîzî, le Nil a encore d'autres écueils ou cataractes. Niçâwî est le siége d'un évêque et a de curieux hypogées. Vient ensuite le canton de Saḳloudâ ou des Sept Chefs; puis le fort d'Asîanoûn à la troisième cataracte, la plus dangereuse de toutes. Elle est formée par les déchirures ou les intersections d'une montagne qui traverse le Nil de l'est à l'ouest en laissant trois passes ou échappées pendant les hautes eaux, et deux seulement pendant les basses eaux.

» A trois bérîd ou neuf parasanges au delà, est le bourg de Sennoû qui termine le Mérîs, c'est-à-dire l'espace depuis Aswân, et qui commence le Maḳarrah. Vient ensuite le village de Baḳoûn, c'est-à-dire l'admirable. Et, en effet, ajoute Maḳrîzî, je n'ai pas observé, sur les rives du Nil, de point de vue plus pittoresque, plus vaste, plus grandiose. C'est une immense surface d'au moins cinq jours de trajet de l'est à l'ouest; une foule de courants d'eau échappés du Nil sillonnent les terres, les découpent en forme d'îles, contournent les villages qui semblent tous se toucher, tant ils sont multipliés. La population y est abondante, les troupeaux y sont nombreux, les cultures riches et luxuriantes, les campagnes fourmillantes d'oiseaux brillants et curieux, les canaux ombragés d'arbres de tous côtés. C'est là que se plaît à habiter le chef ou souverain du pays, à cause du voisinage de Doṇḳolah (Dongolah), la ville capitale.

» Après ces contrées, le Nil tourne son cours vers l'est, et ensuite vers l'ouest; et de là on va aux mines de Chenkeh, dans le pays de Chenḳîr, puis à Sawâken, à Bâda, (Massawah), à Dahlak, et aux îles de la mer Rouge.

» C'est dans ces contrées que se réfugièrent ceux des descendants

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

des ḳalifes Oméïiades (Ommiades) lorsqu'ils s'échappèrent du Ḥédjâz et vinrent en Nubie.

» Les Nubiens sont essentiellement distincts des Maḳarrî ou Maḳarriens. Ce sont deux populations jadis rivales, ennemies, ayant chacune leur langage particulier, placées à la suite l'une de l'autre sur les bords du Nil. Les Nubiens, à ce qu'on croit, aussi bien que les Maḳarriens sont d'origine ḥimiarite (*homeritæ*), et par conséquent sont venus de l'Yémen.

» Le lieu de résidence spéciale du souverain du Maḳarrah, est la ville d'A'râch. Le premier bourg du côté du nord, est Yâfih. Moïse, avant son apostolat, ayant été chargé d'une expédition contre les Chusites par le Pharaon d'Égypte, porta la guerre jusqu'au pays des Maḳarriens, ruina Yâfih et en dispersa les habitants. Yâfih renfermait alors des temples où on adorait les astres sous la forme d'idoles.

» Lors de l'introduction du christianisme en Égypte, les Nubiens et les Maḳarrî embrassèrent la foi chrétienne.

» Les frontières de l'Ọlwah sont à plusieurs villages situés sur la rive orientale du Nil, compris sous le nom collectif de *Portes* (pylæ), et gouvernés par un chef dépendant du souverain de l'Ọlwah. A partir du nord de cette contrée, sept cours d'eau viennent former le Nil proprement dit; ce sont le Fleuve-Blanc et le Fleuve-Vert, puis cinq autres courants ou rivières. Un de ces courants arrive de l'est; ses eaux sont troubles, se dessèchent en été, et alors on habite et cultive le lit qu'il occupait. Il se remplit, lors de la crue du Nil, par les pluies et les torrents.

» Entre les contrées des Badjdjah et l'Ọlwah sont les Riḥî et les Bâzzeh. C'est de chez ces derniers qu'on apporte le pigeon dit pigeon Bâzzî.

» Au delà, et au sud, est l'Abyssinie, puis, vers le sud-ouest, le Nil-Blanc ou Fleuve-Blanc qui amène, de la direction occidentale, ses eaux blanches comme du lait. Je me suis informé, dit Maḳrîzî, de l'aspect que présentaient les eaux du Fleuve-Blanc dans le Soudan, et de la disposition de leur course. Tout ce que j'ai pu recueillir de notions se résume en ce peu de mots : « Cette branche du Nil sort de montagnes désertes, dans des lieux inhabités et sablonneux; ensuite il forme, dans le Soudan, des flaques, de grands étangs ou lacs; puis il dirige son cours dans des contrées ignorées; et ses eaux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

reçoivent leur aspect blanc laiteux des terrains sur lesquels elles se promènent, ou d'autres affluents qui viennent lui verser leurs eaux par ses deux rives.

» Le Nil-Vert est une branche qui marche du sud-est, et dont les eaux sont vertes, mais claires et limpides, laissant apercevoir les poissons jusque sur le lit du courant.

» Le Nil-Blanc et le Nil-Vert se réunissent auprès de la principale ville de l'Ołwah, et les deux courants conservent leur aspect distinct jusqu'à environ une journée de caravane; ensuite ils se confondent avec une agitation extraordinaire. J'ai entendu dire que lorsqu'on verse de l'eau du Nil-Blanc dans de l'eau du Nil-Vert, la première reste blanche pendant quelques instants et ne se mêle pas immédiatement avec l'autre.

» Le point de confluent des deux fleuves, Nil-Blanc et Nil-Vert, forme la pointe ou le sommet d'une île dont on ignore l'étendue et la fin. On ne connaît pas non plus le cours supérieur de ces deux fleuves; on ne connaît guère le Fleuve-Blanc qu'à une distance d'un mois de marche à partir du confluent; au delà, les nombreuses variétés de peuplades, toutes sauvages, qui bordent les rives du fleuve, en rendent le voyage dangereux.

» J'ai entendu raconter qu'un Ołwyen entreprit d'aller à la découverte du Nil-Blanc et d'en suivre les détours aussi loin qu'il serait possible d'arriver. Cet Ołwyen demeura absent pendant des années, et ne put atteindre à son but. Du reste, aux contrées lointaines, dans le sud, il trouva des peuplades dont les mœurs et les coutumes étaient singulières. Pendant le jour, ces gens s'abritent avec leur bétail dans des cryptes souterrains, contre la chaleur excessive du soleil, et ils vaquent à leurs affaires pendant la nuit. Parmi ces peuplades, il en est qui vont entièrement nues.

» Outre le Nil-Blanc et le Nil-Vert, il y a quatre autres cours d'eau ou rivières moins considérables, dont les sources ou origines sont inconnues, les détours et les canaux peu nombreux, et qui arrivent, dans une direction à peu près sud-est, et parallèlement, se jeter dans le Fleuve-Vert. Peu après avoir reçu leurs eaux, le Nil-Vert se réunit au Nil-Blanc. Un de ces quatre cours voyage assez longtemps dans l'Abyssinie

» La ville de Soûbeh (la Soper de Vansleb) est dans l'Ołwah, à l'extrémité orientale et au nord de la grande presqu'île formée par

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

l'embranchement du Nil-Blanc et du Nil-Vert. Elle est vers la bifurcation même que présentent ces deux fleuves.

» Les Olwyens, ainsi que les Nubiens, sont chrétiens jacobites et leurs évêques sont sous la primatie du patriarche d'Alexandrie. Les Olwyens ont leurs livres sacrés et leurs rituels en grec, et ils les expliquent dans la langue de l'Olwah. — Les Olwyens sont inférieurs en intelligence aux Nubiens. Le roi de l'Olwah réduit à l'état d'esclave qui il lui plaît de ses sujets, et quand il lui plaît. Il a un pouvoir absolu, illimité, et personne, pour quelque motif que ce soit, ne pense à le fronder, ne songe à éluder le moindre des ordres du souverain. — Comme insigne, le roi porte une couronne ou plutôt un bandeau d'or.

» On raconte de merveilleux récits sur une peuplade Olwyenne, les Kersâ.

» Les Kersâ occupent une contrée spacieuse, fertilisée par le Nil et par les pluies, située dans la grande presqu'île formée par le Nil-Blanc et le Nil-Vert. — A l'époque des semailles, chaque Kersâ prend ce qu'il veut semer, va dans la campagne, circonscrit par un mince sillon superficiel l'espace qu'il juge nécessaire et suffisant pour la quantité de ce qu'il a à semer. Ensuite, ce bienheureux Kersâ dépose un peu de la graine, par exemple un peu de blé, à quatre endroits de la circonscription qu'il a tracée; par là, la limite est encore plus rigoureusement et plus exactement précisée. Au milieu, l'individu dépose toute la quantité de graine qu'il veut semer; il met à côté du mirz (1) dans un petit vase, puis il s'en va, sans autre souci, ni fatigue. Le lendemain matin, il revient, et il trouve semé tout l'espace qu'il a circonscrit, et le mirz bu.

» Au temps de la moisson, le propriétaire coupe lui-même quelques tiges de la récolte, les pose dans un endroit quelconque du champ, et place, tout auprès, un petit pot de mirz. Puis il part... et le lendemain matin, il trouve et la moisson faite, et la récolte ramassée en tas..., et le mirz bu. Même procédé, tout aussi écono-

(1) Le mirz est une des liqueurs fermentées mousseuses, que l'on prépare dans ces hautes régions méridionales. On l'obtient par la fermentation du dourah ou zourah (sorgho). J'ai donné le procédé de ces préparations dans le *Voyage au Dârfour*, traduit de l'arabe; un vol. in-8°.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mique, pour dépiquer, purifier, nettoyer tous les grains possibles. Même procédé encore, et même économie aussi, pour émotter la terre, pour sarcler, pour arracher les plantes parasites, détruire les herbes folles.

» Cette manière de cultiver est en pratique dans une contrée d'une étendue d'environ deux mois de trajet. — C'est de ce pays surtout que l'Olwah tire ses provisions, ses denrées, par le moyen de barques de charge.

» Du reste, ces récits sont reconnus comme positifs, comme récits de faits avérés, en Nubie et dans l'Olwah. Les marchands musulmans qui vont voyager et trafiquer dans ces contrées en avouent et déclarent la vérité; et moi-même, dit Makrîzî avec une naïve confiance, moi-même, s'il n'en était pas ainsi, certes, je n'en aurais pas parlé; on ne se hasarderait pas à soutenir des mensonges aussi forts que serait celui-là.

» Les gens du pays certifient que ce sont des Djinn qui exécutent ces travaux. Plusieurs certifient aussi qu'ils voient très-bien ces Djinn, Djinn de très-petite taille, nains ayant deux oreilles rouges, et que même on émoustille et qu'on presse à la besogne ces petits ouvriers à grands coups de pierres.

» Il y a mieux que tout cela encore : c'est que les Kersâ ont les nuages à leurs ordres, et que, par l'entremise des petits Djinn, ils font, lorsque cela leur duit, pleuvoir sur leurs montagnes, et obligent la pluie à leur apporter du poisson, lequel poisson leur pleut donc à bouche que veux-tu.

» Chez les Kersâ et au delà, la plupart des peuplades reconnaissent l'existence d'un Dieu créateur; mais ils ont une sorte de culte de dulie pour les astres, c'est-à-dire qu'ils invoquent, comme intercesseurs et médiateurs auprès de Dieu, le soleil, la lune et les étoiles. Certaines hordes sont idolâtres et adorent le soleil et le feu; d'autres adorent tous les objets qui leur plaisent, végétaux ou animaux.

» Dans les contrées du haut Nil les plus éloignées, contrées sablonneuses, les populations sont sauvages, impraticables; populations de goûles ayant une approximation de forme humaine, êtres brutes, âpres, cruels, courant à course plus rapide que les chevaux. Dans ces *tractus* étranges, pendant les nuits, des feux follets étincèlent, pétillent, sautillent, tremblottent, ondulent, jouent en mille

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

caprices fantastiques, lueurs folles qui fuient sans cesse, tenant toujours même distance devant celui qui les poursuit. Vous lancez une pierre qui, adroitement envoyée, atteint une de ces lueurs mièvres et moqueuses, et du coup, il saute et s'éparpille de la lueur frappée, de bondissantes étincelles.

» Ces hordes sauvages occupent les espaces tristes et stériles correspondant à une ligne qui passerait par l'Afrique (ou Carthagénie), auprès du Barḳah. Dans ces contrées méridionales croît une sorte de citrouille énorme, qu'on vide pour en faire des espèces de petits canots dans lesquels on traverse le Nil. »

Nous donnerons maintenant quelques détails sur les Badjdjah, lesquels, encore au quinzième siècle, couvraient les parages qui s'étendent de la Nubie et du Maḳarrah jusque vers le golfe Arabique. M. Quatremère, dans ses *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, a consacré un long chapitre à ces populations, qu'il croit être les Blemmyes.

IX.

DES BADJDJAH.

« La limite nord des contrées où se trouvent les Badjdjah, dit Maḳrîzî, est Ḳaribeh. A Ḳaribeh sont des mines d'émeraudes, situées dans le désert, au sud-est de Ḳoûṣ, dont elles sont éloignées d'environ trois journées de caravane. Au sud, le pays des Badjdjah est limitrophe de l'Abyssinie; à l'est, il longe les rivages de la mer Rouge jusqu'au delà de Sawâken, de Bâḍa' et de Dahlek.

» Les Badjdjah (qui paraissent être les anciens Blemmyes) sont, dit-on, des Berbères venus du Maṛreb. Ils ont le teint plus foncé et plus noir que les Abyssins. Dans plusieurs tribus, les Badjdjah, hommes et femmes, sont entièrement nus, ou ne portent qu'un pagne.

» Tous mènent une vie nomade et habitent sous des tentes en cuir. Ils se transportent de stations en stations, en suivant les pâturages naturels, et sont répandus par groupes sur la plus grande partie de la PRESQU'ÎLE ÉGYPTIENNE, c'est-à-dire sur une partie de l'espace limité par le Nil et la mer de Ḳoulzoum ou mer Rouge.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Les Badjdjah indiquent leurs filiations par la ligne maternelle, comme étant la plus irrécusable dans tous les cas possibles. La paternité n'a jamais qu'une certitude morale, et, partant, est toujours en risque d'être fausse ou douteuse.

» Chez les Badjdjah, la foi jurée est inviolable. Si un d'eux se parjure, celui qui a été trahi prend un vêtement, le hisse au sommet d'une lance et dit : « Voilà l'arch (ou siége) d'un tel. » Le parjure dès lors est en butte aux mépris, aux outrages de tous jusqu'à ce qu'il ait obtenu grâce de celui qu'il a trompé.

» Les voyageurs sont traités avec la plus généreuse hospitalité. Dès qu'un hôte se présente, on égorge aussitôt un animal du troupeau, et si le nombre des hôtes dépasse trois, l'individu qui les reçoit s'empresse de prendre les animaux dont il a besoin, dans le premier troupeau qui se présente, qu'il lui appartienne ou non. S'il ne trouve pas immédiatement ce qu'il lui faut, il égorge le chameau ou la chamelle de l'hôte voyageur; et, au départ, il remplace la monture de l'étranger par une monture plus belle et plus précieuse.

» Les Badjdjah sont connus et réputés pour leur légèreté et leur rapidité à la course. Leurs chameaux, fins coureurs, supportent aisément la soif et distancent les chevaux les plus vites et les plus intrépides. Dociles et souples sous le cavalier, réfractaires à la fatigue, se jouant des longs espaces, habitués aux combats, ces chameaux, avec leurs maîtres, franchissent d'un trait des distances incroyables, et exécutent les évolutions les plus extraordinaires avec une prestesse et une intelligence surprenantes. Dans les rencontres, lorsqu'une lance envoyée par le cavalier frappe un ennemi, le chameau se précipite comme l'éclair sur le blessé, le vainqueur saisit son adversaire et s'en rend maître. Si la lance tombe inutile et se fiche en terre, sans avoir féru, le chameau encore se précipite vers l'arme, l'agite, l'ébranle par la convexité de son cou, et le cavalier ressaisit et enlève sa lance.

» L'arme de prédilection est la *lance septime*, ainsi nommée parce que le fer, large comme une lame de sabre, a une longueur de trois coudées (environ quatre-vingt-cinq centimètres), et que la hampe a une longueur de quatre coudées. Le Badjdjah ne quitte presque jamais sa lance. Elle est retenue à son bras par une courroie en forme d'anneau, attachée vers le haut de la hampe. Les lances sont travaillées, préparées et vendues par des femmes dans des endroits

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

particuliers où nul homme ne met le pied que pour acheter de ces armes. Si quelqu'une de ces femmes devenue enceinte par le fait d'un individu qui n'est pas son mari, donne le jour à une fille, elles laissent vivre l'enfant; mais si la mère donne naissance à un garçon, l'enfant est tué par la mère et par ses compagnes qui alors s'écrient: « Un homme, c'est une calamité, c'est un fléau ! »

» Les boucliers sont en peaux de bœuf avec le poil, ou en peaux de buffles, et alors ils sont appelés kouçoûmîeh, ou dahlakîeh. On en fait aussi avec la peau d'un animal marin.

» Les arcs, de forme arabe, forts et épais, sont en bois de sidr ou lotier, ou en bois de chaûḥaï (1).

» Les Badjdjah empoisonnent leurs flèches en les trempant dans une décoction de racines de poivrier concentrée jusqu'à consistance de bouillie. Pour éprouver si l'intoxication est au degré de force voulue, un individu se pratique une moucheture ou légère scarification à la peau, de manière à faire couler quelques gouttes de sang. Aussitôt on approche de ce sang la pointe d'une des flèches empoisonnées, assez près pour qu'il flaire et sente l'effluve du poison. Si le sang se retire et semble reculer devant la pointe de la flèche, l'intoxication est parfaite. Et alors on s'empresse d'essuyer le sang écoulé, de peur qu'il ne remonte, ne se précipite dans la petite plaie, et n'empoisonne l'individu qui s'est prêté à l'expérience. Car telle est la puissance léthifère de la matière vénéneuse pipérine, qu'elle tue sur-le-champ, ne fût-elle absorbée que par une simple éraflure à la peau. Et cependant ce poison avalé n'a aucune influence dangereuse.

» Parmi les Badjdjah, il y a une tribu dont tous les individus s'arrachent les dents incisives, afin, disent-ils, de ne pas ressembler aux ânes qui ont ces dents longues et apparentes. — Dans une autre tribu, toutes les femmes portent le même nom, et tous les hommes sont également désignés par un même nom.

---

(1) Le nab', le chaûhat et le charaîân sont un seul et même arbre, à bois jaune. Le nab, dont le bois est le plus estimé, est le nom de cet arbre lorsqu'il croît au sommet d'une montagne; celui qui croît sur le bas de la montagne, est dit charaîân; celui qui croît en terre près de la montagne est le chaûhat. — Il est souvent question du nab' comme étant le bois préféré pour les arcs. Voyez les *Deux nouvelles Kacideh de Chanfara*, — page 96.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Les contrées des Badjdjah sont riches en mines d'or, et plus on avance dans l'intérieur, plus on y trouve ce métal en abondance et plus il est pur. Il y a aussi des mines d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, de pierres magnétiques, de markachît ou bismuth, d'émeraudes, etc. On rencontre sur les montagnes l'asbeste, dont on prépare des mèches pour l'éclairage. Mais les Badjdjah ne retirent ni utilité ni profit des mines que renferme leur pays.

» Dans les vallées se trouvent le lion, l'éléphant, le tigre, le singe, le daman, la civette, et une sorte de bisulque qui a la grâce et l'élégance de la gazelle et deux cornes d'un jaune d'or. Cet animal ne peut vivre en domesticité; il meurt en peu de jours, lorsqu'il est captif.

» Les serpents de toute espèce sont en abondance dans les pays des Badjdjah. On en a observé dans des marais et dans des eaux croupissantes : ces sortes de reptiles aquatiques ou amphibies se tiennent la queue hors de l'eau. Une fois, on en a vu un s'enlacer autour d'une femme, l'étreindre si vigoureusement de ses replis, qu'elle fut étouffée, et expira presque aussitôt. »

Il semble que les reptiles aquatiques dont il est question dans ce passage sont des pélamides, genre hydre, et de l'espèce de celles que l'on trouve à Otaïti. Elles parviennent jusqu'à huit ou dix pieds de long, et elles s'élancent hors de l'eau pour se précipiter sur les passants.

« Il y a chez les Badjdjah une autre espèce de reptile dont on ne distingue pas la tête, de sorte que les deux extrémités de l'animal se ressemblent. Le venin de cet ophidien est d'une violence inouïe. Quiconque pose le pied nu sur un endroit que vient de toucher le reptile en rampant, tombe mort. Bien plus! Quiconque prendrait ou tiendrait à la main un bâton ou une lance qui aurait frappé et tué la bête venimeuse, et ne s'empresserait pas de jeter son arme, serait empoisonné immédiatement et mourrait sur place. Bien plus encore que cela! On a vu des baguettes de certains bois, avec lesquelles on venait de tuer la vipère, se fendre par le seul effet mortifère du venin. Enfin! enfin on court risque d'être empoisonné, ou au moins malade, rien qu'à regarder la terrible vipère, voire même lorsqu'elle n'est plus en vie. »

En vérité, voilà un serpent bien curieux et bien effrayant. Je regrette profondément que Makrîzî ne nous en fournisse ni le nom ni

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la description détaillée. J'aurais tâché de classer cette féroce vipère cryptocéphale dans quelque coin de l'herpétologie. Tout ce que je puis faire c'est de soupçonner qu'elle serait entrée dans les amphisbènes..

Du reste, les Badjdjah ont toujours été une population presque aussi dangereuse, presque aussi prompte au mal que leur vipère.

« Avant et après l'islamisme, ils ont été l'effroi, la calamité du Saïd dont ils ruinèrent des milliers de fois les villages, les villes et les campagnes. De temps immémorial, dès les siècles des Pharaons, les Égyptiens étaient obligés de s'armer pour refouler dans le désert ces audacieux pillards, les forcer à la paix et au repos, et à laisser exploiter les mines d'émeraudes. Les Grecs et les Romains, pendant leur domination en Égypte, ont été forcés d'agir de même. Lors de la conquête arabe, les Romains avaient, dans le pays des Badjdjah, des travailleurs qui extrayaient et recueillaient l'or.

» Trente et quelques années après l'invasion musulmane en Égypte, les Badjdjah furent vaincus par les Arabes sous le commandement d'Obeïd Allah, qui imposa à ces sauvages un tribut annuel de trois cents filles vierges... Les musulmans se mêlèrent peu à peu avec les Badjdjah, en convertirent un grand nombre à la foi islamique, et notamment la tribu des Ḥadâreb, tribu puissante, respectée de toutes les autres. Les Ḥadâreb étaient répandus dans les plaines à l'Est du Nil, environ à la hauteur des limites supérieures du Saïd, jusqu'à Ạlâḳî et Ạïdâb sur la mer Rouge. Maintenant, les Ḥadâreb traitent comme des vaincus les Zanâfidj, tribu nombreuse et jadis puissante, qui d'abord s'était soumis les Ḥadâreb.

» Maintes fois les Badjdjah se révoltèrent contre les musulmans et des guerres nombreuses, acharnées, décimèrent ces rudes nomades. Sous le Ḳalifat de Dja'far El-Moutawakkel, successeur du célèbre El-Mâmoûn, fils de Hâroûn El-Réchîd, une expédition assez forte remonta le Nil pour aller réduire les Badjdjah révoltés. Les Badjdjah, en nombre immense, tous sur des chameaux de course, vinrent se ruer sur les musulmans, qui demeurèrent stupéfaits à l'aspect d'une aussi effroyable masse d'ennemis. Une ruse assez simple dénoua la position. Les musulmans suspendirent des clochettes aux cous de leurs chevaux, et se lancèrent ainsi sur les Badjdjah. Les chameaux épouvantés de l'étrange tintamarre s'enfuirent de tous côtés... Le carnage fut affreux. — C'était en 241 de l'hégire (855-856 de J. C.).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Les Badjdjah intérieurs sont ceux qui parcourent les déserts parallèles à l'Olwah, jusque sur les rivages de la mer Rouge et jusqu'aux confins du nord de l'Abyssinie. Dans leur vie scénitique, ces Badjdjah promènent leurs familles de stations en stations, leurs troupeaux de pacages en pacages. Ils interdisent l'honneur et le plaisir de boire du lait de chamelle à quiconque d'entre eux n'a pas tué d'ennemi.

» Ils ont conservé leur religion idolâtre, religion du diable, et sont restés soumis à leurs prêtres. Chaque division de tribu a son prêtre chargé du soin de la Ḳoubbeh ou tente sacrée, toute en cuir, et qu'il fait dresser, à chaque station, pour les cérémonies religieuses. Lorsque le prêtre a à consulter dieu-satan, il entre à reculons dans la Ḳoubbeh, puis en sort comme en délire, tombe, écume, se crispe les membres, et crie à la dévote assistance : « Satan vous donne salut, il vous recommande d'abandonner le lieu où vous êtes ; car il » y a telle tribu qui va fondre sur vous. » — Ou bien : « Vous demandez à votre dieu si vous devez attaquer tel pays, telle station. » Hâtez-vous, prenez les armes, marchez sur cette contrée; car » vous serez vainqueurs, vous enlèverez un riche butin. Les chameaux que vous prendrez là-bas, sont pour moi ; la jeune fille » que vous ferez captive en tel endroit, et les troupeaux de telle espèce que vous rencontrerez en tel lieu, tout cela est encore pour » moi. » Et autres oracles de cette nature. Les Badjdjah sont profondément convaincus que leur prêtre alors leur dit vrai ou à peu près vrai. Et s'ils obtiennent le succès qui leur a été ainsi vaticiné, ils livrent au prêtre tout ce qu'il leur a désigné dans son *vaticinum*. »

Voilà certes un genre de pythonisme que peu d'amateurs connaissent. Dodone n'était pas seulement en Grèce ; Delphes a eu des échos dans les déserts des bords du golfe Arabique. Le dieu des présages, le dieu qui faisait écumer et convulsionner, avec force fumée, les pythonisses grecques dans de beaux temples, faisait aussi écumer et prophétiser les prêtres sorciers des Badjdjah, sous des tentes de cuir. Eh ! la terre est un grand échiquier sur lequel chaque peuple ou peuplade fonctionne dans les limites de sa case, et répète les mouvements que d'autres exécutent sur une autre division du jeu étonnant que joue l'humanité au moyen des sociétés, les instruments du sublime *joueur* éternel.

Aujourd'hui déjà, que de populations jadis sauvages n'ont presque

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

plus de traces sur la terre ! Et nos nomades, ces anciens Badjdjah, mélangés depuis plus d'un millier d'années avec les Arabes musulmans, ont presque disparu maintenant ; leur satané Dieu est mort depuis déjà longtemps, dieu qui était invisible, mais qui aussi était bien lourd, bien pesant : on en appréciait la grandeur au poids.

« Car, lorsque les Badjdjah changeaient de pâtis, le Kâhen ou prêtre-devin, hissait la tente sacrée sur un seul chameau accroupi pour faciliter le chargement ; et la foule ne doutait point que le chameau élu n'eût ensuite une peine infinie à se remettre sur jambes, puis à marcher, qu'il devait être inondé, noyé de sueur, bien que la tente fût parfaitement vide. »

Et ne portait-il donc pas toute la grandeur, toute la puissance, toute la majesté du dieu des Badjdjah ? Et n'était-ce donc pas assez pour fatiguer, accabler la pauvre bête !

« Il y avait parmi les Badjdjah la tribu des Kadjah, dont on caractérisait la vie simple, les mœurs rudes et misanthropiques, par ce proverbe : Leur chien est vigilant aboyeur, et cependant leurs dépouilles sont de triste valeur.

» L'impatronisation des musulmans dans les contrées des Badjdjah ne fut véritablement assurée qu'au milieu du IIIe siècle de l'hégire. Quelques tribus arabes, telles que celles des Béni Rabîah, des Béni Djoheïnah, se fixèrent dans ces déserts ; la vie s'y développa, à tel point que, par année, soixante mille chameaux de charge y transportaient d'Aswân des provisions, des vivres, outre les transports qui s'y opéraient de Ḳoulzoum par le port d'Aïdâb. Les pèlerinages ensuite s'établirent dans la direction de ce port. Des milliers de pèlerins montaient tous les ans le Nil, depuis Fostât ou le Vieux Kaire jusqu'à Ḳoûs ; de Ḳoûs, par le désert, ils se rendaient à Aïdâb, et là traversaient la Mer-Rouge pour aller débarquer à Djouddah (Djeddah). Les marchands qui venaient de l'Inde, de l'Yémen, de l'Abyssinie, du Ḥédjâz, arrivaient par mer à Aïdâb, et de là, par le désert, passaient en caravanes à Ḳoûs, d'où ils descendaient à Fostât. Le désert d'Aïdâb était sans cesse sillonné par les caravanes marchandes. Cet état de choses dura depuis environ 450 à 760 de l'hégire (c'est-à-dire de 1058 de J.-C. à 1358-1359). Puis, les mouvements des pèlerins s'accomplirent par terre ; ceux du commerce se concentrèrent sur Aden, et plus tard, sur Djeddah, qui alors devint le rendez-vous, l'entrepôt, l'*emporium* de toutes les provenances des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Indes et de l'Yémen. Cette translation ou mutation eut lieu vers 840 de l'hégire (1536-1537 de J.-C.). Ce fut encore vers cette même époque que le beau port d'Harmouz (Hormus, l'Ἅρμουζα de Ptolémée), à l'entrée du golfe Persique, devint un point de mouvement commercial considérable. Ḳoûs et Ạïdâb avaient perdu complétement leur importance.

» Le désert d'Ạïdâb, c'est-à-dire l'espace depuis Ḳoûs à Ạïdâb, a une étendue de dix-sept jours de caravane, dont trois et même quatre jours sans eau.

» Ạïdâb, peuplée par des Badjdjah, est une ville sans défense, et assise sur le rivage occidental de la mer de Djouddah ou Djeddah. La plupart de ses maisons ne sont que des cabanes, ou huttes en tiges de maïs, de dourah ou sorgho. Là, la plage est désolée, sans végétation, brûlée, calcinée par une chaleur dévorante.

» Autrefois, les traversées d'Ạïdâb à Djeddah rapportaient d'immenses profits aux Ạïdâbiens ; tous ses habitants, chacun selon son degré d'aisance ou de pauvreté, avaient une ou plusieurs Djelbeh sur la mer. Les Djelbeh étaient des embarcations peu profondes, sans un seul clou. Toutes les pièces étaient cousues entre elles par du Ḳounbâr ou cordes de nârdjîl ou cocotier, et les intervalles ou vides de chaque pièce étaient remplis ensuite avec des fibres de bois de dattier ; puis, on frottait et imbibait le tout de beurre ou de graisse, ou bien d'huile de ricin, ou d'huile de marsouin. Les voiles étaient en lanières fines de feuilles de daumier.

» Les Ạïdâbiens étaient le tourment et le malheur des pèlerins, rançonnaient sans ménagement ni pudeur la dévotion de ces pieux voyageurs, les exposaient à toutes les horreurs et à tous les déboires d'une traversée des plus périlleuses. Que de fois ces embarcations mal conduites étaient emportées par le vent, et couraient vers le sud échouer sur le bord occidental de la mer ! Et là, les voyageurs étaient recueillis par les chameliers avides qui accouraient alors des montagnes, et louaient leurs chameaux à des prix exorbitants. Mais ensuite, combien de souffrances nouvelles à subir ! Les chameliers partaient, à dessein, sans provisions d'eau, et laissaient mourir de soif les malheureux pèlerins, dont alors ils s'appropriaient la dépouille. D'autres égaraient exprès les caravanes, et restaient ainsi jusqu'à ce que les voyageurs périssent de soif et de fatigue. Ceux des pèlerins qui, par miracle, échappaient à tant d'épreuves, ren-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

traient à Aïdâb comme des spectres, comme des cadavres surgis de leurs suaires.

» En résumé, les Aïdâbiens étaient pour les pèlerins les véritables substituts d'Alîâroût (Astaroth). Ils chargeaient à outrance les djelbeh, y entassaient les passagers ; peu soucieux des dangers auxquels ils les exposaient, les Aïdâbiens ne calculaient, dans leur cupidité, que le profit des traversées : « Nous risquons nos planches, disaient-» ils, que les pèlerins risquent leur vie. »

X.

DE QUELQUES ANIMAUX DU NIL.

Vallée de l'Égypte, qu'as-tu fait de tes merveilles, de cette vie étonnante que tu as commencée dès avant les catastrophes diluviennes, que tu as continuée des milliers d'années? Tu n'es plus toi-même. Tu t'es laissée submerger par la boue du temps. Tu n'as pas su marcher, depuis que l'islamisme t'a jetée dans son harem. Jadis la première femme du monde, la première terre de beauté et de richesse ; aujourd'hui, la dernière femme, la dernière terre :

Du limon des vieux jours ta citerne est remplie.

Ton Nil lui-même n'a plus ses grandeurs sur ses rives, n'a plus ses animaux dans ses flots ; la zoologie n'a gardé que les noms des reptiles, des quadrupèdes, des poissons, et ces mêmes animaux ont perdu leurs merveilles, leurs singulières mœurs, leurs propriétés et vertus plus singulières.

Voyons un peu ce qu'étaient encore ces êtres du Nil et des bords du Nil, il y a seulement quelques siècles. Car les musulmans les ont décrits, ces êtres, mieux que n'eût fait Valmont de Bomare, ce zoologue aux récits romanesques. Écoutons les écrivains musulmans disserter et deviser sur quelques animaux du Nil. Nous aurons là une mesure, une jauge du jugement et de l'imagination des Arabes en matière d'études scientifiques et pratiques. Ils disent :

« Le cheval des fleuves ou hippopotame a le volume et la masse du buffle d'Égypte ; il a les jambes basses, supportées sur des pieds

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

élargis et mous, la couleur caballine, la crinière à peu près nulle, les oreilles courtes comme celles du cheval, l'encolure ramassée, la queue semblable à celle du buffle. Le museau renflé semble, de loin, être une musette attachée au bout du nez de l'animal. La force de ses canines est telle que la robuste enveloppe des crocodiles ne peut lui résister. Car l'hippopotame recherche ces reptiles, les saisit violemment, et les mange. Mais, habituellement, il se nourrit de végétaux. Sa peau est dure, épaisse, et on en prépare des Kourbâḳ, sortes de rigoises ou de cravaches souples et d'une extrême coriacité.

» L'hippopotame barète de manière à rappeler ou simuler le hennissement du cheval. Lorsqu'il est irrité, il vient attaquer les barques et réussit parfois à les culbuter. — Il cherche à s'accoupler avec la jument, et, de cette union, il résulte une variété de cheval extraordinaire. Une fois, et le fait est réel, un individu conduisit sa jument près des bords du Nil, dans l'Olwah, et l'y laissa paître. Une *sorte d'hippopotame*, de taille un peu plus forte que celle de l'âne, de couleur bai foncé, marqueté de points blancs, sortit du fleuve, saillit la jument... qui, après le temps voulu, mit bas un poulain d'une rare beauté. Le propriétaire de la jument, émerveillé, ravi, mais désireux d'obtenir encore un produit de cette tournure, ramena la jument près du Nil. L'hippopotame père du poulain vint à paraître ; le poulain le reconnut au flair, s'élança dans le fleuve et suivit son père. Consterné d'abord, puis désespéré de cette fuite, le maître du produit hippopotamique revint longtemps, tous les jours, sur les bords témoins de ses peines ; il espérait revoir, rappeler, rattraper son poulain. Vain espoir, plus de poulain.

» A une certaine époque de l'année, lorsque l'hippopotame sort du Nil et s'avance dans les terres, le point où s'arrête l'animal est la limite juste à laquelle parviendra l'eau de l'inondation. Ce genre de mesure ominique est, pour les Égyptiens, une appréciation indubitable, positive, démontrée par l'expérience des temps : c'est un mékiâs, un nilomètre.

» L'hippopotame ne paraît jamais dans les champs cultivés, sans y causer un dam considérable. Quand il sort du fleuve, l'animal, lourd, pesant, écrasant, s'avance tout d'un trait jusqu'à une certaine distance ; puis, il rebrousse chemin, reprenant sa marche du côté de l'eau. C'est alors seulement qu'il se met à paître, mais jamais

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dans les endroits qu'il a déjà traversés, et dans lesquels il a déjà mangé ; il prend toujours sa nouvelle pâture en de nouvelles places. Lorsqu'il est bien repu, et qu'il a regagné le Nil, il boit... Et peu après, il dégorge presque tout ce qu'il a avalé ; mais il dégorge partie par partie, et à des endroits différents ; de cette sorte, les graines qu'il a rejetées germent plus tard sur la terre et poussent. Quand il est dans ces dispositions, et que ces dégorgements se répètent souvent, les paysans, dont les semailles ont souffert de ses dégâts, jettent et disséminent sur son passage un certain nombre de mekk ou *mesures* de lupins. L'hippopotame les mange, puis va boire... Les lupins alors se ramollissent, se gonflent, et la bête crève, enflée, éventrée. Le cadavre surnage, et les eaux le conduisent sur la rive.

» Au nombre des curiosités zoologiques du Nil est encore le raâd ou la torpille (c'est le silure électrique ou silure trembleur). Ce poisson a presque une coudée de long. Au moment où il tombe dans les filets du pêcheur, celui-ci en est averti par une secousse qui lui parcourt la main, l'avant-bras et le bras. La secousse se fait sentir encore quand même le pêcheur retire le poisson des rets avec un bâton, une tige de maïs, ou avec une canne à sucre. »

Ce fait d'électricité animale est bien connu ; ce n'est pas là qu'est le merveilleux. Le voici, et sous ses formes multiples :

« Djalefnous (Galien) dit que si on met un raâd, en vie, sur la tête d'une personne qui souffre de migraine ou de céphalalgie, le mal se calme à l'instant même. Et si on approche un raâd de l'anus d'un individu qui souffre de crampes ou contractions stomacales, la souffrance se tait ou diminue subitement. Cependant, cette dernière vertu a été contestée. Porté par un malade atteint de relâchement et de chute du rectum, le raâd lui resserre le siége et le guérit. Bouilli dans l'huile, le raâd fournit un médicament qui, employé en frictions sur les articulations endolories, en calme les douleurs. J'ai vu en Espagne, sur le rivage de Malaga, un poisson large, noirâtre à l'extérieur comme le raâd d'Égypte, à chair blanche, et qui avait la même propriété calmante. — Une femme qui veut captiver l'amour et les tendresses de son mari, n'a qu'à suspendre sur elle-même, un morceau de raâd, et l'époux se trouve incapable d'abandonner sa moitié. Qu'un mari use du même procédé, et le morceau de raâd suspendu à sa personne, lui conserve sa femme indissolublement attachée, à lui seul attachée. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Donc, avis à qui s'y intéresse : — Faites pêcher des silures trembleurs, vous qui tremblez pour vous. Pêchez des silures électriques, vous qui pensez devoir électriser vos compagnes, positivement pour vous, négativement pour d'autres, vitreusement pour vous, résineusement pour ceux qui ne sont pas vous. Et si vous ne pouvez avoir des silures du Nil, allez à Malaga, demandez aux Espagnols le nom du poisson torpille, et informez-vous en même temps s'ils en ont expérimenté la vertu électrisante. Car si le *piscis* en question, ou animal *ichtyosoze* avait la propriété que lui adjugent les Arabes, on pourrait tenter une magnifique spéculation, un coup de fortune. Il y aurait, peut-être encore, à y joindre le commerce du sakankoûr ou lézard que nous appelons scinque. « Jadis, dit Valmont de Bomare, on transportait les scinques, d'Alexandrie à Venise et à Marseille, pour l'usage des pharmacies. » On préparait ces lézards en les remplissant d'absynthe et d'autres herbes aromatiques.

« Le sakankoûr ou sikankoûr (*scinque des boutiques*, le σκίγκος de Dioscorides) est un produit de l'accouplement d'un poisson et d'un crocodile. Mais il diffère des poissons en ce qu'il a quatre pattes, et des crocodiles en ce qu'il a la queue unie, lisse, sans aspérité aucune. Selon une autre opinion, le sakankoûr est un produit régulier du crocodile, et voici comment : — Lorsque les œufs des crocodiles éclosent, et que les petits reptiles se dégagent de la coque, ceux d'entre eux qui se dirigent du côté de l'eau et y descendent, deviennent crocodiles, et ceux qui, toujours au hasard, prennent leur marche du côté du désert et gagnent les sables, deviennent sakankoûr. Ainsi se décide leur destinée : qui va à l'eau, crocodile; qui va aux sables, sakankoûr. Du reste, le sakankoûr ne se trouve qu'aux environs du Nil et des deux grands fleuves des Indes.

» Au dire d'Ibn El-Beïtâr (le représentant de Dioscorides parmi les Arabes), le sakankoûr est une sorte de harzaûn (ou stellion) et se rapproche singulièrement aussi du waran ou waral (et surtout du waral spinipède).

» Le scinque est amphibie et se rencontre principalement sur la limite du désert de la Thébaïde d'Égypte. On l'a nommé aussi waran aquatique. Il se reproduit par mâle et femelle de son espèce. Le mâle a deux pénis, et la femelle a double organe pour les recevoir; elle pond au delà de vingt œufs, qu'elle cache dans le sable.

» Le sakankoûr, lorsqu'il a mordu quelqu'un, cherche au plus vite

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

à gagner un endroit où il y ait de l'eau. S'il en trouve, il plonge à l'instant même. S'il n'en rencontre pas, il urine et se roule dans son urine. Alors l'homme mordu tombe subitement et meurt : le sakankoûr survit. Mais si cet homme peut arriver à trouver de l'eau et à y entrer, avant que le saurien s'y plonge, ou se roule dans sa propre urine, c'est le sakankoûr qui meurt subitement, et le mordu survit.

» Le sakankoûr mâle, qui a atteint au moins l'âge de la fécondation, est employé en médecine à titre d'aphrodisiaque héroïque. La partie préférée, comme la plus efficace, est la partie du dos qui précède la queue, est à la suite des reins, et fait le vis-à-vis du nombril. La dose, à l'état frais, est de deux drachmes, pour une potion, et, à l'état sec, de vingt-quatre grains à une drachme. On le mêle aussi à du miel, ou à un œuf à la coque qu'on hume alors d'un coup.

» On doit prendre l'animal au printemps. A cette saison, il est plus animant, plus sûr d'effet, plus aphrodisiaque. Aussitôt qu'on a pris un sakankoûr, il faut le tuer, sinon sa graisse s'absorbe, sa chair s'amollit et s'affaiblit, et la vertu du médicament s'éteint. Il faut, de suite, trancher la tête au reptile, lui couper l'extrémité de la queue et non l'arracher ou la rompre. Puis, on ouvre par une incision longitudinale, le ventre et la poitrine, et on en jette toutes les entrailles excepté les reins et les testicules. On lave et nettoie l'intérieur de la bête, on le remplit de sel, on coud l'ouverture, et on suspend le cadavre ainsi préparé, le cou en bas, à l'ombre, dans une chambre de température modérée, et on le laisse sécher. Par ces précautions, la vertu de ce reptile se conserve infaillible. On le garde dans un réceptacle où l'air puisse facilement circuler, par exemple dans un panier de jonc, ou d'osier, ou de folioles de dattier, etc... Pour employer le scinque ainsi desséché, on le réduit en poudre. La chair et la graisse éveillent les désirs et les appétits vénériens, produisent de merveilleux effets. La partie de l'échine qui précède la queue est employée aussi contre les faiblesses nerveuses.

» Le boultî (*labrus niloticus*), un des meilleurs poissons du Nil, n'a été trouvé dans ce fleuve que sous le ḳalifah d'El-Azîz B-Illah-Nizâr, fils de Moézz lé-dîn Allah, c'est-à-dire pendant la seconde moitié du IVe siècle de l'hégire (ou seconde moitié du Xe siècle de l'ère chrétienne). Avant cette époque, le boultî était inconnu. »

Si l'on me demande pourquoi ce poisson a paru si nouvellement dans le monde ichthyologique, c'est me faire une question à laquelle

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

je ne saurais répondre. Si on s'adressait au plus savant arabe, au plus profond uléma, il répondrait : la chose est comme cela ; c'est un bienfait de Dieu pour les musulmans des rives du Nil, c'est un miracle fait pour nous.

Il y a encore, entre autres, dans le fleuve céleste qui arrose l'Égypte, un autre poisson que la langue vulgaire appelle lébeîs, et qu'il faut nommer régulièrement labîs. Selon les écrivains arabes, le labîs est tellement semblable au boûrî de mer, qu'on le croit boûrî d'origine et passé de la Méditerranée dans les eaux douces. On ne l'a nommé labîs, *confondu*, *non distinct*, que pour le distinguer, dit-on, du boûrî (*mugil cephalus; mulet*).

Je n'ai plus à donner que quelques lignes sur les animaux du Nil dont ont parlé les livres arabes, et ces quelques lignes concernent le crocodile, bien connu d'ailleurs des touristes et des voyageurs, zoologiquement et même culinairement. Car plus d'un visiteur du Nil et des antiquités de l'Égypte a cherché et a trouvé l'occasion de se mettre sous la dent un morceau de filet de crocodile. Je n'ai pas eu l'honneur de goûter de cet animal à quelque sauce que ce fût, et je n'ai pas ouï dire que la viande de crocodile ait eu sur un voyageur une influence analogue à celle que produit le sakankoûr. Du reste, ne mange pas du crocodile qui veut. La raison, c'est que la longue et dure enveloppe crocodilienne est une barde dorsale à l'épreuve de la balle, et que, pour tuer la bête c'est, comme on dit, au défaut de la cuirasse qu'il faut pointer l'arme et planter le plomb.

« Or donc, le crocodile est un animal qui se trouve dans le Nil, dans les grands cours d'eau de l'Abyssinie, du pays des Gallât et du Soudan, et aussi dans le Makrân ou Indus.

» Les œufs du crocodile sont gros comme des œufs d'oie. L'animal grandit jusqu'à atteindre une longueur de dix coudées et plus. Dans une seule copulation, il produit soixante fécondations par soixante mouvements fécondants, sans désemparer. D'après un savant, appelé Ibn Zahrân, la mastication, chez tous les animaux, s'opère par le battement ou la pression graduée qu'exécute de bas en haut la mâchoire inférieure allant s'appuyer et presser sur la mâchoire supérieure. Chez le crocodile, c'est l'inverse ; la mastication s'accomplit par le mouvement de pression de la mâchoire supérieure sur la mandibule inférieure qui est fixe. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Voici les diverses manières d'employer les diverses parties du corps du timsâḥ ou crocodile. La chose mérite attention.

« Prenez la graisse de la bête, malaxez-la avec du beurre, placez une mèche dans votre mélange ainsi opéré, allumez cette espèce de flambeau, déposez-le dans des broussailles, dans un bois, une forêt, ou près d'une rivière, etc., et vous mettrez en fuite tout ce qu'il y aura là de crapauds et de batraciens; ils n'oseront revenir qu'après que votre luminaire merveilleux sera éteint.

» Prenez une peau de crocodile, promenez-la autour d'un village, puis allez la suspendre sous un hangar ou sous un vestibule, et le village sera préservé de la grêle.

» Si un individu mordu par un crocodile met sur la morsure un peu de graisse de ce reptile, le blessé est guéri presque immédiatement. Placez de la graisse de crocodile sur le front d'un bélier qui a la manie de frapper tous les autres à coups de cornes, et les autres fuiront tous leur hargneux et brutal compagnon. Le fiel du crocodile, instillé dans les yeux que des taies obscurcissent, les guérit. Les stercores du crocodile ont la même vertu. Le foie, employé en fumigations, fait cesser la folie.

» Arrachez un œil à un crocodile vivant, suspendez cet œil à un lépreux, et la lèpre suspendra ses progrès. La chair, cuite avec des ognons, de l'huile, du beurre et du fromage sec, fait engraisser les personnes maigres. La graisse, mêlée à de l'huile de rose et employée en onctions, fait disparaître les douleurs de reins et provoque les appétits aphrodisiens. La graisse fondue guérit les migraines, les otites, et même les surdités; et, employée en frictions et onctions, elle guérit les fièvres quartes les plus rebelles et les plus redoutables. On peut aussi, pour cela, prendre le sang et le mêler de myrobolan et du fruit de l'ehlîledj (*balanites ægyptiaca*); c'est surtout alors qu'on a le médicament sûr, spécifique, pour faire disparaître la leucé ou lèpre blanche. Les dents du côté gauche de la gueule du crocodile sont aussi employées comme médicament antifiévreux. »

C'est dommage, en vérité, qu'il soit peu aisé de se procurer des crocodiles, si réellement ils ont tant de propriétés médicales! Mais je doute assez que l'animal amphibie ait tant d'utilités; il est trop difficile à prendre, et seulement même à tuer. J'aime mieux, comme théorie générale dans la disposition providentielle des choses du monde et surtout des choses les plus utiles ou les plus nécessaires

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

aux hommes, cette pensée d'un poëte musulman, Aboul-Fath el-Boustî, simple pensée, d'une grande vérité, qui appelle sans valeur monétaire les choses les plus indispensables, en ce sens que Dieu les a disposées de façon qu'on ne pût jamais les vendre :

« O gloire à la Majesté sainte qui a institué si précieux ces divers métaux,
» Dont les hommes cependant n'ont certes pas besoin pour exister;
» Gloire à l'Éternel qui mit à si bas prix le souffle, l'aspiration de l'air,
» Que tout ce qui respire a si grand besoin d'aspirer! »

» Le crocodile a pour ennemi et instrument de malheur, un certain myriapode long d'une coudée, ayant la forme d'une jeune belette, et de nombreuses pattes armées de crochets. Ce myriapode s'introduit dans le corps du reptile. Voici le comment.

» Le crocodile n'a pas d'anus, et presque tout ce qu'il mange se transforme en vers, dans le ventre. Quand les helminthes tourmentent par trop fort le crocodile, il prend terre, s'étend sur le dos, et se tient la gueule béante. Arrive alors une sorte d'oiseau aquatique qui, d'instinct, se met à attraper les vers qu'il aperçoit à la gueule du reptile souffrant, et les mange.

» D'un autre côté, le myriapode qui toujours est aux aguets, caché dans le sable, vient se jeter dans le gosier du crocodile et descend vite dans les entrailles vermineuses. Alors le crocodile se débat, s'agite, se roule, et s'enfuit au fond du Nil, où il reste caché et malade jusqu'à ce que le myriapode lui ait dévoré les entrailles. Ensuite le parasite perce le ventre de sa victime et en sort.

» Les livres disent qu'il y avait jadis près de Fostât (Vieux-Kaire) une figure talismanique dont la puissance magique empêchait tout crocodile d'approcher de ce point du fleuve. Et si, d'aventure, un reptile crocodilien arrivait près de la figure imprégnée de puissance talismanique, l'animal se trouvait de suite retourné; invinciblement, le ventre en l'air. Alors, les enfants poussaient la mauvaise bête jusqu'à ce qu'elle fût par delà les limites de la ville; le reptile se remettait en position naturelle aussitôt et retrouvait la faculté de fuir à la nage. Par le temps, le talisman fut détruit, et conséquemment le talisman ne gêna plus les crocodiles. « Mais cela n'empêche pas qu'on ne voit pas de crocodiles descendre le fleuve jusqu'au Vieux-Kaire. Lorsque, par hasard, on y en aperçoit un, c'est toujours un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

jeune sujet, un jeune imprudent qui s'est avisé de voyager, et qui n'a guère plus d'un mètre de long.

XI.

MÉḲIÂS OU NILOMÈTRES. — INONDATIONS. — FÊTES DES INONDATIONS.

La fertilité de l'Égypte dépend exclusivement de l'inondation du Nil. Aussi, dès les temps les plus reculés, les Égyptiens ont cherché à se faire des *moyens de mesure*, c'est-à-dire, selon le mot arabe, des méḳiâs, afin d'apprécier les crues du fleuve béni. D'après les traditions arabes, l'idée de ces appréciations ne remonte rien moins qu'à une époque antédiluvienne, au temps du père du Pharaon sous le règne duquel Noé vint au monde. D'autres méḳiâs postdiluviens ont été construits à différentes époques; ou trouve l'histoire de ces nilomètres dans la *Palæographie arabe* de M. Marcel, un des vétérans de l'ancienne expédition d'Égypte, ce grand drame dont la péripétie fut une double conquête, gloire militaire, gloire scientifique, dont il reste ce qui reste toujours de ces grandes œuvres, c'est-à-dire un double résultat : souvenirs historiques de guerre, monuments historiques de science. Nous ne donnerons ici que ce que Maḳrîzî rapporte de pittoresque, et que M. Marcel n'a pas introduit ou a seulement effleuré dans sa *Palæographie*. Mais nous ajouterons quelques particularités curieuses sur le méḳiâs actuel, sur certaines croyances, pratiques et cérémonies.

« Ce fut Ḳaćîm, dit Maḳrîzî, qui dès avant le déluge, et dans la ville d'Oumsoûs, fit construire le premier méḳiâs ou appareil à mesurer (ou plutôt à prédire) les crues du Nil.

» Ḳaćîm convoqua tous les savants, ingénieurs, magiciens de son royaume, pour discuter et déterminer le caractère de cette œuvre nouvelle. Ils s'assemblèrent et fixèrent les dimensions et le plan d'une construction en marbre qu'ils bâtirent ensuite sur le bord du Nil, et au centre de laquelle ils établirent un grand bassin en cuivre. On mettait dans ce bassin une quantité d'eau pesée et déterminée. Sur un côté de ce récipient métallique étaient deux aigles en cuivre, l'un mâle, l'autre femelle. Le premier jour du mois dans lequel la crue commence, on ouvrait les portes ou vannes du méḳiâs; tous les hiéro-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

phantes; magiciens, devins s'y réunissaient solennellement avec le roi, et tous marmottaient et grommelaient leurs paroles magiques jusqu'à ce qu'un des deux aigles se prit à trompeter. Si c'était le mâle qui se faisait entendre, c'était augure de crue normale ou parfaite; si c'était la femelle, on présageait une crue dangereuse ou insuffisante, et dès lors on se mettait en mesure contre la cherté des vivres, on s'approvisionnait pour l'année. »

Le déluge vint, et depuis on n'a jamais rien retrouvé du mékiâs d'Oumsoûs. Un autre nilomètre fut construit dans la ville d'Anŝinâ, l'ancienne Antinoopolis, qui, sous la domination romaine en Égypte, fut le chef-lieu de la Thébaïde. Le nilomètre d'Anŝinâ fut l'œuvre de Dalloûkah surnommée la Vieille. Dalloûkah tint les rênes du gouvernement pharaonien après la noyade de la Mer Rouge. Nous avons parlé de la vieille Dalloûkah dans la Légende de Moïse, publiée dans la *Revue de Paris*, (n° de mars 1852).

» Anŝinâ fut fondée, disent les récits arabes, par Achmoûn fils de Meŝrâïm fils de Beïçar fils de Hâm (Cham) fils de Noé, sur la rive orientale du Nil. Cette ville jadis brillante, populeuse, riche en jardins et lieux de plaisance, n'existe plus que de souvenir. Aujourd'hui ce ne sont plus que des ruines. Ŝalâḥ el-Dîn (Saladin) fit détruire l'ancien mur qui entourait cette cité et en fit transporter les pierres au Kaire. Mâriah, une des concubines du saint Prophète (Mahomet), et mère d'Ibrâhîm, un des fils du Prophète, était de Ḥafn, village du district d'Anŝinâ. Ce fut de cette ville que le Pharaon de Moïse fit venir à Memphis, la plus grande partie des magiciens qui luttèrent d'adresse et de puissance magique contre le prophète hébreu.

» Parmi les merveilles d'Anŝinâ était un nilomètre, antique monument élevé par Dalloûkah. C'était un bâtiment en forme de ṭeïlaçân ou coiffure roulée en plis superposés et formant entre eux une sorte d'hélice à bords rapprochés. (En d'autres termes, ce bâtiment avait son intérieur en amphithéâtre). Au centre de l'édifice était un grand bassin circulaire dans lequel était dressée, en couronne, une série de larges colonnes de granit rose. Ces colonnes, en nombre égal au nombre des jours de l'année solaire, n'étaient éloignées l'une de l'autre que d'un pas ordinaire.

» L'eau du Nil arrivait dans cet amphithéâtre par une ouverture pratiquée à une certaine distance de la base du mur. Lorsque le bassin était rempli d'eau et que cette eau était au degré d'élévation vou-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

lue pour l'abreuvement des terres de toute l'Égypte, le prince se rendait à l'amphithéâtre et se plaçait à un endroit réservé d'où l'œil dominait tout l'intérieur du nilomètre. Puis, les jeux et réjouissances commençaient. Les gens de la suite du prince montaient sur les fûts des colonnes, et se mettaient à tripudier et courir dessus, passant de colonne à colonne, les uns dans un sens, les autres en sens contraire; et dans cette course croisée ils se poussaient, se heurtaient, s'efforçaient de se renverser mutuellement. Tous luttaient, rivalisaient d'adresse, de légèreté, de souplesse, de ruse, se colletaient, se soulevaient, échappaient, bondissaient, culbutaient, et à tout moment il en tombait à la renverse, ou de plat ventre, ou de tête, ou en pirouettant, ou accrochés deux à deux ou par groupes; et l'eau claquait, écumait sous les chutes des joueurs, par les battements des vagues. Et la foule des spectateurs d'applaudir, de rire des chutes bizarres, des caprices de mille incidents imprévus.

» Autrefois, tout à fait dans les premiers âges de l'Égypte, on mesurait par approximations les mouvements de la crue du Nil, en les observant dans la Haute-Nubie ou Olwah.

» Mais le premier, disent les légendaires arabes, qui mesura réellement les eaux du fleuve aux époques d'intumescence et qui bâtit pour cela un vrai mékiâs à Memphis et à Faïioûm (Fayoum), fut Joseph fils de Jacob. Jusque-là, les Koptes ou Égyptiens mesuraient leur fleuve par un fil à plomb. Sous la domination des empereurs byzantins, il y avait un nilomètre au Ḳaṣr el-Cham', ancien Pyrée. A l'époque de Makrîzî, la colonne de ce nilomètre existait encore.— Fin du XIVe siècle, ère chrétienne.

» Lorsque Amr (que même les orientalistes d'Europe s'entêtent à nommer Amrou) se fut rendu maître de l'Égypte, il établit un mékiâs à Aswân (Assouan) et un autre à Dendérâh. Quelques autres nilomètres furent construits plus tard, et en 97 de l'hégire (715-716 de J. C.) fut établi celui de l'île de Raûdah (le seul qui existe aujourd'hui).»

Il fut réparé par les Français lors de l'expédition de 1798. Maintenant ce n'est plus qu'un petit bassin carré, de chétive apparence, avec sa colonne graduée au centre.

Déjà en 199 de l'hégire le mékiâs était dégradé, et le célèbre kalife El-Mâmoûn, fils d'Hâroûn El-Réchîd, le fit entièrement reconstruire. A différentes époques le mékiâs fut réparé, et El-Moustanser B-Illah, en 485 (1092 de J.-C.), par les restaurations qu'il y fit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

exécuter, le mit dans les conditions d'arrangement qui existaient encore ou à peu près, lors de l'expédition française. Les réparations faites par le sultan Sélîm Ier, en 925 (1518 de J.-C.), ont été de peu d'importance.

J'ignore, et cela est difficile à vérifier aujourd'hui, si la graduation de la colonne nilométrique, depuis la base au sommet, est en coudées égales entre elles. Mais du temps de Makrîzî, la division était de vingt-deux coudées, dont les dix d'en haut, seules, étaient partagées en vingt-quatre parties égales ou vingt-quatre doigts. Les douze inférieures n'étaient que de dix-huit doigts.

« A l'époque de l'invasion musulmane, le ḳalife Omar fut informé que, lorsque le Nil ne s'élevait pas à telles limites d'accroissement, ou que les indications du mékiâs faisaient craindre, à certaines saisons de l'année, que le fleuve ne restât plus au moins au-dessous d'une crue convenable, la population s'inquiétait, s'approvisionnait aussitôt de vivres, et que dès lors la cherté des denrées augmentait, la disette menaçait, bien qu'il n'y eût ni stérilité, ni même simple menace de ce fléau. Omar, en conséquence, écrivit à Ạmr pour s'informer des circonstances des inondations. Ạmr répondit au ḳalife que pour abreuver l'Égypte, assez pour la garantir de la disette, il fallait une crue d'eau de quatorze coudées, et que pour bien inonder toutes les terres, de manière à ce qu'il fût possible d'en retirer des récoltes au delà des besoins de l'année et même pour l'année suivante, une crue de seize coudées était nécessaire; mais que les deux extrêmes d'insuffisance ou d'excès à redouter, étaient la crue de douze coudées, et celle de dix-huit coudées.

» Omar consulta alors Ạlî, et celui-ci écrivit à Ạmr de construire un mékiâs, mais de représenter quatorze coudées dans la longueur des douze coudées inférieures, c'est-à-dire de tracer une série figurative de vingt-quatre doigts sur une étendue seulement de dix-huit doigts; ensuite, de laisser les quatre coudées suivantes à leurs dimensions normales, et de diminueur deux doigts sur la hauteur des coudées, au delà de la seizième coudée. Un mékiâs fut exécuté sur ces mesures, à Ḥolwân. Cette distribution et combinaison des coudées avait pour but de prévenir toute inquiétude prématurée, soit pour les crues minimes, soit pour les crues exubérantes (1).

(1) La coudée qu'on appelle coudée d'Omar et qui servait pour l'arpentage, vaut

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Quand l'eau du Nil s'est élevée jusqu'à dix-huit coudées, les terres, suffisamment abreuvées, sont fertilisées, et les revenus de l'Égypte se perçoivent intégralement, bien que les pâtis restent alors sans produits et ne puissent fournir de quoi nourrir le bétail. Pour que les récoltes de toute nature soient abondantes, il faut que la crue parvienne à dix-sept coudées. A dix-huit coudées, les submersions envahissent le quart de l'Égypte et détruisent les arrière-récoltes de nombre de villages; parfois même les maladies pestilentielles sont la suite de ces submersions, et surtout lorsque l'intumescence des eaux dépasse dix-huit coudées.

» Autrefois, et il en est question dans divers écrits du IVe siècle de l'hégire (XIe siecle de l'ère chrétienne), il existait une habitude de justice remarquable, relativement au plus ou moins d'abondance des inondations. C'est que toutes les fois que la crue du fleuve restait au-dessous de seize coudées, la quotité des impôts à percevoir pour l'année était diminuée en proportion réglée sur la hauteur des eaux. Au Ve siècle de l'hégire, lorsque la crue s'élevait d'une coudée au-dessus de dix-huit, les revenus ou impôts de l'année étaient cotés à 100,000 dînâr de plus que la cote ordinaire, parce qu'alors la plupart des hauts terrains recevaient l'inondation. Mais lorsque la crue atteignait dix-neuf coudées, les impôts de l'année étaient diminués de 100,000 dînâr, parce qu'alors les terres basses demeuraient trop longtemps submergées, et que des villages, des jardins, etc., étaient ruinés. » Aujourd'hui, nous ne savons si ces variations dans la fixation des impôts auraient lieu, quel que fût le degré de l'accroissement du Nil.

Actuellement, la crue du Nil doit s'exhausser au delà des limites

---

trois empans et un travers de doigt. — La coudée de Bilâl est plus longue de deux doigts et de deux tiers de doigt, que la *coudée noire*, et est en usage à Bassora; elle vaut trois empans et un travers de doigt. — L'empan vaut neuf pouces ou douze doigts. (Voyez De Sacy, *Relation de l'Égypte*, traduite d'Abd el-Latif, p. 150.) — Mais je trouve dans Makrizi : « La coudée noire est plus longue d'un travers de doigt et deux tiers de travers de doigt, que la coudée qui sert de mesure aux maçons. La coudée noire fut établie par le kalife Hâroûn el-Réchid qui la fixa sur la longueur de l'avant-bras d'un esclave noir qu'il avait à son service. C'est avec elle qu'on mesure les étoffes, les constructions, et qu'on a fixé les divisions mensurales du nilomètre. » — La coudée ordinaire valait environ 577 millimètres ou 1 pied 9 pouces 3 lignes $\frac{611}{1000}$.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

anciennes, pour être suffisamment généreuse, et encore elle n'arrive pas à recouvrir certaines localités élevées du Saïd. Il faut qu'elle monte jusqu'à près de vingt-deux coudées du mékiâs actuel; mais alors les cultures du ẓourah (ou vulgairement dourah, le sorgho), du maïs, dans la Basse-Égypte, sont envahies et détruites par l'exubérance des eaux.

Outre les vicissitudes des crues, le Nil a encore eu, de tout temps, des effets assez capricieux sur ses rives et sur son lit. Chaque année es accumulations de sables amoncelés par les entraînements des eaux, relèvent ou creusent le fond du fleuve et en rendent la navigation toujours différente d'elle-même. Les rives ont également varié de position par les atterrissements ou par les éboulements. Ainsi, d'après Makrîzî, la mosquée d'Amr, fondée à Fosṭâṭ lors de la conquête, était presque sur le bord du Nil; le Ḳaśr el-Cham' était, encore à cette époque, sur le Nil même. Aujourd'hui la mosquée d'Amr est au moins à quatre cents mètres du fleuve. Il en est de même du peu qui reste du Ḳaśr el-Cham', ou Castel-des-Flambeaux, qui fut le dernier point de résistance du moukaûkis, ou gouverneur de l'Égypte, au moment où les Musulmans envahirent ce pays. A cette époque les barques venaient aborder contre la porte ouest de ce Ḳaśr, appelée la Porte de fer. C'est par elle que le moukaûkis s'embarqua pour se réfugier sur l'autre rive du Nil, dans l'île de Raûḍah, en face du Ḳaśr.

La branche du Nil qui longe le Vieux Kaire avait la même largeur que l'autre; selon Makrîzî, il y eut un pont de bateaux sur chacune de ces deux branches et chaque pont était d'égale longueur et composé de trente bateaux. Aujourd'hui, la branche du Vieux Kaire n'est pas le tiers de celle de Djîzeh.

Maintenant, lorsque le Nil est à seize coudées du mékiâs, et qu'ainsi il peut arroser toute la Basse-Égypte, on coupe la digue de ḳalîdj ou *Canal* du Kaire, l'ancien canal jadis navigable aux barques, dit-on, jusqu'à la Mer Rouge, dès le temps des Pharaons. C'est alors grande solennité et réjouissance publique, ce sont des feux d'artifices dont la moitié sont tirés en plein jour, en plein soleil brûlant du mois de juillet. On ignore à quelle antiquité remonte cette fête, et aussi celle qui se célébrait auparavant et dans l'intention d'obtenir du ciel l'accroissement du Nil.

« Lorsque les Arabes eurent envahi l'Égypte, la première année

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de l'occupation, les Koptes, au commencement du mois dans lequel arrive la crue du fleuve, allèrent se présenter à Ạmr, et :

— Notre Nil, lui dirent-ils, est gouverné, relativement à la crue des eaux, par une loi particulière.

— Laquelle ?

— La voici : A la douzième nuit de ce mois, le mois de baoûneh (le dixième de l'année Kopte), nous allons à la recherche d'une jeune fille vierge qui soit l'aînée de sa famille, et nous faisons décider le père et la mère à nous céder cette fille, à des conditions de dédommagement dont nous convenons avec eux. Après l'accord, nous parons la jeune vierge des plus beaux vêtements que nous puissions trouver; ensuite nous la précipitons dans le Nil; et les eaux croissent, en vertu de ce sacrifice.

— Une telle coutume, reprit Ạmr, n'aura pas lieu sous l'islamisme; l'islamisme abolit tout ce qui l'a précédé, détruit le passé, refait le présent, et assure l'avenir. »

« Or il avint que, cette année-là, dans le mois de baoûneh et même dans les deux mois suivants, abîb et misré, la crue du Nil ne s'éleva qu'à un degré médiocre; et le peuple ne pensait à rien moins qu'à émigrer.

» Ạmr en écrivit au ḳalife Ọmar, et Ọmar répondit : « Tu as dit vrai : l'islamisme abolit le passé. Je t'envoie un bitâḳah ou papier ci-inclus. Jette-le dans le Nil. » Ạmr ouvre le bitâḳah et y trouve ces mots écrits :

« DU SERVITEUR DE DIEU, LE PRINCE DES VRAIS CROYANTS, AU NIL D'ÉGYPTE.

» Or sus, si tes eaux coulent par ta seule puissance et volonté, arrête-les. Mais si tes eaux coulent par la volonté du Dieu unique et tout-puissant, nous demandons au Dieu unique et tout-puissant de te faire couler. »

» Amr jeta le bitâḳah dans le Nil, un jour avant le Salîb ou époque de la cessation de la crue des eaux. Les Égyptiens étaient tout préparés à s'enfuir, et à abandonner l'Égypte. Ils n'avaient plus espoir de voir croître le fleuve. Mais au matin du jour du Salîb, le Nil avait élevé ses eaux jusqu'à seize coudées... L'Égypte fut ainsi préservée de malheurs pour cette année.

» Jadis Moïse fit le même miracle, dans la même nuit, la nuit qui précéda le jour du Salîb. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le bitâḳah d'Omar rappelle l'épître de Xerxès au mont Athos.

Aujourd'hui une circonstance particulière représente l'ancienne fête de la Vierge du Nil. Tous les ans lorsque le fleuve commence à croître, on érige à l'entrée du canal du Kaire et avant la petite digue de terre que l'on coupe plus tard, une grossière colonne de limon haute de plusieurs pieds et qu'on appelle l'Aroûçah ou la Fiancée. La Fiancée de nos jours n'est plus la belle vierge parée comme autrefois; elle est tout brutement barbouillée de chaux du haut jusques en bas, de sa fruste face jusqu'à sa base. L'eau arrive peu à peu, fond par le bas la pauvre Aroûçah badigeonnée qui tombe bientôt sur son fiancé le Nil, au contact duquel elle s'en va en déliquium et disparaît.

« Les Koptes chrétiens avaient une autre fête qu'ils célébraient le 8 du mois de béchens (qui précède le mois de baoûneh). C'était la fête du Chéhîd ou Martyr (1). Ils étaient persuadés que le Nil ne croissait chaque année que parce qu'ils exposaient, sur le fleuve, un petit coffre ou reliquaire dans lequel était enfermé et conservé, en relique, *un doigt* d'un de leurs ancêtres. Le jour qu'on plaçait sur le Nil, le vieux et vénérable *doigt*, c'était jour de fête extraordinaire. La cérémonie avaient lieu à Choubrâ, à une lieue environ du Kaire, au Nord. Là, une foule immense, chrétiens et musulmans, se rassemblait de tous les points de l'Égypte. Des Koptes y exécutaient des jeux équestres. Toute la population du Kaire, du Vieux Kaire, grands et plèbe, allait à la fête. De tous les côtés, et sur les deux rives du Nil, étaient dressées des tentes. Tout ce qu'il y avait de chanteurs, de chanteuses, de bateleurs, de saltimbanques, de débauchés, de sodomistes, de bouffons, de dévergondés, de vauriens, d'effrontés, de lupanaristes, de libertins forcenés, se trouvaient au rendez-vous de la fête. Foule incroyable, incalculable. Tout ce qu'on peut imaginer de débauche, de libertinage, d'excès, y était comme à l'ordre du jour, et jamais cette orgie ne se passait sans qu'il en coûtât la vie à nombre de personnes.

(1) Ce martyr par excellence est saint Hermès ou Mercure. Il fut martyrisé lors de la persécution de Dèce, dans la ville de Césarée. Saint Mercure, d'après ce que m'a assuré l'évêque orthodoxe des Koptes, au Kaire, fut un soldat égyptien qui embrassa le christianisme. Saint Mercure est représenté dans les églises koptes avec un glaive à chaque main, allusion à sa double vie de soldat du monde et de soldat martyr de la foi. Les Koptes le nomment, par le nom grec, Mergoûrios, ou, par le nom arabe, Abou Seïfein, le double glaive, le saint aux deux glaives.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» La quantité de vin qui se consommait dans cette journée si singulièrement festoyée, était extraordinaire : elle ne s'élevait pas à moins de 12,000 drachmes d'argent ou près de 5,000 dînâr ou deniers d'or. Un seul Kopte en vendit un fois, lui seul, pour 12,000 drachmes. Les fellâh ou paysans du village de Choubrâ retiraient toujours de ce seul trafic du vin, à la fête du Martyr, de quoi payer leurs impôts de l'année.

» La fête du Chéhîd se célébra ainsi jusqu'à 702 de l'hégire (1302-1303 de J.-C.). L'Égypte avait alors pour souverain El-Nâçer Moḥammed, fils de Ḳalâoûn. Ce prince, encore très-jeune, était sous la tutelle et sous la main de Roukn el-dîn Bîbars le djachenkîr, ou écuyer-tranchant, et alors osta-dâr ou majordome-intendant discrétionnaire du palais du sultan. Bîbars, résolut d'abolir la saturnale de la fête du Chéhîd. Il publia le décret d'abolition, et aussi défense fut faite d'exposer sur le Nil le reliquaire qui renfermait le *doigt* vénéré des Koptes. Ordre fut expédié dans toutes les provinces, par courriers extraordinaires, à tous les gouverneurs, à tous les chefs ou agents de l'autorité, de s'opposer à ce qu'aucun chrétien sortît de son pays et se préparât à la célébration de la fête. Tous les Koptes, même ceux qui affectaient de se ranger à l'islamisme et se donnaient pour musulmans, furent dans la désolation. Les condoléances ne tarissaient pas.

» Or, Bîbars avait alors pour écrivain secrétaire chargé de ses affaires, un Kopte appelé Tâdj. Tâdj était parvenu à dominer l'esprit de son maître, à se rendre indispensable. On alla supplier Tâdj d'intervenir auprès de Bîbars, pour la révocation de l'arrêté qui abolissait la fête du Chéhîd... Tâdj représenta à Bîbars que la prohibition qui venait d'être promulguée, lésait de graves intérêts, et allait embarrasser la rentrée des impôts de Choubrâ. Il termina ses malignes observations par ces paroles : « En dernier mot, si on ne célèbre plus la fête du Chéhîd, le Nil ne s'accroît plus, et dès lors le pays est ruiné, il n'y a plus d'Égypte. »

» Bîbars resta inflexible et maintint son décret. « Si le Nil, répliqua-t-il vivement à Tâdj, ne peut croître que par ce *doigt* de votre vieux, eh bien ! le Nil ne croîtra plus ; si le Nil croît par la volonté de Dieu, il continuera à croître, et fera mentir tes chrétiens. »... La fête fut abolie.

» Trente-six ans après, une circonstance presque ridicule la res-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

suscita. — Deux émîr du sultan El-Nâçer Moḥammed demandèrent à ce prince la permission de s'absenter quelques jours pour une partie de chasse. El-Nâçer, qui s'était attaché d'amitié à ces deux émîr au point de ne pouvoir presque se séparer d'eux, les détourna de leur projet, en leur proposant une autre partie de plaisir. — « Il n'y a plus, leur dit-il, que quelques jours d'ici à l'époque de la fête du Chéhîd. Renouvelons-la, et certes, vous vous divertirez bien autrement qu'à la chasse. » La proposition fut acceptée, et on sut bientôt dans toute l'Égypte que la fête allait être célébrée.

» Au jour voulu, les grands de la cour vinrent se promener en barques sur le Nil, et une multitude immense se rassembla à Choubrâ. Les grands s'étaient fait préparer des nourritures et mets de toute espèce, viandes, friandises, etc., et cela en quantité incalculable. La foule en profita abondamment. Cette fois, la fête dura trois jours. Depuis lors, on la renouvela tous les ans, jusqu'à 755 (1354 de J.-C.), époque à laquelle les musulmans commencèrent leurs vexations et leurs avanies contre les chrétiens, dépouillèrent les églises de leurs propriétés, etc. Nombre d'églises furent alors démolies, ruinées, et entre autres, celle de Choubrâ El-Ḳiâm, où était conservé le *doigt* du martyr, dans son reliquaire. Le *doigt* fut enlevé et porté au sultan Sâleḥ Ṣalâḥ el-dîn (huitième fils et huitième successeur d'El-Nâçer Moḥammed). Sâleḥ fit brûler, en sa présence et en place publique, le *doigt* du vieux Kopte, et en fit jeter la cendre dans le Nil, afin que les chrétiens n'en pussent rien recueillir. De ce moment, et par force, la fête du Chéhîd fut impossible. »

PERRON.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

DE LA CIRCONCISION,

DE SON ORIGINE ET DE SON BUT.

L'origine de la circoncision est une des questions historiques qui ont soulevé le plus de discussions parmi les savants. Les uns, considérant cette coutume comme une institution purement religieuse, lui ont contesté toute valeur hygiénique ou morale, à quoi les esprits forts se sont cru en droit de répondre à peu près comme les habitants de Minorque à ceux qui leur reprochaient de ne pas tailler les arbres : « Que Dieu sait mieux que personne comment un arbre doit croître et étendre ses rameaux. » D'autres ont soutenu, après Tacite (liv. V), que la circoncision a été établie par un législateur, dont le but unique était d'imprimer à son peuple une marque caractéristique et indélébile. Mais on leur a objecté, avec raison, qu'un blason n'est pas fait pour rester caché, et que la circoncision, d'ailleurs, n'était rien moins qu'un signe distinctif, puisqu'elle était commune à plusieurs peuples, et même à des peuples limitrophes. D'autres, enfin, ne pouvant comprendre qu'une nation tout entière se soit soumise, sans nécessité, à une opération si cruelle et souvent dangereuse, ont cherché, dans des raisons hygiéniques d'une haute importance, l'origine et le but de la circoncision. Cette manière d'envisager la question nous paraît la seule admissible. Nous devons ajouter, toutefois, que ce n'est point par la douleur et l'issue quelquefois funeste

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

de l'opération, qu'on peut en prouver l'utilité. Le fanatisme religieux n'a jamais reculé devant les mutilations; il les recherche, au contraire, et s'y complaît; les moines de tous les pays ont livré à la chair des assauts terribles; les sauvages ont façonné et façonnent encore la tête des enfants en la pressant entre deux planches, afin de la rendre longue, plate ou carrée, suivant le goût de la peuplade; le hideux tatouage a été la première et la plus générale des règles de l'esthétique du monde à son enfance, et l'on n'a jamais songé, que nous sachions, à assigner un but d'utilité à ces pratiques barbares.

Il faut procéder autrement pour prouver que la circoncision a dû son origine à des nécessités hygiéniques.

Son nom même nous transporte tout d'abord sous les plus chaudes latitudes du globe. En effet, la circoncision n'a jamais été pratiquée dans les pays du nord, ni même dans les régions tempérées, si ce n'est par des races proscrites invinciblement attachées à leurs coutumes antiques et originaires de l'Orient, ou par des peuples soumis à une religion née dans les contrées méridionales de l'Asie. Sa patrie se trouve, en un mot, entre le trentième degré de latitude nord et le trentième degré de latitude sud, entre l'équateur et les tropiques. De cette délimitation même, il résulte qu'elle a trouvé nécessairemnt sa raison d'être, dans des besoins propres à ces pays. Suivez sur tout le globe, la zone que nous venons d'indiquer, et vous rencontrerez, sur votre passage, l'Arabie, l'Égypte, l'Éthiopie, le Darfour, le Sénégal, et de l'autre côté de l'Océan, le Mexique, la Floride, les îles de l'Océanie, principaux foyers de la circoncision.

De la distance énorme qui sépare plusieurs de ces pays, découle un autre fait d'une importance majeure, c'est que la circoncision ne s'est pas répandue d'un peuple chez les autres peuples, mais qu'elle est née isolément dans les climats où elle était nécessaire, comme tant d'autres institutions qui se retrouvent sur les points les plus éloignés de notre planète, sans qu'on puisse raisonnablement admettre des communications anciennes entre les habitants de ces contrées.

Il a existé pourtant et il existe encore des nations circoncises au nord des limites géographiques que nous avons fixées tout à l'heure à la circoncision : ce sont, aujourd'hui, les Mahométans, et le phénomène s'explique de lui-même; c'étaient autrefois les Phéniciens, les Juifs, et quelques peuples plus voisins encore de l'Arabie et de l'Égypte, et enfin, à une grande distance au nord, les Colques, les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Syriens des bords du Thermodon et du Parthénius, et les Macrons. Nous parlerons plus loin de la cinconcision juive; quant aux Phéniciens, ils étaient originaires des bords de la Mer Rouge, et de racé africaine, comme Moïse l'atteste lui-même; la circoncision chez eux est donc chose toute naturelle. Pour ce qui est des autres peuples, il convient de donner ici le passage d'Hérodote, qui nous a fait connaître ce que nous en savons.

Nous nous servons de la traduction de ce passage, par l'abbé Guenée, parce que nous avons sous la main ses fameuses lettres de quelques juifs à M. de Voltaire; livre plein de passion et de faits inexacts, et qui pourrait certainement donner matière à de nouvelles lettres de quelques juifs, Portugais ou autres.

« Les Colques, » dit Hérodote, « paraissent originaires d'Égypte. Je le dis pour en avoir ainsi jugé par moi-même, avant de l'avoir ouï dire à d'autres; car, cherchant à m'assurer si ma conjecture était vraie, j'ai interrogé les deux peuples, et j'ai trouvé que les Colques se souvenaient bien plus des Égyptiens, que les Égyptiens des Colques.

» Les Égyptiens me dirent que les Colques étaient un détachement de l'armée de Sésostris; et je le conjecturais de même, non-seulement parce qu'ils ont le teint basané et les cheveux crépus, mais beaucoup plus parce que les peuples de Colchide, d'Égypte et d'Éthiopie sont les seuls sur la terre qui se font circonscrire dès le commencement. En effet, les Phéniciens et les Syriens de Palestine avouent eux-mêmes qu'ils tiennent cette coutume des Égyptiens, et les Syriens qui habitent les bords du Thermodon et du Parthénius, ainsi que les Macrons, leurs voisins, conviennent qu'ils l'ont prise depuis peu des Colques.

» Ce sont là les seuls peuples du monde qui se sont fait circonscrire, en quoi ils paraissent aux Égyptiens imiter leur usage.

» Quant aux Égyptiens et aux Éthiopiens, je ne saurais dire lequel des deux peuples tient cette coutume de l'autre, car elle paraît ancienne chez tous les deux. Je crois pourtant que les Éthopiens, qui commercèrent avec l'Égypte, en empruntèrent cet usage, et une forte preuve pour moi, c'est que ceux des Phéniciens qui commercèrent avec les Grecs cessent de même d'imiter ce rite égyptien, et ne circoncisent plus leurs enfants. »

Nous n'avons rien à ajouter à ce que dit Hérodote. Les savants

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qui ont combattu son opinion sur les habitants de la Colchide ne l'ont pas fait avec avantage, et l'on revient à lui depuis le nouvel essor qu'ont pris les études relatives à l'Égypte.

Hérodote (II, 47) nous apprend que les Égyptiens pratiquaient la circoncision à cause de la propreté; Philon dit, d'un autre côté, qu'elle favorisait la génération (1) et préservait de la maladie inflammatoire appelée charbon (2). On a tenu trop peu de compte des indications de ces deux écrivains. La propreté dont parle Hérodote a, en Orient, une tout autre importance que chez nous. Elle est même, dans les pays chauds, une condition indispensable de la santé; on en voit des preuves surabondantes dans les prescriptions si minutieuses des anciens législateurs, et dans l'habitude de ces ablutions sans cesse répétées qui caractérisent l'Orient, et qui, en raison de leur utilité, ont été élevées au rang de devoirs religieux. Or, s'il est une partie du corps qui réclame et exige des soins de propreté minutieux, c'est, sans contredit, l'organe auquel s'applique la circoncision, et telle est cette nécessité, qu'il est enjoint aux Arabes du désert de faire des ablutions de sable lorsqu'ils manquent d'eau. La pellicule légère sacrifiée dans l'opération est une cause permanente de malpropreté; elle donne lieu à des dépôts de matière sébacée qui occasionnent de fréquentes inflammations et favorisent le développement d'autres maladies. Des vers mêmes s'y engendrent comme sous l'écorce des arbres, et le gonflement des chairs rend difficile et quelquefois impossible tout moyen curatif. Sa longueur, souvent démesurée, ajoute encore aux dangers dont nous n'avons énuméré qu'un petit nombre. La circoncision, qui met l'homme à l'abri de tant de maladies, est donc, dans les pays chauds, une institution éminemment utile. Hérodote ne dit donc pas une chose sans portée, lorsqu'il nous représente les Égyptiens pratiquant la circoncision pour cause de propreté.

Les dimensions extraordinaires du tégument préputial produisent un autre inconvénient qui, chez les peuples anciens, était regardé non-seulement comme une grande calamité, mais aussi comme une

(1) C'est ce motif que font valoir encore aujourd'hui les Kafirs, nègres fétichistes visités par Mungo-Park. (*Voyage dans l'intérieur de l'Afrique.*)

(2) M. Lévy, dans son *Traité d'Hygiène*, croit que Philon a voulu parler de la gangrène du pénis.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

honte. Elles peuvent le priver de postérité. Est-ce payer trop cher le remède, que de sacrifier, par mesure préventive, un accessoire si dangereux? Ce dernier fait même, au dire des praticiens, est assez fréquent dans les pays que nous habitons. Louis XVI en fut longtemps affecté, et on lit, à ce sujet, une curieuse anecdote dans les mémoires de Léonard, coiffeur de Marie-Antoinette.

Nous croyons en avoir dit assez pour faire comprendre le but véritable et primitif de la circoncision. Saint Jérôme, il est vrai, donne pour cause principale de la circoncision, au point de vue physique, la vertu qu'a cette opération d'émousser le sentiment de la volupté et c'est aussi l'opinion de Maimonide (1). Mais nous ne saurions admettre ces motifs qui tendent à faire de la circoncision une institution purement religieuse, ce qui pourrait tout au plus s'appliquer aux juifs.

Avant de passer à une autre question, il se présente à notre esprit une difficulté que nous devons indiquer. La circoncision chez les différents peuples, offre des différences remarquables, et particulièrement celle de l'âge où elle était pratiquée. L'opération avait lieu chez les uns le huitième jour après la naissance de l'enfant et chez les autres seulement à l'époque de la puberté. Les sept jours que les premiers laissaient écouler avant la cérémonie, avaient-ils rapport aux sept planètes, aux sept jours de la semaine ou aux périodes de la création? Faut-il établir avec Pierre Cunæus (2) un rapport entre ces huit jours et les prescriptions de Moïse (Exode XXII, 30) qui ne veut pas qu'on sacrifie un veau, un agneau ou un chevreau qui n'ont pas sucé pendant sept jours le lait maternel? La reflexion de cet

---

(1) Saint Jérôme dit que la circoncision fut établie : « Primo quidem, quia signum erat fidei qua Abraham credidit Christum ex suo semine nasciturum; » secundo quia erat in remedium peccati originalis *quod per actum generationis* » *traducitur;* tertio, quia ordinabatur ad diminutionem concupiscentiæ, quæ præ» cipue in membris illis viget, propter abundantiam delectationis venereorum. »

Voici le passage de Maimonide (More Nebouhim, pars 3, cap. 49) : « Quod » autem circumcisio virtutem intensivam membri illius voluptatemque debilitet, » id extra omnem dubitationem est. Nam cum membrum illud statim in ipsa na» tivitate sanguinem suum effundit, tegumentumque amittit, sine omni dubio » exinde debilitatur. Hinc dixerunt sapientes nostri, mulierem cum viro incir» cumciso matrimonio junctam, difficulter ab illo posse abstrahi. »

(1) *De Resp. Hebræor.*, lib. 3, cap. 5.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

auteur, que d'autres d'ailleurs avaient faite avant lui, mérite d'être prise en considération. Moïse ne voulait pas, sans doute, que l'enfant fût soumis à l'opération avant d'avoir acquis la force nécessaire pour la supporter sans danger, et s'il empêchait aux Hébreux d'attendre l'âge de la puberté, on peut en donner plusieurs raisons : la première c'est que l'opération devient de plus en plus douloureuse à mesure que l'enfant grandit; la seconde que la circoncision peut être dans beaucoup de cas un préservatif pour l'enfance comme elle le sera plus tard pour la jeunesse. Quant à l'âge plus avancé, choisi par les autres peuples, il peut laisser soupçonner un but, à la fois hygiénique et moral.

Il est un vice, en effet, qui à toutes les époques paraît avoir été une cause de dégradation physique et morale pour l'humanité qu'il flétrit dans sa fleur. Ce vice a reçu le nom d'un petit-fils de Jacob qui, pour s'y être livré, fut frappé de la malédiction divine (Genèse XXXVIII, 4-8), et un écrivain contemporain, le docteur Vanier du Havre, a fait un livre (1) pour prouver que la circoncision avait été ordonnée à Abraham, afin de soustraire les générations à ce fléau destructeur. Il est même à tel point convaincu de l'efficacité de la circoncision à cet égard, qu'il en réclame avec chaleur l'introduction chez les peuples modernes, et demande que les deux sexes y soient soumis.

Nous ne sommes pas apte à nous prononcer sur cette question, elle ne peut être résolue que par des hommes spéciaux. Quant à l'origine de cette institution, nous soutenons notre premier dire. Elle fut dans le principe purement hygiénique, autrement, elle aurait pu naître dans des régions tempérées aussi bien que sous la zone torride. Ce que nous avons dit plus haut, prouve toutefois que nous ne repoussons pas en tout point l'opinion de M. Vanier. Les anciens, en effet, semblent s'être aperçus que cette opération pouvait avoir une influence salutaire sur les passions du jeune âge. On verra plus loin, lorsque nous parlerons de l'excision des femmes, quelque chose qui paraît confirmer cette conjecture, et nous rappellerons en passant,

(1) *Cause morale de la Circoncision, institution préventive de l'onanisme des enfants, etc.* Paris, 1847. Ce livre, utile à consulter au point de vue positif de la question de la circoncision, est dominé par un mysticisme aussi nouveau qu'il est bizarre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

que les désordres de la jeunesse étaient si redoutés des Romains, que les enfants, renvoyés dans les écoles, étaient soumis à deux sortes d'infibulation, dans le but de les protéger contre eux-mêmes (1).

Les écrivains ecclésiastiques ont noirci beaucoup de papier, pour prouver que la circoncision était une institution particulière aux Hébreux et inconnue avant eux sur la terre. Les matelots du roi Salomon, nous ne l'ignorons pas, ont navigué jusqu'en Ophir et en Tharsis. Nous n'avons pas la prétention de fixer ces points géographiques; mais on peut croire, sans porter atteinte à l'orthodoxie, qu'il y avait loin de ces deux villes ou de ces deux contrées aux îles de l'Océanie et au continent américain, où l'on a retrouvé la circoncision. On est même autorisé à croire, qu'ils n'ont point communiqué cette coutume aux Égyptiens, leurs hôtes et leurs voisins, mais qu'ils l'ont au contraire reçue de ces derniers.

Ceux qui soutiennent l'opinion que nous combattons après tant d'autres, supposent que c'est pendant le séjour de Jacob et ses descendants sur les bords orientaux du Nil, que les Égyptiens adoptèrent la circoncision. Mais à cette époque, tout concourt à le prouver, et l'historien Josèphe lui-même le reconnaît dans sa réponse à Apion, les Hyksos étaient maîtres de l'Égypte. Comment comprendre, en effet, que Joseph, un étranger, un pasteur, pauvre et sans éducation, fût le ministre d'un Pharaon? Ses actes administratifs ne paraissent-ils pas opposés à ce que nous savons du système égyptien? Le synchronisme de Joseph et des Hyksos une fois admis, et il l'est communément aujourd'hui, il est facile de prouver que la tribu juive n'a pu exercer la moindre influence sur la société égyptienne.

Les Hyksos avaient d'abord occupé le N.-E. du pays, à l'entrée de l'isthme de Suez, et jusque sur les bords du Nil. C'était là qu'ils s'étaient fortifiés, pour se conserver une retraite au besoin. Les Égyptiens avaient fui nécessairement devant eux, et les Hébreux qui s'étaient établis précisément dans cette contrée ne se trouvaient pas même en contact avec les sujets des Pharaons. Voilà ce qui dut se passer du temps des Hyksos.

---

(1) Cornelius Celsus, lib. 7, cap. 23. — Martial.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Aménophis et Thouthmosis reconquirent enfin le trône de leurs pères. Les débris des pasteurs restés en Égypte et ceux des étrangers qui avaient avec eux quelque affinité ou quelque solidarité, furent soumis aux traitements les plus cruels, aux plus dures corvées, à l'arbitraire le plus absolu. Tel fut le sort des Hébreux, à l'arrivée d'un nouveau roi qui, suivant l'expression biblique, n'avait pas connu Joseph, et par conséquent ne pouvait être qu'un Pharaon. Comment donc admettre qu'une peuplade ainsi maltraitée, ainsi conspuée, employée à préparer des briques et du mortier, à extraire de la pierre dans les carrières, et confondue sans doute avec les lépreux, les plus méprisés des hommes, les parias des sociétés orientales, comment admettre, disons nous, que cette peuplade ait vu ses institutions adoptées par les maîtres irrités qui, à tort ou à raison, vengeaient sur elle deux siècles d'affronts et de ravages? Si malgré toutes ces raisons, on soutenait encore que les Hébreux communiquèrent la circoncision aux Égyptiens, il faudrait reconnaître au moins, que la caste sacerdotale fut tout à fait étrangère à cette imitation, elle si élevée au-dessus de ces troupeaux d'esclaves, et si dédaigneuse pour ces restes impurs d'une nation abhorrée, dont elle faisait peindre l'image sous la semelle de ses sandales (1). Or les écrivains qui se croient intéressés à défendre l'initiative hébraïque, soutiennent précisément que la circoncision en Égypte était un rite exclusivement sacerdotal.

L'Égypte du reste, paraît avoir connu de toute antiquité la circoncision. La première colonie qui s'y fixa devait déjà la pratiquer, car cette colonie descendait comme le Nil des régions intertropicales où la circoncision était une indispensable nécessité. Comment croire d'ailleurs, que la caste sacerdotale, adonnée à la pratique de la médecine, ait attendu l'arrivée des juifs sur les bords du Nil, pour s'apercevoir de l'utilité d'une opération pratiquée par les peuplades les plus abruties de l'Afrique centrale et méridionale et par les sauvages de l'Océanie qui ne devaient certainement cette découverte qu'à eux-mêmes? Les savants les plus recommandables, Marsham (2), Spencer (3), de Pauw (4) et une foule d'autres, parmi lesquels nous

(1) La peinture rentrait nécessairement dans les attributions du sacerdoce qui s'il ne la pratiquait pas la dirigeait du moins. — (2) *Chron. Ægypt.*, sect. 5. (3) *De Leg. hæbr.* — (4) *Recherches sur les Américains*, t. II, sect. 4.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pourrions citer les plus illustres des exégètes modernes, n'hésitent pas à reconnaître que la circoncision existait en Égypte avant Abraham. Cette institution était si ancienne, que Sanchoniaton, dans Eusèbe, paraît l'attribuer à Kronos, c'est-à-dire au temps. Il est vrai, qu'on a voulu faire d'Abraham le prototype du Kronos de l'historiographe de la Phénicie, mais c'est une prétention qu'on ne se donne plus même la peine de combattre. Sanchoniaton d'ailleurs ne fait point de Kronos un homme, mais une personnification du temps, qu'il représente faisant le tour du monde pour le peupler et le civiliser. Voici ses paroles : « Kronos faisant ainsi le tour du monde, donna le royaume de l'Attique à Athéna, sa fille. La peste et la mortalité étant survenues, Kronos sacrifia à son père Uranus son fils unique, et coupa ses parties génitales, obligeant ses compagnons à faire la même chose. » Ce passage s'explique par la nature même de de l'homme. On veut détourner une mortalité : on commence par immoler une victime humaine après quoi on cherche à tarir le mal dans sa source en sacrifiant la partie de l'organe qui l'avait occasionné.

On comprend difficilement l'obstination des partisans de l'initiative hébraïque. Moïse, en effet, ne dit pas un mot qui puisse faire supposer que Dieu ait prescrit aux Hébreux la circoncision comme une chose nouvelle. Il faut remarquer, au contraire, qu'Abraham n'en établit l'usage qu'après son voyage en Égypte. La cause de cette persistance est qu'on a voulu voir dans la loi ancienne une figure perpétuelle de la loi nouvelle. Saint Paul (1) paraît établir un rapport entre la circoncision et le baptême. Saint Augustin, conséquemment dit (2) que la circoncision remettait le péché originel aux enfants. Saint Thomas le répète, mais l'ange de l'école a senti que la figure était vicieuse, puisque le baptême s'applique aux deux sexes et la circoncision juive à un seul ; aussi se hâte-t-il d'ajouter que le péché originel nous vient du père et non de la mère, *a patre trahitur, non a matre*. On pourrait se demander en tout état de cause, pourquoi dès lors la circoncision n'a pas été établie immédiatement après la chute du premier homme. Saint Thomas a prévu l'objec-

(1) *Épître aux Colossiens*, 2.
(2) *De Nupt. et Concup.*, lib. 4, c. 2.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tion, et ajoute que cette espèce de sacrement aurait été sans utilité à cette époque, parce que la foi était très-vive dans les premiers temps, ce que nous voyons toutefois assez confusément à travers les eaux du déluge. Mais en admettant même la validité de ce système allégorique et les rapports de la circoncision avec le péché originel, il nous resterait toujours à objecter, que la circoncision aurait eu la même vertu, dans le cas où elle aurait été en usage parmi les Égyptiens avant de l'être chez les Juifs. Le baptême n'était-il pas une institution déjà fort ancienne en Orient lorsque les apôtres reçurent l'ordre « d'enseigner toutes les nations et de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » (Math. XXVIII, 19)? Les théologiens d'ailleurs avouent que la circoncision n'a rien d'essentiel et de fondamental au point de vue religieux. Pourquoi donc s'obstiner à donner à ce rite une origine exclusivement hébraïque en dépit des faits positivement contraires qui nous sont fournis par l'histoire et par l'ethnographie.

A l'appui de l'opinion que nous combattons, on a cru pouvoir soutenir, après Origène, que la circoncision n'était pratiquée, en Égypte, que par la caste sacerdotale, et qu'il en était de même chez les Arabes, les Phéniciens et les Éthiopiens. Il ne nous sera pas difficile de prouver qu'Origène a avancé un fait complétement inexact. D'abord, Strabon, dans son Livre XVII, dit positivement que tous les Éthiopiens étaient circoncis. Agatharchide rend le même témoignage, et il en est de même de Philon le Juif. Cet écrivain, dans le chapitre qu'il a écrit sur la circoncision, s'exprime en ces termes: « On se moque de la circoncision pratiquée par nos ancêtres, quoiqu'elle soit en grand honneur chez d'autres peuples, et principalement parmi les Égyptiens, nation aussi éminemment remarquable *par la multitude de ses citoyens* que par leur sagesse. Au lieu de rire de cette coutume, ne vaudrait-il pas mieux rechercher sérieusement les causes qui l'ont fait adopter, et n'est-il pas évident que ce n'est pas sans motif grave, que *tant de milliers d'hommes* s'imposent la douleur de cette mutilation? Beaucoup de raisons, en effet, empêchent d'abandonner cette institution des premiers âges. Il en est quatre surtout. La première, qu'elle préserve d'une maladie inflam-

(1) *In ep. ad Rom.*, lib. 3.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

matoire, difficile à guérir et appelée charbon ; la seconde, qu'elle rend le corps plus pur et permet à la classe des prêtres de vaquer sans obstacle à ses fonctions ; la troisième, que la circoncision du prépuce est une sorte d'emblème de celle du cœur ; la quatrième, enfin, *de la plus haute nécessité*, consiste en ce que la circoncision contribue puissamment à l'accroissement de la population..... *et c'est pour cela que les nations circoncises sont si fécondes et si populeuses.* »

Ainsi donc, d'après Philon, il existait *plusieurs* nations chez lesquelles la circoncision était un usage, non sacerdotal, mais vulgaire, et ces nations étaient évidemment : les Juifs, les Égyptiens, les Éthiopiens et les Arabes. Quant à ces derniers, ils avaient même deux sortes de circoncision, suivant les tribus auxquelles ils appartenaient. Il nous semble aussi résulter du passage déjà cité d'Hérodote, que la circoncision était d'un usage général en Colchide aussi bien qu'en Égypte. Nous voyons une preuve irrécusable de notre assertion, relativement aux Égyptiens, dans un bas-relief publié par M. Prisse d'Avennes, dans son Supplément au grand ouvrage de Champollion(1). Ce bas-relief, qui remonte à l'époque de la sixième dynastie, représente une scène de mariniers qui se battent à coup de gaffes et d'avirons sur des barques de papyrus. Or, ces mariniers, entièrement nus ont tous l'organe de la génération parfaitement circoncis.

Il est un autre fait qui nous semble pouvoir être également invoqué comme preuve de la prodigieuse antiquité de la circoncision. Nous voulons parler de l'instrument avec lequel on accomplissait l'opération. L'écriture (Exode, IV, 25. — Josué, V, 2.) nous apprend que c'était tout simplement un silex tranchant appelé *zar*. Ce couteau de pierre nous reporte à l'origine des sociétés. Le silex dut être le premier instrument tranchant que connurent les hommes avant d'avoir appris à travailler les métaux. La nature elle-même leur offrait cet outil tout préparé, et la religion qui, dans la suite des temps, fit de la circoncision comme de tant d'autres coutumes d'abord purement

(1) *Monuments Égyptiens, bas-reliefs, peintures, inscriptions, etc.*, 1 vol. in-folio. Paris, 1847. — Planche 37.

Un plâtre de ce bas-relief rapporté par notre savant voyageur se voit aujourd'hui au Musée du Louvre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

civiles, un rite obligatoire et sacré, consacra le couteau de pierre, parce qu'il est dans l'essence des religions de retenir invariablement les usages des anciens temps. Voilà comment il se fait que nous retrouvions le silex entre les mains des embaumeurs de l'Égypte (1) et de ceux des îles Canaries, qui l'appelaient *Tabona*; voilà pourquoi les Américains du Yucatan se coupaient le prépuce avec la pierre d'*Angleria*; voilà pourquoi les prêtres phrygiens de Cybèle se mutilaient avec un caillou tranchant, que Pline (XXXV, 45) nous montre jusque dans la Gaule, où il était employé pour la castration des enfants et des prisonniers. Nous expliquerons encore de la même manière la coutume qu'avaient nos ancêtres de renfermer dans les tombeaux des haches et d'autres instruments de silex, ce qui a fait penser à tort à de savants archéologues que le fer était inconnu dans les Gaules, à l'époque où ces monuments furent élevés; peut-être, enfin, et c'est notre opinion, doit-on rapporter à cet usage antique la consécration des sépultures *sub ascia*, qui a donné lieu à tant de dissertations. Ajoutons un dernier mot, c'est que le silex sacré était connu des anciens sous le nom de *pierre d'Éthiopie*, pays auquel l'Égypte est redevable tout à la fois de ses premières colonies, de ses premières institutions et de l'humus fécond qui en fait une oasis au milieu du désert.

Les deux sexes ont également participé aux bienfaits de la circoncision. Appliquée aux femmes, elle prend le nom d'*excision*. Les Africaines y étaient soumises dès la plus haute antiquité. Strabon (livre XVII) dit que les Égyptiennes étaient circoncises, et il en est encore ainsi des femmes Coptes. Saint Ambroise (De Abrah., lib. II, cap. 2.) confirme ce témoignage, et il ajoute que l'opération se faisait à l'âge où les désirs de la chair commencent à se faire sentir, afin d'en arrêter les mouvements. La commission scientifique d'Égypte a cru même reconnaître les traces de l'excision sur les momies. Les Abyssiniennes se font encore circoncire, et Niebuhr en dit autant des femmes de plusieurs tribus de l'Arabie. Strabon paraît croire que l'excision se pratiquait également dans la Judée, puisqu'il parle de femmes excisées à la manière juive, *judaice excisæ*. Mais rien n'autorise cette

(1) On trouve fréquemment dans les ruines égyptiennes de ces instruments de silex façonnés comme nos couteaux et nos bistouris.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

assertion ; car, on ne saurait invoquer l'usage de la circoncision parmi les juives de l'Abyssinie, qui ont dû se plier aux habitudes de ce pays et aux nécessités du climat. On pourrait d'ailleurs interpréter autrement les paroles de Strabon, et penser qu'il a voulu parler de femmes qui se faisaient exciser comme les Juifs se faisaient circoncire. Quoi qu'il en soit, l'excision est répandue dans l'Afrique entière, et on l'a retrouvée jusque dans l'Amérique. Partout elle est pratiquée à un âge plus ou moins avancé, qui ne devance jamais l'époque de la puberté. Un double motif a évidemment présidé à cette institution, et la circoncision, dès lors, affecte nécessairement deux formes bien distinctes. Dans le cas le plus fréquent, elle a pour but de restreindre aux dimensions normales un organe qui, dans les contrées intertropicales, acquiert des proportions telles, qu'on a pu, chez les Hottentotes, le comparer à un tablier naturel, expression dont nous devons, toutefois, noter en passant l'hyperbolique exagération. Le même motif avait nécessité l'excision en Amérique (Pauw.—*Rech. sur les Amér.*). Dans le second cas, l'opération, qui sans doute n'exclut pas la première, s'applique à la partie intérieure de l'organe, qui est le siége de la plus exquise sensibilité. C'est celle dont saint Ambroise paraît avoir voulu parler, et que le docteur Vanier voudrait introduire parmi nous, afin de détruire dans sa source, la passion solitaire qui pervertit si souvent l'organisation physique de la femme, et la violence des désirs qui entraîne tant de jeunes filles à des faiblesses que le monde ne sait jamais leur pardonner.

Les procédés de la circoncision ont varié suivant les temps et les peuples. Chez les Juifs, on se contentait d'abord de faire l'ablation de la partie supérieure du prépuce ; mais, à une époque impossible à préciser, probablement sous les Machabées, on joignit à ce premier acte un second, qui eut pour effet d'enlever l'enveloppe préputiale toute entière. Artémidore, dans Strabon, distingue les nomades arabes les uns des autres par deux genres de circoncision. Les uns suivaient la première méthode des Hébreux, et les autres pratiquaient la seconde. Aujourd'hui encore, il n'y a point, à ce sujet, identité d'usages dans la péninsule arabique. L'opération, chez quelques peuplades, est d'une barbarie atroce. Sur la côte de Djezan, dit M. Fresnel, « elle se pratique sur l'adulte, et la fiancée est présente. S'il trahit par un gémissement, par un geste, par la moindre contraction des muscles de la face, la douleur horrible qu'il ressent, la fiancée

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

déclare aussitôt qu'elle ne veut pas d'une fille pour époux. Il s'agit pour le jeune homme, d'être écorché vif; on lui arrache tout le cuir chevelu, et le pénis est dépouillé dans toute sa longueur. Une portion notable de la population mâle meurt des suites de cette opération. »

Au Mexique, certaines tribus se bornaient à pratiquer une légère incision; d'autres découpaient en dentelures la partie inférieure de la pellicule enlevée; il en était, enfin, qui profitaient de la solennité de la circonstance pour se faire sur tout le corps des blessures profondes. Des insulaires de la Mer du Sud se contentent d'une coupure longitudinale, qui laisse à découvert la partie auparavant cachée.

L'opération, chez les Hébreux, était fixée, comme nous l'avons dit plus haut, au huitième jour après la naissance de l'enfant. Chez les Égyptiens et les Arabes, elle coïncidait avec la puberté. Cette dernière coutume est celle qui règne dans une grande partie du continent africain, où la circoncision est accompagnée de cérémonies curieuses. Mungo Park donne quelques détails à ce sujet dans la relation de son voyage, en parlant des nègres Kafirs et Buschéens. Nous croyons qu'on ne lira pas sans intérêt la description de cette cérémonie chez les Mandingues, que nous extrayons du voyage de John Mathews à la rivière de Sierra Léone.

« Chaque année, dit-il, dans la belle saison, et au commencement de la nouvelle lune, on rassemble toutes les jeunes filles de la ville qui sont jugées nubiles. La nuit qui précède le jour de la cérémonie, elles sont conduites par les femmes de la ville dans la plus secrète partie d'un bois. On place à chaque avenue de ce lieu consacré des amulettes dont la destination est d'avertir ou de repousser tout téméraire qui viendrait profaner le bois par sa présence. La retraite des jeunes filles dure un mois et un jour. Pendant tout ce temps, aucun œil humain ne les voit que la vieille femme qui accomplit le rite solennel, et qui, chaque matin, leur apporte leurs aliments. Si une maladie ou quelque obstacle vient enlever la vieille à cet acte pieux, celle qui la remplace appelle à haute voix, tout en approchant, dépose les vivres à une certaine place, et se hâte de se retirer sans voir ni être vue; car, hasard ou volonté, quiconque souille ce sanctuaire d'un regard est puni; et la peine, c'est la mort.

» C'est alors seulement, quand le corps est dompté par les austérités, et l'esprit disposé par la religieuse obscurité et le silence de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

forêt, qu'on leur enseigne les coutumes et les superstitions de leur pays ; car, jusqu'à cette grande époque, elles n'avaient pas été jugées capables de les comprendre ou de les pratiquer. Enfin, le délai de leur retraite expire. Vers ce temps aussi, la blessure est à peu près guérie.

» C'est de nuit encore qu'elles sont reconduites à la ville. Elles y sont reçues par les femmes, toutes, jeunes et vieilles, entièrement nues. Dans cet état, formant une espèce de procession irrégulière, et suivies d'instruments de musique, elles parcourent les rues jusqu'au jour. Si pendant cette cérémonie, un homme était surpris regardant, il serait immédiatement mis à mort, à moins qu'il ne fournît un esclave. Leur retour du bois est suivi d'une épreuve d'un mois. Durant ce mois, elles sont conduites chaque jour processionnellement, au son des instruments de musique, et couvertes de la tête aux pieds, à la maison des principaux de la ville (1). Là, elles chantent et dansent jusqu'à ce qu'on leur fasse un petit présent. Le mois expiré, elles sont libres de tous ces rites, et remises aux hommes qui sont destinés à devenir leurs maris. Les femmes ont cette cérémonie en telle vénération, que le plus cruel de tous les outrages est de leur reprocher de n'en avoir pas été honorées. »

Nous sommes loin d'avoir épuisé toutes les questions relatives à la circoncision ; nous n'avons pu qu'en effleurer les points les plus importants. Il est temps cependant de nous arrêter, et nous terminerons en rappelant deux textes de l'écriture confirmés par l'historien Josèphe. Il résulte de ces passages qu'à l'époque de la domination macédonienne en Palestine (1), et dans les premiers temps du christianisme (2), quelques Juifs, pour plaire aux Grecs, dans le premier cas, et aux chrétiens dans le second, s'appliquaient à faire disparaître les marques de la circoncision. Plusieurs écrivains ont déclaré une pareille chose impraticable. Les textes pourtant sont formels. Et ils se firent des prépuces, dit l'auteur du premier livre des Machabées. Quelqu'un est-il appelé étant circoncis, qu'il ne *ramène* point

(1) Les garçons sont soumis aux mêmes épreuves et au même cérémonial. Mungo-Park donne à ces processions le nom de *Solimana*.

(2) I, Mach, I, 16. — Jos. antiq. XII.

(3) I, Corinth., VII, 18.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

le prépuce, dit saint Paul. Les paroles de l'apôtre nous font comprendre comment on arrivait à ce résultat. Celse et Galien ont reconnu la possibilité du fait. Le témoignage de ces deux favoris d'Esculape n'était pas plus convainquant pour les incrédules que les affirmations des livres canoniques. Mais, la vérité a toujours trouvé des martyrs. Les Pères Conning et Coutu entreprirent de venger l'auteur des Machabées, et saint Paul et Josèphe, puisqu'il se trouvait en si bonne compagnie. Les révérends pères se firent donc circoncire, et ils parvinrent à *effacer de dessus eux* les marques de la circoncision. Mais, pour réussir, il leur avait fallu, si j'ai bonne mémoire, attacher à la portion de la pellicule qui restait encore, des poids destinés à lui faire subir une tension continuelle. La souffrance sans doute avait été grande, mais le procès était gagné. Heureux Conning! Bienheureux Coutu!

Pour ne rien laisser de vague dans l'esprit du lecteur, résumons en quelques lignes ce que nous venons de dire. Si nous avons atteint le but que nous nous étions proposé, il résultera de notre travail :

Que la circoncision a trouvé sa raison d'être dans chacun des pays où elle a été pratiquée ;

Que la distance énorme qui sépare quelques-unes de ces contrées ne permet pas de la regarder comme une institution particulière à un peuple qui l'aurait communiquée aux autres ;

Qu'elle n'a point une origine religieuse ou politique, mais une cause hygiénique à laquelle a pu se joindre quelquefois une pensée de répression morale ;

Qu'elle existait avant la naissance d'Abraham ;

Qu'elle n'était point un rite sacerdotal, mais une pratique vulgaire en Égypte, en Éthiopie et en Arabie.

ALEXANDRE BONNEAU.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

DE L'INDE

ET

DE SA LITTÉRATURE.

LE MAHÂBHÂRATA.

Sur le versant méridional de l'Himâlaya en Asie, se déroule une vaste étendue de pays, large à sa base et terminée en pointe vers l'Océan. Une infinité de fleuves et de rivières en arrosant ses provinces fertiles, comprises entre 64° 33′ et 91° de longitude orientale, et entre 7° 56′ et 35° 30′ de latitude boréale, tempèrent les chaleurs de la zone torride sous laquelle elles sont placées pour la plupart. Une chaîne de montagnes, les Gattes, part du Midi pour se diriger vers le Nord et se ramifie dans l'intérieur en une multitude de hauteurs d'une moindre élévation. Elles renferment les vallées les plus délicieuses, dont les productions sont aussi riches que variées.

Ce pays si heureusement doté par la nature, est limité au Nord, par les montagnes du Thibet, les plus hautes de la terre, séjour éternel des frimas (1); à l'Est, par l'empire des Birmans et le golfe de Ben-

(1) Les Indous appellent les montagnes de l'Himâlaya *Himavat*, mot qui se traduit par *séjour des frimas*, ou *de la neige*.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

gale; au Midi, par l'Océan; à l'Ouest, par le golfe d'Arabie, le Béloutchistan et l'Afghanistan. Le nom de ce pays, on le devine sans peine, c'est l'Hindoustan ou l'Inde en deçà du Gange.

Parmi les principales villes de cette immense pays, on remarque: Calcutta, dans le Bengale, une des plus belles et des plus riches de toute l'Asie; Bénarès, la sainte, sur le Gange, avec plus de 600,000 habitants; Delhi, ancienne capitale des Mongols; Lahore, capitale des Sikhs; Catmandou, capitale du Népal; Luknow, dans l'antique Oude ou Ayodhya; Madras, avec 300,000 habitants, au Midi, sur la côte de Coromandel, si importante par sa position forte et par le commerce étendu qu'elle entretient avec les îles de la mer des Indes, la Chine, l'Europe et l'Amérique; Golconde, située sur une montagne et si célèbre par son commerce de diamants; la délicieuse Goa, la première ville que possédèrent les Portugais, sur la côte de Malabar, et où repose le corps du grand apôtre des Indes; Bombay, avec plus de 200,000 habitants, vaste entrepôt du commerce de l'Inde, de la Perse, de l'Arabie et de l'Europe, situé sur la même côte, dans une île de sept lieues de circonférence, mais plus au nord; la sainte Séringapatnam, dans le Mysore; Hyderabad, dans le montagneux Dekhan; Djagrenât, avec sa fameuse pagode haute de 130 pieds, sur les bords du golfe de Bengale; Elora, connu par ses immenses temples souterrains, taillés dans la montagne de granit au pied desquels il est situé.

L'Inde ne fut guère connue avant l'expédition d'Alexandre le Grand. L'ambition de ce conquérant la rapprocha de l'Europe. Les successeurs du soi-disant fils de Jupiter continuèrent de marcher dans la voie qu'il avait ouverte. Séleucus, ainsi qu'Antiochus, franchirent l'Indus, mais ils n'imposèrent qu'un joug passager aux pays adjacents. Plusieurs siècles après, l'empereur Trajan pensa renouveler l'expédition d'Alexandre, mais sa vieillesse l'empêcha de l'exécuter.

Cependant le Nord de l'Hindoustan avait été envahi par les Parthes et les Scythes deux siècles avant l'ère chrétienne. Plus tard, ils durent abandonner leurs conquêtes aux Huns, dont les irruptions portèrent jusqu'au cœur de l'Inde la confusion et l'anarchie. Enfin, vinrent les sectateurs de Mahomet. Ce fut Mahmoud, le chef des Ghaznavides, qui conçut le premier, vers l'an 1000, le projet de subjuguer l'Hindoustan pour extirper l'idolâtrie et pour satisfaire en même temps la soif des conquêtes qui le dévorait. Les Hindous combattirent brave-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ment, mais enfin ils succombèrent et durent courber la tête sous le joug musulman. Depuis lors, l'Inde fut ouverte à tous les conquérants. A leur tour, les Mongols sous Gengis-Khan, puis sous Tamerlan, ébranlèrent profondément l'empire des disciples de Mahomet, et enfin le pays passa entièrement sous leur domination. L'empire mongol fondé par Bâbour, arrière-petit-fils de Tamerlan, en 1526, s'accrut successivement par les conquêtes d'Akbar. Mais ce fut Aureng-Zeyb, mort en 1707, qui l'éleva au plus haut degré de puissance et de célébrité.

Cependant de hardis navigateurs étaient venus de l'Europe aborder sur la côte du Malabar et avaient su s'y fixer dès l'année 1498. Il suffit de nommer Vasco de Gama et Albuquerque qui s'empara de la ville de Goa, pour rappeler à l'esprit la suite de leurs entreprises. Les succès des Portugais attirèrent les Hollandais, et après ceux-ci vinrent les Anglais. Faible d'abord, la compagnie anglaise des Indes acquit bientôt des richesses immenses. Son influence politique grandit dans la même proportion, de sorte qu'elle acheva enfin de détruire l'empire mongol, déjà tombé en décadence sous les successeurs d'Aureng-Zeyb. Quand elle l'eut détruit, elle sut le conquérir pour son propre compte et aujourd'hui elle est maîtresse de tout l'Hindoustan.

J'ai dit que l'Inde ne fut guère connue avant Alexandre le Grand. Quant à son histoire avant cette époque mémorable, nous l'ignorons à peu près complétement, car elle est surchargée de mystères et de nuages. Les monuments littéraires parvenus en Europe, et ils sont aussi nombreux que variés, offrent fort peu de données historiques que la critique puisse accepter sans réserve; en revanche, ils nous initient largement à la vie civile, religieuse, morale et philosophique des Hindous. Cependant il ne faut pas désespérer de voir se remplir les lacunes des temps historiques; des livres plus anciens peuvent être découverts et nous fournir de précieux renseignements. En attendant, c'est du Mahâbhârata qu'il faut se contenter pour l'histoire proprement dite. Seulement, on aurait besoin de beaucoup de sagacité pour débrouiller la confusion qui règne dans les systèmes chronologiques, pour rétablir l'ordre véritable parmi les généalogies amalgamées de manière à produire la plus grande incertitude, et pour réduire à leur juste valeur ces chiffres effrayants assignés à la vie des rois et des héros.

Le Mahâbhârata, qui forme la transition entre les temps mythiques et les temps historiques, est le recueil épique le plus vaste qui ait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

jamais existé. Il renferme 400,000 vers, et doit son nom au pays lui-même où il a été composé; on peut traduire le mot *mahâbhârata* par « grande Inde. » Voici comment. *Mahâ* veut dire grand, et les Hindous appellent *Bhârata* (ou Bharatavarsha) (1) toute la terre indienne. Bhârata dérive du participe présent du radical *bhri*, porter, nourrir, au moyen du suffixe *a*, de sorte qu'en vertu de ce suffixe, le mot devient nom propre et signifie le *pays fertile*. Quant au nom Inde, il n'est pas connu des Hindous dans l'acception générale que nous lui donnons. Ils n'appellent ainsi que les pays riverains de l'Indus, *Sindhou* en sanskrit, d'où le persan *Hindhou*, d'où le grec *India*. Le Mahâbhârata est donc le monument littéraire par excellence de l'Inde, et, par conséquent, il nous fait connaître la société indienne sous toutes ses faces.

Il va sans dire que dans un ouvrage semblable, on ne doit point chercher d'autre unité que celle que lui donne l'harmonie des couleurs locales, et celle qui peut découler de la prédominance de tel ou tel système religieux. A cela près, cet ouvrage contient tout ce qui était un objet d'enseignement parmi les Hindous, et tout ce qui faisait le sujet des traditions populaires du pays. Quant à l'unité matérielle entre les parties du poëme, il est clair qu'elle doit être nulle, à moins qu'on ne considère comme une espèce d'enchaînement la forme dialoguée, d'ailleurs incertaine et interrompue, sous laquelle le compilateur Vyasa les a réunies.

Celui qui a une idée bien nette de la structure des vers d'un chef-d'œuvre poétique ajoute une jouissance nouvelle à celle que le simple récit de l'action lui fait déjà éprouver. Car quoiqu'il soit vrai que la poésie ne consiste pas dans la versification, puisqu'il peut y avoir et qu'il y a en effet de beaux poëmes écrits en prose, néanmoins l'expression mesurée, harmonieuse et cadencée, qui est une qualité essentielle du langage poétique, a fait que de tout temps le vers a été jugé supérieur à la prose. Dans l'antiquité surtout, le vers fut jugé indispensable pour exprimer les invocations à la Divinité, les rêves de l'imagination et les faits historiques qui étaient dignes d'être connus par le plus grand nombre de personnes possible, parce que

(1) Contrée de Bharata. Il y a encore d'autres noms; par exemple : Âryâvarta, région sainte; Punyabhoûmi, terre de vertu, ou du mérite moral.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tout poëme était destiné à être chanté. Aussi *poëte* et *chantre* étaient-ils des termes synonymes chez les peuples primitifs. On conçoit qu'un poëme en prose, si beau qu'il fût d'ailleurs, ne se prêterait pas au chant.

Maintenant chaque langue a des procédés particuliers pour construire le vers. Le vers épique le plus ancien des Hindous, celui dont est composé le poëme qui nous occupe, contient huit syllabes. Deux de ces vers, écrits sur une seule ligne et sans interruption, forment un distique, et deux distiques une strophe ou *slôka*, de sorte que le slôka consiste en quatre vers, quoi qu'en apparence il n'y en ait que deux. Le mouvement rhythmique du premier vers est le même que celui du troisième, et la cadence métrique du second correspond à celle du quatrième. Ainsi sachant que la dernière moitié du premier vers consiste en un ïambe suivi d'un trochée, et celle du second en deux ïambes, on connaît par cela même la contexture du troisième et du quatrième vers. La quantité des quatre premières syllabes de chaque vers n'est fixée par aucune règle; leur disposition est tout à fait arbitraire: la prosodie ne détermine que les quatre dernières. Toutefois la dernière syllabe de chaque vers peut être indifféremment brève ou longue, ainsi que cela a lieu en grec et en latin. On sait que les vers allemands jouissent d'une liberté beaucoup plus étendue encore, puisque la quantité des syllabes est réglée non d'après leur valeur matérielle, c'est-à-dire d'après les voyelles et les consonnes qu'elles contiennent, mais d'après leur importance intrinsèque plus ou moins grande. Le spiritualisme des Allemands a pris place partout où il a pu pénétrer.

La faculté de rendre longue ou brève la dernière syllabe de chaque vers et de laisser ses quatre premières syllabes entièrement libres, le retour régulier des syllabes mesurées qui forment la dernière moitié des vers qui alternent entre eux : voilà un arrangement propre à donner au slôka ce caractère particulier de variété et de grandeur épique qui le distingue. Aussi fait-il une impression très-agréable sur l'oreille, impression qui est encore augmentée par son ensemble intellectuel, car le plus souvent chaque slôka exprime le sens d'une phrase complète.

Les Hindous connaissent encore beaucoup d'autres vers, car l'Inde est, ainsi qu'on l'a dit, le pays classique de la poésie; toute la littérature y est en vers. Il s'ensuit que l'étude de la prosodie et de la ver-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sification indiennes n'exige pas moins de travail que celle des littératures classiques. La possession d'une poétique aussi développée prouve que la langue et la littérature indoues se placent de fait sur le même rang que celui qu'occupent les langues et les littératures des autres peuples civilisés de l'antiquité. C'est une erreur de croire, on ne saurait le répéter assez souvent, parce que malheureusement certaines personnes instruites et même savantes la partagent encore, c'est une erreur de croire, dis-je, que la littérature de l'Inde antique a été fabriquée pour ainsi dire après coup. On lui enlève ainsi bien à tort tout le mérite de son originalité, de manière à la faire regarder comme peu digne de l'attention du monde savant.

Ces personnes, pour justifier leur opinion, disent que si la littérature hindoue était vraiment la création du peuple dont elle porte le nom, on devrait nécessairement trouver, dans les ouvrages qu'elle nous a laissés, l'histoire politique de l'Inde ancienne. Or comme tous les ouvrages hindous, connus jusqu'ici, et leur nombre est très-considérable, gardent sur l'histoire du pays un silence presque absolu, elles en concluent que les Hindous n'ont jamais eu aucune existence littéraire. J'avoue, si l'on veut, que cette raison, au premier abord, présente quelque apparence de probabilité, car il est vrai que tous les peuples qui ont eu une existence littéraire quelconque nous ont laissé des livres qui parlent de leur propre histoire. On a peine à comprendre comment il en pourrait être autrement, et il faut espérer qu'on découvrira tôt ou tard dans l'Inde des monuments littéraires qui contiennent sur les destinées de ses habitants des données historiques précises. Mais quand même il n'en serait rien, la véritable histoire des peuples hindous ne restera pas un livre fermé pour nous. La science, surtout la linguistique et la morale, verra couronner ses efforts persévérants du plus heureux succès. J'entends par véritable histoire non celle qui est renfermée dans les annales qui donnent le récit des batailles et les noms des princes, mais bien celle qui nous dit la vie intime du peuple, son activité morale, son régime public, les commencements et la marche progressive de sa civilisation. Cette histoire-là, de beaucoup la plus intéressante, est écrite dans les nombreux monuments littéraires des temps primitifs des Hindous, mais la science seulement peut parvenir à en fixer les dates et à la rendre ainsi évidente et certaine à tous les yeux.

En attendant qu'elle reconstruise l'histoire de l'Inde à l'aide de ses

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

nombreux monuments linguistiques, religieux et littéraires, nous pouvons continuer d'affirmer, sans crainte de nous tromper, que la littérature hindoue est vraiment d'une origine antique, et la raison péremptoire se puise dans la langue admirable qui lui sert d'interprète. Il est impossible de croire qu'un idiome aussi parfait que l'est le sanskrit ait pu parcourir toutes les phases de la formation linguistique, sans créer des œuvres littéraires qui portassent le cachet distinctif de ses progrès périodiques. Si donc l'on nie l'antiquité de la littérature hindoue, il faut prétendre contre toute vérité que la langue sanskrite antique est une de ces langues incultes qui ne produisent aucune œuvre littéraire parce qu'elles en sont incapables, prétention qu'il est impossible de soutenir puisque nous avons les beaux hymnes du Rig-Véda; il faudra supposer ensuite, puisque la beauté du sanskrit littéraire ne peut être niée, que les créateurs de cette littérature dite moderne ont produit d'un coup de baguette une langue qui est certainement une des plus belles, des plus savantes et des plus expressives que nous connaissons. Rien n'y est faible; chaque mot y est plein de sens et de séve. On pourrait comparer le sanskrit à un palais aussi solide que magnifique pour la construction duquel la science et l'art ont mis à contribution toutes leurs ressources. Car depuis l'alphabet jusqu'à la syntaxe, tout y est admirable de simplicité naturelle, de richesse énergique et d'harmonie philosophique. Le mécanisme grammatical part de la classification méthodique des lettres selon les diverses inflexions de la voix humaine; il établit les lois de l'euphonie et règle par leur moyen, d'une manière aussi simple que précise, l'accord qui doit exister entre l'orthographe et la prononciation; il fournit une base solide à l'étymologie des mots en donnant la liste de tous les radicaux dans un état de nudité complète; dans la dérivation des différentes espèces de mots, dans la déclinaison et dans la conjugaison il impose d'une manière heureuse certaines formes mobiles aux voyelles des radicaux, à peu près comme on emploie le comparatif et le superlatif pour augmenter la signification des adjectifs; il ne laisse rien à désirer pour l'application intelligente des redoublements dans la formation des verbes dérivés; il se sert largement d'un assez grand nombre de verbes auxiliaires, soit pour former des radicaux verbaux, soit pour les conjuguer; il a un système de composition pour les substantifs, les adjectifs, les participes et les adverbes, dont la richesse étonne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

autant que la simplicité, et au moyen duquel le sanskrit pourrait presque se passer de syntaxe; les règles de la syntaxe enfin sont en tous points rationnelles et faciles à saisir pour celui qui connaît les langues classiques ou l'allemand.

Ainsi, l'état de la langue sanskrite prouve à lui seul que les richesses littéraires de l'Inde sont une production des âges antiques. Il est d'ailleurs certain que toutes les études sont en pleine décadence parmi la caste brahmanique depuis l'asservissement du pays par les Musulmans, et que l'usage habituel de la langue sacrée, remplacé dès avant le XIe siècle de notre ère par les langues modernes de l'Inde, n'est pratiqué que par un nombre d'hommes excessivement restreint. Il est donc encore matériellement impossible que la littérature hindoue soit faite après coup. Je pourrais encore ajouter ici ce que dit le savant Colebrooke quand il prouve l'authenticité des Védas, à savoir que tous les ouvrages dans toutes les branches de la littérature indienne, ou se réfèrent fréquemment aux Védas et aux codes hindous, ou renferment des allusions au texte de ces livres, d'où il suit que ces principaux monuments de l'écriture hindoue ont toujours joui d'une autorité qui exclut tout doute sur leur antiquité. D'ailleurs on trouve les Écritures sacrées mentionnées par des écrivains chinois qui vivaient à la fin du Ve siècle de notre ère, ainsi que le savant Pauthier l'a le premier fait connaître dans sa traduction de la « Notice historique sur l'Inde », tirée des écrivains chinois.

Enfin il est une autre preuve non moins décisive, plus décisive peut-être que les deux qui précèdent, parce que nous la trouvons dans les auteurs des livres bouddhiques. Il y est dit que Cakya Mouni, le fondateur du bouddhisme, fut obligé par les Brâhmanes de donner des preuves de son savoir dans l'étude des livres sacrés et profanes, tels que les Védas, les Pourânas, recueils de la mythologie hindoue, les Jtihâsas, recueils des traditions relatives aux sages et aux rois anciens, la grammaire, les traités de prosodie, de versification, d'astronomie, etc. Or, comment Cakya Mouni, lui, ennemi des Brahmanes, se serait-il soumis à un tel examen, s'il ne l'avait pas trouvé établi pour la caste à laquelle il appartenait, par une prescription rigoureuse et ancienne? Maintenant comme il est prouvé par les recherches les plus consciencieuses, par celles de l'illustre Burnouf, que Cakya vivait au VIIe siècle avant J.-C., il reste incontestable que les monuments les plus considérables de la littérature hindoue sont le produit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'une antiquité très-reculée. Ces preuves, si concluantes, pourraient être augmentées par plusieurs autres non moins péremptoires et tirées de l'étude comparative du sanskrit avec le zend et le grec. En effet, si l'on compare entre elles les productions primitives de ces langues, on s'aperçoit aisément de la concordance qu'elles présentent soit pour la forme grammaticale soit pour le fond des idées. Il s'ensuit qu'il faut admettre l'antiquité de Vyasa au même titre que celle de Zoroastre et d'Homère.

Si maintenant les limites de ce travail me permettaient de donner l'analyse des principaux ouvrages écrits en sanskrit, on resterait étonné devant les trésors de la science hindoue, et on serait à jamais convaincu qu'il faut de longs siècles à l'esprit humain pour créer de tels ouvrages. Ils forment comme une encyclopédie la plus vaste et la plus variée des productions du génie de l'homme, depuis la poésie simple et primitive des pasteurs de l'Himalaya, jusqu'aux vers pleins de recherche et de raffinement de l'âge de Kâlidâsa, depuis les hautes sciences de la religion et de l'astronomie, jusqu'à l'apologue le plus humble; depuis les systèmes philosophiques les plus transcendants jusqu'à l'enseignement des lois pratiques de la morale et des devoirs journaliers; depuis l'épopée, à la marche majestueuse, jusqu'à la douce idylle; depuis les pièces dramatiques, composées selon toutes les règles de l'art, jusqu'aux vers lyriques écrits sous la dictée de l'inspiration la plus libre.

J'aimerais à m'arrêter longtemps encore sur le sujet que je viens d'effleurer, à expliquer, par exemple, la raison pour laquelle nous ne trouverons peut-être jamais les annales historiques de l'Inde antique. Pour le moment, qu'il suffise de dire qu'on doit chercher cette raison dans la nature de la religion qui régit la société hindoue. Et quelle est-elle? C'est l'illusion, c'est la négation de la réalité. Donc les hommes qui confessent cette religion ne peuvent prendre au sérieux ni eux, ni leurs actions; pour eux rien n'est réel que l'être souverain, le principe de toutes choses. De là il suit que, tout s'absorbant enfin dans le Grand Tout, il ne vaut pas la peine, il est même impie de tenir compte des actions des hommes à ce point d'en transmettre le souvenir à la postérité.

Revenons au Mahâbhârata.

Parmi les sujets si nombreux qui sont traités successivement dans ce poëme, il y en a cependant un qui se distingue entre tous, et qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

forme, pour ainsi dire, le noyau de l'ouvrage. Ce sujet, c'est l'événement le plus important de l'histoire de l'Inde, à savoir, la grande guerre que se firent les différents peuples hindous pour décider qui dominerait dans le pays. La fin de ces longues luttes sert à marquer dans la chronologie indienne le terme de l'âge, appelé Dvâparayouga (l'âge de doute), et le commencement de l'âge actuel Kaliyouga (l'âge de mensonge), qui correspond, selon Lassen, au xxxe siècle avant J.-C.

Cette grande guerre eut pour cause, selon le Mahâbhârata, la désunion de deux races royales, qui étaient unies par les liens du sang. Deux frères, Dritarâchtra et Pandou, dominaient dans l'Inde; les descendants du premier s'appelaient Kauravyâs; ceux du second, Pandavâs.

Le chef des Kauravyâs se nommait Douryodana; les Pandavâs étaient au nombre de cinq, et ils avaient pour chef l'un d'eux, Youdichthira. La race des Kauravyâs ne se distinguait pas moins par sa méchanceté que par sa vaillance; les Pandavâs brillaient par les vertus les plus solides et les plus aimables. Leur ami, Youdichthira, gouvernait de la manière la plus glorieuse, la vaste province que son oncle, le roi Dritarâchtra, lui avait confiée, après la mort de Pandou, son père. Douryodana fut offusqué de l'éclat des vertus de son cousin, et tâcha de le mettre mal dans l'esprit du vieux roi, après avoir vainement essayé de faire périr les Pandavâs par les attentats les plus lâches et les perfidies les plus noires. Ses calomnies lui réussirent si bien que les fils de Pandou se virent forcés de quitter la cour de leur oncle, et d'aller en exil. Ils revêtirent donc des habits de pénitents; mais leurs voyages sur la terre étrangère ne furent point infructueux. Ils surent se rendre utiles aux populations, par mille bienfaits, soit en combattant contre les démons, soit en exterminant les animaux malfaisants. L'un de ces cinq frères, le beau et vaillant Ardjouna, sut même obtenir, à force de bravoure, la main de la fille d'un roi puissant.

Cet événement heureux rendit aux Pandavâs la grâce de leur oncle. Il les rappela de l'exil, et leur donna de nouveau une grande portion de son empire à gouverner. Mais les vertus qu'ils déployèrent dans leurs hautes fonctions, rallumèrent la haine dans le cœur de Douryodana. Réfléchissant aux moyens de perdre ses cousins, ce méchant prince sut leur cacher ses mauvais sentiments, et se faire

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

accepter par eux comme ami. C'est alors qu'il les invita à jouer avec lui aux dés, et bientôt les Pandavâs, qui ne se défiaient de rien, perdirent, par les artifices de leur cousin, non-seulement toute leur fortune mobilière, mais encore leurs gouvernements. Ainsi, le malheur les força de s'exiler de nouveau après avoir subi de la part de leurs indignes cousins les plus grandes humiliations. C'est pendant ce second exil qu'ils arrivèrent dans une forêt du nord où s'était retiré un sage illustre. Cet anachorète, pour les consoler dans leur malheur, et pour faire espérer à leurs vertus la récompense qui leur était due, raconta aux frères persécutés l'histoire dont je vais donner l'analyse, que j'entremêlerai de nombreux extraits.

Un jeune roi, nommé Nalas, qui possède toutes les qualités qu'un souverain doit posséder, au point que le poëte le compare à Manou, le roi par excellence des Hindous, aime Damayantî, l'unique fille du puissant Bhima. Damayantî, dit le texte, jouissait de la plus haute réputation, à cause de ses grâces, de sa beauté, de l'illustration de sa naissance et de sa brillante fortune. Jamais, ni parmi les dieux, ni parmi les génies, ni parmi les hommes, on n'avait vu une beauté pareille à la sienne ; jamais, sous les cieux, on n'avait entendu parler d'une telle merveille ; elle subjuguait même le cœur des dieux.

Nalas et Damayantî, avant de s'être vus, se connaissaient et s'aimaient. La voix de la renommée, en exaltant les qualités de l'un et de l'autre, leur avait inspiré une passion réciproque, aussi vive que profonde. Autour de Damayantî s'élevait sans cesse un concert de douces louanges en l'honneur du roi de Nishadha (tel était le nom de l'empire de Nalas), et près de Nalas, on se plaisait à célébrer les charmes exquis de la jeune Bhaimî (ainsi nommée de son père Bhima).

Un jour, un oiseau va s'abattre aux pieds du roi Nalas, qui aimait à confier à la solitude des bois les tourments qui agitaient son cœur. C'était un cygne d'une éclatante blancheur, et ce cygne offre au prince d'être l'intermédiaire de son amour auprès de Damayantî. Nalas accepte cette offre, et aussitôt prenant son essor dans les airs, l'oiseau vole vers la lointaine Bhaimî, et lui parle en ces termes : « Damayantî, écoute ! Un roi puissant, Nalas est son nom, demeure en Nishadha. Sa beauté est semblable à celle des génies divins, et parmi les hommes, personne ne peut lui être comparé.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Quel bonheur, ô vierge aux formes gracieuses, si tu devenais un jour son épouse! C'est alors que ta naissance et tes charmes auraient trouvé une condition digne de toi. Ah! vraiment, tu es la perle des femmes, et Nalas est la gloire des hommes. »

Ces paroles font une impression si profonde sur Damayantî que, dès qu'elle les a entendues, elle paraît ne plus s'appartenir à elle-même. Nalas est son unique pensée. Tout entière à ses rêveries, son âme s'abandonne à une mélancolie profonde. Son teint pâlit, ses formes perdent leur fraîcheur, sa bouche ne laisse échapper que des soupirs. Elle ne connaît plus la douceur du sommeil, ni les heures du repas. Elle erre sans trêve jour et nuit, et son regard, tourné comme vers un point fixe de l'espace, donne à sa figure blême un air tout égaré. De temps en temps les larmes inondent ses paupières et elle s'écrie : Ah, malheureuse que je suis!

Les suivantes de Damayantî sont effrayées de l'état lamentable de leur jeune maîtresse; elles le révèlent au roi Bhima. Ce monarque, après avoir réfléchi sur la position de sa fille, croit trouver le remède à ses maux dans le mariage de la princesse. Il se décide donc à convoquer à sa cour tous les rois et princes, afin que parmi eux Damayantî puisse choisir un époux.

Cette nouvelle se répand promptement, et tous les princes s'empressent d'accourir. Ils viennent en remplissant la terre du bruit de leurs chars, de leurs chevaux et de leurs éléphants, beaucoup même sont accompagnés de nombreuses troupes couronnées de fleurs odoriférantes.

Cependant, les dieux sont avertis de ce qui se passe à la cour de Bhima par deux sages illustres qui viennent d'entrer dans le ciel d'Indra, le maître de l'univers. A peine ont-ils entendu le rapport des sages, qu'ils s'écrient gaiement : Nous aussi nous voulons nous mettre sur les rangs de ceux qui recherchent la main de la belle Damayantî. Et tout aussitôt ils partent.

En route, ils aperçoivent le roi Nalas qui s'achemine, lui aussi, vers la capitale du roi Bhima. A son aspect, les dieux restent stupéfaits et comme irrésolus s'ils doivent avancer ou rebrousser chemin. Jamais ils n'ont vu un mortel d'une beauté aussi éclatante; il leur semble voir l'Amour incarné.

Les immortels se remettent enfin de leur surprise et prennent la résolution d'employer Nalas comme leur messager auprès de Da-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mayantî. Ils lui demandent s'il veut accepter cette charge, et le jeune roi, trop confiant, le promet avant de savoir en quoi doit consister ce message. Il est donc atterré, quand il entend de la bouche d'Indra même qu'il doit aller prier Damayantî de choisir pour époux un des principaux dieux.

En vain Nalas s'efforce-t-il d'obtenir des immortels la remise de sa promesse; ils persistent, et le roi doit se résigner. Il se dirige alors vers le palais de la fille du roi de Vidarbha et y entre sans obstacle, grâce au pouvoir que les dieux viennent de lui conférer. Il y voit la princesse entourée de toutes ses amies et étincelante de beauté, de grâce et de charmes. Il contemple cette créature adorable, et des désirs irrésistibles s'élèvent dans son cœur. Cependant, fidèle à sa parole, il a la force de supporter les tourments qui déchirent son cœur et d'accomplir sa mission.

Mais Damayantî, tout en adorant les dieux, refuse de choisir son époux parmi eux. Elle veut Nalas le mortel, elle veut qu'il réalise les espérances que les paroles du cygne ont fait naître dans son cœur de vierge; elle le menace même de se donner la mort, si ses vœux ne sont pas exaucés. C'est en vain que le jeune roi tente une dernière fois de la rendre favorable aux désirs des immortels et qu'il lui dit : « Quoi! les dieux te recherchent, et tu préfères un mortel? Que ton cœur se tourne vers les créateurs du monde, vers ces maîtres augustes près desquels je ne vaux pas même la poussière qui couvre leurs pieds. Le mortel assez téméraire pour offenser les dieux doit s'attendre à périr sur-le-champ pour expier son crime. Sauve-moi, ô vierge gracieuse! Choisis parmi les dieux les plus parfaits! Des vêtements étincelants de richesses, des couronnes célestes, des merveilles de magnificences t'attendent, si tu unis ton sort à celui des dieux. Qui ne voudrait pour époux Houtasa, le terrible dieu du feu qui peut à son gré saisir la terre et la dévorer? Ou Yama, devant le sceptre duquel tous les êtres s'inclinent avec crainte en adorant la justice? Qui ne voudrait pour époux le plus grand de tous les dieux, le magnanime Indra, la terreur des démons et des géants? Et si ton cœur inclinait vers Varouna, le gardien du monde, ne crains pas de le choisir. »

Damayantî, douloureusement affectée de ces instances, répond, les larmes aux yeux : « J'adore les dieux, seigneur, et ne saurais pourtant prendre pour époux un autre que toi. » Puis affligée de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

position pénible dans laquelle se trouve son bien-aimé, elle lui indique un moyen d'aplanir toutes les difficultés. « Venez tous, dit-elle, au lieu où je ferai publiquement le choix d'un époux, venez-y tous, toi et Indra avec les autres immortels. Là, je te choisirai en face des dieux et des hommes, et personne n'osera t'accuser. »

Elle dit : Nalas retourne au lieu où les dieux l'attendent, et leur répète toutes les paroles de la vierge royale.

Le jour heureux que l'augure a marqué pour le mariage de Damayanti se lève enfin. Le roi de Vidarbha convoque les maîtres de la terre en son palais pour le choix que doit faire publiquement la princesse, sa fille. Les princes se hâtent de répondre à son appel ; la passion les domine, et la main de Damayanti est l'objet de leurs vœux.

Comme on voit le lion gravir la pente des montagnes sans rien perdre de sa démarche majestueuse, ainsi les princes montent les degrés du lieu où va se faire la cérémonie. Ils se placent dans une enceinte où les ornements les plus riches brillent de toutes parts. Les hôtes du roi Bhima portent des couronnes qui exhalent les parfums les plus doux ; leurs vêtements étincellent de pierres précieuses ; des perles, d'une finesse exquise, sont suspendues à leurs oreilles. Les lignes de leurs bras musculeux accusent la force et la grâce : tel est l'aspect des serpents à cinq têtes ; leurs visages, encadrés dans une chevelure disposée avec art, rayonnent d'une sereine beauté : ainsi rayonnent les étoiles à la voûte des cieux.

C'est au milieu de cette assemblée, composée des premiers des humains, et qui rappelle celle des serpents dans leur ville infernale ou celle des tigres dans leurs antres, que Damayanti apparaît alors dans tout l'éclat d'une beauté ravissante de grâce et de distinction. Elle enchaîne les regards et les cœurs ; nul de ces princes puissants ne peut un seul instant détourner les yeux de cette adorable créature.

Lorsqu'ensuite on proclame les noms glorieux des rois, Damayanti voit cinq princes qui se ressemblent si parfaitement, qu'elle ne peut découvrir entre eux la moindre marque qui puisse les distinguer les uns des autres. En vain elle y met toute son attention, le vrai Nalas ne se montre point ; chacun des cinq paraît l'être. « Comment donc reconnaîtrai-je les dieux et comment le mortel ? » Ces pensées remplissent son âme de douleur.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Voyant que tous ses efforts sont impuissants pour découvir chez les dieux les marques distinctives que les brahmanes, ses précepteurs, lui ont décrites en instruisant sa jeunesse, Damayantî songe enfin à prier les dieux mêmes de dissiper ses doutes. Elle les adore d'abord, puis, les mains jointes sur son sein, humble et tremblante, elle leur adresse ces supplications : « Daignent les dieux me montrer Nalas : car aussi vrai qu'en entendant les paroles du cygne je l'ai choisi pour époux, aussi vrai que jamais ni mon esprit, ni ma bouche n'ont failli, aussi vrai qu'eux-mêmes me l'ont destiné, aussi vrai que j'ai fait le vœu de me soumettre à lui seul, je ne puis le reconnaître moi-même. Daignent donc les dieux reprendre leur propre figure, afin que je puisse distinguer Nalas, le dominateur des hommes ! »

Les maîtres du monde prêtent une oreille favorable à ces paroles suppliantes. Ils considèrent la résolution de Damayantî, la vérité de sa parole, son amour et sa fidélité pour le fils de Nishadha, la pureté de son cœur, la prudence de son esprit, et reprennent leur propre forme. Damayantî voit tout à coup ces êtres immatériels planer au-dessus de la terre, brillants, couronnés de fleurs éternelles. En même temps elle aperçoit Nalas qui s'efface comme une ombre, couvert de sueur et de poussière, cloué à la terre, dépouillé de tout éclat et couronné de fleurs fanées. Quand un regard lui a montré les immortels en haut et l'homme périssable en bas, l'auguste vierge n'hésite point : elle choisit Nalas pour son époux en touchant pudiquement le bord de son vêtement, et en lui mettant sur la tête une belle couronne de fleurs odorantes. C'est ainsi que l'attrayante fille de Bhima devient l'épouse du vaillant Nalas. Les acclamations des rois assemblés, les bénédictions des dieux et des sages rendent hommage à cette union, fondée sur les vertus les plus parfaites.

Le fils de Nishadha est pénétré de joie. Il fait de tendres caresses à sa belle épouse et lui dit : « Puisque tu m'honores ainsi, que tu me préfères aux dieux, moi qui ne suis qu'un mortel, je te serai fidèlement dévoué tant qu'un souffle de vie animera mon corps, et jamais je ne t'abandonnerai : je le jure par la vérité. » Damayantî se réjouit humblement de cette protestation, et tous deux se recommandent du fond de leur âme à la protection des immortels qu'ils voient devant eux.

Lors donc que Nalas est devenu, à la satisfaction des dieux, l'époux choisi par Bhaimî, les protecteurs tout-puissants du monde lui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

accordent huit grâces. L'heureux Indra, époux de Satchî, lui donne le discernement dans le sacrifice et le pouvoir de pénétrer partout; Agni, le pouvoir de produire quand il veut le feu et des guerriers animés de l'ardeur des combats; Yama, l'art de préparer la nourriture et l'inébranlable persévérance dans la justice; Varouna, le pouvoir de produire quand il veut l'eau, des couronnes au doux parfum et tout ce qui sert à rafraîchir le corps; tous enfin une couple d'enfants.

Les immortels lui accordent ces grâces et remontent aux cieux; les rois de leur côté se retirent contents et étonnés de l'union de Nalas et de Damayantî.

Après leur départ le généreux souverain de Vidarbha continua joyeusement le festin de noces jusqu'au jour où enfin, satisfait en tous points, le prince de Nishadha prit congé de son beau-père pour retourner dans sa capitale. Uni à la perle des femmes, Nalas vivait heureux, comme le roi des dieux avec Lakshmî. Il jetait un vif éclat par la justice de son règne et jouissait de l'amour de son peuple. »

Cependant l'esprit du mal, nommé Kali, conçut un vif chagrin de l'union de la vertueuse Damayantî avec le vaillant Nalas. Il résolut de troubler et d'anéantir leur bonheur. En vain les dieux cherchent-ils à le détourner de son projet, il y persiste, et attend tranquillement que Nalas lui fournisse l'occasion de le perdre. Onze années se passent dans cette attente; la vie de Nalas était irréprochable. Enfin dans la douzième année, il commet une faute, légère en vérité, mais suffisante pour que le démon ait prise sur lui.

A la suite de cette première faute, le poëte nous retrace une série d'actions qui font peu honneur au roi Nalas et qui lui font perdre enfin tout le bonheur dont il avait joui jusque-là. Il s'adonne avec passion, et bientôt avec fureur au jeu de dés, de sorte qu'il perd successivement tous ses trésors et enfin son royaume. En vain Damayantî tâche-t-elle de le rappeler à ses devoirs, en vain ses sujets viennent-ils le supplier de mettre un terme à ses désordres, il n'écoute rien, il ne répond à rien, il s'est donné corps et âme au démon.

Nalas ayant perdu tout son bien et même son royaume, celui avec lequel il joue lui dit avec un sourire moqueur: Roi, jouons donc encore! Quel sera ton enjeu? Damayantî te reste. Sauf ton épouse tu as tout perdu. Que la belle Damayantî soit donc l'enjeu, si cela te convient.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Quand il entend ces atroces paroles, le fils de Nishadha sent son cœur se déchirer de douleur. Cependant il n'y répond rien. Mais fixant sur son adversaire un regard dans lequel se peint ce qui se passe dans son âme, il ôte tous ses ornements royaux, et, ne se réservant que le vêtement qui le couvre, quitte à pied cette ville qui l'a vu perdre un immense bonheur.

Avec la fortune, Nalas perd aussi ses amis. Personne ne le suit dans son exil plein de misère, excepté Damayantî. Elle seule veut partager son sort, elle seule le console quand l'excès de ses malheurs le plonge dans un profond découragement. Et lorsque Nalas, à travers les solitudes immenses errant à l'aventure sans vêtements, souffrant la faim et la soif, conseille enfin à celle qu'il a rendue malheureuse de prendre le chemin de son pays natal qu'il lui indique, et de l'abandonner, lui coupable, à son malheureux sort, l'épouse royale, la voix entrecoupée de sanglots, lui répond : Mon cœur tremblant s'agite dans mon sein, mes membres brisés semblent se détacher de mon corps, ô roi, lorsque je songe à ton dessein. Pourrais-je t'abandonner maintenant que tu es en proie à tous les maux du corps et de l'âme ? Non ! Non ! Qui pourra te consoler quand tu seras épuisé de fatigues, dévoré par la faim et la soif, quand au milieu de cette forêt horrible ta pensée s'arrêtera sur ton bonheur passé ?

Vaincu par un dévouement si admirable, Nalas promet à sa compagne de ne plus lui parler de séparation.

Mais, hélas ! le démon le poursuit et l'infortuné prête l'oreille à ses suggestions perfides. Il se persuade que le meilleur parti pour Damayantî serait de l'abandonner, car, se dit-il, délivrée de moi elle pourra retourner dans le sein de sa famille ; les dieux lui indiqueront le chemin qu'elle doit suivre.

Le poëte raconte alors comment Nalas met son projet à exécution pendant que Damayantî, exténuée de fatigue et de souffrances, goûte les douceurs d'un sommeil réparateur. Il peint les angoisses du roi, ses hésitations, sa fuite, son retour, il nous le montre s'éloignant de nouveau et retournant encore, jusqu'à ce qu'enfin le démon triomphe de la résistance de son cœur et le pousse à abandonner définitivement son épouse endormie au milieu d'une forêt déserte.

La lecture des deux chants suivants est d'un intérêt si saisissant que bien peu de personnes, je crois, l'achèvent sans avoir versé quelques larmes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Après la fuite de Nalas, Bhaimî se réveille. Un sommeil bienfaisant lui a rendu de nouvelles forces, mais aussitôt la frayeur de se voir seule dans cette solitude sauvage vient l'épouvanter. L'absence prolongée de son époux lui cause une douleur indicible. Bientôt la forêt retentit de ses lamentations, elle appelle sans cesse dans les termes les plus touchants celui qui l'a délaissée. Rien ne lui répond, un silence profond continue à régner autour d'elle. Elle erre çà et là en versant des larmes d'une douleur cuisante. Tantôt elle tombe vaincue par la fatigue, tantôt elle se relève avec une précipitation fiévreuse, tantôt la peur se cramponne à ses pas, tantôt elle jette de hauts cris.

Tout à coup la pauvre délaissée se voit enlacée dans les replis d'un serpent monstrueux. Sa mort est imminente. Par bonheur un chasseur a entendu ses plaintes. Il accourt; voir le péril de la belle infortunée, et décocher sur le reptile d'une main sûre une flèche acérée, fut l'affaire d'un instant. Il le tue, et Damayantî est sauvée.

Mais à peine est-elle échappée à un danger que déjà un autre la menace. Le chasseur voyant devant lui une femme d'une beauté si merveilleuse la contemple avec une avidité toujours croissante et il frémit d'une passion impure. Il tâche de voiler ses désirs à la vertueuse épouse de Nalas en lui adressant d'une voix mielleuse des paroles de consolation. Mais la vertu de Damayantî pénètre la malice de l'homme des bois. Soudain la colère l'enflamme, son indignation éclate d'une manière si forte, elle prononce une imprécation si terrible, que le misérable tombe sans vie comme un arbre frappé par la foudre.

Quand la fille de Bhima s'est ainsi vengée, elle poursuit sa course errante et s'enfonce dans une forêt dont les vastes solitudes étaient peuplées de lions, de tigres, d'éléphants, d'ours, de buffles et de cerfs. Un inextricable mélange d'arbres formait des ombres éternelles et servait de repaire à des voleurs sanguinaires en même temps que ces épaisses verdures abritaient des myriades d'oiseaux de toutes les formes et de toutes les couleurs. Leurs cris divers se mêlaient au bruit des cascades, au tonnerre des torrents, aux murmures des ruisseaux, aux sifflements des serpents, aux rugissements des bêtes féroces, au chant des cigales, aux bourdonnements des insectes, au bruissement des arbres, et produisaient un bruit étrange en harmonie avec les formes de toute nature que rencontrait le regard. Ici c'était une caverne affreuse, là des montagnes arides ou boisées re-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

célant dans leur sein le métal précieux, ailleurs des étangs poissonneux, des torrents écumeux, des marais impénétrables, des arbres séculaires, des arbustes gracieux, des plantes élancées, des quadrupèdes monstrueux, des géants, des serpents et des oiseaux.

Cependant la belle Damayantî pénètre dans ces lieux sauvages. Pour elle cette forêt dangereuse n'existe pas, elle est toute à sa profonde douleur. Elle ne cesse de faire entendre ses plaintes, d'appeler son époux, et de le conjurer par les souvenirs les plus sacrés et les plus chers de se montrer aux regards de son épouse désolée.

Voyant qu'elle ne peut s'en faire entendre, elle s'écrie : A qui donc m'adresser, pauvre femme que je suis, dévorée de chagrin et de tristesse, pour demander : N'avez-vous pas rencontré ou vu dans la forêt le prince Nalas ? De grâce, dites-moi où se trouve Nalas, le beau, le généreux Nalas, le héros des héros !

Et continuant toujours sa course, elle entre dans un bosquet si charmant qu'il lui semble que ce doit être le séjour des bienheureux. Il était en effet habité par de saints solitaires. Elle leur raconte sa vie, le motif qui l'amène dans ces contrées désertes, et leur demande s'ils ne peuvent pas lui indiquer où elle pourra trouver son époux.

Les anachorètes qui, en vertu de leurs œuvres méritoires, voient l'avenir s'étendre devant leurs regards, lui prédisent qu'elle reverra l'homme de son cœur, qu'elle le reverra plus beau que jamais, et à peine ont-ils prononcé ces paroles consolantes, qu'ils disparaissent comme par miracle, ainsi que tout ce qui les entoure.

La fille de Bhima reste longtemps immobile d'étonnement, puis elle quitte cette terre merveilleuse et d'autres contrées la reçoivent.

Un jour elle entre dans une forêt, où elle remarque un arbre admirable et qui s'appelle en sanskrit Ajoka, c'est-à-dire libre d'affliction. Magnifique de fleurs, il s'élance avec grâce et de son feuillage odorant sort le concert harmonieux d'une multitude d'oiseaux. Bhaimî s'arrête devant cet arbre et lui adressant la parole, elle compare sa beauté à l'éclat d'un prince toujours heureux. Puis elle lui adresse cette touchante prière : Oh toi, « libre d'affliction, » toi si beau à voir, délivre-moi de mes peines ! Si tu as vu, ô Ajôka, le prince sans peur, Nalas le vainqueur, l'époux chéri de Damayantî, fais que je quitte ces lieux délivrée de ma douleur ! Arbre, sois digne de ton nom, sois « libre d'affliction, » parce que tu effaces l'affliction !

Mais l'arbre reste muet à cette prière, et la reine éplorée s'éloigne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tristement. Ainsi elle traverse un grand nombre de pays, toujours seule jusqu'à ce qu'elle se joigne un jour à une caravane immense qu'elle a aperçue de loin.

Les marchands qui composent la caravane à laquelle se joint la malheureuse épouse de Nalas, s'étonnent à l'aspect d'une si belle femme errante à l'abandon. Ils croient voir en elle un être surnaturel. Mais Bhaimî leur raconte sa triste histoire, et demande avec instance qu'on lui donne des nouvelles de son mari. Personne ne peut lui fournir le renseignement qu'elle désire.

Cependant, Damayantî suit la caravane. Après avoir marché longtemps au milieu d'une sombre forêt, le convoi arrive sur les bords d'un vaste étang, dont la vue ranime le courage des voyageurs fatigués. L'onde pure et fraîche de ce miroir liquide dort dans une atmosphère de doux parfums, qu'exhale une végétation riche de fruits et émaillée de fleurs; une multitude d'oiseaux animent cette délicieuse solitude.

On fait une halte sur ces bords enchanteurs, et on se livre à un repos désiré. La caravane entière est plongée dans le sommeil, quand tout à coup, à l'heure silencieuse et humide de la nuit, une troupe d'éléphants débouche de la noire forêt et court se désaltérer à un torrent au-dessus de l'étang. Ces formidables animaux, tout en troublant l'eau avec leurs trompes, aperçoivent le convoi livré au sommeil et ses dociles éléphants. Cette vue les rend furieux. Libres fils des forêts, ils se précipitent aussitôt sur leurs frères esclaves. Comme la cîme détachée d'une montagne roule avec impétuosité, brisant et détruisant tout ce qui se rencontre sur son passage, tels ces animaux se lancent, balayant dans leur course les arbres les plus vigoureux. Leur fougue est irrésistible; ils écrasent la caravane qui dort sur les bords de l'étang riche en lotus, et les marchands remplissent les trois mondes de leurs cris lamentables. Appesantis encore par le sommeil, c'est en vain qu'ils essayent de fuir. Courant en tous sens, ils rendent plus grande encore, par la peur dont ils sont saisis, cette effroyable mêlée, et ne font que se précipiter pour la plupart vers une mort dont ils se facilitent réciproquement les moyens.

Fort peu d'entre ceux qui composent la caravane parviennent à se sauver; Damayantî est de ce nombre. Les marchands, furieux d'avoir tout perdu, accusent la malheureuse d'être la cause de leur désastre. Ils font entendre contre elle des menaces si terribles, que l'épouse

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de Nalas est contrainte de se dérober à leur colère par une fuite précipitée.

Plus accablée que jamais, Bhaimî ne cesse de faire entendre les lamentations que ses souffrances lui arrachent. N'ayant pour se couvrir que la moitié d'un manteau, les joues creuses, pâle, et le corps exténué de fatigue, les cheveux ramenés sur le front en signe de deuil et la marche incertaine, elle arrive un soir dans la capitale d'un royaume. Aussitôt, elle se voit entourée d'une foule tumultueuse d'enfants qui remplissent l'air de cris et de huées.

Cependant, la reine-mère a vu, de la terrasse de son château, la foule se presser autour d'une belle étrangère. Saisie de compassion, elle la fait venir près d'elle du milieu de la population. Elle l'interroge doucement, et apprend ainsi tout ce qui lui est arrivé. Alors, la bonne matrone prie l'infortunée Damayantî de rester chez elle et d'être l'amie de sa fille. Damayantî y consent, dans l'espoir que les recherches à faire pour retrouver son époux seront secondées par celle qui lui porte un intérêt si tendre.

Quant à Nalas, après avoir abandonné la femme qui n'a cessé de lui prouver le dévouement le plus héroïque, il trouve un ami secourable dans la personne du roi des serpents. On sait, que les Hindous dotent tous les animaux des mêmes facultés que celles que possède l'homme, et cela en vertu de leur dogme de la transmigration des âmes. Le roi des serpents, auquel Nalas a occasion de rendre un grand service, lui enseigne ce qu'il a à faire pour recouvrer son bonheur perdu. Nalas suit ces conseils et entre comme cocher au service d'un prince que le serpent lui a indiqué.

Cependant, le père de Damayantî envoie de tous côtés des brahmanes à la recherche de sa fille et de son beau-fils. Un de ces messagers est alors assez heureux pour retrouver Damayantî à la cour du roi où nous l'avons laissée. Heureux de cette rencontre, il instruit la fille de Bhima de la mission dont il s'est chargée, et il découvre à la reine-mère quelle est cette belle et intéressante étrangère à laquelle elle a si généreusement accordé tous les droits d'une fille. La matrone apprend ainsi que Damayantî est sa nièce. Grande est la joie qu'elle éprouve à cette découverte, et elle accède volontiers au désir que Damayantî lui exprime de vouloir retourner dans la maison paternelle.

Arrivée au sein de sa famille, le premier soin de l'épouse de Nalas

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

est d'obtenir de son père qu'il envoie de nouveau des brahmanes à la recherche du roi de Nishadha. Elle-même donne à ces messagers des instructions précises, et qui leur feront reconnaître son bien-aimé au milieu des autres hommes.

Longtemps, les messagers parcourent en vain tous les pays. Enfin, l'un d'eux, grâce aux instructions reçues, reconnaît Nalas sous l'humble forme d'un cocher. Il revient en toute hâte le dire à Damayantî, qui le récompense de son succès en lui offrant de riches présents.

Le roi de Nishadha retrouvé, il ne restait à sa vertueuse épouse que de s'assurer si c'est véritablement lui, et de songer aux moyens de le ramener auprès d'elle. A cet effet, elle emploie une ruse qui lui réussit. Elle fait annoncer au prince au service duquel se trouve Nalas, qu'elle est dans l'intention de choisir publiquement un autre époux, et que tous les rois peuvent se présenter devant elle. Mais cette réunion aura lieu le lendemain.

A cette nouvelle, le prince s'adresse aussitôt à son cocher, habile dans l'art de conduire les coursiers, et lui demande s'il se sent le pouvoir de franchir en un seul jour la longue distance qui les sépare du séjour de Damayantî; en même temps, il lui dit le motif de ce voyage rapide.

A ces paroles, Nalas sent son cœur se déchirer de douleur. « Serait-ce vrai? se dît-il. Aurait-elle pu former ce dessein? Me serait-elle infidèle? N'a-t-elle pas des enfants qui m'appellent leur père! Mais non, l'idée de choisir un autre époux est une ruse dont je suis l'objet. Toutefois, je veux juger par moi-même jusqu'à quel point on peut ajouter foi aux paroles que je viens d'entendre. J'accède, dit-il alors au prince, j'accède à ton désir, et je franchirai en un seul jour la distance qui nous sépare de la capitale du roi Bhima.

Aussitôt il attelle quatre coursiers d'une rare renommée, des bords de l'Indus. Le prince s'élance dans le char, et au même instant Nalas lâche la bride à ses nobles animaux. Ils fendent l'espace avec la rapidité du vent. A droite et à gauche apparaissent et disparaissent presque en même temps forêts, montagnes, fleuves et lacs. Telle est la vitesse du char que le prince laissant tomber son manteau, et priant aussitôt le cocher de s'arrêter un instant pour que l'on pût ramasser ce vêtement, il en obtient cette réponse : Roi, tu demandes une chose impossible; nous sommes à près de deux lieues de l'endroit où il a dû tomber.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

A peine Nalas a-t-il dit ces mots que le prince lui répond avec une extrême vivacité : « Admire à ton tour ma force dans l'art de compter. Vois-tu là-bas cet arbre devant nous. Je veux te dire, moi, combien il y a de feuilles et de fruits, Le nombre des fruits tombés est de cent et un, celui des feuilles est de cent deux. Ces deux branches de l'arbre comptent cinq millions de feuilles, et elles portent avec les petites branches intermédiaires des fruits dont le nombre s'élève à deux mille. »

Nalas surpris, arrête aussitôt ses coursiers. Il veut se convaincre par lui-même de la vérité de ce que lui vient dire le roi. En vain le prince s'écrie : « Marchons, il n'y a pas de temps à perdre. » Le cocher persiste et le roi doit céder.

Nalas se met alors à compter, et bientôt il a constaté le merveilleux talent du souverain. Il le supplie de lui enseigner les secrets de sa science, en retour il lui enseignera l'art de conduire les chevaux. Le prince remplit le vœu du fils de Nishadha, et au même instant celui-ci est délivré du démon Kali qui l'avait tourmenté jusqu'alors.

Bientôt après le char retentissant entre dans la capitale du royaume de Vidarbha. A ce bruit, semblable au fracas du tonnerre qui gronde plus fortement à mesure que les sombres nuages approchent avec leur imposante vitesse, Damayantî croit être transportée au temps heureux où son époux adoré guidait lui-même ses coursiers. Tous les êtres du règne animal, oiseaux et quadrupèdes, qui peuplent les écuries, les jardins et les volières du roi son père, semblent partager son émotion; ils saluent la veuve de Nalas à leur manière: des cris de joie et des frémissements d'ailes se font entendre de toutes parts.

Cependant le maître de Nalas est reçu par le souverain de Vidarbha avec tous les égards dus à son rang; mais il ne tarde pas à comprendre qu'il a fait un voyage inutile. Quant à Nalas, resté seul, il est soumis à toutes les épreuves que Damayantî a imaginées pour avoir la conviction que le cocher et son époux sont une seule et même personne. De son côté, le fils de Nishadha acquiert la certitude que l'aimable Bhaimî lui est toujours restée fidèle. Enfin les époux, dans un entretien de vive voix, achèvent de dissiper jusqu'aux moindres doutes qu'ils pouvaient encore avoir l'un sur le compte de l'autre. Les dieux eux-mêmes s'en mêlent et attestent à Nalas la constante pureté de la belle Damayantî. Alors le roi de Nishadha se dépouille de sa forme de cocher et reprend l'extérieur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

du vaillant époux de Bhaimî. On peut s'imaginer la joie qu'éprouvèrent ces deux mortels d'être enfin réunis au sein de leur famille après de si cruelles souffrances et une si longue séparation.

Nalas et Damayantî restent un mois entier dans le palais du ro Bhima, et chaque jour augmente un bonheur que le peuple même ne cesse de célébrer par les démonstrations les plus vives et les plus sincères. Enfin Nalas s'arrache des bras de son épouse, mais c'est pour y revenir bientôt dans tout l'éclat de la royauté. Fort de sa science acquise, il s'en va à la capitale de Nishadha, et se présentant devant celui qui lui a gagné, il y a trois ans, tous ses trésors et son royaume, il l'invite à jouer de nouveau avec lui. Pour exciter sa cupidité, il lui dit : « J'ai ramassé beaucoup de trésors ; je les mets en jeu ainsi que la belle Damayantî contre ton royaume. Tout sur un seul coup. Si tu refuses, jouons notre vie. Que le combat singulier soit notre juge. »

A ces propositions, l'adversaire de Nalas répond en homme qui est sûr de son succès, mais les paroles trop libres qu'il se permet d'ajouter en vue de son bonheur imaginaire avec Damayantî font bouillir le sang du fils de Nishadha ; il est tenté de fendre de son glaive la tête de l'insolent. Cependant il se contient, mais l'œil étincelant de fureur, il dit avec un sourire amer : « Attends et joue ! Pourquoi tant de paroles ? vaincu tu parleras moins ! » Aussitôt le jeu commence, et le héros Nalas regagne du premier coup tout ce qu'il a perdu jadis.

A cette nouvelle, le peuple qui n'avait cessé d'être attaché à son ancien maître, fut transporté d'enthousiasme, et sa joie éclata plus vive que jamais quand Nalas revint accompagné de la belle Damayantî qu'il était allé chercher avec une suite aussi nombreuse que brillante. Depuis lors la gloire du fils de Nishadha ne cessa de jeter un vif éclat, et il vécut au sein de sa famille et de son empire comme le roi des dieux au milieu de Nandana, le jardin céleste.

Telle est l'analyse succincte de l'histoire de Nalas, que le solitaire de la forêt raconta aux fils persécutés de Pandou. Ce fut pour eux une grande consolation de l'entendre ; ils en conclurent qu'un jour pour eux aussi l'infortune se changerait en bonheur.

*

Leurs ennemis ne cessant de rejeter leurs avances les plus conciliantes et les plus modérées, ils se décidèrent pour la guerre. De

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

part et d'autre on mit sur pied une armée si nombreuse que la terre n'en avait jamais vu de pareille. Une bataille terrible s'engagea, où tous les guerriers, et surtout les chefs, firent des merveilles de bravoure. Un seul guerrier de l'armée de Douryodana immola chaque jour mille héros renommés. Le carnage dura dix-huit jours sans interruption; enfin les Pandavâs restèrent maîtres du champ de bataille, où l'on ne vit plus debout que onze combattants. Près de dix millions avaient péri, c'est-à-dire les deux armées entières, sauf les cinq Pandavâs et six des leurs.

Cette victoire, achetée au prix d'une bataille devant laquelle toutes celles des Grecs, des Romains et des temps modernes ne sont qu'échauffourées, cette victoire rendit à Youdichthira et à ses frères le pouvoir souverain que les fils de Kourou leur avaient fait si injustement perdre. Tous les princes de l'Inde proclamèrent Youdichthira leur maharadja et se hâtèrent de reconnaître sa suzeraineté dans le grand sacrifice par excellence nommé Asvamêdha (sacrifice du cheval), que le fils de Pandou célébra en honneur de sa victoire.

C. SCHŒBEL,

Membre correspondant de la Société royale
des Artistes à Berlin.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHRONIQUE.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES;

CORRESPONDANCE.

Empire du Maroc.— La correspondance particulière de la *Revue* avec l'Algérie nous entretient de la situation du Maroc. Sans démentir les nouvelles publiées le mois dernier, au sujet de préparatifs de guerre qui seraient faits dans l'intérieur de l'empire, nos renseignements atténuent beaucoup la gravité de ces armements, qu'on ne présente plus comme devant amener une rupture immédiate de la paix. Les dispositions pacifiques du gouvernement marocain paraissent très-sincères, et c'est bien contre son gré qu'il cède quelquefois, en apparence, aux exigences des passions fanatiques. On peut supposer que l'empereur n'a pas une grande sympathie pour la France qui, en sa qualité de nation chrétienne et de puissance dominatrice en Algérie, blesse doublement ses préjugés et ses intérêts; mais il redoute encore plus la turbulence et l'esprit d'indiscipline des confréries religieuses (ḳouan) organisées dans les tribus berbères.

Cette situation explique comment des nouvelles contradictoires nous arrivent incessamment du Maroc. Les informations prises par nos agents diplomatiques qui résident dans les ports et qui se trouvent en contact avec la partie relativement civilisée de la société marocaine, tendent à nous faire croire au maintien des bonnes relations.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Les commerçants et en général tous les habitants des villes sont intéressés à éviter la guerre qui serait le signal de licences effroyables de la part des montagnards. Tandis qu'au contraire, tous les renseignements qui nous arrivent par la frontière de l'Algérie nous annoncent une agitation très-grande et nous montrent les autorités marocaines obligées de se mettre à la tête du mouvement de guerre sainte qu'elles n'ont pu dominer. Ces rapports si opposés, sont cependant exacts et fidèles; ils prouvent que l'empereur est dans une position critique et que son autorité n'est reconnue que par ceux qui espèrent encore en lui pour lutter contre le désordre.

On croit généralement, d'après cet état de choses, que les prédications des fanatiques ne sauraient produire un mouvement prochain, parce que les représentants de l'empereur font, soit ouvertement, soit d'une manière détournée, tous leurs efforts pour entraver et retarder une prise d'armes. A cette époque de l'année, d'ailleurs, il n'y a pas lieu d'appréhender que les Marocains se mettent en campagne. Lors même que les projets qu'on leur a prêtés seraient sérieux, et qu'ils voulussent attaquer l'Algérie par les frontières de l'Ouest et du Sud à la fois, ils attendraient que les moissons fussent rentrées avant de quitter leur pays. Il est donc probable que jusqu'à la fin de juin ou dans les premiers jours de juillet, les événements ne prendront pas une signification bien nette.

Quoi qu'il en soit de ces dispositions, des mesures défensives, énergiques ont été adoptées dans la province d'Oran pour mettre nos frontières à l'abri de toute insulte. Les forces actives de la division sont prêtes à se porter dans la subdivision de Tlemsen au premier signal du danger. Les tribus limitrophes les plus exposées ont été placées dans des cantonnements choisis avec soin et de manière qu'elles puissent être promptement secourues. La surveillance la plus sévère s'exerce contre les maraudeurs ou les gens sans aveu qui cherchent à pénétrer sur notre territoire. Du côté du Sud, des partis de cavalerie indigène ont été organisés pour aller appuyer les populations fidèles que leur position avancée expose le plus. La cavalerie française est en mesure d'entrer en opération dès que son concours sera jugé nécessaire. On ne peut plus espérer aujourd'hui de nous surprendre. Si le parti de la paix, soutenu par les conseils et les encouragements de notre diplomatie, l'emporte, et que l'autorité de l'empereur se consolide, nous n'aurons pas à regretter d'avoir re-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

doublé de vigilance sur la frontière, car il faut prévoir que le triomphe de Mouley Abd el-Rahman fera refluer vers l'Est du Maroc des tribus rebelles qui pousseront des bandes de pillards jusque dans nos limites. Si, au contraire, l'empereur est débordé par le fanatisme de ses sujets, et qu'il se laisse entraîner à une agression, notre bonne contenance pourra faire avorter ce mouvement à son origine.

Il faut ajouter en terminant que les tribus algériennes manifestent les meilleures dispositions et qu'elles montrent une grande ardeur pour toutes les mesures prises afin de repousser l'invasion des Marocains. Dans cette question, les rivalités de nationalité l'ont emporté sur le sentiment de confraternité religieuse.

Tempête de neige dans la province de Constantine. — Les nouvelles de l'Algérie ont fait connaître, dans les premiers jours du mois de mars, de grands malheurs, causés, dans la province de Constantine, par une tempête de neige. Nous publions le résumé des détails que nous avons reçus sur ces tristes événements.

C'est dans le cercle de Bougie qu'est arrivé le plus grave accident. Le général Bosquet, commandant de la subdivision de Sétif, s'était porté aux environs de Bougie, à la tête d'une colonne mobile, pour déjouer les intrigues de Bou-Barla, au milieu de quelques tribus kabyles. Ses opérations furent promptement couronnées d'un heureux résultat; mais il avait reçu ordre de séjourner quelque temps dans le pays récemment agité, dans le double but de raffermir notre autorité et de tracer l'amorce d'une route qui conduirait de Bougie à Alger, en passant sur les pentes Nord du Djurdjura, laissant Dellys à droite.

Le général avait établi sa colonne à Djéma N'Taouint, à 40 kilomètres au S.-O. de Bougie, sur un plateau sablonneux entouré de bois et incliné au midi. Dans cette position, il comptait faire exécuter promptement des travaux importants pour la sortie d'un défilé et descendre ensuite dans la plaine, afin de se tenir plus près encore de Bougie. Tous les deux jours la colonne recevait de cette ville un convoi de ravitaillement. Le 19 février le temps était très-pur, et on jouissait d'une véritable température de printemps. Le thermomètre marquait 12° au-dessus de zéro. Le 20 le ciel devint nuageux, et vers le milieu de la nuit il commença à tomber quelques flocons de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

neige. Le temps ne se rétablit pas le 21 ; il continuait de neiger, mais avec quelque interruption de calme, et le ciel se dégageait par moment, et montrait de larges éclaircies. Le général Bosquet ne concevait cependant aucune inquiétude sérieuse, parce que les chefs indigènes qui le suivaient et dont l'expérience et la sincérité ne pouvaient être mises en doute, affirmaient que de mémoire d'homme, on n'avait vu la neige tomber plus de vingt-quatre heures à N'Taouint.

On attendait ce jour-là même le convoi de ravitaillement; l'heure habituelle de son arrivée était passée, et on n'en avait pas de nouvelles. Dans l'après-midi, un vent glacé se mit à souffler, la neige augmenta d'intensité. Il ne fut plus possible de conserver l'espoir du retour du beau temps; tout le bivouac était couvert de plusieurs pieds de neige; les petites tentes des soldats étaient entièrement submergées. L'immobilité devenait fatale. Aussi, dès le 21 au soir, le général donna des ordres pour partir le lendemain. On distribua aux troupes une ration et demie de vivres. Malheureusement, la plupart des hommes, déjà engourdis par le froid, ne surent pas conserver les denrées qu'ils reçurent ou ne purent allumer du feu. Beaucoup de provisions furent abandonnées.

Dans la nuit du 21 au 22 la tourmente se déchaîna avec une fureur extrême, et au jour un orage mêlé de grêle éclata. Animés par les exhortations de leur chef, puisant dans sa mâle attitude et dans la précision de son commandement une force nouvelle pour résister à de si cruelles intempéries, nos soldats se mirent en mouvement dès six heures du matin. Le commandant de l'avant-garde avait trente cavaliers sous sa direction, afin de mieux guider la marche et de contenir les impatients. Il avait ordre de s'arrêter à 20 kilomètres du point de départ, à Torcha, dans un lieu plus abrité, à proximité du bois; le convoi de vivres, retardé par la tempête, s'était réfugié sur ce point même. Il devait tracer le bivouac et faire allumer de grands feux, afin que les hommes pussent se réchauffer dès leur arrivée. Le général Bosquet était placé, avec son escorte, en avant de l'arrière-garde; derrière lui marchaient six compagnies d'élite du 8e de ligne, sous la conduite du général Jamin, leur ancien colonel; c'était l'extrême arrière-garde. Poste périlleux, où il fallait des hommes éprouvés, disciplinés, dévoués, puisqu'ils étaient condamnés à marcher lentement, à faire de longues et fréquentes haltes!

Ces sages dispositions furent rendues inutiles par la violence de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tempête, contre laquelle on avait à lutter. Tous les sentiers étaient effacés; la neige, chassée par le vent, aveuglait les hommes; à chaque pas les bêtes de somme, portant l'artillerie ou les bagages, disparaissaient dans les abîmes; en traversant le défilé, les rangs s'étaient rompus; il était impossible de les reformer. Des actes multipliés du plus généreux dévouement furent accomplis à l'envie par les officiers et par les soldats. Mais si sur le point où se trouvaient les généraux Bosquet et Jamin les ordres étaient encore exécutés, il n'en était pas de même à l'avant-garde. Il n'y avait plus là aucune direction; ce n'était plus la marche d'un corps de troupe, mais une retraite confuse, des groupes épars, formés par le besoin de se secourir mutuellement.

Dans de pareilles conditions, il était difficile que les ordres donnés par le général Bosquet pussent être fidèlement suivis. L'avant-garde ne fut pas arrêtée à Torcha; entraînée par quelques hommes plus valides qui marchaient en tête, elle poursuivit sa route vers Bougie, qu'elle espérait atteindre le soir même. Un petit nombre, en effet, put gagner cette place vers neuf heures du soir. Les autres furent arrêtés par la rivière torrentueuse d'El-Ṛir, non loin des villages nommés Amadan. Plusieurs soldats qui essayèrent de franchir cet obstacle, furent entraînés par le torrent et se noyèrent. Cependant les généraux poursuivaient lentement leur marche, ramassant les malades, encourageant les faibles, reconnaissant le passage de la colonne aux bagages et au matériel abandonnés, aux bêtes de somme mortes dans la neige. On compta 23 cadavres de soldats qui avaient succombé à l'action du froid. Cinq guides kabyles, marchant à côté du général Bosquet, périrent successivement, malgré les soins qui leur furent prodigués.

A six heures du soir l'arrière-garde atteignait Torcha et constatait avec une douloureuse surprise que la position n'était pas occupée. Il fallut donc renoncer au repas qu'on s'était promis et continuer la marche. Le général Bosquet rallia sur la route quelques détachements isolés et n'arriva qu'à deux heures du matin sur les bords de l'Oued Ṛir. Tous les hommes trouvèrent un abri et des soins empressés dans les villages kabyles d'Amadan. Le lendemain la rivière fut franchie sans nouvelles pertes et le général rentra le soir à Bougie, avec la conscience de n'avoir rien négligé pour soulager les souffrances et pour arracher le plus de victimes possible aux éléments dé-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

chaînés. Un grand nombre d'hommes s'étaient arrêtés dans les villages ; des mulets furent envoyés pour les amener à l'hôpital. Le 24, on put mesurer l'étendue des pertes essuyées. On comptait à l'hôpital environ 300 hommes, dont moitié n'étaient pas très-grièvement atteints; 450 hommes étaient dans les casernes, ne pouvant encore faire aucun service ; 113 étaient portés comme absents, mais ce dernier chiffre ne saurait être accepté comme celui des morts. Les décès constatés ne dépassaient pas 60. Tous les soldats qui avaient demandé asile aux Kabyles n'étaient pas encore rentrés à la date des dernières nouvelles. On savait qu'ils n'avaient qu'à se louer de l'hospitalité donnée par les indigènes. Les habitants de Bougie se sont également signalés par le généreux et cordial empressement avec lequel ils ont accueilli dans leurs maisons un grand nombre de soldats.

Mais ce qui a le plus frappé les esprits dans ces douloureuses circonstances, c'est le moral déployé par les troupes et la confiance absolue qu'elles ont toujours témoignée à leur général. Pas un murmure ne leur est échappé pendant la marche ; pas une plainte, pas une récrimination ne s'est fait entendre après l'arrivée à Bougie. C'est le plus bel éloge à faire de nos braves soldats et du chef distingué qui les commandait.

Il n'est pas inutile d'ajouter que dès le 3 mars le général Bosquet repartait de Bougie, à la tête de 1800 hommes, dont 150 chasseurs à cheval et spahis pour aller achever l'œuvre interrompue par la tempête. Les soldats qui avaient fait partie de la première expédition, ont tenu à honneur de retourner sur le théâtre même du désastre. Dans cette nouvelle marche, on a pu retrouver la presque totalité du matériel qui avait été abandonné ; la route a été terminée jusqu'à N'Taouint et la colonne se disposait à rentrer à Setif vers la fin du mois. Pendant ce temps les Kabyles réparaient eux-mêmes la route de Setif à Bougie que la fonte des neiges avait défoncée. Enfin, on a pu reconnaître que les résultats politiques obtenus dans la première partie de la campagne n'avaient pas été compromis par ces tristes événements. Les Kabyles ont compris que nos soldats qui avaient si héroïquement soutenu les attaques furieuses de la tempête, ne laisseraient pas insulter l'autorité française. Les populations sont restées soumises.

Pendant que la tourmente sévissait à N'Taouint, on en ressentait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

les effets sur toute la côte et dans toute la province de Constantine. Ainsi on signale qu'il est tombé de la neige à Bouçada le 21 février; le 22, le thermomètre est descendu à 2° au-dessus de zéro à Biskra. La neige est tombée en telle abondance à Constantine, du 21 au 22 février, que les communications avec la banlieue ont été interrompues pendant quelques jours. Plusieurs maisons se sont écroulées et les indigènes ont perdu beaucoup de bestiaux.

Dans la soirée du 21 février, quatorze Arabes avaient chargé sur quarante-sept chameaux une grande quantité de marchandises et s'étaient mis en route pour leur destination. Surpris par la tempête, ils se réfugièrent dans les ruines qui se trouvent au-dessus du monument Danrémont; mais, pendant la nuit, le vent soufflant précisément dans cette direction, ces individus se trouvèrent bientôt ensevelis sous la neige. Ce ne fut que le lendemain matin que le gardien de la fourrière, entendant des cris de détresse, reconnut le danger qui menaçait ces malheureux. Immédiatement prévenu, le commissaire de police se transporta sur les lieux avec des ouvriers; on ouvrit des tranchées dans la neige, et après des travaux pénibles, les quatorze Arabes, engourdis et moribonds, furent retirés des ruines et remis entre les mains d'un médecin dont les soins les eurent bientôt rendus à la vie. Les travaux de sauvetage ont été continués pendant toute la journée pour dégager les chameaux et les marchandises. Neuf chameaux sont morts de froid et beaucoup de marchandises ont été perdues.

Les tristes événements dont nous venons de rendre compte ravivent le souvenir des malheurs semblables éprouvés à diverses reprises, par notre armée d'Afrique, et notamment en novembre 1836, lors de la première expédition contre Constantine; plus tard, au mois de janvier 1846, dans l'expédition de Bou Taleb. Dans cette dernière circonstance, le corps expéditionnaire fort de 1,800 hommes, perdit, dit-on, en deux jours, 208 hommes par le froid, bien que le thermomètre ne descendît guère au dessous de zéro. En présence de si déplorables accidents, il serait urgent d'établir sur les points occupés par nos soldats, des tables météorologiques pour guider les commandants des provinces dans les mouvements de troupes que les besoins de la politique obligent souvent d'entreprendre dans les saisons les plus défavorables. Sous ce rapport, nous appelons l'attention de nos lecteurs sur un travail récent d'un de nos collaborateurs, M. Boudin,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

médecin en chef de l'hôpital militaire du Roule (1), travail dans lequel on trouvera résumés une masse de documents sur la distribution géographique de la température, des vents, des pluies et des neiges.

Mort de Mirza Tarî Kan. — Les dernières nouvelles de Constantinople et d'Erzeroûm annoncent que Mirza Tarî Kân, ex-premier ministre de Perse, est mort à Kachân, lieu de son exil, le 11 janvier dernier.

La *Gazette* de Téhérân avait rapporté que Mirza Tarî était indisposé et qu'on n'avait nul espoir de le sauver; puis elle a annoncé sa mort. Les récits de cet événement sont très-contradictoires, mais tous s'accordent à reconnaître que Mirza Tarî a succombé d'une façon peu naturelle. L'envoyé russe, prince Dolgorouki et les ouléma qui l'ont sauvé le jour de sa destitution étaient, sans doute, trop éloignés du lieu de sa résidence, pour lui rendre le même service.

Suivant les derniers journaux anglais, l'ex-ministre, dont nous avons précédemment rapporté la chute et l'exil, a été cruellement massacré par une de ses propres créatures, un certain Ali Kân, Farrach bachi du châh; ce misérable devait cet important emploi à sa victime. On dit qu'il avait été expédié à Kachân, où, étant arrivé, il se présenta brusquement à son bienfaiteur, qui lui demanda quel était le but de cette visite; à quoi Ali Kân répondit qu'il était venu comme envoyé extraordinaire de S. M. le châh, et qu'il lui ferait bientôt connaître le but de sa mission. L'ex-ministre parut alors concevoir des soupçons et lui ordonna de s'expliquer ou de sortir. Comme le Kân refusait d'obéir, Mirza Tarî, qui était un homme vigoureux, se leva et le jeta par terre. Aussitôt douze individus de la suite du Farrach bachi se précipitèrent dans l'appartement, se rendirent maîtres du ministre dégradé, et, après l'avoir frappé de la manière la plus cruelle, le tuèrent et lui foulèrent la poitrine sous les pieds, en présence de son fils, âgé de seize ans à peine. Selon une autre version, ils lui ouvrirent les veines, et l'infortuné expira au bout de son sang; enfin, d'autres disent qu'ils l'étranglèrent. En tout

---

(1) *Carte Physique et Météorologique du Globe Terrestre, comprenant la distribution géographique de la température, des vents, des pluies et des neiges.* — Une feuille grand colombier. Paris, 1852, Gide et Baudry, éditeurs. — Nous nous proposons de rendre compte, dans le prochain Numéro, de cet important travail, qui par la richesse et la précision des faits, l'emporte de beaucoup sur les cartes des atlas physiques de Berghaus et de Johnston.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

cas, cette exécution a eu lieu par les ordres du châh qui, malgré toutes ses promesses de ménager la vie de Mirza Tarî, paraît avoir cédé à l'influence et aux obsessions de sa mère, ennemie jurée du ministre disgracié, qui, lorsqu'il était tout puissant, avait dévoilé les désordres de sa conduite.

Le *Journal de Constantinople*, ordinairement bien renseigné, rapporte que, par ordre du gouvernement, on a ouvert violemment les veines à Mirza Tari, dans le bain où il s'était rendu pour se préparer à recevoir le ḳalat royal (pelisse d'honneur) qui était envoyé, lui avait-on dit, en signe du pardon de son maître. Le correspondant du *Journal* entre à ce sujet dans des détails que le rédacteur ne croit pas pouvoir reproduire, mais qui prouvent, dit-il, que les mœurs gouvernementales actuelles ne diffèrent pas beaucoup en Perse de celles des temps passés, où tout ministre disgracié était aveuglé, mutilé ou étranglé.

A ces détails, ajoutons quelques particularités qui nous paraissent devoir modifier encore les divers récits des journaux.

Lorsqu'un ministre persan tombe du pouvoir, il est regardé comme le plus méprisable des hommes. Le supplice des veines ouvertes dans un bain était donc trop noble pour Tarî Ḳân, et il est probable qu'il a dû être exécuté d'une façon plus ignominieuse. Suivant la coutume du pays, on lui a tranché la jugulaire, mort honteuse dont les Persans ont horreur, parce que c'est de la sorte qu'on tue les animaux. Lorsqu'on fait une exécution de ce genre, la tête, au lieu d'être accrochée le long du mât des suppliciés, comme celle des gens de basse classe, est placée au sommet sur une petite plate-forme. Ce mât est toujours planté devant le palais ou la tente du châh comme symbole de son droit suprême de vie et de mort.

Mort de d'Ohsson. — M. le baron d'Ohsson, savant orientaliste, membre honoraire de l'Académie royale des Sciences et président honoraire de la Société royale des Belles-Lettres de Stockholm, vient de mourir dans cette ville, à l'âge de soixante-douze ans.

M. d'Ohsson était d'origine arménienne; il naquit à Constantinople, où son père, M. Ignace Muradgi, auteur du *Tableau de l'Histoire de l'empire Ottoman*, était premier drogman de la légation de Suède. Il fut élevé à Paris, où il fit toutes ses études, et où il recueillit, dans les manuscrits de la bibliothèque nationale, les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

matériaux des deux ouvrages qu'il publia plus tard et qui ont acquis une juste célébrité. L'un de ces ouvrages, qui tous deux sont en français, est intitulé : *Des peuples du Caucase, par le voyageur Abdul Cassim*, 1 vol., Paris, 1828 ; l'autre porte ce titre : *Histoire de la Mongolie, depuis Dschingis Khan jusqu'à Timour*, 4 vol., la Haye, 1835. Le premier de ces écrits a fait une grande sensation dans le monde savant, parce qu'il contient des détails authentiques et du plus grand intérêt sur les peuples qui habitaient la Caucasie pendant le xe siècle, et dont l'auteur raconte les mœurs sous le pseudonyme d'Abdul Cassim, à peu près dans le genre où Barthélemy a décrit l'ancienne Grèce dans le Voyage du jeune Anacharsis.

M. d'Ohsson a rempli des fonctions diplomatiques auprès de diverses cours d'Europe, et notamment à Vienne, à Berlin, à Paris et à Londres. Il était secrétaire de Charles-Jean Bernadotte pendant que celui-ci était prince royal de Suède, et c'est par lui que M. d'Ohsson fut élevé à la dignité de baron.

L'émir Abd el-Ḳader est toujours détenu au château d'Amboise. Afin d'adoucir autant que possible les ennuis de la captivité, sous un ciel si différent de celui de l'Algérie, M. le commandant Boissonnet, chargé de veiller sur notre noble prisonnier, redouble envers lui de sollicitude et d'attentions délicates. Tous les jeudis, il lui fait faire une promenade dans les environs d'Amboise. C'est ainsi qu'il a successivement visité le château de Chenonceaux, celui de Chaumont, etc. Partout Abd el-Ḳader se montre d'une distinction parfaite, affable, touché des égards qu'on lui témoigne, empressé à louer les choses qui frappent ses yeux ou son esprit. Dernièrement sa promenade du jeudi avait été dirigée vers un point de la ligne du chemin de fer de Tours, et deux convois à grande vitesse sont passés devant lui. Abd el-Ḳader a témoigné son admiration bien franche de ce prodige de l'industrie. Ses compagnons n'avaient point assez d'yeux pour suivre les rapides wagons qui disparaissaient dans la fumée, la vapeur et la poussière. Allahou akbar! allahou akbar! (Dieu seul est grand!) s'écriaient-ils avec émotion. Le ṭerik el-nar, le chemin de feu, comme ils ont appelé notre chemin de fer, a été longtemps le sujet de leur conversation enthousiaste.

P. du Boulery.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

BIBLIOGRAPHIE.

LES CHEVAUX DU SAHARA,

PAR LE GÉNÉRAL DAUMAS.

Un volume in-8°. — Paris, 1851.

Ce livre, dont le titre spécial a pu rebuter quelques lecteurs peu soucieux de connaître les chevaux du Sahara, est, sans contredit, de tous les ouvrages publiés depuis longtemps, celui qui renferme les plus curieux documents sur les mœurs, les coutumes et les usages des tribus arabes que nous avons à combattre ou à civiliser en Algérie. Dans cet ouvrage, la race chevaline cède à chaque instant le pas à la race humaine; toutes deux se confondent en décrivant les généralités du désert, les coutumes de guerre, les razzias, les rapines, les vols, les chasses à l'autruche ou à la gazelle, enfin les fantasias et les fêtes de la tribu. En homme qui a longtemps vécu sous la tente, le général Daumas s'est plu à nous conserver, dans leur forme pittoresque, tous les récits, les contes, les légendes populaires qui ont charmé les causeries du douar, à nous répéter les chants de guerre et d'amour des héros du désert, à semer son livre de dictons et de proverbes qui donnent à cet ouvrage un parfum qui saisit et enivre ceux qui connaissent l'Orient. Ajoutez à tous les charmes du livre, celui d'un langage net et précis qu'on contracte dans la vie des camps,

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

mais qu'il n'est pas donné à tous d'exprimer avec noblesse et simplicité, et vous aurez une idée de cet ouvrage où les hommes spéciaux trouvent autant à apprendre que les gens du monde.

Ceci posé, entrons en matière, non pour analyser et disséquer dans une œuvre où il n'y a rien à reprendre, rien à contester, mais pour causer, d'après l'auteur, guerre et chevaux, sans oublier la chasse et l'amour. Comment séparer les choses qui se lient intimement dans la vie des Arabes, dans l'idée qu'ils se font du bonheur? Au dire des musulmans :

Le paradis de la terre se trouve sur le dos des chevaux,
Dans le fouillement des livres,
Ou bien entre les deux seins d'une femme.

D'autres n'oublient pas la poésie et disent :

Le *montement* des chevaux
Et le *lâchement* des levriers
Vous ôtent les vers d'une tête.

Tout le livre est dans ces deux sentences, l'une d'un voluptueux thaleb et l'autre d'un noble djieud de la tente.

L'ouvrage du général Daumas se divise en deux parties, l'une consacrée à l'histoire, à l'élève, à l'éducation et au perfectionnement des chevaux du désert, l'autre à tous les actes de la vie où ce noble animal partage les dangers et les plaisirs de l'homme. Ces deux divisions du livre rivalisent d'intérêt. Si la première présente des notions plus spéciales au point de vue des services que nous pouvons tirer de cette belle race du Sahara, la seconde nous donne une idée si exacte de la vie du désert, qu'elle aide à comprendre le problème que nous avons à résoudre en Afrique.

Pour mieux apprécier la valeur de cet ouvrage et ne point écourter nos citations, nous diviserons notre article en deux parties, subordonnées au plan adopté par le général. Nous nous occuperons d'abord de l'utilité pratique du livre et des lumières qu'il jette sur les questions purement chevalines, puis nous reviendrons plus tard sur le tableau des mœurs et coutumes des tribus du Sahara.

Dès le début, l'auteur indique lui-même le plan de son livre. « Suivant les uns, les Arabes sont les premiers cavaliers du monde;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

au dire des autres, ils ne sont que des bourreaux de chevaux. Ceux-ci leur font honneur de toutes les bonnes méthodes admises chez nous ou ailleurs; ceux-là les représentent comme n'entendant rien à l'équitation, ni à l'hygiène, ni à la reproduction. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? Quelle est la valeur réelle des chevaux arabes? Quelle est la nature des services à en attendre? J'ai voulu le savoir, non par ouï-dire, mais par le témoignage de mes yeux; non par les livres, mais par les hommes. Ce qu'on va lire est donc le résumé tant de mes observations personnelles que de mes entretiens avec les Arabes de toutes les conditions, depuis le noble de la tente jusqu'au simple cavalier, qui, comme il dit lui-même dans son pittoresque langage, n'a d'autre profession que celle de *vivre de ses éperons.* »

C'est un traité qui ne se trouve écrit nulle part, un compendium de la science hippique répandue dans toutes les tribus du Sahara algérien, un recueil précieux de documents épars difficiles à rassembler, encore plus difficiles à obtenir, impossible de mettre en lumière d'une façon à la fois plus savante et plus pittoresque.

De toutes les études hippologiques, celle qui nous intéresse le plus aujourd'hui sous tous les rapports, est incontestablement celle de la race *barbe* qui a dû conserver dans le désert du Sahara toutes les qualités d'élégance et de vitesse qu'on s'accorde unanimement à lui reconnaître; et le livre du général est un véritable service rendu à la science et au pays.

Les races estimées dans la partie occidentale du Sahara sont :

Celle de *Hâymour* qui est la plus recherchée. Ces chevaux, d'une belle conformation, bien étoffés et pourtant très-légers, passent pour les plus vites coureurs du Sahara;

Celle de *Bou-Ghareb* (le père du Garot), qui donne des produits d'une grande taille; ils courent très-longtemps sans se fatiguer, et se conservent sains jusqu'à une très-grande vieillesse;

Et celle de *Merizigue* qui a moins de taille et de fond que les précédentes. Ces chevaux sont solides, sobres et très-recherchés des cavaliers qui ont de longues courses à fournir.

Dans la partie centrale du Sahara, on prise surtout les chevaux de la descendance de *Rakeby*. Ils supportent aisément la faim et la soif, et peuvent sans souffrir, faire pendant cinq ou six jours de suite des traites de 25 à 30 lieues, et après deux jours de repos et de bonne nourriture recommencer pareille étape. D'autres tribus font usage

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

des rejetons d'un étalon fameux nommé *El-Biod*, le Blanc. Cette race est renommée pour sa sobriété et sa vitesse.

L'auteur raconte des prouesses merveilleuses des bons coursiers du Sahara, près desquels les courses momentanées de nos chevaux ne sont que des jeux de poulains. La jument de *Si-ben-Zyan*, qui franchit en vingt-quatre heures 87 lieues sans route tracée, sans autre repas qu'une branche de dattier, est comparable à la fameuse jument anglaise *Black-Bess*, qui a fait, en onze heures, 82 lieues sur un grand chemin et mourut au bout de la course, malgré les conforts que lui procura son maître dans le trajet.

Le chapitre intitulé : *de l'Étalon*, etc., révèle des opinions contraires aux idées généralement reçues en Europe : c'est que la noblesse du père est plus importante que celle de la mère. « La jument n'est qu'un sac dont on retirera de l'or quand on y aura mis de l'or, mais dont on ne tirera que du cuivre si on n'y a mis que du cuivre. » Cette opinion des indigènes, que le général rapporte sous toute réserve, n'est guère consacrée que dans le Sahara algérien. Les Arabes du Nedjd, du Hauran et des rives de l'Euphrate, pensent tout le contraire. C'est peut-être à cette coutume qu'est due l'infériorité du cheval *barbe* comparé au cheval *nedjdi* ou arabe proprement dit.

A ce chapitre en succède un autre sur l'*Éducation des poulains*, l'objet des plus grands soins, non-seulement du maître, mais encore des femmes et des enfants qui admettent en quelque sorte les poulains comme partie intégrante de la famille. Ce contact journalier prépare cette docilité qu'on admire chez tous les chevaux arabes.

Pour corriger certains défauts du cheval qui se cabre, rue, mord, etc., le Saharien emploie la puissance des éperons et fait à sa monture des longues raies sanglantes qui finissent par lui inspirer une grande terreur et la rendent docile comme un mouton. « Dans certaines localités, pour empêcher le cheval de se cabrer, on lui met un anneau de fer à l'oreille. Quand il veut s'enlever, on donne un coup de bâton sur cet anneau : la douleur que le coup occasionne a bientôt dégoûté l'animal de cette défense. » En Égypte, on se sert d'un procédé plus simple et moins barbare. Le saïs accompagne son maître en tenant dans chaque main une *bardaque* (alcarazas) bouchée et pleine d'eau très-fraîche. Quand le cheval vient à se cabrer, le cavalier saisit un de ces vases et le lui brise sur le front. La douleur produite par le choc, la sensation de l'eau fraîche l'ont bientôt corrigé.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

L'Arabe fait lui-même l'éducation de son poulain. Le proverbe dit :

Le cavalier fait le cheval
Comme le mari fait la femme.

On le dresse à toutes sortes d'exercices extrêmement importants à la guerre et surtout dans les combats individuels ; on lui apprend aussi toutes les manœuvres pour briller dans les fantasias et les fêtes. Cette éducation n'est pas sans danger ; mais, disent les Arabes, « les anges ont deux missions spéciales dans ce monde : présider à la course des chevaux et à l'union de l'homme et de la femme. » Ce sont eux qui préservent cavaliers et montures de tout accident et qui veillent à ce que la conception soit heureuse.

Les *Principes généraux du cavalier arabe* forment un des plus intéressants chapitres de ce livre. Nous citerons quelques-unes de ces maximes qui sont à la fois des préceptes et de curieux renseignements sur les mœurs et coutumes.

« Le cavalier de la vérité doit peu manger, et surtout peu boire. S'il ne sait supporter la soif, il ne fera jamais un homme de guerre, ce n'est plus qu'une grenouille des marais.

« Achète un bon cheval : si tu poursuis, tu atteins ; si tu es poursuivi, l'œil ne sait bientôt plus où tu es passé.

» Préfère le cheval de montagne au cheval de plaine, et celui-ci au cheval de marais, qui n'est bon qu'à porter le bât.

» Quand tu viens d'acheter un cheval, étudie-le avec soin, donne-lui l'orge progressivement jusqu'à ce que tu sois arrivé à la quantité qu'exige son appetit. Un bon cavalier doit connaître la mesure d'orge qui convient à son cheval, aussi bien que la mesure de poudre qui convient à son fusil.

» Ne permettez ni aux chiens ni aux ânes de se coucher sur la paille ou sur l'orge que vous devez donner à vos chevaux.

» Celui qui commet une incongruité sur le dos de son cheval n'est pas digne de le posséder. Au surplus, il en sera puni, son cheval se blessera.

» Quand vous aurez une longue course à faire, ménagez votre cheval par des interruptions au pas qui lui permettront de reprendre haleine. Répétez ce manége jusqu'à ce qu'il ait sué et séché trois fois ; laissez-le uriner ; resanglez-le, et faites ensuite ce que vous voudrez, il ne vous laissera jamais dans l'embarras.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Au départ, le cavalier ne doit pas craindre de jouer avec son cheval pendant quelques minutes ; de la sorte, il lui déliera les jambes, et il s'assurera du repos pour toute la journée. De même, après une course pénible et fatigante, au moment d'arriver à sa tente, qu'il fasse un peu la fantasia. Les femmes du douar applaudiront, diront : *voilà un tel, fils d'un tel*, et puis il saura ce que vaut son cheval.

» Quand après un long voyage en hiver, par la pluie et le froid, vous regagnez enfin votre tente, couvrez bien votre cheval ; donnez-lui de l'orge grillée, du lait chaud, et ne le faites pas boire ce jour-là.

» Ne faites pas courir vos chevaux, à moins de force majeure, dans les grandes chaleurs de l'été. Souvenez-vous de ce dicton de vos pères : Le cheval dit :

Ne me fais pas courir en été
Si tu veux que je te sauve un jour du sabre.

» Si, dans un cas de vie ou de mort, vous sentez votre cheval près de manquer d'haleine, ôtez-lui la bride, ne fût-ce qu'un instant, et donnez-lui sur la croupe un coup d'éperon assez fort pour amener du sang. Il urinera et pourra encore vous sauver. »

La *nourriture* des chevaux du Sahara est très-substantielle. On leur donne fréquemment du lait de chamelle ou de brebis ; les Arabes sont convaincus que cet aliment maintient la santé et consolide la fibre sans augmenter la graisse. En tout temps, l'orge est la principale nourriture. On y ajoute, suivant les saisons, des dattes sèches ou molles, des branches d'un arbuste épineux appelé *seurr*, ou une espèce de ronce sauvage nommée *el-adem*, enfin des tiges d'*alfa*, qui jouent le rôle de la paille hachée.

Le *pansage et l'hygiène* du cheval sont l'objet d'un chapitre particulier. Les Arabes prétendent que le frottement de l'étrille nuit à la santé des chevaux, les rend délicats, très-impressionables et, par suite, incapables de supporter les fatigues, ou au moins plus sujets aux maladies. L'entretien du cheval est, chez eux, subordonné à des règles qui ont toutes pour but de lui donner la vigueur, le fonds et la santé.

Les *robes* les plus estimées des Arabes du Sahara sont : le blanc, le noir, l'alezan et le bai. « Le blanc, c'est la couleur des princes ;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mais il ne supporte pas la chaleur. — Le noir porte bonheur, mais il craint les pays rocheux. — L'alezan est le plus léger. Si l'on vous assure avoir vu un cheval voler dans les airs, demandez de quelle couleur il était. Si l'on vous répond : alezan, croyez-le. — Le bai, c'est le plus dur et le plus sobre. Si l'on vous dit qu'un cheval a sauté dans le fond d'un précipice sans se faire de mal, demandez de quelle couleur il était. Si l'on vous répond : bai, croyez-le. » Le général raconte à ce sujet une anecdote charmante.

« *Ben Dyab,* chef renommé du désert, qui vivait en l'an 905 de l'Hégire, se trouvait un jour poursuivi par *Saad El-Zanaty*, chekh des Oulad Yagoub, se retourna vers son fils, et lui demanda : « Quels sont les chevaux en tête de l'ennemi ? — Les chevaux blancs, répondit son fils. — C'est bien ; dirigeons-nous du côté du soleil, ils y fondront comme du beurre. » Quelque temps après, Ben Dyab, se retournant encore vers son fils, lui demanda : « Quels sont les chevaux en tête de l'ennemi ? — Les chevaux noirs, lui cria son fils. — C'est bien, gagnons les pays pierreux, et nous n'aurons rien à en craindre ; ils ressemblent à la négresse du Soudan, qui ne peut marcher pieds nus sur les cailloux. » Il changea de route, et bientôt les chevaux noirs furent distancés. Une troisième fois, Ben Dyab demanda : « Et maintenant, quels sont les chevaux en tête de l'ennemi ? — Les alezans brûlés et les bai-bruns. — En ce cas, s'écria Ben Dyab, à la nage, mes enfants, à la nage, et du talon à nos chevaux, car ceux-ci pourraient bien nous atteindre, si, pendant tout l'été, nous n'avions pas donné l'orge aux nôtres. »

Les idées des Arabes sur les balzanes sont aussi très-remarquables :

« Estimez le cheval sans balzanes avec une pelote en tête ou une simple liste.

» Si le cheval a des balzanes, désirez trois balzanes, un pied droit exempt, celui de devant ou de derrière indifféremment.

» Un bon signe est le pied droit de devant et le pied gauche de derrière blancs tous deux (*bipède diagonal droit*).

» Deux balzanes postérieures sont un indice de bonheur. Il n'en est pas de même du balzané des premiers, son maître aura toujours la figure jaune.

» N'achetez jamais un cheval belle face, avec quatre balzanes, car il porte son linceul avec lui. »

Le général Daumas, à qui rien n'est échappé des observations

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

dont les Arabes font grand mystère, a consacré quelques pages aux signes que les Sahariens considerènt comme étant de bon ou de mauvais augure, pour le cheval ou le cavalier. Avant d'avoir lu l'ouvrage remarquable dont j'essaye de donner un aperçu, j'avais publié dans la *Revue*, un article de *Séméiographie hippique* (1), sujet que je croyais tout à fait neuf : le général m'avait devancé. En reproduisant ici cette partie de son travail, j'examinerai le rapport que présentent ces deux listes recueillies aux deux extrémités de l'Afrique septentrionale.

« Le cheval a 40 *épis*; de ces quarante épis, il en est vingt-huit qui, en général, sont considérés comme n'étant ni de bon ni de mauvais augure, et douze auxquels on attribue une influence. On s'accorde à en regarder six comme augmentant les richesses, portant bonheur, et six autres comme causant la ruine, amenant l'adversité.

» Épis qui sont de bon augure :

1. » L'épi qui est entre les deux oreilles (*nekhlet el âadar*, l'épi de la litière), le cheval est vite à la course. — (Ce signe offre beaucoup d'analogie avec celui appelé Ḳanâdîl en Égypte et en Syrie)

2. » L'épi qui règne sur les faces latérales de l'encolure *sebâa enneby*, (le doigt du Prophète); son maître meurt bon musulman dans son lit.

3. » L'épi du Sultan (*nekhlet essoultane*). Il règne le long de l'encolure, en suivant la trachée-artère : — amour, richesses, prospérité. — Le cheval qui le porte fait trois vœux par jour : Dieu fasse que mon maître me considère comme ce qu'il possède de plus précieux au monde; que Dieu lui fasse un sort heureux pour que le mien s'en ressente; que Dieu lui accorde la faveur de mourir martyr sur mon dos.

4. » L'épi du poitrail (*zeradya*) remplit la tente de butin. (C'est le nichâm el-Sidr, l'épi du poitrail de ma liste).

5. » L'épi du passage des sangles (*nekhlet el-hazame*), augmente les troupeaux. (C'est le nichân el-chérîḥah, n° 10 de ma liste.)

6. » L'épi qui est aux flancs (*nekhlet-echebour*, l'épi des éperons), s'il se dirige du côté du dos, il préserve le cavalier de tout accident à la guerre; s'il se dirige du côté du ventre et en bas, il est un signe

(1) Voyez p. 98 à 104.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de richesse pour son maître. (Cet épi me paraît correspondre au n° 15 appelé Djennâbât).

» Épis qui portent malheur :

1. » *Netahyat*, — épi qui se trouve au-dessus des sourcils, — son maître mourra frappé à la tête. (C'est, je crois, le n° 3 de ma liste, le kabr maftoûḥ ou tombe ouverte.)

2. » *Nekhlet el-nâache*, — l'épi du cercueil. Il se trouve auprès du garrot et va en descendant vers l'épaule. Le cavalier ne peut que périr sur le dos d'un pareil cheval.

3. » *Neddabyat*, — les pleureurs. Épi qui se trouve sur les joues. Dettes, pleurs, ruines. (C'est le n° 4, le Nadabât de l'autre liste, signe réputé néfaste sur les juments.)

4. » *Nekhlet el-khriana*, — l'épi du vol. Il se trouve placé au boulet; matin et soir, il dit : O mon Dieu, fais que je sois volé où que mon maître meure!

5. » L'épi que l'on trouve à côté de la queue; il annonce le trouble, la misère et la famine. (n° 14 de ma liste. Il est appelé Irmâḥ ou Meḥrimâḥ.)

6. » L'épi qui règne à la partie interne des cuisses, — femmes, enfants, troupeaux, tout doit disparaître.

» J'ai donné la classification généralement adoptée; elle n'est pas absolue, elle varie suivant les localités; chaque tribu augmente ou diminue le nombre de ces épis heureux ou malheureux. »

Dans le chapitre intitulé *Choix et achat des chevaux*, on lit encore de curieux renseignements semés d'anecdotes et de légendes. Les Arabes tiennent à ce que le cheval de race ait beaucoup de rapports de formes et de qualité avec certains animaux tels que la gazelle, le chien, le taureau, l'autruche, le chameau, le lièvre et le renard.

« Ben Yousseuf ayant un jour donné vingt chamelles, suivies de leurs petits, pour une jument du désert, répondit à son père qui lui en faisait de vifs reproches : — Et pourquoi vous fâcher, monseigneur? cette jument ne m'a-t-elle pas apporté : De la gerboise, la prestesse du demi-tour et la douceur du poil? Du lièvre, le mouvement de l'encolure? De l'autruche, la vitesse et la vue? Du lévrier, le défaut de ventre, ainsi que la sécheresse des membres? Et du taureau, le courage et la largeur de la tête? Elle ne peut que jaunir la figure de nos ennemis. Quand je les poursuivrai, elle pillera sans cesse la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

croupe de leurs chevaux, et, si j'en suis poursuivi, l'œil ne saura bientôt plus où j'aurai passé. »

L'espace nous manque pour parler de la *Ferrure*, du *Harnachement* et de la *Médecine vétérinaire des Arabes*.

Tout ce qui est inutile et fatigue le cheval sans raison est exclu de leur harnachement, qui offre une supériorité incontestable sur nos selles à l'anglaise et même sur nos selles de cavalerie légère.

« Dans nos idées, il est généralement reçu que plus un cheval de race est nu, mieux il fait ressortir la beauté ou l'élégance des formes. Les Arabes ne sont pas de notre avis; ils disent, eux :

Le koheul embellit la faiseuse d'enfant,
Une tribu embellit un défilé,
Et la selle embellit les chevaux.

Tout le luxe des cavaliers arabes est dans le harnachement, qui dans le Sahara, comme dans toutes les parties de l'Orient, est d'une richesse et d'un goût remarquables.

Le dernier chapitre des études hippiques du général Daumas est entièrement consacré au *Parti à tirer du cheval indigène*. Son œuvre aurait été incomplète, en effet, s'il n'avait pas fixé l'attention sur la carrière que notre domination ouvre, en Algérie et en France, à la race chevaline du Sahara.

Le cheval barbe n'a pas l'harmonieuse beauté, l'élégance plastique du cheval arabe pur sang, mais ses lignes arrêtées et vigoureuses révèlent d'incontestables qualités et tous les dons qui sont l'apanage du cheval d'Orient. Entre ces deux merveilleux chevaux de guerre dont il est urgent d'acquérir de beaux types pour perfectionner nos races, notre choix ne peut être douteux. Il doit tomber sur le cheval barbe, qui est indigène dans nos possessions, que nous pouvons obtenir facilement, avec lequel il est possible de peupler les haras de l'Algérie et du midi de la France. L'autre cheval d'élite, l'arabe Nedjdi, vit dans les déserts du Hedjaz et sur les bords de l'Euphrate, où il est coûteux et très-difficile à obtenir tant à cause des préjugés, que de notre éloignement de ces contrées inaccessibles aux Européens, qui n'ont pas vécu maintes années en Orient.

« Le cheval européen, dit le général Daumas, a disparu de notre armée d'Afrique dont il ne pouvait seconder ni les charges impétueuses, ni les marches incessantes. Il a été remplacé par le cheval

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

du pays. Il ne s'agit donc plus à présent de discuter, mais de régler l'emploi du cheval de nos possessions africaines. Il y a une vérité qui malheureusement n'est pas reconnue encore et dont la démonstration est bien évidente cependant, c'est qu'aucun établissement situé en France ne peut réunir les conditions de croisement, de production et d'élevage que présenteraient des établissements algériens.

» C'est donc en Afrique qu'il faudrait créer les dépôts destinés à améliorer notre race chevaline, et puisqu'en Algérie c'est l'armée qui consomme, confions-lui le soin de produire. Au reste, les germes existent déjà. Trois dépôts d'étalons dont l'organisation est toute militaire ont été créés dès 1844. Ils sont placés : à *Coléah* dans la province d'Alger ; à *Mostaganem*, dans la province d'Oran ; et à l'*Alélik*, près Bône, province de Constantine. »

Le général Daumas, qui connaît si bien les ressources et les besoins de l'Algérie, insiste longuement sur la création de nouveaux dépôts. « Ce serait là, dit-il, de l'argent placé à gros intérêts ; armée, colons et indigènes, tous puiseraient à cette source élargie. »

Non-seulement nous sommes de l'avis de l'auteur, mais encore nous voudrions voir importer en France, dans les dépôts de nos provinces, de nombreux reproducteurs barbes. La race dite *ducale* provenant du croisement de la jument anglaise et de l'étalon arabe, nous fait défaut depuis la destruction du haras de Rosières. Les chevaux barbes ne pourraient-ils remplacer là les chevaux arabes? — L'emploi presque exclusif de l'étalon arabe et des dérivés avait produit dans la plaine de Tarbes, une race précieuse pour le sang et les qualités, mais insuffisante sous le rapport de la taille. Pourquoi n'augmenterait-on pas la prospérité des dépôts de Tarbes par l'envoi des chevaux barbes de la grande et belle race des *Bou-Ghareb ?* Pourquoi ne pas profiter, là et ailleurs, de ces richesses que Dieu donne, comme dit l'Arabe, à ceux qu'il daigne choisir pour ses élus.

PRISSE D'AVENNES.

(*La fin au prochain numéro.*)

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Cᵉ, rue Racine, 26.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

DE LA QUESTION D'ORIENT

DANS L'ANTIQUITÉ.

Les anciens ne concevaient pas, n'écrivaient pas l'histoire comme on la conçoit, comme on l'écrit chez les modernes. Ce qu'ils en aimaient par-dessus tout, c'était le côté dramatique; ils se plaisaient à raconter les événements qui changent la face des empires; à mettre en relief les grandes personnalités, les actions éclatantes, les vertus comme les crimes qui avaient laissé une trace profonde dans la mémoire des hommes. Rarement, à en juger du moins par les ouvrages qui nous sont parvenus, ils se livraient à la critique historique; rarement ils entraient dans ces détails précis qui tiennent une si grande place chez les historiens de nos jours Plutarque, à cet égard, fait exception, et c'est peut-être à cela qu'il doit la préférence dont il est l'objet, parce qu'il répond mieux aux besoins éveillés chez les esprits par d'autres habitudes. L'invention de l'imprimerie, en effet, a changé les conditions de l'art d'écrire, en facilitant, en multipliant les moyens de publication, et l'histoire est entrée la première dans les nouvelles voies qui étaient ouvertes à la littérature. Elle a voulu tout raconter, tout connaître : elle ne s'est pas bornée à l'exposition

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

des faits; elle en a recherché les causes les plus secrètes, les plus éloignées, et non contente de transmettre ainsi le récit et l'explication des événements contemporains, elle s'est audacieusement jetée dans le passé, pour lui arracher les secrets qu'il ne nous avait qu'imparfaitement révélés.

Ces investigations de la science moderne se sont exercées spécialement sous deux formes. L'une s'est appliquée surtout à la partie morale, aux conséquences générales que l'on peut déduire de l'étude des faits; elle a pris le nom, un peu ambitieux, de philosophie de l'histoire, et, comme toutes les philosophies, en exagérant son système, en donnant à ses déductions une autorité dogmatique qu'elles n'avaient pas, elle a dépassé le but et placé la certitude sur une base fragile que sont venues souvent renverser des découvertes à l'évidence desquelles il a bien fallu se rendre. L'autre travail de l'érudition a été tout à la fois plus modeste et plus sûr : c'est celui des commentateurs, dont la laborieuse patience, s'exerçant sur un objet déterminé, a recueilli tous les textes épars qui s'y rattachaient et a péniblement reconstruit l'antiquité, par la même méthode que celle au moyen de laquelle les architectes, en se servant de débris mutilés, des tronçons d'une colonne, des fragments d'une corniche, parviennent à la restauration complète d'un monument dont il reste à peine les premières assises.

Mais là aussi l'esprit de système est à craindre : trop souvent on se met à l'œuvre avec des idées préconçues; alors on torture les témoignages de l'histoire, on dénature les faits; quelquefois même on les invente pour le besoin de la cause, comme le Père Kircher. Rien n'est trompeur comme les fausses lueurs de l'hypothèse : elles ressemblent à celles des feux follets qui égarent le voyageur dans les marécages; si on les suit aveuglément, on arrive presque toujours à l'erreur, séduit que l'on est par le faux éclat d'une prétendue vérité établie *à priori* et par la jouissance que l'esprit trouve dans cet acte de sa puissance créatrice. Pour se prémunir contre ce danger, il faut réunir les faits avec soin, les examiner attentivement et sans parti pris, les interroger de bonne foi, ne leur demander que ce qu'ils contiennent réellement et accepter leurs réponses, alors même qu'elles ne seraient pas pleinement d'accord avec l'ensemble des conclusions qu'on est autorisé à en tirer. Les contradictions sont ou réelles, ou apparentes; dans le premier cas, elles ramènent à la vé-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

rité dont on s'écartait; dans le second, elles disparaissent devant une étude plus approfondie et ne servent qu'à établir sur une base plus solide la doctrine que l'on veut faire prévaloir.

Telle est la méthode que je me suis attaché à suivre, en recherchant les phases de la question d'Orient dans l'antiquité. Je crois avoir saisi la vérité; je crois avoir donné l'explication rationnelle de faits qui semblaient n'avoir aucun lieu commun, aucune dépendance relative, et qui cependant étaient étroitement enchaînés les uns aux autres. Si je me suis trompé, si moi aussi j'ai cédé au mirage décevant d'une vaine hypothèse, peut-être du moins mon travail ouvrira-t-il la voie à des esprits plus sûrs et plus heureux qui parviendront à mieux résoudre les grands problèmes posés par les récits d'une antiquité si reculée.

I.

Désirer toujours est un caractère inhérent à l'humanité; si c'est un des symptômes de sa faiblesse, c'est aussi un des principes de sa grandeur, car c'est celui de cette activité incessante qui a réalisé tant de prodiges. L'homme ne se contente pas de la satisfaction donnée à ses besoins indispensables : quand il a le nécessaire, il lui faut le superflu ; en dépit des beaux lieux communs de la philosophie, c'est là une loi de sa nature, c'est par là surtout qu'il s'élève dans l'échelle des êtres et qu'il en est devenu le roi. Si cela est vrai des individus, c'est également vrai pour les peuples : la somme de leurs besoins factices donne la mesure à peu près exacte de leur degré de civilisation, ceux qui en ont le plus étant invariablement les plus avancés. Dans les pays tempérés, où l'activité humaine n'est pas engourdie et paralysée par le froid, mais où rien ne s'obtient que par le travail, l'intelligence s'accroît sous le stimulant du désir, le génie inventif se développe; là sont les races les plus énergiques, les plus entreprenantes, les plus industrieuses, celles qui dévorent le temps et l'espace, celles qui ont inventé la machine à vapeur, le chemin de fer et le télégraphe électrique.

Mais quelle que soit l'industrie de l'homme, quelque ingénieux qu'en soient les procédés, quelque puissantes que soient les forces dont elle dispose, elle a des limites infranchissables; il y a des choses qu'elle ne saurait faire, qu'elle ne saurait même imiter imparfaite-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ment. De ce nombre sont les produits naturels de ces contrées bénies du ciel où la création s'étale dans toute sa splendeur primitive et prodigue avec une inépuisable fécondité les merveilles refusées à des climats moins favorisés. Il est donc dans la nature des choses que les pays froids soient à jamais, sous ce rapport, les tributaires des pays chauds; que l'Occident demande à l'Orient un supplément de jouissances et qu'il se les procure au moyen d'un commerce dont les bénéfices sont une source de richesses pour ceux qui le font directement, ou qui n'en sont même que les simples intermédiaires.

Le commerce avec l'Orient, ou, pour parler plus exactement, avec l'Inde qui en était le véritable point de départ, fut de tout temps l'objet de l'ambition des peuples. Donnant la richesse, il donnait par cela même la puissance, et ceux qui parvinrent à s'en assurer le monopole, ou tout au moins à y prendre la plus grande part, ne tardèrent pas à exercer leur suprématie sur tout ce qui les environnait: c'est là ce qui explique l'établissement et la grandeur des deux premières monarchies connues dans l'histoire, celle des Assyriens et celle des Égyptiens.

Pour s'avancer vers l'Occident, le commerce de l'Inde avait deux routes à suivre: l'une au nord, qui était celle de terre; l'autre au midi, qui était celle de mer. La première partait du Penjab, du pays de Cachemire, traversait la Bactriane par la vallée de l'Oxus, côtoyait la mer Caspienne, et s'engageant dans les hautes vallées du Tigre, elle arrivait à Ninive, qui, ainsi que nous pouvons en juger par l'histoire du prophète Jonas, avait Tarsis pour port, sur la Méditerranée. Située dans l'angle formé par les côtes sud de l'Anatolie et celles de la Syrie, cette ville était le point de communication avec les populations occidentales, les Kittim, les Javan, dont parle la Genèse, qui paraissent avoir habité les îles et le continent de la Grèce. Cette route de terre atteignait aussi les bords de la mer Noire à Colchos, d'où les produits de l'Orient pénétraient dans la Lydie, dans la Phrygie et dans toutes ces contrées du nord de l'Anatolie si longtemps célèbres par leur opulence.

La route de mer se partageait en deux branches bien distinctes, n'ayant ni le même point de départ, ni le même point d'arrivée. La première commençait aux bouches de l'Indus et, par une navigation côtière fort pénible, dont nous prenons une idée très-exacte dans le voyage de la flotte d'Alexandre sous le commandement de Néarque,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

elle arrivait au golfe Persique, s'y enfonçait pour gagner l'Euphrate, et remontait ce fleuve jusqu'à Babylone, qui était, relativement à l'Océan indien, ce que Tarsis était pour la Méditerranée, l'avant-port de Ninive. Quelle que soit l'incertitude des traditions historiques quand il faut remonter si haut dans la nuit des temps, il n'y a cependant ici matière à aucun doute. Que Babylone ait été réellement fondée par Sémiramis, veuve de Ninus, peu importe : ce qui est constant, ce qui est hors de controverse, c'est que cette ville procédait de Ninive et qu'elle lui demeura assujettie jusqu'à une époque très-voisine de la chute de l'une et de l'autre.

Babylone n'était pas, du reste, une ville à proprement parler; c'était une immense enceinte retranchée, dont les hautes murailles avaient un périmètre de beaucoup supérieur aux fortifications actuelles de Paris. A l'abri de cet obstacle continu, qui s'étendait sur les deux rives de l'Euphrate et qui, par sa construction comme par sa destination, ressemblait singulièrement à la grande muraille de la Chine, la population chaldéenne tout entière vivait en sécurité, protégée contre les rapines des tribus nomades arabes de son voisinage. Ces Chaldéens étaient eux-mêmes d'une autre race que leurs souverains de Ninive; ils faisaient partie des Syriens noirs qui étaient originaires du Midi, tandis que les Syriens blancs, au delà du Taurus, dont étaient les Nivivistes, descendaient évidemment des populations caucasiennes du Nord.

Dans l'intérieur de Babylone, l'Euphrate était encaissé par des quais construits en brique, formant ainsi ce que nous pourrions appeler, dans notre langage moderne, un vaste dock, où venaient se ranger et les navires qui avaient fait le voyage de l'Inde et les bateaux que le cours torrentueux du fleuve avait amenés des provinces du Nord. Hérodote nous a donné la description de ces étranges embarcations, qui descendaient l'Euphrate sans le remonter jamais et qui portaient les ânes sur lesquels on chargeait, au retour, les peaux qui leur servaient de bordage. Cet historien parle en témoin oculaire et non sur ouï-dire : il décrit la merveilleuse fertilité de la Babylonie; mais, d'après son témoignage, elle ne produisait que des céréales et de la graine de sesame. Tout avantageuses qu'elles sont, ces productions n'auraient jamais entassé dans Babylone les richesses presque fabuleuses qui furent dues au commerce de l'Inde dont elle était, en Asie, le plus grand et le plus actif entrepôt. De son port,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

on gagnait Alep, par la vallée de l'Euphrate, et de là Tarsis et les autres villes du littoral de la Méditerranée.

L'autre branche de la route de mer commençait vers le cap Comorin et à l'île de Ceylan; profitant du phénomène dès longtemps observé de la mousson, les navires s'aventuraient dans la haute mer, doublaient la pointe sud de l'Arabie et pénétraient dans la mer Rouge, jusqu'au port de Koceïr, d'où les cargaisons étaient transportées par terre à Thèbes aux cent portes. L'active navigation du Nil les répandait ensuite dans les cités populeuses de l'Égypte, où une industrie plus avancée peut-être encore que celle des Asiatiques, ajoutait un nouveau prix aux matières premières de l'Inde, par une main-d'œuvre savante dont aujourd'hui même encore nous admirons, après tant de siècles, les produits aussi curieux que variés. La route par l'Égypte devait donner des bénéfices beaucoup plus considérables, parce qu'elle venait plus directement des pays mêmes de production, que le commerce y passait par bien moins d'intermédiaires, et que les navires étant d'un plus fort tonnage, les frais de transport étaient nécessairement bien moindres.

Il y a lieu de croire que la rivalité de ces deux commerces, celui de Ninive et celui de Thèbes, donna lieu à des guerres dont nous avons perdu la trace. Elle a disparu dans le grand événement qui, environ dix-huit cents ans avant l'ère chrétienne, bouleversa le monde. Alors eut lieu, dans la haute Asie, une de ces commotions, un de ces déplacements dont nous ignorons la cause; une invasion des nations scythiques descendit des plateaux de la Tartarie, exterminant, chassant devant elle les populations qu'elle rencontrait sur son passage. Il est plus que probable que c'est là l'origine des anciennes nations européennes, qui, vingt et quelques siècles plus tard, furent à leur tour dépossédées par un nouveau déluge de barbares. Toujours est-il que, au témoignage de Justin, les Scythes gardèrent treize cents ans l'empire de l'Asie, jusque vers le temps de Cyrus, et un passage de Manéthon, conservé par Josèphe, nous donne le détail de leurs deux siècles de domination en Égypte.

Ce pays fut le premier à s'affranchir et à reconquérir sa nationalité, probablement parce qu'il en trouva les moyens dans un commerce qui eut moins à souffrir que celui des populations asiatiques. Une série de princes, qui paraissent avoir été aussi grands administrateurs que grands guerriers, éleva si haut la puissance de l'Égypte que,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

non contente d'être la maîtresse chez elle, elle voulut l'être chez les autres, et que l'héritier de ces rois, Ramsès le Grand, si connu sous le nom de Sésostris, porta au loin ses armes victorieuses. Comme, par son titre royal, il était fils du père des dieux; comme il était parti de Thèbes pour s'enfoncer jusqu'aux extrémités de l'Asie, l'ignorance des Grecs d'abord, leur vanité nationale ensuite, le confondit avec leur dieu indigène Dionusios (Bacchus), aussi fils de Jupiter, aussi originaire d'une autre Thèbes. Ce mélange de traditions mythologiques avec des faits réels avait tourné au préjudice de l'histoire; on avait fini par regarder comme une fable les guerres de Sésostris, et, pour leur restituer leur authenticité, il n'a fallu rien moins que les découvertes de l'érudition moderne, que la lecture des hiéroglyphes et des papyrus.

Grâce à ces documents irrécusables, nous connaissons maintenant avec certitude les campagnes du conquérant égyptien et nous pouvons même en apprécier l'objet et le caractère. Quelle que soit la fièvre des conquêtes, elle n'est pas une vaine maladie de l'esprit humain, en proie à un transport belliqueux. Elle a toujours sa raison d'être et elle découle de motifs sérieux, trop souvent méconnus par une observation superficielle. Que de déclamations n'avons-nous pas entendues, il y a trente ans environ, sur les conquêtes de l'empereur, sur ses guerres sans fin, sur son insatiable ambition! La postérité a commencé de bonne heure pour lui; la vérité s'est fait jour; les chancelleries ont laissé échapper les secrets qu'elles récélaient, et c'est aujourd'hui un fait acquis à l'histoire que non-seulement Napoléon n'a pas toujours été l'agresseur, mais même qu'il a souvent tout fait pour éviter une guerre où il était entraîné malgré lui.

Il ne faut donc pas croire que Sésostris n'avait en vue que le plaisir de guerroyer, comme le héros d'un roman de chevalerie, quand il quittait son royaume à la tête de puissantes armées qu'il commandait en personne, entouré des princes ses fils. Les textes hiéroglyphiques ne nous laissent à cet égard aucun doute : ils nous disent qu'il fit la guerre aux peuples de la Mésopotamie, *Naharein*, à ceux de la Bactriane. De plus Hérodote a conservé le souvenir de la colonie laissée par lui à Colchos. Au premier coup d'œil, il semble inexplicable que le conquérant égyptien ait tourné ses armes contre des contrées si éloignées, qui paraissaient n'avoir rien à démêler avec lui. L'intérêt commercial explique tout : c'est pour assurer un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

monopole à l'Égypte qu'il combat sur toutes les routes de l'Inde, qu'il en obstrue tous les passages, assurant, par une colonie sur les bords du Phase, les résultats des victoires qu'il a remportées sur ceux de l'Oxus. La politique anglaise qui s'est établie à Aden, qui convoite l'isthme de Suez sous forme d'un chemin de fer, qui a occupé un moment l'embouchure du golfe Persique et qui y reviendra quand elle voudra, qui s'est saisie du Penjab et de ses avenues septentrionales; cette politique est identique avec celle de Ramsès, et il est assez curieux de voir la même pensée réalisée aux mêmes lieux à plus de trente siècles d'intervalle. La question d'Orient fut donc alors résolue au profit exclusif de l'Égypte; mais elle l'était d'une manière trop absolue et trop violente pour que les résultats obtenus fussent durables; nous allons donc la suivre dans ses nouvelles phases avec d'autant plus de certitude que nous entrons enfin dans les temps vraiment historiques.

II.

La Grèce est un pays d'existence récente, si on la compare à la prodigieuse antiquité de l'Asie et de la vieille Égypte. A quelque profondeur qu'on s'enfonce dans le chaos de ses traditions mythologiques, en supputant les générations confuses de ses dieux et de ses héros, on ne remonte pas au delà de l'époque où eut lieu la grande invasion des nations scythiques. Il est possible que cette terre d'origine toute volcanique, origine dont nous trouvons la trace dans l'histoire fabuleuse des Titans soulevés contre le ciel, il est possible, dis-je, qu'elle n'ait pas été habitée auparavant. Quoi qu'il en soit, les peuples qui s'y établirent, et qui paraissent être venus du nord-est, étaient des sauvages moitié chasseurs, moitié pasteurs, qui fixèrent leur demeure sur le versant des montagnes et dans les vallées. Les côtes ne furent occupées que plus tard et ce fut par des aventuriers phéniciens ou égyptiens. Les premiers apportèrent en Grèce les rudiments de la civilisation; une tradition, que tout porte à croire vraie, leur attribue l'introduction de l'alphabet. Quant aux Égyptiens, ils ont formé la souche de toutes les royautés primitives de ce pays; ce qui est facile à comprendre, leur habileté, leurs richesses leur donnant une facile supériorité sur les peuplades sauvages qui les environnaient. Comme on en fait invariablement des *fils de Jupiter*, cette

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qualification a une remarquable coïncidence avec l'époque des grandes dynasties thébaines, sous le règne desquelles domina le culte de la divinité de Thèbes, *Ammon-ra*, que les Grecs identifièrent depuis avec leur Jupiter.

Ces étrangers révélèrent aux habitants de la Grèce l'existence d'objets tout nouveaux pour eux, et leur en inspirèrent le goût. S'il était besoin de montrer en quelle estime étaient, à cette époque reculée, les produits naturels ou manufacturés de l'Asie, on la trouverait au besoin dans l'histoire de ce fatal collier d'or d'Ériphyle, dont la possession fut achetée au prix de tant de malheurs et de tant de crimes. Les parfums qu'ils brûlaient sur les autels de leurs dieux, la pourpre de leurs rois, le bâton d'ivoire qui, comme une houlette, était l'insigne distinctif de ces pasteurs des peuples, les ornements de leur parure, tout était pour ces Hellènes primitifs un emprunt fait à l'Orient au moyen d'un commerce qui, après avoir commencé timidement sur les côtes, se continua dans les îles avec plus d'activité et d'étendue.

L'enfance des sociétés est partout et à jamais la même : à leur début, c'est sous la protection directe et en quelque sorte matérielle de la Divinité, qu'elles placent toutes leurs opérations. De même qu'au moyen âge de notre Europe catholique, les grands pèlerinages étaient l'occasion de grandes foires, de même aussi il y eut cet accord étroit de la religion et du commerce. Le pan-hellenium, cette assemblée universelle de la nation, fut consacré à la fois et au culte en commun des dieux et à l'échange des marchandises. Il se tint alternativement dans plusieurs des cyclades et finit par se fixer à Délos, ce qui a probablement donné lieu au conte qui en avait fait une île longtemps flottante. Quand, par la suite des temps, les choses eurent tout à fait changé de face, Délos n'en resta pas moins le lieu de dépôt du trésor commun de la Grèce, comme à l'époque où cet argent servait à payer les marchands de l'Asie et de l'Égypte; les nations du Nord continuèrent à y envoyer leurs messagers, alors même que ce voyage sans objet était devenu une énigme à peu près inexplicable.

Ce commerce fut soumis à une rude épreuve. Il s'était établi en Crète une colonie d'origine phénicienne, comme le prouvent l'histoire mythologique de l'enlèvement d'Europe et surtout ses institutions, ces fameuses lois de Minos, dont Hérault de Séchelles voulait grati-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fier la France. Formés par de hardis navigateurs, les Crétois eurent une marine qui domina l'archipel, et porta la terreur sur ses côtes. Il est curieux de voir les choses se passer treize ou quatorze siècles avant J.-C., comme elles se passaient treize ou quatorze siècles après : le tribut auquel les Athéniens étaient assujettis, douze jeunes vierges, douze beaux garçons tous les ans, n'avait pas pour objet de satisfaire la gloutonnerie d'un monstre fantastique. Destinés les uns et les autres à entrer, ou comme eunuques, ou comme esclaves, dans les harems de l'Orient, ils servaient de moyen d'échange : c'était la traite des blancs, et il était tout simple que les plus forts la fissent seuls, à l'exclusion et au détriment des plus faibles, comme l'ont pratiqué si longtemps les barbaresques.

Mais, ainsi que l'eau, le commerce est incompressible : quand il rencontre d'un côté l'obstacle d'une force supérieure qu'il ne peut vaincre, il se retourne; il cherche une autre issue, finit par la trouver et remonte à son niveau. C'est ce qui arriva alors : quelque ignorants que fussent les Hellènes en géographie, ils savaient confusément qu'on allait dans l'Inde par mer; ils se la figuraient baignée par un océan septentrional, à l'existence duquel on croyait encore plusieurs siècles après, quand la science était, ou se prétendait plus avancée. On résolut de chercher le passage nord-est de l'Inde. Les erreurs mêmes du génie ont leur grandeur qui se révèle par des résultats inattendus : c'est ainsi que Christophe Colomb découvrit l'Amérique, en voulant, lui aussi, aller aux Indes par une route nouvelle; l'expédition des Argonautes a été en quelque sorte le principe et le fondement de la nationalité hellénique.

On choisit le port le plus septentrional de la Grèce d'alors, Pagase, aujourd'hui Volo, soit pour abréger la course, soit surtout pour dérober l'opération à la marine crétoise. On y construisit un navire d'une grandeur encore inouïe, puisqu'il dut recevoir cinquante hommes d'équipage; pour le monter, on fit appel à tout ce que la jeunesse grecque avait de plus vaillant et de plus aventureux. Le nom significatif de son pilote, Typhyès (double-race), qui indique une origine étrangère, prouve cependant qu'on ne s'abandonna pas à la légère sur les flots, et que l'expédition fut conçue et conduite avec prudence. Après avoir doublé le mont Athos, on cingla sur Lemnos; de là on s'engagea dans le détroit, et on rencontra sur la côte d'Europe l'hostilité des Thraces, ce qui, ainsi que la direction

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

des courants, fit donner la préférence à la côte d'Asie. On arriva ainsi jusqu'à l'angle extrême du Pont-Euxin, à cette embouchure du Phase où se trouvait le débouché du commerce de l'Inde. Par une tendance inséparable du génie grec, la légende s'est substituée à l'histoire dans le récit de l'expédition des Argonautes : c'est surtout à leur retour qu'elle se donna libre carrière, en y ajoutant des fables d'une origine manifestement postérieure, bien que très-ancienne cependant et en rapport avec l'état des connaissances géographiques vers l'époque d'Homère. La durée de quatre mois assignée au voyage d'aller et de retour est remarquable et a un caractère de certitude, car elle se rapporte à la belle saison, à l'intervalle entre les deux équinoxes de printemps et d'automne. Le succès de l'expédition est aussi indubitable, puisqu'elle conquit la Toison d'Or. Les enchantements de Médée, les drogues puissantes qui rajeunirent Éson, les flammes subtiles qui s'échappèrent des légers et brillants tissus offerts à la fille de Créon; tout cela indique une autre origine que les froides rives du Phase; tout cela était évidemment le produit du commerce de l'Inde, qui, arrivant par une voie plus courte et plus directe dans la Grèce, donnait désormais des bénéfices plus sûrs et plus considérables.

Il est dans la nature des choses que le succès éveille la jalousie, crée la concurrence, la rivalité, et finalement amène les luttes violentes : la nouvelle navigation hellénique n'échappa pas à cette loi générale. Une peuplade, d'origine thrace, avait passé le détroit et s'était établie sur la côte d'Asie, à son embouchure dans l'Hellespont. De cette position, elle molestait, elle interrompait le commerce des Grecs. La répression ne se fit pas attendre : confiée à Hercule, elle fut des plus sévères, puisque les chefs mêmes de l'ennemi et leur famille furent emmenés en esclavage. Loin d'abattre les Troyens, cet échec redoubla leur énergie. Ils réunirent en une seule leurs trois cités et l'entourèrent de murailles, qui alors passaient pour inexpugnables; ils établirent dans l'île de Ténédos un port de commerce et un arsenal maritime; ils achetèrent l'alliance de leurs voisins asiatiques, et soudoyèrent même les Thraces de la côte d'Europe; ils fermèrent ainsi le détroit, s'assurèrent le monopole, et, grâce à lui, acquirent des richesses qui élevèrent si haut la puissance de Troie qu'elle devint, suivant l'expression des Grecs, mesurant tout à leur étroit horizon, la reine souveraine de l'Asie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le résultat incomplet et même négatif de l'expédition d'Hercule détermina les Grecs à en faire une seconde sur une base plus large, non plus pour châtier, mais pour exterminer l'ennemi; il fut résolu que tout ce qui portait le nom grec, grand ou petit, fort ou faible, y prendrait part dans la mesure de sa puissance. Jamais un pareil effort n'avait été tenté : les traditions légendaires lui ont donné pour motif la violation de l'hospitalité, les amours adultères de Paris et l'enlèvement d'Hélène. Il est possible qu'un fait de cette nature soit venu ajouter un nouvel aliment à la colère des Grecs; mais il est peu probable qu'ils eussent ainsi épousé la querelle particulière d'une famille aussi impopulaire et même aussi odieuse que l'était parmi eux celle des Atrides. Il est évident que l'armement universel d'une nation n'a pu être décidé que par un grand intérêt national également compris de tous, et cet intérêt est assez facile à démêler pour ne laisser aucun doute dans l'esprit. Du temps des croisades, l'Occident en masse se rua sur l'Orient pour délivrer les saints lieux; alors un mouvement analogue eut pour but de reconquérir la liberté de la navigation et du commerce.

La résistance fut proportionnée à l'attaque : les Troyens soutinrent pendant dix ans une guerre qui a servi de texte à l'immortel poëme d'Homère et qui tient une si grande place dans les fastes de notre Europe, qu'elle est en quelque sorte le point de départ de la certitude historique. C'est de ce moment que date l'expansion de la Grèce; désormais elle avait la conscience de ses forces, le besoin d'étendre au loin son influence. Elle le fit par d'innombrables colonies qui toutes réussirent, parce qu'elles reposaient toutes sur la solide base des intérêts commerciaux. Une navigation active, incessante, s'établit entre elles et la mère patrie. A leur tour elles initièrent les rudes populations de l'Occident à la connaissance, au goût des produits de l'Orient, jouant auprès d'elles le rôle que les Égyptiens et les Phéniciens avaient joué auprès de leurs pères. En créant de nouveaux besoins, leur action civilisatrice s'étendit rapidement et donna à la Grèce une importance jusqu'à un certain point usurpée. On attribua à ses arts, à ses sciences, à ses idées, en un mot, un caractère d'originalité qui n'y était pas, puisque ce n'était, presque sans exception, qu'un emprunt fait à l'Orient. Servie par l'admirable talent des écrivains, la vanité nationale a longtemps fait illusion au monde; les Grecs n'ont pas craint de qualifier de *barbares* ceux qui avaient été en tout leurs devanciers et leurs

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

maîtres, et les modernes ont accepté ce préjugé sans examen. De nos jours, une étude plus consciencieuse, une connaissance plus exacte des faits ont restitué à l'Orient ses droits méconnus; l'exploration des monuments de l'antique Égypte avait déjà rectifié bien des idées, quand la découverte des splendides ruines de Ninive est venue encore ouvrir de nouvelles perspectives. La rivalité de ces deux grandes monarchies nous rappelle à notre sujet, et nous allons tâcher d'exposer dans son véritable jour la physionomie de ces luttes sur le principe et le caractère desquelles il ne semble pas qu'on ait jusqu'ici émis des idées bien exactes.

III.

Vers les temps de la guerre de Troie, l'Assyrie était gouvernée par ces rois fainéants dont les noms obscurs sont seuls parvenus jusqu'à nous, sans souvenir de leurs actes; l'Égypte aussi subissait un de ces moments d'affaissement qui se rencontrent dans l'histoire de presque tous les peuples, à la suite de la plus grande expansion de leur puissance, du plus brillant éclat de leur gloire. Pendant le sommeil de la force, la faiblesse trouve l'occasion d'agir. Il y avait dans l'angle formé par la jonction de l'Asie et de l'Afrique, sur les routes qui conduisent au golfe Persique et à la mer Rouge, une population de souche arabe, par conséquent pleine d'activité et d'énergie, qui, après avoir exterminé les anciens habitants du pays, s'était établie et sur les côtes de la Méditerranée et dans les fertiles vallées des montagnes. Elle avait le génie du commerce, qu'elle a conservé à travers les siècles, et elle l'exerça avec éclat et profit, en s'emparant momentanément du trafic si fructueux des marchandises de l'Inde.

Après une longue anarchie, réunis en corps de nation sous l'autorité d'un roi, les Juifs avaient trouvé dans cette forme de gouvernement le principe de force qui leur manquait. Trente ans de guerres conduites avec autant de vigueur que de persévérance par David décèlent une politique dont son fils Salomon recueillit les fruits; alliance étroite, intime avec Tyr, lutte implacable contre les populations syriennes voisines de l'Euphrate, contre les tribus arabes qui occupent les abords des deux mers intérieures, telle est la pensée dominante de cette politique. Les plaines arides de Moab, les vallées pierreuses d'Amalech ne valaient pas tant d'efforts et tant de sang, si elles n'a-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vaient pas été la route à ouvrir à un commerce qui, sous le règne suivant, atteignit son apogée.

Il faut que la prospérité de Salomon ait été bien grande pour que son nom soit resté dans tout l'Orient comme un symbole. Nous avons le secret de sa miraculeuse opulence dans les récits mêmes de l'histoire; nous voyons que ses vaisseaux partaient d'Hasion-Geber, sur la mer Rouge, pour aller trafiquer en Ophir, c'est-à-dire à Ceylan, dans l'Inde. Il avait donc dépossédé l'Égypte de ce commerce, qui trouvait une voie plus courte et en même temps des facteurs moins exigeants que les Égyptiens, avec leur organisation administrative si compliquée et si fiscale, avec leur armée de fonctionnaires dont il fallait contenter la rapace avidité. Les richesses qui avaient fait la splendeur de Thèbes faisaient celle de Jérusalem; mais l'excès même du bonheur en amena rapidement le terme.

Peu de temps après la mort de Salomon, les deux portions toujours mal jointes de la nation juive se séparèrent pour ne plus se réunir. Le poids des charges publiques fut la cause de cette révolution. Il est évident que c'étaient surtout les droits que nous appelons de douane et les entraves mises au commerce qui poussèrent à bout les dix tribus sacrifiées à la tribu prépondérante de Juda. De nouveaux intérêts se créèrent; Israël s'unit étroitement avec les rois de Damas, les Beni-Adad; il devint l'intermédiaire d'un grand commerce, très-probablement interlope, entre l'Euphrate et la Méditerranée. Cette contrebande attira sur cette petite nation d'irréparables malheurs, en excitant la colère des rois de Ninive dont elle diminuait les revenus. Pour y mettre un terme, ils portèrent à diverses reprises la guerre dans le royaume d'Israël et finirent par l'anéantir, en transportant les éléments principaux de sa population dans la haute Asie et en les remplaçant par une colonie chargée de veiller à la sûreté du commerce assyrien.

Quant à Juda, les mêmes causes lui attirèrent une destinée non moins rigoureuse. Le premier coup lui fut porté par l'Égypte, qui avait retrouvé son énergie sous une nouvelle dynastie dont le chef belliqueux, Sesonchis ou Sésac, entra de vive force à Jérusalem, et ne laissa probablement la couronne à Roboam qu'à la condition de renoncer à la navigation de la mer Rouge. Ce qui donne lieu de le penser, c'est qu'il n'est plus question des vaisseaux des rois de Juda jusqu'au règne d'Ézéchias, qui correspond lui-meme à un temps de désordre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et d'anarchie en Égypte. Quoi qu'il en soit, les malheureux souverains de ce petit État devinrent les instruments et les victimes de la politique des grandes puissances qui pesaient sur eux, et leur pays fut le champ de bataille où se vida plus d'une fois leur querelle. Le conquêtes de Sennacherib, du côté de la mer Rouge, ayant inquiété l'Égypte, l'Éthiopien Tarak qui y régnait fit essuyer au roi d'Assyrie une défaite qui fut en grande partie cause de la révolution par laquelle fut changée la face de l'Asie.

A la suite d'un soulèvement général, Ninive fut assiégée, prise et détruite, et son vaste empire se partagea en plusieurs États indépendants. Le plus brillant, le plus puissant de tous fut celui de Babylone, parce qu'il était en possession de ce commerce qui, pendant tant de siècles, avait fait la grandeur de la monarchie. Les Chaldéens, après l'avoir fait pour le compte d'autrui, le firent pour leur propre compte, et le principe de vie et de force qui s'y trouve est si énergique que bientôt cette nation de fraîche date effaça l'éclat de celle qui l'avait précédée, et remplit tout l'Orient du bruit de son opulence et de sa splendeur. Il est, du reste, aisé de voir quelle fut la politique suivie par les princes qui régnèrent à Babylone. Au début, ils s'attachent, par tous les moyens, à consommer la ruine de Ninive, à faire oublier au commerce la route du haut Euphrate et de Tarsis. Ils caressent les princes juifs; ils font alliance avec eux, puis ils deviennent exigeants; ils conquièrent de proche en proche; ils menacent; il faut se reconnaître leurs vassaux. Les rois d'Égypte réclament par la force des armes l'observation des anciens traités : Nechao bat et tue Josias à Mageddo, et place sur le trône de Jérusalem un prince qui en est bientôt renversé par l'influence des rois de Babylone. Enfin Nabuchodonosor achève la conquête du littoral de la Méditerranée, il détruit l'ancienne Tyr, prend Jérusalem, en déporte la population, défait le pharaon Aphra, l'Apriès d'Hérodote, qui avait voulu s'opposer à ses progrès, et menace l'Égypte d'une invasion qui fut ajournée par sa maladie mentale, et abandonnée dans les minorités et les guerres civiles qui suivirent sa mort.

Cependant l'empire du Nord s'était concentré dans les mains puissantes d'un prince belliqueux, de Cyrus, qui se considéra et agit comme l'héritier direct des anciens rois de Ninive. On voit qu'il s'attacha à remettre sous le joug les nations qui s'en étaient affranchies, à reconstituer les intérêts que la révolution avait lésés. Ses premiers

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

efforts portèrent contre les Chaldéens qui, à son point de vue, n'étaient que des rebelles : non-seulement il reprit Babylone, mais encore il s'attacha à tarir les sources de sa puissance. Dans ce but, il releva la nationalité juive, comme une barrière entre elle et la mer d'Occident, et, par des guerres heureuses dans le Nord, il rouvrit au commerce de l'Inde la route de terre que les troubles des derniers temps avaient fait abandonner.

Son fils et successeur Cambyse eut la gloire d'accomplir un projet qui depuis bien longtemps occupait les souverains de l'Asie; il s'empara de l'Égypte, et, par cette conquête, en mettant dans les mains des rois de Perse tous les débouchés de l'Orient, il leur assura une grandeur qui a pu être égalée, qui n'a jamais été surpassée depuis. La possession de ce pays eut une influence fatale sur les destinées de Babylone. Les Chaldéens étaient une population remuante, qui ne pouvait s'accoutumer à la privation de l'indépendance après en avoir joui pendant deux siècles. Leurs révoltes se succédèrent avec une périodicité qui lassa la patience de leurs maîtres et les détermina à une de ces mesures extrêmes dont on trouve des exemples dans l'histoire. C'est le commerce qui faisait la force et l'orgueil des Chaldéens, il fallut leur ôter le commerce. On le pouvait sans inconvénients pour les finances royales, le revenu de l'Égypte devant s'accroître de tout ce que perdrait celui de Babylone; on créa dans l'Euphrate des obstacles artificiels pour en rendre la navigation impossible, et, veuve du commerce de l'Inde, Babylone déclina si bien et si vite, que, sans que l'histoire ait enregistré aucun de ces grands événements qui anéantissent les cités, elle finit par être un désert, quelques monceaux de briques indiquant seuls la place qu'occupa jadis cette superbe reine de l'Orient.

Après la conquête de l'Asie, à son retour de l'Inde, Alexandre, qui s'attachait à détruire l'œuvre politique des Perses, songea sérieusement à rendre la vie à Babylone. C'était un génie admirablement organisateur et trop souvent méconnu que celui de ce prince. Étant allé au-devant de Néarque, il le rejoignit au bas de l'Euphrate; là il conçut une idée qui eût été bien féconde, si elle eût pu être réalisée, c'était celle de faire communiquer par un canal le golfe Persique et la mer Rouge. Il ne voulut confier à personne le soin de s'assurer des chances de succès de cette opération et c'est en guidant lui-même une barque dans les dérivations marécageuses du bas Eu-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

phrate, qu'il contracta le germe d'une maladie mortelle, peut-être le choléra asiatique, à laquelle il succomba à l'âge de trente-deux ans.

Des débris de son empire se formèrent de nombreux royaumes dont deux seulement eurent une existence solide et durable, celui de Syrie et celui d'Égypte, par l'effet invariable des mêmes causes qui avaient fait la grandeur des anciennes monarchies. Les Séleucides placèrent leur capitale sur le Tigre et, comme elle s'éleva jusqu'à une population de six cent mille âmes, il faut en conclure qu'elle fut le centre d'une immense activité industrielle et commerciale. C'était l'entrepôt oriental du royaume, le lien de la communication avec l'Inde; l'entrepôt occidental, celui qui versa les précieuses marchandises, objet de ce commerce, dans la Méditerranée, fut Antioche, fondée également, comme son nom l'indique, par les rois de Syrie, à peu de distance de Tarsis, de cet ancien port du commerce ninivite, tant il y a d'avantage à se rattacher aux vieilles traditions du négoce. Antioche, au reste, en fut une preuve éclatante par une prospérité qui se soutint plus de sept siècles, jusqu'au jour où un tremblement de terre la renversa de fond en comble

Les Ptolémées, auxquels l'Égypte était échue en partage, donnèrent le spectacle du curieux phénomène historique d'une dynastie étrangère ne parlant pas la langue du pays qu'elle gouvernait, n'en comprenant et n'en pratiquant que très-imparfaitement la religion, ne s'unissant pas avec lui par des mariages, tous ceux des Lagides ayant été contractés entre eux et exclusivement dans la race grecque; défiant néanmoins pendant quatre siècles les hostilités du dehors et conservant au dedans la domination sur le peuple qui passait pour le plus remuant et le plus ingouvernable. C'est que le commerce de l'Inde, merveilleusement accru par la conception du génie d'Alexandre qui lui avait donné un port sur la Méditerranée et l'avait mis en communication directe avec toutes les marines marchandes, ce commerce produisit aux Ptolémées des richesses encore plus grandes que celles des Pharaons. Ces princes y trouvèrent des ressources inépuisables qu'ils mirent au service d'une habile politique; ils armèrent leurs rivaux les uns contre les autres, soudoyèrent des guerres qu'ils ne firent que rarement eux-mêmes, et entretinrent en Égypte des mercenaires grecs, espèce d'Albanais, qui, étrangers par les mœurs, par les idées et par le langage de la population indigène, l'obligèrent à se tenir tranquille par la crainte d'une répression toujours prête et toujours brutale.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Quand la Syrie et l'Égypte furent devenues des provinces romaines, les empereurs comprirent trop bien l'importance des revenus de leurs anciens rois pour songer à s'en dessaisir. Pendant que le pouvoir politique, que le commandement des armées était exercé par un haut fonctionnaire de race patricienne, par un proconsul, l'administration des finances était confiée à un chevalier, souvent même à un simple affranchi, qui portait le titre d'intendant de l'empereur, *procurator*, et percevait pour lui ces revenus publics dont le nom significatif, *vectigalia*, droits de transport, indique suffisamment la nature et l'origine. Grossi par eux, le trésor impérial suffisait à alimenter et à amuser l'oisif prolétariat de Rome, à lui donner ce qui contentait les vainqueurs du monde, *panem et circenses*, et à payer la douteuse fidélité des cohortes prétoriennes; aussi les Césars ne négligèrent-ils rien pour assurer et étendre la perception de ces revenus.

On est pénétré d'admiration quand on étudie avec quelque attention la politique romaine, quand on examine de près ses procédés et ses ressorts et qu'on reconnaît avec quelle sûreté de jugement, quelle étonnante prévision de l'avenir et quel esprit de suite elle était dirigée. L'empire était maître de la Syrie et de l'Égypte: un préjugé populaire attribuait à l'Arabie la production de ces marchandises de l'Inde dont elle n'avait que le transit; une forte reconnaissance militaire y fut dirigée sous le commandement d'Ælius Gallus. Cette expédition réduisit à leur juste valeur les vieilles fables sur l'*Arabie Heureuse*; elle démontra que la domination romaine n'avait pas grand'chose à redouter des tribus éparses de l'Yémen, mais que, difficile à faire, plus difficile à conserver, cette conquête ne vaudrait jamais ce qu'elle coûterait. Dès ce moment les Romains renoncèrent à tout projet sur l'Arabie, et ils n'y sont plus revenus. Ils se bornèrent à s'établir solidement dans les vallées qui mènent aux deux golfes et où l'on admire encore les ruines des splendides monuments qu'ils y élevèrent; ils s'assurèrent si bien la possession de l'Égypte et des rives de l'Euphrate, qu'ils ne les perdirent que dans le suprême déclin de leur empire et, par une guerre opiniâtre qui dura près d'un siècle, ils achevèrent la conquête des régions caucasiennes que baigne la mer Noire. Ces abruptes et stériles montagnes, ces vallées comblées six mois par la neige, n'auraient pas valu le sang et les efforts des légions, si elles n'eussent pas été la clef d'une des routes de l'Inde.

L'événement a prouvé la sûreté et la grandeur de ces combinai-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sons. Quand l'empire d'Occident eut succombé sous l'invasion des barbares; quand ses provinces, l'Italie, Rome, même furent devenues leur conquête, l'empire d'Orient resta debout sur la base solide qui lui avait était donnée. Malgré une organisation politique vicieuse et une détestable administration, ses finances, alimentées par le commerce de l'Inde, furent pour lui un principe de vie. Il y trouva de quoi acheter la paix de ses turbulents voisins, qui restèrent les tributaires de son négoce et de son industrie et qui lui restituèrent amplement, sous forme de droits de douane et de bénéfices commerciaux, les subsides arrachés à sa politique pusillanime. Pour renverser l'édifice élevé par la sagesse des premiers empereurs, il fallut un événement qui échappait à toute prévision humaine et qui bouleversa le monde, la naissance de l'islamisme. Quand les ḳalifes, successeurs de Mahomet, eurent établi le siége de leur empire à Bagdad; quand ils eurent conquis l'Égypte et furent ainsi maîtres des deux principaux chemins de l'Inde, l'arbre frappé dans sa racine dépérit rapidement; il reçut le dernier coup et mourut, lorsque la postérité d'Orcan, par l'occupation définitive des rives de la mer Noire, lui eut enlevé le reste de séve qui le faisait vivre.

Il est dans la destinée du commerce de l'Inde de ressembler à ces merveilleux talismans des contes arabes, dont la possession est un gage assuré de richesse et de puissance. L'empire ottoman en donna aussi la preuve, lorsque, déjà maître de Constantinople, il le devint aussi de Bagdad et d'Alexandrie, par les conquêtes de Sélim Ier. Il s'éleva alors à l'apogée de sa grandeur; Soliman le Magnifique balança la fortune de Charles V et effraya l'Europe de ses armées qui pénétrèrent jusqu'à Vienne, et de ses flottes qui prirent Rhodes, assiégèrent Malte, insultèrent l'Italie et sillonnèrent en tous sens la Méditerranée. Mais la pierre qui, comme dans le rêve de Nabuchodonosor, devait renverser le colosse, était lancée. Pour soustraire le commerce aux exactions des musulmans, au monopole exclusif de Venise, le génie de Christophe Colomb avait cherché à l'ouest, à travers l'Océan, une nouvelle route de l'Inde et avait découvert l'Amérique. S'élançant sur ses traces, mais guidé par la tradition du périple d'Hannon, Vasco de Gama avait côtoyé l'Afrique, doublé sa pointe méridonale, et atteint réellement les rivages de l'Inde. Désormais les riches productions de cette contrée allaient arriver en Europe par une navigation directe, plus sûre, plus prompte, plus économique que les caravanes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de l'Orient, et sans avoir à subir les exigences de tant de fiscalités diverses, ni à supporter les bénéfices de si nombreux intermédiaires. Aussi, à partir de ce jour, l'empire ottoman commença-t-il à décliner et à languir, et les républiques italiennes, qui avaient été les facteurs de son commerce, à se traîner dans une longue et obscure agonie.

Philippe II ayant envahi le Portugal, le commerce de ce pays dans l'Inde se fit au nom de la couronne d'Espagne. Les Hollandais, qui combattaient contre elle pour leur indépendance, imaginèrent d'aller dans ces mers lointaines porter un coup à sa puissance. En 1597, une expédition partit dans ce but, revint après l'avoir atteint et noua des relations commerciales qui devinrent l'origine et la base de l'établissement des Hollandais dans les Indes. Grâce aux richesses qu'il y puisa, ce petit peuple, qui ne possédait sur le continent qu'un territoire étroit et disputé à l'Océan, eut un moment l'empire de la mer et se vit l'arbitre de l'Europe. Le génie de Richelieu et celui de Colbert voulut assurer cette gloire à la France; la tentative de ces grands ministres échoua, parce que, malgré l'enseignement donné par les exploits des Jean Bart, des Duquesne et des Dugay-Troin, cette vaillante marine, presque toute composée de gentilshommes, ne reposait pas assez sur la large et solide base de la flotte marchande. Un moment, sous le règne de Louis XV, l'initiative individuelle de quelques hommes supérieurs, des Labourdonnaye, des Bussy, des Dupleix, ouvrit, dans l'Inde, de larges et magnifiques perspectives à la légitime ambition de la France; les rivalités bureaucratiques, l'esprit étroit de l'avocasserie et de la chicane, et pardessus tout la faiblesse et l'ineptie du gouvernement, étouffèrent dans leur germe ces éléments de grandeur.

La sagacité britannique ne s'y trompa pas, et elle poursuivit son œuvre avec une énergique persévérance. Une politique que rien n'a détournée de son but, servie par le courage de ses armées, par l'habileté de ses négociateurs et par les spéculations de son commerce, lui a assuré l'empire de l'Inde et la possession de ses immenses richesses. Elle y a trouvé les moyens de soutenir la lutte la plus gigantesque dont l'histoire ait enregistré le souvenir, et d'exercer une influence prépondérante sur les destinées du monde. Comme rien n'est stable ici-bas, déjà un changement se prépare et s'annonce : l'invention de la vapeur, en révolutionnant le système des moyens de transport par son application à la navigation et aux chemins de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fer, tend à rouvrir les vieilles routes si longtemps délaissées du commerce de l'Inde. La vigilance de l'Angleterre ne sera pas prise en défaut : déjà ses pionniers sont en campagne; ils ont exploré l'Euphrate et ses vallées, l'isthme de Suez et le cours du Nil, et le Divan de Constantinople est livré à d'étranges perplexités, placé qu'il est entre les influences rivales de la Grande-Bretagne et de la Russie. Cette puissance, en effet, a des vues analogues : c'est pour cela qu'elle se cramponne aux rochers du Caucase et y soutient une lutte si acharnée; c'est pour cela qu'elle sillonne la mer Caspienne de navires à vapeur qu'elle y a transportés à grands frais; c'est pour cela qu'elle a déjà tenté une expédition dont le mauvais succès ne l'a pas découragée; elle veut aller dans l'Inde par la route de Sésostris et d'Alexandre, par celle que, à l'exception des Anglais, ont suivie tous ses conquérants. Déjà les deux colosses se mesurent de l'œil et se menacent; déjà on entend gronder l'orage dans le lointain, et on peut voir à l'extrémité de l'horizon politique poindre le nuage noir qui recèle la foudre.

Mais c'est là le côté moderne, le côté actuel de la question d'Orient; il est temps que je m'arrête, arrivé au terme de la carrière que je m'étais proposé de parcourir. Loin d'avoir épuisé mon sujet, je n'ai fait que l'effleurer; je n'en ai indiqué que les sommités, et cependant je crains, dans cette rapide esquisse, d'avoir encouru le reproche de monotonie, d'avoir fatigué le lecteur par la répétition trop fréquente des mêmes faits, tant est étroit le lien qui rattache entre eux ceux que j'ai fait passer sous ses yeux. En les voyant se reproduire sans cesse dans le même ordre à travers les siècles, les mêmes causes amener invariablement les mêmes effets, les principes une fois posés, les conséquences s'en déduire avec une inflexible logique, il est impossible de ne pas arriver à cette conclusion que la question d'Orient, c'est-à-dire celle du commerce de l'Inde, a été toujours et sera à jamais la question vitale de la politique des peuples civilisés, et que la nation qui a le talent ou le bonheur de la résoudre à son profit, est assurée de marcher glorieusement en tête des autres. Conclusion douloureuse pour notre orgueil national et notre patriotisme; car, il faut bien le reconnaître, ce grand rôle de maîtresse du commerce de l'Orient ne paraît pas de longtemps réservé à la France!

JAMES GORDON.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ESSAI HISTORIQUE

SUR LES ROIS LUSIGNANS

DE LA PETITE ARMÉNIE.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

II.

HISTOIRE DES LUSIGNANS.

Ce que nous avons dit dans le précédent article, était destiné à faire connaître l'état de la Cilicie, avant l'avénement au trône de Constantin de Lusignan et de ses successeurs. — Après avoir vu les Arméniens s'emparer de la Cilicie sur les Grecs, augmenter peu après leur nouvelle patrie, aux dépens de leurs voisins, sous le règne d'Héthum II, — la perdre en partie sous ses successeurs, — nous avons cru devoir donner un aperçu général du système féodal de la Cilicie, avant d'écrire l'histoire de la branche de Lusignan, issue d'Amaury de Tyr, roi de Chypre, branche qui occupa pendant trente-trois ans le royaume morcelé de la petite Arménie.

§ 1. *Origine des Lusignans d'Arménie.*

Les Lusignans s'étaient alliés aux Roupéniens dès le règne du takavor Léon III. Ce prince avait six fils et trois filles; l'aînée des

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

princesses épousa Amaury, comte de Tyr, frère d'Henry II, roi de Chypre (1295).

Quelques années après cette union, qui semblait devoir faire disparaître les rivalités et les haines des princes croisés, Amaury, excité par son beau-frère Ochin, takavor de la Cilicie, détrôna son frère Henry, qui fut enfermé dans la citadelle de Lampron, en Arménie (1309), et s'assit sur son trône.

Les barons cypriotes ne tardèrent pas à exprimer au nouveau roi leur mécontentement; aux rumeurs, succédèrent bientôt des troubles et des conspirations, et un an après son usurpation, Amaury tombait sous le poignard d'un assassin.

Les conspirateurs, indécis sur le choix d'un monarque, et embarrassés de leur victoire, voulaient rendre la couronne à leur roi, captif à Lampron; mais Ochin, qui prétendait placer sur le trône sa sœur Isabelle, veuve du roi assassiné, afin de gouverner, sinon en personne, du moins par son influence dans l'île de Chypre, refusa de livrer son prisonnier.

Une assemblée générale, tenue à Nicosie par la noblesse cypriote, déclara à Ochin, qu'on garderait comme otages la princesse arménienne et les enfants qu'elle avait eus d'Amaury, tant que le roi Henry ne serait pas rendu à la liberté.

Ochin, craignant la guerre et ne s'attendant point à cette complication qui déjouait toute sa politique, consentit à échanger le roi Henry contre Isabelle et ses enfants; et les bases du traité ayant été acceptées par les commissaires des deux pays, la veuve d'Amaury et ses fils s'embarquèrent pour la Cilicie (1310).

Les événements qui venaient de s'accomplir devaient avoir des résultats auxquels ne s'attendaient point les Arméniens; car en abordant en Cilicie, les enfants d'Amaury venaient y recueillir l'héritage qu'Ochin et ses successeurs ne comptaient point leur laisser.

Les trois jeunes princes (1) arrivèrent à Sis, avec une nombreuse suite de Latins de la Syrie et de Chypre, qui avaient embrassé leur cause. Léon V occupait alors le trône, sous la régence d'Ochin; et ce

(1) Les historiens ne sont pas d'accord sur le nombre des enfants d'Amaury; ce qui paraît certain, c'est qu'ils étaient trois frères: Henry, Jean et Gui. Le père Étienne de Lusignan (*Hist. de Chypre*) donne à Amaury cinq fils et une fille: Hugues, Jean, Gui, Boémond, Henry, et Agnès qui épousa Léon V son cousin.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

prince, allié des Latins, leur fit le meilleur accueil et les combla de présents.

Le régent Ochin, qui voyait ainsi l'influence arménienne diminuer à la cour, hasarda quelques représentations au takavor son pupille, mais elles ne furent point écoutées, et Léon V, loin d'en tenir compte, éloigna de la cour celui qui les lui avait faites.

Une révolution éclata alors dans le palais; Isabelle, tante du roi, leva l'étendard de la révolte contre Ochin, entraîna dans son parti quelques troupes qu'elle avait soudoyées et déclara ouvertement la guerre au Baïle.

Le takavor, trop faible pour mettre un terme à cette guerre, ne put empêcher une rencontre, et les deux armées des partis latin et arménien en vinrent aux mains dans les plaines de Sis. La lutte fut longue et acharnée; la courageuse Isabelle excitait ses cohortes, et stimulait leur ardeur en combattant à leur tête; mais malgré tous ses efforts, la victoire se déclara pour Ochin, qui avait des forces supérieures à celles du parti latin.

En apprenant cette nouvelle, le takavor n'hésita pas un instant à se déclarer pour Ochin, retira aux Latins son appui, et mit le comble à sa lâcheté, en faisant enfermer Isabelle et son fils Henry dans la citadelle de Sis.

Les deux autres fils d'Amaury parvinrent à s'échapper et passèrent à Nicosie, près de leur oncle Henry III, qu'ils mirent dans leurs intérêts. Le roi de Chypre, qui cherchait depuis longtemps une occasion de tirer vengeance des Arméniens, déclara aussitôt la guerre au Baïle Ochin, qui administrait de nouveau le royaume de Cilicie pour Léon V, et s'apprêtait à mettre à la voile pour faire le siége de la ville de Sis, quand le pape Jean XXII imposa aux deux rois sa médiation (1322), et arrêta ainsi les projets du roi de Chypre (1).

Trompés dans leur attente, les deux fils d'Amaury passèrent en Grèce, où ils se firent remarquer par leur bravoure, jusqu'à l'époque où les grands d'Arménie offrirent à l'aîné Jean de Lusignan, le trône vacant du dernier des descendants de Roupène (2).

---

(1) Raynaldi, *Annales ecclés.*, t. XIV, année 1322.

(2) *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XII, 2e série, p. 147. Conf. *Vie et Aventures de Léon VI de Lusignan, dernier roi d'Arménie*, par J. Saint-Martin.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

§ 2. *Histoire des rois Lusignans d'Arménie.*

A la mort de Léon V, les barons de la Cilicie confièrent à Jean de Lusignan la régence du royaume, pour donner à son frère Guy qui était en Grèce, le temps de revenir en Cilicie. Celui-ci arriva bientôt, et les Arméniens tinrent conseil pour savoir auquel des deux princes on donnerait la couronne. Le Baïle Jean fut choisi pour roi, et le nom de Constantin lui fut donné par acclamation (1342).

CONSTANTIN III (1).

A peine assis sur le trône, Constantin voulut réparer tous les maux que l'insouciance et l'incapacité de Léon V avaient accumulés sur l'Arménie. Mais les invasions des musulmans et les querelles religieuses ne lui permirent pas d'accomplir ce projet. Pendant les quelques mois qu'il exerça son autorité en Cilicie, il eut à lutter contre le pape, qui, par suite de rapports mensongers empreints d'une méchanceté calculée, ordonna la réunion d'un concile dans la capitale du royaume, pour juger les Arméniens suspectés d'hérésie (2).

Ce fut un patriarche déchu, Nersès Balientz, évêque d'Ormia (3), qui suscita ces embarras à l'Arménie, en entraînant à sa suite, par ses machinations, les frères de l'*Ordre des Unitaires*, qui envenimèrent la querelle; le pape, plein de confiance dans leur témoignage, n'hésita pas à condamner les Arméniens de la Cilicie.

---

(1) Deux princes du nom de Constantin avaient déjà régné dans la Cilicie avant l'avénement des Lusignans, aussi les historiens ont-ils tous été d'accord en donnant à ce souverain le nom de Constantin III.

Ce qui va suivre est extrait du troisième volume de l'*Histoire d'Arménie* de Tchamitch (en arménien); j'ai supprimé beaucoup de passages, pour éviter des longueurs et des répétitions, surtout en ce qui concerne les querelles religieuses de l'Arménie avec le saint-siége.

(2) Tchamitch, t. III, p. 341, 342. — Raynaldi, année 1341.

(3) Ce Nersès traduisit l'*Histoire des Césars et des pontifes* du Polonais Fra Martin; dans cette histoire, qui s'arrête au pontificat de Nicolas III (1277), Nersès trouva le moyen de placer dans la liste des Césars, des renseignements sur les Roupéniens. — Conf. Tchamitch, t. III, p. 346. — Sukias de Somal, *Quadro della litter. arm.* Ven., in-8°, imp. des mékhitaristes de Saint-Lazare.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Les Arméniens commençaient à se lasser des concessions que le takavor faisait sans cesse au saint-siége, et de la faveur qu'il accordait aux moines de la règle des unitaires, quand les barons, profitant de cet état de choses, se révoltèrent contre le prince et l'assassinèrent (1343).

GUI.

Une nouvelle assemblée des barons, tenue à Sis, s'occupa du choix d'un nouveau roi. Les suffrages s'étant portés sur Gui (1), frère de Constantin, qui était alors en Grèce, une députation fut chargée de lui annoncer la nouvelle de son élection.

Les ambassadeurs de la noblesse cilicienne trouvèrent le prince occupé dans une guerre contre l'empereur Cantacuzène, qui tentait d'envahir ses États.

Gui avait déjà remporté plusieurs victoires sur les Grecs, et s'était ainsi affranchi de la suzeraineté du despote byzantin (2), lorsqu'il passa en Arménie pour recueillir l'héritage que lui laissait son frère Jean, le roi Constantin.

Les continuelles révolutions dont l'Arménie était le théâtre, attiraient l'attention des musulmans et excitèrent surtout la convoitise des Égyptiens, qui firent subitement irruption en Cilicie.

Gui, surpris à l'improviste, s'enferma dans une citadelle, et envoya une ambassade au saint-siége pour implorer assistance (3). Le pape fit appel aux armes du roi de France, qui, alors en guerre avec l'Angleterre, s'excusa et n'envoya pas les secours qu'on lui demandait.

L'année suivante (1344), les Égyptiens quittèrent la Cilicie après l'avoir ravagée. Ils revinrent, et portèrent de nouveau la dévastation dans le pays.

Le takavor Gui s'était entouré de Latins, auxquels il avait confié la garde des villes et des forteresses, au grand déplaisir des barons; ceux-ci, bien que n'étant point d'accord entre eux sur divers points se rattachant à la religion, se rallièrent néanmoins dans un même sen-

(1) Appelé Covidon ou Guidon par les Arméniens, et Surgès par les Grecs.
(2) Cantacuzène, III, 81, 37, 49. — Nicéphore Grégoras, XII, 15, 13, 1.
(3) Raynaldi, année 1343.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

timent d'inimitié envers le roi, auxquels ils reprochaient, outre son origine étrangère, de ne savoir ni prévenir ni repousser les invasions annuelles des Égyptiens. La plupart d'entre eux quittèrent le royaume.

Le takavor, abandonné de ses barons et asservi par les musulmans, s'adressa de nouveau au pape pour en obtenir des secours, promettant de faire ses efforts pour maintenir l'union entre les deux églises. Cette fois, le pape comprit que la religion et la chrétienté étaient intéressées à la conservation du royaume d'Arménie, et il envoya mille cavaliers et autant de byzants d'or.

Cette correspondance de l'Arménie avec l'Occident, et principalement avec le pape, introduisit en Cilicie la langue latine et les usages des Francs; toutes les affaires se traitaient en latin, à l'exclusion de l'arménien, qui n'était plus parlé que par le peuple. Cette innovation déplut aux barons, qui rappelèrent aux roi les causes de la mort de son frère, en lui laissant entrevoir un sort semblable; le takavor méprisa leurs exhortations, et cet acte impolitique lui coûta la vie, après deux ans de règne (1345) (1).

CONSTANTIN IV.

Après ce double forfait, les barons placèrent dans une autre famille la couronne d'Arménie. Ils choisirent pour roi un prince de la famille de Léon V, nommé Constantin (2), fils de Baudoin, maréchal d'Arménie, selon les uns, et d'un baron du nom d'Héthum, selon les autres (1345).

Ce prince, usant d'une bonne politique, sut maintenir l'union au milieu de ses barons et la paix parmi ses sujets. Le pape lui écrivit pour lui annoncer des secours en cas de besoin, et l'engagea à se

(1) Nersès Balientz s'exprime ainsi dans sa *Chronique* : « Clément VI régna » en 1342, et sous son pontificat, la troisième année, Guidon fut tué par ses » sujets. »

(2) Et non Léon VI, comme l'a dit Minas d'Hamit dans son Histoire manuscrite (Bibl. des mékhitaristes de Venise), puisque le rituel arménien composé par Machdotst en 1345 dit ceci : « a été fait sous le règne de Constantin, c'est-à-dire la première année de son règne. » Le Vartabed Martyros, qui était contemporain des rois latins, place d'abord dans la chronologie Jean (Constantin III), puis Gui et enfin Constantin IV; en cela il est d'accord avec tous les historiens.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tenir en garde contre les hérésies qui, à cette époque, infestaient la chrétienté (1446).

Constantin, fier de l'appui du pape, fit de grands préparatifs de défense contre les Égyptiens, qui menaçaient constamment le pays. Voyant cette attitude hostile, qui pouvait porter atteinte à la réputation des armes de l'islamisme, les Égyptiens, unis aux armées des sultans de Babylonie et de Syrie, fondirent sur l'Arménie (1) dans le but de détruire la royauté de Cilicie (1447).

Constantin, de son côté, doubla ses moyens de défense, rassembla une armée, et sans attendre les secours d'Occident, marcha sur les infidèles. Le takavor avait donné à un de ses barons, du nom de Liparit, le commandement en chef de l'armée chrétienne, tandis que le roi de Chypre, Hugues de Lusignan, à la prière du pape, attaquait l'armée ennemie sur ses derrières. De son côté, le grand-maître de Rhodes, Déodat de Gozo (2), agissait de concert avec Liparit sur un autre point, et attaquait les Arabes, qui parvinrent néanmoins à s'emparer d'Aïas, ville maritime de la Cilicie.

Constantin, à la nouvelle de cet échec, écrivit en toute hâte au saint-siége et sollicita de nouveaux secours. Le pape s'adressa au doge et au sénat de Venise, et demanda des vaisseaux pour reprendre Aïas.

Venise, qui ne voyait pas dans cette expédition un résultat immédiat pour son commerce, tergiversa et traîna en longueur. Constantin n'obtenant rien du pape ni de Venise, envoya une ambassade aux rois de France et d'Angleterre, pour en obtenir de prompts secours (1348). L'ambassadeur arménien éprouvant partout des refus, alla implorer l'assistance du pape, qui lui annonça que le roi Constantin ne recevrait des secours qu'à la condition d'extirper les erreurs qui s'étaient encore glissées dans l'Église d'Arménie.

Cependant le pape, laissant de côté la question religieuse et revenant à une politique plus sage, fit passer en Cilicie de l'argent provenant des trésors de l'Église (3), pour aider les Arméniens à repousser

(1) Raynaldi, année 1347.

(2) Vertot, *Hist. des chev. de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.* Conf. le *Magistère* de Deodat de Gozo. — Friedlænder, *Die Munzen der Johanniter-Ordens.* Conf. Deodat de Gozo. — Mon *Essai sur les monnaies des rois arméniens de la dynastie de Roupène.* Conf. Règne de Constantin IV.

(3) Raynaldi, année 1349.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

les infidèles qui faisaient de nouvelles incursions en Cilicie, en même temps qu'il envoyait à leur secours (1) les chevaliers de Rhodes (1349).

Constantin ayant appris l'approche des infidèles, et confiant dans les renforts qui arrivaient de toutes parts de l'Occident, marcha au devant des ennemis, et les mit en fuite après un combat opiniâtre où un grand nombre de guerriers trouvèrent la mort.

Le takavor continua sa marche vers l'orient, et s'empara d'Issov ou petite Alexandrie, située au bord de la mer. Dès lors, le pays fut pacifié, mais les hostilités devaient bientôt recommencer.

Un nouvel émir prenait le commandement de l'Égypte et des provinces musulmanes et s'annonçait aux chrétiens sous les plus mauvais auspices.

Le takavor Constantin, qui craignait de nouvelles invasions, demanda encore des secours au pape; mais la cour de Rome, que des rapports défavorables sur l'état de la religion en Arménie avaient indisposée contre les Ciliciens, fit parvenir au roi un refus motivé.

Ainsi réduit aux plus dures nécessités, Constantin accepta les conditions que lui dictait le pape, et autant par force que par esprit de conciliation, consentit à extirper les hérésies.

Cette condescendance envers le saint-siége, attira sur Constantin les faveurs de la cour de Rome, et le pape lui envoya 6,000 florins ou tahégans d'or, comme il est dit dans les lettres de Clément VI (2).

Toutefois, la concorde entre les deux Églises ne devait pas durer longtemps; deux partis se formèrent en Cilicie parmi les membres du clergé: les uns, dévoués au saint-siége, et les autres, fidèles aux traditions de l'Église d'Arménie. Cette division, qui nécessita la convocation d'un concile, se traduisit bientôt en une véritable guerre, et les deux partis en vinrent aux mains dans les rues mêmes de Sis (1361). Des massacres s'ensuivirent, et l'Église d'Arménie sortit victorieuse de cette lutte cléricale (3).

L'année suivante, Constantin IV mourut (1362).

---

(1) Bosio, part. II, liv. 2.

(2) Tchamitch, t. III, p. 351. Conf. *Lettres du pape Clément VI.* — Raynaldi, année 1351.

(3) La grande querelle entre les deux Églises consistait dans l'usage qu'avaient contracté les Arméniens de supprimer l'eau dans le sacrifice de la messe. Le concile de Sis n'ayant point réussi à mettre les deux partis d'accord, le catholicos

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

PIERRE I.

Les barons ne voulant plus appeler au trône de princes étrangers à leur nation, laissèrent vacante la couronne d'Arménie. Les Égyptiens recommencèrent leurs attaques, et le pays fut plus que jamais dévasté et ruiné.

Cependant des prétendants se mettaient sur les rangs; les uns, de race franque, parents des Lusignans ou de Roupène, invoquaient leurs droits; les autres, d'origine cilicienne, faisaient valoir leur courage militaire et leurs immenses trésors.

Les partis se trouvaient sans cesse en présence, s'arrachant par lambeaux les débris du seul royaume chrétien de la terre ferme.

La faction latine, dont la puissance semblait dominer les autres partis, essaya de concilier les Arméniens divisés, et offrit la couronne à Pierre de Lusignan, roi de Chypre, qui était alors en Europe.

« Pierre avait déjà accepté la défense de Gorighos, et pouvait en ramenant des renforts d'Occident, marcher à la tête de l'armée alliée et chasser les ennemis de la Cilicie.

» Le roi de Chypre accueillit à Rome la députation des grands d'Arménie, alla s'embarquer à Venise, et arriva en Chypre, espérant trouver des chevaliers à défaut de croisés qu'il n'avait pu ramener d'Europe, pour défendre les Arméniens et sauver le royaume.

» En acceptant la couronne d'Arménie, Pierre renonçait aux droits des princes de Sis, ses parents, et il prenait l'engagement vis-à-vis de leurs sujets, de défendre les villes et les châteaux qu'il occupait encore dans le pays. Il ne rompait pas l'armistice conclu avec l'Égypte, mais il ne reculait pas devant l'idée de la guerre, espérant que le divan du Kaire consentirait à reconnaître la souveraineté nouvelle et respecterait l'Arménie.

» Ces faits sont rapportés par Guillaume de Machaut, ami et commensal d'un grand nombre de chevaliers qui ont pris part aux expéditions de Pierre Ier, et venu lui-même en Orient. Dès le retour du roi Pierre en Chypre, Machaut ne dit plus rien de l'Arménie, et Lusi-

---

Mesrob ordonna à tout le clergé d'Arménie de célébrer le sacrifice de la messe sans employer l'eau, faisant ainsi exception aux usages de l'Église de Rome.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

gnan, à peine débarqué dans son royaume, fut abreuvé de chagrins et oublia l'Arménie.

» Deux mois après son arrivée d'Occident, le 16 janvier 1369, il périssait assassiné par les barons de sa cour (1). »

C'est Pierre de Lusignan, sur lequel les historiens arméniens gardent le silence, qui vient compléter la série des cinq rois latins d'Arménie, indiqués par l'inscription du tombeau de Léon VI, commençant par ces mots :

CY GIST
TRES NOBLE ET EXELLENT PRINCE ILYON DE LIZINGNEN
QVINT ROI LATIN DV ROYAVME D'ARMENIE, ETC.

Quelques auteurs avaient cru, et cela d'après l'autorité de Tchamitch, corroborée par une mauvaise interprétation de l'inscription, que Léon de Lusignan ne devait être que le cinquième du nom, au lieu du sixième. Toute la difficulté de l'inscription réside dans le placement de la virgule, qui doit être mise entre les mots *Lizingnen* et *Quint*. En effet, Pierre comme seigneur de Gorighos et plus tard comme roi titulaire d'Arménie, fut le quatrième roi latin de la Cilicie, et Léon, qui est cité le dernier dans les annales, est nécessairement le *quint roi latin* de l'inscription.

Il est donc bien établi maintenant que cinq Lusignans revêtirent la pourpre en Cilicie, et que Pierre de Lusignan, connu seulement comme roi de Chypre, doit aussi prendre place dans la liste des takavors de la petite Arménie.

Reprenons maintenant la suite des événements.

Le pape voyant l'épouvantable détresse dans laquelle les Arméniens se trouvaient plongés, en fut d'autant plus affligé qu'il pensait faire une croisade à Jérusalem et qu'il savait que le salut de la Palestine dépendait de la sauvegarde de la Cilicie. Il écrivit donc aux barons et aux prêtres d'Arménie pourqu'ils se hâtassent d'élire un roi qui pût relever la puissance de la nation. Comme il n'y avait pas d'héritiers directs des anciens rois, le pape proposa d'élire Léon, né d'une mère arménienne et d'un père de la race de Gui, et parent de Pierre, roi de Chypre (2).

(1) Mas-Latrie, *Relations de Chypre avec l'Asie Mineure.*
(2) *Lettres d'Urbain V*, p. 355, 356.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LÉON VI.

Sur la recommandation du pape, Léon VI fut sacré dans l'église patriarcale de Sis, et installé comme roi en 1365 (1). Il avait épousé la princesse Marie, parente du roi de Hongrie. Léon était bon et de mœurs douces, malheureusement pour lui, il arrivait dans des temps désastreux.

Connaissant l'esprit remuant des Arméniens, il entretenait entre eux de la mésintelligence. Les Latins établis en Arménie, et les Arméniens étaient sans cesse en querelle, et la Cilicie menacée à l'extérieur et agitée au dedans, s'épuisait tous les jours.

Les Égyptiens sachant que les Arméniens avaient contracté alliance avec les Cypriotes, envoyèrent en Cilicie des troupes sous la conduite d'un général habile. Léon leur opposa le brave Liparit qui s'avança contre eux, et les battit. Les Arméniens se mirent à poursuivre les Égyptiens, lorsqu'un trait lancé au hasard vint frapper mortellement Liparit. La démoralisation se mit aussitôt dans les rangs de l'armée arménienne; Léon et ses soldats s'enfuirent aussitôt et demandèrent la paix au sultan qui consentit à retirer ses troupes de la Cilicie.

Quelques années après (1371), Léon VI se brouilla de nouveau avec les Égyptiens qui revinrent en Cilicie. Durant les vingt jours qu'ils passèrent dans ce pays, ils brûlèrent Sis, dévastèrent tout le royaume et la famine se mit dans différentes contrées à tel point, qu'un boisseau de froment se vendit, à Sis, cinq cents *trams*.

Léon ne pouvant supporter un tel état de choses, réunit quelques hommes et marcha contre les Égyptiens qu'il battit; malheureusement il avait été grièvement blessé dans le combat. Le takavor ne pouvant profiter de son succès ni continuer la lutte, s'achemina vers les montagnes et disparut pendant quelque temps. Personne ne sa-

(1) Selon le père E. de Lusignan, Léon était fils d'un autre Léon également roi, fils de Hugues, fils d'Amaury de Lusignan, seigneur de Tyr et frère de Henry II roi de Chypre, qui monta sur le trône en 1284. Ces deux Léon auraient succédé à un troisième Léon, leur proche parent, aussi roi d'Arménie et comme eux issus du comte de Tyr par Amalric, fils aîné du comte Amaury. (Ét. de Lusignan, *Hist. de Chypre*, ch. 33, f° 201, v°. *Généal.*, f° 32, v°. — St-Martin, *Vie de Léon VI.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

vait ce qu'était devenu Léon, et le bruit se répandit bientôt qu'il était mort pendant le combat.

Marie, femme de Léon, qui était alors à Tarse, voyant que la ruine du pays était imminente, manda le catholicos Mesrob et tint conseil avec lui pour savoir quels moyens seraient mis en œuvre pour sauver la nation.

Ils convinrent d'envoyer au pape Grégoire XI, l'archevêque de Sis, Jean, avec l'interprète Manuel, pour implorer des secours qui aideraient à reconstituer le royaume d'Arménie si fortement ébranlé (1372).

Jean arriva en toute hâte à Avignon, présenta au pape les lettres de la reine et lui dit : « Il n'est pas possible de ressusciter l'Arménie, » s'il n'y a un nouveau roi couronné avec Marie. »

L'archevêque de Sis avait encore remis au pape, à l'appui de sa demande, une lettre de Philippe, prince de Tarente (1), en Grèce, parent de la reine Marie, dans laquelle ce haut baron faisait connaître au saint-siége les malheurs qui accablaient la Cilicie.

Le pape répondit à Philippe de Tarente une lettre par laquelle il l'engageait à venir au secours de l'Arménie pour relever le royaume, et lui donnait le conseil de s'entremettre pour conclure un mariage entre la reine et Othon de Brunswick, parent du roi de Chypre, homme très-prudent et capable d'administrer un royaume. Le pape écrivit en même temps à la reine Marie une lettre d'encouragement, et l'engagea à relever le moral des Arméniens.

Jean revint en Cilicie (1373) n'ayant obtenu que des promesses, quand tout à coup la nouvelle se répandit que le roi Léon n'était point mort. Ce fut une joie et un enthousiasme dans tout le royaume. Le roi rentra à Tarse.

Le catholicos Paul, qui avait succédé à Constantin IV, engagea le roi à faire la paix avec les infidèles, mais il ne put réussir dans sa tentative, et le sultan de Bagdad, informé des intentions hostiles du roi et de la faiblesse toujours croissante des Arméniens, leva une armée dont il confia le commandement à Ahmed et l'envoya en Cilicie (1374) pour anéantir le royaume et exterminer tous les chrétiens qui s'y trouvaient.

---

(1) Raynaldi, année 1372, n° 30.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Ahmed entra dans la Cilicie et accomplit les intentions de son maître. Les Arméniens voyant le pays mis à feu et à sang, se réfugièrent dans des citadelles et dans les montagnes ou s'enfuirent dans d'autres pays.

Désespérant de l'avenir de la Cilicie, Léon s'enfuit avec la reine Marie, sa fille Pinna (1), son gendre Chahan, prince de Gorighos, et ils se retirèrent dans la forteresse de Gaben, accompagnés de quelques barons.

Les infidèles se mirent à leur poursuite et assiégèrent cette citadelle qu'ils cernèrent de toutes parts, tandis qu'une autre partie de l'armée ennemie prenait Sis, Adana, Mamestria, Anarsap et d'autres villes ou monastères qu'ils détruisirent et qu'ils pillèrent sans même en excepter les églises.

Non contents de cette dévastation, les soldats d'Ahmed ouvrirent les tombeaux des rois et des barons et brûlèrent leurs cendres. Les captifs qui furent faits furent partagés en catégories. On les tourmenta par la faim et la soif pour les faire renoncer à leur religion; des paysans furent écorchés vifs; des prêtres et des moines furent aveuglés au moyen d'un fer rougi au feu; les nobles eurent la langue coupée et les doigts écorchés, et les enfants furent traînés en esclavage et vendus.

Ces événements se passaient en 1374, comme cela est consigné dans les vers du Vartabed Martyros, dans quelques historiens de la Cilicie, dans les écrits des Latins et dans la compilation de Raynaldi.

Léon était toujours cerné dans la citadelle de Gaben quand la famine s'y déclara; on y mangeait des rats, des chats et des chevaux. Léon tint conseil et envoya un message à Ahmed, qui lui jura de l'épargner lui et les gens de sa suite, s'il consentait à se rendre. Léon sortit du fort et se livra à son ennemi.

Loin d'observer sa parole, le général de l'émir le fit charger de chaînes et pilla le trésor du roi qui était conservé dans le fort. Léon et sa suite furent conduits à Jérusalem et de là au Kaire (2) où le sultan les fit comparaître devant lui. En les voyant, il entra dans

(1) Ce nom n'a pas d'équivalent en français.

(2) Tchamitch, t. III. Conf. *Règne de Léon VI.* — *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XII, 2e sér. *Recherches sur la vie de Léon, roi des Arméniens*, p. 147. *Mém. de S. Martin.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

une grande colère et leur dit : « Pourquoi ne m'avez-vous offert votre » soumission en vous jetant à mes pieds, » en même temps, il ordonna de les faire mettre en prison.

Émus de pitié, quelques courtisans intercédèrent pour eux et sollicitèrent qu'on internât le roi et sa suite dans une ville fortifiée. Le sultan dit alors : « Qu'ils renoncent à leur foi et je ferai ce que vous désirez. » Le roi et la reine refusèrent et demandèrent à rester emprisonnés.

Ils demeurèrent ainsi avec leur suite dans la citadelle du Kaire pendant plusieurs années, lorsque cédant aux sollicitations de sa cour, le sultan ordonna de mettre en liberté la reine Marie et sa fille.

Les nobles princesses refusèrent cette faveur, quoique le Vartabed Martyros affirme qu'elles furent toutes deux relaxées.

La captivité de Léon commença en 1375. Dès lors il n'y eut plus d'espoir pour rétablir le royaume d'Arménie, qui devint une province égyptienne partagée entre divers émirs musulmans.

Plus tard la Cilicie tomba sous la domination des Turcs pendant les règnes de Méhémet et de Selim.

La ville de Sis fut ruinée et rasée par les Égyptiens ; le Catholicosat seul resta debout, grâce aux instances du patriarche Paul ; mais à sa mort, Théodore qui lui succéda, ne put se maintenir sur son siége et erra de villes en villes, sans pouvoir trouver le repos. A certaines époques de l'année, le catholicos revenait à Sis pour y ordonner des prêtres et bénir le saint-chrême.

Léon et Marie toujours prisonniers demandaient en vain au vainqueur leur liberté, mais le sultan qui mettait une condition à leur sortie de prison, refusa toujours impitoyablement.

Léon écrivit alors au pape et aux rois d'Espagne et de France plusieurs lettres pour les prier d'intercéder en sa faveur auprès du sultan. Son gendre, Chahan, qui était parvenu à sortir de prison, se chargea des lettres et passa en Occident, mais il n'obtint rien du pape. Chahan revint une seconde fois sous le pontificat de Clément VII, et cette fois il obtint du saint-siége une promesse de secours.

En effet, en 1381, Clément écrivit une lettre au roi de France pour l'engager à tirer Léon de sa captivité (1). Cette lettre qui se

(1) Raynaldi, année 1381, n° 49.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

trouve dans Raynaldi, ne produisit aucun effet parce que la France était en ce moment déchirée par de grandes dissensions. Voyant qu'il n'y avait rien à obtenir du roi de France, Chahan alla en Espagne, à la cour du roi de Castille, Jean Ier, qu'il intéressa à la cause de son beau-père.

Sur ces entrefaites, le sultan de Babylone mourut et Ahmed son frère lui succéda. Jean Ier lui envoya une ambassade (1382), en réclamant la liberté de Léon et de sa famille. Le sultan reçut fort bien les envoyés du roi de Castille qui lui avaient offert des présents de la part de Jean Ier, et il consentit à donner la liberté à Léon et sa famille. En même temps il écrivait une lettre au roi Jean, datée de redjeb 784 (1382), où il répondait dans les termes les plus amicaux à la lettre du roi de Castille.

Enfin, après sept ans de captivité, le roi Léon recouvrit la liberté. Il alla avec sa famille d'abord à Jérusalem où la reine et sa fille demandèrent à rester dans un couvent; puis il passa en Chypre et s'embarqua sur un vaisseau qui allait à Rome (1383). Le pape Urbain VI le reçut très-bien, dit le compilateur Raynaldi (1).

De Rome, le roi passa en Espagne, pour remercier son libérateur le roi Jean, qui lui donna la ville d'Andujar en apanage, avec son territoire (2). Léon se signala par sa sagesse parmi les Espagnols, il allait souvent à Rome en pélerinage et revenait dans sa seigneurie de Madrid.

La guerre durait depuis longtemps entre la France et l'Angleterre, et rien n'en faisait pressentir la fin, lorsque le pape songeant à utiliser les loisirs du roi Léon, lui ordonna d'aller servir de médiateur entre les deux monarques. Léon chercha à faire cesser leurs hostilités, allant de France en Angleterre plusieurs fois dans une même année (1383-1386), dit Raynaldi (3), afin d'obtenir d'eux les secours nécessaires pour reconquérir la Cilicie et rétablir la royauté. Il ne réussit ni à faire la paix ni à obtenir des secours, car les deux monarques rivaux, un instant pacifiés, reprenaient au plus vite les hostilités.

---

(1) Raynaldi, année 1383.

(2) Il fut successivement seigneur de Madrid et d'Andujar en Espagne, et donna des priviléges aux habitants de ces deux villes, en s'intitulant roi de Madrid et seigneur d'Andujar.

(3) Raynaldi, années 1383, 1386.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Léon revint en France (1) et se fixa à Paris où il mourut en 1393, à l'âge de soixante ans. Il fut enterré aux Célestins (2). Pierre Lebrun rapporte dans son histoire de France (3) que Léon, à sa mort, légua, par testament, deux mille sicles (*sic*) pour l'entretien de trois moines célestins, afin de dire la messe pour lui et le roi Richard, qu'il avait institué son exécuteur testamentaire.

Quant à la reine Marie, elle demeura à Jérusalem, où elle vécut dans une grande sainteté jusqu'à sa mort arrivée en 1405. Elle fut enterrée dans l'église de Saint-Jacques, à côté de sa fille, qui l'avait précédée dans la tombe.

Au commencement du xve siècle, il ne restait des Lusignans d'Arménie que le souvenir de leurs infortunes.

VICTOR LANGLOIS.

---

(1) Le roi de France lui donna le château de Saint-Ouen. (St-Martin, *Rech. sur Léon VI.*)

(2) St-Martin, *Rech. sur Léon VI.* — Son tombeau resta aux Célestins jusqu'à la révolution. A cette époque, il fut caché et transporté depuis dans les caveaux de Saint-Denis où il est actuellement.

(3) Pierre Lebrun, *Hist. de France*, liv. 10, ch. 2.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

DU DJÉHÂD,

OU

DE LA GUERRE SACRÉE DES MUSULMANS (*).

I.

ORIGINE DU DJÉHÂD.

L'islamisme a désigné par le nom spécial d'el-Djéhâd, la guerre contre les infidèles. Les noms génériques qui, dans la langue arabe, s'appliquent à la guerre (el-ḥarb, el-seîr, el-ṭarad), sont rarement employés par les musulmans, quand il s'agit d'expéditions contre les non-croyants. Le véritable et profond caractère du Djéhâd fut, à son origine, d'être une guerre de propagande et d'envahissement. Le sens radical du mot, Djéhâd, n'indiquait d'abord autre chose qu'un effort énergique ; quand une fois l'islamisme fut constitué, le Djéhâd fut l'effort énergique et permanent qu'il tenta pour amener tous les hommes à ses croyances.

Il semble que le Djéhâd ait été le but même de la fondation de l'islamisme, comme il en a été le résultat ; les appels à la guerre, à la conquête, occupent en effet, dans le Ḳoran, une place considérable.

(*) Ce document est emprunté aux archives du ministère de la guerre. Il nous a paru réunir des notions curieuses et instructives que nos lecteurs liront sans doute avec intérêt. (*Le Directeur de la Revue.*)

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Toutes les idées du Prophète peuvent se résumer en deux mots : la terre est à Allah, c'est-à-dire à ceux qui croient en lui, aux musulmans. Quiconque ne croit pas, ne peut rien contre ces derniers. Ces idées furent si fortement imprimées par Mahomet dans l'âme de ses sectateurs, que le monde put croire un instant qu'elles se réaliseraient.

Historiquement, on voit le Prophète agir conformément aux axiomes qu'il a posés, et se conduire comme un homme persuadé de la profonde supériorité de son pays sur tous les royaumes de la terre. Lui, chef de tribus à demi sauvages, somme de grands empires d'avoir à se convertir ou à payer tribut. C'est en ces termes qu'il s'adresse à l'empereur Héraclius, à Kosroës ; au dédain qu'il excite, il répond par l'anathème ; il excommunie fièrement les impies, et ses menaces semblent les avant-coureurs de fléaux prêts à surgir.

Ce caractère d'audace presque insensée et de témérité inflexible, imprimé par Mahomet au Djéhâd, s'accrut loin de s'affaiblir sous ses premiers successeurs. A la mort du Prophète, son premier successeur (ḳalifah), Abou Bekr, étouffe d'une main vigoureuse l'anarchie prête à naître ; il tourne au profit de la conquête (du Djéhâd) la fermentation d'esprits exaltés par la double influence du fanatisme et de l'ambition ; et par trois côtés à la fois, par l'Irâḳ, par la Syrie et par l'Égypte, l'islamisme poursuit son œuvre commencée.

Dès lors se constitua, sous l'influence encore des traditions recueillies par les premiers disciples du Prophète, l'ensemble des dispositions législatives, morales et religieuses, qui forment parmi les musulmans ce qu'on pourrait appeler le code de la guerre sacrée. On va résumer ici les dispositions de ce code qui, après avoir énergiquement subsisté pendant de longues années, se sont ensuite successivement affaiblies, et semblent devoir bientôt tout à fait s'évanouir par une double cause : l'apathie toujours croissante du fanatisme musulman, et l'ascendant d'une civilisation nouvelle et supérieure.

II.

SON INSTITUTION ET SON ORGANISATION. — EXPOSÉ DE SES RÈGLES FONDAMENTALES.

Le Djéhâd est, de l'accord commun de tous les théologiens jurisconsultes de l'islamisme, l'objet d'un précepte collectif (fard ké-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

fâïah); en d'autres termes, la guerre sacrée est un devoir solidaire et obligatoire pour tous les musulmans.

Cependant, si, à l'appel de l'imâm (ou chef du pouvoir), un nombre suffisant de fidèles a répondu, le reste des musulmans est dégagé de l'obligation qui pesait sur tous.

Dans le cas d'appel général, les seules exceptions admises sont en faveur des femmes, des enfants, des esclaves et des infirmes. En général, l'esclave ne peut combattre sans l'autorisation de son maître, la femme sans celle de son mari; mais lorsque le danger est grand, par exemple lorsqu'il y a irruption de l'ennemi, tout ce qui peut combattre doit se rendre à l'appel de l'imâm, même la femme sans le consentement du mari, même l'esclave sans celui du maître.

Enrôlé volontaire au service de Dieu, le musulman n'a de droit nécessaire à aucune rémunération. Le service qu'il fait est l'accomplissement d'une prescription religieuse; c'est l'acquittement d'une dette. Quiconque n'y contribue pas de sa personne y doit contribuer de son bien. A défaut d'adhésion volontaire, l'imâm use de contrainte. Mahomet prenait les armes et les chevaux de ceux qui restaient dans leurs foyers, et les donnait aux guerriers; il frappe d'anathème, dans la IXe surate, la désertion et le refus de contribuer aux frais de la guerre.

Quelques prescriptions secondaires règlent l'ordre dans lequel il semble convenable d'appeler les musulmans à la guerre, et les précautions à prendre par chaque individu avant de s'y engager. Ainsi, en tout état de cause, les célibataires doivent passer avant les hommes mariés. Dès qu'il y a danger sérieux à courir, le fidèle ne doit ni emporter son Ḳoran, ni emmener sa femme; cette prescription ne s'applique pas aux concubines. La femme musulmane, quelle qu'elle soit, qui tombe au pouvoir de l'ennemi, doit préférer la mort au déshonneur.

Le Djéhâd ayant pour but la conversion des infidèles, on n'y doit avoir recours qu'autant que ceux-ci refusent d'embrasser de leur plein gré l'islamisme : aussi l'imâm doit-il, avant d'entrer en campagne, faire aux populations un appel religieux; si elles se convertissent, on doit s'abstenir de les combattre; si elles s'y refusent, on fait un second appel, non plus religieux, mais politique; on les invite à l'acquittement du tribut (djéziah). Il est à remarquer que la conversion subséquente de l'infidèle l'exemptant toujours, et immédiate-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ment, de ce tribut exceptionnel, l'imposition du djéziah tendait à multiplier indéfiniment les conversions.

La double sommation dont il s'agit doit être faite aux populations, qu'elles aient ou non déjà connaissance de l'islamisme. Si elles se refusent, soit à la conversion, soit au payement du djéziah, on en appelle contre elles à l'aide de Dieu; on les combat par tous les moyens, sans reculer devant aucun, ni le feu, ni l'eau. Si les infidèles étaient tentés de se couvrir, comme d'un bouclier, des enfants ou des prisonniers musulmans, ce ne doit pas être un obstacle aux croyants; seulement, qu'ils visent aux infidèles, ils sont absous du résultat.

Les musulmans ne doivent tuer, ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards, ni les infirmes, ni les aliénés, à moins qu'ils ne prennent part à la guerre, ou que la femme dont il s'agit ne soit une reine.

Tout ce que les musulmans peuvent prendre aux vaincus devient leur proie légitime : ce qui ne peut être emporté doit être détruit.

Le Prophète a déclaré que la guerre subsisterait jusqu'au jour du jugement, et il ajoute dans le Ḳoran (sur. IX) : « Combattez les infi-» dèles jusqu'à ce qu'il n'y ait plus lieu aux dissensions; combattez » jusqu'à ce que la religion de Dieu règne seule sur la terre. » La guerre est donc éternelle : il peut y avoir des trèves; jamais de paix.

Dans les accommodements pour un temps, et que la force des choses amène avec les infidèles, la foi donnée doit être religieusement gardée. Si, la trève expirée, l'imâm trouve avantage à reprendre les hostilités, il doit le faire; car la guerre est essentiellement la volonté de Dieu; mais l'imâm doit préalablement en faire la déclaration aux infidèles. Dans le cas où ceux-ci font, pendant la paix, acte de perfidie et de trahison, l'attaque peut être commencée par surprise, sans déclaration.

Le musulman vainqueur peut infliger aux infidèles vaincus la mort ou l'esclavage; mais la loi proscrit toute espèce de cruauté, et notamment toute mutilation sur les prisonniers. On sait combien, en général, cette prescription a été mal observée.

Une disposition expresse interdit, sous les peines les plus rigoureuses, la vente aux infidèles de munitions de guerre, d'armes et de chevaux, même en temps de paix. On ne peut vendre non plus les armes prises sur les ennemis, ni les donner comme rançon pour les prisonniers musulmans. Quelques jurisconsultes admettent cependant ce dernier cas; tous s'accordent à proscrire le don pur et simple.

Deux motifs, l'un purement religieux, l'autre purement humain,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

firent naître et entretinrent l'ardeur avec laquelle les musulmans répondirent longtemps d'eux-mêmes aux appels de la guerre sacrée. Le premier, puisé dans de magnifiques espérances pour la vie future, et dans le mépris de la mort, inspiré par un fatalisme absolu. Le Prophète ne répète-t-il pas, à toutes les pages de son livre, que le paradis est le prix du moudjâhed (combattant pour la foi); que le lâche et le déserteur sont dévolus à l'enfer; que nul n'évite sa destinée; que le terme est également près pour le brave et pour le fuyard; que tomber sur le champ de bataille, ce n'est pas mourir, mais vivre; que le martyr (chéhîd) doit trouver, dans la mort, bien au delà de ce qu'il laisse dans ce monde inférieur, etc.

Le second motif s'adresse, non plus à l'âme des croyants, mais à tous les instincts grossiers de bonheur présent et de bien-être matériel, obtenus même au prix du pillage et de la violence. Le partage du butin est combiné par les lois du Djéhâd de manière à assurer à tous ceux qui y participent, un intérêt personnel et positif dans le fruit de la victoire. En règle générale, tous les objets pris sur l'ennemi vaincu doivent être mis en commun pour être répartis plus tard par l'imâm. Un cinquième est d'abord prélevé pour les besoins généraux de l'islamisme; les quatre autres cinquièmes sont partagés entre les vainqueurs ou ceux qui les représentent, tels que les femmes des guerriers morts au combat, leurs enfants orphelins, etc. Par exception, la loi permet à l'imâm d'accorder au musulman la dépouille (salb) de l'ennemi tué par lui, dans le cas où sa vie a pu courir quelque péril; la règle prescrit de n'opérer le partage définif que lorsqu'on est arrivé en terre musulmane. Mais ici encore l'imâm a la faculté, en vue d'animer et d'exciter l'ardeur des combattants, de partager les dépouilles au moment même et sur le champ de bataille. La loi donne au cavalier deux parts, et une part simple au fantassin. Si un individu entre en campagne comme cavalier et qu'il perde son cheval, il a droit à une part de cavalier. Il n'y a point de part pour le ḍimmî (infidèle payant le tribut, proprement client). L'imâm peut seulement, s'il le juge à propos, lui accorder une rétribution pour services rendus.

Ces règles, relatives à la partie mobilière du butin, s'appliquent également, quant au partage, aux terres de la conquête. Lorsque l'imâm s'est emparé par force d'un pays qui résiste, il a le choix, à son gré, ou de le partager entre les conquérants ou de confirmer les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

habitants dans leur possession, en leur imposant le djéziah; alors ceux-ci passent à l'état de ḍimmî (clients ou tributaires); dans le premier cas, les biens à partager formaient une récompense attrayante et devenaient, sans aucun doute, un des plus puissants encouragements à bien faire.

III.

PROGRÈS DU DJÉHÂD.

Indépendamment des causes qui, puisées dans la nature même de l'islamisme, dans son origine et dans ses conditions d'existence, devaient imprimer au Djéhâd un mouvement rapide d'expansion, il existait aussi, à l'époque où il se produisit, et longtemps encore après, des causes historiques qui devaient favoriser ses progrès. Ces causes, sur lesquelles les limites et le cadre de cette notice ne permettent pas d'insister, sont de diverses sortes. Les plus influentes furent probablement dans les dispositions de quelques peuples fatigués du joug qu'ils subissaient et dans une certaine analogie de mœurs, d'habitudes, de langage et peut-être de religion, qui les rapprochaient des conquérants nouveaux. C'est surtout dans l'Afrique septentrionale que ces influences paraissent avoir agi avec puissance et accéléré la marche triomphante de l'islamisme. Aussi, la conquête commencée sur l'appel même des populations limitrophes de l'Égypte était-elle consommée dès l'an 87 de l'hégire (an 706 du Christ). Presque immédiatement, en 710, avait lieu l'entrée des Arabes en Espagne, et, dès l'année suivante, Moûça ben-Noçaïr pénétrait en France.

Là s'arrêta le mouvement d'invasion qui emportait les Arabes et l'islamisme d'Orient en Occident. La bataille de Poitiers, gagnée par Charles Martel, en 732, leur apprit que le temps de leurs faciles victoires était passé. Sans doute il y eut bien encore, pour la France et pour les autres parties de l'Europe méridionale, des irruptions partielles et désastreuses; il n'y eut plus guère de grande invasion s'étendant à des contrées, d'occupation persistante et imposant aux peuples vaincus le culte du vainqueur ou le rachat de leurs propres croyances.

L'islamisme sembla dès lors pressentir lui-même qu'il avait trouvé de ce côté le terme de ses conquêtes permanentes. A la vérité, quelques historiens arabes prêtent à Moûça ben-Noçaïr la gigantesque

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

idée d'un retour armé à travers l'Allemagne, Constantinople, l'Asie Mineure, jusqu'auprès du kalife, son maître, résidant à Damas; mais cette idée, si elle a existé, ne tarda pas à être abandonnée par ses successeurs. Les croyances populaires des envahisseurs eux-mêmes semblèrent se refuser à la possibilité de conquêtes plus lointaines. La preuve la plus frappante en existe dans cette tradition qui s'établit dès lors chez les Arabes, et qui a été recueillie par leurs historiens, qu'il existait dans ces temps, à Narbonne, une statue portant cette inscription prophétique : « Enfants d'Ismaïl ! vous n'irez pas plus loin. »

IV.

AFFAIBLISSEMENT DE SON PRINCIPE RELIGIEUX.

Dès l'époque dont il a été question jusqu'ici et qui constitue ce qu'on pourrait appeler la période ascendante de l'islamisme dans sa direction de l'Est à l'Ouest, le principe religieux du Djéhâd n'avait pas toujours conservé son énergie et son âpreté primitives; il semblait tendre à s'affaiblir. L'islamisme ne pouvait en effet échapper seul au sort réservé à toutes les croyances successives de l'humanité. On voit, dès les premiers siècles de l'hégire, de fervents docteurs déplorer amèrement la prompte décadence et l'oubli rapide des principes inscrits dans le Koran, et les controverses qui déjà s'établissaient sur des dogmes essentiels. Le principe d'antagonisme éternel contre les autres religions, déposé par Mahomet dans l'âme de ses sectateurs, résistait difficilement au mélange des races, aux relations qui suivaient la conquête, aux nécessités politiques des nouveaux États musulmans. Quelques applications faites de la loi du Djéhâd semblent des infractions assez graves à l'immuable pensée du Prophète. Ainsi, au 1er siècle de l'hégire, le kalife Moâwiah, sacrifiant aux exigences présentes de sa position personnelle et au besoin de réunir toutes ses forces contre ses rivaux, consent, dans la seule vue de se débarrasser d'hostilités gênantes, à payer à l'empereur Constantin V un tribut de 50 esclaves et de 50 chevaux. Ce ne fut pas la seule occasion où la politique humaine l'emporta sur les préceptes sacrés; ceux-ci fléchirent plus souvent à mesure que le mahométisme s'éleva. Mais c'est surtout à partir de la conquête et de l'occupation de l'Espagne que l'on peut saisir distinctement le progrès du

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

relâchement dans les idées religieuses et dans le fanatisme conquérant parmi les Arabes. Alors on vit s'amoindrir et s'atténuer chaque jour cette soif ardente de propagande à laquelle seule, et indépendamment de tout motif humain, les premiers disciples du Prophète semblaient obéir, et qui faisaient regretter à Okba, arrivé sur les bords de l'océan Atlantique, de n'avoir plus d'autres peuples à donner à son Dieu. Les ḳalifes d'Espagne n'étaient plus ces apôtres austères uniquement préoccupés du triomphe d'Allah et de sa loi, qui marchaient devant eux répétant, dans la défaite comme dans la victoire, et sans fléchir jamais devant l'incrédule : « La conversion, le tribut ou la mort. » Sous l'influence du développement nouveau que prit la race arabe en Espagne, et d'une civilisation que fécondaient les lumières venues de Damas et de Constantinople, le Djéhâd ne fut plus cette intention vigoureuse, ce mobile puissant qui avait rendu faciles d'immenses entreprises. Les conquérants avides et corrompus de l'Afrique et de l'Espagne commencèrent à chercher bien plus les fruits positifs de la victoire que la conversion des âmes et la propagation de l'islamisme. Les lois fondamentales de la guerre sacrée furent violées dans leurs commandements ou dans leurs défenses; on vit se multiplier des alliances politiques ou civiles que le rigorisme des premiers croyants eût certainement réprouvées. Le Djéhad perdit beaucoup de sa ferveur et aussi de sa fureur originelle; des idées de tolérance et d'humanité prévalurent souvent, et ces exceptions commençaient à n'être plus rares.

Il faut dire, toutefois, que, dans cette altération de l'institution du Djéhâd, le goût de l'envahissement violent, l'amour de la proie qu'il avait remué et développé dans la race arabe, furent loin de disparaître ou de décroître. Ces derniers mobiles semblèrent, au contraire, grandir de tout ce que perdaient en énergie les idées purement religieuses. Diverses irruptions, tentées du IXe au XIIe siècle, par les Arabes d'Afrique et d'Espagne, dans le Languedoc et la Provence, et sur le littoral méditerranéen, paraissent uniquement dictées par l'espoir du butin; c'est une série de courses entreprises pour piller les monastères, pour enlever les troupeaux, pour fournir d'esclaves chrétiens les marchés de Grenade, de Tunis, de Ḳaïroân ou du Kaire. Le caractère déjà beaucoup moins sacré du Djéhad, et sa tendance à se transformer en une sorte de brigandage ou de piraterie systématiques, se trahissait naïvement dans cette réponse faite par

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

un envoyé de la dynastie africaine des Béni Arlab à un gouverneur de Sicile, qui lui demandait compte des violations perpétuelles de la foi jurée, commises par les sujets de son maître : « Depuis la mort du commandeur des croyants, Hâroûn el-Rachid, répondit l'envoyé, ceux qui étaient esclaves ont voulu être libres; ceux qui étaient libres ont voulu être riches. »

V.

LE DJÉHÂD PREND UNE NOUVELLE FORME ET DEVIENT PARTICULIÈREMENT MARITIME.

Dans le temps même où le précepte qui commandait la guerre sainte était si imparfaitement observé, et où la lutte contre les infidèles avait moins pour but l'accomplissement d'un commandement divin que la satisfaction d'instincts grossiers, l'islamisme perdait, en Occident, une partie du terrain qu'il avait conquis. Les germes profonds d'anarchie que renfermait en elle la conquête arabe, s'étaient rapidement accrus et développés. Après avoir produit le morcellement en vingt petits États, des puissants kalifats d'Afrique et d'Espagne, ils amenaient, pour l'islamisme, la perte entière de ce dernier pays. Tel était le déclin rapide de la fortune arabe, que le vainqueur de Grenade, Ferdinand, allait, peu de temps après la prise de cette ville, porter la guerre sur la côte africaine et faire trembler, dans leur pays natal, les anciens conquérants de l'Andalousie.

Expulsés de leur terre de prédilection, attaqués dans leurs propres foyers, les musulmans de l'Ouest sentirent la haine du nom chrétien renaître dans leur cœur avec plus de violence que jamais. Mais, dans l'ivresse de la conquête, dans la mollesse et la corruption qui, pour eux, en avaient été la suite, les vertus guerrières qui, d'abord, avaient rendu cette haine si redoutable, s'étaient affaiblies. Moins que jamais, dans l'Ouest, le Djéhâd fut une guerre d'envahissement et de conquête; il ne se manifesta plus que par des courses sans importance sur la côte d'Espagne, ou par une suite de guets-apens tendus vers les parages de Cadix et de Gibraltar aux galions qui, à cette époque, commençaient à apporter à la monarchie catholique les trésors du nouveau monde; ces attaques irritèrent l'orgueil castillan,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et les bandes espagnoles se montrèrent successivement sur presque tous les points abordables de la Barbarie. Elles s'emparèrent des villes principales. Dans les guerres que cette invasion réactionnaire alluma, on retrouva sans doute le Djéhâd, mais mêlé au sentiment de haine si naturel contre l'envahisseur. C'était la défense du sol plus encore que la guerre sainte.

Les musulmans d'Afrique ne se sentant plus de force à résister seuls, même dans leur pays, à ceux qu'ils avaient tant de fois vaincus, s'étaient jetés dans les bras de ces Turcs qui venaient de renouveler en Orient les forces épuisées du primitif islamisme. On sait que le résultat de leur intervention fut l'asservissement des populations qui les avaient appelés et accueillis, la création d'un État fondé sur de nouvelles bases, le rajeunissement, pour un temps, de la foi musulmane, la recrudescence du fanatisme, et surtout de l'amour du pillage.

Fondée par deux corsaires, la régence d'Alger devait garder des traces de l'origine de ses fondateurs; aussi se nommait-elle Dar el-Djéhâd, la ville fondée pour la guerre sainte. Sous les Barberousse et leurs successeurs, le Djéhâd prit cette forme exclusivement maritime qui, après avoir longtemps fait la fortune et la puissance d'Alger, devint enfin la cause de sa ruine.

Au milieu des grandes invasions de l'islamisme, la guerre maritime n'avait joué jusque-là qu'un rôle secondaire. Ce n'est pas que, dès l'origine, les témoignages eussent manqué pour consacrer le mérite et la sainteté de cette nouvelle forme du Djéhâd; du moment où elle avait pu offrir aux hordes arabes des chances nouvelles de succès et d'agrandissement, les traditions n'avaient pas manqué à cet égard. Mahomet, disait-on, avait déclaré que le Djéhâd maritime avait dix fois plus de mérite encore que le Djéhâd terrestre. C'est à cette guerre qu'eût voulu se consacrer, si elle n'eût été femme, Âïchah, l'épouse chérie du Prophète. En 648, on avait vu Moâwiah, l'un des premiers successeurs de Mahomet, faire, accompagné de sa femme, une descente dans l'île de Chypre. Des préceptes et des exemples de si haute autorité ne pouvaient manquer d'exercer une grande influence. Aussi, la guerre maritime recruta-t-elle de nombreux soldats, surtout lorsque l'on put, outre le mérite religieux, en espérer des résultats plus immédiats et plus réels. Les incursions des Arabes du Mareb en Sicile et sur les côtes de la Méditerranée, toujours faites

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

au nom de la religion, avaient eu surtout en vue le pillage; les Turcs, en s'implantant dans la régence, ne firent donc, sous le rapport des courses maritimes, que suivre et agrandir les traces de leurs prédécesseurs.

L'établissement des Turcs fut l'organisation en grand de la piraterie; arrivé là, le Djéhâd n'est plus que subsidiairement un moyen de conquête et de conversion; il est surtout la chasse armée d'une proie facile (1). Il n'a plus rien ou presque rien à démêler avec cette guerre de prosélytisme dont les docteurs de l'islamisme avaient, au temps de sa ferveur, déterminé les règles avec tant de soin. Il rentre dans la catégorie ordinaire de toutes les entreprises de flibustiers entreprenants.

VI.

LE DJÉHÂD EN ALGÉRIE DEPUIS 1830.

Le Djéhâd se trouvait donc, au moment où l'armée française mit le pied en Afrique, réduit aux proportions non plus d'une guerre nationale et religieuse, mais d'une piraterie vulgaire, souvent heureuse, et quelquefois durement punie. L'invasion du sol africain par les infidèles semblait une favorable occasion pour ranimer le vieux fanatisme des populations. Le souverain de la régence, Ḥuçein-Pacha, dut chercher, dans un appel à l'énergie des croyances musulmanes, un de ses moyens de résistance à l'attaque dirigé contre lui par la France. Un nombre assez considérable de contingents arabes, et que quelques-uns ont évalués jusqu'à 20 ou 30,000 hommes, dut se joindre aux troupes régulières du pacha pour la défense de la cause commune; mais là encore on peut croire que l'amour d'un butin probable aux yeux des Arabes vint réchauffer leur zèle religieux. Tel était, on le sait, l'aveuglement de Ḥuçein-Dey sur l'issue de la lutte qu'il avait si follement laissé engager, qu'il vit, lui et les

(1) Lorsque les puissances réunies à Aix-la-Chapelle décidèrent de faire des significations énergiques au Dey d'Alger, celui-ci répondit : « Je consens à ne point troubler le commerce des nations qui n'ont pas encore de représentant auprès de ma régence, mais qu'elles traitent avec moi pour me payer tribut et nous serons de bons amis. Ma religion m'oblige d'en agir ainsi. »

On appelait ces traités avec les Européens Ahd-Amân, pacte de grâce.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

siens, dans l'arrivée de l'armée française, une occasion donnée par Dieu de saisir une proie assurée. Pour n'en rien perdre, il ne mit presque aucun obstacle à un débarquement qu'il pouvait rendre, sinon impossible, du moins très-difficile. Les premiers résultats de ce débarquement ayant été contraires aux espérances de Ḥuçeîn-Dey et des siens, les contingents irréguliers, ralliés à l'appel du Djéhâd, se dissipèrent presque immédiatement. Toute espérance de butin étant perdue, la nécessité de défendre leurs croyances, ou même l'indépendance du pays, ne parut plus sans doute assez forte aux yeux des bandes arabes, pour les contraindre à rester sous des drapeaux que la fortune venait de trahir.

Cependant les circonstances qui accompagnèrent au début l'occupation française, vinrent bientôt leur rendre des espérances qui semblaient à jamais perdues. La mollesse et l'indécision qui se manifestaient à cette époque dans les projets de la France à l'égard de l'ancienne régence, laissèrent penser aux indigènes que le gouvernement ne voulait point une occupation définitive. Cette opinion causa tout d'abord un mal immense, et qui n'est pas encore complétement effacé. Il fut certainement la cause de ces coalitions peu dangereuses, mais souvent renouvelées, qui, dès l'origine, vinrent menacer, aux portes mêmes d'Alger, la domination française. Les preuves les plus nombreuses et les plus frappantes en pourraient être produites. C'est en propageant ces bruits de prochain abandon parmi les tribus de l'intérieur, que le maure Sidi Saâdi ralliait, en 1831, les éléments de la première coalition arabe, et la consistance qu'il parvenait à donner à ces bruits contribuait bien plus que l'ardeur religieuse à concilier des partisans au Djéhâd. Une preuve bien plus énergique encore de l'influence de ces idées se trouve dans la seconde coalition des chefs arabes de la province d'Alger, en 1832. On vit alors un chef richement stipendié par la France, l'aṛâ (agha) el-Ḥâdj Mahî el-dîn, fils d'Ạlî Mbârek, céder tout d'un coup à l'entraînement qui poussait les Arabes à la guerre, et se faire l'un des chefs du mouvement qu'il avait d'abord paru condamner. Et pourtant, dans ce cas même et de son propre aveu, l'aṛâ Mahî el-dîn cédait bien moins à l'ardeur de la foi qu'à la conviction qu'avaient su lui suggérer des hommes plus adroits, du dessein conçu par la France de se retirer de l'Algérie. Peu de temps avant sa défection, il écrivait aux ministres du roi : « Si, » comme nous l'avons entendu dire, vous voulez donner Alger à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» quelque puissance étrangère, le résultat certain et indubitable de » cette cession sera une oppression pire que jamais, le désordre, » la guerre, la mort d'une partie des habitants, la ruine entière de » la contrée. Songez donc à notre sort! Occupez-vous de notre bien, » pensez à tous les maux auxquels vous livrez tant d'êtres faibles et » dignes d'intérêt. Maintenant nous ne faisons qu'un avec vous. De » même que vous avez en France la tranquillité et le bien-être, vous » devez désirer que nous jouissions aussi de ces avantages dans notre » pays. Si vous êtes décidés à nous donner à quelque roi, donnez- » nous du moins un gouverneur pris parmi nous.... »

Les mêmes raisons et les mêmes craintes ont favorisé dans l'Ouest les prétentions ambitieuses d'Ạbd el-Ḳâder. C'est aux hésitations manifestées à cette époque par le gouvernement de France, et au désir d'échapper à une anarchie flagrante, qu'Ạbd el-Ḳâder dut de voir se jeter dans ses bras une portion considérable des tribus de la province d'Oran. Une partie des populations, loin d'être poussées inflexiblement au Djéhâd par les haines fanatiques qu'on leur suppose trop facilement, semblaient, sur beaucoup de points, nous appeler. C'est même sur cet appel des populations indigènes que la France dut occuper Mostaganem, Tlemcen et quelques autres points. Si, à défaut de l'exercice par la France, du droit de souveraineté, nombre de tribus se placèrent sous la domination d'Ạbd el-Ḳâder, les rapides soumissions qui suivirent, en 1836, les expéditions de Maṣḳara et de Tlemcen, prouvèrent combien la domination française, en s'exerçant réellement avec justice et modération, et en rétablissant l'ordre, soulevait peu d'antipathies. Au bout de quelques mois de campagne, l'émîr, dépourvu de moyens énergiques pour contraindre les populations, ne recrutait déjà plus de partisans à la guerre que cependant il déclarait sainte. Le zèle ne parut se rallumer plus tard, que lorsque la création par l'émîr, des forces régulières et mobiles, put faire craindre aux tribus de payer chèrement, dans leurs personnes et surtout dans leurs biens, les suites d'une inertie que l'appel sacré ne suffisait pas à réveiller.

On peut assurer qu'entre les mains d'Ạbd el-Ḳâder, les excitations à la guerre sainte n'étaient qu'un prétexte pour cacher son ambition. En cherchant à réchauffer, parmi les populations qui lui était soumises, les vieux souvenirs de la nationalité arabe et les inspirations du primitif Djéhâd, c'est au profit de sa puissance qu'il entendait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

travailler. La grande insurrection, qui a fait marcher contre nous de si nombreux rassemblements de montagnards et de musulmans de l'Ouest, avait plusieurs causes, parmi lesquelles le zèle pour les intérêts de Dieu était bien loin d'occuper le premier rang. Les chefs voulaient conserver le pouvoir; les Ḳabâïl et les Arabes combattaient pour le sol natal. Avec l'antipathie pour le nom chrétien, on exploitait contre nous la répugnance pour le joug étranger, et les craintes de l'avenir. Qu'on ajoute à cela l'instinct du pillage, passion dominante de ces peuples, et on aura le secret de ces vives résistances, de ces agressions furieuses, que la force d'abord et la sagesse après la victoire sont parvenues à calmer. Il y avait d'ailleurs, dans cette apparente unanimité d'efforts, des populations entraînées, qui ne cédaient au torrent que parce qu'elles étaient faibles, et auraient posé les armes, si elles l'avaient pu faire impunément, la guerre étant contre leurs intérêts. Quand l'étoile de l'émir vint à pâlir, la soumission fut prompte; et de nouveaux soulèvements, même au nom de la religion, sont devenus de jour en jour plus difficiles et plus rares.

Enfin, il est permis d'espérer que bientôt, dans toute la régence, ce mot jadis si magique de Djéhâd, dont le sens est à peine compris des Arabes obéissant à d'autres mobiles, ne présentera plus à leurs esprits que le nom d'une institution emportée par le temps.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

REDDITION

DE

L'ACROPOLE D'ATHÈNES

EN 1827.

(Extrait inédit du *Journal* du colonel Touret, Philhellène français.),

Après la défaite des Grecs auprès d'Athènes dans la plaine qui se trouve entre le cap Colias et Philopapus (1), le 6 mai dernier (1827), et le rembarquement sur les bâtiments grecs de ceux qui avaient échappé au fer des Turcs, le pacha Réchîd profitant de sa victoire, avait forcé le même jour les Hellènes à évacuer toutes leurs positions en avant dans la plaine du Pirée et le Pirée même, pour se borner à la défense de leur camp retranché sur la hauteur du Phalère. — Plusieurs colonnes s'étaient même retirées, pendant la nuit, dans la plaine de Mégare. — Le gouvernement grec connaissant notre position, sachant l'impossibilité dans laquelle nous étions de pouvoir résister et sen-

(1) On appelle ainsi la colline du musée, située au sud de l'Acropole, et sur laquelle sont demeurés debout les restes du monument de Philopapus le Syriaque. (M. D.)

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

tant qu'il ne pourrait avant un long terme venir au secours de la place, avait invité le général en chef M. Church de s'entendre avec les commandants de bâtiments de guerre européens qui se trouvaient dans la mer Égée, pour proposer au pacha Réchid une capitulation en notre faveur.

Le 12 mai (1827) un officier français, envoyé par M. Le Blanc, commandant la frégate française *la Junon*, s'avança du camp des Turcs jusqu'aux avant-postes grecs, pour remettre une lettre du général Church au colonel Fabvier. — Cette lettre portait en substance que pour éviter l'effusion du sang, le massacre général des enfants, des femmes et des vieillards qui étaient dans le fort, et conserver intacts les monuments de l'Acropolis, le général Church, au nom du gouvernement grec, invitait les troupes du fort à se rendre et à accepter les capitulations et conditions du pacha Réchid qui seraient remises par les officiers de la marine française. — Le colonel Fabvier déclara que, n'étant venu dans la place d'Athènes que comme chef auxiliaire, on devait s'adresser aux commandants du fort dont les principaux étaient Mamorony et Grisottis, que c'était à ces derniers à prendre des mesures, qu'il suivrait leurs ordres et exécuterait les dispositions qu'ils auraient prises.

Le lendemain matin une lettre adressée aux commandants du fort, Grisottis et Mamorony et autres principaux chefs, de la part du général Church, fut remise aux avant-postes de la place; elle contenait les mêmes dispositions que celle de la veille et était accompagnée des conditions du pacha Réchid relatives à la capitulation, que faisait passer le commandant Le Blanc (1).

Les chefs du fort ayant pris connaissance des conditions de la capitulation en présence de leurs soldats, elles furent trouvées honteuses pour la garnison d'un accord unanime, et il fut décidé qu'on répondrait au pacha que puisqu'il voulait les armes il pourrait venir les prendre et qu'on remercierait le commandant Le Blanc de son intervention en faveur des Grecs, mais qu'ils étaient résolus à mourir plutôt que de sortir sans armes et à tout attendre des circonstances quoique leur position fût presque désespérée.

Il se passa quelques jours dans ces résolutions; les mensonges

(1) Actuellement vice-amiral, conseiller d'État, préfet maritime à Brest.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

que l'on débitait dans la place, toujours en faveur des Grecs, avaient pour but de maintenir le soldat dans les bonnes dispositions où il se trouvait; il fut envoyé des courriers au camp de Phalère pour avoir des nouvelles certaines dont nous étions privés depuis longtemps. — Nous reçûmes par eux la confirmation de la mort du général Karaiskakis qui déjà nous avait été apprise par les Turcs; nous sûmes qu'on pensait toujours à venir nous délivrer, ce qui ne fit que renforcer notre courage. — Cependant nous voyons journellement arriver des renforts au camp du pacha, le placement de nouveaux postes, l'augmentation de ceux qui existaient déjà, les différents feux que l'on distinguait la nuit dans la ville et dans les jardins d'oliviers nous en étaient de sûrs garants. — La résolution de sortir de la citadelle les armes à la main était plus que jamais le projet des troupes. — Il fut arrêté par les chefs et le colonel Fabvier que 500 palicaris de la garnison seraient payés et resteraient pour garder la citadelle jusqu'au mois d'octobre prochain et que les troupes régulières avec le reste des soldats irréguliers prenant avec eux les femmes et les enfants capables de bien marcher essayeraient de se frayer une route par les armes. M. le capitaine Rocaville, faisant fonction d'officier d'état-major près du colonel Fabvier, fut envoyé comme courrier au quartier général de Phalère pour faire connaître nos intentions et inviter le gouvernement à donner des ordres afin que des bâtiments nous attendissent sur le bord de la mer.

Cette résolution était enfin adoptée, chacun se conformait à ses instructions; le colonel Fabvier avait ordonné à tous les officiers de son corps de tenir leur soldats prêts à tout événement et la sortie fut décidée pour le 24 mai, au soir. Tout le monde était d'accord, rien de notre part ne semblait devoir entraver cette entreprise, quand on vint annoncer au colonel Fabvier qu'un soldat irrégulier qui avait servi autrefois dans la cavalerie grecque, et assez mauvais sujet, venait de passer aux Turcs. — Le colonel contrarié par cette nouvelle voulut ne pas laisser le temps aux Turcs de profiter de cette circonstance et donna immédiatement l'ordre à la troupe de se tenir prête à partir le soir même. Tout était préparé dans le corps régulier pour ce coup de main, mais l'ardeur des Palikaris était bien refroidie; ils dirent même au colonel Fabvier, qu'il pouvait partir seul avec ses soldats, que quand à eux ils ne s'exposeraient pas à une sortie dans un moment où tout paraissait sur pied dans le camp

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ture où les postes étaient doublés. — En face de cette défection, le colonel Fabvier se rendit aux raisons qui lui avaient été alléguées et remit à un autre jour, au grand regret des Philhellènes, une sortie dont les arrangements conciliaient tous les intérêts, sans compromettre le salut de la place. L'expérience du lendemain a prouvé que l'on ne pouvait pas choisir une nuit plus favorable, le déserteur n'avait point eu le temps de donner les renseignements qu'il savait et les Turcs n'avaient pris aucune mesure.

Ce fut le lendemain que l'on vit combien la défection de cet homme avait été funeste; des postes de cavalerie turque furent envoyés de tous côtés, sur le bord de la mer; les brèches des murailles de la ville par lesquelles sortaient nos courriers furent bouchées, la route que nous devions tenir fut hérissée de petits postes, un tambour avec une pièce de canon fut établi devant la porte qui conduit au monastère, porte par laquelle on avait l'intention de passer, et des piquets de cavalerie furent placés à Philopapus et du côté du temple de Jupiter Olympien, près de l'ancien stade.

Toutes ces mesures nous firent voir la difficulté qu'il y aurait à tenter une sortie, les troupes irrégulières ne voulaient plus s'y hasarder et malgré la pénurie de vivres chacun était décidé à tout souffrir et à attendre du temps un changement à notre position.

Elle devint encore plus alarmante quelques jours après; le 28 mai, nous remarquâmes que les vaisseaux qui, la veille, étaient dans la rade de Phalère, avaient mis à la voile et qu'ils se dirigeaient vers l'île de Salamine, et un instant après une fusillade en signe de réjouissance de la part des Turcs, sur les hauteurs de Phalère, nous annonça qu'ils étaient entièrement maîtres de cette position. — Les Grecs, pendant la nuit, avaient fait leur embarquement avec une si grande précipitation qu'ils avaient laissé une partie de leurs canons entre les mains des ennemis dont les feux de joie nous signalèrent ce fâcheux événement.

Cet abandon volontaire d'un point aussi important pour les Grecs, nous fit juger des secours que nous devions attendre d'eux. L'excursion qu'avait faite en même temps le séraskier Reschid Pacha dans les plaines d'Éleusis et de Mégare qu'il avait parcourues sans obstacles, nous donna l'assurance qu'il était maître de tout le pays et nous vîmes enfin que notre salut n'était plus que dans notre courage. Depuis longtemps le blé était épuisé; il ne nous était délivré qu'un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

demi-okke (1 liv. 1/4) d'orge par jour; les mulets qui servaient à moudre le grain étaient mangés, et nous devions avec des moulins à bras moudre nous-mêmes notre nourriture. — Les boulangers n'ayant point de bois ne pouvaient faire du pain et nous étions réduits à pétrir nous-mêmes des galettes avec de la farine d'orge et de les faire cuire sur des plaques de tôle. L'eau qui commençait à manquer nous était distribuée avec la plus grande parcimonie; il n'y avait plus dans la citadelle non-seulement de provisions de bouche, telles que huile, graisse, graines, viande salée dont nous manquions absolument depuis quatre mois, mais encore des plus simples médicaments, de linge, de charpie pour les malades et les blessés. — La poudre, les fusées de bombe, commençaient à manquer totalement.

Dans ces conjonctures désastreuses, il fut convenu qu'on essayerait de renouer les négociations avec les Turcs, mais cependant qu'on chercherait à les faire parler les premiers.—On en était là, lorsque le 30 mai 1827, deux officiers de marine autrichiens venus du brik *le Veneto*, capitaine Cornero, firent demander une entrevue que nous acceptâmes.—Ces messieurs prétendaient qu'ils avaient cru voir des signaux sur le fort, ce qui n'était pas, et finirent par nous laisser entendre qu'ils venaient de la part du pacha pour nous proposer de nouveau une capitulation; ils ne nous cachèrent même pas que le Pacha, pour avoir le fort, ferait des concessions, et que nous devrions prétendre à de meilleures conditions que celles déjà proposées par M. Le Blanc; que la capitulation serait scrupuleusement observée et qu'il serait donné des otages pour en garantir la parfaite exécution.

Les généraux Grisottis et Eumorphopoulos s'opposèrent seuls à ces pourparlers; ils ne pouvaient se persuader qu'une capitulation fût observée par les Turcs, surtout après ce qui s'était passé de la part des Grecs envers les Turcs au Pirée (1), et ils firent une lettre par laquelle ils remerciaient les officiers autrichiens de leur intervention et où ils faisaient connaître leur intention de continuer à se défendre. — Cette lettre ayant été soumise aux soldats, ces derniers la déchirèrent et prétendirent que, puisque leurs chefs ne voulaient point

(1) Quand les Turcs avaient rendu sans capitulation le monastère du Pirée, ils avaient été massacrés par les Grecs au mépris de la foi jurée. (M. D.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

prendre une détermination nécessitée par les circonstances, ils sauraient s'affranchir de leurs ordres, et s'adressèrent au colonel Fabvier, qu'ils chargèrent de leurs intérêts. — Le colonel Fabvier ne voulut d'abord se charger de rien ; mais voyant enfin combien peu il devait compter sur les Palikaris et même sur les soldats réguliers, sans cesse détournés de leur devoir par les irréguliers, dans un moment surtout où toutes les troupes du pacha Réchid étaient réunies, il consulta presque toute la garnison et répondit à M. Cornero que l'intention de la garnison était de capituler et de sortir avec armes et bagages ; mais que les Grecs voulaient, non-seulement la garantie des bâtiments autrichiens, mais encore des Français et des Anglais.— M. Cornero répondit que le Pacha accepterait toutes les conditions proposées, mais qu'il ne pouvait envoyer chercher les bâtiments qui n'étaient point dans les parages du Pirée, que ce serait retarder les négociations et qu'il promettait que la capitulation serait fidèlement observée.

Ces discussions avaient lieu, quand deux bâtiments de guerre français vinrent se montrer en pleine mer ; l'un d'eux était la frégate *la Syrène*, montée par le contre-amiral de Rigny, ce qui produisit une joie universelle dans la forteresse.

Le colonel Fabvier s'adressa immédiatement à l'amiral, en le priant de voir le séraskier Réchid Pacha et de nous faire obtenir les conditions les plus favorables.— L'amiral se rendit le lendemain à Patissia, quartier général du séraskier, et après une entrevue avec lui, il expédia aux avant-postes de la forteresse deux officiers chargés de nous demander quelles conditions nous mettions à la reddition de la forteresse.— Le colonel en fit dresser une expédition qu'il remit aux officiers ; en voici les principaux articles : sortir avec armes et bagages ; — avoir soixante chevaux pour porter les malades, les blessés et les effets ; — que les Turcs évacueraient les postes sur la route que devait parcourir la colonne ; — qu'il serait fourni six beys comme otages pour la sûreté du traité.

Le lendemain la réponse du Pacha nous fut renvoyée par l'amiral. Toutes nos conditions furent trouvées raisonnables à l'exception de ce qui regardait les Athéniens que le Pacha ne voulait laisser sortir que sans armes pour rentrer ensuite avec leur bagage dans leurs maisons d'Athènes ou dans les villages de l'Attique : cette condition avait pour correctif, que dans le cas où la garnison voudrait emme-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ner avec elle les Athéniens, elle le pourrait en abandonnant ses armes, hormis celles qui seraient laissées à quinze hommes de chacun des neuf capitaines qui signeraient la capitulation.

Les chefs de l'Acropolis répondirent que ce serait pour la garnison lâcheté trop grande d'abandonner, dans un moment aussi critique, les Athéniens qui avaient partagé avec elle les fatigues et les souffrances d'un siége de dix mois, que les troupes étaient décidées à n'abandonner aucune partie de leurs armes et qu'ainsi le fort continuerait à se défendre.

A cette lettre, l'amiral répondit que le pacha laissait à la garnison l'alternative de sortir sans armes avec les Athéniens, ou avec ses armes et sans les Athéniens; qu'il ne voulait accéder à d'autres conditions; qu'il serait inutile d'en demander; qu'il avait fait (lui l'amiral) tout ce qui dépendait de lui pour obtenir de meilleures conditions, mais qu'il craignait fort que l'amour-propre du pacha, peu ménagé, ne le décidât à attendre du temps et des circonstances la reddition de l'Acropolis.

On se préparait donc des deux côtés à reprendre les hostilités, quand, deux heures après la réception de la lettre de l'amiral, on en reçut une autre qui annonçait que le pacha se décidait à laisser sortir la garnison avec les armes et les Athéniens et que le lendemain il (l'amiral) enverrait les articles de la capitulation pour être signés par les chefs de l'Acropolis, qu'il les ferait ratifier par le pacha, et qu'on devait se préparer au départ, qui aurait lieu immédiatement

Le lendemain, 4 juin 1827, M. de Rigny se présenta lui-même avec quatre beys turcs aux avant-postes. Il fut introduit dans la demeure du capitaine Mamorony, où tous les chefs du fort étaient rassemblés. On procéda à la conclusion des articles du traité de capitulation. — Le général Grisottis voulait que l'on payât l'orge que les Grecs laissaient dans la forteresse, et cela, pour ses intérêts particuliers, puisqu'il en avait acheté une grande partie à son compte; les autres chefs lui firent observer que cette condition pourrait faire croire que la citadelle avait été vendue, et elle fut rejetée. — Il demanda ensuite que le pacha fit retirer ses troupes d'un rayon de sept lieues, ce qui parut tellement absurde que l'amiral se retira en leur conseillant pour la dernière fois de bien réfléchir aux suites de ces prétentions déplacées, et que, dans le cas où les choses ne seraient pas terminées le lendemain, il mettrait à la voile et retirerait son in-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tervention. Le général Grisottis voulut encore entraver les négociations en demandant la garantie du commodore Hamilton, mais il fut ramené à la raison par les autres chefs, et la capitulation fut enfin signée.

Le 5 juin 1827, au matin, deux beys envoyés par le pacha vinrent prendre connaissance des lieux; ils examinèrent les mines que l'on avait commencées pour faire sauter la citadelle en cas de sortie les armes à la main, et virent qu'elles n'étaient point chargées, ainsi qu'on les en avait prévenus. Ils visitèrent les citernes, vides d'eau, il est vrai, mais qui n'étaient pas détériorées; le puits leur fut montré intact. Ils prirent possession de tous les lieux fermés, sur lesquels ils appliquèrent le sceau du pacha; ils prirent le compte des pièces d'artillerie et des mortiers qui étaient dans la place : cette inspection faite, on se prépara à partir.

Le fossé que nous devions passer avait été évacué, mais comme Philopapus était garni d'un grand nombre de troupes, les Grecs demandèrent que la majeure partie en fût envoyée à Patissia, ce qui fut exécuté. — Les chefs grecs ne trouvant donc plus d'obstacles à leur sortie, les femmes, les enfants, les vieillards, les malades et les blessés, précédés d'une colonne de Palikaris, ouvrirent la marche; la troupe irrégulière se dirigea ensuite sur deux colonnes, et le colonel Fabvier, à la tête des troupes régulières, forma l'arrière-garde. — L'amiral de Rigny, accompagné de quelques officiers de son état-major, était au milieu de la garnison, afin de maintenir, de sa présence, l'exécution du traité; les beys, donnés comme otages, escortaient à cheval les différentes colonnes grecques. Après une marche d'une heure et demie, nous arrivâmes au cap Colias, où l'amiral et M. Cornero avaient fait venir leurs bâtiments, puisqu'aucun navire grec n'avait voulu venir nous chercher. L'embarquement se fit avec la plus grande promptitude. — Les Palikaris et les familles furent mis sur les bâtiments autrichiens et français. L'amiral prit à son bord le corps régulier et le colonel Fabvier. Du pain et du vin avaient été apportés au rivage par les soins de l'amiral; on ne peut se faire idée avec quel empressement et quelle avidité on se jeta sur cette nourriture dont on était privé depuis si longtemps. La joie d'être sortis de la forteresse d'une manière aussi merveilleuse pour les Grecs, fit un tel effet sur quelques-uns, que trois d'entre eux moururent subitement; ce ne fut certes pas faute d'argent, car

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

leurs ceintures, pleines d'or, contrastaient singulièrement avec celles du corps régulier qui, alors comme aujourd'hui, étaient presque toutes vides. Sans l'amiral, la capitulation n'aurait jamais été signée, et l'expérience nous a prouvé qu'un séjour dans la citadelle, possible encore pendant deux mois au plus, ne l'eût pas sauvée.

M. de Rigny nous fit débarquer la même nuit dans l'île de Salamine, au rivage d'Ambelaké; deux jours après, par les soins du colonel Fabvier qui nous envoya d'Égine les bâtiments nécessaires, nous fûmes transportés à Mékania où s'est arrêté le corps régulier.

Au moment de la capitulation, la place avait trois mortiers, dont un seul pouvait servir, trois pièces de canon, une de 16 et deux de 26. — La poudre qu'on faisait dans la citadelle était si mauvaise, qu'elle ne chassait pas les projectiles à moitié de la distance que les Turcs atteignaient. — On a dit que la citadelle était approvisionnée pour trois mois de vivres et de munitions, que le colonel Fabvier avait vendu la forteresse, que M. de Rigny avait traité l'affaire pour le pacha, tout cela est un tissu de calomnies.

Lors de l'évacuation de la citadelle d'Athènes, quelques soldats turks sortirent des rangs pour se porter sur la colonne grecque : Réchîd Pacha les fit immédiatement décapiter.

(*Communiqué par* M. Maxime DU CAMP.)

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

LA

CRISE FINANCIÈRE DE L'ALGÉRIE

EN 1846.

Au commencement de 1846, une crise financière des plus intenses a tout à coup arrêté l'essor déjà considérable qu'avaient pris les affaires en Algérie. Plusieurs maisons de banque de Paris et de Marseille ont été gravement lésées par les déconfitures nombreuses qui se succédèrent alors sur la place d'Alger. Grossis par la distance, ces faits n'ont été appréciés, en France, que d'une manière confuse. Ils ont jeté la défaveur sur les entreprises à tenter en Algérie, et la métropole a presque entièrement fermé son crédit à la colonie. Aujourd'hui encore, après des efforts de tous genres et la plus louable activité, soit de la part de l'administration, soit de la part des particuliers, la situation n'est pas complétement rétablie.

Il nous a paru qu'une analyse sommaire des causes de cette crise aurait un caractère d'utilité incontestable, si, comme c'est notre conviction, il en doit ressortir que les désastres qui ont frappé les spéculateurs venus en Algérie pour chercher fortune, loin d'avoir été provoqués par des causes inhérentes à la nature du pays, à l'ordre qui le régit, ont été uniquement le résultat de l'excessive imprudence avec laquelle les affaires avaient été engagées.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

La marche des affaires en Algérie fut très-lente pendant les douze premières années qui suivirent la conquête (1830 à 1843) : la prolongation et l'acharnement de la lutte contre les Arabes, l'incertitude de l'avenir, la possibilité de l'abandon, ou tout au moins d'une occupation restreinte, devaient rendre les esprits timides.

Cependant la situation générale, durant cette période, fut relativement prospère, et l'Algérie donne lieu à cette curieuse remarque, que les fortunes n'y furent jamais plus solidement assises que dans ces temps où les prévisions de l'avenir semblaient être le plus à redouter pour elles.

A dater de 1843 s'ouvre une nouvelle ère. Le raffermissement de la paix étend au loin la sécurité, la prise de la Zmala d'Abd el-Ḳâder, puis, bientôt après, la glorieuse bataille d'Isly, gagnent l'intérêt et la sympathie de la France à l'Algérie; les capitaux ne tardent pas à se porter vers la colonie. Les déclarations solennelles du gouvernement, les mesures qu'il adopte, stimulent l'activité, fondent la confiance en l'avenir : la ville d'Alger est dotée d'un vaste port et d'une enceinte de fortifications à l'abri de laquelle elle pourra désormais se développer; un système de colonisation est mis à exécution dans le Saḥel d'Alger et la plaine de la Métidja; enfin les encouragements donnés à l'émigration amènent une population nombreuse.

Mais l'influence de ces heureux événements, les efforts du gouvernement, échouent devant l'esprit de spéculation qui s'empare alors des colons. Au détriment de toute création utile, les précieuses ressources que l'Algérie doit à sa récente gloire militaire sont exploitées par l'agiotage; des spéculateurs, avides seulement de gains faciles et prochains, escomptent cet avenir qui ne demandait, pour grandir, que des efforts intelligents et persévérants.

La propriété tombe dans la confusion par la multiplicité et l'irrégularité des transactions dont elle devient l'objet.

L'industrie du bâtiment se ruine par l'exagération de ses entreprises, par la témérité avec laquelle elle accepte les plus lourdes charges.

Des transactions usuraires amènent rapidement l'entière immobilisation des capitaux; et, la création, par les maisons de banque, de valeurs fictives, achève de tarir les ressources financières et de ruiner le crédit.

Ces spéculations aventureuses sur la propriété, sur les construc-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tions, sur le numéraire et le crédit, sont les causes principales de la crise qui pèse encore aujourd'hui sur l'Algérie · c'est leur histoire que nous avons à retracer. Des circonstances fortuites sont venues, plus tard, compliquer cette situation, nous aurons à les énumérer.

DE LA PROPRIÉTÉ.

On a beaucoup écrit sur la propriété en Algérie. Les ordonnances qui l'ont sauvée de l'anarchie dans laquelle elle était tombée, ne pouvaient atteindre leur but sans recourir à des remèdes très-énergiques. Elles ont ainsi fourni à la malveillance un texte inépuisable. Malgré le peu de bonne foi dont cette polémique était empreinte, elle a eu à la longue pour résultat de faire connaître plus que tout autre cette question de la propriété en Algérie. Notre tâche s'en trouve abrégée. Une législation qui du chaos a fait sortir l'ordre n'a d'ailleurs pas besoin d'être défendue; nous nous bornerons donc ici au simple historique d'une situation dont le retour n'est plus à craindre.

Dès l'origine de notre installation dans le pays, les indigènes, persuadés que la domination française disparaîtrait comme les invasions espagnoles qui l'avaient précédée, montrèrent le plus grand empressement à céder aux Européens leurs propriétés, ils comptaient les recouvrer prochainement, après nous avoir chassés des villes que nous occupions. La facilité de ces contrats, la modicité des prix d'acquisition déterminèrent, de la part des colons, le même empressement à acquérir.

Mais la plupart de ces transactions étaient de véritables loteries. La vérification des contenances vendues était impossible sur un sol où campait encore l'ennemi : les titres dont on devenait possesseur, presque toujours irréguliers ou insuffisants, étaient souvent entièrement falsifiés.

La propriété de ces immenses étendues qui couvrent le Sahel et la vaste plaine de la Métidja passa ainsi des mains des Arabes dans celles des Européens. Ce fut le temps de ces acquisitions premières depuis nommées *achats en première main* pour les distinguer de ces acquisitions successives qui se sont opérées dans la suite entre Européens.

En ces premières mains, la propriété, bien que déjà vicieuse, pouvait encore s'asseoir et se régulariser. Il était facile encore de remon-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ter à son origine. Si chacun eut reconnu et liquidé sa position, on eût évité la confusion qui naquit, dans la suite, de transmissions successives aussi irrégulièrement faites que l'avaient été les premières acquisitions. Mais de 1842 à 1843, l'entier affermissement de la conquête avait déterminé un mouvement de hausse considérable dans la propriété et l'on ne songea qu'à revendre pour opérer de nouveaux achats, réaliser de nouveaux gains. Ces valeurs immobilières, successivement acquises des mains des indigènes et s'élevant à un chiffre considérable, devinrent alors l'objet de transactions si multipliées qu'elles entrèrent presque toutes en même temps dans la circulation (1).

La situation cependant, au moment où l'esprit de spéculation envahissait la colonie, était loin de présenter les chances de gains offertes dans l'origine aux acheteurs en premières mains. Une rente de 1,000 à 1,200 fr. et un pot-de-vin de 20 à 25,000 francs étaient déjà exigés en payement de haouchs, fermes incultes dont la superficie n'atteignait point 400 hectares et qui, quelques années avant, avaient pu être acquis pour une somme capitale de 1,000 francs. Il y avait enfin d'autant plus d'imprudence à s'engager dans des spéculations à la hausse sur de tels immeubles que pour être mis en produit, ils eussent exigé de plus l'avance d'une somme bien plus considérable encore.

Mais les bénéfices réalisés par les premiers acquéreurs, l'élévation continuelle du taux vénal de la propriété avaient exalté toutes les imaginations. On pouvait raisonnablement concevoir de magnifiques espérances à une époque où les ressources arrivaient abondamment dans un beau pays que la fertilité de son sol, sa situation heureuse appellent un jour à de grandes destinées agricoles et commerciales : ces espérances légitimes avaient accrédité les illusions les plus folles.

On se reprochait d'avoir été trop timide dans les premiers temps :

---

(1) On ne saurait comprendre comment cela put avoir lieu dans un pays presque dénué de capitaux, si l'on ne remarquait que ces transactions immobilières étaient en Algérie facilitées par un mode de contrat particulier au pays : le mode d'achat à rente. Les prix de vente étant d'abord extrêmement minimes avaient pu être payés en capital, puis, moyennant le payement d'un pot-de-vin et l'avance d'une annuité ou d'un semestre de la rente constituée sur le sol, on devint en Algérie propriétaire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

« *Si j'avais su, si j'avais osé*, » se disait-on. Pourquoi s'appliquer à l'amélioration foncière des propriétés en les rendant susceptibles de produits permanents qui en fixassent la valeur réelle? le temps devant amener de lui-même la plus-value du sol, les plus adroits cherchaient seulement à réaliser sur les transactions un bénéfice du jour au lendemain.

Le courtage devint la profession la plus lucrative. Il s'établit sur la place du gouvernement un véritable marché à l'encan des immeubles. Une foule d'Européens, des juifs et même quelques maures y stationnaient; on cédait, on acquérait de la main à la main une ferme, sans l'avoir vue; les cimetières indigènes, sur lesquels pesaient des prohibitions, se vendaient sans difficulté; on achetait les biens séquestrés par l'État sur la tête des indigènes et, tandis que l'on persuadait à ceux-ci que leurs propriétés ne seraient jamais restituées, on escomptait les chances de mainlevée que l'on pensait d'ailleurs devoir être plus assurées lorsque ces immeubles se trouveraient dans les mains des Européens. On mit enfin *en cours de bourse* les droits éventuels à des indemnités dues par le gouvernement par expropriation ou dépossessions temporaires.

La spéculation était du reste complétement aveugle : telle propriété couverte de palmiers nains, d'une exploitation impossible, était souvent plus recherchée que telle autre dont le sol riche et facilement arrosable pouvait, par la seule récolte des foins, rembourser le prix d'achat.

Enfin, à la faveur de l'entraînement général des vendeurs purent continuer les traditions peu scrupuleuses laissées par les *achats en premières mains* et transmettre des titres faux ou invalidés par l'émigration des titulaires indigènes.

De cet agiotage effréné naquit une telle confusion dans la propriété que l'ordonnance royale du 21 juillet 1846 dut, pour y mettre fin, prescrire la révision et l'homologation de tous les titres. On ne saurait du reste mieux décrire cet état anarchique dans lequel tomba la propriété que par les termes mêmes de l'exposé des motifs qui précède cette ordonnance. Il suit de là, dit ce document :

« Que l'État et les particuliers ignorent également ce qui leur appartient;

» Que les colons sérieux n'osent entreprendre des travaux d'avenir sur des propriétés contestables;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Que l'administration ne sait où trouver des lots concessibles pour les capitalistes et les travailleurs qui en demandent ;

» Que l'étendue du sol ne suffirait pas pour représenter les superficies énoncées dans les contrats d'acquisition ;

» Qu'enfin la situation n'est bonne que pour l'agiotage qui en voudrait le maintien pour trafiquer de titres illusoires. »

Au milieu de ce désordre cependant, malgré l'incertitude des titres, la valeur vénale de la propriété s'était accrue dans une telle disproportion avec sa valeur réelle qu'un rapport de la chambre de commerce d'Alger atteste : « Que des terrains incultes, situés au fond de la Métidja se sont vendus plus cher que des terres de bon rapport sises en France. » Cette situation, à coup sûr sans précédents, a entraîné l'avilissement complet de la propriété et avec elle la ruine des spéculateurs. Il n'en pouvait être autrement et les ordonnances de 1846, auxquelles on attribue la dépréciation des valeurs immobilières, s'appliquaient à des faits déjà consommés.

DE L'INDUSTRIE DU BATIMENT.

L'industrie du bâtiment, très-heureuse dans ses débuts en Algérie, où elle trouva des besoins à satisfaire pour l'installation de l'armée, très-prudente d'abord dans ses spéculations, a été plus tard conduite à sa ruine par l'exagération de ses entreprises, par sa témérité à assumer sur elle les plus lourdes charges.

De 1842 à 1843, l'accroissement considérable du chiffre de la population, la création de villages dans le Sahel, le peuplement de Boufarik dans la plaine, la réédification de Blidah, lui donnèrent une extension inattendue. La rareté des logements dans les villes, en peu de temps, devint excessive ; par suite les prix de location et de vente des immeubles construits s'élevèrent subitement entre les mains des premiers constructeurs à un taux qui leur fit réaliser des bénéfices imprévus. Afin de pourvoir aux besoins nouveaux dont on s'exagérait l'importance, de grands travaux furent entrepris sur tous les points à la fois. A Alger la masse des bâtiments en construction eût bientôt comblé l'enceinte des murs devenue trop étroite pour l'activité déployée ; et au faubourg Bab-Azoun, plus spacieux que l'ancienne cité maureaque, s'élevèrent alors ces bâtisses du modèle de celles de nos plus grandes villes de France et qui sont encore aujour-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

d'hui inhabitées. Il se produisit enfin dans l'industrie du bâtiment une situation qu'on ne saurait considérer sans étonnement et dont les chiffres suivants peuvent seuls donner une idée exacte.

Des ouvriers, dépourvus de toute avance, commençaient leurs travaux au moyen de capitaux empruntés sur billets à 3, 4 et jusqu'à 5 pour 100 par mois, ils ne s'exonéraient d'une partie de ces lourdes charges, par un emprunt hypothécaire à 12, 15 ou 16 pour 100 l'an, que lorsque l'édifice était parvenu au point où il pouvait offrir un gage au bailleur de fonds. Cependant, tout en construisant à des conditions aussi onéreuses, ces entrepreneurs improvisés réalisaient encore un bénéfice considérable, par le seul fait du mouvement de hausse qui doublait chaque année la valeur vénale des terrains à bâtir et des immeubles construits. Ils trouvaient enfin à vendre leur bâtiment à raison de 12 pour 100 du prix de revient.

Cette plus-value acquise par les terrains à bâtir fut telle, de 1844 à 1846, que le prix de certains lots sis au faubourg Bab-Azoun et qu quatre ou cinq ans avant, se payaient au capital de 5 fr. le mètre, arriva successivement au taux de 10, 15, 20 et 25 fr. de rente le mètre carré. Les terrains du centre de la ville se vendirent jusqu'à 50 fr. de rente le mètre; ceux des banlieues, à distance d'un kilomètre de rayon d'Alger, décuplèrent leur valeur primitive.

Il en fut ainsi tant que les constructions élevées, bien que nombreuses, ne répondirent pas aux besoins des nouveaux arrivants, au développement du commerce et de l'aisance factice que procurait l'essor des spéculations de tout genre; les prix de location et de vente, loin de fléchir, augmentèrent sans cesse.

Cependant la prodigieuse activité des constructeurs devait hâter le moment où l'équilibre rétabli entre les besoins et les nouvelles ressources locatives, la valeur toute accidentelle des immeubles redescendrait au taux de leur valeur réelle et intrinsèque.

Cette appréhension était d'autant plus imminente pour les entrepreneurs, qu'ils construisaient à des conditions rendues toujours plus onéreuses par le fait même de l'ascension si prompte du prix des terrains à bâtir. Ils avaient pu bénéficier en vendant leurs constructions pendant la hausse, mais la baisse venue devait laisser en leurs mains des charges ruineuses.

Or, cette dépréciation naturelle, inévitable, que la valeur exagérée des terrains à bâtir et des immeubles construits devait subir, quel-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

ques-uns la pressentaient bien, mais en général, on l'espérait graduelle, surtout on la croyait moins prochaine, et par une réaction ordinaire, elle fut tellement rapide, qu'elle amena la ruine de tous les entrepreneurs de bâtiments.

L'histoire des spéculations sur le bâtiment est à peu de chose près, on le voit, celle de la spéculation sur la propriété. Il y a eu la même imprévoyance de la part des entrepreneurs ; ils ont tout à coup donné à leur industrie une extension inconsidérée. Mais, du moins, ces hommes utiles sont, dans leur ruine, restés dignes d'intérêt, leurs travaux ont enrichi la colonie de valeurs immobilières considérables.

DE LA BANQUE.

Il faut nécessairement suivre, dès l'origine, le commerce et la banque dans leurs opérations, pour arriver à une appréciation approximative des ressources financières léguées par la première phase des affaires en Algérie à la période suivante, durant laquelle, les spéculations sur le numéraire et le crédit ont eu l'influence la plus désastreuse.

L'unique aliment financier en Algérie fut pendant longtemps le budget des dépenses de l'État dont le chiffre s'élevait déjà en 1840 à 100,000,000 de fr. environ, pour les services civils et militaires; mais dans un pays encore improductif et absolument réduit au commerce des importations (1), il ne restait de ce numéraire qu'une très-faible partie : la différence du prix d'achat des denrées demandées à la France par le commerce algérien, au prix de vente qu'il en retirait sur place, en un mot le bénéfice réalisé.

On ne saurait donc évaluer à un chiffre considérable les gains capitalisés par le commerce de 1830 à 1840. L'entreprise des fournitures de l'armée a toujours été très-lucrative, les affaires commerciales ont été de tout temps fort liquides; mais les maisons d'Alger n'étaient dès lors, comme la plupart aujourd'hui, que des commandites du commerce marseillais avec lequel elles avaient inventaire à établir en fin d'année. D'ailleurs, le commerce n'acquit une certaine

(1) Le chiffre des importations était déjà de 80,000,000 en 1841 ; le chiffre des exportations en 1837 est seulement de 2,220,697 fr.; il s'élève en 1839 à 4,250,995 fr., pour retomber en 1841 à 2,431,307 fr. — Les peaux, le corail y figurent en première ligne, puis viennent les laines, les cires et les sangsues.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

importance quà partir de 1840. Avec l'élévation graduelle du chiffre de la population qui vint élargir ses débouchés, son capital et ses gains s'accrurent, et il put seulement alors disposer d'un numéraire suffisant pour entreprendre quelques affaires de banque.

A la même époque, les consuls des différentes nations et quelques banquiers obtinrent en France des capitaux et installèrent de petits comptoirs d'escompte. Le taux élevé de l'intérêt demandé aux emprunteurs rendait très-profitables ces nouvelles opérations. Jusqu'en 1843, on n'osa cependant s'y livrer qu'avec une réserve extrême, on ne s'aventurait qu'en sondant le terrain, comme il convenait dans une colonie nouvelle, où l'expérience était à acquérir.

Telles étaient donc les ressources financières de la colonie qui demeurèrent ainsi très-restreintes jusqu'à l'époque (1842-1843) où la pacification définitive du pays, le retentissement des succès de l'armée d'Afrique, eurent pour heureux effet de mettre en lumière la sécurité dont jouissaient les colons en Algérie.

Dans ces jours de prospérité, chaque courrier amenait de petits capitalistes; c'est alors aussi que la multiplicité des transactions immobilières et industrielles éleva bientôt le chiffre des affaires hors de toute proportion, on l'a vu, avec les besoins existants.

Ce chiffre exorbitant était-il du moins en rapport avec l'accroissement du crédit et des ressources financières de la colonie?

Évidemment non. — La suite des opérations financières, que nous allons exposer, le démontrera clairement. — Nous verrons à l'aide de quels moyens fictifs les banquiers d'Alger parvinrent à alimenter la place de numéraire jusqu'à la fin de 1845.

Des placements hypothécaires sur des maisons de ville, des achats de rente, des prêts à réméré, mais surtout l'escompte des billets, étaient les seules opérations de banque en usage en Algérie. Les nouveaux venus, trouvant établi ce mode d'emploi de capitaux, suivirent exactement la marche adoptée par leurs devanciers.

Or, examinons très-attentivement la *nature* des valeurs livrées à l'encaissement des banquiers; on y découvre tout d'abord la source des mécomptes.

Parmi elles, peu ou point de *valeurs commerciales :* le commerce, borné en Algérie à des ventes, opérait alors ses remboursements en France, au moyen de bons payables à Marseille et fournis par le trésor.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Elles avaient donc pour seule origine :

1° Le règlement de ces nombreux *pots-de-vin* qui étaient stipulés dans tous les *contrats d'acquisition immobilière* : très-souvent, en effet, ils étaient payés en billets à échéance, surtout quand l'acquéreur était un ouvrier; on acceptait facilement ces valeurs; tant de personnes s'étaient déjà si promptement enrichies!

2° Ou bien, *le payement de termes échus de rentes dues pour prix d'acquisitions* au même titre : les acquéreurs engagés dans une foule de spéculations semblables ne pouvaient toujours solder argent comptant; beaucoup même réservaient pour de nouvelles opérations leur numéraire disponible;

3° Enfin, une grande quantité de ces valeurs représentaient *les avances faites à 3 pour 100 par mois* (36 *pour 100 l'an*) *aux entrepreneurs de bâtiments.*

La somme totale de ces diverses séries de billets s'élevait à un chiffre énorme, sans cesse augmenté par des renouvellements. A l'échéance, si le souscripteur ne pouvait payer, ce qui arrivait fréquemment, on lui accordait la faculté de renouveler moyennant une aggravation du taux de l'intérêt, prise en dedans de la nouvelle obligation; chaque renouvellement élevait ainsi de plus en plus le taux de cet intérêt, auquel s'ajoutait encore un droit de 1 ou 1/2 pour 100 de commission.

Telle était la nature des valeurs reçues à l'escompte.

C'est ainsi que fut créée et qu'on laissa s'accroître, avec une rare imprudence, la circulation du papier sur la place d'Alger.

Une telle situation devait amener la ruine des souscripteurs de ces effets, qui, par suite d'un déplorable usage, celui de se prêter mutuellement des signatures de complaisance, ne représentaient plus en réalité qu'un seul intérêt.

Elle devait amener, sinon la ruine de la colonie, du moins l'entière immobilisation de ses capitaux.

En effet, on a déjà remarqué qu'une partie très-notable du numéraire s'était immobilisé, dès son arrivée dans la colonie, par des placements sur hypothèque et des achats de rentes immobilières; les capitaux mobiliers et flottants, réservés pour l'escompte, étaient entraînés aussi à une prompte immobilisation par la nature des valeurs contre lesquelles ils étaient échangés; car ces valeurs n'étaient autres, en définitive, que de véritables bons hypothécaires;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sur le taux usuraire des prêts, l'usage des renouvellements successifs avec aggravation continuelle de charges, devaient, en ruinant les emprunteurs, contraindre les prêteurs à se rembourser par l'expropriation des immeubles, seule garantie des créances.

Ainsi, d'une part, la nature des affaires commerciales tendait à ramener constamment en France la plus grande partie du numéraire versé dans le commerce; de l'autre, les capitaux mobiliers et flottants s'épuisaient rapidement dans les mains des banquiers par l'immobilisation.

Une période de dix-huit mois suffit pour les absorber, et, sous peine de laisser les affaires s'arrêter, dès le commencement de 1843, il fallut trouver de nouvelles ressources. Liquider, eût été sans doute préférable; la banque, à cette époque, le pouvait faire encore sans déficit trop considérable. Mais comment renoncer à ces prêts que la différence du taux élevé (18 pour 100 en moyenne) de l'intérêt en Algérie, avec la valeur comparativement très-faible de l'argent en France, rendaient si lucratifs? Le vertige qui tourmentait l'esprit des spéculateurs et des constructeurs ne laissait pas aux banquiers assez de clairvoyance pour les déterminer à une semblable résolution. On eut recours au moyen le plus désastreux.

Ce fut la création de valeurs fictives.

Les banquiers émirent une grande quantité de papier sur la place, en se prêtant mutuellement des endos. Ce papier fictif, collusoire, expédié par les maisons d'Alger à leurs commettants en France, y était échangé contre de bonnes valeurs sur Paris et Marseille; ces valeurs, préférées par le commerce algérien aux bons du trésor à dix jours, mode de payement incommode et onéreux, étaient remises aux négociants d'Alger contre encaissement de leur numéraire. A l'échéance des effets émis sur la place, on les renouvelait, grâce à l'imprudente facilité des maisons de France, et à quelques changements dans leur teneur et leur endos.

De cette manière, le numéraire du commerce, détourné des caisses de l'État, vint créer un nouvel aliment à la spéculation et s'immobiliser dans la colonie au détriment des maisons de France qui, la crise venue, firent d'énormes pertes.

De pareilles opérations ne devaient-elles pas amener une crise ruineuse, alors même que les désordres de la spéculation immobilière, l'exagération des constructions n'eussent pas été d'assez puis-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sants dissolvants pour jeter le pays dans les désastres auxquels nous avons assisté?

Qui ne sait que les valeurs du crédit s'avilissent par une émission surabondante. En Algérie, la représentation des valeurs émises par les banquiers, entre eux, n'existait même pas; car on ne saurait considérer comme un gage suffisant de ces valeurs, les immeubles restés entre leurs mains après l'immobilisation de leurs premiers capitaux : ces immeubles étaient montés, par l'effet de l'agiotage, à un taux factice et beaucoup au-dessus de leur valeur réelle; d'ailleurs, la *somme totale du capital fiduciaire* mis en circulation par les maisons de banque d'Alger excédait de beaucoup cette prétendue garantie, prise telle quelle, c'est-à-dire le taux conventionnel et exagéré de ces immeubles, considérés en masse. Sa réalisation était impossible, et on peut le dire hardiment, il y a eu plus que de l'ignorance et de l'incapacité dans le fait des spéculateurs qui, dans la période de 1843 à 1846, s'étaient abattus sur l'Algérie.

Les années 1845 et 1846 furent de plus marquées par des circonstances malheureuses. Une invasion de sauterelles détruisit les récoltes avant l'épiage des grains; une épizootie survint ensuite qui décima les troupeaux. Les hostilités venaient d'être reprises; de nombreuses razzias appauvrirent les indigènes partout où le mouvement insurrectionnel avait appelé une répression désastreuse, mais nécessaire. Dans les contrées où la paix leur avait permis les labours, l'insuffisance des pluies durant l'automne et le printemps suivant, les ruinèrent pendant les deux campagnes de 1845 et 1846. Enfin, la détresse des Arabes devint telle sur tous les points de l'Algérie, que l'État dut pourvoir à l'approvisionnement nécessaire à leur subsistance et aux ensemencements.

Il semble que ces deux années de mauvaises récoltes devaient être faciles à traverser pour la population européenne, s'élevant au chiffre maximum de 100,000 consommateurs, disséminée sur un vaste littoral qu'approvisionne presque exclusivement et avec abondance, en temps ordinaire, le commerce maritime; mais cette époque coïncida avec la disette générale en Europe, avec le malaise qui existait en France, d'où il avait fallu exporter des sommes considérables pour les achats de grains, où l'immense développement donné aux chemins de fer avait absorbé les capitaux disponibles. C'étaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

enfin Paris et Marseille, seuls comptoirs ouverts à l'Algérie, qui souffraient le plus de leur rareté. L'approvisionnement des céréales, nécessité partout à la fois, rendait excessive la cherté du frêt des bâtiments et les éloignait d'un port aussi secondaire que celui d'Alger; encombré l'année précédente, il restait désert alors. La détresse des Arabes laissait vides les marchés de l'intérieur et privait ainsi les négociants de produits exportables; presque délaissés, en même temps, de leurs commanditaires, ils ne recevaient que des demandes de fonds pour les engagements antérieurs.

La disette des grains fut donc très-vivement sentie sur toutes les parties du territoire algérien : le prix des farines de provenance française s'éleva à 70 fr. la balle de 120 kil.; la taxe du pain dit français monta à 1 fr. les 2 kil.; les blés indigènes se vendaient de 30 à 36 fr. le quintal; la taxe du pain indigène fut longtemps, à la boulangerie modèle d'Alger (1), de 80 cent. les 2 kil.

En résumé, il résulta des désastres agricoles de l'année 1845, de la pénurie des récoltes de l'année 1846, une perturbation momentanée dans les moyens de subsistance de la colonie; la crise de France réagit par le renchérissement des denrées d'importation, elle restreignit les ressources déjà bien épuisées de son crédit.

Dans la situation anormale des affaires en Algérie, une crise financière était inévitable; le premier échec public devait être le signal de la dépréciation des valeurs sur lesquelles on spéculait depuis deux ans; la disette, la guerre furent les événements qui précipitèrent sa venue.

Telles sont les causes principales ou secondaires de la crise qui pèse sur l'Algérie. Elle s'est progressivement étendue d'Alger à Blidah et dans la province d'Oran : partout enfin où la spéculation avait pris la place des affaires sérieuses, mais là seulement.

Examinons la situation toute particulière qu'elle a produite.

En temps de crise simplement financière, la propriété, si elle est certaine et bien assise, si elle représente un fonds de capitaux accumulés et fixés au sol sur des valeurs immobilières considérables, la propriété, disons-nous, devient, pour ainsi dire, le contre-poids des valeurs

(1) Fondée par M. Brokwell, inventeur de procédés précieux pour la manutention des farines indigènes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

mobilières et flottantes; son taux s'élève en raison de la dépréciation des capitaux mobiliers; elle arrête même leur dépréciation, car, dans toute situation normale, elle en est la garantie, et à mesure que disparaissent et s'effacent les causes de gêne ou les craintes, l'équilibre se rétablit entre les différentes branches de la richesse publique: la confiance renaît d'autant plus vive, le cours des affaires reprend avec une activité d'autant plus grande que la société a fait l'épreuve de sa force.

En Algérie, la propriété était au contraire incertaine dans ses limites, contestable dans sa possession. Immobilière par sa nature immuable de bien-fonds, elle ne représentait en réalité qu'une valeur mobilière et spéculative, c'est-à-dire une rente et non un capital; une rente dont le taux était basé sur des espérances d'avenir et non point sur des produits fixes et permanents.

Son état anarchique laissait sans garantie les capitaux dont elle était devenue le gage par des prêts hypothécaires ou des valeurs de crédit à échéance; sa dépréciation en rendait le recouvrement impossible. Il en est résulté une situation sans autre issue que la ruine de tous les spéculateurs.

Le désastre a été très-grand. S'il n'a pas été général, c'est que, bien heureusement, un grand nombre de colons, tout entiers adonnés aux travaux agricoles et la majeure partie des commerçants s'étaient tenus vis-à-vis de la spéculation dans une prudente réserve. Ils n'ont point été atteints directement; mais ils ont très-longtemps souffert de la pénurie financière qu'une telle secousse avait produite dans le pays. Si nous avons réussi à bien faire apprécier les causes de la crise algérienne, on comprend maintenant que cette crise devait peser sur la colonie aussi longtemps que le vice originel de la situation, la confusion dans laquelle la propriété était tombée, n'aurait pas disparu.

Toute la sollicitude du gouvernement s'est d'abord portée sur ce point. Une série de mesures réparatrices ont été prises par l'administration pour effacer le passé; indiquons-les brièvement. En même temps qu'elles découvrent la situation nouvelle de l'Algérie, tout à fait bonne aujourd'hui, elles montrent combien la tutelle qui préside aux destinées de ce pays a été ferme, intelligente et sûre. Leur exposé est ainsi tout à fait propre à raffermir la confiance.

Pour rétablir l'ordre dans la propriété, le gouvernement, s'élevant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

au-dessus de toute considération secondaire, n'a pas craint d'ordonner la vérification et l'homologation des titres de propriété. Ces titres, déposés entre les mains d'une commission administrative, ont été vérifiés un à un, le sol a été délimité mètre à mètre; les droits de chacun, constatés et reconnus avec la plus exacte précision, ont été consacrés par la remise à tout légitime possesseur d'actes accompagnés de plans figuratifs des lieux. Mais ce n'est qu'en 1850 que cette opération a pu être terminée. Une loi présentée immédiatement au pouvoir législatif et adoptée le 16 juin 1851, a fait alors disparaître toutes les exceptions dont les circonstances avaient nécessité l'édiction; elle a constitué définitivement la propriété algérienne en fixant solennellement les droits de l'État, des communes et des particuliers, en l'entourant enfin de toutes les garanties qui consacrent en France son inviolabilité.

En même temps qu'il reconstituait la propriété, le gouvernement hâtait la liquidation des affaires et venait en aide à la gêne des colons. Il faisait procéder activement, par les soins d'une seconde commission administrative, à la reconnaissance laborieuse des indemnités dues pour expropriation, et que des embarras de toutes sortes n'avaient pas permis encore de liquider. Les travaux de cette commission, aujourd'hui terminés, ont eu pour effet de verser dans le pays une somme de plus de 5 millions Faisant bon marché de ses droits en matière de séquestre et sur la question de propriété des cimetières, l'administration offrait en toute occasion aux colons les transactions les plus avantageuses pour leurs intérêts. Par décrets des 21 et 22 février 1850, elle réduisait de moitié toutes les créances domaniales constituées en rentes perpétuelles; elle accordait aux débiteurs de l'État une remise entière de tous les arrérages de ces rentes dus ou à échoir jusqu'au 1er janvier 1852; l'autorisation de rembourser, en huit annuités et en capital, la portion maintenue de ces créances; elle encourageait enfin ce mode facile de liquidation de la dette par annuités, en faisant jouir le débiteur de l'État d'une réduction de 5 p. 100 pour chaque annuité payée d'avance, de manière que le payement immédiat de la huitième année fît bénéficier ce dernier d'un escompte de 40 p. 100.

Ainsi protégée, ainsi facilitée, la liquidation générale des affaires s'est opérée, et les expropriations forcées qui en ont été la suite ont fait passer la propriété aux mains de capitalistes sérieux qui la fer-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tilisent. La crise algérienne, il faut bien le dire, a eu ses effets salutaires. Elle était nécessaire pour arrêter l'essor de la spéculation, pour replacer les affaires sur le terrain de la réalité, et il est très-remarquable que ce soit depuis lors que les cultures s'étendent et que s'organisent en plus grand nombre d'utiles entreprises. Les affaires ranimées, la situation rendue normale, le gouvernement s'est trouvé en présence d'une seconde tâche. Il fallait seconder cette direction nouvelle des esprits vers la production du sol et les travaux sérieux; il l'a encouragée de la manière la plus heureuse par une nouvelle série d'actes puisés aux principes de la plus saine économie politique.

Les dispositions législatives qui régissaient l'Algérie en matières de douanes, étaient surtout combinées pour assurer au commerce français le bénéfice de l'approvisionnement de l'Algérie. Le département de la guerre a fait prévaloir un système nouveau dans la loi du 11 janvier 1851, qui a doté l'Algérie d'un marché en lui ouvrant en franchise les ports de France. Ses productions y sont aujourd'hui traitées comme les produits similaires français, protégés et défendus par les mêmes droits contre la concurrence étrangère.

Une banque a été fondée en Algérie avec un capital suffisant, et à des conditions assez larges pour offrir à la culture et au commerce les facilités de crédit les plus heureuses et les plus étendues.

Un ensemble de dispositions législatives, résumant les progrès que l'expérience et l'étude ont signalés en matière de colonisation, est en ce moment soumis au conseil d'État. Afin de réaliser immédiatement ces améliorations, des décrets présidentiels les ont rendus provisoirement exécutoires, dès l'année dernière. Elles fondent un système nouveau, remédient à de grands inconvénients. Dans l'origine, la population européenne s'est d'elle-même dispersée à la suite des troupes, sur les points les plus opposés de l'Algérie, et il a fallu, pour la faire vivre, créer autour de chaque centre ainsi formé, une zone de colonisation. Il en résultait un affaiblissement de forces qui, réunies, auraient dû se prêter un mutuel appui. L'État ne pouvait non plus doter à la fois tant de centres des travaux de viabilité et d'assainissement, premiers éléments d'existence pour ces agglomérations nouvelles. La colonisation marche aujourd'hui plus systématiquement. Sans abandonner les centres spontanément formés, le gouvernement s'attache à concentrer, dans des périmètres tracés à l'avance et reconnus comme les plus favorables, les forces que la colonisation

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

recrute chaque jour. Il combine l'allotissement des terres concessibles, de manière à placer l'un près de l'autre le grand propriétaire et le petit colon, à établir enfin partout cette solidarité si désirable des capitaux et de la main d'œuvre, auxiliaires et tributaires naturels.

Sous l'empire des ordonnances de 1845 et 1847, les formalités rendaient longues et difficiles l'obtention des concessions de terres : l'État était obligé de prendre ses sûretés contre la spéculation. Aujourd'hui la législation nouvelle (décret du 26 avril 1851) a pu ramener ces formalités au mode de procéder le plus simple.

En résumé, l'Algérie a subi une crise financière, déterminée, on le voit, par des causes toutes transitoires et accidentelles. Elle a traversé, comme tant d'autres colonies, comme tant de grandes entreprises en France même, une ère de spéculation; mais, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareilles circonstances, la situation n'en est devenue que meilleure pour les survenants.

L'Algérie n'a jamais possédé autant de travaux faits et de capitaux immobilisés. Les difficultés du pays sont reconnues, partout elles ont été vaincues par des expériences partielles. Dans ces trois dernières années, la colonisation a fait de grands et rapides progrès; les chiffres de la statistique, publiés chaque jour, sont plus éloquents à cet égard que tous les raisonnements.

La fécondité proverbiale de ces magnifiques provinces d'Afrique, que les Romains avaient nommées l'*empire de Cérès*, renaît chaque jour sous les efforts intelligents de nos colons. Il est échu à la France de développer sur ce sol, rendu à sa fertilité première, la puissante industrie de notre civilisation. Il en possède les éléments les plus précieux dans ses mines et ses forêts; dans la culture du cotonnier, du mûrier et du carthame, de la garance et du cactus coccinilifère; dans les vastes débouchés offerts par ses ports nombreux, sur la mer la plus fréquentée du commerce de l'Europe.

ANGELANI DELORME.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

VOYAGE EN ASIE MINEURE.

BROUSSA.

Le bateau à vapeur qui mène de Constantinople au fond du golfe Cyanique, sur la côte d'Asie, part au lever du soleil; et dans ce pays de douce quiétude, il est si rare de quitter d'aussi grand matin le faubourg de Péra, qu'on reste frappé du spectacle merveilleux qu'offre à cette heure la pointe du Séraï et le port de Stamboul. Un brouillard de pourpre, d'azur et d'or enveloppe alors la ville entière jusqu'au fond de son golfe; et les plis ambiants de cette draperie légère, séparant les uns des autres tous les plans, toutes les collines de la cité par des alternatives d'ombre bleue et de lumière rouge, produisent l'effet le plus fantastique. Il semble que ce soient les réverbérations ardentes de feux de bengale placés là comme au théâtre, pour illuminer ce décor gigantesque.

Bientôt cet éblouissant mirage se perd dans l'éloignement, et l'on ne voit plus autour de soi que la surface azurée de la mer de Marmara, où bondissent par troupes les dauphins aux écailles dorées.

A gauche, nous laissons les douze îles des Princes, ce rendez-vous des populations chrétiennes pendant les jours de fête; à droite, l'*Isola del Papa*, et après avoir tourné le cap du Bœuf ou Bos-bournou, autrefois *Posidonium* (temple de Neptune), nous entrons, à deux heures de l'après-midi, dans le golfe de Moudania.

Malgré les chaudes vapeurs qui estompent les lointains, l'œil distingue sur la côte méridionale les villages de Siglé, Triklia, Yénikeuï, puis Moudania qui a donné son nom à cette baie profonde. Sur cette

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

terre où tous les peuples ont mis le pied et laissé leur empreinte, les souvenirs se présentent en foule. C'est ici que Constantin rendit le dernier soupir; là est le berceau d'Hélène, et plus loin la tombe d'Annibal. Enfin le bateau s'arrête à l'extrémité du golfe Cyanique, où est pittoresquement située Kemlik (Ghemlik) avec ses jardins de vignes et d'oliviers, avec son torrent qui déverse dans la mer les eaux du grand lac de Nicée. Ce petit port contient sept ou huit mille habitants qui travaillent la soie, cultivent les fruits et font aussi la pêche sur les côtes.

Kemlik fut fondée, dit-on, par l'argonaute Kios, à son retour de Kolchis Déjà le pays était habité sous le nom de *Bebrycie* par les *Bebryciens*, dont un certain Amycus, fils de Neptune et de la nymphe Mélie, était roi. Pollux le tua dans un combat singulier. Les Bithyniens, vainqueurs des Bebryciens, s'emparèrent de ces contrées et leur donnèrent le nom de Bithynie. La petite ville de Kemlik ayant été dévastée par les peuples nomades d'Asie Mineure, Prusias, roi de Bithynie, la fit reconstruire, et elle quitta le nom de Kios pour celui de Prusias (*Prusias ad mare*), afin de la distinguer de Broussa (*Prusias ad montes*), la capitale, située à quelques lieues de là, au pied de l'Olympe.

Les Romains et les Arabes en y débarquant, respectèrent son nom; mais les croisés voulant y rappeler leur passage, la nommèrent *Kivote* ou *Civote*. Enfin les Osmanlis après l'avoir assiégée deux fois inutilement sous Osman Ier, s'en rendirent maîtres en 1333 pendant le règne du sultan Orkan, et la nommèrent Kemlik. D'où lui vient ce nom?... L'histoire ne le dit pas, et nous ne trouvons dans la racine turque qu'un sens qui n'aide guère à le découvrir. Kem ou guém signifie : mors de cheval, et lik, endroit : Kemlik, l'endroit où se fabriquent des mors de chevaux. Existait-il alors un établissement de ce genre, ou bien est-ce la forme du golfe, la position de la ville, qui lui a donné cette appellation?.....

On ne s'arrête en ce lieu, de très-peu d'importance, que pour y prendre les chevaux et les guides. Les touristes partent au train de poste, pour arriver le soir même, vers onze heures ou minuit, à Broussa; les artistes, au contraire, qui s'arrêtent à chaque pas, et le pays en vaut la peine, trouveront un gîte, un abri, devrais-je dire, pour ne pas trop m'engager, dans les cafés des villages que traverse la route.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

En quittant Kemlik, on suit un instant la plage, puis on passe à gué un torrent célèbre dans la poésie antique. C'est là qu'Hylas, l'ami si cher d'Hercule, fut enlevé par les nymphes éprises de sa beauté, au moment où il allait puiser de l'eau dans cette source. Hercule désolé quitta les Argonautes, visitant toute la Mysie pour le chercher. Chaque année, en souvenir de cette douleur, les habitants parcouraient les forêts de Polyndromios, appelant en chœur et le tyrse à la main, le bel Hylas à jamais perdu.

Mais continuons notre route et n'évoquons plus tous ces souvenirs classiques, qui deviennent romantiques à force d'être oubliés; aussi bien, nous pourrions rester en chemin, car sur cette terre olympienne, la fable se mêle partout à l'histoire, les souvenirs de la poésie antique, apparaissent à chaque grotte, à chaque source, à chaque buisson, et la description vraie du pays pourrait en souffrir.

Le printemps en Asie, c'est une splendeur qui enivre de reconnaissance et de joie; on se sent fier de vivre, pour voir, pour apprécier cette nature merveilleuse, cette fête universelle de la terre et des cieux; oui, c'est un pays digne d'envie, que cette Asie Mineure, autant par les prestiges de son histoire passée que par les richesses et l'inépuisable variété de son sol.

Après le petit village d'Enkurdjik d'où se revoit encore le golfe de Moudania comme un lac enveloppé de verdure, la route tantôt s'élève, tantôt s'abaisse au milieu de gracieux vallons qu'enferment les deux chaînes des monts Katirli ou *Argonthonios*. Les chèvrefeuilles, les lauriers-roses, les jasmins jaunes, les clématites et mille fleurs parfumées croissent en abondance sur les marges du chemin. Une fleur, entre autres, qui s'élève au-dessus de toutes comme le lis dans la prairie, est remarquable par son aspect étrange et sa belle couleur. La tige de cette plante, haute de trois ou quatre pieds, est couronnée par un calice pourpre foncé en forme de cornet, dont l'angle supérieur s'allonge et retombe comme la manche d'un kafetan. De la corolle s'élance, en guise de pistil, un dard quadrangulaire semblable à une lame d'épée, d'un violet presque noir et long d'un pied environ. L'extérieur des étamines, la tige et les feuilles finement découpées et frisées, sont d'un vert clair moucheté de brun, comme la peau d'une couleuvre. Les Turcs nomment cette fleur Ilan-Otou, l'herbe du serpent; son nom scientifique est, je crois, *arum maculatum*. Le matin son calice est rempli jusqu'au bord par

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la rosée du ciel, sert de coupe aux bulbuls fatigués d'avoir chanté toute la nuit leurs amours.

Après trois heures de marche, on arrive au café de Derbend, ombragé de platanes et situé au bord du Polyndromios, ce ruisseau qui murmure encore les plaintes d'Hercule; puis, une heure après, se montre le village de Démirtach. C'est là que nous passâmes la nuit. Nous n'étions pas les seuls, car deux arabâ turcs étaient arrêtés devant la porte d'une maison. Les grandes dames du pays, les femmes de pacha, ont presque toutes, pour voyager, une sorte de voiture qui rappelle par la forme et l'ornementation, ces chaises à porteurs du temps de Louis XIV, ouvertes sur les côtés et dont les roues, à peu près octogonales, ajoutent encore à l'inégalité du chemin et à l'absence complète de ressorts et de soupentes. Ces arabâ de forme antique, ornés d'arabesques d'or sur fond rose ou bleu, sont bien plus élégants encore, que les chariots de Constantinople. Des bœufs ou des chevaux richement harnachés traînent lentement ces chars pompeux, dans lesquels s'établit tout un harem de femmes et d'enfants sur des matelas, des coussins et des tapis qui les protégent contre les secousses violentes et les meurtrissures. On rencontre aussi parfois, des kafas, sorte de *cage* en treillis dorés, recouverte d'un drap écarlate à glands de soie, et portée sur des brancards que soutiennent deux mules, l'une devant et l'autre derrière. En Sicile et en Espagne, nous avons vu des palankins du même genre qui datent sans doute de l'époque arabe.

A peine a-t-on quitté le village de Démirtach, renommé par son vin, qu'au fond d'une vaste plaine, vers l'occident, se découvre la ville de Brousse, placée en amphithéâtre sur les derniers plans de l'Olympe dont les hautes cimes sont couvertes de neiges étincelantes. Au milieu de cet amas de constructions, noyées dans les brumes du matin, qu'on prendrait de loin pour la surface d'un lac, s'élancent comme de blanches naïades, les minarets, les dômes, les mosquées et les bains splendides de la ville. Quel paysage! et là, sous l'ombre épaisse de ce térébinthe où j'arrête mon cheval, qu'on est bien pour le voir et pour le dessiner!

L'impression de grandeur et de beauté qu'on éprouve, s'augmente encore de l'émotion des souvenirs. Voilà donc cet Olympe de Mysie, moins célèbre sans doute que la chaîne du Pinde, mais d'une coupe bien autrement large et de plus fière structure. S'il ne fut pas aussi

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

souvent hanté par les dieux, les poëtes l'ont chanté, et l'histoire répète son nom dans tous ses grands récits.

La position de Brousse est digne du berceau de la monarchie ottomane; et, aujourd'hui, elle en est plus que jamais le symbole. Endormie comme elle dans son luxe et sa vie heureuse, elle semble oublier ses droits de capitale, et préférer le repos à son ancienne gloire.

La vaste plaine qui s'étend à ses pieds, arrosée par le Niloûfar, est bien autrement riche et pittoresque que la plaine uniforme de Larisse. Ce torrent qui la vivifie, coule limpide, en plusieurs canaux dont les délicieux méandres sont couverts de cigognes, de flamants et d'oiseaux d'espèces diverses. Les mûriers, les vignes, les figuiers, les lauriers-roses et les myrthes, forment des plantations régulières ou des bosquets sauvages, entrelacés de plantes grimpantes et de roseaux gigantesques d'un aspect arcadien.

Pour aller de Kemlik à Brousse, on peut suivre une autre route plus pittoresque peut-être, mais moins frayée et abordable seulement à pied ou à cheval. Ce chemin, qui côtoie longtemps le golfe, s'enfonce à droite dans les monts Katirli, et arrive sur un sommet qui domine, d'un côté les villages de Filadâr et Tchaoustâneh, de l'autre, celui de Sâdjeh-Kocéva et d'Aktche-Keûï; passant ensuite à Armoud-Keûï, il aboutit au village de Tchékirkeh, aux bains mêmes de Brousse.

M'arrêtant sans cesse et marchant au pas pour mieux voir ce beau pays, je n'entrai dans la ville que vers le milieu du jour. Je m'étais bien gardé de prendre à Constantinople des lettres de recommandation, désirant par-dessus tout arriver sans embarras, sans ces obligations qui forcent à un décorum perfide, l'artiste qui veut travailler à son aise et observer en toute liberté. Pour connaître les hommes et les choses, il faut se mêler aux masses, car le peuple seul a la tradition de sa nationalité; et, pour se mêler aux masses sans inspirer de défiance, on doit rester longtemps dans le pays, et surtout y vivre incognito. Alors ce n'est pas par les yeux des autres, mais par les siens, qu'on reçoit l'impression si vive et si précieuse du premier aspect; et, bien qu'il soit nécessaire d'interroger ensuite les fonctionnaires et les hommes qui ont des intérêts spéciaux, il est dangereux, nous le croyons, de se placer tout d'abord sous leur influence; c'est seulement un contrôle qu'il faut aller chercher près d'eux pour admettre ou rectifier le résultat des observations personnelles. Déjà la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

civilisation européenne a déformé l'esprit national, de même que le hideux costume franc a déformé l'aspect des hommes de l'Orient; et les Turcs, de haute classe, se croient obligés de mentir à leur nature, afin d'être considérés comme des *progressistes*. Que de noms illustres, parmi les écrivains-voyageurs, nous pourrions citer qui, dès leur arrivée, ont été saisis, fêtés, accablés d'honneurs, et n'ont pu voir qu'à travers cette vitre colorée, le pays qu'ils venaient étudier; ils étaient dès lors forcés de taire leurs critiques et leurs vrais sentiments, devant la reconnaissance qui leur était imposée.

J'arrivais donc à Brousse accompagné seulement d'un jeune *Grec-Italien*, qui me servait de drogman. Je ne savais pas même où j'irais loger. Nous montâmes au hasard à travers les rues, demandant un gîte aux chrétiens de bonne mine que nous trouvions sur notre passage. Après une heure de recherches, nous découvrîmes, au fond d'un jardin, le kiosk le plus charmant dans sa simplicité. On y arrivait par un atrio précédant le divan, ou salle de réception; c'est le vestibule, k a ï a k, où se tient la famille dans ses réunions. Un escalier, caché dans la boiserie, conduisait à une pièce supérieure, d'où la vue s'étend sur la ville entière, les montagnes de l'Olympe et la vallée de Niloûfar. C'était un atelier comme pouvait le rêver un peintre, et je le recommande à ceux de mes confrères qui voudront passer quelques mois dans cette contrée magnifique. Au pied de la terrasse, une fontaine jaillissante et glacée, des plantes grimpantes et de beaux arbres complétaient ce riant séjour. La famille arménienne à laquelle il appartenait me le laissa pour 10 piastres par jour (2 fr. 50 cent. environ). En général, l'intérieur des maisons de Brousse est simple, mais d'une élégance pittoresque; les pièces principales sont dallées en marbre et entourées de sofas.

On ne trouve dans la ville qu'une seule auberge, exploitée par un Arménien. N'ayant aucune concurrence à redouter, cet homme profite de la courte apparition de quelques voyageurs qui consacrent vingt-quatre heures à la visite superficielle du pays, et ne craint pas de demander 100 piastres par jour. Nous engageons donc ceux dont le but est plus sérieux et qui veulent s'arrêter dans cette ville intéressante, à louer, comme nous l'avons fait, une habitation particulière où le *confortable* sera moins *anglais*, sans doute, mais où ils vivront tranquilles et à peu de frais.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

I.

Brousse fut fondée, d'après Pline, par Annibal, lors de son séjour auprès de Prusias, roi de Bithynie. L'illustre Carthaginois, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait reçue, voulut donner à son œuvre le nom de son hôte auguste. *Pruse* est devenue Bursa ou Broussa pour les Turcs.

Dans le choix de l'emplacement de Pruse, on trouverait presque une preuve de sa fondation par l'habile ennemi des Romains; son génie militaire avait deviné que là était la clef de la Bithynie. En effet, une armée campée sur ce penchant de l'Olympe et occupant la riche vallée du Niloûfar, pourrait tenir Constantinople en échec; aussi est-ce cette ville, avant cela peu importante, dont Osmân s'empara tout d'abord. Cette conquête fut suivie de près par celle de Nicée et de Nicomédie, et de là les princes Osmanlis sapèrent, dans sa base, l'empire byzantin. Au temps de Mithridate, Broussa était déjà fortifiée; beaucoup moins importante cependant que Nicée et Nicomédie, elle se trouvait soumise à leur juridiction. Après la défaite de ce prince par Lucullus à Cyzique, Triarus assiégea Pruse et s'en empara. Depuis lors, elle resta sous la domination romaine, ainsi que le constatent les monnaies qu'on y trouve encore, et qui portent le buste des empereurs romains, avec la légende Βιθυνίας. Sous les princes grecs, étant devenue la station commerciale entre Byzance et l'intérieur de l'Asie, elle s'agrandit considérablement. Les patriciens de la capitale la visitaient souvent, à cause de ses bains célèbres, de ses sources thermales, aussi puissantes par leur chaleur que par l'abondance de soufre et de sels qu'elles tiennent en dissolution. Constantin et Théodote, sa seconde femme, qui s'y rendirent pendant l'été de 797, y furent guéris de souffrances que les médecins grecs avaient essayé vainement de combattre.

Vers la fin du neuvième siècle, les peuples nomades de l'intérieur commencèrent à inquiéter l'empire grec, et, vers 940, un prince de la famille Hamadân Seif el-Daûleh s'empara de Brousse après une année de siége, puis en fit démanteler les murailles. Les Grecs l'ayant reprise peu de temps après, en relevèrent les fortifications et les firent plus solides qu'auparavant.

Andronic Comnène, à la suite d'une révolte des habitants,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

livra la ville entière au pillage. Quelques années plus tard, lorsque le comte de Flandre s'empara de Constantinople, un certain Théodore Lascaris, despote de Romanie, soutenu par le sultan d'*Iconium*, vint s'établir à Brousse, sous prétexte de conserver les places d'Asie à son beau-frère Alexis Comnène. Mais bientôt il en fut chassé par Bern de Brachaux, et lorsque ce dernier voulut pénétrer dans la ville il trouva une résistance si énergique de la part de la population qu'il fut contraint de lever le siége. Enfin, en 1214, Henri II, empereur latin de Byzance, ayant fait la paix, remit la place à Lascaris. Depuis ce moment les Grecs en restèrent maîtres jusqu'à l'époque où parut Osmân. Ce fondateur de la monarchie ottomane l'assiégea trois fois sans pouvoir s'en emparer. Déjà vieux et malade, il remit le pouvoir à son fils Orḳân, qui chargea Aḳ-Timoûr et Balabân, les généraux les plus habiles de son armée, d'élever deux forts dans la plaine pour intercepter les communications de la ville avec la mer. L'un fut placé à l'ouest, du côté des bains, l'autre sur les bords de la rivière. On trouve encore aujourd'hui un village qui porte le nom d'un de ces généraux, Balabân-djiḳ. Après sept mois de luttes incessantes, Osmân pénétra dans les faubourgs et les saccagea. C'est alors que l'empereur Andronic ordonna de capituler, moyennant trente mille pièces d'or. Ceci se passait en 1325, l'an 726 de l'hégire. Osmân reçut à son lit de mort l'annonce de cette victoire, et recommanda qu'on fît élever son tombeau dans la nouvelle capitale des empereurs ottomans.

Six sultans établirent dans cette ville charmante le siége de leur empire jusqu'à l'époque où Mahomet II, vainqueur de Byzance, fit désormais de cette cité la capitale du royaume. Les murailles dont on voit encore ici les restes furent élevées par ordre de Moḥammed III, dans le but d'arrêter les hordes insurgées qui désolaient l'Asie Mineure.

Les incendies, et entre autres celui de 1490 qui ravagea les vingt-cinq régions de la ville, puis les assauts et enfin les constructions nouvelles, n'ont laissé de l'époque romaine aucun édifice, aucun emplacement qu'on puisse reconnaître; quelques débris informes et quelques monnaies sont donc les seuls indices de cette domination.

Broussa se compose : du château fort qui est encore entouré des murailles dans lesquelles l'ancienne ville était resserrée; puis de la ville proprement dite et enfin d'un faubourg qu'on nomme Mourâd-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Mahalecl. On y compte environ 100,000 habitants, dont 80,000 Turcs ou musulmans, 7 ou 8,000 Arméniens qui habitent le côté-est de la ville, sur les derniers coteaux de l'Olympe; les Grecs, population flottante de 4 à 5,000 âmes, se trouvent au-dessous du quartier arménien, dans la partie basse de Brousse qui touche la plaine, tandis que les juifs, au nombre de 2 à 3,000, sont refoulés vers la pointe occidentale. Cette situation topographique des populations soumises, des raya ou sujets, correspond parfaitement à leur position sociale dans l'empire. En effet, les Arméniens, par leur intelligence et leur adresse, sont les plus considérés, et souvent ils arrivent à de très-hauts emplois dans l'administration. Les Grecs font, pour la plupart, le métier de domestiques, tandis que les juifs, avilis et méprisés, ne s'occupent que du plus bas commerce.

Cette ville, par son importance, est le chef-lieu d'un pachalik de premier ordre, et d'un métropolitain grec et arménien. A part les mosquées, les tombeaux et les bains, qui sont des édifices d'un haut intérêt, on ne trouve à Brousse aucune beauté architecturale à la manière des villes d'Italie, par exemple; mais sa beauté naturelle peut remplacer toutes les autres. Les maisons sont de véritables chalets peints en rose, en vert, en jaune ou en bleu; la plupart sont entourés d'arbres immenses, couverts de vignes et de plantes grimpantes, tantôt suspendus sur des ravins magnifiques où roulent des torrents, tantôt groupés sur des gradins de rochers derrière lesquels s'étend l'immense rideau bleu de l'Olympe où la riche vallée du Niloûfar.

Et quelle population magnifique, quels pittoresques costumes! C'est toujours cette grande race asiatique si fière, si noble et si luxueuse. Les habitants de ces fertiles contrées sont fanatiques sans doute, mais ils n'ont pas cet orgueil insolent de l'habitant de Constantinople et sont généralement affables. Dans toutes les classes de la population, il règne une continuelle activité; hommes, femmes, enfants travaillent du matin au soir; aussi l'aisance est-elle générale, et il est fort rare de trouver par les rues ces mendiants si nombreux de l'autre côté du détroit. A travers les haies vives des jardins, on aperçoit les femmes turques et arméniennes travailler sous le feuillage épais des mûriers, béchant la terre, dirigeant les irrigations, coupant les branches et les feuilles qu'elles emportent pour nourrir les vers à soie. Elles sont là découvertes, ayant ôté le yachmak et le feredjeh

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

qu'elles portent dans la rue pour se cacher le visage ou s'envelopper; on reste ébloui par l'éclat de leurs yeux et de leur teint, par la pureté de leurs traits. Les enfants sont aussi d'une beauté merveilleuse et comme aucune autre contrée de l'Orient n'en saurait donner idée.

La branche principale d'industrie est la soie, dont on suit toutes les phases depuis la culture des mûriers et l'éducation des vers jusqu'à la fabrication des tissus la plus complète. Aussi, est-ce une source de richesse pour ce pays aussi renommé par son genre de soieries que Damas l'est pour le sien.

Broussa, au dire des historiens, possédait jadis 365 mosquées; aujourd'hui le nombre en est réduit, mais on compte encore 174 djâmi' (mosquée à minaret) et 24 mesdjid (chapelle sans minaret); 24 tcharchi ou bezestin (marchés d'étoffe et d'antiquailles) et 18 kân (khan) ou kiarvân-serâï. Les bains sont innombrables et à bien dire, grâce aux sources chaudes et froides de l'Olympe transportées par des canaux dans tous les quartiers, chaque maison peut avoir sa fontaine et son bain.

Parmi toutes ces mosquées, neuf méritent d'être décrites comme des modèles de l'art turc et persan. La grande mosquée Olou-Djâmi', celle qui présente, non pas le plus beau caractère, mais le plus original peut-être, s'élève au centre de la ville et sur son point culminant. C'est un vaste édifice quadrangulaire dont le plan ne ressemble à aucun de ceux des mosquées de Brousse et diffère essentiellement de celui de Sainte-Sophie. On peut le regarder comme spécial au système d'architecture des premiers temples de l'islamisme. La surface est un carré de 100 mètres de côté environ, divisé en vingt-cinq compartiments égaux, marqués par seize piliers qui soutiennent vingt-quatre coupoles en pendentifs. Celle du centre n'est recouverte que par un dôme en treillis de fer, qui laisse voir le ciel, qui laisse pénétrer le soleil et la fraîcheur, ou la pluie, laquelle tombe alors dans un magnifique bassin de marbre blanc placé dessous. Ce bassin, d'où s'élance un jet d'eau, au lieu d'être creusé dans le pavement, s'élève au-dessus en vasque octogonale, et contient des poissons que les musulmans respectent et regardent comme sacrés. Rien n'est plus oriental et plus pittoresque à la fois, et ce murmure de l'eau sous les voûtes profondes, cette nature animée à côté de l'architecture impassible, est d'un effet plein de contraste, de charme et de puissance.

A Constantinople, au Kaire, à Damas et dans les villes d'Orient, on

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

trouve toujours des fontaines et des bassins à la porte et dans la cour des mosquées; mais dans l'intérieur, sous la voûte même du temple, c'est la seule, je crois, où ce genre d'embellissement ait été imaginé. Bâtie en briques et en pierres de taille, Olou-Djâmi' avait jadis ses piliers et son pourtour dorés jusqu'à hauteur d'homme, malgré la défense sévère du Ḳoran; mais le sultan Méḥémet Chélébî, qui la termina, était doué d'un sentiment trop élevé des arts pour ne pas faire fléchir la loi devant ses instincts d'artiste. C'était, au reste, le seul luxe de cet intérieur, dépourvu de toute espèce de sculpture et portant ce caractère de simplicité austère qui appartient à l'islamisme. Pour tout ornement, on y trouve des inscriptions gigantesques, peintes sur les murs, en noir, rouge et or, dont l'enchaînement et les combinaisons ont quelque chose de mystique pour les musulmans; mais il semble à ceux qui ne peuvent lire cette écriture en caractères *soulous* ou ṭoulouṭ (1), que ce soient des signes cabalistiques. Les piliers et les arcs qui soutiennent les coupoles sont un peu trop massifs, comme c'est en général le propre d'un art primitif, mais la grandeur de l'édifice atténue ce défaut. Des fenêtres placées au milieu de chaque travée éclairent mystérieusement l'intérieur. La chaire ou mimbar en ébène sculpté, est semblable, pour ses arabesques et ses lignes combinées géométriquement, à la belle chaire en marbre de la mosquée du sultan Barḳoûḳ au Kaire.

Trois sultans, Mourâd Ier, Baïâzîd Ier et Moḥammed Ier, travaillèrent successivement à la construction de cet édifice, monument de la puissance et de la civilisation ottomane, à cette époque première d'un empire qui devait prendre des accroissements gigantesques.

On entre dans Olou-Djâmi' par trois portes; la principale donne sur une cour fermée (l'atrium) où s'élèvent des platanes magnifiques, de puissants cyprès et des fontaines; elle se nomme Ḳiblah-Ḳapouçou, la porte de la Ḳiblah. Deux minarets élancés et minces

(1) On appelle ṭoulouṭ, cette écriture arabe dont les lettres sont enchevêtrées les unes dans les autres, de manière à former un ensemble plus élégant, plus architectural. Souvent même, les artistes habiles disposent ces caractères en arabesques, et il en résulte des dessins parfois si compliqués, qu'il est fort difficile, même pour les experts, de les déchiffrer ou d'y reconnaître des lettres. On s'en sert pour les légendes gravées sur pierre fine, sur les vases et les armures, ainsi que pour les titres de manuscrits et les inscriptions monumentales.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

comme des palmiers, s'élèvent aux deux angles de la façade et indiquent une mosquée impériale; ils étaient revêtus jadis d'ornements en faïence, ensevelis aujourd'hui sous un épais badigeon. Du haut d'un de ces balcons élevés où se place le mouezzin pour appeler à la prière, jaillit une fontaine conduite à cette hauteur par des tuyaux cachés; elle retombe de là en pluie rafraîchissante. Les hauts réservoirs de l'Olympe permettent ainsi d'avoir sur toutes les terrasses, si élevées qu'elles soient, des bassins et des jets d'eau qui donnent aux habitations un charme inexprimable.

Près de la grande mosquée, nous recommandons aux artistes les ḳân qui sont ici excessivement pittoresques. Ceux de Takta-ḳâlé, *Château de bois*, et de Sermakech-ḳân, méritent particulièrement l'attention.

Ces ḳân, sont une des organisations les plus intéressantes de la civilisation orientale et bien digne d'être imitée. On appelle du nom générique de ḳân les lieux où les voyageurs sont admis; et on donne plus particulièrement le nom de kiarvân-sérâï aux bâtiments assez vastes pour recevoir de nombreuses troupes de marchands, allant ensemble d'un pays dans un autre. Ces troupes portent le nom de kiarvân, dont nous avons fait *caravane*.

Le voyageur, en entrant dans un ḳân, offre un léger présent qui est toujours reçu avec un sentiment religieux; et si, après un long voyage, il a tout donné, s'il ne lui reste plus rien des objets de son commerce ou de l'industrie de son pays, alors une fleur, une simple branche qu'il présente en mettant sa main sur son cœur, suffit pour qu'il soit accueilli comme les autres.

Offrir la feuille verte, c'est demander l'hospitalité, et dès lors on a droit à l'accueil des habitants du lieu. L'aspect de ces monuments fait remonter la pensée jusqu'à l'origine et aux pratiques diverses de cette vertu de l'Orient, *l'hospitalité*, qui semble établie depuis le commencement des siècles. Aujourd'hui encore, ce peuple pourrait, comme Job, prendre le ciel à témoin de son attachement à ces principes révérés dès le premier âge. C'est qu'ici on ne répudie pas le passé comme une vieillerie, et chaque génération n'a pas l'orgueil de se croire appelée à la rénovation du monde.

Sur la porte d'un de ces ḳân qui, en Égypte, portent aussi le nom d'okel (okâleh), j'ai lu ce passage du Ḳoran, qui semble emprunté à notre Évangile :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

« *Le paradis est à ceux qui, pour l'amour de Dieu, nourrissent les malheureux sans ressources, les orphelins et les esclaves.* »

C'est avec de pareils usages que les moins riches, que les pauvres même ne sont ni humiliés ni avilis, et ne se mettent pas en guerre contre une société toujours bienveillante qui les reçoit dans son sein. Et qu'on le sache bien, ces maximes ne restent pas à l'état de théorie; elles sont partout et toujours mises en pratique.

Dans les grandes villes comme Constantinople, Damas ou le Kaïré, les ḳân sont formés de bâtiments en briques ou en pierres, élevés sur les quatre faces d'une cour carrée qui contient ordinairement une fontaine et une petite mosquée; et dans son pourtour s'ouvrent de vastes magasins voûtés à l'abri des incendies, si fréquents en Orient. Les étages supérieurs sont divisés en chambres, et servent d'hôtellerie aux négociants étrangers, sans distinction de religion.

Aux xe et xie siècles, les pèlerins qui revenaient de la terre sainte imitèrent cet usage de l'Orient, dans l'Europe chrétienne; et les couvents, les monastères, les abbayes et les églises créèrent des maisons de refuge ou ḳân pour les voyageurs, des moristân ou *hospices* pour les malades et les pauvres, comme on les trouve encore près des mosquées dans toute l'Inde, l'Égypte et la Turquie. Peu à peu ces maisons changèrent de destination, car chez nous l'excessive mobilité de caractère ne laisse rien durer. Bientôt, en effet, l'industrie privée établit, le long des routes, des auberges pour les voyageurs, et il ne resta plus que les hospices ou hôtels pour les malades. Ce nom d'*hôtel*, d'*hôte*, d'*hôtellerie* qui, comme un si grand nombre d'autres mots, n'a été introduit dans les langues d'Europe qu'à la suite des croisades, est évidemment dérivé du mot arabe okel, synonyme de ḳân. Au xvie siècle, ces hôtels eux-mêmes, établis par la charité chrétienne, lui furent ravis par cette charité officielle qui, de nos jours, a voulu prendre le titre de *droit à l'assistance*, exigé le pistolet au poing.

Les ḳân de la ville de Brousse sont en bois et en pierre; les premiers sont les plus pittoresques, grâce à ces galeries à jour, entrelacées de vignes magnifiques, à ces légers escaliers et à ces balcons que traversent, du haut en bas, des zones de lumière et d'ombre, produisant cet effet saisissant que nous admirons dans les belles pages de Rembrandt. On y trouve aussi des fontaines jaillissantes, des arbres tordus comme des serpents ou droits comme des colonnes; en un mot, rien n'y

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

manque pour la joie des artistes. Remplis de cafés qui sont peuplés d'oisifs, il faut aller là pour y étudier les types et les costumes. A côté de l'imâm, avec son petit turban blanc et son large kafetân, on voit le chaouch et le kawâs, à la veste courte brodée d'or, à la ceinture immense, à la culotte collante de drap blanc ou bleu, au turban fantastique haut de deux pieds, dont la longue bande d'étoffe, retenue par des cordes, tombe en enroulements sur les épaules. Des poignards extravagants, des coutelas de toute forme et de toute longueur, des pistolets qui ressemblent à des tromblons, chamarrent le ventre et la poitrine de ces matamores. On se croirait au milieu d'une bande de brigands prêts à tout exterminer, tandis que, pour la plupart, ce sont de tranquilles laboureurs qui ne songent qu'à embellir leur costume par cet attirail mâle et imposant : hommes primitifs et sans étude qui ne calculent la dignité qu'au point de vue de la force.

On est *riche de naissance* dans ces beaux climats; aussi ces gens d'Orient aiment-ils mieux vivre des fruits naturels de cette terre féconde que de se fatiguer pour amasser fortune. Qu'ont-ils besoin de tout ce *confort*, indispensable à nos froides contrées, nécessaire pour rendre supportable une vie qui se passe à l'intérieur ? Ici, la nature n'est-elle pas splendide, le ciel toujours propice et la vie assez douce pour n'avoir rien à désirer ? Tous les produits, toutes les matières premières que nous nous procurons à grands frais, se trouvent là sans efforts et sans incertitude. Tels sont : la soie, les couleurs et les ingrédients pour les préparer, les épices, les parfums, les pierres précieuses, les méthodes et les secrets de fabrication les plus parfaits et par des moyens si simples, qu'ils sont à la portée du plus pauvre et appartiennent à qui veut s'en servir.

Ajoutons que les Orientaux sont d'une sobriété extrême, et que l'argent qu'ils gagnent, ne se dépense pas en luxe de table, en excès de boisson qui, dans notre Europe, enlèvent aux ouvriers tout leur gain. Les fruits, le lait et le beurre des buffles ou des vaches, quelque peu de mouton grillé et de l'eau, l'eau bienfaisante dans ces pays altérés, voilà tout ce qu'ils aiment ; et si cette population est si belle et si pure encore, c'est à cela qu'elle le doit ; car l'hygiène et la sobriété sont un double principe de rajeunissement dans la reproduction des races, tandis que les excès affaiblissent l'esprit et le corps de l'homme jusque dans sa progéniture. Ces beaux types orientaux, ces profils pleins de majesté, ces yeux où se lit le repos de la force,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

n'appartiennent pas en propre à ces montagnards turkomans qui, descendus d'un coin de la haute Asie, ont renversé l'empire grec. Quand on étudie les institutions militaires des premiers sultans, quand on voit qu'ils recrutaient les janissaires en enlevant, dans les villages grecs, les enfants les plus beaux, les plus vigoureux, qui désormais n'avaient plus d'autre famille, d'autre patrie que la ortâ (*orta*, *cohorta*, *cohorte*), on s'explique la transformation qui s'est opérée et qui, peu à peu, a formé la population ottomane et lui a fait perdre son type mogol.

Plus encore ici qu'à Constantinople, on est frappé du grand air des hommes de la basse classe. On peut dire que les Turcs sont tous gentilshommes, parce que leur éducation, aussi bien que leurs souvenirs héréditaires, leur donne cet esprit d'indépendance et de fierté, cette haute opinion de soi-même qui est le propre des gentilshommes. Cet esprit est continuellement entretenu et dans tous les rangs de la société, par ces populations soumises, ces raya grecs, arméniens et juifs, qui les placent dans la position de maîtres à sujets, de chefs et de conquérants vis-à-vis de conquis et d'esclaves. Ici pas un enfant, s'il est Turc, qui n'ait le droit d'exercer son orgueilleuse autorité, à chaque minute, sur le premier raya, sur le *giaour* qui passe à côté de lui. Cet orgueil exagéré des Turcs, cette confiance en soi est aujourd'hui la dernière force de ce peuple, qu'un gouvernement plus habile relèverait sans doute de l'abîme où le pousse son insoucieuse indolence.

ADALBERT DE BEAUMONT.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LITTÉRATURE

HINDOUI ET HINDOUSTANI.

GAZALS.

Les Gazals, ou plus correctement Ṛazal, sont des petits poëmes, des espèces d'odes qui ne doivent pas être composés de plus de douze vers. Le dernier, nommé *vers royal*, doit contenir le takallus ou surnom de l'écrivain. Dans ce genre de poésie, on emploie souvent des jeux de mots.

Quand un poëte a composé un certain nombre de Ṛazal, il les réunit en dîwân, en fait tirer des copies et les distribue à ses amis. Ces recueils sont ce qu'il y a de plus commun dans la littérature musulmane. Malheureusement toutes les pièces roulent presque toujours sur le même sujet, reproduisent les mêmes pensées et souvent les mêmes expressions; ce qui fait qu'on a de la peine à trouver quelques Ṛazal qui offrent des idées nouvelles ou une forme originale.

Les Ṛazal que nous publions ici sont extraits d'un supplément inédit à l'*Histoire de la littérature hindoui et hindoustani*, par M. Garcin de Tassy. Ce livre curieux, peu connu sur les rives de la Seine, est très-estimé sur les rives du Gange, où il a été traduit en hindoustani et imprimé avec luxe. Nous reviendrons prochainement sur l'ouvrage du savant orientaliste; nous étudierons, avec ses œuvres, cette littérature féconde qui étincelle de beautés et fait les délices d'un des plus vastes empires de l'Asie.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

GAZAL DE RIKKAT.

D'où vient l'agitation que j'éprouve? Est-elle d'un bon ou d'un mauvais augure? — Dieu le sait.

A chaque pas mes pieds chancellent : Qui demeure donc dans cette rue? — Dieu le sait.

Les pétales du milieu de cette rose semblent d'un rouge plus foncé que les autres. Qui donc l'a serrée contre son sein? — Dieu le sait.

A qui cette belle a-t-elle dit les paroles que j'ai furtivement entendues? — Dieu le sait.

Comment se fait-il que le papillon déjà brûlé par le feu de l'amour vienne encore se brûler à la bougie? — Dieu le sait.

Pourquoi cette belle, en me regardant, sourit-elle aujourd'hui de sa bouche vermeille? Comment ce bouton de rose s'est-il épanoui? — Dieu le sait.

O ma bien-aimée, lorsque tu es allée trouver Rikkat, d'où vient qu'il n'a pas poussé de soupirs? — Dieu le sait.

GAZAL DU SULTAN TIPPOU.

Lorsque le sultan, nouveau Rustam, s'avance en colère sur son coursier, les cœurs des lions d'Europe (les Anglais) tressaillent de frayeur.

A la vue de l'armée du sultan, l'effroi s'empare des Mahrattes et les met en fuite comme le daim. Les Francs et Nizâm ul-mulk passent ensemble le jour et la nuit dans la crainte de notre sultan.

L'armée du Nizâm prend la fuite à cause de l'épouvante que le sultan lui inspire, comme le chasseur lorsqu'il aperçoit le lion.

Les chrétiens en voyant des rivages de l'Océan, les merveilles de la sagacité du sultan, oublient leurs plans et leurs projets.

Son royaume est florissant; son armée s'accroît journellement à cause de sa munificence et de sa justice.

Sa libéralité et sa générosité déterminent les hommes à s'écrier tous ensemble : « Hâtim (1), comparé à lui, n'était qu'un avare. »

---

(1) Hâtim, nom d'un Arabe de la tribu de Ṭay, célèbre par sa générosité dans les anciens poëmes de sa nation.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Socrate, Hippocrate et tous les sages de la terre ne sont auprès de lui que des insensés.

Comparé à lui, Mars (1) n'est qu'un faible enfant, et Sâm (l'aïeul de Roustam), ne peut pas plus que son petit-fils, être désormais cité pour sa valeur.

La justice du sultan est telle que le daim des *jangles* prend pour son oreiller le lion et le tigre, et pour son matelas le léopard et la panthère.

POÉSIE DE ZAUḲ.

Mon regard a vu tout ce qui est semblable à toi, et il ne t'a pas aperçu. Tu es dans mes yeux, et toutefois tu leur es caché. La science est quelque chose; mais l'humanité est aussi quelque chose qui y met des bornes. Ainsi tu as beau apprendre à parler au perroquet, il n'en reste pas moins un simple oiseau (2).

GAZAL D'AḲTAR.

Lorsque j'ai pris mon ḳalam pour chanter mon créateur bien-aimé, j'ai poussé un soupir cadencé dont j'ai fait le premier vers de mon Diwân.

Comment les œuvres de l'auteur de l'univers ne seraient-elles pas inaccessibles à l'imagination, puisqu'il a fait de la création une sorte de talisman pour la maison des siècles (3)?

Admirez combien il est aimable sous le voile dont il se couvre. Dans tout il est manifeste et néanmoins il est caché.

Aḳtar est à juste titre anéanti par l'éclat de ce soleil dont un seul rayon a rempli d'étonnement les deux mondes.

---

(1) La planète *Mars* personnifiée et non le dieu Mars.

(2) Ces vers sont du plus célèbre des poëtes vivants de l'Inde, de celui dont la réputation a acquis le plus de popularité parmi ses compatriotes; il a reçu officiellement le titre de malik ul-chuara ou roi des poëtes, titre que l'opinion publique lui avait décerné; un de ses biographes le nomme, avec tout le luxe des hyperboles orientales : « *le perroquet du champ des cannes à sucre de l'éloquence.* »

(3) A cause de ce qu'elle a de mystérieux.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

GAZAL DE BÂḲIR.

Je n'aurai eu constamment que des sujets de douleur lorsque je quitterai, un jour, le monde.

Belle jardinière, ne m'empêche pas de parcourir ton jardin. Ainsi que la tulipe, je porte la noire empreinte de la brûlure qui est un gage de mon amour.

Je t'avais donné mon cœur pour en enlever le chagrin qui l'oppressait, mais j'ignorais que ce serait pour moi une nouvelle source de chagrin.

Saadî aurait fait facilement son Bostân si je lui avais montré le Gulistân dont je parle (1).

Bâḳir a entièrement abandonné son cœur à cette beauté trompeuse; mais il sait bien que c'est comme s'il l'avait jeté dans la poussière.

GAZAL DE DULḤAN-BÉGAM,

ÉPOUSE D'AÇAF ED-DOULA, SOUVERAIN D'AOUDE.

Je suis la parure du jardin du monde; mais comme une de ses plus belles fleurs, je porte dans mon sein une blessure dont les traces sont profondes.

Le sang mêlé d'eau qui s'y forme vient aboutir à mes yeux, d'où il s'écoule en larmes abondantes.

La vie quitte doucement mon cœur comme une caravane qui se met en marche dans l'obscurité.

GARCIN DE TASSY,

Membre de l'Institut.

---

(1) *Bostân* signifie lieu d'odeurs, c'est-à-dire parterre de fleurs; et *Gulistân*, lieu de roses, c'est-à-dire jardin. Ces deux expressions adoptées par Saadî pour titres de deux ouvrages devenus célèbres, sont ici l'objet d'un jeu de mots.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHRONIQUE.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES;

CORRESPONDANCE.

Algérie. — Soumission des Zouaoua. — Sî el-Djoudi, le célèbre marabout de Zouaoua, est venu à Alger, suivi de quatre-vingt-douze chefs kabiles, pour traiter de la soumission à la France de vingt tribus ou fractions de tribus qui composaient les principales forces de ce qu'on est convenu d'appeler la Kabilie du Djurdjura, ou grande Kabilie. Quelques détails sommaires sont indispensables pour faire apprécier l'importance politique de la démarche des chefs kabiles.

On désigne sous le nom de Zouaoua une confédération d'une vingtaine de tribus kabiles qui habitent les vallées de l'Oued Akfadou et de l'Oued el-Ḥâd, affluents supérieurs de l'Oued Amraoua. Leur territoire se trouve situé entre les pentes du nord du Djurdjura et les Zakfaoua, qui bordent le littoral de la Méditerranée. La population des Zouaoua est évaluée à 94,000 âmes; 25,000 environ sont en état de porter les armes. On compte 200 villages, dont quelques-uns sont des bourgs importants; la plupart des maisons sont couvertes en tuiles, et un certain nombre ont un étage et une galerie. Les villages ont tous une ou plusieurs mosquées, presque toujours blanchies à la chaux. La richesse en horticulture consiste en oliviers, figuiers et vignes; comme ils récoltent bien au delà de leurs besoins, ils sont dans l'obligation d'exporter leurs produits pour se procurer en échange les céréales qui leur manquent presque complétement. Ils cultivent aussi,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sur quelques points, les légumes, le lin et le tabac. Les glands des forêts qu'ils recueillent et qu'ils revendent sont un élément important de leur alimentation.

Les Zouaoua fabriquent des armes, du savon, de la chaux, du plâtre, des tuiles, de la poterie; ils exploitent les forêts; ils travaillent le cuir, font de la vannerie et fabriquent des ustensiles de ménage en bois. Les Zouaoua tissent aussi la laine, fabriquent de grossiers bijoux, élèvent des abeilles et quelques bestiaux. De temps immémorial, ils envoyaient des émigrants dans les provinces de l'Algérie et jusqu'à Tunis. Ces émigrants exerçaient dans les villes les professions de manœuvres, de maçons, de chaufourniers, de jardiniers, de boulangers; quelques-uns prenaient du service comme soldats.

Comme on le voit, cette population guerrière, habituée à l'indépendance, fière de son organisation toute démocratique, possède de précieuses ressources et se trouve, si on la compare aux tribus arabes, dans un état de prospérité relative. Mais malgré son esprit belliqueux, malgré son attachement profond aux habitudes locales, malgré son horreur pour l'étranger, elle est forcément tributaire des contrées qui cultivent les céréales et avec lesquelles elle échange le surcroît de sa production. Si jusqu'à ce jour les dominateurs de l'Algérie n'avaient pas tiré tout le parti possible de cette situation pour soumettre complétement les Zouaoua à une autorité régulière, c'est qu'ils redoutaient de s'engager avec leurs troupes dans les montagnes de la Kabilie, et qu'ils ne possédaient pas une organisation administrative assez puissante pour établir un blocus commercial sérieux autour de ces farouches montagnards. Les Turcs semblaient s'être contentés d'avoir obtenu la neutralité des Kabiles et le libre passage de leurs troupes et de leurs convois à proximité des lieux occupés par ces peuplades.

La France ne pouvait accepter de semblables relations. Aussi dès que la chute d'Abd el-Ḳâder nous eut rendu maîtres de tout le pays arabe, l'attention du gouvernement se tourna vers la Kabilie. Les chefs de l'armée d'Algérie, confiant dans le courage et le dévouement de nos soldats, indignés des fanfaronnades de ces tribus turbulentes, demandaient depuis longtemps l'autorisation de pénétrer dans le Djurdjura et de le réduire par les armes. Le ministère de la guerre, appréciant les conditions spéciales dans lesquelles vivaient les Kabiles, s'opposa constamment à une entreprise générale et profonde contre le Djurdjura. Il pensait avec raison qu'on amènerait les Kabiles à composition

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

en leur fermant des marchés d'où ils tiraient leurs approvisionnements. Dans le principe, le blocus ne put être mis à exécution. Mais des expéditions partielles eurent lieu contre les tribus de la Kabilie du Djurdjura. On pénétra assez avant dans la vallée de l'Oued Sebaou; on réduisit les pentes occidentales et méridionales. Ces succès permirent d'établir des postes d'observation autour du pays insoumis, on eut ainsi le Bordj Tiziouzou, le Bordj Menaïel, le Bordj Sebaou, le Bordj Bourni, quatre maisons fortifiées occupées par les chefs arabes à notre solde; puis, le poste de Derạ el-Mizan, celui de Bordj Bouïra, Aumale, enfin la maison fortifiée des Béni Mansour, dans l'Oued Saḥel supérieur. Ces établissements pouvaient surveiller tous les débouchés qui conduisaient des montagnes dans le pays soumis. Dès le mois d'août dernier des ordres avaient été donnés pour l'application d'un blocus rigoureux.

La démarche de Si el-Djoudi vient de constater le succès de cette grande mesure administrative. Les Zouaoua, privés de la faculté de s'approvisionner au dehors et d'écouler leurs produits, ont été forcés de demander grâce; ils commençaient à ressentir les effets d'une grande détresse. C'est ainsi qu'une politique habile a pu ménager le sang de nos soldats et leur épargner de pénibles fatigues.

Déjà, en 1844, lorsque le maréchal Bugeaud s'était rendu d'Aumale à Bougie, en suivant la vallée de l'Oued-Saḥel, Si El-Djoudi s'était mis en relation avec le chef de l'expédition et lui avait envoyé en présent plusieurs charges de neige; mais le marabout qui s'annonçait comme le sultan du Djurdjura et des Zouaoua, qui s'intitulait pompeusement : *l'Orgueil des montagnes*, ne parut pas au camp du maréchal comme il l'avait promis, et ne put empêcher les contingents des Zouaoua de se joindre aux Kabiles qui combattirent contre nous. Depuis cette époque, on n'avait pu obtenir de Si El-Djoudi aucune démarche nette. Il semblait même avoir perdu de son influence devant le chérif Bou-Barla qui s'était établi chez les Zouaoua.

Les succès de nos armes autour du Djurdjura, la consolidation de notre autorité sur toute l'Algérie, l'exemple des tribus kabiles qui avaient fait leur soumission, déterminèrent la formation chez les Zouaoua, d'un parti de la paix, dont Si El-Djoudi devint le chef. Le blocus commercial a assuré son triomphe et lui a permis d'amener à Alger quatre-vingt-douze chefs kabiles.

Les premières ouvertures de ces montagnards ont montré qu'ils

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

croyaient encore avoir affaire aux Turcs, et ils ont parlé de traiter avec nous, comme de puissance à puissance. Mais après quelques jours, toutes ces illusions sont tombées, et ils ont fait leur soumission au même titre que les tribus arabes. Ils ont accepté l'acquittement d'un impôt annuel; ils se sont engagés à ouvrir leurs marchés aux négociants européens, à laisser faire des routes à travers leur territoire et à se soumettre aux chefs nommés par nous. Si el-Djoudi a été élevé à la dignité de bâch arâ (agha); il commandera à toute la confédération des Zouaoua. Il a prêté serment de fidélité à la France, sur le Ḳoran, entre les mains du muphti et en présence de tous les uléma.

Il est évident qu'on ne peut considérer la démarche des chefs kabiles comme une solution définitive de l'affaire du Djurdjura. On doit s'attendre à une opposition violente du parti de la guerre; Si El-Djoudi ne pourra pas sans doute faire prévaloir son autorité du premier coup. Cependant, quoi qu'il arrive dans l'intérieur de ces tribus, les difficultés que nous rencontrerons désormais seront beaucoup moins grandes. Le prestige qui, aux yeux de tous les musulmans de l'Algérie, entourait le Djurdjura, comme l'asile inviolable de l'indépendance et de la nationalité, est détruit. Les Kabiles ne sont plus qu'une fraction de la population algérienne à qui l'illusion de conserver une existence politique à part n'est plus permise. Si cette tentative de pacification devait échouer, nous n'aurions qu'à maintenir le blocus commercial. L'efficacité de ce moyen d'action vient d'être solennellement reconnue; et une application plus prolongée ne pourrait qu'amener des résultats plus décisifs encore. La guerre de la grande Kabilie a perdu les proportions un peu exagérées qu'on lui donnait, ce ne sera plus qu'une expédition ordinaire si elle devient nécessaire. Ce sont là, comme on le voit, des progrès notables dans notre situation vis-à-vis des Kabiles. (*Correspondance de la Revue.*)

Oasis de Touḳourt. — Des événements d'une certaine importance viennent de se passer à Touḳourt, capitale de l'oued Riṛ. On sait qu'à la mort d'Ạbd el-Raḥman ben Djellab cheiḳ de Touḳourt, son jeune fils Ạbd el-Ḳâder, encore dans l'enfance, avait pris le commandement, sous la tutelle de sa mère et d'une espèce de conseil de régence. L'autorité française ne désirant pas, à cause de la distance, intervenir d'une manière directe dans les affaires de l'oued Riṛ, avait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

agréé l'avénement du fils de Ben-Djellab, quoique l'ordre de successibilité adopté pour le commandement à Toukourt, comme dans la plupart des Oasis du Saḥara, se trouvât violé. Le pouvoir aurait dû être attribué au frère de Ben Djellab et non à son fils.

L'installation par surprise du jeune Ạbd el-Ḳâder ne devait pas être de longue durée. Les dernières nouvelles annoncent que le cheiḳ Selman, parent et compétiteur de Ben Djellab, s'est introduit dans Toukourt pendant la nuit du 25 mars, et qu'après une très-faible résistance des habitants, secondé par les nombreux partisans qu'il avait conservés dans la ville, il s'est emparé du pouvoir et a chassé le fils de Ben Djellab.

Aussitôt après son triomphe, le cheiḳ Selman s'est empressé d'écrire aux commandants supérieurs de Biskra et de Batna pour protester de son dévouement à la France et pour solliciter l'investiture. Cet événement donne l'autorité à un homme vigoureux qui pourra nous être utile pour résister aux tentatives du chérif d'Ouarḳla. Il nous permettra, sans doute, d'asseoir sur des bases solides nos relations commerciales avec les Oasis Sahariennes. Il nous avait manqué jusqu'à ce jour un agent intelligent et énergique pour nous servir de point d'appui dans les affaires du Saḥara.

(*Correspondance de la Revue.*)

Maroc. — Kabiles du Rîf. — La France a infligé, il y a peu de mois, aux pirates de Salé, une énergique leçon qui n'a pas tardé à porter ses fruits, et les négociations qu'elle a entamées postérieurement avec le Maroc ont été couronnées par un succès franc et complet. L'Angleterre et l'Espagne n'ont pas été aussi favorisées; ces deux puissances attendent encore les réparations auxquelles elles ont droit pour les actes de brigandage commis, il y a cinq ou six mois, par les habitants de la côte du Rif, sur deux de leurs navires. Ce ne sont pas maheureusement des faits isolés; le steamer anglais le *Janus*, lors de l'expédition un peu téméraire qu'il a entreprise contre les Rîfins, a remarqué tout le long du rivage une quantité considérable de débris de bâtiments qui expliquent la disparition de ces nombreux navires dont on n'entend plus parler après qu'ils ont quitté le port; les vents contraires les poussent sur la côte du Rif, les calmes les saisissent, les courants les entraînent, des embarcations de Rîfins se détachent du rivage, s'emparent du bâtiment, de la cargaison, et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

assurent le secret de leurs déprédations par le massacre des équipages. Les matelots anglais prisonniers qui ont échappé, il y a quelque mois, comme par miracle, au sort commun, ont donné les mêmes renseignements. Cette piraterie organisée ainsi à quelques lieues de Gibraltar en vue même des côtes européennes, est, on ne saurait se le dissimuler, un véritable scandale, presque une honte pour la chrétienté; d'un autre côté, les difficultés matérielles de répression sont en quelque sorte insurmontables à moins d'une formidable expédition; la question du Rif est donc d'une haute gravité, et elle doit attirer toute l'attention en France et en Algérie, car il est impossible qu'elle ne soit pas résolue un jour ou l'autre par une ou plusieurs des puissances intéressées.

Le Rif est habité par une population à part, qui n'a rien de commun avec le reste du Maroc, qui a ses mœurs propres, son caractère particulier; et si partout ailleurs, comme à Salé, la répression contient et terrifie les Arabes, dans le Rif elle laisse au cœur une haine et un besoin de vengeance éternels. Aussi, la conséquence inévitable de l'expédition du steamer le *Janus* est que pas un navire anglais ou espagnol ne passera à l'avenir en vue des côtes du Rif sans qu'il ne soit saisi, pillé, brûlé et l'équipage massacré; les Anglais le savent si bien que le gouverneur de Gibraltar a fait publier un avis enjoignant à tout bâtiment sous pavillon britannique de s'écarter autant que possible de ces parages en quittant le détroit. Les griefs ne tarderont donc pas à s'accumuler, si le secret des nouveaux actes de piraterie qui seront commis parvient à transpirer.

Pour apprécier les difficultés d'une répression quelconque à exercer contre les gens du Rif, il faut se rendre compte de la nature du pays et du caractère de ses habitants. Le Rif s'étend le long de la mer sur une profondeur de 20 à 30 lieues, depuis Tétouan jusqu'à la frontière de l'Algérie. Cette partie de la chaîne du petit Atlas est une des plus tourmentées; on ne peut donner une idée plus exacte de l'aspérité de ses montagnes, de la profondeur de ses ravins et de la farouche énergie de ses populations qu'en la comparant à la Kabilie algérienne. Les montagnards du Rif sont des hommes d'une haute stature, de formes athlétiques, d'une bravoure stupide et d'une férocité célèbre même au Maroc. Comme tous les individus de la race berbère, ils sont aussi dévoués dans l'amitié que terribles dans la haine, et jamais un Rifin n'a manqué à sa parole; la vie chez eux est comptée

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

pour rien ; sans cesse le fusil sur l'épaule, toutes les contestations particulières deviennent de sanglantes tragédies, et ils ont pour la mort un mépris tel que chez eux la vieillesse est déconsidérée ; un vrai Rîfin doit mourir de mort violente. Ils n'ont ni villages ni habitations de pierre ou de chaume ; ils vivent sous la tente ou dans les rochers, ou dans des réduits qu'ils se creusent dans la terre même. Dans ces demeures, l'enfant ne respire que l'odeur de la poudre et à dix ans il sait manier un fusil. Les plus pauvres d'entre les Rîfins s'expatrient et quittent leurs montagnes pour aller soit à Oran, soit à Tétouan, soit à Tanger, où ils se mettent au service comme jardiniers, porteurs d'eau, aides de cuisine, etc. Pour peu qu'ils soient bien traités, ils ont pour leur maître, musulman ou chrétien, un dévouement aveugle qui les rend capables de sacrifier leur vie sur un mot de lui. Au bout de trois ou quatre ans, ils ont amassé de quoi acheter un fusil, une paire de pistolets et un sabre ; leur ambition est satisfaite ; ils retournent dans leurs montagnes.

Fiers de leur sauvage indépendance, affichant pour les Arabes un souverain mépris, ces Berbères n'ont jamais reconnu la puissance de l'empereur de Maroc ; ils n'admettent dans leurs montagnes que des gouverneurs de leur choix, Rîfins comme eux, et qui n'ont jamais, même dans ces conditions, qu'une autorité à peu près nominale. Le gouverneur actuel du Rif, Abd el-Ṣadak, réside toujours à Tanger ; il se rend à peu près tous les ans dans ses provinces pour essayer de percevoir quelques impôts pour le compte de l'empereur. Voici comment il s'y prend pour arriver à ce résultat. Dans chaque tribu où il se présente, sa qualité de Rîfin de grande tente le fait bien accueillir ; il connaît les chefs, les personnages importants de la tribu, il commence lui-même par leur distribuer des cadeaux et de l'argent : ceux-ci en retour obtiennent des familles auxquelles ils commandent quelques dons volontaires qu'ils remettent entre les mains d'Abd el-Ṣadak. Le décompte fait, à la fin de sa tournée, ce dernier se trouve avoir en plus quelques milliers de francs qu'il envoie à l'empereur et que celui-ci reçoit comme une marque de soumission et une reconnaissance implicite de son autorité sur le Rif.

Si maintenant on songe que le Rif, la plus grande province du Maroc, se compose d'une quinzaine de tribus, toutes solidaires les unes des autres en cas d'attaque, soit de la part de l'empereur, soit de la part des chrétiens, que toutes ces tribus peuvent mettre, dit-on,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

sur pied 80 à 100,000 montagnards armés, ce qui n'a rien de surprenant en se rappelant que tout Rifin est soldat depuis l'âge de dix ans jusqu'à sa mort, on comprendra les immenses difficultés que rencontrerait une puissance européenne autre que la France à exercer une répression efficace contre de semblables populations.

On se demande ce que feraient l'Angleterre et l'Espagne réunies contre le Rif; un bombardement est impossible puisqu'il n'y a aucun port sur la côte; on ne peut songer à brûler des villages puisqu'il n'en existe pas; pour détruire les maisons, il faudrait aller les chercher dans l'intérieur au delà de cette muraille de rochers et de montagnes qui s'avance jusque dans la mer et qui rend l'approche des terres si dangereuse. La côte n'est accessible à un débarquement que sur un point unique où la ceinture de montagnes qui bordent la mer s'ouvre un instant pour livrer un passage dans l'intérieur : c'est là que l'amiral Napier s'est présenté il y a quelques années; c'est là aussi que le soir même de l'arrivée de la flotte anglaise, le Rif en masse se portait pour disputer le terrain si l'amiral eût osé débarquer. Qu'on se figure, d'ailleurs, un corps de troupes européennes pénétrant dans un pays pareil à notre Kabilie, sans bases d'opérations comme celles sur lesquelles nous pouvons nous appuyer, sans points de ravitaillement autres que des navires de guerre à la merci des vents sur une côte inhospitalière, sans l'expérience de la guerre de montagnes que possèdent à un si haut degré nos généraux, sans la force insurmontable que donne à nos soldats la pratique de vingt années de luttes contre les Arabes. Il paraît donc démontré qu'un châtiment à exercer contre les pirates du Rif présenterait des difficultés extrêmes; la seule chose praticable serait de détruire sur tout le littoral les 25 ou 30 embarcations qui servent aux Rifins à commettre leurs actes de brigandage; mais ce ne serait pas là un résultat bien sérieux, car deux mois après, le dommage se trouverait complétement réparé.

La France seule serait en position de réprimer vigoureusement la piraterie dans ces parages, si elle était exercée au détriment de sa marine marchande. Mais les Rifins le savent mieux que personne, et ils éviteront toujours de nous fournir des motifs à une rupture. Ils entretiennent par mer, avec Oran des relations de commerce suivies; plusieurs milliers d'entre eux sont répandus dans la province d'Oran, où ils vont s'employer à differents services. Sans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

parler donc de la crainte respectueuse que leur inspirent notre puissance et nos succès en Algérie ; sans parler de la facilité avec laquelle ils reconnaissent que nous pourrions nous venger sur eux des griefs sérieux en pénétrant par terre dans leur pays, ils savent qu'une rupture avec nous serait immédiatement suivie de la ruine de leur commerce de cabotage, et de la saisie de ceux de leurs frères qui se trouvent dans la province d'Oran, et qui seraient entre nos mains de précieux otages. Dans le rapport fait par les matelots anglais prisonniers, rapport fort insignifiant d'ailleurs, qui a été publié en entier dans le *Chronicle-Gibraltar*, on trouve une phrase qui parait venir tout à fait à l'appui de l'opinion qui vient d'être émise. Il y est dit que, lorsque les Rifins se présentèrent le long du navire, ils demandèrent aux marins s'ils étaient Français ou Anglais, et que, sur la réponse qui fut faite que le bâtiment était anglais, ils montèrent à bord.

On peut donc, sans risque de se tromper, avancer que nous serons toujours, en nous plaçant à un point de vue tout personnel, désintéressés dans cette question de la piraterie des côtes du Rif, c'est-à-dire que nous n'aurons pas à y jouer un rôle actif. Nous devrons seulement surveiller les événements, dans le cas où une puissance quelconque se montrerait disposée à agir contre ces populations. Le voisinage de nos possessions d'Algérie nous en fait une obligation.

(*Correspondance du Maroc.*)

Instruction publique en Moldavie. — Le journal de Galatz, *la Patrie*, renferme un arrêté du chef du département des cultes et de l'instruction publique en Moldavie, qui mérite d'être signalé. Il s'agit d'une donation faite par M. Scarlat Varnar en faveur des élèves qui se distingueront le plus à l'école publique de Dorohoï. Chacun des divers élèves qui obtiendront un des prix d'encouragement, recevra le tiers de la récompense en livres choisis par le fondateur; le second sera consacré à l'achat d'un cadeau fait par l'élève à ses parents en témoignage de reconnaissance ; le dernier tiers sera affecté à l'achat d'un don fait par le même élève à son professeur, qui, selon l'acte de donation, est le second père de l'enfant.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

BIBLIOGRAPHIE.

ANALYSES CRITIQUES ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

LES CHEVAUX DU SAHARA,

PAR LE GÉNÉRAL DAUMAS.

DEUXIÈME ARTICLE.

Nos lecteurs connaissent déjà le livre si curieux et si précis du général Daumas. Ils savent que la première partie de cet ouvrage, fruit d'investigations patientes, d'attentives recherches, n'a pas la sécheresse d'une statistique officielle, l'ennui mathématique d'une enquête ou d'une mercuriale. La seconde partie, qui diffère essentiellement de la première, est plus attrayante encore. Elle offre la révélation artistique et réelle à la fois, la peinture saisissante d'un monde étrange, inconnu, où tout intéresse, mais ici les cavaliers plus que les chevaux, le faucon et le lévrier autant que le coursier en action. Jacquemont, dans ses récits de voyage, n'a jamais mieux éveillé notre curiosité que ce livre d'une vérité si vraie, d'une observation si perspicace, et d'une allure si entraînante.

Laissons donc de côté aujourd'hui, l'utilité pratique de ce beau

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

livre et les lumières qu'il jette sur les questions purement chevalines, pour étudier avec l'auteur les mœurs et coutumes des belliqueuses et chevaleresques tribus du Sahara algérien. Le coursier nous entraîne : il nous porte dans les expéditions, dans les razzias, les vols, puis dans les chasses à grand équipage où il poursuit l'autruche et la gazelle, enfin, il nous ramène avec lui dans les fantasias, les fêtes et les amours, — *car le cœur des jeunes filles appartient à ceux qui savent manier un cheval.*

« Le triple besoin de gloire, de vengeance et de butin, dit le général, ne pouvait trouver pour se satisfaire un plus expéditif ni plus efficace procédé que la *razzia* (incursion), envahissement par la force ou la ruse du lieu occupé par l'ennemi, du dépôt de tout ce qui lui est cher, famille et fortune. »

Les razzias dans le désert sont de trois sortes : La *tehha*, expédition de meurtre et de sang où l'on va pour massacrer et se venger; la *krotefa* ou la rapine; enfin, la *terbigue*, tour de voleur qui se fait vers minuit.

La téhha projetée, on envoie quelques cavaliers reconnaître en éclaireurs, l'emplacement de la tribu qu'on doit attaquer. Ils pénètrent dans les douars, et une fois renseignés sur les forces et les dispositions de l'ennemi, ils vont rejoindre le goum qui se divise en trois ou quatre corps pour mieux jeter le désordre et l'épouvante, et l'on tombe sur la tribu au point du jour, car à cette heure on trouve :

La femme sans ceinture et la jument sans bride.

« Ces razzias deviennent, la plupart du temps, d'épouvantables carnages. Les hommes surpris à l'improviste, sont presque tous mis à mort; on se contente de dépouiller les femmes de leurs vêtements. — Si le temps le permet, les vainqueurs emportent les tentes et emmènent les nègres, les chevaux, les troupeaux, etc.; les femmes et les enfants sont abandonnés. Dans le désert, on ne se charge jamais de prisonniers. »

La téhha a été célébrée dans un chant populaire que l'auteur rapporte tout entier et dont voici quelques fragments :

. . . . . .
Par Dieu, ô les vautours!
Pourquoi nagez-vous dans les airs?
Je demande à Dieu qu'il nous donne un de ces combats sanglants

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Où chacun puisse mourir avec sa chair (1) et non de maladie.
Vous passerez les jours et les nuits à vous repaître!
Notre vie et celle de nos chevaux
N'appartiennent-elles pas aux jeunes filles?

. . . . . .

O le généreux! la voici donc cette nuit
Où nos goums pourront lancer la poudre
Jusqu'au douar de *Yamina* (2).
Pendant que les femmes y seront encore sans ceinture
Et les chevaux entravés dans du fer,
Avant qu'on ait posé les aâtouche (3) sur le dos des chameaux
Et que les cavaliers aient chaussé leurs temagues (4).

. . . . . .

A la nage, les jeunes gens, à la nage (5)!
Les balles ne tuent pas,
Il n'y a que la destinée qui tue.
A la nage, les jeunes gens, à la nage!

Le cheval de Kaddour est mort, le cheval de Kaddour est mort!
Publiez-le dans vos tribus, elles s'en réjouiront:
Mais si vous n'êtes pas des juifs
Ajoutez que, sanglant et blessé,
Il a pu sauver son maître et le tirer de la mêlée;
C'est qu'il n'a pas voulu mentir à ses aïeux,
Celui qui n'avait pas été dressé pour la fuite,
Celui qui ne savait courir que pour heurter.
Merouan est mort pour Yamina, ses jours étaient comptés.

. . . . . .

La razzia, appelée *el krotefa* (la rapine), a pour but l'enlèvement d'un troupeau de chameaux qui paît à sept ou huit lieues de la tribu. Cent cinquante à deux cents cavaliers prennent part à l'entreprise qui a lieu l'après-midi. Les chameaux enlevés, on se divise en deux partis: les chevaux les plus faibles prennent les devants avec le bu-

(1) Mourir plein de force et de santé et non décharné par la misère et par la vieillesse.

(2) Nom de femme.

(3) Espèces de siéges sur lesquels les femmes arabes s'asseoient quand elles doivent voyager.

(4) Bottes en maroquin rouge.

(5) Expression qui veut dire: lancez vos chevaux de toute vitesse.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tin ; les plus vigoureux forment l'arrière-garde, chargée de tenir tête à l'ennemi qui, l'alarme donnée, s'élance à la poursuite des ravisseurs. La fusillade s'engage, mais la nuit vient mettre terme au combat et la crainte des embuscades a bientôt fait rentrer la tribu dans ses tentes. Au point du jour, les ravisseurs sont hors d'atteinte.

La *terbigue* et les *kriana*, c'est-à-dire les vols de troupeaux de chevaux et de moutons, sont des razzia pleines d'incidents et d'épisodes qui initient le lecteur à la vie aventureuse non-seulement des cavaliers du Sahara, mais de tous les Arabes du désert depuis le Sahara jusqu'aux rives du Nil et de l'Euphrate. Pour toutes ces tribus, le vol, la rapine, c'est la guerre sur une petite échelle, et tout ce qu'on tente pour nuire à l'ennemi est matière à éloges et à félicitations. On dit partout au désert : un tel est brave, il vole l'ennemi. La terbigue, les kriana, les vols ne s'exécutent pas de la même façon et les expédients sont appropriés au genre de capture qu'on se propose. Dans la première, quinze ou vingt cavaliers font trente ou quarante lieues pour enlever par une nuit obscure des troupeaux au milieu même du douar. Dans les vols et les maraudes, six ou huit hommes armés de pistolets, de triques, de couteaux, d'une scie et d'un rossignol, vont dérober les chevaux entravés autour des tentes.

Dans ces vols, il y a presque toujours une part de butin réservée aux malheureux, une autre au marabout qu'on a chargé de prier Dieu pour le succès de l'entreprise.

Les Arabes du Sahara aiment la chasse avec passion. Lançons-nous avec eux à la poursuite de l'autruche et de la gazelle. Nous suivrons l'itinéraire avec une fidélité scrupuleuse, sûrs de ne point nous égarer, conduits par un pareil guide.

L'autruche est en grand renom parmi les Arabes, très-attachés au naturalisme comme les gens qui vivent en plein air. Nos citadins n'ont aucune idée des animaux qu'ils ne connaissent que par le Muséum pour la plupart. La religion des barbares est plus directe que la nôtre, plus familière, elle se mêle davantage à tous les accidents de la vie usuelle. L'islamisme s'occupe de l'animal pour l'assister ou le combattre, nous n'avons guère avec lui que des rapports de tanneur ou de boucher. Aussi pour les Arabes, la chasse est sacrée, elle a presque quelque chose de rituel et de sacerdotal.

L'autruche, disent-ils, tue la vipère d'un coup de bec et la mange ;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

elle mange également le serpent, les insectes, les sauterelles, les scorpions, les lézards, des fruits très-gros appelés *hadj*, enfin elle digère jusqu'à la pierre. La voracité de cet animal est telle qu'il ingurgite tout ce qu'il peut trouver, couteaux, bijoux de femmes, morceaux de fer. L'autruche est en même temps très-adroite, elle enlèverait une datte de la bouche d'un homme sans le blesser. Les autruches voyagent par couple ou par réunions de couples; attirées par l'orage qui semble les mettre en joie, elles s'abattent près des endroits où la pluie est tombée par volée de deux ou trois cents. Jamais l'autruche ne s'approche des lieux habités que pour boire, et elle s'enfuit aussitôt.

Dans le désert, l'autruche n'a d'autre ennemi à craindre que l'homme; elle résiste aux chiens, au chacal, à la hyène, à l'aigle; l'homme seul en triomphe.

Il y a deux manières de chasser l'autruche, la chasse à cheval et la chasse à l'affût. Mais la vraie chasse est la chasse à cheval; celle où l'on ne se contente pas de tuer en face.

Quand des autruches sont signalées d'avance par des coureurs envoyés à la découverte, la petite caravane s'ébranle et se met en marche avec des provisions de route. Les chevaux destinés à cette chasse subissent un entraînement préparatoire, analogue à celui de nos chevaux de course. Huit jours avant la chasse, on leur supprime même la paille et l'herbe, on leur donne de l'orge, on ne les fait boire qu'une fois par jour, au coucher du soleil, moment où l'eau commence à devenir plus fraîche, et on les lave. Après ces huit jours occupés par des promenades hygiéniques, le ventre du cheval disparaît, tandis que son encolure, son poitrail et sa croupe restent en chair; alors l'animal est apte à supporter la fatigue. On appelle cette prépation du cheval : *techaha*. Le harnais subit des modifications d'allégement, les étriers, la selle, les arçons, la bride sont diminués de hauteur ou de poids.

L'excursion dure sept à huit jours. Des domestiques, montés sur des chameaux et portant un bagage d'aliments, d'ustensiles, d'armes et de ferrures accompagnent le maître. On se met en route le matin. Après un ou deux jours de marche, quand on est arrivé près de l'endroit où les autruches ont été signalées, et qu'on commence à apercevoir leurs traces, on s'arrête et on campe. Deux domestiques entièrement nus battent la campagne en éclaireurs à la recherche des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

autruches. Aussitôt qu'ils les ont aperçues ils se couchent et observent, puis l'un d'eux demeure et l'autre retourne prévenir le goum. Les cavaliers, déposant le bagage sur la place même où l'on s'est arrêté, vont gagner le lieu désigné. Ils se divisent et forment un cercle immense se rétrécissant toujours sur le groupe d'autruches. Surprises, elles fuient épouvantées dans toutes les directions et les chasseurs s'élancent après elles. Chaque chasseur s'assigne une autruche, la poursuit, l'atteint, et soit par derrière, soit de côté, lui assène sur sa tête chauve et sensible un coup de bâton qui l'abat. L'autruche, rudement frappée, tombe, et le cavalier s'empresse de descendre pour la saigner, ayant soin de tenir la gorge éloignée du corps, afin que le sang ne tache pas les ailes. On allume des feux, on dépouille la bête et l'on fait cuire dans des marmites la graisse recueillie ensuite dans une outre formée avec la peau de la cuisse. Le reste de la chair est employé au souper des chasseurs, qui la mangent assaisonnée de poivre et de farine. La chasse terminée et les provisions faites, on retourne aux tentes.

La chasse à l'affût n'est qu'une sorte de braconnage entrepris par de pauvres diables. Il y faut un grand flair, une vue excellente et une habitude exercée du tir. Tireur d'autruche est un titre d'honneur fort apprécié.

La dépouille de l'autruche est très-profitable. Les plumes se vendent comme parures, les tendons servent pour la sellerie, la chair se mange et la graisse entre dans les médicaments. Aussi la chasse à l'autruche passe pour très-avantageuse. Les Arabes disent d'une bonne affaire : « C'est une excellente opération, c'est comme la chasse à l'autruche. »

La gazelle a trop peu de valeur vénale par elle-même pour que la chasse en soit un objet de spéculation et de commerce comme pour l'autruche ; ce n'est qu'un luxe, un délassement et un plaisir. On chasse la gazelle à cheval en suivant à peu près la même méthode et les mêmes errements que nous avons indiqués pour l'autruche. Seulement les cavaliers y sont plus passifs. Ils lançent en avant des lévriers, bêtes exquises et choisies, traitées avec un soin filial par leurs maîtres. C'est un très-noble animal que le lévrier du Sahara. Il est de couleur fauve, haut de taille, il a le museau effilé, le front large, les oreilles courtes, le cou musculeux, la croupe prononcée, pas de ventre, les membres secs, les tendons bien détachés, le jarret près

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

de terre, le palais et la langue noirs, les poils très-doux. Mis en présence d'un troupeau de gazelles qu'il subodore de loin, il se précipite avec une véritable furie d'agilité. La gazelle fuit rapide, mais le lévrier tient ferme, et malgré ses bonds, ses voltes, ses feintes, ses défenses et ses sauts, il la presse si vivement que la gazelle tombe en bramant, haletante, épuisée. Le cavalier survient, la saigne et l'emporte.

Tantôt les chasseurs mangent la gazelle à l'endroit où ils ont établi leur campement, tantôt de retour le lendemain au douar, ils envoient le produit de leur chasse à leurs parents, à leurs amis, et c'est l'occasion de festins et de fêtes de famille dont la chair de la gazelle, très-estimée des Arabes, fait les principaux frais.

Les cornes de la gazelle, amincies et montées en argent, servent d'épingle pour étendre le *koheul* sur les paupières, et la peau, soigneusement tannée, est convertie en *mezoueud* (coussins) dans lesquels les femmes renferment leurs objets les plus précieux.

Transcrivons ici un détail d'une simplicité biblique et d'une coquetterie barbare, singulier et touchant. La beauté proverbiale des yeux des antilopes et la blancheur de leurs dents ont donné lieu à des pratiques assez singulières : les femmes enceintes font venir une gazelle devant elles pour lui lécher les yeux, persuadées que les yeux de l'enfant leur ressembleront. Elles touchent les dents de l'animal avec le doigt et se le passent ensuite dans la bouche.

Il nous resterait à parler de la chasse seigneuriale, de la chasse au faucon faite par l'aristocratie saharienne : société féodale, chevaleresque, galante et courtoise dans laquelle reluit un dernier rayon de la civilisation du moyen âge; mais les limites de cet article nous forcent d'abréger.

Sous leur simplicité naïve, les Arabes ont gardé des traditions aristocratiques : chez les humbles enfants du désert, la hiérarchie des rangs est très-distincte et très-observée. Les tribus qui habitent le Sahara forment entre elles de petites féodalités paternelles, et si chez nous charbonnier est maître dans sa maison, chez elles l'Arabe est maître sous sa tente. En effet, la tente est en quelque sorte le manoir mobile, la maison errante de cette société en plein vent, barbare à la fois et civilisée, modeste et raffinée, patriarchale et superbe. A deux pas de la France moderne, en plein XIXe siècle, aux portes mêmes d'une colonie régie par le Code civil, vit un monde vagabond de pasteurs et de chasseurs à la façon des Abraham et des Nemrod.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

C'est la carte de ce monde ancien et nouveau, primitif et suranné qu'a relevée le général Daumas pour nous l'offrir comme étude et comme tableau avec un indéfinissable charme de mirage et de vérité.

Avec les mœurs belliqueuses, chevaleresques des Arabes du Sahara, la guerre doit souvent éclater entre les tribus. Il est maints griefs que la razzia ne saurait venger : une caravane pillée, une femme de la tribu insultée, des contestations à propos d'eau et de pâturages ; voilà les pricipaux cas qui amènent les chefs à déclarer la guerre, à appeler à leur aide les tribus alliées qui ne refusent jamais leur contingent.

Avant de partir : « les chefs confient les troupeaux, les tentes et les bagages de la tribu, à la garde des vieillards expérimentés chargés également de pourvoir à la police et à la surveillance de cette réunion de femmes, d'enfants, de malades et de bergers. » Enfin on se met en marche : les chefs se font suivre de leurs femmes enfermées dans de riches palanquins portés sur des chameaux. Quelques cavaliers les escortent et font la *fantasia* autour des femmes qu'on a emmenées pour animer les combattants ; d'autres cavaliers, plus ardents, s'élancent en éclaireurs ; d'autres, plus insoucieux, chassent en cheminant, avec leurs lévriers ; tous protégent, de loin ou de près, les fantassins qui font bande à part et les chameaux qui portent les provisions. Toute cette foule bigarrée, désordonnée, s'avance joyeuse et brillante sans songer aux tristes résultats que peut avoir l'expédition. L'amour vient souvent s'y mêler et plus d'une femme profite de ces occasions pour envoyer ses bracelets de pieds et son collier de clous de girofle au cavalier qui l'a charmé. L'amant épie le moment favorable, se glisse dans le palanquin, y passe quelques heures au péril de sa vie, et lors de l'installation du camp, aux approches de la nuit, s'esquive au milieu du désordre et de la confusion. Les amants, les esclaves, les femmes, tous, excepté les maris jaloux, protégent ces entrevues amoureuses qu'on tente encore la nuit, quand elles n'ont pu réussir le jour.

Lorsque les deux tribus belligérantes ne sont plus séparées que par un espace de quelques lieues, on échange souvent des propositions de paix. De saints personnages sont chargés des négociations, et lorsqu'on est tombé d'accord, les marabouts des deux partis lisent alors le *fatahh* (1), et terminent en disant : « *Que Dieu bénisse nos*

(1) Invocation religieuse qui forme le premier chapitre du Koran.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

enfants, d'avoir ainsi enterré le couteau du mal et qu'il nous fasse prospérer dans nos familles et nos biens! »

Quand la guerre est décidée, les éclaireurs des deux partis se rencontrent et préludent aux hostilités par des injures et des défis, puis commence la bataille.— « Les cavaliers des deux tribus se font face; les femmes sont en arrière, prêtes à exciter les combattants par leurs cris et leurs applaudissements, elles sont protégées par les fantassins qui, en même temps, forment la réserve. »

Les cris de guerre enflamment les *enfants de la poudre*. Ils font cabrer leurs chevaux, sauter leurs fusils; on tire, on se mêle, puis l'on finit par s'attaquer à coups de sabre.

Le vainqueur ne songe qu'au butin, et grâce au désordre qu'occasionne le pillage, les plus braves parviennent à sauver leurs femmes. « Dans ce genre de guerre, on a le plus grand respect pour les femmes captives. Les hommes de basse naissance les dépouillent de leurs bijoux, mais les chefs tiennent à honneur de les renvoyer à leurs maris avec leurs chameaux, leurs joyaux, leurs parures; ils s'empressent de faire habiller, pour les restituer, celles qui ont été dépouillées. »

Au Saḥara, on ne fait pas de prisonniers, on ne coupe point de têtes, et on a horreur de mutiler les blessés. Tuer le maréchal ferrant de la tribu est une action infâme; on doit aussi épargner celui quia ôté son burnous et vient à l'ennemi, la crosse de son fusil en l'air; enfin, on fait grâce de la vie aux bergers.

Dans le chapitre intitulé : *Généralités du désert*, le général Daumas nous donne un aperçu des mœurs, des habitudes et des préjugés des habitants du Saḥara, dont la vie offre beaucoup d'analogie avec la vie du moyen âge. Ce chapitre forme en quelque sorte le complément de ce que l'auteur nous a déjà appris dans le *Sahara algérien* et le *Grand désert*, deux livres qui devraient être entre les mains de tous ceux que l'Algérie intéresse, de tous ceux qui aiment un tableau saisissant et vrai des mœurs étranges des tribus du désert.

Ce chapitre se termine par un petit poëme dans lequel respire l'orgueil et le patrotisme arabes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

GLOIRE A DIEU SEUL.

O toi qui prends la défense du *hader* (1)
Et qui condamnes l'amour du Bédoui (2) pour ses horizons sans limites,

Est-ce la légèreté que tu reproches à nos tentes?
N'as-tu d'éloges que pour les maisons de pierre et de boue?

Si tu savais les secrets du désert, tu penserais comme moi;
Mais tu ignores, et l'ignorance est la mère du mal.

Si tu t'étais éveillé au milieu du Sahara,
Si tes pieds avaient foulé ce tapis de sable
Parsemé de ses fleurs semblables à des perles,
Tu aurais admiré nos plantes,
L'étrange variété de leurs teintes,
Leur grâce, leur parfum délicieux;
Tu aurais respiré ce souffle embaumé qui double la vie, car il n'a point passé sur l'impureté des villes.

Si, sortant d'une nuit splendide,
Rafraîchie par une abondante rosée,
Du haut d'un *merkeb* (3)
Tu avais étendu tes regards autour de toi,

Tu aurais vu au loin et de toutes parts des troupes d'animaux sauvages
Broutant les broussailles parfumées.

A cette heure, tout chagrin eût fui devant toi;
Une joie abondante eût rempli ton âme.

Quel charme dans nos chasses au lever du soleil;
Par nous chaque jour apporte la faim à l'animal sauvage.

Et le jour du *rahil* (4), quand nos rouges *haouadedj* (5) sont sanglés sur les chameaux,
Tu dirais un champ d'anémones s'animant sous la pluie, de leurs plus riches couleurs.

Sur nos haouadedj reposent des vierges;
Leurs *taka* (6) sont fermées par des yeux de houris.

Les guides des montures font entendre leurs chants aigus;
Le timbre de leurs voix trouve la porte de l'âme.

---

(1) Le *hader*, habitant des villes.
(2) Le *bédoui*, habitant des lieux sauvages du Sahara.
(3) *Merkeb*. Dans le Sahara, on donne ce nom aux monticules dont l'aspect rappelle la forme d'un navire.
(4) *Rahil*, migration, déplacement des nomades.
(5) *Haouadedj*, litières rouges des chameaux.
(6) *Taka*, fenêtres, œils-de-bœuf des litières.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Nous, rapides comme l'air, sur nos coursiers généreux,
(Les *chelils* (1) flottent sur leur croupe)
Nous poursuivons le *houache* (2),
Nous atteignons le *ghézal* (3) qui se croit loin de nous.
Il n'échappe point à nos chevaux entraînés
Et aux flancs amaigris.

Combien de *delim* (4) et de leurs compagnes ont été nos victimes,
Bien que leur course ne le cède point au vol des autres oiseaux.

Nous revenons à nos familles à l'heure où s'arrête le convo,
Sur un campement nouveau, pur de toute souillure.

La terre exhale le musc (5);
Mais plus pure que lui,
Elle a été blanchie par les pluies
Du soir et du matin.

Nous dressons nos tentes par groupes arrondis;
La terre en est couverte comme le firmament d'étoiles.

Les anciens ont dit : ils ne sont plus, mais nos pères nous l'ont répété,
Et nous le disons comme eux : car le vrai est toujours vrai.

Deux choses sont surtout belles en ce monde,
Les beaux vers et les belles tentes.

Le soir, nos chameaux se rapprochent de nous,
La nuit, la voix du mâle est comme un tonnerre lointain.

Vaisseaux légers de la terre,
Plus sûrs que les vaisseaux,
Car le navire est inconstant.

Nos *maharis* (6) le disputent en vitesse au *maha* (7),
Et nos chevaux, est-il une gloire pareille?

Toujours sellés pour le combat;
A qui réclame notre secours,
Ils sont la promesse de la victoire.

Nos ennemis n'ont point d'asile contre nos coups,
Car nos coursiers, célébrés par le Prophète, fondent sur eux comme le vautour.

Nos coursiers, ils sont abreuvés du lait le plus pur;
C'est du lait de chamelle plus précieux que celui de la vache.

---

(1) *Chelils*, voiles flottant sur la croupe des chevaux.
(2) Le *houache*, sorte de buson ou bœuf sauvage.
(3) *Ghézal*, gazelle.
(4) *Delim*, mâle de l'autruche.
(5) Là où a passé le ghézal est restée l'odeur du musc.
(6) *Mahari*, chameau de course.
(7) *Maha*, sorte de biche sauvage, blanche.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Le premier de nos soins, c'est de partager nos prises sur l'ennemi.
L'équité préside au partage; chacun a le prix de sa valeur.

Nous avons vendu notre droit de cité; nous n'avons point à regretter notre marché.
Nous avons gagné l'honneur; le *hader* ne le connait point.

Rois nous sommes; nul ne peut nous être comparé.
Est-ce vivre que de subir l'humiliation?

Nous ne souffrons point l'affront de l'injuste; nous le laissons lui et sa terre.
Le véritable honneur est dans la vie nomade.

Si le contact du voisin nous gêne,
Nous nous éloignons de lui; ni lui, ni nous, n'avons à nous plaindre.

Que pourrais-tu reprocher au *bedoui?*
Rien que son amour pour la gloire et sa libéralité qui ne connait pas de mesure.

Sous la tente le feu de l'hospitalité luit pour le voyageur;
Il y trouve, quel qu'il soit, contre la faim et le froid, un remède assuré.

Les temps ont dit : la salubrité du Sahara.
Toute maladie, toute infirmité n'habite que sous le toit des villes.

Au Sahara, celui que le fer n'a point moissonné voit des jours sans limite;
Nos vieillards sont les aînés de tous les hommes.

Ce chant du désert a été composé par le prisonnier d'Amboise, l'émir Ạbd el-Ḳâḍer, qui a aussi orné le livre du général d'un curieux chapitre sur les races chevalines de son pays. Cette petite dissertation, à laquelle le nom et la science de son auteur donne tant de poids et d'autorité, clôt le précieux volume que nous venons d'analyser et nous ramène au titre du livre : *Les chevaux du Sahara.*

Ce que nous aimons dans cet ouvrage, qu'on pourrait appeler les *Orientales de la tente*, c'est la franchise et la sincérité du style, c'est ce perpétuel accent du vrai qui agrandit le livre jusqu'aux proportions de l'art et par l'attrait du sujet transforme le document en une légende idéale. L'artiste et le poète, l'homme du monde et le savant, l'administrateur et l'oisif, tous y trouvent leur compte : le général Daumas a su satisfaire, à la fois, toutes les nécessités et tous les désirs, toutes les exigences et tous les goûts.

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

CHANTS DU PEUPLE EN GRÈCE (*)

PAR M. DE MARCELLUS,

Ancien ministre plénipotentiaire,
auteur des *Souvenirs de l'Orient* et des *Vingt jours en Sicile*;

On peut dire que la poésie est une des choses qui révèlent le mieux l'idéal de l'humanité. Il faut donc s'attendre à la rencontrer partout, sous la tente de l'Arabe aussi bien que dans la hutte du sauvage, car quelle que soit la contrée dans laquelle il a vu le jour, l'homme ne peut se contenter de la triste réalité, ou plutôt il s'efforce toujours de découvrir dans celle-ci, ce qu'il y a de plus vrai peut-être qu'elle-même, c'est-à-dire, selon moi, l'idéal.

Je sais tout ce qu'on a dit pour dénigrer la poésie, mais pour toute réponse à d'injustes attaques, il suffit de citer ces vers de Brizeux :

> Nous ne redirons pas ce que disait la haine,
> Que toute poésie est une chose vaine.
> Chanter, peindre, sculpter, c'est ravir au tombeau
> Ce que la main divine a créé de plus beau.

Il est vrai que les tendances prosaïques de notre siècle pourraient nous faire craindre une éclipse de l'idéal, mais un célèbre romancier français, dans un de ses meilleurs moments, a montré d'une manière incomparable que ce que l'on croyait mort vivait d'une vie inextinguible au fond de tous les cœurs.

« On dit que la poésie se meurt, s'écrie George Sand; la poésie ne peut pas mourir..... L'un porte sa poésie sur son front, un autre dans son cœur; celui-ci la cherche dans une promenade lente et silencieuse au sein des plaines, celui-là la poursuit au galop de son cheval à travers les ravins; un troisième l'arrose sur sa fenêtre dans un pot de tulipes. Au lieu de demander où elle est, ne devrait-on pas demander où elle n'est pas? Si ce n'était qu'une langue, elle pourrait se perdre, mais c'est une essence qui naît de deux choses,

(*) 2 vol. in-8°. Paris, chez Lecoffre, 1851.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

la beauté répandue dans la nature extérieure, et le sentiment départi à toute intelligence ordinaire. »

Parmi les divers genres de poésie, il y en a peu qui doivent intéresser l'historien philosophe plus que la poésie populaire, car c'est dans celle-ci que se reflètent comme dans un miroir, toutes les qualités et toutes les aspirations de ces vastes familles qu'on appelle peuples et dont se compose l'humanité. Cependant cette poésie n'a commencé à être connue et appréciée que dans le siècle dernier. Si je ne me trompe, Herder entra le premier dans la carrière et nous donna un ouvrage qui porte à juste titre le nom de « Stimmen der Völker, » Voix des peuples. Les Français ne tardèrent pas à suivre les traces d'un si illustre devancier et ils eurent la gloire de faire connaître à l'Europe des chants qui remplirent d'enthousiasme tous les cœurs généreux. La Bretagne et la Grèce furent tout à coup dévoilées et justement goûtées par les savants les plus compétents.

Comme je tiens ici à parler des *Chants du peuple en Grèce*, que l'on me permette de dire quelques mots sur la contrée où ils sont nés. Avant le comte Choiseul-Gouffier le peuple grec était considéré comme un ramas de brigands qui ne valaient pas la peine d'attirer l'attention de l'Europe. C'est cet honorable ambassadeur qui, le premier, fit observer qu'il y avait parmi ces *Klephtes* de quoi former le noyau d'un peuple nouveau. Il avait, en effet, été frappé de cette vie romanesque au milieu de laquelle s'épanouissaient comme des fleurs, des chants respirant l'amour, la liberté et la bravoure.

Après Choiseul-Gouffier, d'autres Français s'occupèrent avec intérêt du sort de la Grèce et l'on vit M. Fauriel éditer les *Poésies populaires* devenues si célèbres (1).

Ici je dois faire observer que M. Fauriel ne se serait pas acquis tant de gloire, si M. le comte de Marcellus, moins préoccupé des intérêts de la politique, se fût décidé à publier à temps tout ce qu'il avait recueilli dans ses nombreux voyages sur le continent

(1) Cet ouvrage est aujourd'hui très-rare. J'espère que prochainement il en paraîtra une nouvelle édition, augmentée d'un troisième volume contenant les poésies manuscrites que M. Fauriel, quelques années avant sa mort, avait confiées à M. Brunet de Presle. Je suis heureux de pouvoir annoncer que ce dernier prendra part à cette nouvelle publication. Les connaissances approfondies de M. Brunet en grec ancien et en grec moderne, le rendent très-compétent pour un pareil travail.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

et aux îles de la Grèce. Mais il faut que je laisse la parole à M. de Marcellus lui-même, qui s'exprime mieux que je ne saurais le faire sur un sujet si délicat :

« Oserai-je l'avouer à ma louange ? dit-il, mon premier mouvement fut d'applaudir à ces travaux subversifs des miens ; et j'éprouvai plus de joie à voir enfin la poésie romaïque prendre rang en Europe, que de chagrin en apercevant mon bouquet tomber de mes mains, et ses fleurs mourir avant de naître. Ainsi les cris guerriers de l'immortelle Souli, les chants klephtes qui font la principale partie de l'ouvrage de M. Fauriel, comme le supplément de son second volume, semblaient s'être échappés de ma collection pour embellir la sienne. Bien plus, il avait profité des confidences de quelques-uns de mes amis; et M. Ambroise Firmin-Didot, l'aimable et savant compagnon de mon premier voyage aux champs où fut Troie et sur les flots de la Propontide, avait enrichi le recueil de mon rival des mêmes distiques qu'il m'avait obligeamment envoyés à Constantinople, après son passage dans l'île de Rhodes.....

» Toutefois, l'Italie et la Provence, sans combler le vide qui venait de s'ouvrir dans mon album hellénique, apportèrent quelques tributs à ses pages appauvries. Avec le concours de plusieurs Grecs établis à Marseille, à Livourne, à Ancône, à Naples, et de quelques voyageurs arrivant de la mer qui vit tomber Icare, je reconstruisis mon édifice à peu près tel qu'il est aujourd'hui. »

L'ouvrage de M. de Marcellus, que l'auteur a eu l'heureuse idée de faire précéder de la traduction française des *Scolies* et des *Chants populaires de la Grèce antique*, que le premier il a su classer et réunir, est divisé en neuf sections présentant une série de compositions très-variées. Tous les genres s'y trouvent : le genre historique, le genre klephte, le funèbre, le badin, etc. Dans sa version, M. de Marcellus me semble avoir parfaitement saisi le caractère de ces poëmes qu'un long séjour en Orient lui a rendus si familiers. Je ne saurais mieux faire que de citer ici deux ou trois de ces poésies, car elles ne peuvent manquer d'intéresser le lecteur. Je commencerai mes citations par la pièce la plus longue et l'une des plus belles du recueil.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

LES ADIEUX DE L'HELLÈNE.

« Venez, ma bonne mère, ma bonne mère, venez; portez-moi la courte foustanelle du combat. Donnez-moi un dernier baiser sur vos lèvres. Détachez du mur mon sabre et ma noire carabine. Donnez, que je m'habille; et priez, mère, que je meure, ou que je revienne vainqueur.

» Mère, vous vous désespérez, en m'écoutant; vous vous désolez de ce que je vous quitte. Un enfant vous était resté et voilà qu'il vous abandonne. Mais regardez en haut et en bas, mère, ici et là, autour de vous. Nous sommes trois cents : trois cents vêtus pour le combat. Donnez, donnez que je m'habille, et priez, mère, que je meure, ou que je revienne vainqueur.

» Ce sont tous de nouveaux Botzaris, Nikitas et Képhalas. Nous allons nous lancer ensemble dans le feu de la guerre. Ils ont des mères, eux aussi, et ils les ont quittées. Elles les ont armés, et leur ont donné la poudre. Et vous aussi, mère, donnez; détachez mon sabre, et réjouissez-vous au lieu de pleurer.

» Mère, quand j'avais huit ans, et que, tout petit, je vous demandais pourquoi je n'avais plus de père, n'avez-vous pas laissé tomber votre quenouille? et, me pressant dans vos bras, me baisant ardemment, ne m'avez-vous pas dit : Vis, mon cher fils, vis pour venger ton père?

» Et vous me racontiez vos nombreux combats, vos petites armées, les grandes flottes de l'ennemi, tous les exploits de mon père. Et quand vous l'avez vu tomber sous vos yeux et sous les miens, n'avez-vous pas demandé à Dieu que je vive, et que je vive pour le venger.

» Et vous me disiez que vous m'avez emporté, serré dans vos bras, sur les cartouches dont votre tablier était plein. Vous m'avez montré votre sein noir de poudre, vos mains meurtries, vos pieds enflés, et vous avez demandé à Dieu que je vive, que je vive pour venger mon père.

» Et vous m'avez dit que, quand je serais grand, je porterais, comme mon père, un sabre à la ceinture, pour combattre vaillamment comme lui, pour tomber sur la Turquie, la brûler, la dévaster. Et maintenant vous ne demandez pas à Dieu, mère, de me voir revenir vainqueur?

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Voilà que l'heure tant désirée est venue. Donnez, mère, donnez mes vêtements de guerre! Je ne les quitterai plus que je ne sois coupé en morceaux. Donnez-moi encore un baiser sur les lèvres et sur les yeux; et dites-moi fièrement: Prends tes armes, mon fils; rapporte-les, ou meurs.

» Où vas-tu, mon fils? Arrête encore un instant; arrête, que je mette ces balles dans ton tablier. Cours, et quand il t'en faudra d'autres, au lieu de revenir sur tes pas, crie: Des cartouches, mère, des cartouches! Je le remplirai encore; et si tu dis: Mère, je tombe, c'est moi, moi-même qui prendrai ton sabre à ta place.

» Ne pars pas, une minute encore! Réponds, mon fils, réponds: Est-ce que les femmes ne vont pas à la guerre? — O mère, restez tranquillement avec les autres mères! Inclinez vos genoux devant les saintes images; et priez Dieu qu'il vous fasse voir votre enfant vainqueur.

» Et si vous apprenez, mère, qu'il est mort en combattant, ne pleurez pas, mais fêtez cette journée.... — C'est assez, mon fils, c'est assez. Montre-moi le chemin de l'Épire; je veux encore voir autour de moi les Armatoles, le feu partout. Et puissé-je m'élancer moi-même, le sabre à la main!

» C'est là, c'est là que je veux aussi exercer ma vengeance; plonger cette épée dans la poitrine de l'ennemi. Je veux gravir encore les précipices et les ravins, voir la Turquie devenue un incendie immense, et si je tombe et meurs, tomber au moins au milieu de la lutte sanglante. »

» Elle dit, et court aussitôt rejoindre son fils. En l'apprenant, d'autres mères s'unirent à elle; et voilà que les femmes, les enfants, les vieillards, saisis d'enthousiasme, s'élancent comme s'ils couraient à la moisson, le sabre à la main, et s'écrient: En avant, en Thessalie, enfants! En avant! feu sur les Turcs!

» Et voilà que tous ils se rangent en bataille avec leurs carabines, enveloppant les balles dans les cartouches; ils franchissent courageusement les pics, les collines, les vallées, comme des vautours et tombent sur la Thrace, le sabre au poing.... Et puis... O mon Dieu! voici le tourbillon, l'orage et la tempête!

» Voici la Thrace en armes. Voici l'incendie et les ravages. Voici que de tous côtés les montagnes sont entourées de fumées noires. On entend gronder les mousquets, et le tonnerre retentit. Les mères

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

tremblantes frémissent et se dispersent. Ici des mutilés, là des mourants qui mordent la terre.

» Et pendant un jour et une nuit les Hellènes n'interrompent pas le feu ; pendant un jour et une nuit ils massacrent. Et ils n'ont remis le sabre au fourreau que quand ils ont vu leurs ennemis tomber sur la poussière, blessés, expirants, et les étrangers s'enfuir épouvantés vers d'autres pays. »

Parmi les chants funèbres on retrouve une des traditions de la mythologie antique. Charon rencontre encore des croyants dans le peuple de la Grèce moderne, mais comme le dit M. de Marcellus, Charon n'est plus le vieux nocher des rives infernales, c'est un second Mercure, conducteur des âmes.

LES NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE.

« Un petit oiseau s'est échappé du monde d'en bas ; il avait les ongles rouges et les ailes noires : les ongles à cause du sang, les ailes à cause de la terre. Les mères courent pour le voir, les sœurs pour apprendre, et les femmes des braves gens pour savoir la vérité. La mère porte le sucre, la sœur le vin muscat, et les femmes des braves gens l'amarante.

» — Oiseau, mange du sucre, bois du vin muscat, viens sentir l'amarante et nous donner des nouvelles certaines. — « Malheureuses ! ce que j'ai vu, pourquoi vous le dire ? Quelles nouvelles vous apprendre ? J'ai vu Charon qui courait à travers les champs à cheval. Il prend les jeunes par les cheveux, les vieux par les bras, et il porte les petits enfants enfilés comme un collier sur sa selle. »

Citons maintenant une des complaintes. Parmi celles-ci se trouve la pièce suivante intitulée *L'amour au tombeau* qui a excité l'admiration d'un des plus admirables poëtes de la France, M. de Lamartine.

L'AMOUR AU TOMBEAU.

« Eugénule, la belle, la nouvelle mariée, se vantait sur sa porte de ne pas craindre Charon, parce qu'elle a neuf frères, tous vaillants Palicares.

» Charon l'entendit, ou quelque oiseau le lui répéta ; il lance une flèche, et la frappe.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

» Les médecins viennent et entrent; mais il n'y a pas de remède.

» La mère vient, entre, et s'arrache les cheveux. — « Tu vas mourir, mon Eugénule : que me recommandes-tu? » — Quelles recommandations ai-je à te donner, ma mère? Quand viendra Kostantas, ne l'afflige pas trop.

» Et voilà que Kostas arrive à cheval à travers la campagne. Il ramène des cerfs vivants, des bêtes des bois apprivoisées, et il apporte un petit faon attaché sur sa selle.

» Il voit une croix sur sa porte, des Pappas dans sa cour; et il a demandé aux passants ce que font là les Pappas? — Ton Eugénule est morte, et ils vont l'enterrer.

» Il tira son poignard d'or de sa gaîne dorée, il le leva bien haut bien haut, et l'enfonça dans son cœur.

» Là où on ensevelit le jeune homme, naquit un cyprès. Là, où on ensevelit la jeune femme, naquit un roseau.

» Quand le puissant Borée souffle, le cyprès se courbe; quand souffl le zéphir, le roseau se penche. — Le roseau se penche, et vient baiser le cyprès. »

Pour donner une idée à peu près complète de la variété qui règne dans l'ouvrage de M. de Marcellus, n'oublions pas de cueillir quelques fleurs dans la série intitulée *Chants badins*.

ELLE A RÉPONSE A TOUT.

« Là-haut, sur cette montagne, une mère et sa fille ramassaien ensemble l'amarante et la mélisse.

» Et comme elles les cueillent et les trient avec leurs doigts, elles trouvent aussi un fiancé sans sa fiancée.

» — Ma petite mère, si nous prenions cet étranger dans notre maison?

» — Folle, nous n'avons pas de pain. Que veux-tu faire de cet étranger?

» — Mère, ma petite portion suffira pour moi et pour lui.

» — Folle! nous n'avons pas de lit : Que veux-tu faire de cet étranger?

» — Mère, mon petit lit suffira bien pour lui et moi. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Je finirai par une petite pièce remplie de vivacité, qui me fournira en même temps l'occasion de citer, pour lui servir de cadre, une des notes qui ne laissent pas d'ajouter beaucoup à la valeur et à l'intérêt de l'ouvrage de M. de Marcellus. La poésie et la note qui l'accompagne composent un tableau peint des couleurs les plus brillantes et les plus vraies, qui rappellera à la plupart de nos lecteurs le charmant paysage d'Orient, *la Kange descendant le Nil*, par M. Prisse d'Avennes, et *le Joueur de mandoline* de M. Adolphe Leleux.

LA PETITE BRUNETTE (1).

« Ah! toutes les brunes m'ont donné un baiser. Et je n'ai trouvé doux que le baiser d'une seule brune. Oh! la petite brunette!

» Ah! je monterai dans la montagne pour y faire un jardin; un ardin et un verger, pour y planter une belle vigne. Oh! la petite brunette!

» Les brunes y viendront manger du raisin, et du raisin muscat; cueillir des fleurs et des roses. Oh! la petite brunette!

» Ah! voilà qu'elles se montrent à la fenêtre, parbleu! vêtues de blanc, de blanc et de rouge; le baiser sur les lèvres. Oh! la petite brunette!

» Et la dispute s'échauffe entre les plus belles des brunes. C'est la brunette qui l'a emporté; c'était bien sa destinée. Oh! la petite brunette! »

---

(1) En 1820, je passais sur le canal d'Alexandrie pour atteindre le Nil dans une Kange arabe. Mon équipage s'arrêta pour prendre quelque repos, et pour attendre la brise de la nuit à l'un des points les plus rapprochés des deux lacs Mahdié et Maréotis, que le nouveau canal honoré du nom du sultan Mahmoud, côtoie et sépare.

« C'était par une de ces belles soirées qui succèdent en Égypte, avec leur fraîcheur humide, aux plus accablantes chaleurs. Le soleil venait de se coucher derrière la ligne des sables libyques, on entendait le cri chevrotant des bécassines, que le crépuscule chassait des marais; et quelques flamants roses, s'échappant des joncs flottants et des roseaux, cherchaient dans le milieu des lacs leurs asiles accoutumés. Des fellahs travaillaient encore à consolider les berges inachevées, tandis que d'autres, réunis autour des tentes, se délassaient des fatigues de la longue journée, et se préparaient au labeur du lendemain.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Nous ne doutons pas que les poésies qu'on vient de lire n'inspirent au lecteur le désir de connaître par lui-même l'ouvrage dont nous n'avons pu lui donner qu'une analyse bien imparfaite. M. de Marcellus est un de ces écrivains que des citations, si soigneusement choisies qu'elles soient, ne suffisent pas à faire apprécier; il faut lire, depuis la première page jusqu'à la dernière, ses récits de voyage et ses traductions des *chants populaires de la Grèce*. Chacun voudra le remercier d'avoir attiré l'attention du monde lettré sur une poésie, malheureusement si peu connue, et qui, dans la fleur de son sentiment moderne, semble garder encore quelque chose de la grâce antique.

P. L. Rivelli (de Corfou),

Membre de la Société Asiatique.

» Je m'approchai d'une cabane, improvisée comme les tentes, où j'entendais le son d'un théorbe : c'était un Crétois, chef d'une brigade de fellahs, qui cherchait à distraire son auditoire, au grand ébahissement des figures cuivrées. On voyait luire des yeux ardents, et briller des dents blanches à chaque rire provoqué par les grimaces et les contorsions du chanteur, qui ne craignait de compromettre ainsi la dignité du commandement, sûr qu'il était de la reprendre quand il quitterait la guitare pour le fouet en peau d'hippopotame, faisant l'office du nerf de bœuf des Antilles.

» J'allai m'asseoir à côté du Grec sur son banc; et, après quelques mots échangés entre nous, il continua ses fredons sauvages. Puis, encouragé par ma présence, il entonna un chant de son pays natal, qu'il accompagnait d'une pantomime plus caractérisée, et de gestes qu'il croyait de nature à attirer mon attention et mériter mes suffrages. C'était cette chanson crétoise de la *Petite Brunette*. Il voulut bien la répéter, et assez lentement pour qu'il me fût possible d'en crayonner à la hâte les paroles. Chaque fois que ce refrain burlesque, *Mélachrinoutziko*, qui donne une grâce intraduisible à ce petit caprice poétique, revenait à la fin de l'air, il était prononcé avec tant de gaieté, de finesse et d'accent, qu'il faisait rire aux éclats et se trémousser de joie tous les fellahs accroupis. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

SOMMAIRE

DU PREMIER VOLUME.

N° 1. — JANVIER.

	Pages.
Prolégomènes	I-IX
Récits arabes, par Perron	1
Authenticité du Saint-Sépulcre, par l'abbé Michon	24
Les Wahhâbi et la réformation musulmane, par Prisse d'Avennes	46
Les Mekitaristes, par A. de Beaumont	71
Souvenirs d'Égypte, par P. Du Boulery	85
Kacideh ou petits poëmes de Chanfara, traduits par Perron	91
Séméiographie hippique, par Prisse d'Avennes	98
Situation de l'Algérie en 1851	103
Chronique;—nouvelles des sciences, des arts et des lettres.—Correspondance.	107
Bibliographie. — *Voyage au Ouaday*, par le cheik el-Tounsy	111

N° 2. — FÉVRIER.

Les Lusignans de la petite Arménie, par V. Langlois	129
Situation de la Perse en 1851, par J.-S. Ferrier	141
Restauration de Sainte-Sophie de Constantinople, par A. de Beaumont	160
Des provinces tunisiennes voisines de l'Algérie, par E. de Nully	176
L'agriculture arabe en Algérie, par L. de Colomb	189
État du Maroc en 1852, par L. Jourdan	199
De la littérature moderne en Grèce, par P.-L. Rivelli	205
Mirages de l'Arabie antéislamique : *Poésie du Désert*, par Perron	213
La Justice du kâdi, conte arabe, par A. Clerc	234
Chronique;—nouvelles des sciences, des arts et des lettres.—Correspondance.	245
Bibliographie. — *Album d'Orient*, par Mouilleron et Leroux	252
Grammaire de la langue ottomane, par Redhouse	256

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

N° 3. — MARS.

Pages.
Les îles Ioniennes sous le protectorat anglais, par A. Breulier. 257
Communication entre l'Algérie et le Sénégal, par Prax. 277
Oasis de Biskra, par le docteur Campmas. 296
Récits arabes, par Perron. 304
De la circoncision, de son origine et de son but, par A. Bonneau. 339
De l'Inde et de sa littérature (le Mahâbhârata), par C. Schœbel. 355
Chronique; — nouvelles des sciences, des arts et des lettres.—Correspondance. 380
Bibliographie. — *Les Chevaux du Sahara*, par le général Daumas. 390

N° 4. — AVRIL.

De la question d'Orient dans l'antiquité, par J. Gordon. 401
Les Lusignans de la petite Arménie, par V. Langlois. 422
Du Djéhâd ou de la guerre sacrée des musulmans. 438
Reddition de l'acropole d'Athènes, par le colonel Touret. 452
La crise financière de l'Algérie en 1846, par A. Delorme. 461
Voyage en Asie Mineure : Brousse, par A. de Beaumont. 478
Littérature hindoui et hindoustâni. Gazals, par Garcin de Tassy. 493
Chronique ;—nouvelles des sciences, des arts et des lettres.—Correspondance. 497
Bibliographie. — *Les Chevaux du Sahara*, par le général Daumas. 506
Les Chants du peuple en Grèce, par M. de Marcellus. 518

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

INDEX.

Abd Allah Ibn el-Adjlân, poëte arabe, page 218.
Abd Allah Ibn-Souoûd, 57.
Abd el-Azîz, 50.
Abd el-Kâder, 389, 450. — Poëme composé par l'émir, 515.
Agovans, 137.
Aïdâb, port de la mer Rouge, 319.
ALGÉRIE. Situation de l'Algérie en 1851, 103. — Crise financière de l'Algérie en 1846, 461. — Communication entre l'Algérie et le Sénégal, 277. — Des provinces tunisiennes voisines de l'Algérie, 176. — Oasis de Biskra, 296. — De l'agriculture arabe en Algérie, 189. — Tempête de neige à Constantine, 382. — Le Djéhâd en Algérie depuis 1830, 448. — Soumission des Zouaoua, 497.
Algiwasems, pirates arabes, 59.
Ansîna, ville d'Égypte, 330.
ARABIE antéislamique, 213.
ARMÉNIE (petite). Situation de la petite Arménie sous les Roupéniens, 130. — Géographie, 133. — Organisation féodale de l'Arménie, 135.
Arméniens. Notice sur le Couvent des Arméniens à Venise et à Paris, 71.
Aswân ou Assouan, ville d'Égypte, 306.
ASIE MINEURE (voyage en). — Brousse, 478.
Aucher (le P. Pascal), savant mékitariste, 74.
Autruche (chasse à l'), 509. — Ses mœurs, 509.

Badjdjah, tribu berbère, 313. — Mœurs et coutumes, 313. — Histoire, 317.
Bible arménienne du XIIe siècle, 76.
Bichârieh (duel des), 88.
Biskra (oasis de), 296. — Bouton de Biskra, 300.
Bourd, manteau, 95.
Boulti, poisson du Nil, 325.
Brousse, 478.

Chanfara. Notice sur ce poëte coureur, 91. — Ses Kacideh, 93.
Chevaux arabes, 98. — *Chevaux du Sahara*, par le général Daumas, 390. *Id.* 506.
Chehîd ou martyr (fête du), 336.
Circoncision. De son origine et de son but, 339. — Cérémonie de la circoncision chez les tribus arabes, 89. — *Id.* chez les Mandingues, 352.
Constantine (tempête de neige dans la province de), 382.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Constantinople. Restauration de Sainte-Sophie, 160. — Académie des sciences de Constantinople, 249.
Courriers arabes, 281.
Coudée égyptienne, — d'Omar, — noire, 332.
Climat. Les sept climats, 15.
Crocodile, 326.

Djérîd, jeu équestre, 88.
Duel en usage chez les Arabes, 88. — *Id.* chez les Bichârieh, 88.
Djéhâd, guerre sacrée des musulmans, 438.

ÉGYPTE. Souvenirs d'Égypte, 85. — Le Saïd ou haute Égypte, 305. — Śoualeh, tribu arabe d'Égypte, 85. — Badjdjah, tribu berbère établie en Égypte, 313. — Mines d'émeraudes à Zabarah, 108. — Ḳasr el-Cham', 334.

GÉORGIE, 136.
GRÈCE. De la littérature moderne en Grèce, 205. — *Chants du peuple en Grèce*, par M. de Marcellus, 518. — Reddition de l'acropole d'Athènes en 1827, 452.
Gazelle. Chasse à la gazelle, 511. — Pratiques singulières des femmes du Sahara, 512.

Hippopotame, 321.
Ḥuçeîn (Imâm). Pillage, 52.

INDE. De l'Inde et de sa littérature, 355.
ILES IONIENNES (des) sous le protectorat anglais, 258.

Janissaires. Galerie des costumes des janissaires, 109.
Jérusalem. Authenticité du Saint-Sépulcre, 24.

Kabilie, 497. — Kabilie du Djurdjura ou grande Kabilie, 497. — Kabiles du Rif, 501.
Kâf (Djébel), 11. — Mont de Kâf, 18.
Ḳâdî. Proverbe sur les ḳâdîs, 234. — La justice du ḳâdî, conte arabe, 234.
Ḳasr el-Cham', à Fostât, 334.
Ḳatâ, oiseau du désert, 97.
Ḳaçideh ou petits poëmes, 91. — Ḳaçideh de Chanfara, 91.
Kersâ, peuplade olwyenne, 311.
Ḳoumr. Les monts de Ḳoumr, 19. — Ile de Ḳoumr ou île Malâie, 21.

Lusignans de la petite Arménie, 129. — Origine des Lusignans d'Arménie, 422. — Histoire des Lusignans, 425.

Mahâbhârata, 357. — Analyse du Mahâbhârata, 363. — Nalas, épisode du Mahâb, 365.
Maḥmel, espèce de litière, 55.
Maḳarrah, haute Nubie, 308.
Maḳâm ou la pierre noire du temple de la Mekke, 6.
Mardoûfa, 67.
MAROC. État du Maroc en janvier 1852, 199. — *Id.*, 380. — Kabiles du Rif, 501.
Medjid Ábad, 245.
Mirages de l'Arabie antéislamique, poëmes, 213.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Mékitar de Sebaste, 73.
Mékitaristes, 71.
Mirz, liqueur fermentée, 311.
Meḳias ou Nilomètres, 329.
Moḥammed Ali. Sa campagne contre les Wahhâbi, 96.
Mourakkich l'ancien, poëte arabe, 222. — Mourakkich le jeune, poëte arabe, 228.
Moutéwakkel. Son voyage à la digue d'Alexandre, le bicorne, 5.
Musanna, remède abyssin contre le ténia, 251.

Nab', arbre à bois jaune, 315.
Nil. Voyages antiques aux sources du Nil, 1. — Nil blanc, 309. — Nil vert, 310. — Réunion du Nil blanc et du Nil vert, 310. — Nil des noirs ou fleuve des Demdem, 20. — Fiancée du Nil, 336. — Animaux du Nil, 321. — Inondations, 333. — Fêtes des Inondations, 335. — Nilomètres, 339.
NUBIE, 306.

Oasis de Biskra, 296. — Oasis de Touḳourt, 500.
Ọlwah, 309. — Curiosités de l'Ọlwah, 311.
Olwyens, 311.
Ohsson (d'), orientaliste. — Sa mort, 388.
Orient. La question d'Orient dans l'antiquité, 401. — *Album d'Orient*, par Mouilleron, 252.
Ottomane. *Grammaire de la langue ottomane*, par Redhouse, 256.
OUADAY. Mœurs et coutumes, 114. — *Voyage au Ouaday*, par le cheiḳ Moḥammed Ibn Omar el-Tounsy, traduit par Perron, 111.

Prophéties arabes, 7.
PERSE. Situation de la Perse en 1851, 141. — Organisation de l'armée, 147.

Raâd ou Torpille du Nil, 323.
Raḥmah Ibn Djoubeir, pirate arabe, 60.
Récits arabes, 1, 304.
Rif, province du Maroc, 501.
Roupène, 130, 133.
Roupéniens, 130.

Saḥara algérien, 390, 506. — Chevaux du Saḥara, 390.
Saïd ou haute Égypte, 305.
Saḳanḳoûr, espèce de scinque, 324.
Sanskrit. Mécanisme et beauté de cette langue, 361.
Schultz, orientaliste. — Sa mort, 110.
Séméiographie hippique des Arabes, 98, 397.
Sépulcre (Saint-). Authenticité du Saint-Sépulcre, 24.
Serîr, 63.
Sidrat el-Mountéhat, arbre du paradis, 2.
Siḥoun, l'Indus ou Sindus, fleuve du paradis, 2.
Sindjat el-Bâhet, pierre d'aimant, 19.
Sophie (Sainte-) de Constantinople. Description, 167. — Mosaïques, 171.
Soualeh, tribu arabe d'Égypte, 85.

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Souoûd (Mohammed Ibn), émir de Derieh, chef des Wahhâbi, 49. — Souoûd (Abd Allah Ibn), chef des Wahhâbi, 57.

Tarî kân, premier ministre du chah de Perse, 141. — Sa mort, 387.
Terre. De la terre, suivant les Arabes, 11.
Touggourt ou Toukourt, 286.
TUNIS. Habitants de la Régence, 178. — Territoire et tribus des provinces tunisiennes voisines de l'Algérie, 176.

Wahhâb (Abd el-), réformateur musulman; sa vie, 47.
Wahhâbi, 107. Les Wahhâbi ou la réformation musulmane, 46. — Mœurs et coutumes des Wahhâbi, 62. — Costumes, 64.

Yâdjôdj et Mâdjôdj (Gog et Magog), 5.

Zouaoua, nom d'une confédération de tribus kabiles, 497.

ERRATA.

Page 9, dernière ligne, Phophéties, *lisez :* prophéties.
— 64, l. 12, Koûfuîch, *lisez :* Koûfieh.
— 120 à 129. Il y a ici une lacune qui provient uniquement d'une erreur de pagination. Le compositeur a compté huit feuilles pour le 1er numéro, sans réfléchir que les pages des *Prolégomènes* étaient numérotées en chiffres romains : de là, l'erreur que nous signalons.
— 204, l. 24, Rhamân, *lisez :* Rahmân.
— 218, l. 12, honheur, *lisez :* bonheur.
La note qui est au bas de cette page appartient au premier renvoi de la page suivante.
— 219, l. 15, (1), *lisez :* (2). — Changez également le chiffre de la note qui doit porter le n° (2).
— 234, Après le premier paragraphe, mettez :

> On n'entre pas chez eux sans graisser le marteau;
> Point d'argent point de *juge*.....

Aussi, n'y a-t-il pas d'histoire, plaisanterie, etc.

— 251, supprimez à la fin de la 11e ligne, le mot — ma.
— 256, dernière ligne, Redhause, *lisez :* Redhouse.
— 257, épigraphe, 1re ligne, δέλέαιρον ἅπαντες, *lisez :* δ'ἐλέαιρον ἅπαντες.
2me ligne, Νοσειδάωνος, *lisez :* Ποσειδάωνος.
— 262, dernière ligne, revue par M. Bory de Saint-Vincent, *lisez :* (revue par M. Bory de Saint-Vincent).
— 353, l. 26, (1), *lisez :* (2). — Ligne 27, (2), *lisez :* (3).

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Ce, rue Racine, 26.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

3 1951 001 914 43

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

3 1951 001 914 43

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA

UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils,per t.1
Revue orientale et Alg erienne; recueil
3 1951 001 914 431 P

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MINNESOTA